Jacques WEISS

LA SYNARCHIE

(L'Autorité face au Pouvoir)

2e Édition.
Depuis la préhistoire jusqu'à la prochaine paix, selon Saint-Yves d' Alveydre
Diffusion - DERVY – LIVRES
1, rue de Savoie - PARIS-6. 1967

A Monsieur

Casimir Bailly

hommage

Alexandre Saint-Yves

À mon frère ANDRÉ,
Directeur de l'Administration Générale
Au Ministère de l'Éducation Nationale.

NOTE DES ÉDITEURS

L’oeuvre de Saint- Yves d'Alveydre mérite d'être mieux connue qu'elle ne l’est. Le présent ouvrage répond à ce besoin. Mais il importe de prévenir dès l'abord le lecteur contre un malentendu facile. La conception sociale de Saint-Yves a reçu de lui le nom de Synarchie. Depuis, d'autres ont repris ce mot en lui donnant un contenu tout différent, et sont responsables de la légitime suspicion dont il est soupent entouré. L'auteur n'a employé le terme de Synarchie que dans le sens donné par Saint-Yves, sens que la lecture de ce livre fera parfaitement comprendre.

Nous-mêmes ne sommes liés à aucun système social ou politique particulier, mais il nous semble nécessaire d’empêcher par une déclaration liminaire une possible confusion.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION 8
PREMIÈRE PARTIE – Anecdotes préliminaires 11
CHAPITRE PREMIER - **Hommage aux Américains** 12
CHAPITRE II - **Hommage au professeur Einstein** 17
CHAPITRE III - **Hommage à ma femme.** 24
CHAPITRE IV - **Sondez les Écritures** 30
LES NOMBRES 35
SONDAGES PLUS PROFONDS 38
CHAPITRE V - **Initiations** 45
L'INITIATION DE JACOB BOEHME 46
INITIATIONS MINEURES 47
UNE INITIATION ENFANTINE 48
UNE INITIATION MUSULMANE 54
LA PARABOLE DE LA VRAIE SCIENCE DE LA VIE 54
ÉPREUVES INITIATIQUES EN ÉGYPTE 56
INITIÉS DES TEMPS MODERNES 59
LA LETTRE DE RUPTURE DE 1882 62
DEUXIÈME PARTIE 67
LIVRE PREMIER - **L'Homme** 68
LIVRE II - **L'Œuvre** 82
La Prière de Saint-Yves 95
HARO SUR LA SYNARCHIE 98
LIVRE III - **Mission des Français -** La France vraie. 100
CHAPITRE 1er - **La Synarchie** 100
CHAPITRE 2 - **Caractère missionnaire de la France** 101
CHAPITRE 3 - **Philippe le Bel** 102
CHAPITRE 4 - **Les États Généraux à Notre-Dame** 103
CHAPITRE 5 - **Lacunes** 105
CHAPITRE 6 - **La Royauté en face des États Généraux** 107
CHAPITRE 7 - **Le vote de l'impôt** 108
CHAPITRE 8 - **Les Templiers et les théologiens** 109
CHAPITRE 9 - **Le pouvoir médiateur des États Généraux** 110
CHAPITRE 10 - **Le roi de France prisonnier des Anglais. Action des États Généraux** 111
CHAPITRE 11 - **Étienne Marcel** 113
CHAPITRE 12 - **Le XIVe siècle** 115
CHAPITRE 13 - **Sagesse des Pouvoirs sociaux** 116
CHAPITRE 14 - **Fondation de l'Ordre des Jésuites. Loyola et Calvin** 120
CHAPITRE 15 - **Développement rapide de la Compagnie de Jésus** 123
CHAPITRE 16 - **Louis XIV** 127
CHAPITRE 17 - **Le Testament des États Généraux** 132
CHAPITRE 18 - **Louis XV et Louis XVI** 140

CHAPITRE 19 - **Les Encyclopédistes** 147
CHAPITRE 20 - **La Révolution de 1789** 152
CHAPITRE 2l - **Ce que la Révolution aurait dû apporter. L'occasion manquée** 165
CHAPITRE 22 (I[ère] partie) - **Napoléon** 173
CHAPITRE 22 (2[e] partie) - **La féodalité au XIX» siècle** 182
CONCLUSION 186
LIVRE IV - **Mission des Souverains** 190
PRÉFACE 190
AVANT-PROPOS 192
CHAPITRE 1[er -] **Définitions** 192
RÉPUBLIQUE 192
MONARCHIE 193
THÉOCRATIE 193
INSTITUTIONS REPRÉSENTATIVES 194
EMPIRE 195
CHAPITRE 2 - **L'Église jusqu'aux papes** 196
CHAPITRE 3 - **La papauté en formation** 200
CHAPITRE 4 - **La papauté révolutionnaire** 206
CHAPITRE 5 - **La féodalité à Rome** 209
CHAPITRE 6 - **Les papes-empereurs et les croisades** 213
CHAPITRE 7 - **Diarchie des empires en Occident** 218
CHAPITRE 8 - **La Réforme dans l'Église latine** 225
CHAPITRE 9 - **Réaction impériale des papes** 232
CHAPITRE 10 (I[ère] partie) - **Triomphe de la République européenne** 236
CHAPITRE 10 (2[e] partie) – **William Pitt et Napoléon** 244
CHAPITRE 11 - **L'Europe au XIXe siècle** 249
CHAPITRE 12 – **Conclusion - Synarchie européenne** 263
I.— Conseil des Communes. 264
II. — Conseil des États. 266
III. — Conseil des Églises. 267
SYNARCHIES NATIONALES 270
LIVRE V - **Mission des Ouvriers** 273
L'INVITATION A LA PAIX UNIVERSELLE 275
LIVRE VI - **Mission des Juifs** 279
AVANT-PROPOS 279
CHAPITRE I[er -] **La Science moderne et l'Ancien Testament** 279
CHAPITRE 2 - **Essence et Substance de l'Univers** 282
CHAPITRE 3 - **Essence et substance des êtres et des choses terrestres** 285
CHAPITRE 4 - **La Science dans l'Antiquité** 288
CHAPITRE 5 - **Origine réelle des Hébreux** 292
CHAPITRE 6 - **Le cycle de Ram. L'empire universel et synarchique du Bélier** 293
CHAPITRE 7 - **Suite du cycle de Ram** 299

INTERCALAIRE MÉTAPHYSIQUE 302
CHAPITRE 8 - **Le Schisme d'Irshou** 306
CHAPITRE 9 - **Suite du schisme d'Irshou. Christna. — Fo-Hi. Mystères d'Isis. — Zoroastre.** 309
CHAPITRE 10 - **Le Césarisme assyrien. Les Orthodoxes abramides ou néo-ramides** 314
CHAPITRE 11 - **L'Égypte. — Les Orthodoxes. Moïse** 318
CHAPITRE 12 - **Moïse.— Orphée.— L'Exode** 321
CHAPITRE 13 - **La Synarchie Israélite** 325
CHAPITRE 14 - **Dégénérescence de la Synarchie en Israël** 328
CHAPITRE 15 - **Mosaïsme ouvert et Mosaïsme fermé** 333
CHAPITRE 16 – **Développements du Césarisme assyrien** 337
CHAPITRE 17 - **La captivité à Babylone** 343
CHAPITRE 18 - **La Grèce et les guerres médiques** 347
CHAPITRE 19 - **L'Empire romain et Jésus** 354
CHAPITRE 20 - **Jésus et Marie** 361
CHAPITRE 2l - **Deux questions** 362
LIVRE VII - **Mission de l'Inde** 366
PRÉFACE 367
CHAPITRE I^{er} - **L'organisation de l'Agartha** 367
CHAPITRE 2 - **L'enseignement de l'Agartha** 372
CHAPITRE 3 - **Historiens et Prophètes** 373
TROISIÈME PARTIE - **Orbem regere memento** 380
CHAPITRE PREMIER - **Le monde en août 1949** 380
MÉRIDIEN DE L'OUEST EUROPÉEN. 381
MÉRIDIEN AMÉRICAIN. 384
MÉRIDIEN DU PACIFIQUE OUEST 387
MÉRIDIEN DE L'ASIE CENTRALE 388
MÉRIDIEN DE L'OURAL 388
MÉRIDIEN DE MOSCOU 389
MÉRIDIEN DE BERLIN 390
CHAPITRE II - **Ingénieurs d'âmes** 402
CHAPITRE III - **S. O. S.** 441
CONCLUSION 461

INTRODUCTION

Pour qu'une automobile rende service, il faut qu'elle ait un moteur, un frein, et un conducteur. Il en est de même pour les États contemporains. Ils ont bien un moteur, constitué par les forces économiques en travail. Mais ils n'ont pas de frein national ou international, ni surtout de conducteurs, c'est-à-dire de guides spirituels ayant autorité pour enseigner les peuples.

Dès lors, le char du gouvernement tombe naturellement dans le fossé à chaque tournant. Des efforts prodigieux sont faits pour le remettre d'aplomb, et quelques mois ou quelques années plus tard, il est de nouveau embourbé.

Au sein de cette anarchie (un mot qui signifie absence de principes), on ne peut rien bâtir politiquement de bon ni de durable. Par exemple au milieu de 1949, date à laquelle j'écris ces lignes, le gouvernement travailliste anglais a démontré par quatre années d'expériences désastreuses qu'il était incapable de mener la Grande-Bretagne vers une destinée digne d'elle.

De nouvelles élections vont avoir lieu. Le parti conservateur a l'occasion de remporter une victoire électorale auprès d'un peuple qui serre les dents avec courage devant ses malheurs. Une seule condition est nécessaire, c'est qu'il ait une DOCTRINE appuyée sur des principes. Or, il n'en a point, et ne peut donc que dire au parti travailliste: «Cessez de piller la Nation et cédez-moi votre place pour me permettre de la piller à mon tour. »

Dès lors, l'électorat anglais se trouve devant le vide et ne sait vers quel moindre mal se tourner. En face de pareille carence, il serait parfaitement logique qu'il votât pour la continuation de l'expérience travailliste.

La situation est similaire dans les nations du monde entier. L'Organisation des Nations Unies ne pourrait y changer quelque chose que si elle était elle-même basée sur une doctrine solide et des principes, autrement dit si ses membres fondateurs connaissaient les lois de la SCIENCE SOCIALE.

Or, ils ne les connaissent pas, car s'ils les connaissaient, on s'en serait vite aperçu au cours des discussions qui ont eu lieu au sein de cette organisation. Elle est restée exclusivement empirique dès le début, et ses participants, lorsqu'ils sont désintéressés, se demandent avec étonnement pourquoi tant de bonnes volontés réunies n'aboutissent qu'à des échecs.

S'ils s'étaient penchés davantage sur les leçons de l'Histoire et de la Nature, s'ils avaient médité sur l'enseignement qui se dégage des ruches et des termitières, ils auraient commencé à comprendre les lois d'une société qui FONCTIONNE.

Attrapez cinq mille abeilles dans les champs, mettez-les toutes ensemble dans une pièce. Croyez-vous qu'il se formera une ruche? Non, les abeilles mourront, car dans ces conditions, elles restent dispersées sans organisme fonctionnel central auquel elles puissent s'agréger.

La même chose arrivera si vous réunissez cinq mille ouvrières termites, ou cinq mille guerriers termites, ou cinq mille reines termites. Tous mourront faute d'être rattachés à une termitière. Il en serait de même si ces bestioles étaient plus intelligentes, et si vous les munissiez chacune d'un bulletin de vote. Les SOCIÉTÉS

animales ne peuvent pas vivre sans SYMBIOSE FONCTIONNELLE. C'est une loi fondamentale de leur existence, et cette loi s'applique également aux sociétés humaines.

La loi de la ruche est différente de la loi des abeilles. La ruche se comporte comme un animal complexe à sang chaud et à température constante de 35-36 degrés centigrades, soit un degré et demi de moins que le corps humain. Elle meurt si cette température tombe, car le couvain ne peut plus se développer. Pourtant, les abeilles individuelles sont des animaux à température variable, et résistent fort bien à 8 ou 10 degrés centigrades.

Les sociétés humaines ont aussi leurs lois collectives. Mais ces lois sont restées inconnues du monde moderne jusqu'en 1882. À cette date, un penseur français a indiqué publiquement la seule doctrine politique collective que je connaisse et qui paraisse susceptible de créer dans le monde un état de paix basé sur l'application scientifique des principes chrétiens. Je classe sans hésiter ce profond penseur, ce brillant historien, cette âme royale, parmi les plus grands génies de la France depuis cent ans. J'ai nommé Saint-Yves d'Alveydre, né en 1842, mort en 1900, presque inconnu aujourd'hui du public, après avoir exercé une certaine influence sur la pensée politique de son temps.

C'est grâce à lui que j'ai été en mesure d'écrire ce livre. C'est pour continuer son œuvre que je l'ai fait, persuadé qu'après examen approfondi tout lecteur attentif classera Saint-Yves parmi les grands précurseurs de la transformation politique et sociale qui va s'accomplir dès la seconde moitié du xx^{e} siècle. Si sa doctrine est mise en pratique, elle contribuera plus que toute autre au progrès de l'humanité. Si elle ne l'est pas, il est à craindre que le monde politique ne connaisse jamais d'autre paix que celle du tombeau.

Au cours d'une réunion du soir à New-York, pendant l'hiver 1947- 1948, j'écoutais distraitement un poète récitant l'une de ses œuvres. Tout à coup il s'anima, réveillant l'attention de l'auditoire, et termina par ces quatre vers:

And I looked upon the Earth, And what did I see? Little men building big things Instead of building souls.	Je regardai la terre, Et qu'est-ce que j'y vis? De petits hommes bâtissant de grandes choses Au lieu d'édifier des âmes.

En transposant ces quatre vers, je peux présenter dès maintenant Saint-Yves à mes lecteurs :

Il regarda la Terre,
Et qu'est-ce qu'il y vit?
De petits hommes d'État faisant de grandes guerres
Au lieu de construire un paradis.

Frappé par cette image du monde qui remplissait sa pensée et son cœur, Saint-Yves d'A1veydre consacra toutes ses forces à l'étude et à la méditation, puis écrivit entre sa trente-huitième et sa quarante-cinquième année les cinq livres magistraux qui resteront sa gloire:

- *Mission des Français,*
- *Mission des Souverains,*
- *Mission des Ouvriers,*
- *Mission des Juifs,*
- *Mission de l'Inde.*

Dans la Première Partie du présent volume, j'expose divers événements et plusieurs problèmes qui ont spécialement attiré mon attention ou marqué dans ma vie. Je les ai présentés autant que possible sous un jour anecdotique permettant au lecteur de se familiariser avec certaines notions importantes non encore incorporées dans l'enseignement public.

Dans la Deuxième Partie, j'analyse en détails cinq livres des Missions de Saint-Yves d'Alveydre. Mission des Français devient ainsi une Histoire de France en soixante-dix pages. Mission des Souverains est l'histoire abrégée de la Chrétienté, avec Mission des Ouvriers comme complément. Enfin Mission des Juifs et Mission de l'Inde offrent un saisissant raccourci de l'Histoire générale du Monde antique.

Dans la Troisième Partie, je présente un tableau synoptique du monde contemporain et des forces sous l'empire desquelles il se meut. J'abrégerai cette troisième partie autant que possible, de manière à mieux en faire ressortir l'esprit et à permettre aux lecteurs de poser eux-mêmes diagnostics et pronostics.

Dès maintenant, je dis qu'à l'aide de certaines lois et de certains principes encore inconnus du publie, la paix du monde peut être fondée sur une base assez solide pour permettre l'envol de la civilisation vers des destinées glorieuses. Le présent livre a pour but de dégager ces principes. Mes lecteurs connaissent déjà les préceptes individuels du Christianisme (la loi des abeilles). Mais quand ils auront découvert et approfondi les lois du Christianisme collectif (les lois de la ruche), ils comprendront que le monde n'est menacé de destruction que par suite de l'ignorance générale de ces lois. <A leur tour ils pourront alors contribuer EFFICACEMENT à restaurer l'harmonie en éclairant les personnes et les groupes avec lesquels ils sont en rapports.

Paris, le 25 juillet 1949.

PREMIÈRE PARTIE – Anecdotes préliminaires

Chapitre I. - Hommage aux Américains.
Chapitre II. - Hommage à Einstein.
Chapitre III. - Hommage à ma femme.
Chapitre IV. - Sondez les Écritures.
Chapitre V. - Initiations.

CHAPITRE PREMIER - **Hommage aux Américains**

EN 1944, au moment où les Américains débarquèrent en Sicile en partant de leurs bases de l'Afrique du Nord, le commandement des forces de débarquement avait été confié par le général Eisenhower au bouillant général Patton. Au cours d'une visite à l'hôpital de Palerme où l'on soignait les blessés, Patton remarqua un soldat américain - qui n'était pas blessé. Il lui demanda les motifs de sa présence à l'hôpital. Le soldat répondit : « Nervous breakdown», une dépression nerveuse, une « casse » comme disent les Suisses. Patton se mit en colère et déclara en substance au soldat : « Je n'admets pas de faiblesse nerveuse parmi les troupes de débarquement. Un seul homme dont les nerfs lâchent suffit pour provoquer la débandade de toute sa compagnie et risquer de faire échouer une opération. Retournez immédiatement rejoindre votre unité . »

Quelques instants plus tard, le général vit un second soldat dont les nerfs n'avaient pas non plus bien résisté à l'éclatement des bombes, au tintamarre infernal du débarquement, et aux moyens de défense mis en œuvre par les Allemands. Cette fois, Patton s'emporta jusqu'à gifler le soldat au garde à vous devant lui, ce qui fit rouler son casque à terre.

Le directeur de l'hôpital et le personnel infirmier s'interposèrent respectueusement de leur mieux, et les choses n'allèrent pas plus loin. Mais le directeur fit un rapport confidentiel au général Eisenhower. Par ailleurs, les correspondants de guerre des journaux américains eurent vent de l'affaire et demandèrent à ce sujet une conférence de presse au commandant en chef.

Voici donc Eisenhower aux prises avec une affaire délicate. S'il approuve Patton, il se met en désaccord avec l'opinion publique, laquelle n'admettra pas qu un supérieur de l'armée puisse impunément frapper un subordonné. S'il blâme Patton, il porte le trouble dans les opérations de débarquement en cours et il ébranle la confiance des troupes en leur chef. S'il refuse la conférence de presse, il laisse soupçonner un scandale caché, lequel éclatera quand même, plus dangereusement peut-être.

Connaître quelqu'un, c'est vibrer à l'unisson avec son esprit au point de savoir à l'avance quelles seront ses réactions devant les circonstances imprévues qu'il rencontrera dans sa vie.

Connaissez-vous les Américains de 1944? Si oui, vous devez pouvoir deviner les réactions des divers acteurs de ce drame. Telle est la question que je posai un jour dans un petit cercle d’amis.

Certains auditeurs esquissèrent un raisonnement d'où il ressortait qu'Eisenhower avait dû blâmer Patton. D'autres éprouvèrent dans leur cœur un sentiment de sympathie pour l'homme giflé, qui était peut-être allé à la limite de ses forces, et en tous cas avait risqué sa vie. Nul ne put faire la synthèse complète du cœur et de l'intelligence pour imaginer une réponse complète, mais tous m'apparurent passionnément désireux de la connaître. Tentez vous-même l'expérience lorsque les circonstances s'y prêteront, et vous observerez sans doute les mêmes sentiments.

Eisenhower écrivit donc une lettre de blâme à Patton, l'informant que, si pareil fait se renouvelait, il le relèverait de son commandement. En même temps, il lui donna

l'ordre de faire des excuses publiques au soldat giflé.
Eisenhower accepta de réunir la conférence de presse. Il communiqua aux journalistes le texte de sa lettre de blâme.
Patton fit des excuses publiques au soldat, avec tout l'humour et la dignité dont il était capable; il dit que vraisemblablement l'ébranlement nerveux devait exister, puisque lui-même, Patton, l'avait ressenti au point de ne pouvoir se maîtriser.
Ensuite il écrivit une lettre émouvante à Eisenhower où il disait en substance: « Ma plus grande souffrance pendant la guerre a pris place le jour où par manque de maîtrise sur moi-même, j'ai provoqué un incident qui a contribué à alourdir votre tâche, qui a ajouté à vos soucis déjà si grands, et qui vous a fait perdre des heures précieuses pendant une période critique de la guerre où vous aviez à résoudre les problèmes les plus délicats. » .
Les correspondants de presse se réunirent et décidèrent de faire le silence complet sur l'incident. Aucune dépêche ne fut envoyée aux États-Unis, et c'est seulement trois mois plus tard que l'affaire s'ébruita par un permissionnaire qui en avait été témoin. Mais elle ne présentait déjà plus qu'un intérêt anecdotique.
Toutefois, les gens qui étudient la psychologie générale, l'évolution du monde, la civilisation, et les signes du temps, ne s'en tiendront pas là.
Quand la question leur est posée, ils s'intéressent profondément à l'anecdote. Je dis profondément, parce qu'elle fait vibrer l'une des cordes fondamentales de l'âme humaine, celle qui se passionne pour la lutte du bien contre le mal. Toute personne ayant le cœur bien placé souhaite d'entendre une solution qui étanche la soif de justice ressentie par la majeure partie de l'humanité. Le dénouement de l'histoire arrive comme une coupe d'eau fraîche au voyageur altéré.
Eisenhower avait agi sagement. Étant donné la grande influence de la sagesse des dirigeants sur les destinées des peuples, les exemples de cet ordre évoquent toujours en moi l'histoire de Salomon, l'homme le plus sage que la Terre ait porté. Ce grand roi avait aussi à mener un grand peuple, une armée nombreuse, et des millions de sujets. Je ne résiste pas au plaisir de citer la réponse qu'il fit au début de son règne lorsque Dieu lui demanda de formuler un souhait.
"Maintenant, Éternel Dieu, donne-moi de la sagesse et de la connaissance. Tu m'as établi sur un peuple nombreux comme la poussière de la terre. Qui jugera ce peuple qui est si grand? • (2 Chroniques 1-7 à 12.)
« Et Dieu donna à Salomon de la sagesse et une très grande intelligence, et un cœur large comme le sable qui est sur le bord de la mer. Et la sagesse de Salomon était plus grande que la sagesse de tous les fils de l'Orient et toute la sagesse de l'Égypte. Et il était plus sage qu'aucun homme. » (1 Rois IV-29 et 30.)
À la suite de quoi Salomon put rendre le jugement célèbre relaté à la fin du chapitre 3 du premier livre des Rois, pour départager deux femmes qui prétendaient toutes deux qu'un enfant leur appartenait : « Apportez une épée, coupez l'enfant en deux, et donnez une moitié à chacune. » La prétendue mère accepta, mais la vraie mère eut le cri du cœur : « Seigneur, donnez-lui plutôt l'enfant vivant, et ne le tuez pas. » Ainsi Salomon sut laquelle était vraiment la mère de l'enfant.

Chaque fois que je songe à ce jugement, je reste plongé dans une admiration sans bornes, dans un étonnement émerveillé qui ne s'émousse nullement avec le temps. Eisenhower puisa-t-il aux mêmes sources de sagesse et de justice qui inspirent les initiés depuis tant de millénaires? Je ne sais, mais je songe en moi--même : Hommage aux Américains qui ont élevé un tel chef au commandement suprême de leurs armées.
Le général connaissait d'ailleurs aussi bien les besoins de son peuple en temps de paix qu'en temps de guerre. Il comprit que les soldats de son pays avaient accepté de sacrifier leur temps et leur vie pour accomplir une tâche déterminée, mais qu'une fois cette tâche accomplie, ils voulaient retourner sans délai dans leurs foyers et à leurs occupations pacifiques. Il accéléra donc leur démobilisation, et je garderai toujours présent à l'esprit le prodigieux spectacle des deux grands paquebots anglais traversant chaque semaine l'Atlantique à toute vitesse avec une cargaison de vingt-deux mille hommes de troupe se relayant pour dormir dans les sept mille cinq cents couchettes mises à leur disposition, et se précipitant en bon ordre, dès l'arrivée, vers les trains et les centres de démobilisation.
Une petite aventure personnelle me fit encore mieux comprendre l'attraction que leur foyer exerçait sur tous ces hommes. J'ai passé l'hiver 1947-1948 aux États-Unis, sans pouvoir, pour la première fois depuis bien longtemps, fêter Noël en famille. Je reçus d'abord deux invitations, rédigées en termes charmants, pour m'éviter la solitude en ce grand jour. Mais un télégramme de ma fille cadette m'en apporta une troisième que j'acceptai aussitôt. Le sous-directeur d'une grande compagnie de chemins de fer offrait à une vingtaine de Français éloignés de leur foyer de se réunir chez lui ce jour-là, autour d'une de ces dindes colossales comme on n'en voit que là-bas. Je pris donc le train pour Baltimore, tout heureux de revoir ma fille dans ces circonstances. La réception fut cordiale au possible, avec de petits cadeaux pour chacun, des chants, des rires, et des jeux.
Mais la merveilleuse hospitalité américaine, que j'avais déjà appréciée en diverses circonstances ne s'arrêta pas là. Il fallait se loger. Une dame qui s'était absentée pour quelques jours avait confié à notre hôtesse la clef de sa maison, en lui disant qu'elle pouvait y loger trois Français. Inutile de dire combien cette confiance aveugle envers des inconnus nous alla droit au cœur.

Sur le coup de minuit, notre hôtesse nous conduisit en auto à la maison en question et nous laissa devant la porte, ma fille, une amie, et moi-même avec mes bagages, pour rentrer chez elle vers un repos bien gagné après une pareille journée.

Ma fille introduisit la clef plate dans la serrure et... la clef cassa net entre ses mains, nous laissant à la porte par une bise glaciale, sous la neige qui commençait à tomber. Rien à faire pour rattraper le morceau de clef resté dans la serrure. Aucun espoir, bien entendu, de trouver un serrurier le soir de Noël à minuit. Pas de place dans les hôtels, nous le savions bien. Nous nous regardâmes avec consternation. Puis, comme nous gelions et qu'il fallait bien prendre un parti, je sonnai à la maison voisine d'où je voyais filtrer un rais de lumière. La porte nous fut

ouverte par un petit garçon de onze ans, qui jouait avec ses cadeaux de Noël et attendait le retour de ses parents. Il offrit ses chocolats aux jeunes filles, insista pour que nous restions chez lui au chaud en attendant la solution de notre problème, et m'invita à me servir du téléphone si j'en avais besoin.

Je me décidai à téléphoner à notre hôtesse pour lui exposer la situation. Elle répondit avec son calme et sa bonne humeur imperturbables : « Bon. Attendez-moi, je m'occupe de vous. »

Je m'installai sous l'auvent du porche pour lui signaler notre lieu de refuge. Quelques instants après, deux messieurs en smoking et deux dames en grande toilette du soir sortirent d'une maison voisine et se dirigèrent vers une automobile. L'un des hommes m'aperçut et me dit : « Que faites-vous là avec vos bagages ? Avez-vous besoin d'aide ? »
Je lui racontai sommairement l'aventure, sur quoi il me dit : « Attendez-moi là. Nous allons reconduire nos femmes à la maison. Ensuite je reviendrai vous prendre, et nous ferons le tour des hôtels jusqu'à ce que nous ayons trouvé à vous loger. »

Je répondis que notre hôtesse de l'après-midi s'occupait de nous. Le gentleman dit alors : « Nous allons attendre ici jusqu'à ce qu'elle soit arrivée, pour être sûrs que vous ne restiez pas sans abri. »

Il fit comme il avait dit, et les deux couples attendirent dans la voiture la venue de notre hôtesse. Quand celle-ci eut annoncé qu'elle avait téléphoné à l'une de ses amies qui acceptait de loger les jeunes filles, les automobilistes démarrèrent enfin. « Quant à vous, me dit-elle, je vous offre de partager la chambre à deux lits d'un général. Vous verrez si vous arrivez à synchroniser vos ronflements avec les siens. »
Bien entendu j'acceptai.

Ce grain d'humour fut la seule réaction de notre aimable hôtesse, obligée de déranger ses amies dans la nuit et empêchée de dormir jusqu'à une heure fort avancée après une journée chargée. Si l'incident de la clef cassée avait causé quelque irritation dans son subconscient, on voit que la censure freudienne n'en avait pas laissé passer grand-chose.

Quand je me remémore cette soirée, ces charmants amis inconnus, ce garçonnet plein de confiance, je ressens comme un avant-goût de paradis. Pourtant les États-Unis sont le pays où a pu fleurir l'activité de certains hommes d'affaires faisant plier toutes les considérations humaines devant des intérêts d'argent, où la politique a vicié de nombreux rouages du gouvernement, où les juges sont élus, et par conséquent forcés d'être partiaux, et où les pires criminels ont défié la justice pendant des années.

Mais l'Écriture ne dit-elle pas : « Je voudrais que tu fusses froid ou bouillant. Parce que tu es tiède, et que tu n'es ni froid ni bouillant, je vais te vomir de ma bouche. » (Apocalypse 111-16.)

Or, en face d'une Europe tiède au point de vue des convictions profondes, se dresse l'Amérique bouillante et froide à la fois, le pays du meilleur et du pire. Je suis partial envers elle, je ne cesse d'y voir le meilleur, car je sais que cette meilleure partie d'elle-même deviendra la lumière du monde quand elle brillera de tout son éclat.

Mais revenons-en au général Eisenhower, follement acclamé à son retour à New-York par une population enthousiaste qui lui fit un accueil sans précédent. Cet accueil ne pouvait passer inaperçu de l'hydre aux cent têtes, c'est-à-dire des professionnels de la politique dont le métier consiste à exploiter la popularité pour s'emparer du pouvoir et s'y maintenir. Eisenhower dut subir l'épreuve de la tentation. On lui offrit d'être candidat à la présidence des États-Unis.

Voyant qu'il ne pouvait être simultanément candidat des deux grands partis, et que s'il en choisissait un, celui-ci ne manquerait pas d'exploiter sa gloire militaire, Eisenhower se récusa et accepta la présidence de l'Université de Columbia. Il renonçait ainsi au POUVOIR, mais ce faisant, il acquérait l'AUTORITÉ.

Dans la suite de ce livre, nous verrons pourquoi l'autorité et le pouvoir ne peuvent pas être cumulés sur une même tête sans provoquer un désastre. Cela nous donnera la clef des problèmes politiques modernes.
Saint-Raphaël (Var), le 10 février 1949.

CHAPITRE II - **Hommage au professeur Einstein**

J'ai eu dans ma vie un unique entretien avec Einstein. Au cours des trente secondes qu'il dura, lesquelles sont certainement sorties de sa mémoire, le savant professeur n'articula qu'un mot. Je me rappellerai toujours ce mot, qui eut une grande influence sur l'évolution de ma pensée. Voici l'histoire.

Nous étions en 1923, fort peu d'années après que la théorie de la relativité eut flambé à travers le monde comme une traînée de poudre. Cette théorie passionnait les milieux scientifiques et mondains. Einstein était alors à la mode. Il était de bon ton de parler de lui et d'essayer de le comprendre. Aussi fut-il invité par les notabilités scientifiques de Paris à donner une conférence au Collège de France, dans une salle de quatre cents places, où l'on -tassa quatre cent cinquante personnes en remplissant de chaises tous les espaces disponibles. Cela ressembla à une représentation à bureaux fermés, car les places furent distribuées, d'après une liste censurée, à quelques membres du gouvernement, à certains membres de l'Académie des Sciences, à des professeurs des grandes écoles et des universités, à des savants bien en vue, et à une demi-douzaine de rares privilégies moins nettement qualifiés.

En 1919 et 1920, j'avais travaillé comme ingénieur et pilote d'essai pour l'un des invités, M. Râteau. Ce grand industriel et professeur avait inventé la turbine à vapeur et fut le premier à adjoindre des turbo-compresseurs aux moteurs d'avions pour leur permettre de conserver de la puissance aux très grandes altitudes.

Je voulais entendre Einstein. J'allai donc prier M. Râteau de me procurer une carte d'entrée. Il fit l'impossible, mais n'obtint pas la place demandée. J'allai ensuite supplier les savants que je connaissais, Perrin, Langevin, et d'autres. Même résultat, il n'y avait rien à faire. -L'amphithéâtre était vraiment complet. On en avait refusé l'entrée à plus de cinq mille personnes.

Attiré comme un papillon par la lumière, je ne renonçai néanmoins pas à tout espoir et me rendis dans le hall d'entrée, un bon moment avant l'heure de la conférence, pour observer faute de mieux l'arrivée satisfaite des privilégiés, tel un mendiant affamé devant un restaurant à la mode.

Quelques minutes avant l'heure H, je vis arriver M. d'Ocagne, mon ancien professeur de géométrie à l'École Polytechnique. C'était un homme extrêmement distrait. Je l'abordai pour formuler une fois de plus ma requête. Il ne me reconnut pas plus q’u il ne m'écouta. Il me prit pour 1’huissier chargé de vérifier les cartes d'invitation ! Il me donna donc la sienne, et me tourna immédiatement le dos pour saluer des invités de marque.

Muet de surprise, je ne tardai pas à retrouver mon calme. Mais la tentation fut trop forte. Je me rendis froidement dans la salle après avoir donné à l'entrée la carte de M. d'Ocagne au véritable appariteur. Puis j'allai m'asseoir le plus loin possible dans un groupe compact.
Quelques instants après, j'entendis le bruit d'une grande discussion. Mon professeur se voyait refuser l'entrée en vertu d'une consigne très stricte, faute de pouvoir exhiber sa carte d'invitation. Mais comme son nom figurait sur la liste, qu'il était fort connu, et que ses protestations de bonne foi étaient véhémentes, on finit par le laisser entrer. Je pouvais désormais jouir sans scrupules du spectacle, et ne m'en fis pas faute.

Einstein débuta par un aperçu général sur la théorie de la relativité. Il décrivit des phénomènes de coïncidence, en les comparant à des trains qui se croisent. Il employait fréquemment l'expression « ici et maintenant » pour décrire les événements qui se passaient en présence de l'observateur. Puis il décrivit d'autres phénomènes, lumière partant d'un astre pour arriver sur un autre, vibrations, etc... et commença de faire intervenir la relativité des observations. Son discours était émaillé de termes tels que : étalons de longueur qui se contractent, horloges synchrones, temps relatif, etc...

Les auditeurs avaient le sourire, car ils comprenaient ou croyaient comprendre. Einstein en arriva bientôt à la théorie mathématique qui appuyait ses dires et se mit à aligner des équations sur l'immense tableau noir. Les visages devinrent aussitôt plus sérieux. À mesure que les calculs se développaient, je voyais des rides de souci creuser les fronts. Je pouvais d'autant mieux les observer qu'après une savante série d'équations différentielles et d'intégrales, les calculs étaient sortis des limites de ma compréhension. Je m'en désintéressai, faute d'espérer pouvoir en rattraper le fil. La moitié de l'auditoire en était au même point.

Einstein continua encore pendant un grand quart d'heure, puis conclut triomphalement : « Nous arrivons enfin à l'équation absolue que voici et qui résume toute ma théorie. » II y eut un tonnerre d'applaudissements, mais il était visible qu'une douzaine de savants au plus, dont M. Hadamard, professeur d'analyse mathématique, et M. Râteau avaient pu suivre les calculs jusqu'au bout.

Ensuite les membres de l'auditoire qui avaient des questions à poser furent invités à le faire. Je croîs me rappeler que Langevin ouvrit le feu. Einstein posa d'habiles contre-questions pour amener Langevin à formuler sa question initiale sous une forme qui convînt au conférencier, et quand finalement Langevin fut obligé de demander : « Eh bien, comment mesurez-vous cela ? » Einstein répondit avec un assez fort accent allemand : « Mais cela, ça ne se mesure pas, ce n'est pas une chose qui se mesure. » Langevin resta interloqué, et l'on passa au suivant. Einstein le coinça de la même manière en lui répondant : « La chose que vous me demandez de mesurer ne se mesure pas. » Un troisième eut le même sort.

J'entrevis alors que les membres de l'auditoire avaient confondu des notions physiques et objectives (groupe ici-maintenant) avec des notions métaphysiques et subjectives (groupe ailleurs-autrefois). Ces dernières impliquent en effet l'emploi de notions subjectives dépendant des lois de la conscience, lesquelles sont indépendantes des lois de la physique.
Puis ce fut le tour de M. Hadamard. Celui-ci resta strictement dans le domaine mathématique et se borna à demander des éclaircissements sur les procédés qui avaient permis de résoudre certaines des savantes équations qui dépassaient mes facultés de compréhension. Einstein lui répondit avec un empressement, une affabilité, une considération, et un sérieux tout particuliers. Je notai qu'un très fin sourire sarcastique, à peine perceptible dans les réponses aux premiers demandeurs, avait disparu des lèvres d'Einstein lors de ses réponses à M. Hadamard.

Cela confirma mon impression première qu'Einstein, tout en distinguant parfaitement les divers plans de conscience et d'intelligence, avait fait son exposé sans souligner cette distinction, afin de voir si les auditeurs étaient philosophiquement assez avancés pour la faire spontanément. Seul, M. Hadamard n'avait pas donné dans le piège, parce qu'il n'avait posé de questions que dans le domaine qu'il connaissait. Belle leçon de modestie en vérité. Les autres avaient-ils donc posé des questions dans un domaine qu'ils ne connaissaient pas tout en croyant le connaître ?

Après deux ou trois autres comparants qui se virent opposer invariablement le « ça ne se mesure pas » fatidique, formulé par Einstein avec réapparition sur ses lèvres d'une ombre de sourire ironique, la séance prit fin. Les quatre cent cinquante invités ne se dispersèrent pas aussitôt. Des groupes animés se formèrent dans le vestibule, et dans l'un d'eux je vis M. Râteau parlant avec Einstein devant deux autres messieurs qui écoutaient.

Enhardi par les sentiments d'amitié et de confiance que M. Râteau m'avait toujours témoignés, je m'approchai du groupe et profitai d'une seconde de silence pour demander à Einstein :

« En somme, Monsieur le Professeur, vous faites une grande distinction entre les notions physiques de mesure et la notion métaphysique de temps. Sans l'avouer, vous avez voulu donner au Collège de France une leçon de mathématiques et de métaphysique, en faisant semblant de donner une leçon de physique.

Le fin sourire réapparut sur les lèvres d'Einstein qui me répondit : « Naturellement. »
Ivre de joie d'avoir compris une partie importante de la pensée du grand homme, je saluai et m'éclipsai discrètement.

A l'époque, cette aventure me conduisit à refaire en quelques jours l'examen de toutes mes connaissances pour les comparer à l'étalon métaphysique d'Einstein. Elles se clarifièrent dans mon cerveau, et mon jugement scientifique en fut réorienté pour le reste de ma vie.
Il y avait une question qui se prêtait à merveille à l'analyse selon cette nouvelle méthode. C'était l'énigme du célèbre Postulatum d'Euclide.

Que l'on veuille bien m'excuser de faire ici un bref exposé de géométrie. Les mathématiques sont une science où la perfection est si absolue qu'elle oblige souvent à relier une question, même toute simple, aux notions métaphysiques les plus profondes.

L'enseignement de la géométrie commence par une série de théorèmes sur les droites, les angles, et les triangles, théorèmes que l'on peut tous démontrer à la suite les uns des autres. Tout à coup, dans la suite des raisonnements, on trébuche sur le **Postulatum d'Euclide** impossible à démontrer. En voici l'énoncé :

« Considérons une ligne droite dans un plan. Par un point de ce plan non situé sur la droite on peut mener une autre droite parallèle à la première, et on n'en peut mener qu'une. »
Pourquoi cette proposition n'est-elle pas démontrable, alors que toutes les précédentes le sont, et que tous les théorèmes suivants de la géométrie euclidienne le sont aussi, une fois qu'on a admis le postulat ? Il y a là un mystère. Depuis mon enfance, ma logique et mon intuition m'avaient poussé à demander des explications à mes professeurs sur cette pierre d'achoppement apparemment si simple. Aucun d eux n'avait pu me répondre de façon satisfaisante. Les traités de géométrie élémentaire disent qu'il faut admettre le postulat. Les traités de géométrie supérieure disent' qu'on peut aussi ne pas l'admettre, et qu'alors on est conduit à diverses géométries dites « non euclidiennes », où les théorèmes de la géométrie euclidienne deviennent faux. Enfin, les traités de géométrie analytique montrent que par un point réel on peut, mener une seule droite réelle qui ne rencontre pas l'autre, mais une quantité illimitée de droites dites imaginaires conjuguées qui ne se croisent jamais avec la droite de référence.

Les géométries non euclidiennes, telles que celles de Riemann et de Lobatcnevski, m'avaient toujours paru des fantaisies de l'esprit. J'avais pris plus au sérieux la géométrie analytique, dont j'aimais à manier les formules algébriques.

Quelques jours après mon entretien avec Einstein, la lumière se fit dans mon esprit, et toutes mes notions géométriques se retrouvèrent classées en ordre. Je compris que le fameux postulatum marquait une bifurcation entre deux plans de pensée, celui de la géométrie sensorielle et celui de la géométrie mentale de l'invisible. Le postulat n'est donc qu'une simple hypothèse physique précisant le plan dans lequel on choisit de travailler. Si on admet Euclide, on reste les deux pieds sur terre, on construit des chemins de fer avec des rails parallèles qui ne se

rencontreront évidemment jamais, malgré tous les théorèmes de Lobatchevski. Si on n'admet pas Euclide, on entre dans un domaine d'opérations mentales où je n'entraînerai pas le lecteur.

Cette explication me fit croire tout d'abord que j'avais fait une découverte importante. Mais l'Ecclésiaste était là pour me rappeler à l'ordre : « Vanité des vanités, tout est vanité. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. » Je ne l'oublie pas facilement.

Alors je recommençai à méditer, j'essayai de vibrer à l'unisson des grands philosophes grecs, je tentai de capter leur pensée, en particulier celle de l'école de Pythagore, pour qui j'éprouve une profonde admiration. Longtemps, longtemps plus tard, je compris qu'Euclide savait parfaitement que son postulat, sur lequel il allait faire buter cent générations de professeurs et d'écoliers, n'était qu'une hypothèse physique destinée à délimiter une zone de pensée bien précise dans laquelle il se proposait de travailler. Je sus aussi par l'Esprit que Pythagore devait proposer des problèmes de ce genre à ses disciples en voie d'initiation, afin de contrôler leur degré d'avancement et de constater s’ils étaient capables ou non de résoudre spontanément l'énigme.

C'est aussi la méthode qu'Einstein avait employée en face de son aréopage de savants. Il était plus avancé qu eux dans la voie de la connaissance, donc susceptible de les ENSEIGNER, ce qui lui conférait AUTORITÉ sur eux. Eux avaient parfaitement senti cette autorité et, d'assez bonne grâce, avaient rendu HOMMAGE à Einstein.

Naturellement, des horizons illimités s'ouvraient pour moi sur les initiations antiques et modernes. Je m'étais élevé d'un plan.

Que de fois ensuite je me suis servi de cette notion des plans, ou des points de vue. J'en citerai deux exemples entre mille, pour illustrer ma pensée.

En 1946, je m'occupais de la réorganisation d'une petite entreprise métallurgique de la banlieue parisienne. Je présidais le comité d'entreprise récemment rendu obligatoire par les lois sociales, et j'avais en face de moi dix ouvriers, dont deux communistes, qui ne cessaient de parler, et huit braves gens qui n'ouvraient jamais la bouche. Le comité d'entreprise réclamait âprement une indemnité de déplacement pour les ouvriers habitant hors de la commune, en l'espèce Aubervilliers. J'étais forcé de refuser, sous peine de soulever des discussions sans fin, car les délégués voulaient que l'on mesurât la distance à parcourir par chaque ouvrier, et que l'indemnité fût proportionnelle à cette distance. D'ailleurs, la plupart des ouvriers venaient à bicyclette des environs immédiats.

Devant mon refus inébranlable, l'un des délégués s'écria :

« Ne soyez donc pas si mesquin, Monsieur, élevons le débat, soyez juste pour les ouvriers. »

Le lecteur pense bien que je saisis la balle au bond. « Je suis toujours prêt à élever le débat, répondis-je. Voulez-vous par exemple que nous relevions jusqu'à Dieu ?

— Ah non ! Ah non ! s'écrièrent les deux communistes. Pas si haut.

— Alors fixez vous-mêmes à quel niveau vous voulez abaisser le débat, répliquai-je. Mais je souligne que c'est vous qui voulez l'abaisser et non moi. Voulez-vous par exemple que nous descendions au niveau de l'intérêt de l'entreprise ? »

Les délégués communistes s'empressèrent d'acquiescer. Les autres suivirent le mouvement et tout le monde se rangea finalement à mon point de vue.

Une autre fois, nous causions en fin de journée avec deux ou trois camarades de cercle. L'un d'eux, qui avait fréquenté dans sa jeunesse certaines familles nobles, s'aventura à dire que les nobles « avaient quelque chose de plus que nous ». Son interlocuteur réfuta énergiquement ce point de vue, estimant que nous étions tous pareils. Le premier répondit : « Eh bien, comment classez-vous les gens dans votre esprit ? »

La discussion s'échauffa, tout en restant parfaitement courtoise. J'écoutais sans mot dire, mais je n'en pensais pas moins. Je me rappelai d'abord l'une des plus grandes recommandations de l'Évangile : « Ne jugez pas, et vous ne serez point jugés. » Puis un dicton américain traversa mon esprit : « À New-York, quand on veut vous présenter à quelqu'un, votre interlocuteur vous demande : Combien a-t-il d'argent ? À Boston, il vous demande : Quelle situation occupaient ses parents et ses ancêtres ? Enfin en Californie, il vous demande : Quel est son caractère ? »

Subitement, les deux argumentateurs se tournèrent vers un troisième et lui demandèrent : « Et vous comment classez-vous les gens ?

— D'après leur noblesse de cœur », répondit-il. Sur quoi la discussion s'arrêta net. Il s'était placé sur le plan de l'âme, qui domine celui de l'intelligence.

C'est ce plan-là que Jésus appelle le Royaume des Cieux, *ouranion* en grec. Les épîtres de saint Paul font allusion à un autre plan, le surcéleste, *epouranion* en grec. C'est celui-là que nous appellerons le plan de l'esprit, ou plan spirituel. Il domine le plan de l'âme comme ce dernier domine le plan de l'intelligence, lequel domine à son tour le plan animal des désirs physiques.

« Le plus petit dans le royaume des cieux est plus grand que le plus grand des hommes nés de femme. » Lisez aussi : « Toute parole venant de l'âme s'impose comme ayant autorité sur toute idée provenant de l'intellect. »

Les paroles de Jésus viennent de plus haut que l'âme. Elles descendent des régions surcélestes de l'esprit et s'harmonisent au passage avec les lois propres aux plans de l'âme, de l'intelligence humaine, et de la nature. C'est pourquoi elles défient le TEMPS et peuvent être comprises par tout le monde. C'est pourquoi aussi il y a QUATRE évangiles, chacun d'eux apportant plus spécialement son témoignage sur l'un des plans. L'évangile de Jean est naturellement celui de l'esprit. Il se rattache plus spécialement à l'amour divin.
Un peu plus loin dans ce livre, quand je parlerai des nombres, je rappellerai que 4 est le nombre du témoignage. Dès maintenant, le lecteur sait pourquoi.

Marligues (Bouches-du-Rhône), le 15 février 1949.

CHAPITRE III - **Hommage à ma femme.**

Je rends ici un grand hommage à ma femme. Elle a conçu et élevé nos deux filles. Elle m'a toujours soutenu et souvent poussé dans la vie spirituelle. Elle m'a supporté quand j'étais difficilement supportable. Enfin elle a eu une idée merveilleuse, celle de me faire apprendre l'hébreu pour mieux comprendre l'Ancien Testament. J'y reviendrai à la fin de ce chapitre.

Nous nous étions mariés en 1920, tous deux à l'âge de vingt-six ans, sans cérémonie religieuse parce que nos parents étaient libres-penseurs. Mais nos tendances innées nous poussaient invinciblement à la religion, et nous adoptâmes après coup le protestantisme, dans lequel nos deux pères étaient nés et dans lequel aussi nos deux filles furent élevées.
Nous avions le sentiment que le rôle des parents consiste à appeler des âmes sur la terre. Nul enseignement amical ou verbal ne m'avait été donné sur les appels d'âmes. Je n'avais lu aucun livre sur ce sujet. Nul document récent ni antique n'y faisait allusion, du moins à ma connaissance. Je n'avais même pas abordé spécifiquement la question avec ma femme. Cependant, nous savions tous deux que nous désirions voir naître des âmes pures.

Au cours des mois précédents, j'avais souvent pratiqué un petit jeu que chacun peut imiter. Choisissez un jour de soleil. Prenez un diamant taillé, de préférence serti dans un bijou. Tournez votre bien-aimée le dos au soleil, et le visage à l'ombre. Placez le diamant dans le soleil tout près de ses yeux. Ensuite, tournez la pierre jusqu'à ce qu'un des feux pénètre dans la pupille. Vous apercevrez alors au fond de l'œil un point lumineux semblable à une petite étoile d'une pureté extraordinaire.

Peut-être cela vous suggérera-t-il de belles pensées. Peut-être avais-je cette réminiscence en priant pour la venue d'une âme pure. Toujours est-il que le ciel nous exauça. Quand ma fille aînée sourit et se trouve heureuse, ses yeux brillent comme la petite étoile que j'aimais observer dans ceux de sa mère à l'aide du diamant. Parfois, elle semble vivre dans les étoiles... au point de ne pas se sentir tout à fait chez elle sur la terre.

« Faites bien attention à vos prières, a dit un sage, de crainte qu'elles ne soient exaucées. »

Évidemment, nous avions abordé un domaine dans lequel nous n'étions guidés par aucune indication de la science officielle, et nous l'explorions à nos risques et périls.

A la suite de prières trop intimes pour être exposées ici, notre seconde fille naquit pressée, pressée de parler, pressée de marcher, de lire, d'insérer sa petite personne dans le Monde, de jouir des belles choses, pressée enfin d'accomplir sa

mission sur la terre. Ses dents poussèrent précipitamment, et il fallut veiller à ce qu'elles ne chevauchent pas l'une sur l'autre.

Dès l'âge de six mois, elle voulait parler. On voyait qu'elle bouillait de choses à dire. C'est seulement à neuf mois qu'elle put commencer à les articuler. Quand elle fut en mesure de s'exprimer normalement, elle le fit dans un langage qui nous étonna, car il se rattachait par l'élégance à la langue française du XVII^{e} siècle. Le langage de ses parents était moins épuré. Nous eûmes l'impression que la fillette revenait sur terre pour compléter une tâche, avec des facultés et un caractère qui n'étaient nullement héréditaires. Cette impression fut si nette et si forte que mes notions sur l'hérédité, apprises au cours de l'enseignement secondaire et supérieur, en furent ébranlées.

À mesure que se dissipait là grande confusion entre plans physiques et hyperphysiques dans laquelle s'encadre l'enseignement officiel, je me faisais une nouvelle image du monde. Le chapitre précédent a montré comment Einstein, en séparant les notions qui se rattachent à des plans différents, avait contribué à clarifier mes idées.

Je méditai longtemps sur l'hérédité. Le témoignage de mes sens, l'observation quotidienne, la connaissance des lois de Mendel, la lecture des beaux ouvrages de vulgarisation scientifique de Jean Rostand, la découverte des chromosomes, des gènes, des caractères dominants et des caractères récessifs, tout cela militait en faveur de l'hérédité. J'appris que les yeux noirs sont un caractère dominant, et les yeux bleus un caractère récessif. Donc, deux parents aux yeux bleus ne peuvent avoir d'enfants à yeux noirs. Le fait implique bien l'existence de lois d'hérédité.

La science moderne observe des séries de phénomènes, les note, les analyse, et s'efforce de les réunir par des formules simples dénommées lois, qui permettent de classer les phénomènes, de se les rappeler, et d'en prévoir d'autres analogues.

Quand un savant découvre une loi permettant de grouper et d'interpréter certains faits, il emploie souvent la formule : « Tout se passe comme si... » Ainsi Newton, découvrant les lois de la gravitation universelle, a dit : « Tout se passe comme si les corps célestes étaient attirés l'un vers l'autre en raison directe de leur masse et en raison inverse du carré de leur distance. « Mais personne n'a jamais vu la gravitation universelle. Elle n'est « ni ronde, ni carrée, ni berlonde, ni berlue » selon l'expression savoureuse dont une Bourguignonne se servit un jour devant moi. Elle appartient simplement à un autre plan. Cela n'empêche nullement les savants de s'en servir.

Plus tard viennent d'autres savants. L'un d'eux découvre un phénomène qui ne cadre pas avec la loi. Il s'efforce de trouver une loi plus générale qui permette d'englober la première, laquelle devient alors un cas particulier de la seconde. La

science a fait un pas en avant. C'est ce qu'Einstein a accompli par rapport à Newton.

Reprenant sous la même perspective le problème de l'hérédité, qui présente un intérêt capital pour le progrès des individus, je dis en première approximation : «L'homme est un complexe de corps, d'âme, et d'esprit. Tout se passe comme si ces trois éléments étaient chacun soumis à des lois de nature différente, indépendantes entre elles. Le corps est soumis aux lois de l'hérédité, l'âme aux lois de la réincarnation, et l'esprit aux lois de la liberté créatrice. »

Vue sous cet angle, la mort ne ferait que séparer de l'âme un corps qui a fini de servir, comme le corps rejette les restes d'un repas qui a fini de le nourrir. Le corps n'est pas l'âme, pas plus que le repas n'est le corps. Mais de même qu'il faut d'innombrables repas pour former un corps, il faut d'innombrables vies physiques pour former une âme, et ces vies s'échelonnent certainement sur des millions d'années. Quant à l'Esprit, il est indépendant du TEMPS.

Pour affirmer que l'hypothèse ci-dessus est fausse, il faudrait trouver un ou plusieurs faits qui soient incompatibles avec elle. Que le lecteur essaye d'en citer. Je ne pense pas qu'il y parvienne, car je m'appuie sur la Genèse écrite par Moïse. Or, Moïse était instruit « dans toute la science des Égyptiens », et ceux-ci étaient autrement avancés que nous dans la connaissance des lois de la vie et de la mort. Les sciences antiques étaient d'ailleurs basées sur un principe radicalement différent du nôtre. Elles partaient de la connaissance directe par révélation de l'esprit, puis concluaient aux phénomènes, au lieu de partir des phénomènes pour retrouver des lois. Or, « l'Esprit seul sonde toutes choses » (I Corinthiens II-10), et l'initiation était la méthode par laquelle on apprenait aux néophytes à centrer leur conscience sur l'Esprit.

Bien que je n'aie jamais été « initié dans la science des Égyptiens », rien n'est venu infirmer la vision du monde que je m'étais faite aux environs de ma trente-cinquième année. J'imagine toujours l'humanité comme composée d'environ soixante milliards d'âmes gravitant dans des plans invisibles autour de la terre, pendant que deux milliards sont actuellement incarnées. Les autres attendent leur tour de faire une nouvelle expérience, dont l'heure sera fixée pour chacune d'elles par l'admirable loi du karma, sur laquelle je reviendrai. Au moment de la conception, les parents sont soumis à certaines influences. Ils attirent alors vers eux une âme soumise à la même sphère d'influence, bref une âme apparentée, mais absolument indépendante par elle-même. Les lois de l'hérédité ne s'appliquent donc pas aux âmes. Toutefois, comme les âmes modèlent les corps, il arrive souvent que des âmes ayant des affinités modèlent des corps qui présentent des analogies qu'on appelle faussement héréditaires. L'enfant peut très bien ne pas ressembler aux parents. Des génies naissent dans des familles modestes, d'autres dans des familles opulentes. Des enfants mal doués naissent de parents

intelligents. Mais on rencontre souvent des affinités de tempérament, comme dans l'exemple souvent cité de la famille de Bach, où naquirent de nombreux musiciens.

Je reste convaincu également que les parents peuvent APPELER sur terre des âmes d'élite. C'est même leur principal devoir vis-à-vis de l'humanité physique. Parmi les milliards d'âmes qui attendent leur tour de se réincarner, beaucoup sont très avancées et recherchent des corps de parents suffisamment purs. Elles ne les trouvent pas en assez grand nombre. Alors l'humanité ne progresse pas assez vite, parce qu'il n'y a pas assez « d'ouvriers dans la moisson ». Elle est encombrée d'hommes et de femmes conçus sans amour spirituel, sous l'impulsion de désirs physiques relevant de l'animalité, ou pire encore, sous l'influence de la boisson. Pour purger ensuite la terre de cette humanité incorrigible, les forces cosmiques provoquent des déluges et d'autres catastrophes. La science de l'eugénique devrait bien commencer par étudier tous ces points de vue.

J'aurais trop à dire sur le sujet. J'en reviens à un autre hommage que je désire rendre à ma femme. C'est à elle que je dois au moins la moitié des livres, des doctrines, et des relations personnelles qui ont marqué dans ma vie comme des bornes kilométriques sur le chemin que je suivais. Sans doute la proportion est-elle moins forte maintenant, mais elle l'a été davantage au début.

Par contre, c'est à Saint-Yves d'Alveydre que je dois de savoir que dans le ménage, c'est la femme qui détient l'AUTORITÉ et le mari qui détient le POUVOIR. Il appartient à l'époux de choisir sa profession, d'établir son domicile, de régler son budget, de régner sur le domaine de l'intelligence extérieure. Il appartient à la femme d'inspirer le couple, de former le caractère des enfants, d'enseigner l'indulgence et la bonté, bref de veiller plus spécialement au domaine de l'âme. Or nous avons vu que le domaine de l'âme se trouve sur un plan supérieur à celui de l'intellect. C'est donc à lui qu'appartient l'autorité.

Par exemple, en ce qui concerne l'accueil des amis intimes à la maison, un homme est obligé de s'incliner devant les sentiments de sa femme. Pour recevoir agréablement un ménage X, il faut que Monsieur et Madame X séparément plaisent à leur hôte et à leur hôtesse séparément. L'hôte ne saurait passer outre aux sentiments de l'hôtesse.

Cette spécialisation n'implique nullement que la femme n'ait rien à dire dans le domaine de l'intelligence ni le mari dans le domaine de l'âme. Bien au contraire, il faut que le couple soit uni en esprit, et que l'activité commune des époux descende du plan de l'esprit pour se matérialiser en pleine union de cœur dans le domaine des manifestations extérieures. Quand les époux violent cet équilibre, si c'est la femme qui s'empare du pouvoir, on dit qu'elle porte les culottes du ménage. Si c'est l'homme qui s'empare de l'autorité, on le qualifie de tyran domestique. Dans les deux cas, le rayonnement du couple dans le monde se trouve

pour ainsi dire éteint. L'homme et la femme sont égaux, bien que spécialisés, et leur activité ne s'exerce utilement pour l'humanité que s'ils acceptent chacun de subordonner leur rôle à des lois supérieures d'harmonie instituées par le Créateur.

Le présent livre étant consacré essentiellement à l'étude des principes politiques auxquels le monde sera obligé de se soumettre sous peine de périr dans un cataclysme, je ferai remarquer dès maintenant que la politique prend ses racines dans la famille, et qu'une extrapolation s'impose.

Quand le principe mâle domine en politique, on aboutit à une étroite tyrannie sectaire, dont l'Inquisition espagnole fut un exemple typique au moyen âge. Quand c'est le principe féminin qui domine, on tombe dans le matérialisme et l'anarchie.

Il a existé autrefois, environ sept mille ans avant Jésus-Christ, un empire universel s'étendant sur l'Europe et l'Asie, où le principe des rôles respectifs de l'autorité et du pouvoir fut harmonieusement mis en pratique. Il en résulta pour le monde une ère de paix, de bonheur, et de prospérité qui dura trois mille cinq cents ans. La stabilité extraordinaire des institutions chinoises pendant six mille ans date de là. L'histoire de l'Inde et de l'Égypte s'y rattache tout en étant plus complexe. Il y a donc au moins un précédent historique montrant que la paix peut exister dans le monde malgré la diversité des nations. Une seule condition est indispensable pour réitérer cette heureuse expérience : la subordination du POUVOIR à une AUTORITÉ. Je reviendrai longuement sur cette histoire de l'empire de Ram qui se termina par le schisme d'Irshou.

Après cette digression, je reprends mon témoignage. Sans ma femme, je n'aurais probablement pas connu la méthode Montessori révélée au monde par la grande éducatrice italienne qui a si bien compris l'activité mentale et psychique des petits et des grands enfants.

C'est encore à ma femme que je dois d'avoir rencontré nombre d'amis qui s'intéressaient à des questions telles que les méthodes alimentaires naturistes, l'ostéopathie de la colonne vertébrale, l'influence des tensions mentales sur les yeux, et beaucoup d'autres branches analogues de la science des rapports entre l'âme et le corps.

Enfin, je rends hommage à sa foi quasi aveugle dans la lettre de la Bible. Certes, la mienne est grande aussi, mais j'éprouve le besoin invincible de transformer la foi en CONNAISSANCE. La foi seule ne m'apparaît pas comme une fin en soi, mais comme un stade préliminaire destiné à nous amener à la révélation éblouissante qui unissait dans l'antiquité la science des âmes à celle de la nature.

C'est dans cette unité d'esprit et avec cette diversité de tendances que nous inaugurâmes les premières leçons d'hébreu sous la direction de notre ami Raymond Chasles, le professeur d'histoire et d'archéologie bien connu. Cela se

passait sous l'occupation allemande de Paris en 1941, au commencement des persécutions raciales. Outre ma femme et moi, les autres élèves étaient deux jeunes femmes juives, dont une convertie au protestantisme. Trois appartements de notre maison étaient occupés par la police politique allemande, et tout 1'immeuble voisin par la marine de guerre, dont les membres faisaient d'ailleurs marcher à tue-tête la radio anglaise, ce qui nous permettait parfois de l'entendre.

Les leçons avaient lieu tous les mercredis après le déjeuner. Elles durèrent presque trois ans et cimentèrent entre élèves et professeur des liens d'amitié indéfectibles.

M. Chasles est un archéologue distingué, connaissant au moins quatorze langues, dont le grec, l'hébreu, le russe, etc... Il est de tradition catholique, mais profondément et essentiellement biblique. Sa fermeté à cet égard, lorsque ses convictions furent mises à l'épreuve, lui attira spécialement notre respect. Jamais je n'ai rencontré personne qui connût la Bible comme lui. Une prodigieuse mémoire, due à l'amour qu'il porte au Livre, lui permet d'indiquer d'emblée le chapitre et le verset de n'importe quelle citation importante faite à brûle-pourpoint.

Les nations contemporaines sont littéralement fondées sur la Chrétienté, donc sur la Bible, qui est l'histoire de son fondateur. Avant la guerre de 1939, on vendait près de trente millions de Bibles ou d'Évangiles par an, avec des traductions dans huit cent soixante langues différentes dont la Société Biblique de Londres donnait le catalogue. Je ne puis faire autrement que de consacrer un chapitre entier à ce Livre que les moyens ordinaires de l'intelligence ne permettent pas de sonder.

Paris, le 18 février 1949.

CHAPITRE IV - **Sondez les Écritures**

Voici un problème technique que je soumets à tous les ingénieurs et entrepreneurs du monde. La grande pyramide d'Égypte est tronquée. Il lui manque la pierre de couronnement qui doit être posée un jour. Comment s'y prendra-t-on pour la poser ? Un lecteur technicien connaît-il la meilleure méthode pour hisser en haut de la pyramide un bloc monolithique de trois cents tonnes ?

Quand on voulut transporter à Paris l'obélisque de la place de la Concorde, ce fut une affaire délicate. Pourtant, on ne cherchait pas à la hausser sur un monument à gradins de quatre cents pieds de haut. Quand Mussolini voulut faire mieux que l'obélisque, il fit découper dans les carrières de Carrare un bloc de marbre blanc de quatre cents tonnes. Il fallut des préparatifs gigantesques, des centaines d'hommes, des mois de travail, et des dépenses colossales pour l'amener à Rome.

Eh bien, il existe un moyen simple de transporter à travers les sables du désert la grande pierre de couronnement, et de la poser sur le faîte de l'admirable édifice que le monde est unanime à considérer comme l'une de ses merveilles. Et ce moyen est indiqué en termes voilés, mais précis, dans la Bible, au second livre des Rois.

Sondez les Écritures (Jean V-39), et vous y trouverez la solution de ce problème, comme d’ailleurs celle de tous les problèmes de l’âme et du corps. C’est vous dire l’intérêt que présente l’étude.

Je passe sur nos leçons initiales de grammaire hébraïque. En même temps que ces débuts, M. Chasles nous montra que la Bible comportait un plan et des structures secondaires. Le plan principal de la Bible, sa charpente si j'ose dire, est construit en introversion. Cela signifie que les idées maîtresses s'assemblent suivant le schéma ci-dessous, les personnages ou les événements A A', B B', C C', D D', étant en relation de similitude.

A
B
C
D
D'
C'
B'
A'

Les structures secondaires de la Bible sont charpentées tantôt en introversion, tantôt en parallèle. Dans la structure en parallèle, le dispositif des événements corollaires AA', BB', CC', DD', est le suivant :

A
B
C
D
A
B’
C'
D'

Pour illustrer la chose, je donne ci-dessous un exemple de structure secondaire en introversion, résultant de l'analyse du cantique de Zacharie. (Luc 1-68 à 79.)

A - Visitation (verset 68)
B-Salut (69)
C-Prophètes (70)
D-Ennemis (71)
E - Alliances (72)
E'-Serment (73)
D' - Ennemis (74-75)
C'-Prophète (76)
B' - Salut (77)
A'-Visitation (78-79)

Le plan général de la Bible permet de situer notre époque dans le temps. A quel stade de l'histoire en sommes-nous, j'entends de la grande HISTOIRE de la TERRE qui s'étend sur des centaines de millénaires ? Nous avons passé la phase du Premier avènement du Christ et de l'Évangile du royaume rejeté par Israël. Nous avons abordé la phase où se forme l'Église Invisible, Corps de Christ.

Mais cette Église n'est pas encore suffisamment développée pour que nous puissions entrer dans le Temps de la Grâce où il n'y a plus d'acception de personnes.

Par contre, notre cher professeur d'hébreu attira particulièrement notre attention sur un signe des temps, le RASSEMBLEMENT D'ISRAËL. Nous traduisîmes avec un soin minutieux le trente-septième chapitre d'Ezéchiel qui prophétise ce rassemblement. Nous étudiâmes chaque mot, sans toutefois rechercher dans quelle mesure il s'agissait de symboles. M. Chasles, qui avait souvent voyagé comme conférencier sur les paquebots emmenant des touristes sur les lieux saints, nous fit remarquer que la résurrection d'une nation était un phénomène unique dans le monde, d'autant plus que la langue hébraïque, qui était morte, ressuscitait en même temps, exactement pareille à celle des textes de l'Ancien Testament. A l'époque de cette étude (1942), les Israéliens n'étaient pas encore constitués en État autonome, mais nous savions qu'ils devaient l'être, et que cet événement jouerait ensuite un grand rôle dans l'histoire, non seulement comme signe des

temps, mais par lui-même. Nous traduisîmes aussi en entier le livre de Jonas, celui de Ruth, quelques psaumes, une partie de la Genèse et de l'Exode, plusieurs passages d'Ésaïe, notamment les chapitres 1 et 53, la vie de Daniel, etc. À chaque instant, M. Chasles établissait la liaison entre l'Ancien et le Nouveau Testament, d'une part en montrant dans le Nouveau l'accomplissement des prophéties faites dans l'Ancien, et d'autre part en étudiant dans le Nouveau les citations extraites et répétées de l'Ancien.

La vie des peuples pastoraux s'éclairait d'un étonnant relief, comme s'il l'avait vécue lui-même dans une vie antérieure. Il avait soif avec les nomades cherchant un point d'eau dans le désert. Il vibrait à l'unisson du cœur des prophètes brûlés d'un feu intérieur qui les empêchait de se taire. Il grondait les constructeurs de la Tour de Babel pour leur orgueilleuse audace. Il souffrait avec les Hébreux obligés de faire plus de briques avec moins de paille, sous le fouet des surveillants du Pharaon. Il descendait dans le ventre du grand poisson avec Jonas. Il expliquait les visions de Daniel. Il reconstruisait le temple de Jérusalem avec Esdras. Il précisait le sens exact des mots hébraïques, décelait les fautes d'interprétation des traducteurs, signalait que Dieu était appelé de noms divers selon les circonstances diverses de l'appel, relevait les passages traduits du grec sans que les scribes eussent fait la distinction entre Christ, le Christ, Jésus-Christ, et le Christ Jésus ni entre les lieux célestes et les lieux surcélestes. La poésie de certains passages l'enthousiasmait. Ainsi, quand Laban fit attendre Jacob sept ans pour lui donner sa fille, et que « ces sept ans lui parurent comme quelques jours parce qu'il l'aimait ». On n'avait jamais vu, disait-il, plus belle page d'amour.

Nous avions alors au moins vingt-trois Bibles à la maison : hébraïques, anglaises, françaises, allemandes, grecques, avec ou sans commentaires, avec ou sans parallèles, avec ou sans séparations en versets... et ces trois ans d'études passèrent comme quelques jours, parce que nous les aimions.

Une autre analyse que faisait souvent M. Chasles, et qui m'intéressa prodigieusement, fut celle des noms propres. Il m'ouvrit là tout un horizon, car les noms que portent les hommes exercent une influence sur eux et présentent parfois un grand intérêt historique ou philosophique. En effet, ils sont souvent représentatifs de la MISSION qui est confiée à leurs porteurs.

Chacun sait que Moïse signifie Tiré des Eaux, mais j'appris que Séphora, le nom de sa femme, signifie Petit Oiseau. (Je prie le lecteur de se rappeler ce détail en lisant le début du chapitre suivant.) J'appris aussi que Jérusalem signifiait Vision de Paix, qu'Abram voulait dire Père élevé, et que le nom changé en Abraham prenait le sens de Père d'une Multitude. (Le lecteur verra plus tard que Saint-Yves d'Alveydre suggère une interprétation différente.) Je sus que Saraï, premier nom de Sarah, signifiait Princesse, et que l'addition de l'H transformait le sens en Princesse Vivante.

Je pourrais citer des exemples à l'infini, aussi bien pour les noms de personnes que pour les noms de lieux. Je m'arrête un instant sur le nom d'Isaac. L'annonce de sa naissance fut faite à Abraham quand celui-ci avait près de cent ans et que son corps était «amorti par l'âge». Il y crut immédiatement et s'en réjouit. Sarah, moins vieille d'une dizaine d'années, y crut aussi, mais éprouva moins d'allégresse, car dans sa dignité extérieure de femme de patriarche elle craignait le ridicule d'une naissance aussi tardive. Elle répondit donc à l'ange annonciateur : « On rira de moi. »

« Tu dis qu'on rira (Itsehaq), répondit l'ange. Eh bien, ton fils s'appellera Itsehaq. » En langage moderne, Isaac signifie donc « on rira ». Mais rira bien qui rira le dernier, car Isaac engendrera Israël, et « des rois sortiront de ses reins ».

Enhardi par les nouvelles lumières ainsi projetées sur les Écritures, j'en arrivai à proposer à M. Chasles des problèmes de plus en plus difficiles sur des points importants de la Bible et leur signification ésotérique. Je cherchai à interpréter la Genèse, à comprendre l'épisode de la lutte de Jacob avec l'Ange, à savoir la différence entre Hébreux, Juifs, et Israélites, à connaître le vrai rôle de Satan, à sonder l'Apocalypse. Je lui posai aussi des questions sur des points obscurs, tels que l'arc-en-ciel, signe de l'alliance avec Noé; la circoncision, signe de l'alliance avec Abraham; la disparition du corps de Moïse; les deux Ésaïe, etc. Certains exégètes soutiennent en effet que le livre d'Ésaïe a été écrit par deux prophètes différents, parce que le commencement et la fin ne sont pas du même style, et parce que les prophéties finales se sont réalisées avec tant de précision qu'ils les considèrent comme ayant été écrites après coup. M. Chasles nous fit observer que Jésus lui-même, dans l'Évangile de Jean (XII-38 à 41), cite deux passages d'Ésaïe, l'un appartenant à la seconde partie (LIII-1) et l'autre à la première partie (VI-9) en les attribuant au même prophète. Après cela, estimait M. Chasles, la question est réglée. Il n'y a qu'un seul Ésaïe, puisque le Seigneur l'a dit. J’en découvris bientôt une autre confirmation que j’exposerai plus loin.

L'on constate ainsi que M. Chasles ne négligeait pas, loin de là, l'esprit des Écritures. Mais, d'une façon générale, il préférait se tenir sur le sol ferme de l'étude littérale des textes, qu'il nous rendait attrayante au possible. Cependant, il nous ouvrit de nouveaux horizons en attirant notre attention sur des points qui passent trop généralement inaperçus. Exemple : au commencement de l'Apocalypse, les lettres aux sept églises se terminent toutes par la promesse d'une récompense pour eux qui vaincront. Mais cinq de ces lettres comportent des critiques véhémentes contre l'Église considérée. Elles font ressortir les tendances caractéristiques qui portent chacune de ces cinq Églises à dévier d'une certaine manière du droit chemin. Dans les deux autres lettres, celle à l’Église de Philadelphie et celle à l’Église de Smyrne, il n'y a point de critique, mais seulement une exhortation à persévérer.

Autre exemple : les dix plaies appelées sur l'Égypte par Moïse et Aaron quand le Pharaon interdisait l'exode des Hébreux. (Exode, chapitres VII à XII.)

1. - Aaron jeta sa verge devant le Pharaon, et elle devint un serpent. Et le Pharaon appela aussi les sages et les magiciens, et eux aussi, les devins d'Égypte, firent de même PAR LEURS ENCHANTEMENTS. Ils jetèrent chacun sa verge, et elles devinrent des serpents. Mais la verge d'Aaron engloutit leurs verges.

2.- Aaron frappa de sa verge les eaux du fleuve, et elles devinrent du sang. Et les devins firent de même PAR LEURS ENCHANTEMENTS.
3.- Aaron étendit sa main sur les eaux d'Égypte, et les grenouilles couvrirent le pays. Et les devins firent de même PAR LEURS ENCHANTEMENTS.

4.- Aaron frappa la poussière de la terre, et elle devint des moustiques. Et les devins firent de même pour produire des moustiques, mais ILS NE PURENT PAS.

Cette quatrième plaie montre les limites que les adeptes de la magie noire ne peuvent pas dépasser, alors que les fidèles exécuteurs de la volonté divine non seulement franchissent la quatrième épreuve, mais six épreuves de plus, en produisant et en arrêtant à volonté les fléaux subséquents, la mouche venimeuse, la peste sur les troupeaux, la grêle, les sauterelles, les ténèbres, et la mort des premiers-nés. L'Éternel voulait ainsi faire éclater la supériorité de sa puissance d'une manière indiscutable.

Nous retrouverons la même idée sous d'autres formes en étudiant la Bible sous l'angle politique. Les gouvernements purement humains peuvent arriver à certains résultats ou plutôt à la caricature de certains résultats, limités d'ailleurs. Seuls les gouvernements d'inspiration divine, subordonnant le pouvoir à l'autorité supérieure d'un corps national enseignant, peuvent aller plus loin et franchir le mur devant lequel butent toutes les républiques de la terre, actuellement gouvernées par des « apprentis sorciers » grossièrement ignorants des lois occultes de la Chrétienté.

Cette ignorance les rend incapables non seulement de créer de l'harmonie entre citoyens et entre nations, mais même de concevoir les méthodes qu'il faudrait mettre en œuvre pour y parvenir.

Malgré toutes les explications de M. Chasles, je sentais que j'avais un pas de plus à faire dans la voie où mon intuition me poussait. J'achetai les deux volumes de Fabre d'Olivet intitulés La langue hébraïque restituée. Je me trouvais enfin en mesure de les lire et de les étudier. Ils projetèrent sur la Genèse des clartés nouvelles et en même temps m'ouvrirent de vastes perspectives sur les sources originelles du langage humain.

Ensuite, je méditai sur le fait que les verbes hébreux comportent tous une racine trilittère fixe composée de trois consonnes, puisque les voyelles ne s'écrivent pas

dans cette langue. Exemple : le verbe aimer s'écrit Aleph, Hé, Beth. Toutes les formes dérivées, j'aimerai, vous avez aimé, ils aimaient, amour, etc., comportent la même racine trilittère : Aleph, Hé, Beth, avec des affixes et des suffixes divers. Cette racine fixe est donc bien caractéristique d'une idée centrale.

Par ailleurs, les Hébreux n'avaient pas de signes spéciaux pour compter. Ils se servaient des vingt-deux lettres de leur alphabet : Aleph = 1, Beth = 2, Ghimel = 3, ...Iod = 10, Caph = 20, Lamed = 30, Quoph = 100, Resh = 200, Shin = 300, Tav = 400. Leur numérotation proprement dite s'arrêtait là. Pour la suite, il fallait faire des combinaisons spéciales de lettres et de signes.

Il est donc possible de caractériser chaque racine trilittère par un nombre. Mais alors, il existe peut-être une RELATION scientifique entre les NOMBRES et les IDÉES. Est-il vraiment possible que chaque nombre ait une signification propre ? Je voulus m'en assurer, et je puis dire dès maintenant que ma conclusion fut affirmative.

LES NOMBRES

Je commençai par rechercher le nombre de quelques racines trilittères, et aussi le nombre de certains noms propres, d'une part en attribuant aux lettres leur valeur de numérotation hébraïque (depuis Aleph = 1 jusqu'à Tav = 400 en passant par Iod = 10), mais aussi en leur attribuant la valeur de leur rang alphabétique (depuis Aleph = 1 jusqu'à Tav = 22 en passant par Iod = 10). Ainsi, pour la racine trilittère de Tsadiq qui signifie juste, justice, juger, etc.., je trouvai les deux nombres 194 et 41 que j'appelai nombre majeur et nombre mineur de la racine Tsadiq. Ensuite j'additionnai les chiffres de ces nombres jusqu'à les réduire à un chiffre sommaire inférieur à 10. Dans l'exemple 194 ci-dessus 1 + 9 + 4 = 14, et à nouveau 1+4 = 5. Je constatai que le système était établi de telle sorte que le nombre majeur et le nombre mineur d'un même mot avaient TOUJOURS le même nombre sommaire. Je fis alors un tableau de quelques noms et racines trilittères pour clarifier mes idées.

Exemple :

Nom ou racine	Ahab (aimer)	Tsadiq (juste)	Moïse	Israël
Nombres :				
Majeur	8	194	445	541
Mineur	8	41	40	64
Sommaire	8	5	4	1

Quelle pouvait bien être la signification de tous ces nombres ? Je commençai par récapituler ceux que je comprenais un peu. SEPT, chiffre d'harmonie qui résonne

comme une note dominante dans l'Apocalypse. DIX, nombre de Dieu, base de la numération, les dix commandements. DOUZE, les douze apôtres sans leur maître, les douze provinces de la Grèce quand Orphée fonda cet empire, les douze heures du jour, les douze signes du zodiaque. TREIZE, les douze apôtres avec leur maître. QUARANTE, un nombre toujours associé au temps, les quarante jours de jeûne de Jésus ; la vie de Moïse, quarante ans en Égypte, quarante ans avec son beau-père, puis quarante ans dans le désert ; les Mille et une Nuits où les pèlerins voyagent toujours quarante jours et quarante nuits ; Bonaparte disant à ses soldats : « Du haut de ces Pyramides, quarante siècles vous contemplent », ce qui était d'ailleurs loin du compte.

Tout cela ne me donnait pas de clef. 41, nombre mineur de Tsadiq, 541 nombre majeur d'Israël, qu'est-ce que cela pouvait signifier ? Je décidai d'employer la méthode moderne d'analyse statistique. J'entrepris de chiffrer tous les mots principaux du dictionnaire hébreu, et de les reclasser dans l'ordre de leur nombre mineur sur un cahier de 100 pages. Je classai donc à la page 6 tous les mots qui avaient 6 pour nombre mineur, à la page 25 tous ceux qui avaient 25 pour nombre mineur, etc.

Le chiffrage du dictionnaire me prit beaucoup moins de temps que je ne pensais, car au bout de quelques jours je connaissais par cœur la valeur numérique de toutes les lettres, et je pouvais chiffrer les mots presque aussi vite que je les lisais. Deux mois à peine, à raison d'une ou deux heures par jour, et ce travail était achevé. Un mois de plus, et les mots principaux se trouvaient classés sur mon cahier dans l'ordre numérique de leur nombre mineur. J'examinai alors soigneusement chaque page pour voir si les mots caractérisés par le même nombre présentaient des analogies de sens ou d'autres affinités. L'épreuve ne fut pas d'une netteté mathématique. Mais des coïncidences trop importantes pour provenir du seul hasard ne tardèrent pas à m'apparaître. Ainsi, à la page 37, se groupaient bon nombre de mots ayant le sens général de force, puissance, brutalité, commandement, violence, etc. Désormais le nombre 37 fut indissolublement lié dans mon esprit à la notion de FORCE. Puis je remarquai qu'Abraham était toujours appelé le Juste, Tsadiq, et que les deux mots avaient pour nombre mineur 41. Abraham (41), Tsadiq (41), les mots hébreux ne me venaient plus à l'esprit qu'associés avec leur nombre. Désormais, 41 signifiait pour moi JUSTICE. De proche en proche, mon vocabulaire numérique s'accrut, tantôt grâce au cahier, tantôt par déduction, tantôt par intuition, tantôt encore par le texte de l'Écriture elle-même ou par les remarques des commentateurs. Je sus que le nombre 43 représentait l'Intelligence. Quand je relus la Bible et vis que les Hébreux étaient restés quatre cent trente ans en Égypte, il me sauta aux yeux que 430 voulait dire 43 X 10, l'intelligence (43) de Dieu (10). Il leur fallait rester en Égypte le temps d'acquérir l'intelligence de Dieu. Alors les Écritures commencèrent à s'illuminer de clartés nouvelles, car l'Esprit des Nombres était comme descendu en moi. Je reconnus l'importance des nombres premiers, qui s'échelonnent avec une irrégularité imprévisible et admirable dans la liste régulière des nombres successifs. On

peut littéralement les en extraire. Chacun d'eux possède un sens propre correspondant à un concept parfois difficile à reconnaître.

Je découvris 53, le merveilleux nombre de Jésus, qui ne frappe pas l'esprit au premier abord. Mais, après analyse, on voit qu'il est associé à des puissances parfaites. Son nombre sommaire est 8, cube de 2. C'est le 27e nombre impair (cube de 3), et le 16e nombre premier (carré de 4, quatrième puissance de 2).

Je découvris aussi les beautés arithmétiques des nombres d'Israël : majeur 541 (centième nombre premier), mineur 64 (sixième puissance de 2), sommaire I, UN, le nombre insondable dont toutes les puissances sont égales à elles-mêmes. Un théosophe attribuant au chiffre 2 le sens général d'enseignement conclurait peut-être hâtivement que le nombre mineur d'Israël, 2 à la puissance 6, symbolise le rôle d'enseignement que les fils d'Israël doivent jouer envers la sixième race. En l'espèce, il paraît préférable de tenir l'imagination en bride et de ne conclure qu'après des recoupements plus sérieux.

Or j'en fis beaucoup, et de remarquables. On me permettra d'en citer quelques-uns. Voyons d'abord le cas d'Ésaïe. Oui ou non, y a-t-il eu deux prophètes de ce nom, puisque le livre d'Ésaïe comporte deux styles différents ? Je remarquai d'abord que les Bibles usuelles comportent 66 livres, dont 39 dans l'Ancien Testament et 27 dans le Nouveau. Or, le livre d'Ésaïe comporte la même division : 66 chapitres, dont 39 dans le premier style et 27 dans le second. Étrange coïncidence, n'est-ce pas ? Je remarquai en outre que le premier chapitre d'Ésaïe, qui résume d'avance tout le livre, comporte, aussi 39 phrases écrites dans le premier style, et 27 dans le second. Cette fois, je me refusai à croire à une coïncidence. Le premier style se rattache à un esprit blâmant les infidèles et les menaçant de châtiments. Le second apporte l'espoir et les chances de rédemption. Prétendra-t-on que deux écrivains différents aient écrit ce chapitre initial, le premier maniant le fouet et le second la caresse ? Un bon père ne peut-il manier successivement le fouet et la caresse ? La cause est entendue. Il n'y a qu'un seul Ésaïe.

Dans la semaine où j'écris le présent chapitre, six ans après avoir ainsi fixé mon opinion, Le Figaro Littéraire du 26 février 1949 annonce en grosses lettres et en première page : « Dans une caverne, un Bédouin découvre le plus sensationnel manuscrit des temps modernes. » Il s'agit d'un rouleau de parchemin d'une seule pièce de trente pieds de long, datant du troisième siècle avant J.-C., et contenant le texte complet du Livre d'Ésaïe. Laissons encore quelques années aux savants pour étudier ce texte. En attendant, j'apporte une conclusion au lecteur : l'Écriture Sainte peut parfois s'authentifier par elle-même, les nombres recoupant les textes, et les mots et noms propres s'accordant sur les nombres. Quand la nouvelle science dont je viens d'indiquer les bases sera connue, ou plutôt redécouverte, on disposera d'une méthode indépendante et efficace pour authentifier certains textes. On les lira comme une lettre qu'on recevrait avec tous les mensonges écrits

en rouge et toutes les vérités en noir. Il ne sera guère difficile de discerner la vérité. Elle se signalera d'elle-même lorsque les nombres recouperont les sens de l'Écriture. Nul cerveau humain ne me paraît capable d'écrire artificiellement un texte répondant à cette exigence. Il faut qu'un tel texte soit INSPIRÉ.

SONDAGES PLUS PROFONDS

A l'aide de la technique exposée, j'entrepris de sonder encore plus profondément les Écritures. J'abordai des passages tels que l'épisode de la femme adultère (Jean VIII-3 à 11), dont voici le texte d'après Darby : « Les scribes et les pharisiens amenèrent à Jésus une femme surprise en adultère... et lui dirent : Maître, cette femme a été surprise sur le fait... Or dans la loi, Moïse nous a commandé de lapider de telles femmes : toi donc, que dis-tu ?...

« Mais Jésus s'étant baissé écrivait avec le doigt sur la terre. Et comme ils continuaient à l'interroger, s'étant relevé, il leur dit : Que celui de vous qui est sans péché jette le premier la pierre contre elle. Et s'étant encore baissé, il écrivait sur la terre. Et eux... s'en allèrent un à un en commençant depuis les plus anciens... Et Jésus dit à la femme : Moi non plus, je ne te condamne pas. Va, et dorénavant ne pèche plus. »

Depuis bientôt deux millénaires, le monde est saisi d'admiration devant ce jugement célèbre qui va droit à l'âme et au cœur des lecteurs. Mais à quoi pensait Jésus en méditant, et qu'écrivait-il sur la terre ? Cette question différencie l'étude de la LETTRE d'un texte et l'étude de son ESPRIT.

On sait qu'il existe un assez grand nombre de récits concernant la vie de Jésus et des Apôtres sous forme de textes non admis comme authentiques par les conciles et les théologiens. Ces textes reçoivent en général le nom d'Évangiles Apocryphes. La plupart sont anciens. D'autres sont plus récents, et parmi eux s'en trouve un qui est intitulé : « l'Évangile du Verseau ». Le Verseau est l'ère zodiacale de 2.160 ans qui fait suite à celle des Poissons, laquelle commença environ 250 ans avant J.-C. J'ai trouvé ce livre si remarquable que j'ai fini par le préférer aux Évangiles orthodoxes, et par le traduire en français en 1939. Voici comment l'Évangile du Verseau décrit l'épisode de la femme adultère :

« *Rabboni*, cette femme abjecte a été prise en flagrant délit d'adultère. La loi de Moïse dit que ses pareilles doivent être lapidées à mort. A ton avis, quelle doit être sa punition ?
« Jésus se pencha et traça sur le sol un dessin à l'intérieur duquel il inscrivit le nombre d'une âme. Puis il s'assit et médita silencieusement. « Quand les prêtres lui demandèrent de parler, il dit : Que celui qui est sans péché s'avance et soit le

premier à lui jeter une pierre. Puis il ferma les yeux, et aucune parole ne .fut prononcée. »

La suite est très semblable au texte classique.

Or, la division en chapitres de l'Évangile du Verseau paraît bien tenir compte de la signification des nombres. L'épisode en question s'y trouve au chapitre 134 — 134 s'analyse en 2 X 67, l'enseignement (2) de la pureté (67) — car 67 est le nombre de la pureté, de la virginité, de l'immaculée conception de Miriam, qui est le nom hébreu de Marie. Cet évangile apocryphe s'authentifiait donc lui-même dans une certaine mesure.

Dans sa méditation, Jésus mesura le chemin qui restait à parcourir à la femme adultère pour atteindre ce stade-là. Il évalua le nombre d'incarnations par lesquelles elle serait encore obligée de passer, les épreuves à franchir, la maîtrise à acquérir, le caractère à former, les leçons à apprendre par la sagesse ou par les malheurs.

Il rechercha la manière de transformer ce cruel épisode en une leçon immortelle. Il le rattacha à un nombre, c'est-à-dire à un principe. Quand tout fut ordonné dans son esprit, il contempla intérieurement l'abîme d'ignorance et d'animalité qui séparait encore cette femme de l'idéal, abîme que, sans attenter à sa liberté, il ne pouvait combler sur-le-champ comme lorsqu'il guérissait un paralytique. Alors, il lui dit : «Je ne te condamne pas. (La vie se chargera de t'apprendre tes leçons.) Va ton chemin en paix, (Prends le temps nécessaire.) Et ne pèche plus. (Tu disposes de toutes les vies qu'il faudra, mais il n'y en a aucune à gaspiller.)

Bien entendu, ces réflexions devaient s'accompagner d'un monde de considérations qui m'échappent. Mais je reste persuadé qu'à l'intérieur de la figure tracée par terre, Jésus avait inscrit des nombres se rapportant au nom de Miriam, 4 (un témoignage), 67 (la pureté) et 301 ou 7 X 43 (la perfection de l'intelligence).

Voici maintenant les réponses à quelques questions laissées jusqu'ici en suspens. Le chapitre se terminera par l'histoire de mon livre sur les Nombres.

L'arc-en-ciel, signe d'alliance entre l'Éternel et Noé. D'après un livre de R. M. Bucke intitulé *Cosmic Consciousness*[1], il semblerait que certaines facultés de l'homme aient été acquises à une époque géologique relativement récente. Par exemple, il y a cinquante mille ans, avant le déluge qui détruisit la race hyperboréenne, l'œil de l'homme ne discernait que trois couleurs, noir, blanc, et rouge. Cela correspondait à un état où l'homme n'avait conscience que de trois plans d'existence, corps, instincts et âme. Ce déluge auquel échappa Noé ne doit

[1] D'abord publié en 1901, puis réédité en 1923 par Dation, à New-York.

pas être confondu avec le déluge beaucoup plus récent qui engloutit l'Atlantide. La grande foi de Noé lui permettait d'apercevoir sept plans de conscience au lieu de trois, les sept seuls que la majorité de nos contemporains voient encore actuellement et qui sont à peu près les suivants :

1 - Le corps physique.
2-3 - Le corps des désirs animaux et son reflet, le corps éthérique.
4-5 - L'âme et le corps des désirs supérieurs.
6- Le corps spirituel.
7- L'ego proprement dit ou étincelle divine qui constitue le véritable Moi.

A cette expansion de conscience de Noé correspondit un plus grand discernement de l'organe visuel, qui perçut, alors les sept couleurs de l'arc-en-ciel, au lieu de trois. Or, seuls les descendants de Noé repeuplèrent la terre après le déluge. Les caractéristiques visuelles de Noé leur furent transmises et confirmées par l'Éternel. Elles devinrent des caractères acquis et permanents. Tel me paraît être le signe de cette alliance. Dans ce domaine, une nouvelle alliance se prépare, car il existe un nombre assez grand de nos contemporains qui voient au delà des sept couleurs physiques. Ils perçoivent par exemple les couleurs éthériques du corps astral des individus. Je connais de près au moins trois personnes qui possèdent cette faculté, deux femmes et un homme. Lorsqu'elles vous ont vus, vos couleurs astrales se fixent dans leur mémoire et leur permettent de vous reconnaître instantanément par la suite. Vous pouvez vous déguiser ou vous dissimuler de toutes les manières imaginables. Ces personnes vous repéreront néanmoins sans difficulté. Je me suis laissé dire que *l'Intelligence Service* anglais utilisait de tels clairvoyants pour reconnaître les indésirables. Grâce à cela, l'épuration des étrangers se ferait en Grande-Bretagne dans des conditions bien plus faciles et plus sûres qu'ailleurs. On ne passe pas à travers ce filet. La pierre de couronnement de la pyramide. Le texte qui fait une allusion voilée mais précise à la méthode à employer se trouve dans le passage où les fils des prophètes demandent au prophète Élisée de les accompagner au Jourdain pour couper des arbres et en faire des maisons. « Et il arriva comme l'un d'eux abattait une pièce de bois, que sa hache tomba dans l'eau... Hélas, mon maître, elle était empruntée. Et l'homme de Dieu dit : Où le fer est-il tombé ? Et il lui montra l'endroit. Élisée coupa un morceau de bois, l'y jeta, et fit surnager le fer. Et il dit : Enlève-le. Et l'homme étendit la main et le prit. » (2 Rois VI-5.)

Il me paraît hors de doute qu'il s'agit là d'un phénomène de lévitation. Si l'on parvenait à charger une pierre d'un fluide électronique contrebalançant la gravitation, et si l'on pouvait la maintenir ainsi en suspension au-dessus du sol, il suffirait de la pousser du doigt pour la transporter n'importe où.

Lors de mon séjour aux États-Unis pendant l'hiver 1947-1948, un ingénieur m'affirma que la *General Electric* avait précisément réussi cette expérience dans ses laboratoires. Un cube de pierre d'environ deux pieds de côté se maintint à un

mètre du sol pendant trois ou quatre semaines, puis se rapprocha peu à peu de la terre à mesure que reflet électronique s'atténuait.

Ce fait donne à croire que les initiés égyptiens pratiquaient la lévitation. Les énormes blocs de pierre pesant jusqu'à 600 tonnes sont légèrement convexes sur certaines faces pour s'encastrer à la perfection dans la concavité des blocs contigus et former un ensemble d'une solidité à toute épreuve. Ils ont dû être transportés par lévitation et mis en place avec une extrême facilité.

Pour moi, c'est l'évidence même, mais toutes les opinions sont permises. J'en fis l'expérience en exposant la mienne à deux savants.

Le premier me dit : « II existe d'anciennes fresques montrant des milliers d'esclaves construisant des plans inclinés pour rouler les pierres en place. »

A cela je répondis : « La science des Égyptiens était réservée aux initiés et soigneusement tenue secrète du public. Lorsque des rois d'Égypte matérialistes voulurent copier la Grande Pyramide pour se gonfler d'orgueil jusque dans la tombe, les prêtres leur indiquèrent cette méthode. Ils l'indiquèrent d'autant plus volontiers que cela avait pour résultat de dissimuler leur science à des centaines de générations à venir. Certains pharaons épuisèrent ainsi en vain leurs forces et leurs esclaves. » Mon interlocuteur m'accusa de parti pris, et nous restâmes chacun sur nos positions. Quant au second savant, à qui je suggérai que les blocs de la Grande Pyramide avaient été mis en place par lévitation, il me répondit, comme Einstein, par le seul mot : « Naturellement. »

Les remarques que j'avais faites sur le langage et les nombres finirent par constituer un ensemble assez cohérent pour former la matière d'un livre que j'intitulai : Une Promenade au Jardin des Nombres. Le début du premier chapitre fut écrit avec une aisance extrême, comme s'il m'était dicté. Subitement, cette inspiration cessa, et je me trouvai incapable d'écrire une ligne de plus. Pourtant, le plan général des sept chapitres du livre, et même leurs titres, étaient bien clairs dans mon esprit.

La situation dura une dizaine de jours. Je songeais avec étonnement aux chapitres non écrits, quand il m'apparut que le dernier chapitre équilibrait en quelque sorte le premier. Je fis alors une tentative pour écrire ce chapitre 7, et aussitôt toutes les inhibitions cessèrent. Il y avait comme de l'huile dans les rouages de mon cerveau. Le chapitre 2 suivit de près, puis la mécanique cérébrale s'enraya de nouveau. Elle ne voulut se remettre en marche que pour écrire le chapitre 6, suivi du chapitre 3. Puis le même phénomène se reproduisit et il me fallut terminer par les chapitres 5 et 4.

Ainsi, les chapitres de ce petit livre de cent vingt pages se lisaient dans l'ordre 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, mais avaient été écrits dans l'ordre 1, 7, 2, 6, 3, 5, 4, comme on

bâtirait une voûte : une pierre à gauche, une à droite, une à gauche, une seconde à droite, une troisième à gauche, une troisième à droite, et enfin la septième pierre, la clef de voûte, pour achever l'œuvre. Je n'avais PAS PU écrire autrement, de même qu'on ne PEUT PAS bâtir une voûte et poser la clef de voûte sans commencer par les piliers.

Une fois la voûte achevée, le regard la parcourt de gauche à droite en suivant sa forme, sans plus penser aux étapes de sa construction. De même, mon livre se lisait dans un ordre parfaitement logique, tout en ayant été construit dans un autre ordre. Je baptisai ce procédé du nom de construction en Oméga, en souvenir de la forme de cette majuscule grecque. Je n'ai pas publié ce livre en France parce que la question n'intéresse qu'un public trop restreint. Peut-être la diffusion en serait-elle plus aisée à Londres, où ce genre d'études est plus généralement apprécié[2].

J'avais souvent présent à l'esprit le tableau du professeur Chasles montrant la structure générale de la Bible en introversion. Il saute aux yeux que cette structure est analogue à une voûte. La logique me força donc à penser que cette voûte avait été construite en Oméga. Mais alors, l'Apocalypse avait nécessairement été conçue par le Créateur aussitôt après le Genèse. Le plan de Dieu était donc dynamique et non statique. Dans l'affirmative, les prophéties finales sont FORCÉES de s'accomplir, puisque le cintre de la voûte s'appuie sur les deux piliers. Or, une partie du « cintre » est déjà accomplie, et la voûte dépend tout autant du pilier de droite que du pilier de gauche pour tenir debout. Il lui faut les deux. On les construit presque simultanément, et lorsqu'ils sont près de se rejoindre, on pose la clef de voûte.

J'entrevis en un éclair qu'il en était bien ainsi, et cela me permit d'apercevoir un monde de rapports nouveaux entre Dieu et les hommes. Cette fois, mon sondage des Écritures avait touché un riche gisement, semblable à la nappe d'eau souterraine alimentant les sources qui jaillissent jusque dans la vie éternelle.

À partir de ce jour-là, mes notions sur la liberté humaine et sur les méthodes employées par le Créateur pour faire évoluer les hommes et aboutir à ses fins cessèrent de se trouver éparses et s'orientèrent comme de la limaille de fer sur une plaque de verre couvrant un aimant. Toute ma philosophie, mes relations de famille, mon comportement vis-à-vis de mes contemporains, mes vues sur l'Histoire, ainsi que ma conception de la destinée des individus et des peuples s'en trouvèrent modifiés ou influencés, car j'avais compris la nature de la liberté dont l'homme est autorisé à jouir. J'avais également compris la méthode employée par le Créateur pour obtenir de l'homme un résultat déterminé d'avance, tout en lui laissant cette liberté. Le tableau de M. Chasles devenait vivant.

[2] Je possède toujours un manuscrit de la Promenade au Jardin des Nombres, et je le tiens à la disposition de quiconque désirerait le publier.

Acte premier. — Dieu crée d'abord l'homme, et le place dans des conditions idéales pour lui permettre de développer son âme encore embryonnaire. Il ne formule qu'une interdiction, à côté de mille libertés. Il laisse à l'homme son LIBRE ARBITRE, c'est-à-dire que l'homme peut toujours choisir, mais jamais échapper aux conséquences de ses actes. Ceci est la loi du KARMA. Ensuite Dieu observe l'homme, le voit venir, ne sachant pas s'il violera ou non l'interdiction qui lui a été faite.

Acte 2. — L'homme viole l'interdit, sur la nature duquel je ne m'étendrai pas ici.

Acte 3. — Dieu ne pouvant modifier les lois qui régissent le fonctionnement des univers et des âmes, applique ces lois à l'homme, ce qui le place dans des conditions nouvelles plus dures. Mais EN MÊME TEMPS, il établit le plan de rédemption qui lui permettra d'arriver aux fins qu'il avait fixées avant de savoir si l'homme succomberait à la tentation. Dieu ne change donc pas de but. Il adapte simplement ses moyens à la situation qui résulte de l'usage imprévisible que l'homme fera de sa liberté. Ainsi Dieu construit en Oméga son plan d'involution et d'évolution.

Acte 4. — L'homme se trouvant placé dans de nouvelles conditions. Dieu l'observe à nouveau pour voir ce qu'il va faire...

Acte 5. — Et chaque fois que l'homme fera une faute ou choisira une ligne de conduite fâcheuse...

Acte 6. — Dieu lui donnera une chance de rédemption par des méthodes nouvelles n'entrant en jeu qu'à une époque déterminée. Ces méthodes peuvent même comporter la destruction d'une partie de la race humaine, pour la rénover à partir d'une semence sélectionnée.

Acte 7. — Les deux piliers s'élèvent, se rapprochent, et le moment vient de poser la clef de voûte. Alors intervient le Jugement Dernier, c'est-à-dire le jugement en dernier ressort de ceux qui ont été invités à affronter l'épreuve. Quiconque la franchit avec succès pénètre dans un nouveau royaume et s'élève sur un nouveau plan de conscience. Les autres, tel Sisyphe, doivent TOUT RECOMMENCER. Les premiers reçoivent l'initiation du plan supérieur. Aimez-vous les uns les autres, cela veut dire : aidez votre prochain à gagner ce plan supérieur.

À cause de la prière et de la patience des saints, Dieu nous donne encore quelque répit et laisse encore leur chance à certains. Mais à un moment donné dont nul ne sait te jour ni l'heure, l'enlèvement en masse aura lieu et les retardataires auront manqué le train. Le convoi suivant ne passera peut-être pas avant des milliards d'années.

Tâchons donc d'être à l'heure ou en avance, regardons l'horloge de l'histoire, sondons les Écritures, et suivons les bons bergers, ceux qui ont passé par les grandes initiations et connaissent le Chemin, la Vérité, et la Vie.

Paris, le 4 mars 1949.

CHAPITRE V - **Initiations**

J'habite une avenue plantée de marronniers. Pendant la belle saison, d'innombrables moineaux la fréquentent. Leurs nids sont perchés dans les arbres ou cachés dans le lierre et les buissons des jardins. L'hiver, on n'en voit pas un seul. Pourtant, ils ne sont pas migrateurs. Où sont-ils alors, comment vivent-ils ? Mystère.

Au début de février, j'entends tout à coup « tuitt ». Le premier moineau de l'année a parlé. Deux ou trois jours après, d'autres « tuitt, tuitt » plus hardis confirment l'annonce du printemps. Les symptômes sont d'abord invisibles, car il s'agit de la sève qui commence à remonter dans les arbres. Un mois plus tard, les bourgeons des marronniers éclatent, et en quelques jours l'avenue se trouve vêtue d'un manteau neuf de feuilles parfaites. Fleurs et fruits viendront ensuite, et aussi la couvée des oisillons. De même, dans le monde des insectes, les chrysalides se transformeront en papillons.

C'est ainsi que la nature parle à l'homme. Certains n'y prêtent guère attention, d'autres s'intéressent matériellement à ces signes et suivent les progrès de leurs plantations ou de leurs élevages. D'autres s'en émerveillent. D'autres encore ont le sentiment que le Créateur cherche à leur faire comprendre un message bien précis par ces moyens, mais ne le comprennent pas en entier. Ainsi j'écris en ce moment en regardant un bouquet de tulipes jaunes et violettes. Je sais que ces tulipes ont « quelque chose à me dire », mais je ne sais pas exactement quoi.

D'autres hommes enfin comprennent plus complètement le message, les uns par intuition, ce sont les poètes, les autres par une connaissance précise, ce sont les INITIÉS.

L'initiation est un processus tellement général du développement du corps, de l'instinct, de l'intelligence, et de l'âme, que le mot a été employé à propos de phénomènes infiniment variés. Je précise donc dès maintenant le sens que je donnerai dans ce livre au mot « Initié ».

« Un initié est un homme dont l'âme est entrée consciemment en contact avec son Esprit, et qui est capable de maintenir volontairement ce contact pendant le temps qu'il lui plaît. »
L'esprit n'a pas besoin d'initiation. Il sait tout, il « sonde toutes choses » (I Corinthiens 11-10). Il est l'étincelle directement issue de Dieu, la flamme intérieure créée au COMMENCEMENT, le Christ en nous, le Verbe, le Logos, la nature supérieure de l'homme qui faisait dire au psalmiste et confirmer par Jésus : « Vous êtes tous des Dieux. » (Psaume LXXXII-6 et Jean X-34.)

Avant la première initiation majeure, la petite voix intérieure de l'Esprit se fait déjà entendre dans bien des cœurs, comme le « tuitt » du premier moineau après le

silence de l'hiver. Après l'initiation, elle se transforme en un grand concert, et l'homme SAIT sans avoir besoin d'APPRENDRE. Mais pour recevoir cette couronne de gloire, il a fallu qu'il livre bataille à son moi inférieur, à ses instincts et passions charnels, et qu'il en ait triomphé. Les phases de cette bataille constituent les épreuves qui précèdent l'initiation.

Une telle auréole peut nimber une tête dépourvue d'instruction, mais jamais une âme dépourvue de caractère. Tel fut évidemment le cas de JEANNE D'ARC.

L'INITIATION DE JACOB BOEHME

Un autre cas typique qui mérite d'être analysé un peu plus longuement, est celui de Jacob Boehme, le célèbre cordonnier allemand de Seidenberg, né en 1575 et mort en 1624. Voici les illuminations qui conduisirent Boehme à l'initiation.

Première phase : A l'âge de vingt-cinq ans, il était assis dans sa chambre lorsque ses yeux tombèrent sur un plat d'étain poli qui reflétait le soleil avec une splendeur si merveilleuse que Boehme tomba en extase. Il lui sembla qu'il pouvait désormais sonder les principes et le fondement le plus profond des choses. Il crut que c'était un effet de son imagination et fut se promener dans les champs. Il remarqua alors qu'il regardait le cœur des choses, le tréfonds des plantes et des herbes, et que la nature réelle s'harmonisait avec sa vision intérieure. Il ne dit rien à personne, mais loua et remercia Dieu en silence. Il continua de pratiquer honnêtement son métier, à veiller à son intérieur, et à rester en bons termes avec chacun.

Deuxième phase : Au cours de la même année, il fut à nouveau entouré de la lumière céleste et rempli de connaissance divine. Examinant les herbes à l'aide de sa lumière intérieure, il eut connaissance de leur essence et de leurs vertus, qui lui furent révélées par leur structure, leur forme, et leurs caractéristiques. Puis il aperçut semblablement toute la création, et cette révélation lui permit aussitôt d'écrire son livre *De Signatura Kerum*. (De la signature des choses). Il ressentit une grande joie de cette expérience, mais n'en fit part à personne.

Troisième phase : Dix ans plus tard, à l'âge de trente-cinq ans, il eut sa troisième illumination. L'impression complexe et chaotique des premières visions se transforma en impression d'unité, comme s'il avait rattaché à une harpe des cordes éparses, chaque corde constituant un élément séparé, mais l'ensemble ne formant qu'une harpe. Il reconnut l'ordre divin de la nature. Il vit comment du tronc de l'arbre de vie, jaillissent différentes branches portant une variété de feuilles, de fleurs, et de fruits. Il reconnut nécessaire d'écrire ce qu'il avait vu pour en transmettre la connaissance.

Quatrième phase, celle de l'illumination complète que j'appelle initiation, décrite par Jacob Boehme lui-même : « La grande porte me fut ouverte, et, dans l'espace d'un quart d'heure, je vis et sus plus de choses que si j'avais passé de nombreuses années à l'Université. Cela me pénétra d'admiration, sur quoi j'adressai mes louanges à Dieu... Je ne suis pas un maître dans le domaine des arts ni de la littérature, mais un homme inculte. Je n'ai jamais désiré apprendre les sciences, mais dès ma première jeunesse j'ai recherché le salut de mon âme et songé au moyen d'hériter ou de posséder le royaume des deux... Au cours de ma lutte pour triompher de mes instincts inférieurs, une lumière merveilleuse s'éleva de mon âme, et j'y reconnus la vraie nature de l'homme et de Dieu, ainsi que la relation existant entre eux, chose que je n'avais jamais comprise, ni même jamais soupçonnée. »

Cet exemple montre bien la nature profonde de l'homme qui est celle de son Esprit. Ayant ainsi atteint un niveau supérieur au reste de l'humanité, les initiés ont autorité sur elle, car ils peuvent l'ENSEIGNER. Or l'enseignement est un attribut essentiel de l'AUTORITÉ, mais nullement du POUVOIR. L'impulsion que les initiés donnent au monde est si essentielle, que je citerai encore tout à l'heure quelques cas parallèles, dont plusieurs étudiés comme le précédent dans le livre de R. M. Bucke, *Cosmic Conscicusness* (La Conscience cosmique).

Sans les initiés, il n'y aurait pas d'évolution progressive. Si toute l'humanité leur rendait hommage... on reverrait sur la terre une ère de PAIX semblable à celle qui suivit la fondation de l'empire de RAM. Mais combien peu de nos civilisés occidentaux savent seulement que RAM a existé ? En Asie, il a laissé des souvenirs plus vivaces.

INITIATIONS MINEURES

Je disais plus haut que le terme d'initiation a été employé dans les circonstances les plus diverses. En effet, il comporte une signification sur tous les plans, car à côté des initiations majeures, il existe des initiations mineures.

Dans le domaine social, l'admission aux grandes écoles, la cooptation dans les conseils d'administration, l'élection au suffrage universel, les invitations dans certains milieux sociaux très fermés, la prise de voile des religieuses, l'entrée dans les loges maçonniques, etc., comportent une prise de contact avec un domaine nouveau, pour laquelle on emploie le mot d'initiation. Dans le monde ouvrier, la première fois qu'un jeune homme est embauché dans une usine, il va gagner son indépendance matérielle avec son premier salaire et se trouver en contact avec une masse d'inconnus des deux sexes. N'est-ce pas pour lui une importante initiation ? Les organisations ouvrières savent bien, croyez-moi, combien un jeune esprit est influençable à ces moments-là.

Quelques patrons le savent aussi. L'un d'eux me raconta un jour que, depuis qu'il l'avait compris, il se faisait présenter personnellement tous les nouveaux embauchés. Après quelques questions amicales, il les conduisait lui-même au contremaître chargé de les faire travailler, et veillait à ce que la nouvelle recrue fût présentée comme dans la bonne société, en articulant bien les noms, à quelques compagnons de travail voisins susceptibles de devenir ses amis. En peu de temps, l'esprit de l'usine changea du tout au tout. Une remarquable harmonie s'établit dans le personnel, qui comptait cinq cents ouvriers, autant d'ouvrières, et quatre-vingts ingénieurs.

On remarquera en passant que toutes ces initiations établissent entre ceux qui les ont subies un lien spécial. Quand ce lien est pur et désintéressé, comme souvent chez les jeunes scouts, c'est une FRATERNITÉ. Quand le lien est intéressé, comme par exemple dans les associations politiques, dans certaines affaires, dans certains syndicats, la fraternité se teinte de COMPLICITÉ.

On rencontre dans le monde toutes les nuances de ce mélange, depuis les fraternités où la complicité s'insinue à peine, jusqu'à la complicité pure des bandes de criminels, qui pratiquent souvent entre eux une ombre de fraternité.

Parmi les initiations physiques, on notera celle du petit enfant qui apprend à marcher, celle des transformations de l'adolescence chez les jeunes gens et jeunes filles, et naturellement l'initiation sexuelle qui joue un si grand rôle dans le monde moderne.

Il est une initiation mineure sur laquelle je voudrais m'étendre plus longuement, c'est celle de l'écriture. Elle est à la fois physique et mentale, physique par les moyens d'exécution, mentale parce qu'elle permet au nouvel initié de communiquer sa pensée à distance. Elle offre un intérêt exceptionnel, parce qu'on y retrouve les caractères principaux des initiations majeures.

UNE INITIATION ENFANTINE

Telle est, en effet, la découverte de la Doctoresse Maria Montessori, la géniale éducatrice italienne. Elle a puisé dans son amour des petits enfants l'inspiration qui lui a permis d'établir, môme à ce jeune âge, un contact entre leur âme et leur esprit. Sans doute ce contact est-il en partie inconscient, mais il porte la marque de la CROISSANCE DE L'AME, qui est la JOIE. Quant à l'initiatrice de la méthode, l'exposé suivant ne laissera aucun doute sur la valeur de sa spiritualité.

Voici donc, d'après elle, comment on initie les tout-petits à l'art de l'écriture.

Quand on examine les dessins spontanés des enfants normaux, lorsqu'ils tracent par exemple des raies sur le sable avec une petite branche, on n'y trouve jamais de lignes droites, mais de longues lignes courbes différemment entrelacées. Il faut donc renoncer au préjugé de vouloir commencer l'écriture par des bâtons, par le tracé de lignes droites, manifestement contraires à la nature de l'enfant.

Au lieu d'étudier les lettres, étudions l'individu, et donnons à l'écriture une base anthropologique. Une expérience sur l'enseignement de la couture fit comprendre à Madame Montessori que les réflexes de l'enfant étaient surtout musculaires, et qu'il y avait intérêt à préparer sa musculature en lui faisant faire de bonne heure des mouvements similaires à ceux de l'écriture.

Elle fit construire un alphabet de lettres cursives de huit centimètres de hauteur pour les lettres ne dépassant pas les lignes. Les boucles des grandes lettres étaient en proportion. Ces lettres étaient en bois de un demi-centimètre d'épaisseur, vernies et peintes, les consonnes en bleu, les voyelles en rouge.

À cet alphabet exécuté en un exemplaire correspondaient des cartons de bristol sur lesquels les lettres se trouvaient reproduites, aux mêmes dimensions et mêmes couleurs.

À chaque lettre correspondait un tableau peint à l'aquarelle, reproduisant la lettre, et aussi en beaucoup plus petit, le caractère imprimé. Le dessin du tableau représentait un objet dont le nom commençait par la lettre, par exemple un papillon pour la lettre P.

On demande à chaque enfant de poser une lettre sur le dessin correspondant, afin qu'il apprenne à le reconnaître. Ensuite, on lui fait toucher la lettre plusieurs fois du doigt dans le sens de l'écriture cursive. De cette façon, les enfants accomplissent le mouvement graphique sans écrire.

La Doctoresse Montessori fut alors frappée par une idée nouvelle, à savoir que l'écriture comporte deux sortes de mouvements, celui qui reproduit la forme, et celui qui manie l'instrument, crayon ou plume. En effet, quand les enfants étaient devenus habiles à suivre du doigt le contour de toutes les lettres de l'alphabet, ils ne savaient pas encore tenir la plume dans leur petite main.

Elle ajouta alors deux exercices aux précédents.

1° Toucher les lettres avec deux doigts, l'index et le médius.
2° Toucher les lettres avec un petit bâton.

Pour faire tout à fait bien, il aurait fallu que les lettres eussent été creusées d'un sillon, qui aurait exactement guidé le doigt ou le bâton, et provoqué la formation

d'une mémoire musculaire réflexe parfaite. Mais ce matériel était trop onéreux pour l'école expérimentale.

A son grand étonnement, Madame Montessori observa un jour la facilité avec laquelle un enfant « arriéré » traçait toutes les lettres de l'alphabet avec un morceau de craie sur un tableau, et cela d'une main très ferme, quoiqu'il écrivît pour la première fois. D'autres enfants arriérés écrivaient, même à la plume, toutes les lettres dans une belle forme, et pourtant ils n'en savaient encore reconnaître aucune. Elle en déduisit que l'écriture est très facile pour les enfants, car ils ont le sens musculaire très développé.

Pour la lecture, c'est tout différent. Elle comporte un très long travail d'instruction et demande un développement intellectuel supérieur, puisqu'il s'agit d'interpréter des signes, de moduler les accents de la voix pour comprendre la signification de la parole, et tout cela par un travail purement mental. Au contraire, dans l'écriture dite dictée, l'enfant traduit matériellement des sons en signes, et il se meut, ce qui lui est toujours agréable et facile. L'écriture se développe chez le petit enfant avec facilité et spontanéité, d'une manière analogue au développement du langage parlé qui n'est, lui aussi, qu'une traduction motrice des sons entendus. La lecture, au contraire, fait partie d'une culture intellectuelle abstraite, qui est l'interprétation d'idées dans les symboles graphiques, et qui ne s'acquiert que plus tard.

Encouragée par ces remarquables résultats, Madame Montessori mit au point la méthode didactique suivante. D'abord, on donne à l'enfant des plaquettes évidées, avec un emboîtement correspondant au vide. Il enlève l'emboîtement, et on lui fait suivre avec un crayon de couleur le contour évidé. En enlevant la plaquette, l'enfant aperçoit une figure géométrique, la première qu'il ait jamais tracée. Il la contemple longuement avec une grande satisfaction.

Ensuite, avec un crayon de couleur de son choix, on lui fait remplir la figure dessinée, sans déborder du contour. Il s'habitue ainsi à tracer sans contrainte des lignes droites dans le sens qui lui convient. Une grande image de couleur vive apparaît alors à ses yeux. Souvent, les enfants tracent spontanément au centre de cette figure un petit cercle orange pour rappeler le bouton de cuivre de la plaquette d'emboîtement.

Petit à petit, les lignes de remplissage ne débordent plus du contour. Au lieu d'être courtes et confuses, elles deviennent longues et parallèles. C'est le signe que l'enfant est maître de son crayon, c'est-à-dire que les mécanismes musculaires de l'écriture se sont établis. On varie les exercices, et l'enfant finit par remplir sans fatigue l'équivalent de plusieurs dizaines de cahiers. De cette manière, on ne se borne pas à provoquer les mouvements de l'écriture, mais à perfectionner l'écriture AVANT que les enfants sachent écrire.

Au stade suivant, on donne à l'enfant des cartons sur lesquels ont été collées des lettres en papier émeri. On lui nomme les lettres en commençant par les voyelles, et on lui apprend à en suivre le contour du doigt dans le sens de l'écriture. Il s'amuse à répéter longuement cet exercice sans crainte de se tromper, puisque son doigt est guidé par la rugosité du papier de verre. Il aime à pratiquer ce jeu les yeux fermés.

Il ne guide donc pas sa main d'après la sensation visuelle, mais d'après la sensation tactile.

Les trois sensations simultanées, visuelle, tactile, et musculaire font que l'image graphique se fixe en un temps très court dans sa mémoire. Il arrive que l'enfant ne reconnaisse pas une lettre en la regardant, mais puisse la nommer immédiatement s'il la touche, car sa mémoire est surtout musculaire.

La monitrice dit à l'enfant : « Donne-moi la lettre O, la lettre I. » Si l'enfant ne réussit pas par la vue, elle l'invite à essayer par le toucher. S'il ne réussit pas non plus, elle n'insiste pas, car il est fort important de ne pas relever l'erreur en cas de fatigue ou d'ennui.

Ensuite on passe au questionnaire du langage. Qu'est ceci ? L'enfant devra répondre O, I, etc... Pour les consonnes, on doit en prononcer le son sans voyelle, et immédiatement après, on associe ce son avec une voyelle. B, B, B, Ba, Bo, B, B, B. L'enfant éprouve un plaisir évident à prononcer les sons des consonnes en association avec un signe énigmatique tel que la lettre alphabétique. Ce mystère le passionne.

La prononciation séparée des lettres révèle les défauts de prononciation de l'enfant, que l'on peut corriger à cette occasion.

Quand l'enfant s'est longuement exercé de la manière indiquée, il est potentiellement prêt à écrire, sans avoir pourtant jamais tenu la plume ou la craie.

Troisième stade : on met l'enfant en présence d'un casier à lettres. Dans le fond de chaque casier existe une lettre inamovible permettant de reconnaître le casier où il doit ranger les lettres semblables. La monitrice prononce une syllabe, par exemple PA, bien distinctement. L'enfant saisit un P et un A et compose la syllabe. Il prend à ce jeu un intérêt grandissant, sans commettre la moindre faute d'orthographe. Son attention est intense. On observe ses mouvements de lèvres. Il répète un nombre infini de fois la syllabe qu'il est en train de traduire en signes. L'importance de cet exercice est fort complexe. Il associe le langage, le signe, le son. Ensuite, l'enfant doit remettre les lettres en place, chacune dans son casier.

Un jour le Professeur Di Donato dicta son nom à un enfant de quatre ans. L'enfant commença à composer : d, i, t, o, n. Immédiatement, le professeur répéta plus

distinctement Di Donato. Alors l'enfant, sans se presser, enleva la syllabe to, la mit de côté, et la remplaça par do, formant le début du mot d, i, d, o, n. Puis il ajouta un a, et compléta jar la syllabe to précédemment retirée et mise de côté. Toutes les personnes présentes furent plongées dans un étonnement admiratif.

Arrivé là, l'enfant a déjà fait potentiellement tous les actes nécessaires à l'écriture. Préparés chacun par un mécanisme approprié, ces actes se fondront tôt ou tard dans un acte subit et imprévu de graphisme.

On appelle EXPLOSION MONTESSORIENNE cette merveilleuse réaction des enfants normaux. Je l'ai vue se produire avec émotion chez plusieurs petits, en particulier chez mes filles qui apprirent à écrire de la sorte, pour ainsi dire en moins d'une minute. Voici comment cette explosion est décrite par Madame Montessori elle-même. Les paragraphes suivants compris entre deux signes de séparation sont extraits de son livre intitulé Pédagogie scientifique.

***

Par une journée ensoleillée de décembre, je montai avec les enfants sur la terrasse. Ils jouaient en courant librement; quelques-uns seulement étaient restés autour de moi. Je m'assis à côté d'un tuyau de cheminée et je dis alors à un enfant de cinq ans en lui offrant un morceau de craie : « Dessine-moi donc cette cheminée. » L'enfant, obéissant, se mit à dessiner la cheminée sur le sol, en la reproduisant d'une manière assez ressemblante. Selon mon habitude avec les petits, je lui adressai beaucoup de louanges. L'enfant me regarda, sourit, et après quelques instants, dans une explosion de joie, s'écria : « J'écris, je sais écrire... » Alors penché par terre, il écrivit le mot main. Puis enthousiasmé, il écrivit encore : cheminée, puis toit. Tout en écrivant, il continuait à crier : « J'écris, je sais écrire. » Les autres enfants accoururent autour de lui, étonnés tout d'abord. Puis deux ou trois d'entre eux, très agités, s'enhardirent à me demander la craie en disant : « J'écris, moi aussi. » Et, en effet, ils se mirent à écrire plusieurs mots : maman, main, cheminée, etc. Aucun d'eux, pourtant, n'avait jamais pris en main la craie ni aucun autre instrument. C'était la première fois qu'ils écrivaient, et ils traçaient un mot tout entier, comme la première fois qu'ils avaient parlé, ils avaient dit un mot tout entier.

Or, si le premier mot prononcé par l'enfant remplit la mère d'une ineffable émotion, — car le mot choisi : maman, est une récompense à la maternité, — le premier mot écrit par nos petits provoque en eux-mêmes un trouble et une joie inexprimables. La facilité avec laquelle ils écrivent leur semble comme un don de la nature, car ils ne savent pas encore discerner le lien qui existe entre les exercices préparatoires qui les ont amenés à l'action, et cette action elle-même. L'enfant qui parle a préparé, d'abord inconsciemment, les mécanismes psycho-musculaires qui l'amènent à l'articulation du mot. L'enfant qui écrit agit à peu près de même ; mais

l'aide pédagogique directe et la possibilité de préparer presque matériellement les mouvements de l'écriture (bien plus simples et plus grossiers que ceux nécessaires à l'articulation des mots) sont cause que le langage graphique se développe d'une manière beaucoup plus rapide et plus parfaite. Et comme la préparation n'est pas partielle, mais complète, c'est-à-dire que l'enfant possède tous les mouvements nécessaires à l'écriture, le langage graphique ne se développe pas graduellement, mais d'une manière spontanée, de sorte que l'enfant peut écrire tous les mots.

Nous avons assisté ainsi à l'émouvante expérience des premiers développements du langage graphique de nos enfants. Pendant les premiers jours, nous avons été la proie d'émotions presque violentes ; il nous semblait rêver ou assister à des faits qui tenaient du miracle. L'enfant qui écrivait pour la première fois était tout joyeux. Personne ne pouvait éviter ses manifestations bruyantes ; il appelait tout le monde pour regarder le mot écrit par lui ; si nous ne bougions pas, il nous tirait par les vêtements et nous forçait à aller voir. Tous, nous devions admirer le prodige et joindre nos exclamations d'étonnement aux cris de joie de l'heureux auteur.

Le plus souvent, ce premier mot était écrit par terre, et alors l'enfant se mettait à genoux pour être plus près de son œuvre et mieux la contempler. Puis, il continuait à écrire partout ; d'abord sur le tableau et avec une sorte de frénésie. J'ai vu des enfants se réunir autour du tableau pour écrire et, derrière eux, un autre rang de petits montés sur des chaises pour écrire par-dessus les premiers. D'autres, enfin, ne pouvant y atteindre, se contentaient de se pencher par terre pour écrire sur le parquet, ou de courir aux battants des portes et des fenêtres pour les remplir de mots. Nous avons eu, dans ces premiers jours, comme un tapis de signes sur le parquet, et comme une tapisserie sur les portes et les boiseries. A la maison chez leurs parents, même enthousiasme; plusieurs mères, pour sauver le parquet et jusqu'au pain dont elles avaient trouvé la croûte couverte de mots, durent donner à leurs enfants du papier et un crayon. Un de ces enfants m'apporta le lendemain un petit cahier tout rempli, et la mère me raconta que non seulement il avait écrit tout le jour, mais que le soir venu il s'était endormi papier et crayon en main.

Ce travail impulsif, que je n'ai pu modérer dans les premiers jours, m'a fait penser à la sagesse de la nature qui développe peu à peu le langage parlé en même temps qu'elle forme graduellement les idées. Si la nature avait agi aussi imprudemment que moi, si elle avait d'abord fait rassembler par les sens un matériel riche et ordonné, laissé développer un patrimoine d'idées, et préparé complètement le langage articulé, pour dire ensuite à l'enfant jusque-là muet : « Va et parle ! » nous assisterions à ce phénomène d'une improvisation déchaînée : l'enfant qui commencerait à parler parlerait sans arrêt, sans modération possible, jusqu'à l'épuisement des poumons, jusqu'à l'usure des cordes vocales, tout en prononçant les mots les plus difficiles et les plus étranges.

Je crois cependant qu'entre les deux extrêmes, il existe une moyenne qui renferme la vraie voie pratique : provoquer le langage graphique moins à l'improviste, mais tout en laissant venir peu à peu, le provoquer comme un fait spontané, qui s'accomplit d'une manière presque parfaite dès la première fois.

UNE INITIATION MUSULMANE

On notera que l'initiation consiste à prendre conscience de facultés déjà virtuellement acquises, et à coordonner les notions correspondantes. Elle épanouit et consolide les connaissances antérieures, comme le printemps fait éclater les bourgeons et sortir à l'air les feuilles toutes préparées. Mais pour les préparer, il a fallu le mystérieux travail de l'hiver.

Les Musulmans sont un des peuples les plus sincèrement religieux qui soient au monde. La foi avec laquelle ils font leurs prières et leurs ablutions, ainsi que la manière stricte dont ils observent certains commandements du Coran, ont toujours forcé mon admiration. Ils pourraient être donnés en exemple à la majorité des Chrétiens.

Toutefois, ils se font du monde une conception relativement statique, tandis que nous sommes entraînés par l'impulsion dynamique de Jésus-Christ. Nous avons donc tendance à être impatients, puisque nous savons que l'avenir doit nous apporter les événements prophétisés, et que nous sommes naturellement pressés de les voir arriver. Nous croyons que la PROVIDENCE est en marche, et nous considérons le DESTIN comme accessoire.

Les Musulmans sont au contraire imprégnés de l'idée que le destin joue le rôle essentiel. *Mektoub*, c'était écrit, disent-ils quand il arrive un malheur, ou même souvent un bonheur. La Providence est secondaire, car leur religion n'est pas centrée comme la nôtre sur l'idée qu'un Sauveur est venu annuler, par son sacrifice sur la croix, certaines fatalités résultant du destin. Il est donc naturel que l'égalité d'âme et la patience soient considérées par les Musulmans comme les vertus majeures. C'est dans ce sens qu'ils ont tendance à diriger leurs initiations. Je n'en veux pour preuve que l'histoire racontée dans les Contes des Mille et Une Nuits, et intitulée « La Parabole de la Vraie Science de la Vie ». Je cite en entier cet admirable thème de folklore, qui garde à travers les millénaires sa fraîcheur, son actualité, et son charme, si bien rendus par la traduction du Docteur Mardrus.

LA PARABOLE DE LA VRAIE SCIENCE DE LA VIE

On raconte que dans une ville d'entre les villes, où l'on enseignait toutes les sciences, un jeune homme vivait qui était beau et studieux. Et, bien que rien ne manquât à la félicité de sa vie, il était possédé du désir de toujours apprendre davantage. Or, il lui fut un jour révélé, grâce au récit d'un marchand voyageur, qu'il existait, dans un pays fort éloigné, un savant qui était l'homme le plus saint de l'Islam et qui possédait à lui seul autant de science, de sagesse et de vertu que tous les savants réunis du siècle. Et il apprit que ce savant, malgré sa renommée, exerçait simplement le métier de forgeron, qu'avant lui avaient exercé son père et son grand-père. Et, ayant entendu ces paroles, il rentra à sa maison, prit ses sandales, sa besace et son bâton, et quitta sur-le-champ sa ville et ses amis. Et il se dirigea vers le pays lointain où vivait le saint maître, dans le but de se mettre sous sa direction et d'acquérir un peu de sa science et de sa sagesse. Et il marcha pendant quarante jours et quarante nuits, et après bien des dangers et des fatigues, il arriva dans la ville du forgeron. Et il alla aussitôt au souk des forgerons et se présenta à celui dont tous les passants lui avaient indiqué la boutique. Et, après avoir baisé le pan de sa robe, il se tint debout devant lui dans l'attitude de la déférence. Et le forgeron, qui était un homme d'âge, au visage marqué par la bénédiction, lui demanda : « Que désires-tu, mon fils ? » II répondit : « Apprendre la science ! » Et, le forgeron, pour toute réponse, lui mit entre les mains la corde du soufflet de forge et lui dit de tirer. Et le nouveau disciple répondit par l'ouïe et l'obéissance, et se mit aussitôt à tirer et à relâcher la corde du soufflet, sans discontinuer, depuis le moment de son arrivée jusqu'au coucher du soleil. Et le lendemain il s'acquitta du même travail, ainsi que les jours suivants, pendant des semaines, des mois et toute une année, sans que personne dans la forge, pas plus le maître que les nombreux disciples qui avaient chacun une besogne aussi rude que lui-même, lui adressât une seule fois la parole, et sans que personne se plaignît ou seulement murmurât de ce dur travail silencieux. Et cinq années passèrent de la sorte. Et le disciple, un jour, bien timidement se hasarda à ouvrir la bouche, et dit : « Maître ! » Et le forgeron s'arrêta dans son travail. Et tous les disciples, à la limite de l'anxiété, firent de même. Et, dans le silence de la forge, il se tourna vers le jeune homme, et lui demanda : « Que veux-tu ? » II dit : « La science !» Et le forgeron dit : « Tire la corde ! » Et, sans un mot de plus, il reprit le travail de la forge. Et cinq autres années s'écoulèrent durant lesquelles, du matin au soir, le disciple tira la corde du soufflet, sans répit, et sans que personne lui adressât une seule fois la parole. Mais si quelqu'un d'entre les disciples avait besoin d'être éclairé sur une question de n'importe quel domaine, il lui était loisible d'écrire la demande et de la présenter au maître, le matin, en entrant dans la forge. Et le maître, sans jamais lire l'écrit, le jetait au feu de la forge, ou bien le mettait dans les plis de son turban. S'il jetait l'écrit au feu, c'est, sans doute, que la demande ne valait pas une réponse. Mais si le papier était placé dans le turban, le disciple qui l'avait présenté trouvait, le soir, la réponse du maître écrite en caractères d'or sur le mur de sa cellule.

Lorsque les dix années furent écoulées, le vieux forgeron s'approcha du jeune homme et lui toucha l'épaule. Et le jeune homme, pour la première fois depuis dix années, lâcha la corde du soufflet de forge. Et une grande joie descendit en lui. Et

le maître lui parla, disant : « Mon fils ! Tu peux retourner vers ton pays et ta demeure avec toute la science du monde et de la vie dans ton cœur. Car tout cela tu l'as acquis en acquérant la vertu de patience ! »

Et il lui donna le baiser de paix. Et le disciple s'en retourna illuminé dans son pays, au milieu de ses amis ; et il vit clair dans la vie.

ÉPREUVES INITIATIQUES EN ÉGYPTE

Un néophyte reçu à un examen ne sait rien de plus aussitôt après l'épreuve que juste avant. La seule différence, c'est qu'il a pris conscience de ce qu'il savait. Il a montré qu'il était capable de coordonner et de mettre en œuvre des idées jusque-là éparses, de condenser en quelque sorte le brouillard où elles étaient reléguées. Bref, il a passé de la théorie à la mise en pratique. Il a démontré à ses examinateurs qu'il avait le jugement et la force de caractère de le faire, et cela lui ouvre la porte d'une CONFRATERNITÉ nouvelle.

Les temples d'Égypte étaient célèbres dans toute l'antiquité pour ce genre d'épreuves, qui y étaient pratiquées depuis de nombreux millénaires, mais les initiés devaient faire vœu de silence et de secret. Nous sommes donc mal renseignés par les documents anciens. Nous savons par l'Ancien Testament, mais sans aucun détail, que Moïse fut initié dans toute la science des Égyptiens. D'autres récits nous ont appris que l'initiation de Pythagore dura vingt-huit années. Il voulait absolument passer les épreuves, mais les Égyptiens se montraient infiniment plus sévères et plus réticents pour les Grecs et les étrangers que pour leurs nationaux. Rien ne fut épargné pour rebuter Pythagore, qui finit néanmoins par triompher à force de persévérance. Il semble qu'on ait été un peu moins dur envers Orphée, le fondateur de l'empire grec, prince de la poésie et de la musique.

Toutefois, « il n'est rien de caché qui ne doive être révélé, rien de secret qui ne doive être connu ». Par divers recoupements, par des fouilles et découvertes archéologiques, par tradition orale, et par d'autres moyens d'information plus efficaces encore, le jour se fait peu à peu sur la nature et les modalités de ces épreuves initiatiques.

Voici une description tirée d'un livre vraiment exquis par le charme et la poésie : Le Pharaon Ailé, de Joan Grant. Le Pharaon en question était d'ailleurs une femme. Elle s'appelait Sheket-a-ra, ce qui signifie la prairie de Ra, Dieu-soleil. Les prêtres chargés de son éducation l'avaient depuis longtemps entraînée à quitter son corps, d'abord en rêve, puis de plus en plus consciemment, jusqu'à ce qu'enfin elle eût pris l'habitude de considérer sa demeure charnelle comme un lieu d'habitation d'où l'âme va et vient à volonté.

J'ouvre ici une courte parenthèse. Le contact avec les morts est permis aux vivants, mais seulement si ces derniers savent s'élever jusqu'au royaume où séjournent les âmes trépassées. Le spiritisme, qui consiste à faire revenir les morts dans le royaume des vivants à l'aide de médiums, est absolument proscrit par les Écritures. Chers lecteurs, ne plaisantez jamais avec cela. Sens interdit, disent les lois divines. Quiconque viole ces lois crée un orage psychique. Il ne devra pas se plaindre ensuite si la foudre retombe sur lui. J'en parle par expérience, car je porte encore les cicatrices d'une aventure de cet ordre, où j'ai eu bien de la chance de ne pas perdre la vie.

Quand l'heure des épreuves initiatiques fut venue pour Sheket-a-ra, on l'emmura dans une pyramide comme dans un tombeau, afin que rien ne pût troubler le repos de son corps pendant que son âme subissait les épreuves. En cas d'insuccès, la pyramide devait rester son tombeau. En cas de succès... je laisse la parole à cette grande reine, en résumant son récit.

« C'est alors que commencèrent les sept grandes épreuves. Je cessai de pouvoir regarder à travers les océans du temps, car, dans cette mise à l'épreuve de ma volonté, j'étais liée au présent, assujettie aux limitations de la Terre et englobée dans ses frayeurs.

« J'aperçus devant moi un vaste marécage, embourbant les yeux, les narines, et les bouches ouvertes des morts qu'il avait engloutis dans le passé. Des bras squelettiques en sortaient, avec des mains crispées de désespoir. Des bulles fétides venaient crever à la surface, où se trouvaient des paquets de roseaux desséchés. Quand je les foulais, ils s'enfonçaient sous mes pieds dans la vase. Mais je tendis ma volonté pour rendre mes pas légers, et j'étais déjà sur la botte de roseaux suivante quand la précédente s'enfonçait. Le marais paraissait s'étendre à perte de vue. Je peinai de la sorte pendant un temps infini. A la fin, je sentis la terre ferme sous mes pieds, et je sus que j'avais triomphé dans la première épreuve.

« Ensuite je vis dans la montagne une grotte d'où partait un souterrain. Des chauves-souris m'effleuraient. Une légère phosphorescence due à des cadavres en décomposition m'éclairait. Le souterrain se rétrécit jusqu'à ce que je fusse obligée de ramper dans une obscurité totale, où je me crus ensevelie à jamais. Ici, le temps était immobile, et semblait pourtant une éternité. Ma route était barrée par un roc, mais, à force de volonté, je le creusai désespérément de mes mains. Le passage à l'air libre ne s'ouvrit qu'au moment où mes doigts n'étaient plus que des moignons brisés. J'avais triomphé dans la seconde épreuve.

« Je vis ensuite devant moi une plaine embrasée, avec des corps encore vivants en train de griller. Je crus que mon épiderme allait craquer et découvrir mes os. Je m'avançai néanmoins. Les flammes me livrèrent passage. Je marchais dans un sentier de braises, et cependant mes pieds ne furent pas ensanglantés. À la fin, je

sentis le souffle d'un vent frais. L'incendie s'était éteint. J'avais triomphé dans la troisième épreuve.

« Je me trouvai alors au bord d'un grand fleuve, et sus qu'il me fallait le traverser. Mais je vis qu'il grouillait de crocodiles. Je faillis m'enfuir de terreur, mais je me ressaisis et les immobilisai par ma volonté. Ils formèrent comme une chaîne de radeaux, sur lesquels je franchis le fleuve. Seuls les crocodiles se trouvant devant moi étaient immobilisés. Les autres se jetèrent à ma poursuite, et au moment où je sentais l'haleine de leur gueule sur mes talons, j'atteignis l'autre rive. J'avais triomphé dans la quatrième épreuve.

« Je vis ensuite une route étroite bordée d'archers. Entre eux se traînaient des blessés qu'ils avaient criblés de flèches. De nombreux cadavres ensanglantaient le passage. Je sus que si une seule flèche m'atteignait, cela signifierait l'échec dans cette épreuve, et la mort de mon corps terrestre. Ma seule armure consistait à ne faire montre d'aucune crainte. J'avançai lentement et posément sur la route, jusqu'à ce que les flèches eussent cessé de siffler à mes oreilles et je me trouvai enfin seule sur une prairie. J'avais triomphé dans la cinquième épreuve.

« Je me trouvai alors devant une énorme falaise verticale qu'il me fallait escalader. Cela paraissait impossible, mais j'aperçus des fissures dans le rocher. Je commençai l'ascension en m'y accrochant farouchement. Mon corps semblait de plomb. Des fragmente de roc s'éboulaient parfois, me laissant suspendue par les doigts avec tous les muscles douloureux. Mais je montais toujours. Je sentis enfin le vertige de l'abîme qui allait triompher de ma volonté. Alors, d'un ultime effort désespéré, je franchis le rebord supérieur et me trouvai étendue sur le sol, sans la moindre blessure. J'avais triomphé dans la sixième épreuve.

« Restait la dernière, plus sévère que toutes les autres, car elle englobait l'essence de toutes mes frayeurs. Je vis devant moi une mer mouvante de serpents, et au milieu, comme une île, un énorme cobra lové sur ses anneaux. Il me fallait marcher à travers ce grouillement, et étrangler le cobra avec mes mains. Pendant un temps interminable, il me sembla que l'horreur était mise à nu dans mes yeux. Puis je m'avançai, et les vipères s'écartèrent en ondulations menaçantes. Je saisis le cobra sous la tête au moment où il allait mordre. Dix mille fois, et encore dix mille fois, je crus avoir épuisé les ressources de ma volonté. Mais sous un ultime effort le serpent s'effondra, et je me trouvai seule avec son cadavre sur un fond de lac vide.

« Alors l'air s'emplit de musique. Je vis le grand prêtre éclairé par un immense rayon de lumière dorée. D'une voix ineffablement remplie de joie, il me dit : « Maintenant tu as rejoint les Êtres Ailés. Tu es libre d'aller et de venir à ton gré, de marcher dans les Abîmes souterrains, de les éclairer sans plus les craindre. Tout cela, tu vas le manifester sur terre, afin que ton peuple se réjouisse. Déploie tes

ailes, et descends doucement en planant vers la Terre, telle une colombe blanche rentrant au colombier avec le message des Êtres Ailés. »

« Alors je retournai à mon corps qui était resté quatre jours et quatre nuits dans le sarcophage de marbre blanc, à la Place d'Initiation. Mes paupières étaient lourdes, et mon corps obéissait difficilement à ma volonté, comme si j'étais épuisée par une longue fièvre. Le souvenir des épreuves m'inonda, et je priai Ptah qu'il restât bien clair.

« Enfin le grand prêtre me tendit la main, et me reconduisit au jour, au soleil, sur ma belle terre d'Égypte... »

Tout lecteur connaissant quelque peu cette civilisation antique comprendra que ce récit a non seulement une valeur de symbole, mais traduit des épreuves réellement vécues et franchies par une grande et belle âme, sortie à cet effet de son corps pendant les quelques jours nécessaires pour vivre dans un domaine astral familier aux prêtres initiés qui avaient la mission de guider le peuple, de confirmer les Pharaons dans leurs pouvoirs, et de remplacer toute dynastie défaillante par une nouvelle.

Les épreuves étaient adaptées à chacun, et certains néophytes les subissaient sans sortir de leurs corps. Mais le cadre de cet ouvrage m'oblige à revenir aux initiés modernes et contemporains.

INITIÉS DES TEMPS MODERNES

Parmi ceux-ci, le lecteur reconnaîtra sûrement le Dante. Son récit de la descente aux enfers et sa description du paradis ne représentent nullement un rêve de pure imagination ni un thème arbitraire, mais l'exposé concret d'une profonde philosophie. Il affirme lui-même que la vision de la Divine Comédie lui vint comme une révélation pendant qu'il méditait au sujet de la mort et de la mémoire de Béatrice.

Le nom de Béatrice signifie d'ailleurs « celle qui rend heureux ». Il est possible que ce nom ait été porté par une femme de grande beauté, inspiratrice du Dante, mais dans toute l'œuvre, le symbole a plus d'importance que la personne. Il s'agit toujours de l'Esprit qui guide l'Âme, car celle-ci ne trouve de bonheur qu'en suivant les conseils de l'Esprit. Au moment de sa plus haute inspiration, le Dante dira :

« Béatrice se tenait debout avec les yeux fixés sur les roues éternelles — la chaîne des causes —. J'en détournai mon regard pour le poser sur elle. En la regardant, je devins intérieurement semblable à Glaucus (le timonier du vaisseau Argo, qui fut changé en un dieu) lorsqu'il goûta de l'herbe qui lui permit de rejoindre la mer des autres dieux. Cette transfiguration ne peut s'exprimer en paroles. »

La soudaineté, la netteté, et la profondeur de cette vision sont des caractéristiques constantes de l'illumination spirituelle.

Balzac connut cette même expérience quand, après des années de travaux littéraires plutôt médiocres, il eut subitement la vision de l'œuvre immense que représente la Comédie humaine. Faire le portrait de toute une société, traiter tous les cas psychologiques d'une époque donnée sans rien omettre d'important, qui donc oserait tenter pareille aventure, y consacrer toute sa vie, et la mener à bien, sans avoir eu, au moins par éclairs, une vision s'étendant sur un royaume supra-terrestre ?

Shakespeare, dont la vie est entourée de mystère, se classe aux côtés du Dante et de Balzac.
Saint Jean de la Croix appartient à une autre catégorie, celle des initiés mystiques, des saints chers à l'Église catholique et si souvent représentés avec une auréole. Non seulement cette auréole était parfois visible, mais des récits authentiques affirment qu'elle brilla en certaines circonstances au point d'illuminer la prison où ce saint avait été enfermé. De toute évidence, il existe plusieurs degrés d'initiation. On ne saurait mettre sur le même rang Pythagore et Pascal, ni Saint Paul et Saint Jean de la Croix, ni Moïse et Dante.

L'expression peu précise de « grand initié » est fréquemment employée. Sans prétendre à aucune autorité en la matière, voici néanmoins quelques indications qui m'ont été fournies de vive voix par une personnalité fort avancée.

« Il existe cinq initiations majeures concevables pour nous autres mortels. La première est la naissance d'eau et d'esprit, où l'âme prend contact avec son Moi supérieur. La seconde est le baptême, où l'on reçoit un nom nouveau. Ce nom correspond à une mission qui vous est confiée par les puissances spirituelles. La troisième est la transfiguration, grâce à laquelle on prend consciemment contact avec le royaume invisible des âmes, et après laquelle le transfiguré recouvre, au moins partiellement, la mémoire de ses vies terrestres antérieures. La transfiguration donne un aperçu assez vaste du monde pour permettre désormais de le juger. « La quatrième initiation est la crucifixion. La lumière de l'esprit brille alors suffisamment dans l'âme pour que la conscience de l'initié soit attirée par elle et se centre clans le plan supérieur de l'esprit. Alors l'initié renonce définitivement aux satisfactions égoïstes passionnelles ou matérielles.

« La cinquième est la résurrection. Le papillon sort de la chrysalide, l'homme corruptible revêt son corps incorruptible. Il a vaincu la mort, il n'est plus soumis à la loi du karma, il est devenu indépendant du temps. Il habite désormais le royaume de l'Esprit, d'où il ne peut plus déchoir. Après la cinquième initiation, il y en a d'autres qui se poursuivent à l'infini dans des domaines pratiquement inconcevables au commun des mortels. »

On voit donc que les grands Initiés peuvent pénétrer des royaumes inaccessibles aux ignorants ou aux demi-ignorants, parmi lesquels je me range sans la moindre fausse modestie.

Le lecteur aura néanmoins opéré lui-même une première classification sommaire en situant Boehme, Balzac, le Dante, parmi les initiés du premier degré. La vie de Jeanne d'Arc paraît s'être écoulée sous le signe du troisième degré. Sa mort fut une crucifixion constituant probablement une phase préliminaire de l'initiation au quatrième degré. Saint Paul et saint Pierre paraissent occuper une place analogue. Saint Jean avait peut-être atteint le quatrième degré avant de mourir. Quant à Jésus, son passage sur la terre à l'époque des Évangiles correspond évidemment à sa cinquième initiation, caractérisée par la victoire définitive sur la mort et la résurrection. Son retour s'accompagnera de phénomènes rattachés à une sixième initiation difficilement concevable, à moins de révélations spéciales comme celles de l'Apocalypse.

Les grands Initiés sont maîtres des forces de la Nature. Ils peuvent aussi modifier les FONCTIONS exercées par les hommes et orienter les civilisations en les harmonisant aux puissants courants cosmiques auxquels ils sont eux-mêmes soumis. Dans leurs rapports avec les hommes, ils laissent à ceux-ci le maximum de liberté, en leur donnant toutes les chances de progresser. Mais quand les hommes dépassent les bornes permises, ils disent : Halte ! Et alors les armées terrestres reculent.

L'exemple de Jeanne d'Arc pourrait apparaître au lecteur comme un fait isolé et miraculeux. Ce n'est nullement le cas. L'action de l'héroïne française s'est déroulée conformément à un mode opératoire absolument scientifique pratiqué par tous les grands Initiés. Elle a rempli une mission, et la France l'a crucifiée au lieu de l'écouter et de la suivre avec enthousiasme.

Voici un autre exemple plus récent de la manière dont agissent les initiés. En 1882, un grand Initié nommé Koot Humi a signifié aux Anglais AVEC AUTORITÉ mais SANS POUVOIR, d'avoir à quitter les Indes. Après soixante-six ans de tergiversations, les Anglais ont finalement été forcés de lui obéir. Le plus puissant empire du monde a reculé devant un seul homme, qui s'appuyait, il est vrai, sur toute la hiérarchie des forces spirituelles, en plein accord avec leurs représentants. Ghandi a ensuite manifesté matériellement le pouvoir qui a exécuté la décision d'autorité prise bien des années plus tôt.
Veut-on des détails ? En voici. Chacun sait, au moins vaguement, que le grand empire indien possède une civilisation fort ancienne et des traditions religieuses extrêmement vivaces, plongeant leurs racines dans une époque de gloire antérieure à l'histoire enseignée en Occident.

Depuis longtemps, ces traditions, emprisonnées dans le système des castes, envahies par les passions, les préjugés, et l'ignorance, avaient perdu leur

dynamisme initial et avaient besoin d'être revivifiées pour contribuer à nouveau à l'illumination du monde. Quel était le facteur susceptible de ranimer cette flamme? Le Christianisme, évidemment. Les Sages de la Terre tentèrent à nouveau la vieille expérience de la fusion entre l'Orient et l'Occident, le rêve d'Alexandre le Grand, autrefois réalisé par Ram.

C'est à la Grande-Bretagne que fut confiée la mission sublime d'apporter l'Évangile aux Indes, et de recevoir en échange les enseignements que les grands initiés hindous pouvaient donner à l'Occident. Trois siècles environ lui furent accordés pour mener cette tâche à bien.
A quoi la Grande-Bretagne les a-t-elle employés ? A s'enrichir et à étendre sa domination matérielle sur le monde. Elle a considéré sa grande mission spirituelle comme secondaire, et son commerce comme essentiel. Si elle avait considéré sa mission spirituelle comme essentielle, le cœur de l'Inde se serait ouvert à elle sans réserve, car il n'est pas sur terre de peuple plus réceptif aux sentiments de cette nature. Et les richesses matérielles lui auraient été données par surcroît.

Au cours de ces trois siècles, certains Anglais d'esprit supérieur reconnurent la vraie mission de leur pays aux Indes. Vers 1880, entre autres, M. Sinnett, appuyé par une élite, fit un ultime effort. Son groupe proposa aux initiés hindous de fonder un institut culturel où l'Occident aurait la possibilité d'apprendre la sagesse orientale. Mais il était trop tard. Les sages Orientaux avaient compris que l'âme collective de la Grande-Bretagne n'était pas encore apte à résister à l'attrait des richesses et de la domination, et qu'après trois siècles, l'occasion était manquée. Ils chargèrent donc l'un d'eux, Koot Humi, de répondre à M. Sinnett : «Vous avez eu votre chance, vous l'avez manquée. Il est trop tard, allez-vous-en. »
Et Koot Humi écrivit alors au groupe de M. Sinnett une lettre qui réglait sans appel le sort de l'Angleterre aux Indes, une sorte de jugement en dernier ressort.

En veut-on le texte ? On le trouvera dans une brochure : *Occult World*, par Sinnett, pp. 85 à 95, éditée à Londres chez Trubner and C° en 1883. On le trouvera aussi dans les œuvres de Saint-Yves d'Alveydre. La lettre est trop longue pour être reproduite ici en entier. Néanmoins, pour satisfaire la légitime curiosité du lecteur, j'en donne ci-dessous de larges extraits.

LA LETTRE DE RUPTURE DE 1882

Je profite, cher Monsieur, de mes premiers moments de loisir pour répondre officiellement à votre lettre du 17 dernier, en vous rendant compte des résultats de ma conférence avec nos chefs au sujet de la proposition que vous me faites...

Poursuivant notre filiation ésotérique à travers les vicissitudes de la civilisation indienne depuis un passé bien éloigné, nous avons pour notre patrie un amour si

profond, si passionné, qu'il a survécu même à l'influence généralisatrice de nos études des lois secrètes de la Nature.

Je ressens donc, comme tout autre Indien patriote, la plus profonde gratitude pour chaque parole, chaque action bienveillante envers l'Inde... La décadence de l'Inde est due en grande partie à l'étouffement de son ancien esprit... Soyez sûr que chacun de nous est disposé à développer une société comme celle dont nous discutons maintenant le programme.
Cette bonne disposition serait absolue si la société projetée ne devait être entachée d'aucun mobile égoïste, si son objet réel était de ressusciter la Science antique et de tendre à réhabiliter notre pays...

Mais vous savez, comme tout homme qui a lu l'histoire, que les patriotes ont beau sentir leur cœur éclater d'émotion, si les circonstances sont contre eux, aucune puissance humaine, pas même la furie et la force du patriotisme le plus passionné, n'est capable de détourner une destinée de fer de sa course marquée. Telles des torches plongées dans l'eau, les nations se sont engouffrées dans les ténèbres et la ruine…Nous ne sommes pas autorisés à répondre à vos avances autrement qu'en faisant la moitié du chemin... Ni moi, ni aucun frère de notre association, nous ne pouvons être désignés ou délégués comme intelligence dirigeante, comme chef de la branche anglo-indienne de ce genre d'études... Nous refusons de prendre aucune autre responsabilité... que de vous donner à distance des preuves assez tangibles, assez visibles parfois de notre présence et de notre intérêt.

Quant à vous guider, nous ne voulons pas y consentir... Nous ne pouvons vous promettre qu'une chose, c'est de vous donner la pleine mesure de vos lacunes...

Entièrement dégagés des modes de pensée et d'action des Occidentaux, et spécialement des Anglais, si nous fusionnions dans une organisation de ce genre, vous sentiriez toutes vos habitudes, toutes vos traditions, s'écrouler à chaque instant...

Vous n'obtiendriez pas, parmi les vôtres, de consentement unanime à aller aussi loin que vous pourriez le faire personnellement... Une telle société paraîtrait aussi incongrue qu'un attelage à la Daumont traîné à Paris par des yaks indiens.

Vous nous demandez de vous enseigner la vraie science, l'endroit inconnu de l'envers connu de la nature, et vous croyez la réponse aussi facile que la demande. Vous ne semblez pas vous faire une idée des effrayantes difficultés qu'il y aurait à communiquer même les plus simples éléments de notre science à ceux qui ont été pétris cérébralement dans le moule des méthodes familières à votre science, à vous Occidentaux... Plus vous êtes instruits dans l'une, moins vous êtes capables de comprendre l'autre...

Voici l'idée que je désire formuler : quand un cerveau travaille d'une manière véritablement scientifique, il développe une forme sublimée de l'énergie mentale qui peut produire dans l'activité cosmique des résultats illimités.

D'autre part, le cerveau qui, sous l'influence d'une science purement mnémotechnique, ne sait pas créer, n'agit que d'une manière automatique et n'accumule en lui-même qu'un certain équivalent d'énergie brute, improductive pour l'individu et pour l'humanité. L'adepte complet est un centre de rayonnement d'où s'irradient des puissances... qui plongent jusque dans les temps des cycles à venir... Vos savants occidentaux prendraient certainement tout ce qui précède pour un rêve d'halluciné...

Parmi nous, aucun phénomène d'aucune science n'est intéressant que par rapport à sa capacité de produire des effets moraux, qu'en raison directe de son utilité humaine. Or, qu'y a-t-il de plus indifférent à tous et à tout... que cette science matérialiste des faits, dans son isolement dédaigneux de tout ce qu'elle ignore ?... Qu'est-ce que les lois de Faraday ont à faire avec la philanthropie ?... De là, la profonde ignorance de vos hommes de science au sujet de la dispersion et de la concentration de l'énergie cosmique sous ses aspects hyperphysiques. De là leurs divisions au sujet des théories de Darwin, etc...

Nous, Orientaux, nous voyons une grande différence d'équivalents vitaux entre deux hommes dont l'un, supposons, va tranquillement à son travail quotidien, et l'autre se dirige vers une station de police pour dénoncer son semblable. Pour vos hommes de science, il n'y aura pas de différence.

Une pensée survit comme une intelligence active, pendant une période plus ou moins longue. De sorte que l'homme peuple continuellement sa course dans l'espace, d'un monde à son image, rempli des émanations de ses fantaisies... Mais à son tour, ce milieu réagit sur toute organisation sensitive ou nerveuse. C'est ce que les Hindous appellent le karma. L'adepte crée sciemment ces formes, les autres les engendrent au hasard...

Comme notre sphère scientifique échappe entièrement au domaine de la vôtre, et l'enveloppe d'aussi loin que l'orbite d'Uranus entoure celle de la Terre, nous nous refusons... à nous laisser broyer sous aucune des roues de l'engrenage occidental.

Si un shabéron, un de nos frères, traverse les monts Himalaya en temps de famine, et multiplie les sacs de riz pour empêcher les foules humaines de périr... vos magistrats et vos collecteurs d'impôts le jetteront probablement en prison pour lui faire avouer dans quel grenier il aura volé ce riz. Voilà votre science occidentale, votre société positive et pratique.

De toutes vos nombreuses questions, nous discuterons d'abord, s'il vous plaît, celle relative à l'impuissance supposée qu'aurait montrée la Fraternité des Initiés en ne laissant aucune trace dans le monde...

Que savez-vous de leurs efforts, de leurs succès ou insuccès ? Avez-vous des docks spéciaux pour emmagasiner des données positives sur de telles choses... relativement aux faits et gestes d'hommes qui ont mis tous leurs soins à fermer hermétiquement toute porte par laquelle la curiosité aurait pu les espionner ? La première condition de leur succès a été de demeurer l'inconnu et l'imprévu.

Nous n'avons jamais prétendu pouvoir conduire les nations prises en masse à tel ou tel apogée, en dépit du courant général des relations cosmiques du monde... Sur les bords de la puissante marée du temps, nous ne pouvons modifier et diriger que quelques moindres courants... La terre est un champ de bataille, non seulement pour les forces physiques mais aussi pour les forces morales. Les brutalités des passions animales, aiguillonnées par les rudes énergies du dernier groupe des agents éthérés, tendent toujours à écraser les forces intelligentes...

Quand les Indiens verront que les Anglais prennent intérêt à la science et à la philosophie de leurs ancêtres, ils s'en occuperont au grand jour. Quand il sera prouvé que les anciennes manifestations de l'ordre divin n'étaient pas des miracles, mais des résultats scientifiques d'un ordre transcendant, les superstitions tomberont d'elles-mêmes...

A l'heure actuelle, les Indiens, instruits ou non, considèrent les Anglais comme trop remplis de préjugés par leur Christianisme d'une part, et par la science moderne d'autre part, pour se donner la peine de les comprendre, eux, Indiens, ou leur tradition. Ils se haïssent mutuellement. Ils se défient les uns les autres...

L'instruction actuelle met le scepticisme sur le trône, mais condamne au cachot l'intelligence pure. Vous pouvez faire un bien immense en aidant les nations occidentales à construire sur une base solide leur foi qui s'écroule... L'ère de la foi aveugle est passée, celle de l'examen est arrivée.

Le principal but de votre Société doit être d'extirper d'un côté la superstition, de l'autre le scepticisme. Du fond des anciennes sources longtemps cachées, vous tirerez la preuve que l'homme peut former lui-même sa destinée future. Il peut revivre après la mort, s'il sait le vouloir. Tout phénomène n'est que la manifestation des lois naturelles, dont l'étude et la compréhension sont le devoir de tout être intelligent.

Koot Humi.

***

Ce texte admirable dévoile aux Occidentaux la nature de la sagesse orientale. Hélas, parallèlement aux initiations marquant un progrès spirituel vers le bien, il existe des initiations sataniques. Si la Russie, malgré son idéologie matérialiste, marque continuellement des points contre le monde occidental, elle le doit principalement à sa technique éducative. Les épreuves initiatiques par lesquelles on sélectionne les membres du parti communiste permettent aux dirigeants de mener toute la population comme un troupeau.

Supériorité tactique sans doute, et nullement morale, mais sujet qu'il est impossible de passer sous silence, car il touche à la grande lutte du Bien contre le Mal, dont le présent livre fait un exposé historique. Ce sont les Initiés qui apportent la lumière dans le monde. L'exemple de leur vie attire les âmes avec une force invincible et inspire le dévouement à une cause. Ce sentiment remplit l'âme, réchauffe le cœur de celui qui s'y abandonne, ennoblit les pensées, et fait que la vie vaut la peine d'être vécue.

Les Initiés sont organisés en hiérarchie volontaire, chacun se subordonnant spontanément à ceux qui sont plus avancés, et ceux-ci aidant les moindres à escalader de nouveaux échelons. Le chef, c'est Lui, Jésus le Christ. A un degré plus rapproché du commun des mortels, mon Maître direct dans la tâche que j'ai entreprise ici, c'est Saint-Yves d Alveydre.

Paris, le 13 mars 1949.

DEUXIÈME PARTIE

Saint-Yves d'Alveydre et ses Œuvres

Livre I". — L'homme.

Livre II. — L'œuvre.

Livre III. — La France vraie (Mission des Français).

Livre IV. — Mission des Souverains.

Livre V. — Mission des Ouvriers.

Livre VI. — Mission des Juifs.

Livre VII. — Mission de l'Inde.

Alexandre Saint-Yves naquit en France en 1842 de parents catholiques. Après des études approfondies, sa carrière littéraire, administrative, et sociale lui valut de recevoir du Vatican en 1880 le titre de Marquis d'Alveydre. Voici le texte de la lettre d'envoi du diplôme :

" Mon cher Saint-Yves,
« Désirant honorer en vous le
« savant et surtout l'homme utile et
« modeste qu'on a justement appelé
« un bienfaiteur de l'humanité, quel-
« ques amis et moi avons obtenu
« pour vous le titre de marquis.

« J'espère que cette récompense
« vous sera chère ainsi qu'à votre
« excellente femme, et que vous y
« verrez une preuve de notre pro-
« fonde et affectueuse estime.

« Votre tout dévoué,
« Signé : Le commandeur,
« C. P. »

Saint-Yves avait publié avant 1880 une série de volumes en vers et en prose qui seraient passés inaperçus de la postérité, ainsi que leur auteur, si ce dernier n'avait ensuite illustré son nom par cinq livres d'une qualité entièrement différente, publiés entre 1882 et 1887 :

Mission des Souverains,
Mission des Ouvriers,
La France vraie (Mission des Français),
Mission des Juifs,
Mission de l'Inde.

Comment la pensée de Saint-Yves s'est-elle formée, puis élevée à la hauteur d'où elle domine tous les philosophes français des temps modernes? Par la méditation, la pureté de vie, la persévérance, et son contact spirituel avec deux grands hommes, Frédéric de Metz, son contemporain, et Fabre d'Olivet mort en 1827, quinze ans avant la naissance de Saint-Yves, mais appartenant à la même lignée de penseurs.

Les données qui vont suivre ont été puisées dans la première partie de Mission des Français. Ce livre est divisé en deux parties, intitulées PRO DOMO et PRO PATRIA. Dans PRO DOMO, Saint-Yves nous donne l'histoire de sa vie, principalement pour en montrer la portée spirituelle et pour faire justice d'un nombre incalculable de calomnies. S'entendre calomnier est malheureusement le sort commun de tous ceux qui cherchent à élever l'humanité, car ils ne peuvent établir une doctrine pure sans faire apparaître les bassesses de la politique de ruse et de violence qui gouverne actuellement tous les peuples de la terre. Les bénéficiaires de cette politique cherchent forcément à conserver leurs privilèges de pouvoir, de sinécures, et d'argent. A cet effet, il FAUT qu'ils traînent dans la boue tous les hommes qui commettent le crime impardonnable de proférer avec autorité des paroles de salut public.

Frédéric-Auguste de Metz, qui eut tant d'influence sur Saint-Yves, était un magistrat distingué, né en 1796, mort en 1873. Membre de l'Institut, il aurait pu réaliser les ambitions personnelles les plus hautes, et s'élever dans la hiérarchie des honneurs et de l'argent. Mais, ayant connu de bonne heure les nombreuses plaies de la société, il en ressentit une compassion si profonde qu'elle fit de lui un thérapeute.

Il constata avec effroi que l'Évangile, malgré son action sur la raison et sur l'âme individuelles, n'avait encore vivifié ni la raison des États, ni l'âme des Sociétés. Il trouva surtout que les lois pénales et les institutions pénitentiaires restaient marquées du sceau de la fatalité païenne, comme si, depuis dix-huit siècles, l'Humanité n'avait pas été dotée d'une nouvelle faculté intellectuelle, d'un sens moral nouveau.

La méditation et la régénération sont bonnes à tout, disait-il souvent. Il n'est pas une fonction du corps social que leur puissance rédemptrice ne puisse vivifier.

De Metz passa plusieurs années à observer sur le vif le fonctionnement des tribunaux et des prisons. Entre le Code et lui, l'esprit du Christianisme se dressait avec une telle autorité que le barreau allait y perdre un futur l'Hospital, l'Humanité y gagner un nouvel apôtre, un saint Vincent de Paul laïque.

Remontant à la source du mal, il prit à partie la loi répressive en ce qui concerne les enfants. Sa devise était celle d'un éducateur de premier ordre : « La répression au début de la vie aigrit et n'améliore pas. »

Soucieux de résultats pratiques, de Metz visita divers pays et nota ses observations sur les expériences des nations.

En 1834, il abandonna sa brillante carrière et transforma un château et un domaine princiers en colonie agricole. Ce fut Mettray, dans un magnifique site d'Indre-et-Loire. Il y avait là des enfants de 3 à 20 ans, les petits dirigés par des sœurs

portant le nom de mères de famille, les grands par des hommes dévoués sortant d'une école normale fondée par M. de Metz lui-même.

Cette utopie devint une réalité. Entre 1834 et 1880, c'est par dizaines de milliers que se comptent les hommes sauvés par de Metz du destin antique des païens.

Sans doute, dans les écoles publiques, l'instruction est bonne, mais l'éducation est nulle. Les enfants risquent la mort psychique quand ils tombent de l'entourage familial dans l'enfer des casernes.

Pour les enfants issus de familles aisées et déjà instruits, de Metz fit construire un petit couvent d'une vingtaine de cellules orientées vers l'autel, disant : « Les lettrés sont appelés plus près non du cœur, mais de la pensée de Dieu. »

Revenons à Saint-Yves. Au collège où il débuta, il avait le triste honneur d'être parmi les insubordonnés les plus insupportables. Cette disposition psychologique provenait de ce que l'un de ses maîtres l'avait battu lorsqu'il avait dix ans. Il avait réagi en lui lançant un encrier. Dès lors, s'il recevait une punition, il répondait par une caricature ou une raillerie. À deux punitions, il répondait par des injures, à trois par un discours incendiaire en pleine classe, et à toute violence sur sa personne ou celle de ses petits camarades, par une rébellion armée d'un dictionnaire. Était-il mauvais ou méchant, je ne le crois pas, car jamais une bonne parole ne le trouvait insensible. Mais les menaces le révoltaient jusqu'à la fureur, puis le désespéraient jusqu'à le plonger dans la plus noire mélancolie.

Par la tendresse, des éducateurs psychiques eussent fait de lui tout ce qu'ils eussent voulu. Mais le régime sans âme des lycées produisit sur lui l'effet de la cage sur certains oiseaux. Ils s'attaquent aux barreaux et ne chantent plus jusqu'à leur mort, ou jusqu'à ce que la porte s'ouvre. Saint-Yves réclamait toujours le retour chez ses parents, chez sa mère, aussi sainte que distinguée, chez son père, médecin de grande valeur, homme de la plus admirable et stoïque vertu.

Les bons amis de la famille conseillèrent à ses parents de mettre leur fils entre les mains de M. de Metz. « J'avais alors treize ans, dit Saint-Yves. Je m'attendais à un geôlier, presque à un bourreau, et je jurais de me rendre libre ou de me tuer. Quand j'arrivai à Mettray, tous mes plans furent renversés comme un château de cartes. Jamais homme vivant n'a fait sur moi une impression pareille à celle que me produisit M. de Metz. C'est qu'en effet un saint était devant moi, dans un vieillard grave et charmant, dans un gentilhomme accompli. Je le ressentis avec une émotion si puissante que je me précipitai sur son cœur. Je le serrai dans mes bras avec des convulsions de sanglots mêlés de cris, « Qui êtes-vous donc ? » lui disais-je, oubliant son âge et le mien. Et il répondit : « Votre meilleur ami. »

« Pendant quatre semaines, il me garda près de lui, m'initiant à ses pensées et à ses fondations, me faisant aimer du personnel des directeurs, m'emmenant visiter

les ateliers des fermes et des colons. Je travaillais dans ma belle cellule, près de l'autel de la chapelle, concourant incognito avec les élèves du lycée de Tours, deux classes au-dessus de la mienne, et attrapant les premiers rangs.

« Au bout d'un mois, M. de Metz m'emmena et me dit : « Mon cher ami, je n'ai que faire de vous ici, vous êtes libre, » Un coup de massue sur le cœur ne m'eût pas causé pareille douleur. Il le vit et me consola ainsi : « Je ne puis, en mon âme et conscience, me faire le complice d'un système universitaire que je crois à votre égard inutile et funeste. Tout par la liberté, rien par la contrainte : voilà le fond de votre caractère, et il me plaît ; et je vous aime ainsi comme si vous étiez mon propre enfant. Jamais je ne vous quitterai. Toute votre vie, je serai en pensée avec vous ; et je serai en personne près de vous quand vous m'appellerez. J'entrevois devant vos pas des épreuves sans nombre, des chemins de traverse exceptionnels. Vous avez sur le front le signe d'une vocation que rien n'arrêtera, mais que tout essayera d'entraver. Tant que je vivrai, comptez sur moi ; après ma mort, appelez-moi encore dans vos prières, car je ne cesserai de veiller sur vous. Je vais maintenant vous emmener à vingt lieues d'ici chez un digne prêtre de mes amis, l'abbé Rousseau, curé d'Ingrandes-sur-Loire. Vous vous reposerez là pendant un an dans le travail et dans la paix. »

Après cette période, Saint-Yves reprit ses études dans un lycée de Paris, et ce retour sous le joug ralluma toutes ses rébellions. Après son baccalauréat de lettres, il répondit à un maître grossier par une provocation. Son père craignit de 1e laisser seul à Paris dans ces conditions, et le fit s'engager de force dans l'année, plusieurs années avant sa majorité.

Dépaysé, révolté par les sévérités de la discipline, il appela de nouveau la liberté ou la mort. M. de Metz intervint, adoucit ses parents, et permit à Saint-Yves d'obtenir un diplôme de sciences, puis d'étudier à l'école de médecine navale de Brest.

Après trois ans, le jeune homme prit la variole noire en remplaçant volontairement un interne atteint de la contagion. Convalescent, il obtint un congé renouvelable et se fixa à Jersey, attiré par les œuvres et la gloire de Victor Hugo. Il vécut dans l'enseignement une vie de labeur pendant le jour et d'incessantes études pendant la nuit. M. de Metz lui rendit plusieurs fois visite et lui transmit un savoir que Saint-Yves considérait comme la Tradition et l'Initiation, au sens le plus positif de ces mots.

De ces révélations, je ne citerai que trois.

« Allez jusqu'au bout de votre raison, jusqu'aux dernières limites de votre liberté. Puisque vous aimez en moi la bonté, vous verrez qu'elle est encore plus spirituelle que morale. Le rôle qu'elle joue dans la direction non seulement des individus, mais des peuples, est aussi considérable par son absence que par sa présence.

« Son absence touche au mystère de la Chute, sa présence à celui de la Rédemption.

Le passé et l'avenir du Christianisme, c'est la bonté divine passant à l'état de système intellectuel et social dans l'Humanité. »

Sur la prière ses enseignements n'étaient pas moins remarquables.

« Qui se cherche soi-même en Dieu le fuit, qui s'y perd pour autrui le trouve.

« Plus on expire d'air, plus on en aspire ; plus on en donne plus on en reçoit ; dans la prière la même chose se passe.

« Le Dieu qui entend et qui exauce est en nous. Il est dans l'âme individuelle de chacun de nous comme le souffle dans nos poumons, et il nous rend à l'infini ce qui est à lui.

« La réponse immédiate à la prière est un apaisement, qui donne à l'intelligence plus de lucidité, à l'âme plus de force pour mieux faire le bien, comme pour supporter le mal plus patiemment. C'est donc une force, et même la force des forces, qui peut se développer en nous jusqu'aux grâces que disent les Écritures.

« De plus, tout ce qui est vrai, juste et bon dans nos actes est encore une prière, science ou art, travail, utiles à autrui.

« L'Humanité est le corps de Dieu visible ici-bas : travailler pour elle c'est vivre, se mouvoir et se sentir en Lui, depuis les plus glorieux jusqu'aux plus humbles efforts.

Quoique très réservé sur les sujets politiques qui étaient peu de son goût, il y touchait parfois par sa profonde science de l'Économie sociale.

« Préparez-vous longtemps par l'étude avant de rien publier. Quels livres utiles vous pourrez faire alors !

« Les autres peuples savent encore où ils vont, car ils ne cherchent qu'eux-mêmes et leur bien particulier, ce qui n'est pas une œuvre difficile.

« La Russie suit, dit-on, une tradition, celle du Testament de Pierre le Grand, la Prusse également depuis Frédéric II, l'Angleterre depuis Cromwell, l'Italie depuis Cavour.

« La France seule n'a plus de tradition suivie, parce qu'aucun régime politique n'est de taille à résumer son Histoire. Elle a pourtant un Testament à reprendre, mais il

est social. Il n'émane pas d'un homme ni d'un gouvernement, mais de la Nation tout entière ; vous le trouverez dans les États Généraux ».

Plus tard, Saint-Yves comprit que l'organisation des États Généraux, tels qu'ils ont fonctionné en France à partir de l'an 1302 sous Philippe le Bel, donnait la clef de la seule loi sociale permettant à un pays chrétien de vivre harmonieusement. Il passa la meilleure partie de sa vie à vérifier cette loi et à retrouver la formule générale de la SYNARCHIE[3]. Le mot signifie : gouvernement avec principes. Il est le contraire du mot ANARCHIE, qui signifie gouvernement sans principes. Les dernières paroles citées de M. de Metz ont donc été la lumière centrale à laquelle Saint-Yves a ramené tous ses travaux.

M. de Metz lui avait également parlé de Fabre d'Olivet comme d'un puissant esprit, un grand érudit classique fourvoyé dans la voie du paganisme. Saint-Yves avait à Jersey un ami nommé Adolphe Pelleport, qui adorait Victor Hugo comme un Dieu et présenta Saint-Yves à ce grand poète ainsi qu'à de nombreux proscrits politiques qui discutaient de principes, de doctrines, d'aspirations générales, de sentiments généreux, mais qui s'accablaient d'injures et s'accusaient de tous les crimes lorsque leurs interlocuteurs ne partageaient pas leurs idées sur la politique intérieure de la France. Saint-Yves aimait chez ces hommes ce fond vibrant d'humanité en travail comme l'océan. Quand il retournait parmi les Anglais, c'était la douche froide après la douche chaude. Comparant leur sagesse et leur positivisme avec les généreuses et transcendentales folies des Français, il se prenait parfois à pleurer dans la solitude. Il appelait de ses vœux la Synarchie, recherchait le but de ces marées politiques se chassant et s'exilant d'un stérile pouvoir, et méditait sur le mystère d'un équilibre humain dans sa patrie.

« Ah, se disait-il en regardant les côtes de France, ces grands enfants prodigues de la politique et du socialisme ne sont pas les pires de tes fils, mais souvent les meilleurs ! Que leur manque-t-il ? Peut-être seulement la connaissance d'une loi. Si les autres, tous ceux qui sont là-bas, savaient cette loi, et s'ils avaient une étincelle du feu sacré dont brûlent ceux d'ici, que ne pourrait-on attendre de cette nation ! »

Nous verrons plus loin que cette loi existe bien, et que Saint-Yves consacra vingt ans de sa vie à la découvrir, à la formuler, et à la vérifier. C'est la loi trinitaire de la Synarchie, comportant l'existence de trois chambres représentatives SOCIALES et non politiques, se rapportant aux trois grands ordres d'activités humaines ENSEIGNEMENT, JUSTICE, et ÉCONOMIE.

[3] Bien entendu, la véritable Synarchie décrite par Saint-Yves n'a rien de commun avec les mouvements politiques qui ont usurpé ce nom, notamment sous le gouvernement de Vichy en 1942.

A ces trois chambres correspondent trois pouvoirs politiques. Le chef du gouvernement est chargé d'assurer la liaison entre ces trois pouvoirs. Il dispose donc du Pouvoir, mais ne l'acquiert pas par la démagogie, la ruse, ou la violence. Il est choisi et nommé par le Corps enseignant qui, par la nature de ses fonctions, est seul à disposer de l'Autorité. Celle-ci se trouve donc nettement séparée du Pouvoir, et celui-ci reste subordonné à l'Autorité entièrement pacifique et désarmée de l'ensemble du Corps enseignant. Autrement, le gouvernement n'ayant ni frein ni guide est inéluctablement lancé dans la voie diplomatico-militaire de la violence et de la survivance du plus fort. Mais n'anticipons pas.

Parmi les nobles âmes des exilés vivant à Jersey se trouvait la grand-mère d'Adolphe Pelleport, Madame Virginie Faure. Vivant d'une petite rente qui la confinait dans la misère, elle possédait un trésor sans prix pour Saint-Yves, les livres de Fabre d'Olivet qu'il convoitait depuis si longtemps. Non seulement elle les savait par cœur, mais l'auteur avait été son ami.

Enfin, Saint-Yves allait trouver un arsenal mental contre ce qu'il regardait alors comme le cléricalisme judéo-chrétien, les bigots, les jésuites, et les suppôts de toutes les tyrannies. Il considérait à cette époque le judéo-christianisme comme une sorte de doux rêve éveillé que le soleil de la science devait dissiper. Aux innombrables *pourquoi* et *comment* dont il avait criblé vicaires et curés, ceux-ci n'avaient en effet jamais répondu autrement qu'en murmurant le mot « mystère ».

La poésie des cérémonies du culte plaisait toujours à son cœur, mais dès qu'il raisonnait, sa foi ne tenait plus debout. Le paradis terrestre, les deux arbres inconnus en botanique, le serpent qui parle, tout cela lui semblait une lanterne magique pour petits enfants.

« Parlez-moi encore de Fabre d'Olivet », disait-il à Madame Faure.

Pelleport, qui ne s'intéressait qu'à Victor Hugo, s'endormait chaque soir dans son fauteuil, mais Saint-Yves avait hâte de voir arriver la soirée du lendemain pour lire encore, pour entendre toujours l'histoire secrète de son grand homme. Il avait encore d'autres bons amis possédant des bibliothèques qu'il dévorait. Voici les termes dont il se sert pour décrire cette période de son existence.

« Jamais homme de vingt ans épris d'un amour insatiable de la vérité ne s'est trouvé dans d'aussi exceptionnelles conditions de travail, d'examen, de discussion, et de méditation. Aussi ai-je toujours considéré que c'était la Providence qui avait guidé mes pas vers le seul point du monde où ma pensée pût se former ainsi, et se préparer à produire par la suite ce qu'il plairait à Dieu. Que de nuits j'ai passées dans ma solitude, lisant, méditant, prenant des notes, jusqu'à ce qu'à l'aube mon bon chien vînt gratter à la porte l'heure de la promenade et du bain du matin.

« Je n'ai gardé de ces temps que des souvenirs graves et doux, où ne se mêle aucune amertume, sauf celle de la mer qui mettait deux heures entre la patrie et moi.

« Les œuvres sérieuses que Fabre d'Olivet a laissées sont de premier ordre : *Vers dorés de Pythagore, Histoire philosophique du Genre humain. Langue hébraïque restituée*. Ces trois livres portent la marque d'une véritable vocation intellectuelle, d'une érudition exceptionnelle, toujours mise en œuvre avec une compréhension rare, souvent avec génie. »

En effet, dans la grande tradition ésotérique française transmise par les alchimistes du moyen âge, Fabre d'Olivet constitue le chaînon de l'époque de Napoléon. Ensuite Saint-Yves en fut le continuateur. Quand il eut dévoré les bibliothèques de ses amis, il alla au British Museum de Londres vérifier l'exactitude des sources de Fabre d'Olivet. Elles se transformèrent pour lui en fleuves d'informations aussi vastes et profonds que le Gange, le Nil, et le Mississippi ».

Cependant, l'admiration de Saint-Yves pour son prédécesseur n'était pas exempte de réserves. Quand il eut approfondi les ouvrages de Fabre d'Olivet, il constata que celui-ci avait tendance à se perdre dans la métaphysique et l'abstraction, en négligeant trop souvent l'expérience des réalités historiques. En outre, Fabre d'Olivet avait dû subir quelque peu l'influence des rationalistes et des encyclopédistes de la fin du XVIII^{e} siècle, et sa foi chrétienne s'en était ressentie. Sur ce point, il ne pouvait donc pas se trouver en harmonie complète avec Saint-Yves, dont le cœur brûlait de foi chrétienne et d'amour pour les enseignements évangéliques.

Jamais Saint-Yves ne se serait permis d'écrire un livre ou même une page où son inspiration personnelle aurait été en contradiction avec la philosophie des deux Testaments. Au contraire, il note que l'enseignement de nos Écritures Saintes comporte des formules exotériques, ouvertes, publiques si j'ose dire, concernant le progrès individuel des hommes, mais aussi des formules hermétiques, accessibles seulement aux initiés, traitant des formes politiques et sociales que doivent prendre les organismes gouvernementaux des Nations.

Or les nations ont considérablement évolué depuis deux mille ans, et le temps est venu de rendre public le sens de ces formules secrètes. C'est là ce que Saint-Yves a tenté de faire. Il a montré que les collectivités chrétiennes sont régies par certaines lois spécifiques très différentes de celles qui commandent la conduite des individus. La différence est parallèle à celle qui existe entre l'industrie artisanale et l'organisation des usines géantes construites en vue d'une production massive. Ces dernières comportent une série d'organes et de principes dont l'artisan n'a nul besoin de se préoccuper.

C'est pourquoi Saint-Yves consacre un long chapitre à se présenter en continuateur de l'œuvre de Fabre d'Olivet, et qu'il en élève l'esprit pour mieux le mettre à l'unisson de Jésus-Christ.

Il reproche toutefois à son prédécesseur de ne pas tenir suffisamment compte des leçons de l'Histoire.

Fabre d'Olivet, dit-il, considère la Société humaine comme une matière première sans vie et sans loi propre. Or, rien n'est moins exact, car la Société est un être collectif ayant sa loi physiologique intrinsèque. Le génie gouvernemental, théocratique, républicain, ou autocratique ne consiste nullement à procéder a priori par fantaisie abstraite. Il doit constater purement et simplement la loi du fait social lui-même et en tirer les conséquences. Fabre d'Olivet marque une préférence évidente pour la théocratie, mais sa théorie n'offre aucune garantie de paix. Il ne suffit pas de dire qu'il faut un seul pontife et un seul empereur pour que tout le monde s'y soumette sans conditions. La paix mutuelle entre gouvernements est un problème social avant d'être un problème politique. Seule l'expérience des temps passés indique les formules réellement viables et pratiques. Ce sont celles-là que Saint-Yves s'est efforcé de dégager dans ses MISSIONS, dont l'ensemble constitue une œuvre très supérieure à *l'Histoire philosophique du Genre humain* et aux *Vers dorés de Pythagore*.

Par contre, la valeur scientifique et la portée de la troisième œuvre majeure de Fabre d'Olivet, *La Langue hébraïque restituée*, dépasse de beaucoup les deux autres. C'est un monument immortel qui rassemble en un seul corps l'archéologie, la philologie, la linguistique, et enfin la métaphysique de la parole. C'est la seule grammaire qui soit transcendante sans cesser de demeurer positive.

La conclusion très juste de Fabre d'Olivet est que l'hébreu de Moïse était une des langues secrètes et savantes des prêtres égyptiens. Pour se mettre en état de comprendre cette langue et son génie moitié idéographique et moitié analytique, l'auteur s'est dégagé de tous les préjugés des écoles occidentales et des grammaires de nos différentes langues. Il s'est exclusivement attaché aux divers idiomes dits sémitiques, pour en comparer la structure et la grammaire propres. Après ce travail élémentaire, puis comparatif, fait avec un Arabe d'Égypte fort instruit, Fabre d'Olivet est passé à la généralisation. Là, son génie, armé d'une exceptionnelle érudition gréco-égyptienne s'est trouvé dans son élément face à face avec les dix premiers chapitres de Moïse, et s'est imposé d'en donner une traduction en motivant l'interprétation de chaque mot.

Du temps même de Fabre d'Olivet, l'importance capitale de ce prodigieux travail fut reconnue et valut à l'auteur les moyens de l'imprimer.

Mon admiration[4] pour Fabre d'Olivet s'arrête et fait place à un étonnement mêlé de dépit quand le même homme ayant en main de véritables clefs, ou du moins un bon passe-partout, n'en fait pas usage pour entrer dans le temple judéo-chrétien, qu'il ne soupçonne même pas. En effet, ses préoccupations païennes le rendent aveugle à la synthèse intellectuelle et sociale du Judéo-Christianisme, si visible pourtant, non seulement dans l'ésotérisme du texte hébreu des deux Testaments, mais encore dans l'Histoire universelle et dans sa Loi.

Les aveuglements de ce grand homme tiennent à quatre causes. La première est que, comme, tous les philosophes depuis Platon, il est exclusivement métaphysicien. La seconde est l'hérésie ionienne, la déification de soi pour soi, selon le vers de Lysis :

Au sein des immortels, deviens un Dieu toi-même.

La troisième est la méconnaissance de l'ensemble social au profit exclusif des individualités gouvernementales. La tradition dorienne et judéo-chrétienne dit exactement le contraire. Les pouvoirs politiques des gouvernants y jaillissent des pouvoirs sociaux des gouvernés, et les uns et les autres doivent se pénétrer sans cesse et s'unir comme l'esprit avec la vie, et vice versa.

La quatrième cause de l'aveuglement de Fabre d'Olivet est consécutive aux trois premières, et c'est sa foi dans le régime des castes.

C'est parce qu'il avait ce quadruple voile sur les yeux, que malgré son génie, sa science, son érudition et son travail extraordinaire, d'Olivet n'a pas exercé sur notre pays ni sur l'Humanité l'influence dont il était digne à tant de titres. Il l'exercera désormais, sans aucun danger maintenant, car j'en ai fait la contrepartie dans mes *Missions*.

C'est cette lacune dans le rayon visuel d'un tel maître qui m'a imposé le devoir de faire exactement le contraire avec les mêmes matériaux que lui. A force de persévérance, d'étude, et de foi, j'ai pu tenir ainsi la promesse que j'avais faite à mon initiateur chrétien, à mon maître en économie sociale, en charité et en bonnes œuvres, Frédéric-Auguste de Metz.

Les œuvres que je publie depuis 1882 n'ont qu'un seul but : démontrer une loi qui, étant celle de l'organisation normale des Sociétés, est du même coup la loi de l'Histoire.

En fait de religion et de culte, je n'ai que ceux dans lesquels je suis né, et c'est pour cela que j'aime et respecte toutes les autres communions, car l'Évangile ne dit pas : Tu haïras ton prochain, mais au contraire : Tu l'aimeras comme toi-même.

[4] C'est Saint-Yves qui parle pendant tout le reste de cette page et toute la page suivante.

En politique, je suis pour l'amélioration synarchique du gouvernement existant, celui de mon pays comme ceux de tous ; mais je ne me crois nullement tenu de ce chef à haïr ceux qui pensent différemment.

Dans l'ordre social, je me contente d'être un homme de bonne volonté, servant la paix publique le plus et le mieux qu'il peut, par ses écrits, par ses discours et par sa vie ; mais je ne dis point pour cela « raca » à ceux qui font autrement aujourd'hui, car, étant perfectibles, ils sont appelés à mieux faire demain.

Telle est ma profession de foi religieuse, politique et sociale, et la pratique m'en suffit, sans que je veuille l'imposer à personne, bien que je la souhaite au monde entier.

Ce qui m'a le plus arrêté en chemin pour en arriver à ces simples conclusions, ce sont les contradictions innombrables des notions de mon temps en pareille matière. En religion, la diversité et la rivalité des cultes, en philosophie celles des écoles, en politique celles des systèmes et des partis de gouvernement, en sociologie l'antagonisme des différentes classes économiques, en sciences de toute nature, en arts de toute espèce, l'absence de concordance. Tel est le dédale où je me suis débattu, depuis que je pense, avec une sincérité poussée souvent jusqu'au désespoir, parfois jusqu'à la révolte.

Les défauts qu'on avait reprochés à mon enfance, l'indiscipline contre toute contrainte non consentie, l'âpreté de caractère, la sauvagerie furent les épines protectrices qui empêchèrent ma vocation et ma destinée d'être brisées au moule de cette anarchie commune. Les impressions douloureuses m'inclinèrent à la solitude, d'où l'on sort, disaient les anciens, esprit de lumière ou de ténèbres. Pour m'entraîner à l'étude et à la vertu, j'ai été aussi loin que les ordres monastiques les plus rigoureux, couchant par terre pendant tout mon séjour en Angleterre, et ne m'étant jamais accordé depuis, quand je l'ai pu, autre chose que le lit de camp. Mon régime de vie était et est encore à l'avenant, ce qui contraste singulièrement avec les soifs de bien-être et de luxe que des esprits haineux m'ont prêtées. Or, je ne trouve nul mérite, mais simplement mon plaisir à avoir arrangé de tout temps ma vie comme je l'ai fait. Mon rigorisme purement personnel ne s'est jamais imposé à qui que ce soit, pas plus qu'il ne s'est occupé de ce qu'il convient aux autres de penser ou de faire sous ce rapport.
Le service que j'en attendais, c'était de me tremper moralement et de me rendre inaccessible à tout entraînement du dehors.

***

Dans sa recherche de la Vérité, Saint-Yves ne regardait jamais en arrière et n'expliquait à personne le but qu'il poursuivait. Cela lui valut des hostilités au début de sa carrière d'écrivain, car ses convictions étaient trop fortes pour céder aux opinions d'autrui, et pas assez mûries pour les attirer par la douceur.

Quand sa doctrine fut bien au point et passée à l'état démonstratif, son humeur devint moins âpre. Il considéra ses devoirs plutôt que ses droits, et affirma que toute vérité non ramenée au simple bon sens est inutile au bien commun de l'Humanité.

Uniquement confiné dans l'Économie sociale appuyée sur l'Histoire, il n'a touché aux mystères que pour souligner la concordance de la Religion, de la Science, et de la Loi organique des Sociétés.

Pendant la Commune de 1871, tandis que Paris brûlait, il s'écria : Cet incendie que notre génie national a su éviter pendant cinq cents ans, ce n'est pas Thiers qui l'éteindra à coups de canon, c'est moi, avec une loi vraie, juste, et bonne pour tous. Après la guerre de 1870-1871, Saint-Yves fut nommé fonctionnaire à Paris, au Ministère de l'Intérieur. Six années plus tard, saturé de politique, dégoûté non des hommes, mais de ce qui les divise, il se sentait l'âme d'un mort parmi les vivants. Il songea même à entrer chez les Trappistes pour y disparaître sans laisser de traces de ses convictions.

« Où puiser assez de courage, assez d'enthousiasme dans un assez grand amour de l'Humanité, pour tenter des œuvres qui seraient peut-être au-dessus de mes forces ? Pour la seconde fois, la Providence daigna mettre dans ma vie sa bénédiction ; la première avait été M. de Metz, la seconde devait être ma femme. Un an après, j'étais marié, et la Charité, en comblant mon espérance, confirmait trop ma foi pour ne pas me commander des œuvres. »

Plus tard, quand Saint-Yves commença de publier ses *Missions*, certains politiciens et journalistes en comprirent la portée et se hâtèrent de le calomnier pour ruiner sa réputation. Or, Saint-Yves n'avait rien à se reprocher, bien au contraire. Il termine donc sa biographie par les considérations que voici :

« Il est temps de réveiller ce vieux pays gaulois qui fut celui du franc parler de toutes les honnêtetés, mais où seuls les vices et les péchés capitaux oseront élever la voix et trouver de l'écho, si nous n'y prenons garde.

« Il y a en France comme à Paris des centaines de mille hommes qui sont l'élite, l'espérance, et le recours de ce pays.

« Aucun d'eux n'a sourcillé et ne sourcillera devant tous les canons allemands ; mais si une plume crache contre eux, les voilà en pâmoison.

« Comme au jour du jugement dernier, nos évêques tremblent depuis la mule jusqu'à la mitre quand un certain sectaire les prend à partie. Le monde de la Science, de l'Armée, de la Magistrature, toute la vraie France, se sent plus ou moins défaillir à une attaque dans un journal ou un livre.

« Chez les hommes d'État, c'est encore pis ; chez les mondains, la défaillance va jusqu'à la catalepsie. II y a des gens qui meurent tout simplement de chagrin quand la plume d'une oie enragée ou quand une langue d'aspic a lancé du venin contre eux, fût-ce du fond du ruisseau. Le proverbe de Basile[5] les hante, et ils se disent qu'il en restera toujours quelque chose, et que s'ils cherchent à effacer la tache d'huile, ils vont l'étendre davantage.

« Eh bien non ! Soyez sûr qu'on en dira toujours cent fois plus qu'il n'y en a dans toute votre vie, et que la seule manière d'éclairer l'opinion, c'est d'aller se mettre sous sa toise, comme au Conseil de revision.

« Que tout le monde sache donc qu'à treize ans, écolier rebelle, j'ai passé un mois dans une église, celle de Mettray, puisque j'y ai conquis l'amitié du plus grand homme de bien de ce siècle.

« Que tout le monde sache que je n'ai pas aimé la caserne en temps de paix, mais qu'au premier coup de feu des Prussiens, j'ai pris le paquebot pour toucher la terre de France et courir au canon, pouvant légalement ne pas le faire.

« Que tout le monde sache que j'ai été pauvre avant d'être riche, puisque ma pauvreté laborieuse n'a jamais rien dû à qui que ce soit, et puisque je n'ai fait usage de la richesse que pour le bien.

« Que tout le monde sache que j'ai été très malheureux, avant d'être récompensé d'un saint bonheur, puis que j'essaye d'en montrer ma reconnaissance à Dieu par une vie studieuse et sans tache.

« Que tout le monde sache que j'a été sans titre avant d'en recevoir un, puisque, l'ayant reçu honorablement je le porte de même.

« Que tout le monde sache que je n'ai plagié Fabre d'Olivet ni plus ni moins que tous les auteurs profanes et sacrés, que toutes les bibliothèques, que toutes les sources d'information de notre continent comme des autres ; que tout le monde sache cela, puisque de cette odyssée cyclique de la pensée mes méditations ont rapporté des vérités fondamentales, dont je ne m'attribue même pas le mérite, toute vérité, comme toute loi, n'étant qu'une constatation.

[5] « Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose. »

« Après ce *Pro domo* dont j'ai emprunté le titre à Cicéron se défendant contre d'iniques accusations, je défendrai, dans *Pro Patria*, la France vraie et le vrai Paris contre tous ceux qui les méconnaissent, parce qu'ils n'en connaissent point l'incomparable grandeur. »

***

J'ajoute à cette biographie qu'à mon avis Saint-Yves appartient à la catégorie des initiés spontanés. Il a reçu son premier degré d'initiation, la naissance d'eau et d'esprit, à l'âge de dix-neuf ans, et le second degré vers trente-sept ans, date à partir de laquelle son œuvre philosophique, religieuse, et littéraire change de classe pour atteindre les plus hauts sommets.

Paris, le 4 avril 1949

L'œuvre essentielle de Saint-Yves d'Alveydre est contenue dans ses cinq *livres des Misions*, publiés entre 1882 et 1887. Je passerai complètement sous silence les divers autres volumes écrits antérieurement.

Tous les livres des *Missions* sont consacrés à la recherche historique des principes sur lesquels doivent s'appuyer les institutions des États pour que ceux-ci puissent subsister tout en faisant progresser la civilisation dans une atmosphère de paix et de justice.

Saint-Yves considère donc les enseignements de l'histoire comme des résultats synthétiques d'expériences effectuées dans le grand laboratoire humain constitué par les nations du monde entier. Si un théoricien, tel que Jean-Jacques Rousseau par exemple, formule des idées qui ne sont pas vérifiées par le laboratoire, Saint-Yves les rejette a priori. Si au contraire elles sont vérifiées, elles se trouvent nécessairement incorporées à l'histoire du monde et font désormais partie de l'évolution de l'humanité. Elles constituent alors un FAIT SOCIAL qu'un historien doit faire entrer en ligne de compte dans ses exposés du passé et ses prévisions d'avenir.

L'enseignement officiel des Universités modernes se limite pratiquement à la période de deux mille cinq cents ans qui commence à la fondation de la Rome antique et s'étend jusqu'à nos jours. Il y a pour cela des raisons autres que l'ignorance officielle, quoique celle-ci y joue un grand rôle. Nous essayerons de les discerner un peu plus loin. En attendant, il est évident que cette période de deux mille cinq cents ans est absolument insuffisante pour tirer du laboratoire politique mondial des conclusions valables pour de nombreux siècles.

Cependant, la science officielle admet qu'il a existé des continents tels que l'Atlantide, engloutis par des séismes cosmiques. Quelle fut leur civilisation ? Rien ne prouve qu'elle n'ait pas été plus avancée que la nôtre.

Quelles leçons de sociologie contiennent les livres sacrés de tous les pays, et en particulier les chapitres hermétiques de la Genèse et de l'Apocalypse ?

Sur quels principes et par quels hommes furent fondées les très anciennes civilisations chinoise, égyptienne, et hindoue, qui jouèrent et jouent encore un si grand rôle dans l'histoire ? Quelles furent l'origine et l'évolution de la race rouge, maintenant résiduelle ? Que se passe-t-il derrière le voile des temples de l'Asie centrale ?

Il faudrait posséder un minimum de notions sommaires sur tous ces problèmes pour se permettre de parler de l'avenir. Pour cela, il importe de remonter le cours

de l'histoire pendant de nombreux millénaires. C'est ce qu'a fait Saint-Yves, et il est arrivé à cette conclusion que toutes les formes de gouvernement actuellement existantes sur la terre ont cessé d'être viables. Depuis Jésus-Christ, en particulier, il ne peut plus y avoir de républiques stables, parce que les républiques sont basées sur des formes variées d'esclavage que la conscience publique n'admet plus. Il ne peut non plus y avoir de monarchies ni de dictatures stables, parce qu'elles sont basées sur le droit de vie et de mort dont dispose le souverain ou le dictateur, et que l'humanité n'admet plus ce principe, du moins dans le monde occidental de la race blanche.

Une seule forme de gouvernement reste viable, celle de la SYNARCHIE, qui avait été instituée par Ram 7.400 ans avant Jésus-Christ, lorsqu'il fonda un empire universel asiatico-européen qui dura trois mille cinq cents ans.

Toute l'oeuvre de Saint-Yves tourne autour de la Synarchie. Je vais donc définir ce terme de plusieurs manières, afin que des lecteurs très divers puissent en saisir la portée avec un minimum d'équivoques.

DÉFINITION EN UNE LIGNE : Étymologiquement, Synarchie signifie gouvernement avec principes.

Commentaire : Dans ce sens, le terme s'oppose à tous les gouvernements contemporains qui fonctionnent en Anarchie, c'est-à-dire sans principes. Les ambitieux les plus rusés ou les plus forts s'emparent du pouvoir, au besoin en se servant du suffrage universel comme paravent, mais en le méprisant quasi ouvertement dans les discussions secrètes d'où dépendra le sort de la nation.

DÉFINITION EN TROIS LIGNES : La Synarchie est une forme de gouvernement où les hommes qui disposent du Pouvoir sont subordonnés à ceux qui disposent de l'Autorité.

Commentaire : L'Autorité appartient par nature au Corps enseignant réunissant toutes les institutions du pays qui font profession d'enseigner, depuis les écoles de métiers jusqu'aux ordres religieux et à l'armée, en passant par les universités et les collèges. Le corps enseignant est personnifié par un chef, un Grand Éducateur, qui portait autrefois le titre de Souverain Pontife, mais qui pourrait aussi bien être un laïc, si ce laïc était désigné d'après ses mérites par le Corps enseignant. Le chef du gouvernement exécutif, ainsi que tous les fonctionnaires sont choisis à l'EXAMEN par des jurys ou corps enseignants appropriés. Ils sont révoqués de même. Nul ne peut donc abuser du pouvoir ni s'en emparer par ruse ou violence sans détruire la Synarchie. Le Grand Éducateur ne dispose que de sa science et du respect général pour asseoir son autorité. Le Chef du Gouvernement dispose de la police et de la force armée pour exécuter sa mission de pouvoir politique, et pourtant il reste subordonné à une autorité.

DÉFINITION EN DIX LIGNES : La Synarchie est une formule de gouvernement TRINITAIRE, où les trois fonctions essentielles de l'activité collective des sociétés, Enseignement, Justice, et Économie, sont représentées d'une manière qui leur permet de fonctionner harmonieusement. Pour cela, il existe trois Chambres SOCIALES et non politiques, élues PROFESSIONNELLEMENT au suffrage universel. Elles sont seules chargées de la PREPARATION DES LOIS. À ces trois Chambres correspondent trois corps politiques chargés de promulguer et d'appliquer les lois préparées avec mandat impératif par les trois Chambres sociales. Les corps politiques ne peuvent promulguer que des lois préparées à l'avance par ces Chambres sociales et formulées par elles sous la forme de vœux.

COMMENTAIRE : Cette formule supprime le divorce entre gouvernés et gouvernants. Actuellement, beaucoup de gouvernés s'imaginent qu'ils disposent du pouvoir parce qu'on leur donne un bulletin de vote et qu'on parle de suffrage universel. Mais ils s'aperçoivent bientôt que le système fonctionne à l'encontre de leurs vœux. Cela tient à ce que l'autorité ne se délègue pas. Elle s'exerce, et appartient à celui qui est capable d'enseigner les autres, parce qu'il est plus avancé dans la voie de l'initiation.

Mais les profiteurs du pouvoir se gardent bien de répandre des notions de cet ordre. Ils étouffent les grands penseurs soit par la calomnie, soit par une conspiration du silence, qui constituent un véritable assassinat intellectuel. Si malgré tout, un gêneur arrive à répandre sa doctrine, les gênés ont fréquemment recours à l'assassinat physique. Les choses n'allèrent pas jusque-là pour Saint-Yves, car les deux premiers procédés suffirent à le faire ignorer du grand public pendant soixante ans. Pourtant il fut reçu par divers chefs d'États étrangers et présenta aussi sa doctrine au Gouvernement français et aux chambres électives. Il suivit pour cela la voie officielle et se fit appuyer par des vœux émanant d'un certain nombre de syndicats et d'hommes éminents de son temps.

Je disais qu'aussitôt après une élection politique au suffrage universel, les votants s'aperçoivent que l'élu se retourne contre eux et s'occupe désormais de ses propres intérêts. Le vote lui-même est un véritable acte de divorce, par lequel l'électeur se sépare de son autorité. Quant aux résultats du divorce, je n'en citerai ici qu'un seul exemple : les citoyens gouvernés veulent une monnaie stable et des économies dans l'administration de l'État. Les élus veulent une monnaie malsaine, ce qui constitue un procédé commode pour piller les gouvernés. Ils souhaitent également que les dépenses publiques soient aussi élevées que possible, car ils disposent ainsi du favoritisme qui leur permet de faire fortune, de se faire réélire, et d'obtenir des sinécures honorifiques grassement payées. C'est pourquoi les budgets des États modernes s'enflent sans cesse.

Il n'est peut-être pas inutile d'ajouter à ces définitions un petit tableau synoptique qui se trouve à la fin de la *Mission des Français.* Ce tableau montre le génie politique du peuple français, qui réussit à fonder la première grande nation

moderne en sortant progressivement de la féodalité[6] du moyen âge sous l'égide de certains rois qui s'appuyèrent réellement sur le peuple par l'intermédiaire des États Généraux. Ceux-ci furent convoqués pour la première fois en 1302 par Philippe le Bel à la cathédrale de Notre-Dame de Paris. C'étaient des assemblées électives, sociales et non politiques, qui émettaient des vœux équivalents à la préparation des lois. Jamais la sagesse des États Généraux ne s'est démentie. Au long des quatre siècles où ils furent convoqués, ils ne cessèrent de produire dans le calme d'admirables cahiers de revendications pleins de compétence et dépourvus de passion. Ces cahiers comportent d'étonnants enseignements, utiles jusque dans la période contemporaine. On peut les consulter à la Bibliothèque Nationale, ou lire les ouvrages de leurs commentateurs, en particulier ceux de Georges Picot.

Voici le tableau présentant l'esquisse de la Synarchie issue spontanément du peuple français, à l'époque où il enfantait la Nation. Les détails d'application ne conviendraient plus à une constitution moderne, mais tous les principes y sont, avec leurs promesses de fructification abondante détruites aux XXVII^{e} et XVIII^{e} siècles par des rois autocrates entourés d'une cour de flatteurs, de spéculateurs, et d'usurpateurs de l'autorité religieuse. C'est ici, dans ce tableau synarchique, que le monde entier peut chercher un modèle de politique, et non dans la bruyante et anarchique révolution de 1789.

SYNARCHIE FRANÇAISE ORIGINELLE DU XIV^{e} SIÈCLE

L'autorité.

Elle réside dans le Peuple. Elle ne peut pas se déléguer. Elle s'exerce au moyen d'un triple collège électoral professionnel ayant pour sanction le vote direct de l'impôt.

Organismes issus des Collèges électoraux et représentant :	L'Enseignement.	Clergé sacerdotal. Clergie universitaire.
	La Juridiction.	Cour des Pairs. Noblesse.
	L'Économie.	Cour des Aides. Communes.

[6] féodalité : (nom féminin) Régime politique et social propre au Moyen Age et caractérisé par l'existence de fiefs et de seigneuries. Pouvoir considérable détenu par certaines classes de la société. Tiré d'un dictionnaire.

Le pouvoir.

Il n'existe qu'en vertu d'un mandat impératif.
Il rédige, promulgue, et applique uniquement les lois préparées par l'Autorité. Il dispose de la force armée pour les faire observer.

Organismes représentant les Pouvoirs:	Législatif.	Roi. Conseil d'État.
	Judiciaire.	Parlements. Cour des Comptes.
	Exécutif	Baillis puis Gouvernements. Armée et Police.

Ayant défini la Synarchie de façon aussi complète que possible, je passe à l'exposé général de l'œuvre de Saint-Yves. Elle a consisté à fouiller l'histoire sociale, politique, et religieuse du monde depuis plus de neuf mille ans, pour en tirer une philosophie générale et un exposé des lois cachées que les Sociétés humaines sont obligées de suivre, sous peine de disparaître dans le sang, l'anarchie, les fléaux, et les catastrophes.

Ces lois cachées, inconnues de l'histoire moderne avant Saint-Yves, se résument en quelques principes relativement simples, continuellement mis en échec par la volonté de POUVOIR PERSONNEL manifestée de tous temps par des ambitieux violents, s'érigeant en tyrans politiques, religieux, ou militaires, et s'efforçant de réduire les peuples à l'esclavage. Cette orgueilleuse ambition constitue l'essence du CÉSARISME, appelé aussi NEMRODISME par Saint-Yves, car elle antidate César de bien des centaines de siècles.

Saint-Yves présente donc l'histoire du monde comme une lutte ininterrompue entre des dirigeants égoïstes dont l'anarchie gouvernementale dite d'en haut, provoque et justifie l'anarchie populaire dite d'en bas. Pourtant cette dernière contrarie le grand désir d'harmonie inscrit dans le cœur des hommes.

Vue sous cet angle et confirmée par tous les Initiés, l'histoire du monde prend alors un relief extraordinaire. Il devient possible de la COMPRENDRE au lieu de l'APPRENDRE, ou tout au moins de la comprendre en même temps qu'on l'apprend. Aucun historien de ma connaissance ne l'enseigne mieux que Saint-Yves.

J'analyserai ses livres dans un ordre un peu différent de celui où il les a écrits, pour permettre au lecteur de plonger progressivement dans un passé de plus en plus reculé.
Je rappelle néanmoins que les cinq *Missions* ont été publiées entre 1882 et 1887, parce qu'au moment où j'en reproduirai de nombreux passages, le lecteur pourrait se demander s'ils ont été écrits en 1882, ou en 1949, ou mille ans auparavant, tellement la solidité des principes mis en jeu permet une prévision sûre et facile de certains événements à venir.

Mission des Ouvriers s'adresse au monde contemporain du travail. Dans ce petit livre de soixante-quatre pages, l'auteur précise aux ouvriers la place importante qu'ils peuvent et doivent occuper dans le troisième grand Conseil social, celui de l'Économie.

En même temps, il leur démontre qu'ils ne sont pas qualifiés pour intervenir dans les deux autres Conseils, ceux de la Justice et de l'Enseignement. Quiconque leur affirme le contraire se trompe radicalement, ou alors c'est un démagogue ou un flatteur, cherchant à se tailler une situation imméritée aux dépens des ouvriers.

Saint-Yves vivait en France au moment où furent promulguées les premières lois autorisant les associations professionnelles sans but lucratif. Il considéra ces lois comme un triomphe de l'esprit de liberté, et fonda lui-même l'un des premiers syndicats, celui de la Presse professionnelle.

Dans La France vraie (Mission des Français) on remonte le cours de l'Histoire jusqu'en 1302, année où Philippe le Bel réunit les premiers États Généraux dans la cathédrale de Notre-Dame de Paris. Saint-Yves montre la puissance extraordinaire que donna à la France le système des États Généraux, où des Conseils émanant des gouvernés préparaient des Cahiers de revendications et des textes de lois impératifs, que les gouvernants étaient chargés de codifier et de mettre en vigueur. Dès que ce système fut négligé par les rois de France à tendance césarienne, soit par orgueil, soit sous la pression de leurs courtisans, il s'établit un divorce entre les gouvernés, qui cessèrent de pouvoir se faire entendre, et les gouvernants, qui abusèrent de l'impôt et se mirent à régenter arbitrairement la nation contrairement aux désirs des gouvernés.

L'anarchie d'en haut s'installe. Un roi, Louis XIV, la pousse à son comble en disant : « L'État c'est moi. » II cesse définitivement de convoquer les États Généraux. Le divorce s'accentue, le mépris de la justice fait bouillonner la chaudière du peuple,

et enfin la pression devient trop forte. La chaudière éclate, et c'est la Révolution de 1789, proclamant des principes qu'elle est incapable de traduire par des institutions durables, faute de connaître les lois scientifiques de la sociologie et de suivre les travaux des Initiés.
Alors surgit Napoléon. Son génie organisateur met de l'ordre pour un siècle dans l'administration française. Toutefois, il renouvelle l'erreur toujours fatale de réunir sur sa tête l'autorité et le pouvoir. Son œuvre reste donc nécessairement sans lendemain, tel un sarment détaché du cep.

Puis viennent les temps modernes, où les gouvernements, toujours aussi anarchiques dans leurs principes, resserrent sur les gouvernés une étreinte politique et financière qui les spolie sans cesse des plus importants bienfaits de la civilisation. La guerre, la ruse, l'arbitraire sévissent à l'état permanent à travers royautés, républiques, et empires. Nous approchons enfin du dilemme entre la destruction finale par l'anarchie, et le recours intellectuel et moral à la synarchie.

Grâce à son histoire et à son génie politique propres, la France a servi de laboratoire à l'humanité depuis 1302. Les travaux de ce laboratoire ont abouti à démontrer scientifiquement, et conformément à l'expérience, que les gouvernements royaux et républicains ne comportent aucune stabilité et conduisent à la guerre civile ou à la guerre internationale, parce que les dirigeants disposant du pouvoir cherchent toujours à accaparer aussi l'autorité au lieu de se soumettre à une autorité. Cette tendance ne peut aboutir qu'à une irrémédiable anarchie.

Saint-Yves donne les formules permettant, de mettre fin à l'écrasement diplomatico-militaire que les nations européennes pratiquent ouvertement entre elles depuis le traité de Westphalie, en 1648, et d'inaugurer enfin une ère de véritable paix. Telle est la conclusion de *Mission des Français*.

Remontant à quinze cents ans en arrière, *Mission des Souverains* retrace la perpétuelle violation du droit des peuples dans toute l'Europe par les souverains à tendance césarienne et les Souverains Pontifes s'immisçant dans la politique temporelle. Ce livre fait ressortir le prodigieux redressement qui s'amorce chaque fois qu'une nation a la chance d'être gouvernée par un souverain à tendances non césariennes. Tel fut le cas de la Rome antique sous Numa Pompilius et de la France sous Henri IV, s'entendant avec Elisabeth d'Angleterre à la fin du XVI^{e} siècle. Il faut malheureusement constater qu'au cours des deux derniers millénaires, les souverains véritablement grands d'esprit qui comprenaient leur responsabilité vis-à-vis de leur peuple et de l'humanité ont été systématiquement assassinés à l'instigation du nemrodisme.

Au cours de cette période, le monde occidental a vu naître la Papauté, avec un Souverain Pontife se réclamant de Jésus-Christ. Saint-Yves montre la nécessité absolue d'un Souverain Pontife dans le monde, mais démontre non moins claire-

ment que cette fonction n'a jamais été exercée par le Pontife Romain. Celui-ci, disposant de l'Autorité, a toujours cherché à y adjoindre le Pouvoir. Il est alors devenu en fait un empereur temporel, abaissant sa dignité au niveau de celle des autres empereurs, rois, ou chefs de gouvernements du monde, et perdant par cela même son autorité sur eux.

L'Église catholique, avec son clergé régulier et séculier, et son collège pontifical possède un caractère mixte. L'organisation du Vatican est primordialement un empire politique, et secondairement un pontificat, car elle ne représente plus un corps enseignant faisant universellement autorité. En effet, dans l'histoire, chaque fois que la papauté a dû choisir entre l'autorité appartenant au Pontife et le pouvoir temporel appartenant à son organisme politique, elle a opté pour le pouvoir temporel et diminué d'autant son autorité spirituelle.

Privée d'un véritable Souverain Pontife, la religion occidentale s'est fractionnée en autant d'Églises nationales qu'il existe de pays. Le rôle des ministres du culte, qui serait prépondérant s'ils exerçaient leur mission sous l'égide d'un vrai Souverain Pontife, est devenu secondaire et subordonné à la politique, empoisonné par elle et comme elle par la volonté de domination et les besoins d'argent qui en découlent. Saint-Yves montre comment il faudrait redresser la situation par l'institution d'une Synarchie internationale se superposant à des Synarchies nationales souveraines. C'est à ce prix seulement que l'Occident pourrait recouvrer son autorité, et, s'appuyant sur la Chrétienté, se trouver d'accord avec les Sages des temples d'Asie pour éviter l'invasion de continents entiers par un déluge de barbares.

Mission des Français et *Mission des Souverains* sont des livres de quatre à cinq cents pages accessibles au grand public. Tous deux prouvent que depuis Jésus-Christ les républiques pures et les royaumes purs ne sont plus viables, les républiques parce qu'elles sont essentiellement fondées sur l'esclavage d'une partie de la population, les royaumes parce qu'ils sont essentiellement fondés sur le droit de vie et de mort du souverain sur ses sujets.

Seule la Synarchie, selon la formule esquissée en France en 1302, fournit la base d'un État indéfiniment viable. Elle comporte trois Chambres Électives, à caractère non politique, celle de l'Enseignement, celle de la Justice, et celle de l'Économie. Cette dernière est elle-même divisée en cinq branches : Agriculture, Commerce, Industrie, Finances, et Main-d'Œuvre.

A ces trois Chambres Sociales, émettant des voeux et des projets de lois IMPÉRATIFS, correspondent trois corps disposant respectivement du Pouvoir législatif, du Pouvoir Judiciaire, et du Pouvoir exécutif. Ce dernier n'a le droit de lever un impôt que s'il a été consenti par les Chambres Sociales. On n'accède aux fonctions publiques que par examen. Tous fonctionnaires, y compris les chefs des grands corps politiques, sont révocables, après avis du Conseil d'État ou du

Conseil de l'Éducation, s'il est démontré qu'ils ont failli à leurs devoirs ou tenté d'abuser de leurs fonctions.

Tel est le principe fonctionnel de la Synarchie, qui supprime le divorce entre les gouvernants et les gouvernés. En effet les gouvernants ne font qu'exécuter les vœux des gouvernés, et les gouvernés ont réellement la parole par un vote non anarchique, celui qu'ils sont capables d'émettre avec autorité dans leur profession organisée, hors de l'influence des techniciens-profiteurs du suffrage universel politique, et de la démagogie électorale passionnelle.

Il ressort de cet exposé que le mot « synarchiste », partisan de la synarchie, a un sens, mais que le mot « synarque » n'en a pas. De même, le mot « anarchiste » a un sens, mais le mot « anarque » n'en a pas. Les calomniateurs de Saint-Yves, dans leurs tentatives pour abaisser et salir le grand homme, emploieront donc le mot « synarque » pour semer la confusion par analogie avec le mot monarque, et essayer de faire croire à une tentative de prise de pouvoir par la violence, fort éloignée de la pensée de Saint-Yves, mais fort proche de celle des calomniateurs.

J'en arrive maintenant à l'ouvrage capital de Saint-Yves, la *Mission des Juifs*. Puisque je vais consacrer un chapitre plus détaillé à chacune des *Missions*, je me bornerai ici à indiquer le but que Saint-Yves s'est proposé en écrivant *Mission des Juifs*. Voici comment l'auteur lui-même s'exprime à ce sujet.

* * *

Dans la *Mission des Juifs*, bien que n'ayant pas de sang juif dans les veines, je[7] m'adresse aux Juifs et à leurs savants, comme l'un d'entre eux, car je possède la science orale laissée par Moïse lui-même.

Appuyé sur l'histoire du Monde et sur la leur, je leur démontre que la Synarchie, le Gouvernement arbitral trinitaire tiré des profondeurs de l'initiation de Moïse et de Jésus est la promesse même des Israélites et le triomphe d'Israël par la Chrétienté. J'ai le devoir de témoigner ainsi de la Vérité qui a été confiée à ma garde depuis ma dix-neuvième année. Cette Vérité, je ne la dois à aucun centre d'initiation actuellement existant. Si l'on taxe d'orgueil ce qui n'est en moi que conviction et certitude motivées, je répondrai d'avance que je ne m'exalte certes pas moi-même, mais l'efficacité de la Science et de la Religion dont la synthèse réelle ne constitue qu'un seul et même CHEMIN, qu'une seule et même VÉRITÉ, qu'une seule et même VIE. Il faut être humble et doux de cœur et se sentir pauvre d'esprit comme le dernier des petits enfants pour recevoir avec amour la Tradition et la Vérité. C'est ainsi que je les ai reçues.

[7] C'est Saint-Yves qui parle.

Mais, dira-t-on, que sont la Tradition et la Vérité, et quelles preuves peut-on en donner ? Je réponds : De telles choses ne s'inventent pas. Elles se trouvent là où elles sont, et on les prouve quand et comme il faut. La chaîne de la Tradition n'a jamais été rompue que par le vulgaire et pour lui. La scientifique vérité n'a jamais été obscurcie par le voile des erreurs et des préjugés au point de n'avoir pas attiré quelques intelligences par ses rayons épars à travers les ténèbres d'une époque quelconque.

Ces erreurs et préjugés ont été souvent et longtemps nécessaires. Il ne faut les dissiper d'en haut que lorsqu'il en est temps. Mais lorsque ce temps est arrivé, il faut oser, au prix de tous les sacrifices et d'un invincible courage. Je tiens à dire ici, une fois pour toutes, que je n'écris nullement pour ceux qui se contentent de la forme d'enseignement primaire qu'a revêtue le Judéo-Christianisme. Je respecte cette catégorie nombreuse, comme étant la moins responsable du cours de l'histoire.

Mais le dégagement des vérités naturelles a créé de nouvelles catégories mentales, des Classes Secondaires d'intelligences. C'est à cet ordre d'esprits que mes œuvres s'adressent. C'est dans cette région d'âmes que l'anarchie des doctrines reste une semence perpétuelle d'anarchie politique.

L'échafaudage obscur, informe, souillé de plâtre, est confondu longtemps par les passants avec l'édifice qui s'élève.

« N'y touchez pas », disent les conservateurs —, et ils ont raison — « avant que le monument soit achevé. » Mais vient une heure révolutionnaire où l'esprit destructeur souffle et dit :
« Quoi, c'est là l'Arche Sainte de votre Société ! Quelle dérision dans un siècle de lumière ! Arrière ces fantômes du passé ! Abattons et brûlons ces planches pourries ! »

Au jour marqué, l'échafaudage protecteur tombe comme un vêtement, laissant apparaître en plein soleil la pensée réalisée du divin architecte.

Aujourd'hui, éclairées d'en bas par les sciences naturelles, les intelligences informées par l'Instruction secondaire veulent voir au delà du voile, sous peine de rejeter leur foi et d'entraîner toute la Société judéo-chrétienne dans les convulsions de l'ANARCHIE RATIONNELLE et POLITIQUE. C'est à cette situation décisive des esprits que répondent mes œuvres.

Chrétien, j'ai voulu démontrer à l'Europe que son histoire tend à réaliser la promesse de Jésus-Christ et de Moïse par les seuls moyens qui puissent y conduire : distinction de l'Autorité et du Pouvoir, rétablissement des trois grands Ordres Sociaux alliés, Enseignement, Justice, Économie. Notre continent ne trouvera que là son propre salut.

J'ai pris la plume à une heure de grand désarroi des esprits, heure terrible où même les meilleurs n'attendent plus de l'avenir que des fléaux et ne demandent plus qu'à échapper au déluge de ruines et de sang auquel nous conduit non seulement l'anarchie d'en bas, mais surtout celle des pouvoirs ARBITRAIRES d'en haut. Si l'on songe que depuis douze cents ans, pour les causes signalées dans la *Mission des Souverains*, les Européens se sont conduits en féroces barbares vis-à-vis de toutes les autres races et civilisations, il est impossible de ne pas envisager l'avenir comme un sanglant coucher de soleil.

Chrétiens nominaux, nous ayons traité de diaboliques les religions, traditions, et sciences des autres sociétés humaines. Nous avons assassiné les restes de la Race rouge échappés au dernier déluge, tué les Guanches, asservi la Race noire, opprimé les Sangs-mêlés que nous appelons faussement sémitiques, traité Israël et l'Islam en suppôts de l'enfer, l'Inde brahmanique et bouddhiste en sorcière bonne à brûler, après l'avoir spoliée. Nous avons bousculé, soit diplomatiquement, soit militairement, la Perse et toute l'Asie centrale, leurs cultes, leurs lois, leurs mœurs, avec le dédain, le sectarisme, l'âpre avidité et l'immoralité que l'on sait.

En parvenus d'une civilisation d'hier, nous avons été violenter dans son sommeil la Chine vénérable, pour les plus méprisables motifs.

Enfin, en ce qui regarde l'arrangement de notre propre Chrétienté, c'est la même ruse diplomatique, c'est la même violence militaire qui régissent encore son Gouvernement Général, opposé ainsi à lui-même systématiquement, malgré le témoignage social de Henri IV de France, et cela depuis l'an 1648.

Ah ! lorsqu'on évoque l'esprit de l'Histoire, quand il nous crie à travers les tonnerres des faits accomplis que nous avons commis tous ces crimes, tous ces forfaits, en crucificateurs de la Terre entière et non en adorateurs du Crucifié, on recule épouvanté en voyant animer de notre esprit, armer de nos moyens destructeurs plus de deux cents millions de Musulmans, quatre cents millions de Bouddhistes, plus de cent millions de Brahmanistes, plus de cinq cents millions de Chinois et de Tatares, sans compter les groupes moindres.
Sachons-le bien, et remédions-y à temps : tous ces déluges humains, tous ces océans d'âmes, que l'Âme universelle regarde et écoute aussi bien que nous, tous ces mondes d'esprits vivants ont en eux, pour le Chrétien, pour la Chrétienté, pour tout l'ensemble politique de notre histoire et de notre civilisation, une haine, une exécration bien autrement motivées, hélas ! qu'autrefois les peuples polythéistes pour le Juif et pour Israël tout entier.

Le poids de l'Histoire européenne écrase la tête et le cœur de tout le reste de l'Humanité sur cette Planète, et son âme s'en plaint jusque dans le fond des Cieux ; mais ici-bas, cette tête se redresse, ce cœur bat plus fort ; et nos misérables jalousies nationales galvanisent et arment ces masses formidables, aux mains

desquelles, si nous ne nous repentons pas, Dieu fera retentir d'en haut les trompettes d'airain et tomber les glaives d'acier du Jugement dernier.

C'est pour éviter ces fléaux, ce Destin, ce choc en retour de nos actes passés, c'est pour les conjurer à un siècle d'échéance à peine, que j'ai médité pendant vingt ans les livres que je publie, et qui sont, eux aussi, des actes d'une autre essence, que je confie à Dieu, et que l'avenir justifiera.

Puisse cet avenir être la Synarchie et non l'Anarchie intergouvernementale qui nous régit depuis des siècles. Car lorsque les abîmes seront ouverts, les fléaux déchaînés, quand l'ouragan des chocs en retour[8] retombera sur nous, quand l'Asie et l'Afrique armées par nous, suscitées par nous, viendront réclamer le sanglant payement qu'exige le total des faits accomplis[7], alors il ne sera plus temps d'échapper à l'épouvantable étreinte.

En vain, les Églises latine, grecque, et protestante, s'anathématisant toujours, se réclameront-elles encore de Jésus-Christ. L'Esprit de leur opposition mutuelle, qui est l'Anti-christ même, empêchera d'advenir celui de la Promesse et du Règne de Dieu ; et ce sera alors le Jugement dernier qui tonnera non seulement sur la Terre, mais dans les Cieux indignés.

Les autres collectivités humaines, aidées par les Chrétiens eux-mêmes, entreront en armes dans la Chrétienté, après l'avoir chassée de ses colonies.

En vain, quand les pouvoirs arbitraires de l'Anarchie gouvernementale d'Europe se seront écroulés sur leurs conservateurs massacrés, les destructeurs révolutionnaires diront à l'invasion, crieront au déluge : « Nous ne sommes pas Chrétiens ; nous n'avons pas de Dieu, nous n'avons plus de Maître : que nous voulez-vous ? »

Les autres États Sociaux n'en auront que plus de mépris dans leur colère, au nom de leur propre foi, plus outragée encore par ce blasphème universel que par le fanatisme ignorant de nos Cultes et par la politique féroce de nos États.

Et à travers notre civilisation dévastée, les fruits sanglants de ce fanatisme et de cette politique internationale et coloniale seront foulés aux pieds comme une vendange abominable.

La possibilité d'un tel avenir est entrevue très nettement par beaucoup d'Israélites. Leur situation précaire parmi les autres peuples les force, depuis des milliers d'années, à observer attentivement l'état des milieux humains qu'ils fréquentent. Ils estiment à sa juste valeur la constitution actuelle de l'Europe, fruit du traité

[8] En d'autres termes : le karma collectif, ou loi de rétribution.

diplomatico-militaire de 1618. Ils notent exactement chacun des attentats que la ruse des gouvernements ourdit contre le laborieux édifice des Nationalités, chacun des coups de violence qui ébranlent par le canon les matériaux épars de l'État social chrétien.

L'universelle Église laïque de l'État social européen, qui devance en moralité et en spiritualité les organisations politiques et sacerdotales actuelles, n'est pas constituée encore. Dans cet État social, Israël, couvert par Jésus-Christ, son Souverain Pontife et le nôtre, est encore plus chez lui que chez nous en Europe, et cela de par les droits les plus sacrés. Il lui importe donc au premier chef que le Christianisme s'accomplisse socialement. Il importe essentiellement à Israël de reprendre sa grande mission, d'aider la Chrétienté tout entière à exécuter, en Europe d'abord, sur toute la Terre ensuite, et dans leur immense portée sociale, le Testament de Moïse, et celui de Jésus-Christ, mineure et majeure d'une même conclusion organique.

C'est pourquoi, moi, Chrétien laïque, j'écris ce livre pour les Israélites, dans l'esprit d'une nouvelle et toute scientifique alliance en Jésus-Christ et en Moïse.

***

Le corps même du livre de la *Mission des Juifs* est centré sur le grand empire universel de Ram, qui a réuni l'Asie et l'Europe en un seul gouvernement synarchiquc vers l'année 7.400 avant Jésus-Christ. Fondé à la suite d'une prodigieuse épopée, cet empire a duré trois mille cinq cents ans et laissé des traces politiques profondes jusqu'à nos jours. Il s'est terminé par le schisme anarcho-matérialiste d'Irshou, mais ses principes mêmes ont été revivifiés par les Abramides, Moïse, et Jésus-Christ. Nul ne peut se targuer de COMPRENDRE l'histoire moderne s'il ne connaît pas celle de l'empire de Ram et de la Chrétienté qui lui a fait suite.
Ayant achevé ce livre prodigieux, Saint-Yves le termine par la prière suivante :

La Prière de Saint-Yves

IÊVÊ - IÊSUS ! Seigneur du Ciel et de la Terre, Dieu Social de l'Humanité !

J'ai tenu la promesse que je T'ai faite à genoux à l'âge de dix-neuf ans.

Je T'ai juré de le glorifier dans la Science et dans la Vie du Genre Humain ; je T'ai juré d'y chercher Ton Esprit, Ta Loi, et de ne les démontrer à la raison et à la conscience publiques de mon siècle qu'après les avoir bien pénétrés, dussé-je y mettre soixante ans.

Tu as daigné abréger ce temps d'études. Tu m'as guidé, Tu m'as souri dans la Connaissance, et Tu m'as montré Ta Présence dans la Vie.

C'est pourquoi, Te remerciant et Te glorifiant de toute mon âme et de tout mon esprit, j'élève dans Tes bénédictions cette œuvre toute pleine de Toi.

Tu as régné sur d'anciens peuples dans un Gouvernement Général selon Ta Loi de Vérité, d'Amour et de Paix.

Quand les hommes l'ont transgressée en divisant Ton Union dans l'Esprit et dans la Vie de l'Humanité, Tu as suscité l'Ordre des Abramides, puis Moïse, puis les prophètes et Toi-même en Jésus-Christ, pour que le Genre Humain tout entier fût sauvé de la déchéance de sa Vie Collective et de la loi de Nemrod.

Seigneur ! Des Océans d'Âmes judéo-chrétiennes Te prient dans l'invisible, comme je Te prie ici dans ce Monde visible.

Bénis leurs vœux, bénis leur foi, bénis leur amour, bénis leur espérance, inspire les Vivants par les Âmes glorifiées des Morts, délivre-nous du Mal, et qu'enfin Ta Volonté soit faite et que Ton Règne arrive par la Sanctification de Ton Nom, par la Glorification de Ton Christ et de Sa Loi, Sur la Terre comme au Ciel !

Amen !

Paris, mai 1884.

***

Enfin, *Mission de l'Inde en Europe et Mission de l'Europe en Asie* remonte le cours de l'histoire jusqu'à cinquante-cinq mille ans avant Jésus-Christ.

C'est un petit livre de deux cents pages environ, relatant les contacts de Saint-Yves avec les Maîtres de la Sagesse asiatique. Il contient une série de données qui paraîtront peut-être invraisemblables aux lecteurs non familiarisés avec l'ésotérisme indo-chrétien. Mais pour ceux qui connaissent le sujet, ce livre constitue un document dont la véracité se confirme chaque jour, soit par des découvertes archéologiques, soit par des voyages d'exploration, soit par des relations de personnes en contact avec la hiérarchie des Maîtres à ses divers niveaux.

Il contient beaucoup de données subjectives, c'est-à-dire non susceptibles d'être prouvées autrement que par la réalisation progressive des prophéties qu'il contient, ou par des méthodes échappant à la science officielle de nos jours. Par contre, ladite science est incapable de prouver que les affirmations de Saint-Yves soient fausses. Chaque lecteur doit donc garder, là comme ailleurs, sa pleine indépendance de jugement. Toutefois, le fait qu'une personnalité aussi remarquable que Saint-Yves d'Alveydre affirme quelque chose devrait constituer une présomption de véracité jusqu'à preuve du contraire. Le total des connaissances physiques et hyperphysiques accumulé pendant des millénaires par les Initiés asiatiques, et conservé dans leurs temples et leur Université de l'Agartha, à l'abri des souillures matérialistes européennes, est réellement impressionnant et de nature à inciter les Occidentaux à la modestie, et même à l'humilité.

Par contre, ayant eu tout récemment l'occasion de m'entretenir avec un Hindou cultivé, j'ai eu la joie d'apprendre qu'il avait lu les œuvres de Saint-Yves chez son « gourou » de l'Inde méridionale, où elles sont justement appréciées à leur valeur.

***

Pour les lecteurs qui désireraient approfondir la pensée de Saint-Yves en étudiant les textes originaux, je signalerai que le principal éditeur de ses œuvres est M. Dorbon, 19, boulevard Haussmann, à Paris. C'est lui qui m'a dit que ces œuvres étaient maintenant tombées dans le domaine public et que je pouvais en tirer toutes les citations que je désirais. J'ai encore acheté chez lui, en 1949, quelques exemplaires de *Mission des Ouvriers* et *Mission des Français* dans les éditions originales de 1884 et 1887. Je crois que M. Dorbon possède encore quelques rares exemplaires de la *Mission des Juifs*, non datés, mais probablement réimprimés vers 1890. Par contre, l'édition originale de la *Mission des Souverains* est épuisée depuis longtemps. Pour lire ce livre, en 1937, j'ai dû me rendre à la Bibliothèque Sainte-Geneviève. Mais il a été réimprimé à deux mille exemplaires en 1948 par des admirateurs qui se sont adressés à une imprimerie finlandaise à Helsinki, faute de trouver un éditeur français. Car les livres de Saint-Yves

continuent à être volontairement ignorés du régime politique français de « liberté démocratique ».

Enfin *Mission des Indes* a une histoire assez curieuse. Éditée en 1910 par M. Dorbon, et bientôt épuisée, il a fallu également que je me rende à la Bibliothèque Sainte-Geneviève pour la lire. Mais j'ai appris en 1949 que Saint-Yves avait édité ce livre vers 1886, et qu'il avait brûlé toute l'édition un an plus tard, se rendant compte que presque personne ne comprendrait ses idées, qui étaient par trop en avance sur son époque. M. Dorbon lui-même croyait de bonne foi avoir lancé la première édition en 1910. Un exemplaire avait échappé à l'autodafé, et avait été conservé par un ami de Saint-Yves. A la mort de ses héritiers, on le retrouva dans leur bibliothèque. Mission des Indes doit être rééditée en mai 1949, par les soins de M. Dorbon que je remercie au nom des lecteurs pour ce bienfait.

***

Voici maintenant un exemple de la manière dont il faut s'attendre à être calomnié par la presse lorsqu'on s'efforce de relever le drapeau de la spiritualité française en s'appuyant sur de magnifiques penseurs désintéressés comme Saint-Yves, et de montrer les vices rédhibitoires[9] des systèmes politiques contemporains. Les extraits qui suivent sont tirés d'un article paru dans Le Figaro Littéraire du 26 février 1949 et Intitulé « L'École Polytechnique a-t-elle couvé une Société de pensée ou une conspiration contre la République ? » Les sous-titres ne sont pas moins bruyants et spectaculaires : « Un rêve de Polytechniciens : déduire la politique d'un système d'équations » et « Haro sur la Synarchie ».

Par une ironie du hasard, cet article venimeux signé Robert Coulom parut sur la même page qu'un autre article relatant la découverte, en 1948, du nouveau manuscrit d'Ésaïe. En voici quelques extraits :

Dès les premiers mois de 1931 un groupe d'anciens élèves de l'X[10] animés par M. Gérard Bardet décide de se réunir afin de réfléchir en commun aux remèdes à une crise dont les effets paralysent depuis deux ans l'activité économique du monde. Très vile, l'action de ce centre se trouve doublée par de jeunes équipes qui étudient à fond des questions très précises. En second lieu, on s'attache à la recherche des élites, à la culture des chefs. M. Bardet avait suggéré la formation d'un ministère homogène, composé d'hommes de caractère, désignés pour leur

[9] Signification du mot non présente dans le livre :
rédhibitoire : (adjectif) Qui rend une vente nulle pour cause de vices cachés. Qui constitue un empêchement radical.
[10] Abréviation pour désigner l'École Polytechnique de Paris.

seule compétence. Le 16 janvier 1937, le Courrier Royal, publié sous l'égide du Comte de Paris[11]*, dénonçait avec fougue l'équipe des polytechniciens sociologues et des technocrates industriels : « La ploutocratie change de nom : devenue technocratie, elle projette d'établir sur une économie caporalisée la domination d'un groupe de magnats. »*

Le journal L'Appel *déclare que le chef du groupe (récemment décédé) appartenait « à la plus secrète et à ta plus nocive des loges maçonniques, la Synarchie ».*

HARO SUR LA SYNARCHIE

Ce que les accusations portées, depuis bientôt huit ans, contre la Synarchie ont de curieux, c'est qu'elles proviennent tour à tour de pronazis et de résistants, de gaullistes et de communistes.

Aux yeux de certains, les plus modérés, la synarchie aurait été une société ou plutôt un groupement sans forme définie, qui englobait des intellectuels, représentant les intérêts capitalistes les plus puissants et les principes capitalistes les plus arriérés. S'étant reconnus et choisis d'une part en raison de leurs tendances politiques et sociales, d'autre part en raison de leurs capacités techniques éminentes, ces intellectuels, ces « synarques », auraient préparé, depuis une dizaine d'années, l'occasion d'accéder au pouvoir.

La défaite de 1940 leur ayant fourni l'occasion « divinement surprenante » de s'emparer des leviers de commande de l'État, une loi, celle du 16 août 1940, portant création des Comités d'Organisation industriels et des Sections de répartition, les aurait mis à même d'installer dans ces nouveaux organismes, essentiels à la vie économique du pays, des créatures à eux. Ainsi auraient-ils pu drainer, vers les grosses entreprises capitalistes dont ils étaient les maîtres, les matières premières, les commandes, les crédits.

Ardemment désireux de « protéger la France » du virus socialiste contenu dans l'hitlérisme, les synarques auraient préparé une collaboration future non pas avec Hitler mais avec les magnats catholiques et l'industrie lourde d'Outre-Rhin, en se flattant d'en exclure au plus tôt le caporal-généralissime.

Pour d'autres, la synarchie aurait été (et serait du reste encore) une société ultra-secrète, le « Mouvement Synarchique d'Empire », « cœur invisible du fascisme international ».

[11] Prétendant au trône de France.

Fondé en 1932, le Mouvement se serait insinué, en France, dans les milieux les plus divers; il aurait « noyauté » certains milieux syndicalistes, certaines loges maçonniques. Dominant la « Cagoule », supervisant le « C. S. A. R. », il aurait étendu ses ramifications dans la haute industrie et la haute finance, sous le couvert de groupements d'organisations scientifiques du travail et de cercles d'études économiques, analogues à X-Crise.

Le chef-d'œuvre du Mouvement Synarchique d'Empire aurait été, du moins en France, d'organiser, d'accord avec le haut capitalisme allemand, une « guerre simulée » qui, se terminant par une « bataille truquée », aurait servi de prétexte à « une révolution extorquée par un chantage au désastre », de façon à amener au pouvoir des membres du Mouvement — ou des hommes désignés par eux.

- « Ces Synarques, tout de même, est-on tenté de se dire : quel malheur que des gens capables d'avoir organisé, de A jusqu'à Z, une défaite si parfaitement au point que celle de 1910 ne se soient pas mis en tête de nous organiser plutôt une victoire!... »

Après quoi, on en vient à se dire qu'il serait bien intéressant de connaître les noms de ces synarques, de leurs séides, et de leurs suppôts. En ce qui me concerne, j'ai eu la chance, dont j'avoue qu'elle est insolente, de m'en procurer la liste, officielle et presque complète. J'y parvins, autant le dire tout de suite, par une indiscrétion du Journal officiel où la composition des Comités d'organisation et des sections de répartition figure en toutes lettres. Il y a vraiment chez nous des secrets bien mal gardés!...

Robert Coulom.

Pauvre Robert Coulom inconnu, comment avez-vous pu signer un tel article sans jamais avoir entendu parler de Saint-Yves d'Alveydre ? J'ai tâché de tourner votre ignorance en bienfait en la donnant comme exemple de jugement sectaire a priori causé par une propagande intéressée. Quant à vous, Saint-Yves, mon cher Maître, l'admiration que je vous ai vouée m'autorise à formuler ici le seul reproche que vous méritiez, celui d'avoir dicté vos livres au lieu de les avoir écrits à la main. Ils auraient gagné en puissance et en clarté. Le grand public n'ayant ni le loisir ni le désir profond de lire des livres aussi longs et magistraux que *Mission des Français*, *Mission des Souverains*, et *Mission des Juifs*, vous me forcez à les condenser pour ces lecteurs. Ils seront ainsi connus d'un plus grand nombre.

Grosrouvre (Seine-et-Oise), le 17 avril 1949.

LIVRE III - **Mission des Français -** La France vraie.

Ce livre est divisé en deux parties, intitulées respectivement Pro Domo et Pro Patria. Pro Domo est relativement court et constitue une sorte d'autobiographie, d'où j'ai tiré la majeure partie des indications données précédemment sur la vie de Saint-Yves. Je n'y reviendrai pas ici. Quant à Pro Patria, j'en ai condensé les passages les plus importants sous forme de morceaux choisis caractéristiques, de manière que le lecteur puisse suivre la pensée de l'auteur dans la construction de sa doctrine, et comprendre l'évolution de la France.

J'ai résumé l'œuvre chapitre par chapitre, en me servant presque exclusivement des termes employés par Saint-Yves.

CHAPITRE 1er - **La Synarchie**

L'action politique d'un gouvernement sur un peuple ne peut, sans anarchie, demeurer abstraite de ce peuple, qui est un être collectif vivant. Par conséquent, une loi politique constitutionnelle présuppose une autre loi antérieure, définissant l'organisation sociale des gouvernés. Or, depuis deux mille sept cents ans, on ne voit nulle part de gouvernés juridiquement organisés par une loi sociale. Cette lacune colossale vient du fait qu'il n'y avait jusqu'ici d'association qu'entre les gouvernants, pour maintenir l'asservissement du plus grand nombre. Quant aux gouvernés, leur seul droit naturel était d'assaillir par la force du nombre ces gouvernements de violence.

Ainsi, au lieu d'avoir un ordre social à la base du gouvernement, il y a un désordre systématique, et la politique reposant sur l'inhumanité se met en travers de la Loi de Dieu. Telle est, mise à nu pour la première fois par les *Missions*, la cause scientifique de toutes les anarchies gouvernementales.

Or les gouvernés existent dans la Judéo-Chrétienté. Ils s'appellent Nations, et ont droit à l'existence.

Le tableau suivant montrera le parallélisme des deux Lois, celle des États et celle des Nations.

LOI POLI TIQUE des Gouvernants		LOI SOCIALE des Gouvernés	
Triple pouvoir de l'État	Délibératif. Judiciaire. Exécutif.	Triple pouvoir de la Nation	Enseignant. Juridique. Économique.

J'appelle Synarchie l'alliance de ces deux Lois. Alors, les Conseils sociaux de la nation agissent sur les Conseils politiques du gouvernement : l'Enseignement sur le Délibératif, le Juridique sur le Judiciaire, l'Ordre économique tout entier sur l'Exécutif.

Le premier agit par la science et par le savoir national, le second par la conscience publique, le troisième par le consentement général de l'impôt, tous trois par le concours consultatif des spécialités de leur ressort.

A son tour, le triple pouvoir des gouvernants réagit sur celui des gouvernés, en lui rendant en acte ce qu'il en a reçu en puissance.

CHAPITRE 2 - **Caractère missionnaire de la France**

Saint-Yves a repris dans la *Mission des Juifs* le cadre historique de Fabre d'Olivet. Le champ de ses observations s'étend donc sur soixante-quatorze siècles d'expériences antérieures à la Chrétienté. L'invincible logique de la Loi synarchique qu'il avait découverte le forçait à amener tous les mouvements sociaux dans le fleuve de vie du Judéo-Christianisme, source depuis Abraham, torrent depuis Moïse, artère centrale de l'Humanité depuis le Calvaire.

Enthousiasmé jusqu'à l'extase par l'importance de ce qu'il voyait si objectivement, il constata que sa foi chrétienne s'était changée en certitude, car il pouvait en démontrer rigoureusement les conséquences en la transposant de l'ordre religieux dans toute l'Histoire sociologique de l'humanité.

Mais parmi nos ministres sans cesse renversés par le flot parlementaire, qui donc a le temps de régler ses actes sur l'étude ? Quelques esprits d'élite ont cependant vu que la France seule possède ce caractère de missionnaire des peuples, cœur et cerveau des nations modernes. Mieux que le sentiment, une étude approfondie de son histoire la fait aimer et vénérer de plus en plus. Aucune nation n'a plus qu'elle le sens traditionnel de la Vérité, de la Justice, et de la saine Économie des Sociétés. Aucune n'a plus travaillé à l'avènement du Règne de Dieu, c'est-à-dire de la civilisation judéo-chrétienne et de sa loi.

Si l'on embrasse son histoire entre 1302 et 1882, on y découvre une unité de plan primordiale dont aucun peuple ne peut se targuer. C'est pourquoi Saint-Yves dit avec Machiavel : « Il faut souvent ramener une nation à ses principes », et il ajoute : non pour la faire retourner en arrière, mais pour la guider plus sûrement en avant.

CHAPITRE 3 - **Philippe le Bel**

Pour connaître le régime qui convient à une Nation, il faut examiner l'origine même de sa souveraineté au moment précis où elle émerge d'un chaos et se montre pour la première fois dans une forme nettement déterminée.

Dans la Rome païenne, le droit de conquête est exercé à l'origine par l'Assemblée sectaire des Quintes. À Londres, le même droit est d'abord exercé par les barons normands dont les noms figurent dans le *Doom's Day Book*.

À Paris, au sortir de la féodalité, rien de tel. L'organisation du pays s'y crée le 10 avril 1302 dans notre cathédrale métropolitaine élevée sur les ruines de l'ancien temple d'Isis.

Sur son trône adossé au maître autel est assis Philippe IV dit le Bel, en tenue moitié de magistrat, moitié de prêtre, comme un roi d'Israël ou un Pharaon. À ses pieds est un plébéien, son chancelier Pierre Flotte, symbole des intérêts antiféodaux unissant le roi et les communes. Autour du monarque sont rangés en hémicycle les seigneurs de sa maison et de son conseil privé. Ainsi le gouvernement se conduit comme une représentation de la République.

Devant cette souveraineté politique et JUSTICIÈRE AVANT TOUT, se tient son alliée, la Souveraineté sociale du temps, les États Généraux de 1302. À droite sont les délégués des évêchés et des abbayes. À gauche sont les délégués de la justice d'épée. En allant vers les portes de la cathédrale, on trouve l'Ordre économique représenté par les délégués des bonnes villes et cités. Ce dernier seul n'est pas entaché de féodalité et survivra à la monarchie quand celle-ci, ayant cessé d'être justicière pour devenir césarienne, sombrera dans la révolution.

Ainsi prend corps notre droit public français. Le premier Pouvoir correspond à l'Enseignement, représenté par les Évêques et les Chapitres. Le second correspond à la Juridiction locale représentée en partie par la noblesse d'épée. Le troisième concorde avec l'Économie communale de la Nation représentée par ses délégués municipaux, Échevins, Consuls, Prévôts, etc.

Certes cette représentation est insuffisante et même vicieuse sur certains points. Mais ses cadres forment l'étonnante prophétie d'une Nation tout entière. Ils sont absolument distincts de toutes les constitutions venant du monde païen, romain, grec, macédonien, persan, ou babylonien, et laissent présager tout autre chose que le parlementarisme de Cromwell ou de Washington. Le Pouvoir délibératif est dans le Conseil du Souverain, le Judiciaire dans son Parlement, l'Exécutif dans le Roi et sa représentation directe jusqu'au dernier bailli de village.

Tous ces pouvoirs, esquissant et préfigurant la Synarchie, comportent une sanction très importante, l'étude, la libre discussion, et le libre vote de l'impôt. La sanction économique appartenait aux gouvernés comme l'exécutif aux gouvernants, et ne leur fut jamais contestée en droit.

À la place du seul Clergé, imaginons tous les corps enseignants. À la place de la Noblesse, toutes les juridictions. À la place du Tiers État, toutes les classes économiques de la France actuelle. Établissons un contact consultatif de cette triple compétence avec les trois Pouvoirs de l'État. Voilà la Synarchie constituée.

Admirons la spontanéité extraordinaire de cette Nation qui, d'un seul coup, pressent et arbore la loi du Sinaï et du Calvaire en matière de Souveraineté sociale. L'expérience française nous dit que devant la science comme devant Dieu, il n'y a qu'une seule et même morale pour les gouvernants et les gouvernés.

Plus tard, sous l'influence de la tradition romaine et païenne préconisée par les lettrés ecclésiastiques, les rois de France tendront à anéantir le contrôle des États Généraux. Lors de la formation de l'Ordre des Jésuites, sous Richelieu et Louis XIV, ils deviendront définitivement césariens. Mais faute de pouvoirs sociaux pour les soutenir, ils s'écrouleront. À leur suite, Napoléon Ier, Louis XVIII, la République de 1848, Napoléon III et tous les gouvernements de la III^{e} République crouleront les uns sur les autres, non pas faute de compétence, mais faute d'une base vivante qui est la Loi sociale de la Tradition française et judéo-chrétienne.

Quand ce fonds social a été usé par le Pouvoir politique qui tend toujours à l'absorber au moyen du fonctionnarisme, il ne faut pas hésiter à le refaire avec tout l'art et toute la science nécessaires pour éviter que la Nation ne sombre dans la ruine.

CHAPITRE 4 - **Les États Généraux à Notre-Dame**

Pourquoi Philippe le Bel a-t-il renoncé ainsi spontanément à une partie de son autorité ? Parce qu'il accroissait d'autant son pouvoir, et qu'en s'appuyant sur la Synarchie des États Généraux, il faisait de la France un bloc invincible en cimentant dans une même volonté nationale ses gouvernants et ses gouvernés.

Et pourquoi avait-il besoin de former à tout prix ce bloc invincible ? Parce qu'il ne se sentait pas assez fort pour résister tout seul à la menace que le Pape faisait peser sur lui.
La bulle *Ausculta fili* vient d'être lancée contre le roi de France. Elle le convoque pour l'automne à un concile où les évêques français doivent se rendre, et le roi devra faire plaider sa défense s'il n'est pas présent en personne. Boniface VIII, inquiet de l'indépendance française, veut ressaisir un gouvernement absolu sur les

évêques, réformer le royaume, corriger le roi, et donner à la France un gouvernement soumis à Rome. Les papes disposaient alors d'un immense pouvoir matériel en même temps que d'une autorité appuyée sur l'excommunication, aujourd'hui supportable, autrefois quasi mortelle pour celui qui en était frappé.

Boniface VIII possédait dans tous les royaumes chrétiens une garde impériale puissante et redoutée, armée de châteaux forts, regorgeant de richesses. C'était l'ordre des Templiers, doublé des chevaliers teutoniques. En dehors de cette garde, Boniface avait pour généraux tous les archevêques et évêques, pour légions tout le clergé. C'est pourquoi il rêvait de l'Empire universel, comme Nemrod et César.

La convocation du roi devant le concile montre que c'est bien la tradition césarienne qui s'érigeait à Rome, non en Autorité enseignante, mais en Pouvoir politique et en domination justicière, ce qui est absolument le contraire du régime de Jésus-Christ.

Alors Philippe le Bel expose à la Synarchie des États Généraux les prétentions du césarisme papal à son égard. Le peuple entier va répondre d'instinct et d'inspiration. Spectacle merveilleux. Pierre Flotte lit la bulle. Les trois Ordres écoutent. Puis le roi se lève, grand et superbe, et se tourne d'abord vers les évêques féodaux représentant le Pouvoir enseignant.

« De qui tenez-vous vos biens ? »
« Du Roi ! » répondent-ils.

Puis il se tourne vers les Seigneurs représentant la Justice féodale.

« De qui tenez-vous vos fiefs ? »
« Du Roi ! » s'écrient-ils dans une immense clameur.

Pour terminer, les représentants du Tiers État, le troisième Ordre, font au roi une réponse digne d'un prophète biblique[12].

« C'est grande abomination d'ouïr que ce Boniface entende malement, comme bougre, cette parole d'espiritualité: ce que tu lieras en terre sera lié au ciel. Comme si cela signifiait que si le pape mettait un homme en prison temporelle, Dieu, pour ce, le mettrait en prison au ciel.»

Sous ces rudes paroles, tout l'antique et mystérieux atavisme de la Gaule résonne comme un écho formidable à travers le monde. Toute la France future tient dans cette prophétie, souvenir latent de la vieille mission des Celtes[13].

[12] Et dont le lecteur remarquera l'étonnante AUTORITÉ.

Fort de l'assentiment synarchique de son peuple, Philippe le Bel se lève et dit :

« Ce royaume de France, nos prédécesseurs, avec la grâce de Dieu, l'ont conquis sur les barbares par leur courage. Nous sommes prêts à exposer tout ce que nous possédons pour conserver l'indépendance de la Patrie. Et nous réputons ennemis de notre royaume et de notre personne tous ceux qui adhéreront aux bulles du Pape. »

Chacun des trois Pouvoirs de la Nation écrit le même jour à Rome son indomptable et religieuse volonté, absolument respectueuse du Souverain Pontife chrétien, absolument rebelle au César païen.

Ainsi l'acte diplomatique ouvrant à l'Europe les temps et la civilisation modernes a été dressé par une Synarchie.

Après cet exposé, Saint-Yves raconte l'histoire de Stephen Doushan, le héros serbe qui barra l'Est européen aux Musulmans.

Pourquoi cette parenthèse ? Parce que les sentiments généreux qui tendent à faire passer les principes du christianisme du domaine mystique au domaine politique réclament des races chevaleresques. Au premier rang de celles-ci, il n'y a sur le globe que les Celtes et les Slaves, quelle que soit leur nationalité. Mais plus ces races ont d'élan, plus il faut les intégrer dans un système social précis et résistant. Seule la Synarchie convient à leur tempérament et leur permet de remplir leur mission.

CHAPITRE 5 - **Lacunes**

Dans les États Généraux de 1302, le principe de la Synarchie comporte de graves lacunes. Il manque deux choses dans le premier Ordre : la représentation suffisante et permanente des Universités, et une représentation quelconque des Synagogues. Dans le troisième Ordre manquent les représentations régulières : a) de la Cour des Comptes et de la Cour des Aides, b) des Communes hébraïques, et c) des Communautés rurales.

Les communautés juives ont été exclues de la société politique par la violence et pour des mobiles césariens à partir de Constantin, et surtout de Théodose.

---

[13] Ram, qui fonda l'empire universel 7.400 ans avant J.-C, était un Celte.

Quant à l'Université de Paris, son origine date du X^{e} siècle et fut des plus humbles. En 1215, un légat du Saint-Siège vint remplir une mission vraiment pontificale en rédigeant ses premiers statuts. Elle sut ensuite montrer autant de fermeté devant la domination politique des papes que de respect pour le principe du Pontificat.

CHAPITRE 6 - **La Royauté en face des États Généraux**

Voici quelle était la tradition de l'électorat français, quand les gouvernants convoquaient les États Généraux. La Nation s'examinait de fond en comble, les villes par le Tiers État, les communautés rurales par la Noblesse, les communautés religieuses par le Clergé. Elles dressaient des cahiers de vœux qui étaient portés au centre provincial, où un triple cahier résumait les vœux des trois Ordres. Les députés étaient élus non avec pleins pouvoirs, mais avec une procuration limitée impérativement à la teneur du cahier. Comme ces députés n'avaient pas accès au Pouvoir, ils n'avaient pas d'autres intérêts à servir que ceux des gouvernés.

Arrivés au centre de convocation, les députés se réunissaient pour faire concorder leurs cahiers respectifs, et pouvaient se présenter avec toute leur force devant l'État. L'étude des besoins était continuellement tenue à jour, et les élections sociales n'avaient pas le caractère d'agitation stérile de nos élections politiques. De plus, se faisant par Ordres, elles étaient qualitatives et non quantitatives.

Le Parlement de Paris était à l'origine une Cour de justice, égalitaire, fondée en 1254 sous saint Louis. La monarchie aspira les juristes du Tiers État dans son Parlement de
Justice, qui dédaigna de demander son droit à représentation dans les États Généraux. L'intérêt général aurait voulu, dès 1302, que la qualité de magistrat conférât la noblesse.

Jusqu'à la fin du XII^{e} siècle, les évêques féodaux avaient seuls des notions de justice régulière, étant les seuls lettrés. C'est pourquoi les rois furent si lents à établir une justice laïque. C'est seulement au début du XIV^{e} siècle qu'ils légiféreront ouvertement dans ce sens et nommeront des juges dont les pouvoirs devront être renouvelés tous les ans. Ces magistrats assermentés tomberont du coup sous la dépendance absolue de l'Exécutif politique, ce qui est un des caractères de l'anarchie d'en haut, absolument contraire à l'esprit synarchique français.

Pour échapper à cette autocratie, le Parlement essayera de s'appuyer sur les pouvoirs sociaux de la nation. Ce double jeu lui donnera une certaine indépendance, reposant sur une base fausse, puisque les magistrats resteront nommés par le roi. La situation du Parlement eût été bien plus nette et plus forte s'il s'était fait représenter dans le second Ordre des États Généraux. Alors les États Généraux auraient été forcément convoqués périodiquement. Mais les juristes ont toujours incliné le gouvernement à suivre la tradition païenne et à négliger la souveraineté sociale.

Le Parlement de Paris se divisera en sept chambres, avec de multiples fonctions. Il tendra à devenir l'État à lui seul. Sans point d'appui juridique dans la nation, on voit ainsi prendre naissance une sorte de droit semi-républicain vis-à-vis de la couronne.

Malgré toutes ces lacunes, on ne peut s'empêcher d'admirer la puissante vie sociale de cette vieille France, se refusant à abdiquer devant le pouvoir central les droits imprescriptibles de toute conscience collective. L'Université se réserve un rôle élevé. Les États Généraux n'ont jamais failli à ce qu'ils croyaient être la vérité, la justice, et le bien public. Les remontrances du Parlement aux rois seront souvent animées du même esprit. François I^{er} s'honore en transformant en droit régulier ces coutumes grondeuses. Henri IV demande au Président du Parlement d'où vient ce droit de remontrance. De Harlay lui répond : « Sire, il est inscrit au dos de la loi en vertu de laquelle vous régnez. » Et Henri IV accepte sans sourciller.

Les ministres césariens qui tueront la tradition nationale, Richelieu, Mazarin, Dubois, sont presque tous des hommes d'Église, admirateurs des errements latins. Dans sa lutte contre eux et contre l'arbitraire royal, le Parlement se forgera des armes nombreuses, mais peu sûres, tels que refus d'enregistrement, ligues, grèves, etc... Toutes ces luttes eussent été inutiles si le Parlement avait eu une origine sociale incorporée dans les États Généraux.

L'absence de la magistrature dans le Second Ordre et la majorité abusive des légistes dans le Troisième seront la vraie cause de la Révolution de 1789.

CHAPITRE 7 - **Le vote de l'impôt**

Les États Généraux se sont toujours réservé une sanction : le contrôle des deniers publics, la libre discussion et le libre vote de l'impôt.

Jamais le pouvoir politique n'a osé leur contester ce droit souverain. Mais dans son âpre lutte contre la Synarchie nationale, il a constamment créé des institutions anarchiques derrière lesquelles il s’est dérobé définitivement au contrôle des contribuables.

L'une d'elles fut la Cour des Comptes, que les rois comblèrent de privilèges pour s'en attacher les membres, grâce à des titres nobiliaires, exonérations d'impôts, et faveurs spéciales.

La Souveraineté sociale sentit presque immédiatement le danger. Dès 1355, les États Généraux fondèrent la Cour des Aides. Trois membres de chaque ordre sont élus comme commissaires pour surveiller la perception de l'impôt et statuer sur les contestations. Trois commissaires généraux sont désignés pour statuer en appel.

Au XV[e] siècle, Charles V parvint à transformer la Cour des Aides en un organe de la souveraineté politique consacré aux procès et litiges fiscaux, tandis que la Cour des Comptes se réservait les questions financières.

Ainsi, par abus du pouvoir politique, le gouvernement arrivera à l'impuissance finale en matière économique, après avoir détruit les pouvoirs sociaux de la Nation, seuls capables de le transformer sans le renverser.

Après la Révolution, la loi du 17 septembre 1791 essayera de créer une comptabilité nationale, mais en la plaçant toujours sous la domination du gouvernement politique. De ce fait, la Révolution reprendra au nom du peuple la suite de l'anarchie financière des rois, et non celle de la Synarchie qui était la vraie tradition du pays.

On voit ainsi le danger formidable de laisser sans contrôle aux gouvernements politiques la disposition des honneurs, offices, et traitements par lesquels la monarchie dégénérant en anarchie d'en haut avait mis successivement la main sur les gardiens de l'Économie nationale et de la Justice à tous ses degrés.

CHAPITRE 8 - **Les Templiers et les théologiens**

Le triple électorat de la Nation devançait l'avenir de six siècles. La France est hâtive dans la voie du progrès, prophétique parfois, *initiatrice* toujours, quand elle écoute son propre esprit et son propre cœur.

Un ordre religieux, celui des Templiers, connaissait la portée des institutions synarchiques. Les grands maîtres de cet ordre, presque toujours français, avaient un plan visant à organiser toute l'Europe, et à neutraliser[14] les villes saintes d'Europe et d'Asie. Jacques Molay en particulier avait peut-être l'espérance d'organiser toute la Terre sous un seul Pontife judéo-chrétien et d'entraîner Boniface VIII dans ses vues. Mais ce plan devançait trop le développement progressif des Nations. Il allait à 1'encontre de la politique personnelle de Philippe le Bel, qui était par ailleurs à court d'argent et jaloux de la richesse des Templiers. Mais la volonté royale de Philippe le Bel à elle seule n'était suffisante ni pour déraciner de France l'Ordre du Temple, ni pour repousser le césarisme des papes. Il lui fallait l'appui des États Généraux. Il l'obtint à l'unanimité des trois Ordres, et fit massacrer tous les Templiers. Je n'ai jamais pu regarder cette page sanglante de notre histoire sans un frisson d'horreur. La souveraineté de la France devait payer cher la rançon de cet acte. Privée d'un frein contre la tendance césarienne de ses rois, elle dut subir l'armée permanente, et à sa suite l'impôt permanent.

[14] Nous dirions aujourd'hui : internationaliser.

Un enseignement supérieur basé sur l'Histoire universelle et spécialement destiné aux souverains eût été seul capable de les ramener à la science et à la conscience de leur devoir. Napoléon I[er] sera le seul à penser à ce collège de rois, dont il n'eût fait sans doute qu'une école militaire.

En attendant, chose extraordinaire, c'est le peuple français dans son ensemble qui possède l'*initiation* que l'on voit à peine apparaître spontanément chez quelques grands monarques. Il faudra environ cinq siècles à la France, de 1302 à 1789, pour qu'elle s'aperçoive enfin de l'adultère absolu de ses rois avec la tradition païenne, et qu'elle en devienne folle de désespoir au point de se révolter.

Les théologiens italiens avaient introduit chez nous dès le XII[e] siècle cette méprise des idées. Ainsi, quand saint Thomas d'Aquin, mystique sans formule rationnelle pour ouvrir les mystères, raisonne sur les collectivités humaines, le point de vue social, qu'il ne sait pas être identique au point de vue religieux, lui échappe entièrement. Chez les précepteurs, les confesseurs, les directeurs de conscience, et les prédicateurs des rois et des grands, l'Église pousse au dualisme insoluble entre gouvernants et gouvernés. Loin de se rectifier elle-même conformément à la tradition, elle se fera l'instigatrice et la complice de tous les pouvoirs politiques tendant au despotisme, et s'aliénera ainsi la conscience et l'opinion publique des nations. Quelques siècles plus tard, cette même opinion publique opposera systématiquement politique à politique, et tombera elle-même dans tous les excès naturalistes qu'elle aura reprochés aux théologiens.

CHAPITRE 9 - **Le pouvoir médiateur des États Généraux**

Au sortir d'un bouleversement, tout organisme est soumis à des lois évolutives qui tendent à le remettre en harmonie avec son milieu. C'est ainsi que les États Généraux naquirent après les troubles de la féodalité. Si, par la pensée, nous supprimons leur médiation, il ne reste plus que deux souverainetés face à face, le roi et le peuple, la masse et le centre, voulant toutes deux être politiques, se dévorant pour se reproduire et se reproduisant pour se dévorer, jusqu'à l'accomplissement conscient et libre de la loi d'harmonie.

Le XIV[e] siècle offre en France, dans un temps relativement très court, un cycle complet d'expériences d'autant plus nettes qu'elles se succèdent spontanément, en se provoquant l'une l'autre suivant la loi de série des causes et des effets.

La libre disposition des honneurs, des places, et des deniers publics en faveur des individus ne doit pas appartenir au pouvoir exécutif, mais seulement au pouvoir social de l'enseignement constitué en Pouvoir libre. La Synarchie des États

Généraux comprit cette vérité du premier coup. Mais la Monarchie, qui consentit parfois sous la pression d'un danger ou d'un besoin à subir le contrôle des États Généraux, usa jusqu'au bout de tous les subterfuges possibles pour se dérober à leur réforme. Elle en mourut en 1793, car il n'y a pas de moyen terme en politique pure. C'est l'anarchie d'en haut ou l'anarchie d'en bas. Le seul milieu vivant qui puisse accorder les extrêmes, sans être un trompe-l'œil, est social comme les États Généraux. C'est la Synarchie. Dès le XIV^{e} siècle, elle était l'alliée de la Souveraineté politique.

En voici des preuves nouvelles.

LE LIBRE VOTE DE L'IMPÔT

Les Trois Pouvoirs sociaux de la Nation avaient à leur disposition une sanction, le libre consentement de l'impôt, avec possibilité de contrôle et de réorganisation de l'État en cas de besoin. Louis le Hutin avait reconnu pour lui et ses successeurs que désormais « il ne se lèverait aucuns deniers dans le royaume que du consentement des Trois Estats, qui en feroient en même temps l'emploi et le recouvrement ».

En 1355 par exemple, le chancelier du roi Jean le Bon demanda aux États Généraux : « quel ayde ils pourroient faire au roy, qui fust suffisant pour les frais de guerre ».

Réponse des États Généraux : « Pour avoir la finance pour paier les dits trente mille hommes d'armes, on lèvera sur toutes gens, l'Église, nobles, ou autres, huit deniers par livre sur toutes denrées, et gabelle de sel courra par tout le royaume de France. »

Cet exemple montre que, seule, l'alliance entre la Loi aristotélienne des gouvernants et la Loi organique et sociale des gouvernés constitue l'État national complet, espoir suprême de notre avenir démocratique.

Les meilleurs rois ne comprenaient pas leur rôle autrement. Ainsi, saint Louis, dans son testament, donne à son fils les conseils suivants :

« Regarde avec toute diligence comment tes gens vivent en paix dessous toi, surtout en bonnes villes et cités. Maintiens leurs franchises et libertés. Plus elles seront riches et puissantes, plus tes adversaires craindront de t'assaillir. »

CHAPITRE 10 - **Le roi de France prisonnier des Anglais. Action des États Généraux**

En 1356, à propos du duché de Bordeaux que revendiquait le roi d'Angleterre, les Anglais attaquèrent les Français et les vainquirent à la bataille de Poitiers. Une angoisse terrible saisit la France entière. Son roi Jean le Bon est fait prisonnier, la chevalerie est détruite ou captive. C'est partout la ruine, la famine, l'affolement, les campagnes ravagées, des millions de paysans saignant sous les outrages, bref le tableau habituel de la France en temps d'invasion.

Pierre de la Forest, archevêque de Rouen et grand chancelier, convoque les États Généraux le 17 octobre 1356 et fait appel à des mesures de salut public. Le premier acte de l'assemblée dépasse en bon sens pratique ce que seuls les États-Unis font aujourd'hui dans leur Congrès. Elle demande un sursis pour délibérer, sachant que les grandes assemblées, bonnes pour le vote, sont incompatibles avec les nécessités de l'étude et même de la délibération.

Les États Généraux élisent trois commissions à pleins pouvoirs pour l'objet demandé. Le chancelier demande que les conseillers du roi assistent au travail. On lui opposa un refus respectueux mais formel. Au bout d'un mois, le travail est fini. L'assemblée approuve les mesures proposées et charge les commissaires de les énoncer au Dauphin personnellement, à l'exclusion de son Conseil. Ces mesures comprennent la responsabilité des conseillers du roi Jean depuis son avènement, l'arrestation du Conseil, à commencer par le chancelier, à continuer par le Président du Parlement, le maître des monnaies, les trésoriers, maîtres d'hôtel, et officiers de la maison du roi. La personne du roi restait entièrement respectée.

L'acte d'accusation aurait pu être signé par le prophète Samuel : Avoir flatté le roi, n'avoir pas eu égard dans leurs conseils, ni à la crainte de Dieu, ni à l'honneur du souverain, ni à la misère des peuples ; n'avoir eu en vue que leur intérêt privé, s'occupant uniquement du soin d'acquérir des possessions, d'arracher des dons excessifs, de se faire conférer les uns aux autres ou à leurs amis, dignités et charges, et surtout d'avoir caché au roi la vérité. »

Ainsi, en trois pas, voilà cette Synarchie au sommet de la science sociale, touchant du doigt les raisons pour lesquelles honneurs, offices, et émoluments doivent être distribués à l'examen et non à l'intrigue.

La conclusion des commissions n'est pas moins remarquable : enquête, acquittement des innocents, punition des coupables, formation d'un Conseil synarchique de réforme, composé de douze membres par pouvoir social.

J'ai mis beaucoup d'années à étudier l'Histoire de tous les peuples du monde. Je n'en connais aucun qui, dans un pareil cyclone, ait fait preuve d'une sagacité, d'une sagesse, d'un esprit de réforme et d'organisation comparables.

Le lecteur est prié de prêter une extrême attention au chapitre qui va suivre, car jamais l'expérience des choses politiques et des choses sociales ne se déroulera plus nettement devant son observation que dans les faits qui vont être relatés.

CHAPITRE 11 - **Étienne Marcel**

Le Clergé soutint les vœux de la Synarchie nationale avec persévérance, la Noblesse avec ardeur, le Tiers État avec force. Mais les conseillers du Dauphin les éludèrent et les foulèrent aux pieds. La foule répondit alors à la faiblesse morale par la brutalité physique.

La royauté lança des ordonnances donnant le cours forcé à de nouvelles émissions de papier-monnaie. Alors se dessina le rôle typique d'Étienne Marcel, Prévôt des marchands de Paris, Président du Tiers État, pure incarnation du peuple parisien avec ses qualités sociales et ses défauts politiques.

Le 14 janvier 1357, le Dauphin revenait de Metz ayant nommé un cardinal comme chancelier. Ce seul fait suffirait à prouver tout ce que j'ai dit au sujet des théologiens et du césarisme des papes en matière de gouvernement. Les États Généraux sont absents. Seuls les gouvernants et les gouvernés politiques sont en présence, sans médiation sociale entre eux. Le Dauphin Charles somme Étienne Marcel de laisser passer la nouvelle émission de papier-monnaie. Peuple et prévôts en armes refusent à l'unanimité et forcent Charles à ne plus changer le titre des deniers publics. Le roi, anarchiste politique d'en haut, courbe la tête devant l'anarchie d'en bas et, pour sa propre sauvegarde, convoque les États Généraux pour le 3 mars 1357. Ceux-ci exigent aussitôt la destitution du Conseil du Roi et l'envoi dans toute la France de réformateurs, élus par les trois Ordres et officiellement approuvés par le Dauphin. Ainsi la Synarchie apaise la révolution sans faire reculer les réformes.

Entre temps, les Anglais à Bordeaux, détenant prisonnier le roi Jean, observent le jeu de nos institutions libres et font tout ce qu'ils peuvent pour nous en priver. Ils signent une trêve avec le roi Jean, qui dépêche des émissaires à Paris pour annoncer la paix et protester formellement contre le pouvoir des États Généraux.

C'était irriter le foyer parisien de l'émeute et le transformer en volcan. Le Dauphin se trouva face à face avec l'anarchie des rues. Il désobéit à son roi et appela encore une fois la médiation des États Généraux le 4 novembre 1357.

Cette fois, Étienne Marcel devint absolument politicien et milita contre la monarchie en se rangeant au parti du roi de Navarre amené en triomphe à Paris. Alors les

commissaires des deux premiers ordres, partisans de la formule synarchique trinitaire, se désolidarisèrent d'Étienne Marcel et quittèrent le Conseil de Réforme.

Quatre siècles et demi plus tard, on verra exactement la même distinction entre les idées transformatrices de la Nation en 1789 et les instincts destructeurs de la démagogie en 1793.
Étienne Marcel, subissant la poussée de la foule, se jeta dans l'altération des monnaies qu'on avait imputée à crime au Conseil du roi. Il tomba dans la démagogie, et ne fut plus maître du courant qu'il avait suscité. Comme toujours, le meneur était mené, car tout courant populaire est torrent, et tout homme politique y devient épave, à moins d'agir en ingénieur social pour transformer le torrent en fleuve et l'endiguer dans la Synarchie.

Le Dauphin, aussi énergique qu'habile, disputa pied à pied, au centre même de Paris, la faveur populaire qu'usurpait Étienne Marcel.

Celui-ci livra la Porte Saint-Denis à Charles le Mauvais, pour lui permettre de prendre la dictature définitive de la révolution. Alors les échevins eux-mêmes s'armèrent contre Étienne Marcel, et l'un d'eux, Jehan Maillard, l'ayant rencontré, lui fendit la tête d'un coup de hache. Sa mort évita l'avènement d'un dictateur, et peut-être d'un César.

Je salue néanmoins la dépouille d'Étienne Marcel, premier des naufragés politiques de Paris, héros de la réforme en présence des États Généraux, martyr de l'anarchie des gouvernants en leur absence.

Paris, tête de la France, et j'ose le dire encore en 1887 tête du monde, n'est exposé aux révolutions que si son organisme synarchique traditionnel lui manque, ou si les vœux du peuple sont méconnus par le pouvoir central.

CHAPITRE 12 - **Le XIV^{e} siècle**

Le XIV^{e} siècle est le véritable champ d'observation des origines de notre société synarchique. Tous ses principes constitutifs s'y trouvent en forme, en action, en jeu mutuel. Au cours des siècles suivants, nous n'aurons plus affaire qu'à des conséquences sur lesquelles nous pourrons passer rapidement. Je ne crois pas qu'on puisse taxer d'idéologie l'observation consciencieuse de pareilles expériences. J'ai respecté scrupuleusement les sujets que je traitais, sans exposer la moindre théorie personnelle, et en laissant surgir la loi des faits. Je vais indiquer maintenant comment la loi judéo-chrétienne de la Synarchie fut l'initiatrice de tous les progrès qui honorent notre civilisation.

En France, cette loi a laissé un testament tellement grand, lumineux, et pratique, qu'il confond la pensée. Ce sont les cahiers des États Généraux. Les rares ordonnances progressistes de nos rois viennent de là comme des gouttes d'eau d'un océan. Les conquêtes de 1789 n'en sont qu'une grande marée. Si une étude est capable de rapprocher les hommes de droite et de gauche qui se combattent politiquement, depuis les Jésuites jusqu'aux Francs-Maçons, c'est bien celle des États Généraux. La distinction entre la Loi politique et la Loi sociale n'a été faite nulle part avant moi, et pourtant c'est la seule qui puisse résoudre les anarchies présentes et à venir.

Chose curieuse, ce point capital a échappé même aux auteurs qui se sont spécialement occupés des États Généraux. Je n'insisterai que sur le plus remarquable d'entre eux, Georges Picot, à qui je passe la parole. « Le refus d'étudier ce qui a précédé la Révolution de 1789 provient d'un amour-propre désordonné. Les esprits jeunes, plus ardents que sages, se croient dispensés de l'étude par le dédain du passé. Ils repoussent avec mépris l'examen de nos origines, et cette tendance devient peu à peu un système de partis. »

Malheureusement, les conclusions finales de Georges Picot ne relèvent que du politicien parlementaire. Hélas, l'expérience montre que le dernier mot du progrès n'est pas dit quand les délégués des gouvernés deviennent gouvernementaux.

Cependant, Georges Picot regrette que, sous l'ancien régime, les États Généraux ne soient jamais devenus une institution de gouvernement. Tel était cependant le vœu des Templiers, et peut-être du pape Boniface VIII. De nos jours, j'estimerais plus prudent de reprendre la vraie suite d'affaires des États Généraux, qui est celle des gouvernés.

Georges Picot laisse prudemment dans l'ombre les points qui touchent aux questions politiques sous prétexte de religion. C'est ainsi que j'aurai à parler de la recrudescence de césarisme qui pèsera sur les évêques français à partir du Concile de Trente, après la formation de la Compagnie de Jésus. Il est de mode de

ne plus aborder à fond les questions brûlantes. Tout au moins ne les étudie-t-on plus qu'en présentant le pour et le contre assez habilement pour ne pas se compromettre en proposant une conclusion ferme. Prêt à tous les sacrifices, et absolument indépendant, je dirai à mes risques et périls toute ma pensée en ces graves matières.

J'irai jusqu'à prouver aux Jésuites qu'ils ont tout à perdre, dans les nations modernes, en poussant les gouvernements au césarisme impliquant l'anarchie d'en haut, et tout à gagner en collaborant par la Synarchie au programme social judéo-chrétien.

D'autre part, l'absorption continue et exclusive des délégués électoraux dans les pouvoirs politiques, selon la formule anglaise, ne permet pas davantage de remettre notre Histoire sur ses rails, à la tête des peuples civilisés.

CHAPITRE 13 - **Sagesse des Pouvoirs sociaux**

Dans ce chapitre, je mettrai sous les yeux du lecteur des citations nombreuses empruntées soit aux représentants des Pouvoirs sociaux, soit à ceux du Gouvernement. Elles confirmeront que la théorie des gouvernements purement politiques est une hérésie sociale en France.

La souveraineté politique n'est qu'une FONCTION de la souveraineté sociale. Elle n'en est pas une ABDICATION, même temporaire. Gouvernement et Nation alliés forment l'État normal, politique et social à la fois, masculin et féminin selon le symbolisme dorien[15]. La recrudescence de césarisme en Europe centrale nous impose de revenir à notre Loi propre pour notre salut. Dégageons-nous donc une bonne fois de tous nos préjugés politiques. La féodalité est bien morte. Il nous faut rebâtir avec des éléments actuels. Il faut que tôt ou tard la démocratie française ait ses États Généraux et ses trois pouvoirs sociaux. Du XIV^{e} au XVI^{e} siècle, notre royaume a été plus véritablement républicain que jamais Rome, ni la Grèce, ni aucune république ne le furent, tandis que la république actuelle n'est qu'un interrègne du césarisme. Voilà le fait capital qui a échappé à tous les historiens et qui motive de manière urgente le présent livre.

Je ne citerai qu'une conséquence de ce fait. Quand un gouvernement français reçoit une secousse militaire du dehors, ou une poussée tumultuaire du dedans, il croule faute d'une base vivante qui le soutienne en temps normal et puisse le

[15] Le principe DORIEN d'équilibre et d'harmonie s'oppose au principe IONIEN de prédominance matérialiste. On verra leur influence de façon plus détaillée dans l'analyse de la *Mission des Juifs*.

redresser en temps de crise. Une fois par terre, il est condamné à mort, et sa tradition uniquement politique se brise en autant de morceaux qu'il existe de partis doctrinaires. Il n'y a plus de médiation pour sauvegarder l'État de l'anarchie.

I.—Aux États Généraux de 1360, le roi lui-même se lève pour dire à tous que « s'ils voyaient qu'il eust fait quelque chose qu'il ne dust, ils le dissent, et il corrigerait ce qu'il avait fait, car il était encore temps de réparer ».

II. — Le 16 novembre 1380, le chancelier de Dormans dit officiellement : « Les rois auront beau le nier cent fois, c'est par la volonté des peuples qu'ils règnent, et c'est la force des peuples qui les rend redoutables. »

III.— En juillet 1401, discours au roi Charles VI. « On se montre indigne du titre de roi lorsqu'on écrase ses sujets d'exactions injustes. L'histoire des temps passés prouve qu'en pareil cas un prince mérite d'être déposé. »

IV. — En 1427, les États Généraux envoient à Charles VII des *ambassadeurs* pour lui rappeler qu'aucun impôt ne doit être établi « sans premièrement appeler à ce et faire assembler le Conseil et les députés des trois Estats ».

V. — Aux États Généraux de Tours, en janvier 1483, le chancelier Guillaume de Rochefort, dans son discours d'ouverture, fait ressortir la fidélité du peuple de France à son roi.

VI. — Les courtisans émettent comme toujours des doctrines contraires à la Synarchie.

« Le seul but des États Généraux, dit l'un d'eux, est de diminuer l'autorité royale. Un roi est fait pour gouverner et peut prendre, suivant les besoins du royaume, tous les biens de ses sujets. Je connais les vilains et les manants. Ils ne doivent pas entrevoir la liberté. Il leur faut le joug. »

VII. Masselin, à Tours en 1483, répond à ces flatteurs par un solennel discours.

« Celui qui est supérieur au monde par sa situation doit lui être supérieur en sollicitude. Trouve-t-il l'État surchargé de contributions, ou les payant sans nécessité, il est de sa justice de les supprimer jusqu'à la dernière, ou tout au moins de les modérer. En agissant ainsi, il ne fait ni grâce ni courtoisie au peuple, mais il accomplit un devoir de justice... Le peuple est souverain propriétaire des biens qu'il possède. Il n'est pas permis de les lui enlever lorsqu'il s'y oppose tout entier. Il est d'une condition libre, il n'est point esclave... S'il y a auprès du jeune roi des hommes pervers et des accapareurs de domaines confisqués, nous demandons à nouveau qu'ils soient chassés et remplacés. »

VIII. À la même date, les États Généraux revendiquent le droit de tutelle pendant la minorité du roi. Philippe Pot, sénéchal de Bourgogne, dit :

« Sur ce point, aucune ordonnance fondamentale n'attribue aux princes du sang, ou à l'un d'eux, la direction des affaires. Tout est donc à régler, et il faut le faire sans hésiter. Ne laissons rien flotter dans le vague, n'abandonnons pas le salut de l'État à l'arbitraire d'un petit nombre. Comme toujours, il faut fixer une règle et tracer une conduite. Or la royauté est une dignité, et non la propriété du prince. Les princes, avec leur immense pouvoir, doivent conduire l'État à des destinées meilleures. S'ils font le contraire, ce sont des tyrans, et ils ressemblent à des pasteurs qui dévoreraient leurs brebis. Il importe donc extrêmement au peuple quelle loi et quel chef le dirigent. *J'appelle peuple, non seulement la plèbe et les vilains, mais encore tous les hommes de chaque Ordre, à ce point que, sous le nom d'États Généraux, je comprends même les princes. Ainsi vous, députés des trois États, vous êtes les dépositaires de la volonté de tous. Dès lors pourquoi craignez-vous d'organiser le gouvernement ?* »

IX. En 1576, le roi Henri III dit lui-même dans un discours : « La tenue des États Généraux est un remède pour guérir, avec les bons conseils des sujets et la sainte résolution du prince, les maladies que le long espace de temps et la négligence dans l'observation des ordonnances du royaume ont laissé prendre pied. Elle raffermit l'autorité du souverain, loin de l'ébranler ou de la diminuer comme d'aucuns, déguisant la vérité, voudraient le faire croire. Je veux me lier par serment solennel sur les Saints Évangiles d'observer toutes choses arrêtées, comme lois sacrées, sans me réserver à moi-même la licence de m'en départir à l'avenir sous quelque prétexte que ce soit. »

Parallèlement, l'Église catholique de France a toujours regardé la fréquence des Conciles provinciaux, nationaux, généraux, œcuméniques, comme l'unique remède à ses maux.

Ainsi partout et toujours, on trouve inattaquable en droit la double loi unissant les gouvernants et les gouvernés. Mais dans la pratique, c'est autre chose. Le cardinal de Richelieu ira jusqu'à dire que « le pape est le chapelain de l'Empereur ».

Quant au Parlement lui-même, il s'était déjà suicidé moralement sous François Ier, en déclarant le 24 juillet 1527 « que les rois sont au-dessus des lois, et que les lois ne peuvent les contraindre ».

Tandis que le cruel François Ier faisait brûler les « hérétiques », le pape Paul III lui écrivait la lettre suivante, véritablement digne d'un Souverain Pontife. « Rappelez-vous que vous portez le beau titre de roi très chrétien, et que le Dieu créateur a plus usé de miséricorde que de rigoureuse justice... »

Pour résumer ce chapitre, je dirai que la Souveraineté sociale engendre la Souveraineté politique. Elle a donc le droit de la régénérer perpétuellement par l'Assemblée de ses trois Pouvoirs propres, et par les triples délégations correspondantes.

Hélas, à partir du XVII^{e} siècle on voit peu à peu cesser les Conciles dans l'Église, et de même, il n'y aura plus qu'une seule assemblée des États Généraux jusqu'en 1789.

CHAPITRE 14 - **Fondation de l'Ordre des Jésuites. Loyola et Calvin**

En 1534, le jour de l'Assomption, prend place à Paris un événement capital[16] de l'histoire de France et de l'histoire européenne. Sept hommes gravissent la butte Montmartre, entrent dans la chapelle d'un couvent de religieuses, s'agenouillent devant l'autel de la Vierge, et prononcent trois vœux : se contenter du nécessaire, convertir les infidèles, aller en pèlerinage à Jérusalem, et en cas d'impossibilité, se mettre au service de la papauté.

Ces sept hommes s'appelaient Ignace de Loyola, Pierre Fabre, François Xavier, Lainez, Salmeron, Bobadilla, et Rodriguez. La Compagnie de Jésus, qui s'adaptait si parfaitement à la volonté césarienne des papes et devait avoir une influence si profonde sur les dirigeants de la France, était fondée, mais ne prit ce nom qu'en 1539. Ignace remit alors au cardinal Contarini des statuts extrêmement généraux, comprenant le service de la papauté, la prédication, la confession, l'instruction de la jeunesse, la propagation de la foi, bref, toutes les prérogatives sacerdotales.

Le 27 septembre 1540, l'Ordre fut approuvé par le pape. En 1541, Ignace de Loyola devint son premier général. En 1545, les Jésuites reçurent la faculté d'exercer les fonctions du ministère sacré en tous lieux, dans toutes les églises, et de donner l'absolution dans tous les cas réservés au Saint-Siège. Le 14 mars 1543, ils avaient obtenu une prérogative encore plus importante, celle d'accroître leur nombre à leur guise et de changer leurs statuts sans autorisation préalable du pape.

Ce fut avec ces pleins pouvoirs impériaux que la Compagnie de Jésus, croyant bon de lutter contre toutes les indépendances et de consacrer toute sa force intellectuelle, morale, et matérielle à accroître la puissance temporelle de la papauté, prépara et mena la réaction politique européenne. Les Jésuites Lainez, Salmeron, et Le Jay présidèrent le Concile de Trente, qui dura de 1545 à 1562, avec une interruption de dix-huit mois et une autre de dix ans. Surtout pendant les seize premières séances où l'Église de France n'était pas représentée, le Concile fut politiquement réactionnaire, sectaire, exclusivement romain et hispano-italien. Les protestants furent excommuniés dès l'abord, sans même être entendus comme l'avait demandé l'empereur d'Autriche Charles-Quint. Ils ne demandaient d'ailleurs que l'indépendance politique en Suisse, en Allemagne, au Danemark, en Suède, et en Angleterre.

Ouvrant les États Généraux le 24 août 1560, Michel de l'Hospital, chancelier du roi de France, répondait au Concile de Trente : « À tous ces mots diaboliques, factions, séditions, luthériens, huguenots, papistes, substituons le beau nom de

[16] Comparable comme importance à l'arrivée de Lénine à Moscou en 1917.

Chrétiens. En attendant, que le Clergé français multiplie les œuvres de charité pour ramener par la douceur et non par la rigueur. »

Mais, appuyée sur les fanatiques, sur les politiciens de la Ligue, et sur l'empire austro-espagnol, la Compagnie de Jésus menait en France et en Europe l'agitation césarienne dont on retrouvera l'histoire dans *Mission des Souverains*. Quant à la masse du clergé, fanatisée par les prédicateurs de la Ligue, elle faisait appel aux tribunaux séculiers contre l'hérésie.

Incitant nos souverains, nos évêques, notre noblesse à l'anarchie d'en haut, les Jésuites poussaient la nation à l'anarchie d'en bas, au dualisme des gouvernants et des gouvernés, bref, ils faisaient sortir la France de sa tradition et de sa voie.

Le Césarisme est un fléau comparable à la meule qui brise et égalise par la force les éléments qui ne savent pas se légiférer eux-mêmes par la concorde. Avant d'en examiner les ultimes conséquences, on peut se demander comment il a pu naître dans un Ordre dont les fondateurs croyaient agir dans le plus pur esprit d'idéalisme. Pour le savoir, il faut connaître l'ambiance dans laquelle se forma le caractère d'Ignace de Loyola.

Celui-ci avait étudié au collège Montaigu d'où Calvin venait de sortir, et où, comme partout, on enseignait exclusivement la Scolastique et les doctrines de saint Thomas d'Aquin. Ce programme impliquait une profonde influence judéo-chrétienne, qui restait malheureusement à l'état mystique. Il passionnait l'âme sans envahir l'intelligence, et sans l'informer des lois sociales. Celles-ci restaient ignorées. En ces matières collectives, on enseignait le naturalisme exotérique et politicien d'Aristote, qui restait finalement seul à imprégner la raison.

Or, voici comment s'exprimait en son temps Aristote, précepteur d'Alexandre le Grand :

Sur la vraie richesse : « L'art de la guerre est un moyen d'acquisition naturel. Il semble que la Nature lui imprime le sceau de la justice. C'est par ce procédé que le sage administrateur doit avoir d'avance sous la main les moyens d'abondance nécessaires ou bien être en état de les acquérir. C'est là ce qu'on doit appeler la vraie richesse. »

Sur l'esclavage : « N'est-il point démontré que la Nature elle-même a créé l'esclavage ? Elle donne à l'esclave des membres robustes pour les travaux grossiers, et à l'homme libre un corps droit, sans destination pour les ouvrages serviles... Il est donc utile et juste que l'esclave obéisse. »

Sur l'État : « L'État est dans la Nature. »

Or, cela n'est pas vrai. L'État est au-dessus de la Nature, la Société aussi. Ils sont dans l'Humanité, et par elle dans la Divinité.

Je comprends parfaitement qu'Aristote, sectateur du principe ionien ou physique[17], en tire toutes les conséquences logiques. Mais les théologiens n'existent qu'en vertu du principe dorien ou spirituel. Comment peuvent-ils abdiquer en matière de gouvernement la doctrine chrétienne ou moïsiaque qu'ils devraient prôner ? Exclusivement par ignorance et inconscience. Ils devront donc se réjouir d'apprendre ce qui précède et ce qui suit.

Tous les maux du judéo-christianisme viennent du fait que sa politique n'est régie que par la synthèse gouvernementale d'Aristote et des païens, c'est-à-dire par la loi de la jungle, alors que les consciences individuelles ont été élevées par Jésus-Christ à un niveau qui ne tolère plus les conceptions césariennes d'Aristote.

Ainsi Ignace de Loyola et Calvin, nourris tous deux des mêmes enseignements, sortant du même collège, allaient mettre le même sentiment chrétien, la même force morale, au service de deux causes en apparence opposées, le Pouvoir et la Liberté. Tous deux allaient suivre la tradition politique païenne des Gréco-Latins, tout en croyant de bonne foi observer celle de Moïse, des Prophètes, et de Jésus-Christ.

Jamais dévouement plus sincère que celui d'Ignace de Loyola ne se donna en holocauste à la direction de l'Église latine. Émettre un doute sur sa pureté d'intention, c'est ne pas connaître les mobiles des actions objectives. Ne pas respecter ce dévouement, c'est être inapte à le ressentir soi-même. Honneur aux âmes capables d'élever comme Loyola leur pensée au-dessus de leur siècle dans un saint amour !

Ignace et Calvin recherchèrent dans la politique des solutions que la science sociale aurait seule pu leur donner efficacement. Par un enchaînement de lois dont la connaissance leur échappait, les résultats de leurs actions aboutirent partout à l'opposé de ce qu'ils se proposaient.

Calvin aspirait politiquement à la liberté. Au lieu de la conquérir, il fut entraîné au pouvoir et à tous ses excès. Il voulait pousser les gouvernements à la révolution au nom de la liberté. Il n'aboutit qu'à les asservir à une tyrannie républicaine.

Ignace de Loyola cherchait à renforcer le pouvoir temporel des papes. Il conquit la liberté pour son Ordre, mais aussi pour tous les mouvements antiromains qu'il aurait voulu refréner. En accablant l'Église latine sous une réaction césarienne au nom du pouvoir romain, Loyola et sa Compagnie mirent l'Europe à feu et à sang. Elle n'en fut que plus excitée à s'affranchir du Gouvernement général des papes et

[17] Nous dirions aujourd'hui : partisan du matérialisme.

du Saint-Empire romain germanique. En outre, cette réaction politique détruisit involontairement le pouvoir de Rome sur les gouvernements et son autorité sur les Nations. Elle affaiblit aussi tous ses instruments secondaires, monarchies, épiscopat, noblesse, sociétés nationales d'Espagne, d'Italie, de France, d'Autriche, et de Pologne. Les seuls bénéficiaires en furent les peuples grecs, anglicans, luthériens, et calvinistes.

Loyola était Espagnol, et toute son œuvre est d'inspiration espagnole. Quatre cent trente ans avant lui, un Français, Hugues des Payens, avait fondé dans des conditions similaires l'Ordre des Templiers. Inspirés du génie français, les initiés de cet Ordre connaissaient les principes de la Synarchie, et avaient tenté d'en amorcer la mise en pratique en instituant les États Généraux.

Transportons-nous par la pensée en 1887 et supposons que les États Généraux soient debout, non plus féodaux, mais démocratiques. Quel y serait le rôle du clergé ?

Voici réunis tous les représentants des corps enseignants, religieux, civils, et militaires. Par leur universalité, ils ont conscience de représenter le premier Pouvoir social, celui de l'Enseignement. Quel esprit de réaction européenne serait capable de faire rétrograder une pareille assemblée ? Quel esprit de révolution internationale serait assez puissant pour faire dérailler cet ensemble, ce Catholicisme de la religion et de la science à tout jamais alliées? Aucune force sectaire du monde ne pourrait entamer ce faisceau de facultés enseignantes, de lumières professionnelles dans lequel la sécurité de l'État et de la Nation commanderait que toute secte fût représentée, même le Mahométisme de nos colonies africaines, même le Brahmanisme et le Bouddhisme de nos colonies asiatiques.

A quoi pourraient aboutir toutes ces représentations qui, dans ce Pouvoir commun des gouvernés, n'auraient à s'occuper que des questions d'enseignement, si ce n'est au plus grand Concordat social qui se soit jamais vu ?

Alors le Souverain Pontificat, dépouillé de toute doctrine étrangère, apparaîtrait pour la première fois dans toute sa majesté, et rendrait à qui de droit l'hommage du Règne, de la Puissance, et de la Gloire.

CHAPITRE 15 - **Développement rapide de la Compagnie de Jésus**

Quand Saül sacra le roi Samuel, il se contenta des paroles suivantes : « Jéhovah t'a élu pour régner sur son héritage, et pour délivrer son peuple des mains de ses ennemis. »

Au contraire, dans le serment du sacre des rois de France, la préoccupation de la domination cléricale se révèle partout. « Le roi s'engage à maintenir inviolablement les droits et les dignités de la Couronne de France, réprimer les désordres et les iniquités, veiller à la justice, maintenir et conserver aux Églises et aux prélats leurs privilèges canoniques, expulser les hérétiques, employer toute son autorité pour parvenir à leur extermination... »

Ce système est à tel point entaché d'anarchie qu'il se retourne contre la religion et contre ceux qui s'en servent, plus sûrement encore que contre les victimes de son despotisme. À travers les siècles, la résistance de l'esprit français à cette pédagogie politique prouve que notre patrie est bien la fille aînée de l'Église de Jésus-Christ.

Il est indispensable de réviser les principes et les buts gouvernementaux, même à Rome, et cette fois en prenant la Loi Sociale comme étalon. Mais qui fera cette revision ? Je dis que c'est l'assemblée des Corps enseignants de la Chrétienté, évêques en tête, qui a seule qualité pour la faire, sous forme d'études et de vœux. Et c'est le Souverain Pontife, assisté de tous les Primats universitaires, qui a qualité pour examiner, exaucer, et bénir ces vœux, sans distinction de cultes, puisque les lois et les mœurs en autorisent partout la diversité.

L'hérésie, c'est d'exterminer qui que ce soit pour une question de croyance ou de non croyance. Le point central de l'autorité est devenu ARBITRAL, il ne peut plus être arbitraire. Bref, dans la question du sacre comme dans toutes les autres, il suffit d'en appeler à la science et à la loi de notre tradition pour que le Judéo-Christianisme se vérifie par l'examen et sorte triomphant de toute épreuve, papauté en tête.

Qui ne sentira dans ce qui précède la possibilité d'une renaissance indicible de tous les arts rectifiés par toutes les sciences ?

J'ai indiqué les raisons qu'avaient les empereurs de Rome et de Byzance pour arrêter le mouvement synarchique dorien, qui aurait modifié leur loi d'État. Il était peut-être prudent d'agir ainsi jusqu'à ce que les développements spontanés et progressifs de la science eussent rendu funeste cette immobilité. Il y avait à détruire des reliquats féodaux avant de récolter des biens sociaux.

Mais aujourd'hui, en 1887, l'heure est venue, et il faut le dire franchement.

Vers l'an 1600, moins de soixante-dix ans après sa naissance, la Compagnie de Jésus comptait vingt-neuf provinces, vingt et une maisons professes, vingt-neuf collèges, et près de onze mille membres, dont les deux tiers laïques. Maîtresse de l'Espagne et de l'Italie, agitant l'Angleterre et la Suède, elle dominait la Pologne avec Sigismond III, l'Autriche avec Rodolphe et Ferdinand, et elle secouait la Russie par le faux Démétrius. Ses missions régnaient sur l'Amérique du Sud,

disputaient les parias de l'Hindoustan aux brahmes, le Thibet aux dalaï-lamas, le Japon et la Chine aux bouddhistes de Ceylan, l'Éthiopie aux nestoriens, le Liban aux Maronites et aux Druzes, la Chaldée aux soubbahs ou sectateurs du culte angélique, dit de Saint Jean-Baptiste, la Grèce aux popes, etc..., etc...

Les hommes placés à la tête d'une telle puissance se crurent appelés au Gouvernement général du monde[18]. Heureusement, comme le prophète Daniel l'a très scientifiquement prédit, le Gouvernement général du monde ne peut plus se refaire par l'esprit de domination brutale, mais seulement par assentiment libre à la Loi organique des sociétés, qui est la Synarchie.

En France, les errements politiques de l'Ordre de Loyola peuvent se résumer en deux mots : opportunisme et césarisme. Pendant la Ligue, les Jésuites se mêlent au mouvement démocratique contre l'indépendance des dynasties. Ce sont alors les protestants qui mettent en avant la doctrine du droit divin des rois ! Et la noblesse ambitionne d'échanger l'ombre de son ancienne puissance sociale pour la proie politique des charges militaires et des offices de cour. Mais ni François I^{er} ni Henri II ne furent à la hauteur de leur tâche. Ils ne surent que transformer en courtisans les hommes dévoués et chevaleresques qui s'offraient à eux. Ils accrurent ainsi les causes d'anarchie.

À ces moments psychologiques de notre histoire, l'esprit opportuniste et césarien de la Compagnie de Jésus intervint puissamment dans notre tradition par la pédagogie, la confession, les directeurs de conscience, et les moyens illimités dont le Saint-Siège lui donnait le blanc-seing. Plus d'États Généraux, plus de Conciles. Mater les Parlements, bâillonner l'Université, réduire la Sorbonne au silence, asservir politiquement et absolument les gouvernés par les gouvernants, telle était la tactique de l'époque en général, et des Jésuites en particulier. Elle fut suivie avec une discipline, une passion, une persévérance, et une somme incalculable de vertus dignes d'une meilleure cause.

Aucun parti politique moderne ne se trouve en droit de jeter la pierre à la Compagnie de Jésus. Au XVIII^{e} siècle, les politiciens de la Franc-Maçonnerie suivront exactement la même voie, dès qu'ils cesseront d'être des gouvernés pour devenir des gouvernants».

L'expulsion des Jésuites par François I^{er} ne servit à rien. Chassés par la porte, ils rentrèrent par la fenêtre et cherchèrent encore plus dans l'ordre politique les garanties que l'ordre social leur refusait. L'anarchie du gouvernement, accablé par les exigences audacieuses des classes féodales, réduisit le peuple français à une condition sociale insupportable. La plainte du peuple se fit jour aux États Généraux de 1614 par la voix de Savaron.

---

[18] Comparez avec le bolchevisme qui compte trente-deux ans d'existence au moment où j'écris.

« Sire, ce ne sont point des insectes et des vermisseaux qui réclament votre justice et votre miséricorde ; c'est votre pauvre peuple. Prêtez-lui votre main favorable pour le relever de l'oppression. Que diriez-vous, Sire, si vous aviez vu dans vos dans vos pays de Guyenne et d'Auvergne les hommes paître l'herbe à la manière des bêtes ?

Et l'orateur fait entendre un murmure laissant présager la Révolution qui aura lieu cent soixante-quinze ans plus tard : « Les Francs ont secoué le joug des Romains pour l'insupportable faix des charges qu'ils leur avaient imposées. Je désire être mauvais prophète, mais il est à craindre que les charges extraordinaires du peuple et l'oppression qu'il ressent en outre des grands et des puissants ne lui donnent sujet de désespoir. » (Procès-verbal du Tiers, 20 novembre 1614.)

En réponse à une tentative de médiation du cardinal de Richelieu, de Mesme, lieutenant civil et député de Paris, prononça les paroles suivantes : « La France est la mère commune des trois Ordres ; l'Église est l'aînée, l'Ordre nobiliaire est le puîné, le Tiers État est le cadet et le dernier ; mais il advient parfois dans les familles que tels derniers relèvent les maisons que les aînés ont ruinées. »

La noblesse était devenue antisociale. Elle députa le baron de Sennecey auprès du roi et il se plaignit des prétentions du Tiers État en ces termes :

« Cet ordre, le dernier, composé du peuple des villes et de la campagne, ces justiciables des deux premiers Ordres, ces bourgeois, ces marchands, ces artisans, méconnaissant leur condition, veulent se comparer à nous. Tant de services signalés, tant d'honneurs et de dignités héréditaires auraient-ils tellement abaissé la Noblesse qu'elle fût, avec le vulgaire, dans la plus étroite sorte de société, la fraternité ? Non contents de se dire nos frères, ils s'attribuent la restauration de l'État. Sire, rendez-nous justice... »

Ce discours eut deux réponses historiques. La première au bout de neuf ans, en 1623, par le ministère de Richelieu et les sanglantes exécutions politiques qui l'accompagnèrent. La seconde par les gouvernés devenus gouvernants lors de la Révolution en 1789.

Par Richelieu, la raison d'État fut arrachée à la personne des rois et mise à nu aux yeux de tous comme ressort de gouvernement. Les ministres absolus comme lui n'ont qu'un tort, celui d'exercer à plein la Souveraineté politique sans en ressentir là responsabilité ni les inconvénients ultérieurs. Le monarque cesse de représenter un principe qu'on sert, pour devenir un moyen dont on se sert pour arriver à des fins de domination personnelle. Richelieu vit admirablement tout un côté de la question française et européenne. Il donna satisfaction aux revendications antiféodales du Tiers État, mais ne soupçonna même pas l'existence de la Loi sociale. Il faut lui rendre cette justice qu'il n'avilit pas le caractère français comme

le fit ensuite Louis XIV. Il ne prétendait pas à l'adoration, et imposait trop l'obéissance pour exiger la servilité.

CHAPITRE 16 - **Louis XIV**

Ce qui nous intéresse en l'espèce, c'est le fonctionnement de la double Loi des gouvernants et des gouvernés, dont l'union constitue la Synarchie, et la manière dont la méconnaissance de ces lois se traduit par des anarchies s'opposant les unes aux autres jusqu'au rétablissement des conditions harmoniques. Pour cette raison, en arrivant à l'époque de Louis XIV, nous n'insisterons pas sur l'Histoire chronologique des individus et des événements qui s'y succédèrent.

Richelieu suscita dans toute la Nation un immense effort pour en finir avec le passé féodal. Comme contre-coup de cet effort, il était naturel de voir naître une réaction momentanée du Pouvoir judiciaire, qui était alors représenté par le Parlement.

Mais n'oublions pas que le Parlement fonctionnait alors comme Cour de Justice. C'était donc un organe politique sans base sociale, non incorporé dans les États Généraux.

Dès le XIV^{e} siècle, les fautes de la Noblesse avaient poussé la Magistrature à faire cause commune avec le Tiers État. Cette cause commune inclinait la bourgeoisie à chercher son point d'appui dans le Pouvoir exécutif gouvernemental, jusqu'à satisfaction de ses vœux. Or, cette satisfaction ne pouvait être complète que par une évolution démocratique de la France, suivie d'un retour à une Synarchie scientifique et intégrale. L'évolution démocratique demanda un siècle. Le retour à la Synarchie reste en réserve dans l'avenir.

À la mort de Louis XIII, LouisXIV n'était âgé que de cinq ans. Le Parlement essaya de jouer un rôle de direction dans l'État politique. Il se prit pour le Sénat romain, et proclama qu'il était institué pour limiter l'extrême puissance des rois et modérer leurs dérèglements.

Or, nous savons que les Pouvoirs sociaux de la Nation ont seuls qualité modératrice. L'orgueil des magistrats ne pouvait les mener qu'à une révolution. Le premier besoin de la France était l'unité, et elle avait moins de risques à courir de ce côté en s'appuyant sur la Couronne que sur des Parlements.

Si ces derniers avaient convoqué les États Généraux, ils auraient pu former un Conseil de régence émanant des trois Ordres et restant dans le droit social français. Mais, égarée par les doctrines étrangères, la coalition des Parlements, de

la Chambre des Comptes, et de la Chambre des Aides s'adressa directement à la volonté populaire, comme jadis Étienne Marcel. Le Parlement avait perdu l'occasion, unique dans notre Histoire, de réorienter la Nation dans sa véritable voie.

Ce fut la Fronde de 1648. En moins de deux heures, douze cents barricades hérissèrent Paris. Mais cette Fronde bourgeoise aboutit à celle de la Noblesse. Le Parlement, dont la situation sociale restait aussi fausse que précédemment, en fut effrayé et se rapprocha de la Couronne. Il eut la récompense que méritaient son ignorance et sa présomption lorsque le Pouvoir exécutif, par la bouche de Louis XIV alors âgé de seize ans, lui adressa la fameuse semonce du 13 avril 1654.

« Messieurs, chacun sait les malheurs qu'ont produits les assemblées du Parlement. Je veux les prévenir désormais. Monsieur le Premier Président, je vous défends de souffrir ces assemblées, et à pas un de vous de les demander. »

Mais on n'agit pas impunément de la sorte avec les souverains. Si, par impuissance, on se livre à eux pieds et poings liés, il n'y a plus qu'à en passer par l'anarchie de leur despotisme propre. À son tour, le monarque est obligé d'entrer en jeu avec tout le poids des principes royaux d'autocratie.

Tout concourait à pousser Louis XIV dans cette voie périlleuse : son caractère avec ses qualités et ses défauts, dont une instruction et une éducation insuffisantes n'assuraient pas le contrepoids, ses mentors, ses confesseurs, ses directeurs de conscience appartenant tous à la Compagnie de Jésus, et enfin les fautes irréparables que les classes dirigeantes venaient de commettre.

Louis XIV fut le Salomon des Jésuites. Il représenta leur conception gouvernementale avec une telle gloire qu'il n'y a pas d'exemple plus éclatant de ses avantages et de ses inconvénients. Richelieu était l'aube de la Terreur. Louis XIV en fut l'aurore sous deux masques successifs, celui d'un sensualisme de Sardanapale[19], puis celui d'un absolutisme bigot lugubre et sanglant.

Il préfigure également le césarisme de Napoléon I^{er}. De même que Napoléon, il n'a aucune idée d'un État social ayant un droit quelconque à l'existence, à une loi, et à des Pouvoirs propres. Il écrase tous les pouvoirs gouvernementaux autres que le sien avec de si grandes manières et de si nobles formes que ceux-ci passent avec enthousiasme de vie à trépas.

---

[19] D'après Ctésias, "Sardanapale" fut un roi qui vécut dans la débauche, et qui mourut lors de la prise de Ninive par les Babyloniens et les Mèdes en 612 av. JC. Trop faible pour défendre sa ville, et même pour regarder l'ennemi en face, il aurait organisé un spectaculaire suicide collectif, en faisant incendier son palais où il aurait rassemblé toutes ses richesses, ses concubines et ses eunuques. Source : http://patrick.nadia.pagesperso-orange.fr/(Babylone...)_Sardanapale.html

Louis XIV croyait à son droit divin comme plus tard Napoléon à son étoile. Tous deux empruntent la vigueur de leur impulsion à la poussée de notre Tradition nationale, mais ils l'épuisent, l'arrêtent, et ne la rénovent pas. Ils gouvernent exclusivement selon la tradition païenne, qui ne peut pas se régénérer elle-même sans l'aide des principes synarchiques. Tel est le nœud vital de l'Histoire de France et, à sa suite, celle de tous les peuples judéo-chrétiens.

Louis XIV asservit le Clergé, l'Université, et tous les hommes de talent, en les inféodant à des académies, en les liant à son joug avec une esthétique parfaite. Il muselle le Parlement, mais avec des faveurs séduisantes. Il attelle la Noblesse à son char triomphal par des fils de soie mortels. Il demeure néanmoins froid dans la fièvre qu'il suscite, et reste le plus infatigable travailleur d'État qui ait jamais usé un trône. Il épuise tout, hommes et choses. Les ministères ne sont que ses secrétariats. Il les surmène pendant tout son règne et gouverne comme s'il était lui-même son premier commis. Mazarin, Colbert, Le Tellier, Louvois, Lionne indiquent à Louis XIV, sans pouvoir les lui apprendre, les leçons se rapportant à la politique, l'économie, l'administration, la guerre, la diplomatie. Mais ils meurent sans laisser de doctrine, car le grand roi impose partout sa personnalité, se substitue à tout, épuise tout. Napoléon lui sera bien supérieur comme administrateur, bien qu'aussi nul du point de vue social.

L'autocratie de Louis XIV avait été préparée depuis plus d'un siècle par la réaction de la Compagnie de Jésus. Ce souverain formula chez nous les théories monarchiques de Ninive, de Babylone, de Suse, de Rome, et de Byzance[20].

« Le roi représente la Nation entière. Toute puissance réside dans la main du roi, et il ne peut y en avoir d'autre dans le royaume que celle qu'il établit. La Nation ne constitue pas un corps en France. Elle réside tout entière dans la personne du roi.

« Les rois sont seigneurs absolus, et ont naturellement la disposition pleine et entière de tous les biens possédés tant par les gens d'Église que par les séculiers.

« Celui qui a donné des rois au monde a voulu qu'on les respectât comme ses lieutenants, se réservant à lui seul d'examiner leur conduite. Sa volonté est que quiconque est né sujet obéisse sans discernement. »

Le Dieu que Louis XIV compromettait ainsi, c'est Nemrod, l'idole du temple de Babylone, la raison d'État poussée jusqu'au bout de sa logique exclusive, et tournant nécessairement à la folie.

Je n'en apporte pas moins à Louis XIV mon juste tribut d'admiration. Tout ce qu'il fit de bon et d'utile dans son règne fut accompli magistralement. Richelieu avait

[20] Que l'on peut comparer au Communisme de 1949 en remplaçant le mot « Roi » par le mot « État » ou « Parti au pouvoir ».

donné la Lorraine à la France. Mazarin y avait ajouté l'Alsace et le Roussillon. Continuateur de leur œuvre, Louis XIV cimente l'unité française et réunit la Flandre et la Bourgogne à son royaume. Au dehors, il persévère à contenir dans de justes limites la Maison d'Autriche. Il reste en cela dans la Tradition française, qui était celle d'un arbitre entre les nations catholiques et protestantes.

Mais il en sort en soutenant la dynastie écossaise des Stuart, ce qui incline l'Angleterre à susciter des guerres perpétuelles en Europe pour conserver sa prépondérance maritime. Cette anarchie continentale dure toujours et étrangle encore notre nation et toutes les autres. Ce fut une faute incalculable d'effrayer l'Europe en visant aussi ouvertement à s'y assurer la dictature.

Au dedans, au lieu de s'appuyer sur les États Généraux, Louis XIV suit la conception césarienne des Jésuites, qui finissent par lui être plus acquis qu'à la papauté. Il absorbe complètement dans son gouvernement politique les trois Pouvoirs sociaux, Enseignement, Justice, Économie.

Sous l'influence de Bossuet a lieu un concile tendant à libérer les Souverains du pouvoir ecclésiastique. Le pape Innocent XI en condamne les résolutions. Louis XIV, à propos d'une demande secondaire, lui répond : « Je n'ai jamais été réglé par l'exemple d'autrui. Dieu m'a au contraire établi pour servir d'exemple aux autres. »

Plus tard, la Révolution en dira autant au nom de la déesse Raison. Je souligne à la décharge de Louis XIV qu'en croyant ainsi parler en maître, il ne parlait qu'en bon écolier de la doctrine romaine. La papauté ressemble à une noix qui renfermerait une amande excellente. La coque en est le système politique du césarisme païen. L'amande c'est le Souverain Pontificat social et non politique de l'Europe. Il faudrait délivrer doucement l'amande de sa coque par la Synarchie.

Quant à Bossuet, il mérite certes le qualificatif de chapelain du roi. Faute d'États Généraux, la Magistrature, aussi servile que le Clergé, demandait soi-disant la révocation de l'Édit de Nantes qui protégeait les Protestants dans le royaume depuis Henri IV. Toute la machine officielle fut mise en branle avec un zèle extraordinaire pour les convertir au catholicisme. Dans cette universelle capucinade, la musique gouvernementale fut d'abord grave et douce. Mais elle passa bientôt à la trompette et au tambour. Édits du roi, arrêts du Parlement, prêches incendiaires, arrestation des pasteurs, retrait des droits de noblesse, exclusion des fonctions gouvernementales, municipales, et professionnelles, fermeture des écoles, démolition des temples, interdiction d'émigrer, tortures, ravage des Cévennes et du Vivarais, hommes massacrés, femmes violentées, enfants arrachés à leurs foyers.

Le roi recevait de tous côtés des nouvelles de ces persécutions. On comptait par milliers ceux qui avaient abjuré le protestantisme et communié. Le roi

s'applaudissait de sa puissance et de sa piété. Les évêques lui écrivaient des panégyriques. Toute la France était remplie d'horreur et de confusion. Les bons et vrais catholiques et les saints évêques gémissaient de voir les orthodoxes imiter ce que les tyrans païens avaient fait contre les martyrs de l'Église primitive. Pendant ce temps, les nations voisines exultaient de voir la France s'affaiblir ainsi et se détruire elle-même. Elles exploitaient la haine que lui vouaient toutes les nations protestantes.

N'accusons personne de ces hontes, de ces crimes, et de ces infamies, mais accusons hautement la loi gouvernementale d'Aristote et des païens qui en est la vraie et l'unique responsable. Cette horrible tragédie eût été impossible si jésuites, pasteurs, rabbins, professeurs, et francs-maçons avaient été représentés dans un même Conseil social, celui de l'Enseignement universel en France. Par ailleurs, le Pouvoir juridique social était impuissant, puisqu'il avait été absorbé dans le Judiciaire politique.
Restait le Pouvoir social de l'Économie. Mais les ressources de la France avaient été englouties par les guerres de Louis XIV. L'impôt ne rapportant plus, on avait mis toutes les fonctions gouvernementales en vente et surchargé l'État de quarante mille offices nouveaux, chiffre colossal pour l'époque.

Les emprunts d'État avaient été poussés à l'extrême. Colbert, essayant de réagir de son mieux avait dit à ce propos au Président Lamoignon : « Vous avez ouvert une plaie que même nos petits-fils ne verront pas se refermer. »

Le roi s'enivrait des flatteries qu'on lui prodiguait et changeait en vices publics toutes les vertus sociales qui s'offraient à lui sans réserves. Il éleva son fils dans une dépendance servile. Il ne le forma pas aux affaires. Il ne donna sa confiance à aucun de ses généraux. Il n'eut pas d'égards pour leurs talents, mais seulement pour leur soumission.

Fénelon dit alors : « On éprouve la tentation violente de s'attacher au plus fort par toutes sortes de bassesses, de lâchetés, et de trahisons. L'État est délabré et se brisera au premier choc. »

Bientôt la ressource de l'emprunt se tarit. Chemillard, même à douze pour cent, n'avait pu « traiter du sang du peuple ». C'est ainsi que Louis XIV appelait les emprunts d'État. Il fallut en venir au papier-monnaie pour alimenter la guerre. Les assignats subissaient 60 % de perte, et le Trésor lui-même ne les acceptait pas. L'industrie était ruinée, les manufactures se fermaient, le commerce tombait dans le chaos. Mais que dire de la misère effroyable des campagnes ? Voici ce qu'en écrit Vauban, ministre génial, ami éclairé du peuple français, haï de Louis XIV pour son amour désintéressé du peuple, et mort de chagrin de sa disgrâce.

« Plus de la dixième partie du peuple est réduite à la mendicité et mendie effectivement. Des neuf autres dixièmes, cinq ne sont pas en état de leur faire

l'aumône, et trois sont embarrassés de dettes ou de procès. Le dernier dixième comporte à peine cent mille familles, dont dix mille au plus sont fort à leur aise. » Vauban et Fénelon étaient les deux hommes capables de sauver la situation. Mais Louis XIV haïssait également Fénelon. « Il était devenu si odieux au roi que personne n'osait prononcer son nom », dit Saint-Simon. Pourtant, Fénelon écrivait :

« Je n'ose pas proposer les États Généraux, qu'il serait capital de rétablir. Je me bornerais d'abord à une assemblée de notables. Non seulement il s'agit de finir la guerre au dehors, mais de rendre au dedans du pain au peuple moribond. »

Malgré les trésors de génie, de courage, de travail, de patience, et les ressources matérielles de toute nature que la France lui prodigua pendant soixante-douze ans, Louis XIV n'aboutit qu'à asseoir la Révolution sur le trône, et à la déifier en lui, sans le vouloir et sans le savoir. Par son anarchie d'en haut, il prépare 1789, par son sectarisme intolérant, la Terreur de 1793, par son césarisme, Napoléon, par son impérialisme toutes les coalitions, par sa conduite envers le pape, la Sainte-Alliance contre la France, et par ses dilapidations, tous nos impôts et notre dette publique actuels. A son lit de mort, il eut une sorte de vision de ses erreurs et s'écria : « Prenez conseil en toutes choses. Soulagez vos peuples le plus que vous pourrez, et faites ce que j'ai eu le malheur de ne pouvoir faire moi-même. »

CHAPITRE 17 - **Le Testament des États Généraux**

Nous venons de voir le système païen, appliqué par Louis XIV, porter tous ses fruits d'anarchie et provoquer toutes les légitimes revendications de l'esprit public. Nous avons eu la preuve que cet ancien régime est incompatible avec la véritable Tradition française. C'est le moment de résumer celle-ci et d'en faire sentir définitivement toute l'importance. Grâce à leurs pédagogues scolastiques, nos gouvernements ont hélas ! étouffé siècle après siècle la libre voix des gouvernés, espacé leurs assemblées, asservi toujours davantage leurs pouvoirs sociaux. Ils ont à peine laissé à la Nation le temps de formuler les principes qui émanaient de sa vie. Il y eut quinze convocations des États Généraux au XIV^{e} siècle, dix au XV^{e}, huit au XVI^{e}, une seule au XVII^{e}. Quant aux États Généraux de 1789, qui balayèrent si justement tous les obstacles à la volonté nationale, ils ne se conformèrent pas au fonctionnement synarchique normal. Ils reflétèrent une opinion publique lassée, désespérée, révoltée, et se saisirent révolutionnairement de l'État monarchique en se substituant à lui.

Résumons le magistral travail de préparation et de réforme accompli depuis 1302 par le fonctionnement régulier des pouvoirs sociaux s'exerçant par les États Généraux.

IMPÔT

La tradition des gouvernés ne cesse jamais de revendiquer le libre vote de l'impôt, avec toutes ses conséquences : contrôle administratif, organisation des services, diffusion de l'Enseignement, égalité de la Justice, amélioration continue de l'Économie sociale et politique.

Le gouvernement monarchique reste constamment sur la défensive. Il ne se résigne à suivre la volonté sociale, et cela presque toujours de mauvais gré, qu'en cas de crise intérieure ou extérieure insoluble. Les États Généraux du XV^{e} siècle reprochent à Charles V d'avoir pour la première fois levé des impôts sans le consentement de la Nation. Ceux du XVI^{e} reprochent à Charles VII et à Louis XI d'avoir continué dans cette voie. Ceux du XVII^{e} siècle adressent le même reproche à François I^{er}.

Quand l'impôt permanent de Charles VII eut ruiné le pays, les États Généraux de Tours réduisirent les charges publiques des trois quarts et relevèrent aussitôt le pays pour vingt-cinq ans.

En suivant au long de l'Histoire la lutte constante qui se poursuit de siècle en siècle entre le loyalisme de la Nation et la déloyauté de ses gouvernants, on se sent pris d'une indicible tristesse, tant l'une est grande dans sa patience, tant les autres sont mesquins dans leur obstination inique, dans leurs manœuvres, et dans leurs ruses.

Le Pouvoir économique est social et a pour conséquence le vote de l'impôt, le contrôle de sa perception et de son emploi, non seulement par les gouvernants, mais par les gouvernés.

PÉRIODICITÉ DE RÉUNION

Le gouvernement monarchique a toujours cherché à se dérober au fonctionnement synarchique voulu par la France vraie. Pour assurer la liberté de son arbitraire et de son anarchie d'en haut, il n'avait qu'à empêcher les États Généraux de devenir périodiques, quitte à en périr par la suite. Leur réunion était toujours suivie d'une période réparatrice et progressiste, mais en moins d'un demi-siècle, tout était à recommencer.

En 1482, les États Généraux de Tours votent l'impôt pour deux ans, sous condition d'une nouvelle réunion. Le Conseil du roi répond comme toujours par de vagues promesses. Le délai expiré, il les viole, et seul le duc d'Orléans élève une protestation.

Plus tard, les députés demandent que la périodicité soit de cinq ans. À Pontoise, la Noblesse réclame une convocation au moins tous les dix ans. Le Tiers État demande qu'il y en ait une tous les deux ans.

Au XVII^{e} siècle, le Clergé et la Noblesse, imbus de leurs privilèges, s'étaient séparés de l'esprit et de la vie de la Nation. Aussi le Tiers État fut-il presque seul à demander la périodicité des convocations. Mais la pression césarienne du dedans et surtout du dehors provoqua finalement l'abandon de notre Tradition nationale.

GUERRE ET DIPLOMATIE

La Tradition française, profondément sage et chrétienne, a continuellement été digne d'elle-même en ce qui concerne les guerres. Les États Généraux ont toujours soutenu la défense énergique du territoire en cas d'agression, et refusé de participer à des guerres de conquêtes.
À Pontoise, la Noblesse et le Tiers État demandent « qu'il ne soit rien entrepris qui puisse mettre le roy en guerre ou en deffense, sans en avoir communiqué à ses États Généraux ».

À Blois, c'est le Clergé qui demande au roi « de ne mouvoir guerre que par juste occasion, et par l'avis et conseil des États Généraux ».

La Tradition française tendait à la Synarchie européenne. Elle inspira les généreux efforts de Henri IV dans ce sens. Les États Généraux poursuivirent aussi à l'unanimité l'abolition du duel. Le Tiers État demanda même que les témoins d'une rixe fussent obligés de l'arrêter.

FONCTIONNEMENT DES ÉTATS GÉNÉRAUX

À l'arrivée des lettres de convocation lancées par la couronne, chaque village dressait son recueil de plaintes et de vœux. Il ne pouvait élire que des délégués bailliage nobiliaires[21] divisés en deux classes, celle des propriétaires de grands fiefs qui pouvaient être élus, et celle des autres délégués dont le mandat ne dépassait pas le chef-lieu du. C'est là qu'une assemblée générale faisait la synthèse des doléances rurales (pour les deux premiers Ordres) et urbaines (pour le Tiers). Ensuite on choisissait, comme à une sorte de concours, les députés qui paraissaient le mieux qualifiés pour faire triompher les vœux de chaque groupe de cahiers. À notre époque (fin du XIX^{e} siècle), une représentation qualitative de cet ordre serait très supérieure à celle d'autrefois, car nos éléments professionnels sont bien catalogués et la confusion féodale est absolument éliminée. Il est facile d'imaginer cette représentation.

[21] Qui appartient, qui est propre à la noblesse.

Pour le premier Ordre, le Conseil d'Enseignement d'une Municipalité rurale comprendrait le curé, le pasteur, le rabbin, le maître d'école, un ancien sergent, des professeurs d'enseignement technique rural ou d'industries locales, auxquels on adjoindrait une délégation des chefs de famille.

Pour le second Ordre, il faudrait un tribunal d'arbitres locaux, librement élus, avec adjonction d'un jury des Anciens.

Le troisième Conseil devrait être purement économique, avec ses cinq sections de finance, d'agriculture, d'industrie, de commerce, et de main-d'œuvre.

Il est facile d'imaginer la somme étonnante de bienfaits qui résulteraient de cette organisation. Mais revenons au passé de la France vraie, qui a eu la gloire d'esquisser la Loi sociale que nous devons accomplir pour le triomphe de la démocratie.

Le mandat des députés aux États Généraux était impératif. Ils n'avaient pas de mission politique et n'avaient donc à servir que leurs gouvernés sociaux. Nous en avons la preuve dès l'origine. En voici encore deux exemples. À la mort de François II, les députés demandent à retourner chez eux pour consulter sur la formation d'un conseil de régence. Aux États Généraux de 1560 (cahier de la Noblesse) les députés de Rouen invités à traiter d'une question sans être mandatés à cet effet, disent que « faute de charge spéciale, ils encourraient le désaveu et le reproche de ceux qu'ils avaient députés ».

LE GOUVERNEMENT SYNARCHIQUE

Arrivés au centre de rassemblement, les députés des trois Ordres opéraient la synthèse des voeux provinciaux. L'examen des cahiers révèle toujours d'éminentes qualités sociales, et une complète abstention politique. Les États Généraux considéraient les Pouvoirs politiques comme les instruments naturels de la perfectibilité nationale. C'est pourquoi ils ne voulaient ni les briser ni s'y substituer. Ils se comportèrent toujours comme des médiateurs et restèrent aussi éloignés de la réaction que de la révolution.

De nos jours, l'absence de Loi sociale pousse à l'antagonisme des sectes enseignantes, des partis, et des classes. Tous ceux qui ne sont pas au gouvernement le critiquent d'une manière stérile, exigent de lui tous les biens, et lui reprochent tous les maux publics.

L'ancien esprit des Pouvoirs sociaux de la Nation se bornait à demander que ses justes vœux fussent transformés en lois pour le bien commun. L'avantage de son

mandat impératif se résume en quelques mots : partager la responsabilité de l'État politique et de ses dirigeants.

Chers lecteurs, chers compatriotes, vous concevez sans peine le merveilleux point d'appui que ce système donnerait aux gouvernements modernes, par sa résistance à l'arbitraire et à l'anarchie, par cette reconstitution de l'État complet avec les admirables éléments spéciaux qu'il serait maintenant possible de réunir dans les trois Ordres. La France ressemble à un immense chantier jonché de matériaux parfaits qui ont simplement besoin de se réassocier selon la tradition synarchique, comme les pierres mythologiques se rassemblaient au son de la lyre d'Amphion.

LE TESTAMENT DES CAHIERS

L'admirable esprit de suite et l'unité de la pensée publique de la France ont un caractère remarquable et unique : c'est que la conception de tous les progrès, l'initiative civilisatrice, et la persévérance dans l'action émanent des gouvernés par les Pouvoirs sociaux, et jamais des gouvernants.

Les cahiers embrassent toutes les questions politiques et sociales.

Religion. — Au point de vue religieux, leur doctrine constante proclame que l'Église n'est pas la Société des prêtres, mais avant tout la Société des fidèles et des prêtres, unis sous une forme synarchique alliant les laïques et le clergé. La France se révèle toujours hostile à l'intervention politique de Rome, mais fidèle à la foi chrétienne.

Cette attitude, que nous avons vu prendre aux États Généraux de 1302, persiste à travers toute l'histoire de notre Nation. Par exemple au XVI^{e} siècle, les États Généraux s'opposent aux réformes disciplinaires venant de Rome. Ils demandent la réforme sociale de l'Église de France par elle-même. Ils suggèrent les meilleurs moyens de réforme, élections canoniques, examens à tous les degrés de la hiérarchie ecclésiastique. Ils s'élèvent contre les taxes pontificales. Ils cherchent à utiliser au mieux tous les éléments de la Nation à son propre profit.

Telle était en pareille matière la sagesse pratique de nos pères.

Ils firent preuve du plus large esprit de tolérance, demandèrent des amnisties, recherchèrent la paix sociale, et l'imposèrent souvent aux sectaires par l'autorité de leurs points de vue. Malgré les appels passionnés que le clergé recevait du dehors, ils s'opposèrent énergiquement aux persécutions. II faudra le césarisme païen de Louis XIV pour venir à bout des États Généraux en interdisant leur convocation.

Justice. — En ce qui concerne la justice et l'organisation judiciaire, le passé répond également de l'avenir. De siècle en siècle, les États Généraux poursuivent le même but, unité de juridiction, égalité devant la loi, opposition à l'anarchie des rois. Leur fonctionnement synarchique révèle une puissance de médiation et de rédemption dont aucune assemblée purement politique n'est capable.

Dès 1356, ils sont à l'œuvre pour abolir les iniquités de la juridiction féodale. En 1413, l'Université de Paris se joint à eux. En 1560, les États Généraux forcent le roi à réorganiser les services judiciaires du haut en bas de la hiérarchie, selon des principes sociaux. Quand l'influence synarchique de l'Hospital vient à cesser, l'anarchie des rois reprend le dessus et les fruits de la réforme semblent perdus. Ensuite vient un souverain aussi grand d'intelligence que de cœur, Henri IV. Il ne

convoque cependant pas les États Généraux et voici pourquoi : Henri IV était protestant et ne put accéder au trône de France qu'en se convertissant au catholicisme et en prenant certains engagements vis-à-vis de l'Église de Rome, dont celui de ne pas convoquer les États Généraux.

Mais il gouverne pendant vingt ans selon leurs vœux et d'après leurs cahiers. Il réforme les abus sans cesser de concilier les intérêts. Il organise les pouvoirs publics sans les asservir, et par conséquent sans les démoraliser. Il médite d'amener à la Synarchie les États politiques de l'Europe, alors en pleine réaction césarienne. Mais bientôt il est assassiné, et tout retombe dans le chaos.

Dès 1484, la Synarchie française s'élevait contre la vénalité[22] des charges publiques. Elle voulait que les juges fussent indépendants et inamovibles et ne fussent ni des salariés du roi, ni des protégés des seigneurs. Elle demandait l'examen des candidats et l'élection entre candidats par des magistrats de même instruction et de même garantie morale.

Économie. — En législation, on ne voit jamais les États Généraux sortir de leurs attributions purement sociales. Mais dans le rôle qu'ils assument, et qui est d'autant PLUS SOUVERAIN qu'il est MOINS DOMINATEUR, ils font preuve d'une puissance extraordinaire d'étude et de réflexion, se traduisant par des vues claires, une pondération parfaite, et une remarquable influence civilisatrice.

Dès 1356, ils défendent la propriété privée contre la spoliation d'en haut et d'en bas. Ils exigent que les contrats exécutoires soient signés devant notaire. Ils demandent la liberté de tester ou l'égalité des partages. Cependant, ils ne soupçonnent pas que les principes chrétiens de rédemption, encore à l'état mystique, puissent être transposés dans une législation sociale. Cette œuvre finale sera celle de la Synarchie française du XX^{e} siècle[23], future organisation qui ne pourra agir ni par règle et répression, mais seulement par enseignement et rédemption. La distribution des honneurs et des récompenses par les pouvoirs sociaux en est la sanction naturelle.

***

On voit donc que la Synarchie a progressé dans le passé selon l'allure de ses besoins, beaucoup plus que selon des théories et des doctrines, car elle jaillit de l'esprit de la vie sociale. C'est pourquoi, au début, elle ne songea qu'à garantir

[22] Vénalité : (nom féminin) État de ce qui est vénal, de ce qui se vend. Caractère d'une personne qui n'agit que par intérêt d'argent. Tiré d'un dictionnaire.
[23] Je rappelle que Saint-Yves prophétisait ceci en 1887 et que je résume ce chapitre le 7 mai 1949

l'ordre intérieur, avec une terrible énergie répressive dans la justice criminelle. C'est seulement en 1560 que des sentiments chrétiens se firent jour vis-à-vis des condamnés de droit commun. En 1576 fut rédigée la Coutume de Normandie[24], précieuse par ses origines celtiques. En 1614, les trois Ordres réclament encore un code définitif des lois, que Louis XIV amorcera, que Napoléon I[er] complétera, et que la Nation elle-même rectifiera et perfectionnera par la suite.

Mais la vie d'un peuple ne s'arrête pas au gré d'un code. Elle engendre continuellement de nouvelles coutumes qu'il faut codifier, à la suite d'une étude constante des besoins de la Nation et de ses vœux. La démocratie ne trouvera que dans la Synarchie l'organisme capable de mener cette tâche à bien.

En matière de finances, les États Généraux médiateurs inspirent la plus grande confiance. Ce qui les distingue spécialement, ce n'est nullement la parcimonie vis-à-vis de l'État politique. C'est l'horreur de l'anarchie, du gaspillage, du désordre dans l'administration et la comptabilité.

Dès 1338, et pendant trois cents ans, la Synarchie française ne cesse de réclamer son droit de faire voter l'impôt par les gouvernés. Elle consent les subsides, sans jamais lésiner, en proportion des nécessités de l'État. Mais elle les discute pied à pied en exigeant en échange toutes les réformes indispensables, surtout celles nécessaires à la stabilité et à la sécurité du gouvernement. Elle cherche à éviter la spéculation sur les monnaies. Elle est l'alliée de l'Exécutif politique chaque fois qu'il s'agit de défendre l'ordre intérieur ou de protéger le territoire contre l'étranger. C'est aux États Généraux autant qu'à Jeanne d'Arc que Charles VII dut l'honneur et le bonheur de terminer la guerre de Cent ans.

Louis XI avait quadruplé plusieurs impôts. Grâce à la médiation synarchique, ils furent réduits des trois quarts, et les règnes de Charles VIII et Louis XII se traduisirent par une ère de prospérité et de bonheur pour la Nation. Ensuite, jusqu'à Charles IX, l'anarchie politique d'en haut reparaît, et les impôts sont à nouveau quadruplés. Les États Généraux de 1553 les réduisent de plus du tiers. Vingt-six ans plus tard, la royauté les avait de nouveau quadruplés. Misère en bas, corruption en haut, ruine et désolation dans les provinces. Sous Henri IV, la Nation ne se plaignait pas de l'accroissement des impôts, car elle les voyait employés utilement conformément aux vœux des cahiers.

Les États Généraux rendirent aussi d'immenses services à l'Économie nationale en réclamant sans cesse la création de routes et de canaux, la suppression des douanes intérieures, l'unité des poids et mesures, l'abolition des monopoles, la signature des traités de commerce élaborés par eux, la répression de la piraterie, le tout sans jamais faire d'opposition systématique au gouvernement.

---

[24] La **Coutume de Normandie** est un système légal apparu en Normandie au début du X[e] siècle et qui est resté en vigueur dans les îles Anglo-Normandes après la Révolution française. Source : Wikipédia.

En 1439, ils réforment le système féodal et créent l'armée française. En 1560, ils créent les régiments, instituent la discipline, établissent l'intendance.

Si, malgré toutes les entraves, la Loi sociale a pu porter de tels fruits, que ne pourrait-on en attendre dans les conditions actuelles !

L'État social, avec sa Loi propre, ses pouvoirs spéciaux, son fonctionnement médiateur, constitue une moitié de la Nation. L'État politique en constitue une autre. Supprimez la première moitié, vous réduisez le gouvernement à l'impuissance, sous quelque forme que ce soit, et vous rétablissez du même coup les conditions antisociales de l'ancienne Rome, comportant un duel insoluble entre gouvernants et gouvernés.

Le triomphe de la Loi païenne sous Louis XIV a immédiatement porté ses fruits d'anarchie. Dans un chapitre ultérieur, nous verrons les mêmes causes et la même ignorance aboutir aux mêmes effets sous les oligarchies politiques de la Révolution et de tous les régimes qui lui succéderont.

CHAPITRE 18 - **Louis XV et Louis XVI**

Dans ce chapitre, Saint-Yves d'Alveydre passe en revue l'histoire de la France entre la mort de Louis XIV en 1715 et la Révolution de 1789. Il se place successivement au point de vue de l'Économie politique, de la Justice, et de l'Enseignement, et analyse donc la même période sous trois aspects différents.

ÉCONOMIE POLITIQUE. — En 1715, le césarisme des Bourbons en était arrivé à la banqueroute, après avoir usé de tous les pires expédients. La faculté d'emprunt était épuisée au point que pour obtenir 8 millions d'argent frais, on souscrivait 32 millions de billets. Ce n'était certes pas la faute des Juifs, qui n'avaient pas mené les affaires de Louis XIV. Mais on aurait tort également d'incriminer exclusivement les Jésuites. Le vrai responsable était le système gouvernemental d'Aristote, l'anarchie d'en haut, engageant tout l’avenir social sans la consultation, sans l'assentiment, et sans le contrôle des gouvernés. Il avait pour conséquence l'emprunt permanent, jamais remboursé, jamais amorti, sinon fictivement.

Cette situation, qui persiste de nos jours, exigeait pour se soutenir un procédé nouveau, le crédit. C'est d'ailleurs par l'abus du crédit que les gouvernements se sont toujours écroulés de la manière la plus funeste pour eux, car les gouvernés sont implacables lorsqu'ils formulent des revendications matérielles par voie exclusivement politique et non sociale.

C'est ce fonctionnement exclusivement politique de l'État fiscal qui constitue le vrai danger pour la Nation, et non l'intérêt privé des politiciens et des financiers, comme on le croit en général.

Les ministres français d'autrefois s'étaient enrichis au pouvoir encore plus scandaleusement que ceux d'aujourd'hui. Sully, qui avait cependant bien géré l'économie publique sous Henri IV, était pauvre lorsqu'il se maria. Il pratiqua la spéculation, le pillage des villes, le rachat des captifs de marque, et mena une vie fastueuse même après la mort de son roi. Le cardinal de Richelieu fit une fortune de 200 millions de francs-or en treize ans. Son train de maison, à Paris seulement, coûtait quatre millions par an.

Mazarin, sorti assez gueux de chez son père, petit banquier, amassa une centaine de millions qui furent l'objet de débats homériques entre lui et son confesseur. Ce dernier voulait le magot pour la Compagnie de Jésus, mais le subtil cardinal l'offrit à Louis XIV, qui naturellement refusa, et finit par le léguer à ses nièces. Colbert s'enrichit de même, et la liste continue jusqu'en 1789. La nomination de l'abbé Dubois au titre de cardinal coûta à elle seule 20 millions à la France.

Cet habile intrigant, traître à son pays, et appointé par l'Angleterre pendant toute sa vie alors qu'il était premier ministre en France, avait été choisi par le duc d'Orléans[25] régent de France après la mort de Louis XIV pendant la minorité de Louis XV.

Le régent lui-même, continuant la tradition de tous les rois, fait de la fausse monnaie en changeant le titre des pièces d'or et gagne ainsi 168 millions. Il applique le même principe de dévaluation à la dette publique et aux intérêts des rentes de l'Hôtel de Ville. Enfin, comme rien ne pouvait combler le déficit, il cherche des boucs émissaires en créant une « Chambre de Justice » (lisez une Chambre d'Iniquité) contre les financiers. 4.470 familles furent taxées d'office pour 500 millions. On fit remonter les recherches à trente ans en arrière, on accorda des primes aux délateurs, et l'on décréta la peine de mort contre quiconque médirait d'eux. Les prisons se remplirent, et la terreur se répandit dans le pays. L'impôt rapporta moins de 40 millions au lieu des 500 escomptés ; le crédit fut tué net, les billets d'État perdirent 80 % de leur valeur, l'industrie périclita, et la misère déjà grande devint effrayante.

Alors comme aujourd'hui, les gouvernements exclusivement politiques ne pouvaient pratiquer qu'un seul système financier : pressurer la Nation, éluder son contrôle social, tenir en main les classes influentes par l'argent ou les honneurs, assujettir les autres par la peur, et déprécier la monnaie. Tel est le procédé.

[25] Nous verrons sous Louis XVI la famille d'Orléans s'appuyer sur l'Angleterre et la Franc-Maçonnerie pour tenter d'arracher aux Bourbons la couronne de France.

Or, dès le XIII^{e} siècle, les gouvernés restés libres avaient organisé un système économique peu connu de nos jours, mais étonnant pour l'époque : ligues commerciales, solidarité financière sous l'égide des Templiers, Bourses de commerce de Bruges, Amsterdam, Venise, et Londres. Longtemps après, deux villes françaises eurent aussi leur Bourse, Toulouse en 1549 et Rouen en 1556. Paris n'eut la sienne que très tard, parce que Richelieu et Louis XIV défendirent de s'y réunir sous peine de prison. C'est seulement en 1724 que les Bourses furent reconnues d'utilité publique en France.

Les Français n'étaient donc pas mûrs pour manier le crédit. Dans ces conditions, le système de Law fit l'effet d'une arme chargée ou d'un cheval de sang donnés à un enfant. Avec l'appui du Régent, Law fonda en 1716 la Banque Générale, puis la Compagnie perpétuelle des Indes. Émettant continuellement de nouveaux titres, il promettait de rembourser la dette publique. Mais les résultats commerciaux de ces affaires furent médiocres, et après une folle spéculation, il fut impossible d'éviter l'effondrement, malgré le cours forcé des billets.
Cette trombe financière suscita néanmoins de nombreuses initiatives commerciales et industrielles, et finalement le crédit, tel que Law le comprenait, prévalut dans le monde avec les rectifications nécessaires. Le Régent voulut convoquer les États Généraux pour tirer parti du système. Il en fut empêché par l'infâme cardinal Dubois, qui craignait la Tradition sociale comme le voleur craint le gendarme. Dubois écrivit au Régent : « Ce n'est pas sans raison que les rois de France sont parvenus à éviter les États Généraux. L'idée que les députés du peuple peuvent présenter au roi des cahiers de doléances a je ne sais quoi de triste qu'un grand roi doit toujours éloigner de sa présence. Le monarque pourrait-il dire aux représentants de ses sujets : « Vous ne les représentez pas ? » Le roi est assuré de ses troupes contre le Parlement. Le serait-il contre la France assemblée ? Où frapperaient le soldat et l'officier, sinon contre leurs compatriotes, leurs amis, et leurs frères ? N'oublions pas que le dernier malheur des rois, c'est de ne pas jouir de l'obéissance aveugle de leurs sujets. Cette nécessité est la partie honteuse des monarques, qu'il ne faut pas montrer, même dans les plus graves circonstances. »

En effet, Dubois nous révèle cyniquement la partie honteuse de la loi d'État des païens. Sous son influence, on en revint à tous les moyens désastreux de Louis XIV, sans jamais pouvoir prendre de mesures radicales, car la ligue des privilégiés renversait successivement tous les ministres réformateurs.

Si nous avons appliqué l'épithète d'infâme au cardinal Dubois, c'est que pour tenir en main tous les privilégiés, il les avait fait entrer dans la plus odieuse et la plus infernale société secrète dont l'Histoire fasse mention, le pacte de famine. On accaparait les blés, on les exportait, et quand la famine se faisait sentir, on avait produit une hausse scandaleuse. On réimportait alors des blés avec des bénéfices immondes.

A la mort de Louis XV, le budget politique se montait à plus d'un milliard-or. La recette n'atteignait que 900 millions, mais les contribuables payaient deux milliards, dont plus de la moitié était dilapidée par les vices de la perception. La Noblesse et le Clergé étaient pratiquement exempts d'impôts, de sorte que toute cette charge, effroyable pour l'époque, retombait sur le Tiers État. Si l'on considère en outre que le peuple des villes et des champs était littéralement écrasé par ce système politique païen, on aura toutes les causes de la Révolution française.

La vie économique ne se manifestait plus que par spasmes. Des lettrés s'en firent les interprètes, forcément métaphysiciens et politiciens. Quesnay développa les idées de Sully, à prédominance agricole, et milita contre l'industrie et le luxe. Gournay fut sectaire en sens inverse et n'attacha d'importance qu'au travail des manufactures.

En réalité, dans une société judéo-chrétienne, la vraie richesse réside dans l'alliance de l'État politique avec l'État social, et dans la solidarité des cinq branches de l'Économie, finance, agriculture, industrie, commerce, et main-d'œuvre. Malgré tous les progrès modernes, le XIX^{e} siècle n'a pas encore entrevu cette vérité physiologique.

À la veille de la Révolution, elle ne fut soupçonnée que par Turgot, marquis d'Aulne, le plus pur représentant du véritable esprit réformateur français. Savant chrétien et catholique, il traduisit plusieurs ouvrages de l'hébreu. On disait de lui qu'il avait le cerveau de Bacon, à cause de ses connaissances en religion, philologie, archéologie, philosophie, mathématiques, astronomie, politique, législation, histoire et géographie. Il administra si parfaitement la province du Limousin que Louis XVI le prit pour ministre. La ligue des courtisans et les membres du pacte de famine le forcèrent bientôt à démissionner. Mais tous ses successeurs furent acculés à confesser que son programme était le seul viable. Toutefois, ils ne réussirent pas à le mettre en pratique, à cause de l'infernale conspiration du pacte de famine. La Révolution française était donc parfaitement légitime du point de vue économique.

JUSTICE. — Passons au second terme de la Loi sociale, celui qui concerne la justice et l'équité publiques. La Nation avait formulé ses vœux par les États Généraux. Louis XIV avait faussé la balance en y mettant le glaive du sectarisme jésuite contre les protestants et les jansénistes. En quelques années, la politique se retourna avec autant de sectarisme et de violence. Après l'attentat de Damiens, la vieille lutte entre les juristes et la Compagnie de Jésus se ralluma. La réaction philosophique partie de France s'étendit à toute l'Europe et mit les Jésuites hors du droit commun.

Au Portugal, Pombal fut implacable contre eux. En Espagne, Charles III et le comte d'Aranda, appuyés sur l'Université et les évêques, déportèrent les Jésuites en masse comme autrefois les Juifs. Le grand maître de Malte et le duc de Parme en firent autant. Le pape Clément XIV lui-même supprima l'Ordre le 21 juillet 1773, pour abus et désobéissance au Saint-Siège.

Sept ans après les Jésuites, les Parlements de France succombaient à leur tour devant la loi césarienne. Tous leurs membres étaient arrêtés, privés de leurs charges, condamnés à l'exil. Toutes les Cours de province furent transformées par le Grand Conseil du roi. En moins d'un an, la magistrature avait cessé d'exister. Il eût été facile à un Turgot de rénover les trois pouvoirs sociaux de la Nation. Mais Louis XV avait été élevé selon les mêmes principes anarchiques que le cardinal Dubois. Un courtisan lui dit : « Vous verrez, Sire, que tout ceci rendra nécessaire de convoquer les États Généraux. » Le roi le saisit par le bras et lui dit : « Ne répétez jamais ces paroles. Je ne suis point sanguinaire, mais si j'avais un frère capable d'émettre un tel avis, je le sacrifierais dans les vingt-quatre heures à la durée de la monarchie et à la tranquillité du royaume. »

Le rappel des Parlements en 1774 par Louis XVI fut une ineptie. En le provoquant, Maurepas, n'avait qu'un seul but, se saisir de la Justice pour en frapper l'équité politique et sociale, et continuer tranquillement le pacte de famine. Dans le complot qui força Louis XVI à se séparer de Turgot, les magistrats faisaient cause commune avec les prélats, les seigneurs, et les accapareurs. Turgot avait créé la Banque de France, sous le nom de Caisse d'Escompte, supprimé vingt-trois sortes d'impôts, proclamé le droit au travail comme sacré, recherché l'égalité devant l'impôt, réformé le système des lettres de cachet, proposé le rétablissement de l'Édit de Nantes. Représentant la Science alliée à la Religion, il était tellement imbu de sa mission de salut qu'il refusa de quitter son poste et attendit d'en être destitué par le roi. Après quoi il mourut de chagrin, comme Vauban.

Clugny, Necker, Galonné, Brienne, qui prirent sa suite, furent successivement éliminés. Ils achevèrent la ruine de l'État. Alors, sentant venir la débâcle, les politiciens passèrent de la complicité du pacte de famine à l'hypocrisie vis-à-vis de la Nation, et prononcèrent le nom des États Généraux.

Ils ne pressentaient pas qu'il leur faudrait payer un lourd arriéré d'iniquités et faire face à la fédération républicaine des villes, qui avait ressaisi centralement la raison d'État.

Césarisme logique contre césarisme mystique, la Révolution était légitime en matière de Justice autant qu'en matière d'Économie.

ENSEIGNEMENT. — Passons maintenant au troisième terme de la Synarchie, le pouvoir social de l'Enseignement.

D'après la Tradition française remontant au XIV^{e} siècle, ce pouvoir appartenait à la Clergie, c'est-à-dire à l'ensemble des clercs, professeurs, étudiants, savants, et lettrés réunis en une universalité enseignante et enseignée. Les Juifs seuls avaient été exclus de ce droit pour les raisons politiques et césariennes déjà relatées.

À mesure que la tradition étrangère s'impose en France, la fausse unité, celle de la domination, remplace la vraie, celle de l'assentiment. L'antique Clergie française se brise en fractions sectaires. La fausse Église, celle de la domination exclusive des prêtres, brise la vraie, celle de la société des fidèles et des pasteurs. Sept ruptures ont lieu entre le Sacerdoce d'une part, et d'autre part les Parlements, les Protestants, le mouvement scientifique et littéraire, certaines sectes de prêtres elles-mêmes, les gouvernants, et enfin — septième trompette de Jéricho — avec le mouvement philosophique du XVIII^{e} siècle.

Ce dernier représente une rébellion antisacerdotale de toute la Clergie laïque contre la domination dogmatico-césarienne du sacerdoce continuée sous prétexte de religion. Il fut un de ces grands branle-bas celtiques, semblable à celui qui mit debout toute la race blanche, 7.000 ans avant Jésus-Christ, et lui fit enjamber en trois pas le Danube, le Caucase, et l'Himalaya. Terre unique que la France, d'où l'esprit d'universalité momentanément comprimé va sortir, gronder, éclater en cyclones de pensées pleines d'éclairs et chargées de tonnerres. C'est le charivari gigantesque de tous les instruments intellectuels qu'on éveille et qu'on accorde pour exécuter la symphonie de la pensée judéo-chrétienne.

Les tombeaux vont s'ouvrir, les montagnes sociales s'abaisser, les vallées se soulever. Le ciel lui-même semblera changé. Ce qui était évident paraîtra douteux, et inversement. Pourtant, ce ne sont que les premiers voiles qui se déchirent. Quand les gouvernements d'ici-bas ne permettent pas à Dieu d'opérer dans la loi d'Harmonie, c'est Satan qui opère dans la loi du Destin[26].

Mais la révolte même est pardonnable quand l'esprit de Justice la suscite. Les chefs de ce grand sabbat rationaliste ont-ils quitté les voies de salut de l'Humanité? Non ! Ils en ont balayé les escaliers, comme de bons diables très utiles. Mais ils se trompaient de bonne foi en prenant Aristote pour l'architecte de l'humanité.

Le haut clergé, l'université, les académies, étaient liés de bandelettes, tel Lazare, dans un tombeau politique d'où l'esprit et la vie de la Nation s'étaient détachés.

Le bas clergé, moins responsable, frémissait en écoutant les philosophes, non à cause de leurs idées, mais à cause de l'esprit de vie dont ils étaient ivres. Le

[26] La loi du karma, selon laquelle nul ne peut s'exonérer des conséquences de ses actes.

monde entier attendait quelque chose d'extraordinaire, le commencement d'un Royaume céleste.

La révolte des gouvernés intellectuels s'ouvrit par un éclat de rire satanique contre la superstition : ce fut Voltaire. Elle continua par un infernal cri d'athéisme, poussé en réalité contre le dieu césarien de la loi des Gentils : ce fut Diderot. Elle s'acheva dans un sanglot féminin sur toutes les blessures de l'Humanité : ce fut Jean-Jacques Rousseau. Et par cette tendresse, elle rentra vaguement dans le mouvement rythmique qui tendait sans le savoir à la loi d'harmonie du Calvaire.

Des arsenaux et des places fortes s'élèvent comme par enchantement derrière ces trois chefs de file, dont le premier mène la cavalerie, le second l'artillerie, et le troisième l'infanterie. Le dictionnaire de Bayle, par sa terrible logique, forge les armes d'une dialectique irrésistible. La forteresse, c'est le dictionnaire encyclopédique. D'Alembert en est le gouverneur et Diderot en commande les sorties. Ce monde intellectuel ressemble presque à une procession de l'Égypte sacerdotale. En tête marchent les mathématiciens, Clairaut, Bailly, Monge, Lagrange. Puis viennent les astronomes, Chappe, Laplace, Bailly encore, les naturalistes, physiciens avec Réaumur, Jouffroy, l'inventeur de la navigation à vapeur, et Montgolfier, qui ouvre à l'homme les espaces aériens. Presque tous ces audacieux, dont l'immense mouvement attire toutes les âmes d'Europe, sont des assoiffés d'universalité. Ils fouillent à l'infini toutes les connaissances humaines, et de cet océan de vie sortent des légions d'intelligences éblouissantes et d'âmes splendides.

Quelles personnes et quelles tendances venaient en jugement en ce temps prédit par les Prophètes ? Simplement la confusion entre le Judéo-Christianisme et le Césarisme politique exclusif de Constantin.

C'était l'occasion pour un Souverain Pontife de remonter sur la cime sociale, d'appeler à lui tous les cultes et tous les corps enseignants. Alors, de toute la Celtide ressuscitée dans la loi synarchique, fût monté un Hosanna comme jamais notre planète n'en a chanté dans l'harmonie éternelle des Cieux.

CHAPITRE 19 - **Les Encyclopédistes**

La France pensante du XVIII[e] siècle n'avait pas d'autre alternative que la léthargie mentale ou la révolte, la prostration ou la fièvre. Les plus acharnés protagonistes de la laïcisation intellectuelle ne furent pas les savants, mais les lettrés, et parmi eux, deux élèves des Jésuites, Voltaire et Diderot. Leur métaphysique, opposée au politicisme[27] des théologiens, était entachée d'anarchie latine et poussait tout à l'extrême.

D'Alembert, la tête savante qui mène l'Encyclopédie, représente mieux la vraie tendance de l'époque. Il dit : « La philosophie n'est hostile qu'à l'ignorance. L'étude des sciences exactes conduit à une saine physique, celle-ci à une saine métaphysique, et cette dernière à la religion. La totalité du vrai comprend : 1° la Science de Dieu ; 2° la Science de l'Univers ; 3°la Science de l'Homme; 4° la Science de la Nature. » On ne saurait mieux parler. C'est le tétragrammc du nom divin de IÉVÉ, que j'ai décrit dans *Mission des Juifs*[28].

Jamais la grande Tradition française et judéo-chrétienne n'a parlé autrement. Elle demande l'universalité, le catholicisme des aigles, et non celui des hiboux. C'est ce fond religieux qui caractérise la France vraie de cette époque. Il explique la personnalité de d'Alembert, et aussi son livre *La Destruction des Jésuites*, pourtant aussi sévère pour leurs adversaires que pour eux. D'Alembert mourut sans le secours d'un prêtre, repoussant l'oppression jusque dans le tombeau.

Les littérateurs sont loin d'avoir le poids des hommes de science. Ils perdent en autorité ce qu'ils gagnent en passion. Voltaire a sans doute incarné le bon esprit français, mais aussi l'esprit de médisance et de dénigrement universel. De ce fait, il a eu sur son temps et sur le nôtre une détestable influence. Mais quand il revint à Paris le 10 février 1778, âgé de quatre- vingt-quatre ans, le peuple des faubourgs lui fit un accueil triomphal parce qu'il avait remué ciel et terre pendant quinze ans pour réhabiliter la mémoire d'un condamné innocent.

---

[27] « Le **politicisme** intégral, l'absorption de tout et de tous par la politique, n'est que le phénomène même de la révolte des masses, décrit dans ce livre. La masse en révolte a perdu toute capacité de religion et de connaissance, elle ne peut plus contenir que de la politique – une politique frénétique, délirante, une politique exorbitée puisqu'elle prétend supplanter la connaissance, la religion, la “sagesse”, en un mot les seules choses que leur substance rend propres à occuper le centre de l'esprit humain ».La Révolte des masses, livre publié en 1929, est l'œuvre maîtresse du philosophe espagnol José Ortega y Gasset (Source : http://didiergouxbis.blogspot.com/2011_07_01_archive.html). Paul Valéry écrivait : « La politique est l'art d'empêcher les gens de se mêler de ce qui les regarde ».

[28] Voir page 244 (du livre original).

Le protestant Calas avait en effet subi le supplice de la roue, après avoir été iniquement accusé d'avoir tué un de ses fils pour s'être converti au catholicisme. Indigné du traitement barbare infligé à Calas et qui avait révolté toute la France, Voltaire avait fini par obtenir qu'une assemblée de cinquante maîtres des requêtes proclamât l'innocence de Calas. C'est pourquoi les ouvriers, qui n'avaient pas lu une ligne de Voltaire, criaient dans leur enthousiasme : « Vive le sauveur de Calas ! »

Quatre mois plus tard, il mourait, et l'archevêque de Paris interdisait qu'on déposât sa dépouille en terre sainte. L'abbé Mignot, neveu de Voltaire, emporta le corps en toute hâte et lui rendit les honneurs funèbres dans son abbaye de Sellières. À peine la cérémonie était-elle achevée, qu'un ordre formel de l'évêque de Troyes apportait la défense absolue de l'enterrer. Il était trop tard, mais on se vengea sur le brave abbé Mignot en le destituant et en mettant l'interdit sur sa chapelle.

À la mort de Diderot, le curé parisien de Saint-Roch, observant aussi la tradition française de charité et repoussant les haines politiques, accorda une tombe à Diderot dans la chapelle de la Sainte Vierge de son église.

À cette époque de transition, nul ne recherchait la Loi sociale, la Loi physiologique des gouvernés, la seule qui puisse sauver gouvernés et gouvernants des griffes de la grande tigresse, de l'étreinte de la Loi païenne.

Descartes lui-même, malgré son fameux Discours de la Méthode, n'avait pas effectué d'investigations définitives sur l'Église complète ni sur l'État complet. Il n'avait pas recherché, ou du moins pas trouvé, leur loi d'organisation dans l'esprit et dans les faits nationaux ou européens. Bossuet dit de lui : « Descartes a toujours craint d'être blâmé par l'Église, et, pour l'éviter, il a pris des précautions allant jusqu'à l’excès. »

La Clergie de l'époque oublia que toute guerre de libération doit se faire en vue d'un traité de paix connu d'avance, et bienfaisant pour l'adversaire lui-même. Sinon, elle éternise la maladie collective. Dans la mêlée, on n'avait omis qu'un seul sujet d'étude réfléchie : la France. Chacun était prêt à lui appliquer a priori toutes les doctrines du monde, sauf la sienne, tous les systèmes romain, grec, anglais, tous sauf le sien. On eût bien étonné tous ces admirables érudits en leur disant qu'il fallait retourner à l'école de la France complète, et non des sectes. Lavoisier traitait les quelques mètres cubes d'air dont il faisait l'analyse avec plus de respect que les métaphysiciens ne traitaient la Société française. Ceux-ci se mettaient hors de la science, et en conséquence tout allait se régler par passion et domination, par opportunisme et empirisme.

Masselin, l'Hospital, Fénelon, Vauban, Turgot ne s'étaient pas permis de séparer la pensée française de sa loi de vie. Cette séparation a les funestes conséquences connues des fumeurs d'opium. Quand l'esprit réintègre la vie collective, il l'affole

plus qu'il ne l'éclaire. Les doctrinaires de la Révolution n'aboutirent qu'à un credo sentimental : la *Déclaration des Droits de l'Homme*, qui rompit désastreusement avec la Loi synarchique du passé au lieu d'affirmer sa consonance avec elle.

Autrement forts restent encore les penseurs antiques de la Chaldée, de l'Égypte, et de la Palestine. Ils ne parlaient pas uniquement de Droits, mais rappelaient à leurs Devoirs non seulement les gouvernements, mais quiconque détenait une parcelle de pouvoir, jusqu'aux parents qui règnent sur leurs enfants, jusqu'aux époux qui se gouvernent l'un l'autre, jusqu'au maître qui dirige ses élèves ou ses serviteurs. Leur méthode synarchique conjure tous les antagonismes. Elle dit à la Clergie : « Il vous manque une déclaration des Devoirs. Or, voilà des siècles qu'elle est faite. Prenez-la où elle est. » Elle dit au Clergé : « À qui la faute si la déclaration des Droits de l'Homme a pris la forme d'une revendication ? Vous avez dormi sur les deux Testaments, qui contiennent la Loi de charité et de vie non seulement pour les individus, mais aussi et surtout pour les gouvernements et les sociétés humaines. »

Le latin nous a fait beaucoup de mal en prenant la première place dans notre enseignement national. Le mort tue le vif, si le vif subit le mort. Le vif, c'était l'esprit social français ; le mort, c'était l'esprit politique païen. Nos cléricaux laïques le sentirent vaguement, mais au lieu de rechercher la science sociale en France, où elle existait, quoique défigurée, ils la cherchèrent en Angleterre, où elle n'existait pas du tout. Au XVIII^{e} siècle, pour avoir quelque succès, il fallait revenir de Londres ou de Genève et dénigrer tout ce qui était français. C'était le choc en retour de la persécution césarienne de Louis XIV contre les Protestants. La branche princière d'Orléans soutenait ce point de vue. Je ne dis pas qu'elle ait eu l'intention de livrer délibérément la France aux puissances protestantes pour se faire porter au pouvoir par elles. Mais il est plus facile de déchaîner les passions collectives que de les dominer, et le duc d'Orléans n'était pas de taille à maîtriser un cheval emporté, quand ce cheval de bataille digne d'un Dieu s'appelait le peuple français. Grand maître de la Franc-Maçonnerie, il s'y jeta tête baissée avec tous les lettrés, sans prendre la moindre précaution ni contre l'invasion des doctrines étrangères ni pour conserver notre tradition des États Généraux. Tout ce qu'il y avait de meilleur dans le mouvement progressiste français fut dupe de ce libéralisme du prétendant au trône. Tout ce qu'il y avait de pire en fut complice. Quant aux philosophes, qui avaient fabriqué en gros les marchandises intellectuelles dont le peuple avait faim, je constate avec regret leur manque de patriotisme et leur absence de mémoire nationale. Voltaire est le Louis XV et parfois le cardinal Dubois de la philosophie française. « Après moi le déluge. » Rousseau, Suisse sorti de son petit canton où il n'avait vu mettre en jeu que des rapports sociaux élémentaires, n'est pas à la taille de nos vastes agglomérations hiérarchiques. Son entendement ne les classe pas. Il n'en démêle pas l'architecture passée ni future. Il s'irrite simplement contre des formes douloureuses comme contre un obstacle immédiat à ses théories étriquées. Il dit avec Aristote que l'État est dans la Nature. C'est absolument faux, mais les

conséquences logiques de ses idées, qui firent tache d'huile, prirent une tournure terrible dans la vie politique et noyèrent dans le sang plusieurs générations. En outre, c'est à lui qu'on doit la confusion de plans décorée du nom de socialisme. Le seul esprit législateur sérieux de ce temps est Montesquieu. Néanmoins, Montesquieu reste césarien par son érudition gréco-latine et considère le judéo-christianisme comme un doux rêve poétique, fait par de naïfs visionnaires au bord du lac de Tibériade. Il ne voit pas que la civilisation du Christ peut se dégager rationnellement et historiquement du monde païen, France en tête. Il cherche la vérité politique et sociale à l'étranger : « L'Allemagne est faite pour y passer en poste, l'Italie pour y séjourner, l'Angleterre pour y penser, la France pour y vivre. » Pauvre France. N'avait-elle donc pas formulé la plus vraie, la plus juste, la meilleure des pensées lors des noces de la Loi sociale et de la Loi politique aux États Généraux de Paris, réunis en 1302 à Notre-Dame ?

Prêcher à la France le système représentatif et politique des Anglais sans lui donner les mêmes bases économiques qu'à eux, c'était la faire dérailler. D'ailleurs, la stabilité apparente de l'Angleterre résulte de son empire colonial, acquis en neutralisant les puissances européennes par de perpétuelles intrigues diplomatico-militaires. L'Angleterre dévore la moitié de l'économie terrestre à elle seule. Le jour où elle sera forcée de rentrer chez elle, elle commencera par dévorer sa Noblesse, puis sa propriété foncière, puis son système agricole, à moins qu'elle n'ait recours à la synarchie pour accomplir son évolution.
Cependant, en agitant des fantômes parmi les Français, les politiciens protestants d'Angleterre et d'Allemagne leur firent jeter au feu toute notre Tradition. Dans toutes ses œuvres, Montesquieu ne prononce un mot ni sur les États Généraux, ni en faveur de l'égalité si chère au Tiers État et à la république de nos cités.

Or, gouverner, c'est prévoir, et la prévoyance rationnelle n'est autre que la science. Gouverner, c'est donc savoir. Mais qu'est-ce que savoir en matière de gouvernement ? L'École primaire des gouvernants n'a qu'une réponse historique : l'opportunisme et le césarisme, c'est-à-dire la loi du monde païen. Pour s'élever plus haut, il faut recourir aux textes sacrés qui contiennent une autre loi, celle du monde judéo-chrétien et des gouvernés français du XIV^{e} siècle.

Alors seulement la science historique peut peser les faits sur une balance à deux plateaux. L'un des plateaux est la Loi sociale, qui répond aux faits de son ressort. L'autre est la Loi politique, qui répond de son côté à ceux de son domaine. L'équilibre entre les deux plateaux est assuré par la Synarchie. La rupture de l'équilibre permet de mesurer scientifiquement le degré d'anarchie des gouvernements et des sociétés, et de savoir ce qu'il faut faire pour rétablir l'harmonie.

Le XVIII^{e} siècle n'en était pas là, pas plus dans le camp des philosophes que dans celui des politiciens. Seule la vie sociale de la France avait formulé son propre esprit dans les cahiers antérieurs des États Généraux.

À la lumière des notions exposées, la fin des rois de France et de l'ancienne société en 1789 est d'autant plus tragique et poignante que l'évolution synarchique aurait été facile parce que son besoin en était universellement ressenti. Menée avec science et conscience, elle nous eût épargné la sanglante série des catastrophes qui s'abattirent sur notre Nation, la perte de son ordre social si éminemment perfectible, et la rupture violente de ses relations avec toute l'Europe. Je ne puis m'empêcher de redire avec émotion qu'il est atroce de voir ce dualisme politique des gouvernants et des gouvernés déchaîner comme un tonnerre la Loi des séries et du talion en brisant la Loi d'harmonie de notre Histoire.

Sous d'autres formes, la France de 1887 traverse une phase analogue à celle qui précéda la révolution de 1789. Comme alors, le fonctionnement des pouvoirs sociaux est interrompu depuis un siècle. L'État politique, encombré par la bourgeoisie après l'avoir été par la noblesse, perpétue les fautes césariennes de l'ancien régime. Mais comme le gouvernement est accessible à un plus grand nombre, il est en proie à des risques plus généraux, qui aboutiront au XX^{e} siècle à leurs conséquences fatales, c'est-à-dire l'engagement à fond de l'actif des gouvernés dans la politique, jusqu'au vif, jusqu'à la substance de leur être collectif.

Le processus est toujours le même : lois de finances et d'agriculture, traités de commerce, impôts, dette publique, papier-monnaie, etc. On assistera une fois de plus à l'engloutissement de la Nation par le gouvernement, sans que la faute en incombe aux individus. C'est l'engrenage des pouvoirs politiques nationaux et internationaux qui sera responsable de ce désastre, et il faut tout l'aveuglement sectaire de nos partis pour remettre l'examen patriotique de cette situation si grave à plus tard, en le subordonnant à la possession du pouvoir par chacun d'eux. C'est non seulement un crime, mais une folie, que de se désintéresser d'une situation publique roulant à de tels périls. Il faut secouer dans sa torpeur l'égoïsme des sectes, des partis, et des classes, car tous s'engouffrent vers la même cataracte, vers le même Niagara final.

La prévision immédiate n'est pas difficile. Après épuisement de tous les expédients habituels depuis des siècles, après les banqueroutes gouvernementales déguisées ou non, il est fatal que la Loi sociale méconnue rentre en scène par son Pouvoir exécutif propre, comme en 1789. Cet Exécutif social s'appelle le Pouvoir-économique des contribuables en tant que gouvernés.

De deux choses l'une, ou bien cette rentrée sera préparée avec science et art, et alors le dégagement réparateur sera technique et pacifique, ou bien elle se fera par opportunisme et agression politique, et alors le pays se lancera encore une fois dans l'inconnu. Ce sera de nouveau l'assaut tumultueux des gouvernés contre les gouvernants, et l'on roulera de catastrophe en catastrophe.

En 1789, la marée populaire monta de la sorte pour déferler finalement en vagues de sang. Elle débuta par l'impulsion de cinq cents hommes délégués de la haute bourgeoisie. Elle continua par la démocratie des clubs suivie d'une démagogie de deux ou trois millions d'individus. Enfin, toute la vase de la république des cités sortit de son lit, entraînée dans une vague de folie dévastatrice. Si cela se reproduisait aujourd'hui, le tourbillon révolutionnaire aurait de nouveau son centre dans la commune de Paris, après la désorganisation et l'effondrement successif des services publics. L'aboutissement serait la dictature, finalement dévorante, d'une seule tête anarchique broyant toutes les autres. En 1789, faute de Pouvoirs

sociaux en fonctionnement, les convulsions furent longues et se terminèrent par la force organisée de l'armée victorieuse lavant toutes les hontes nationales dans sa gloire, et résumant l'Histoire dans un cerveau puissamment organisé, celui de Napoléon I^{er}. Gouverner, c'est prévoir. Prévoir," c'est savoir. Savoir, c'est se souvenir, pour n'être pas surpris par la fatalité. C'est à ce point de vue que nous allons analyser la Révolution de 1789. En 1787 et 1788, personne ne voulait la révolution violente, sauf le prince d'Orléans pour usurper le pouvoir, et les gouvernements d'Angleterre et de Prusse pour abaisser la France. L'esprit public français était bon, épris d'idées générales, débordant de sentiments généreux. Le calme précédait la tempête, et nul ne prévoyait l'engloutissement de tous les organes du pays dans la fournaise politique.

Le Roi, la Noblesse, le Clergé, la Clergie, la Bourgeoisie, tous voulaient la vérité, la justice, le bien public, mais aucun ne savait comment les réaliser.

En intentions, le Clergé n'avait pas démérité. Il possédait des trésors de science et de foi. La Noblesse de province était honnête et austère, pleine des qualités civiques et militaires nécessaires à la France. Même à la Cour de Louis XVI, ou elle avait bu à la coupe des lettrés, il restait en elle des trésors de force vive et de chevalerie. Quant au Tiers État, il ne faut pas voir en lui le bourreau, car il fut lui-même victime de la Révolution un peu plus tard. Il serait demeuré la force morale et matérielle de la France si les hommes d'État et les penseurs lui avaient enseigné la doctrine synarchique au lieu de l'abreuver de doctrines césariennes et païennes. Sa patience depuis quatre siècles appelait un élargissement intelligent de la pensée des deux autres Ordres, dans l'équité sociale. Le Tiers État avait travaillé comme Abel. Il ne voulait pas être Caïn. Il avait tout à perdre dans l'anéantissement de l'État. Le salut dépendait de la reconstitution des Pouvoirs sociaux médiateurs, et il en est encore de même aujourd'hui. Quant à Louis XVI, il était l'un des monarques les plus saints, les plus honnêtes, et les mieux disposés qui aient jamais honoré un trône.

Cinq ou six ans plus tard, tous ces éléments nationaux, que la Loi synarchique de Vie pouvait rassembler, sont précipités dans le chaos infernal de la Loi de Mort déchaînée. Cette fois, c'est un peuple entier, cependant poussé depuis des siècles par l'esprit chrétien, qui va tomber, possédé, écumant, et sanglant, dans les griffes de l'éternel démon politique, l'esprit dominateur de Nemrod. Le césarisme est toujours le même en essence, qu'il s'exerce sur le mode clérical, monarchique, républicain, démocratique, ou démagogique.

La vraie souveraineté exige l'équilibre entre les deux lois scientifiques de l'Histoire, celle des gouvernants et celle des gouvernés. Que l'une d'elles soit brisée par les rois ou par les tribuns, la souveraineté nationale se trouve atteinte dans ses oeuvres vives, dans son équilibre.

La révolution par la violence n'est que le préjugé d'une secte fanatique en réaction contre la révolution par redressement.

L'idée de la révolution est légitime mais il faut la distinguer avec soin des moyens politiques mis en œuvre. Ce sont ces moyens qu'il faut peser avec une rigoureuse circonspection dans la balance scientifique de l'Histoire, car ils peuvent aboutir exactement à l'opposé du résultat recherché.

On remarquera ici que le mot révolution comporte étymologiquement un double sens, auquel correspondent les deux verbes anglais *revolve*, et *revolt*[29].

Dans le premier sens, on dit par exemple que les planètes effectuent leur révolution autour du soleil. L'idée correspondante est parfaitement harmonieuse et permet prévisions et calculs, car elle émane de la Sagesse de Dieu. Dans ce sens, l'ordre universel est éternellement et saintement révolutionnaire.

En géologie, les révolutions, telles que tremblements de terre et déluges, sont des accidents apparemment désordonnés et destructeurs d'équilibre.

Appliqué à l'Humanité, le mot a la même acception double. Dans le premier cas il signifie santé sociale, dans le second maladie politique. Il faut se mettre la santé dans la tête, et non la maladie, sous peine de folie collective.

L'exécution partielle des vœux des États Généraux est une révolution qui fait partie de l'ordre cyclique français. Elle implique une santé continue de la Nation.

Le cataclysme politique de 1789 est une crise de maladie, une réaction césarienne contre l'action également césarienne de l'ancien régime. Or, qu'est-ce que l'ancien régime ? C'est le règne de la loi politique sans loi sociale. Il date de la suppression systématique des États Généraux du fait des Bourbons.

Leur gouvernement royal d'inspiration latine a prédominé sur la Tradition française et se reconnaît à un signe indéniable qui résume tous les autres : la ruine. Après 1789, nous avons eu un millier de législateurs politiques au lieu d'un seul, et un million de fonctionnaires. Si la poussée des ouvriers et des paysans anéantissait au XX^{e} siècle la bourgeoisie et le système civil datant de 1789, les gouvernés arriveraient dix fois plus nombreux au pouvoir. Le même mal décuplerait et tuerait net notre nationalité[30].

---

[29] En français, la tradition latine ne nous a pas laissé de verbe correspondant à *revolve*. Il y a peut-être une raison profonde à cela. À la place, on dit qu'une planète tourne ou gravite autour de sou soleil.

[30] Je m'excuse de rappeler une fois de plus que Saint-Yves a publié ceci en 1887. Les nationalisations d'industries qui ont transformé en pertes pour l'État le bénéfice des entreprises privées datent principalement de 1945.

La leçon de choses de la Révolution de 1789 va nous montrer comment il faudrait avoir recours à l'avenir à la révolution d'harmonie, au lieu de subir la révolution d'accident.
La première cause immédiate de notre révolution d'accident date du 6 novembre 1788. Poussé par le prince d'Orléans et l'anglomanie de Necker, contrairement à l'avis de son ministre Brienne et de l'immense majorité des notables, le roi décide que le Tiers État aura double voix représentative dans les États Généraux futurs. Donner double poids à l'un des Ordres, c'était tuer le fonctionnement de la Loi sociale et inviter la république des villes au duel politique contre une monarchie sans force.

D'après la statistique de l'époque, le Clergé représentait environ 100.000 âmes, dont 135 archevêques et évêques, 60.000 curés ou vicaires, et 800 monastères d'hommes. On estimait ses biens à quatre milliards de francs, soit un cinquième de la richesse publique. Il fallait faire absorber progressivement cette fortune abusive par l'économie nationale. Le clergé était le premier à le sentir, comme le démontrent ses cahiers et les propositions de l'évêque d'Autun à l'Assemblée Constituante. Mais la formation intellectuelle des prêtres occidentaux dérive de la scolaslique latine. Quand ils abordent la politique, ce n'est jamais dans un esprit scientifiquement sacerdotal, mais toujours dans un esprit ou bien césarien ou bien démagogique. Ce fait, déjà évident jusqu'au XVIII^{e} siècle, va le devenir encore bien davantage en 1789, car les prêtres transformés en politiciens vont jouer un rôle capital dans cette révolution d'accident. En tête viennent le prince de Talleyrand, et surtout l'abbé Sieyès. Ce dernier est absolument typique comme ingénieur méta-physique de l'accident, de même que Marat est typiquement l'instrument instinctif des bas-fonds électoraux.

Élève des Jésuites, Sieyès est membre de la Chambre supérieure du clergé de France lors de la convocation des États Généraux. Malgré ses tendances orléanistes, le faux unitarisme latin l'emporte chez lui sur l'anglomanie. L'examen de toutes ses publications depuis 1788 révèle le doctrinaire qui a suggéré le déraillement hors de la Loi sociale. Au début de la Révolution, il oppose son répu-blicanisme doctrinal au césarisme des Bourbons. À la fin, il suscite le césarisme militaire pour l'opposer à la république. C'est lui qui trace le plan de la Déclaration des Droits de l'Homme. Il vote la mort de Louis XVI sans sursis. Il préside la Convention, puis le Conseil des Cinq-Cents. C'est lui qui dit à Bonaparte : « Les Cinq-Cents vous ont mis hors la loi, mettez les hors de la salle. » Sur quoi Bonaparte réussit son coup d'État.

Il est impossible d'évaluer le nombre de morts, de milliards perdus, et de catastrophes qui auraient été épargnées à la France si l'abbé Sieyès avait connu la Loi sociale aussi bien que celle d'Aristote. À sa suite, les soixante mille curés et vicaires de France entrèrent dans le mouvement politique, à l'appui des cités et du Tiers État, dont la représentation était déjà doublée.

Cependant, Louis XVI avait rétabli l'Édit de Nantes, préparé l'émancipation des Juifs, rendu nationale la Franc-Maçonnerie en laissant fonder le Grand-Orient de France. L'esprit de réforme du clergé aurait dû aboutir à un concordat des sectes enseignantes leur permettant de regagner l'autorité perdue et d'éviter la révolution d'accident.

Mais la pente politique des événements, mal calculée, fit glisser sous la guillotine ou dans l'anéantissement l'Église concordataire en 1790, et les Universités en 1794, sans parler de toutes les autres organisations qui sombrèrent.

Les cahiers du Clergé demandaient des réformes entièrement adaptées à la Tradition française, mais s'égaraient complètement en proposant à cet effet des moyens empruntés à la Tradition césarienne ou étrangère. Le second Ordre, celui de la Noblesse, représentait 220.000 individus, en 52.000 familles. Ce chiffre montre avec quelle facilité un roi instruit aurait pu fusionner en un seul Ordre électoral la noblesse, la magistrature, et le barreau avec les chefs des grandes municipalités et de l'armée. Il eût ainsi créé l'aristocratie française d'examen avec pouvoir d'arbitrage comme prérogative, ce qui eût enlevé à la Révolution d'accident un poids énorme.

Depuis longtemps, de nombreuses familles nobles pratiquaient le commerce et l'industrie. La fusion était facile. Les cahiers de la Noblesse y invitaient. Ils demandaient l'abolition des privilèges, l'égalité devant l'impôt, la réforme judiciaire, etc. D'autres demandes puériles de la noblesse, telles que le droit exclusif de chasse ou d'accès aux grades militaires, eussent été submergées dans le courant de réforme. Là encore, ce sont les moyens employés qui se trouvent en porte-à-faux, et non les buts et les principes.
Résultat : suppression des gouvernements provinciaux le 15 janvier 1790, des titres nobiliaires le 19 juin 1790, du Conseil d'État le 25 mai 1791.

Passons maintenant au Tiers État. Louis XVI croyait naïvement qu'en doublant la représentation du Pouvoir économique de la Nation, celui-ci forcerait les deux autres Ordres à accomplir l'indispensable redressement financier. Hélas, cette mesure péchait par manque de science et de prévoyance. Il aurait fallu que ce corps électoral du Tiers État eût été nettement organisé par qualités sociales, une voix pour la finance, une pour l'agriculture, une pour l'industrie, une pour le commerce, une pour la main-d'œuvre. Faute de cette spécification, le Tiers État n'allait pouvoir exercer qu'une souveraineté passionnelle de confusion. Pour satisfaire ses ressentiments motivés, il entra en conflit avec lui-même et laissa la Révolution s'engager jusqu'au bout dans l'engrenage de la Loi d'Aristote, après y avoir broyé d'abord les élus, puis l'électorat.

La royauté n'avait pas réussi à balayer le reliquat des privilèges féodaux qui encombraient l'économie. Faute de connaître la loi synarchique, la Révolution fut tout aussi incapable d'y parvenir par voie de réforme.

En physique, la loi de la pesanteur, en mécanique, la loi du levier, et dans toutes les sciences, les lois qui règlent les faits dérivent d'un ordre universel et de la Puissance ineffable qui l'a créé. Ces lois ne prêtent leur force aux hommes de science que s'ils les connaissent et les appliquent.

Il en est ainsi d'un fait national. Il a sa loi intrinsèque, en qui réside la Souveraineté, et la Souveraineté est la loi reconnue scientifiquement comme la règle intrinsèque qui conditionne la vie des collectivités. Cette loi nous guide si nous l'acceptons. Elle nous entraîne de force si nous nous y dérobons.

C'est dans cet esprit que Moïse s'éleva contre le Nemrodisme et que Samuel, consulté sur le choix d'un roi politique au lieu d'un roi de Justice, transmit au peuple la réponse de l'Éternel : « Écoute la voix du peuple et tout ce qu'ils te disent, car ce n'est pas toi qu'ils ont rejeté, mais c'est Moi qu'ils ont rejeté, afin que je ne règne pas sur eux... Seulement, tu leur rendras clairement témoignage, et tu leur annonceras le régime du roi qui régnera sur eux... Et Samuel dit au peuple : Il prendra vos fils et les fera courir devant son char... il prendra vos filles pour parfumeuses et pour cuisinières... et vos meilleurs champs pour les donner à ses serviteurs, et la dîme de vos vignes pour les donner à ses eunuques... En ces jours-là vous crierez à cause du roi que vous vous serez choisi, mais l'Éternel ne vous exaucera pas en ce jour-là. » (I Samuel VIII-7 à 18.)

Cela ne voulait pas dire que la volonté populaire allait porter préjudice à la divinité, mais la divinité l'avertissait qu'elle allait se faire du mal à elle-même par suite d'actions mal calculées.

L'électorat du Tiers État aux États Généraux de 1789 comportait 584 députes en grande majorité théoriciens ou politiciens. Sur ce nombre, 2 prêtres et 16 médecins auraient dû appartenir au premier Ordre. 102 magistrats, 212 avocats, 18 maires auraient dû être rangés dans le second Ordre. Il ne restait que 162 négociants où propriétaires, parmi lesquels très peu de cultivateurs et pas d'artisans. C'était trop peu pour représenter la Source de l'impôt, et pour faire contrepoids au latinisme.

L'abbé Sieyès lança une de ces formules, un de ces slogans dirait-on en 1949, qui nous ont toujours conduits aux accidents les plus terribles par leur caractère passionnel et primaire. « Qu'est-ce que le Tiers État ? — Tout. Qu'a-t-il été jusqu'ici dans l'ordre politique ? — Rien. Que demande-t-il ? — À devenir quelque chose. »

Si le Tiers était tout, pourquoi était-il représenté par une majorité de magistrats et d'avocats ? Si l'on avait appliqué la formule de Sieyès aux paysans, qui se chiffraient alors par 20 millions, contre 5 millions de citadins, elle eût au moins représenté une majorité numérique, bien que les paysans ne représentent pas plus le Tout que le Tiers État.

Je souscris aux bons sentiments de Sieyès et de tous ses pareils, mais je ne souscris pas à leur ignorance.

L'ancien régime considérait la Souveraineté comme la propriété du roi, et non sa fonction. Les révolutionnaires de 1789 crurent que la Souveraineté appartient à l'électeur, abstrait de sa fonction professionnelle et de sa compétence qui seules le qualifient pour jouer un rôle dans l'État social. Ces deux conceptions sont aussi matérialistes et anarchiques l'une que l'autre.

Les métaphysiciens de la Souveraineté populaire ont purement et simplement créé un antagonisme mental conduisant aux mêmes souffrances collectives que la royauté, et l'ont entaché des mêmes causes d'irrégularité que la Souveraineté royale conçue comme propriété du roi.

Si l'on demande à n'importe qui de définir le Peuple, un enfant lui-même dira : « C'est tout le monde. » En 1483, Philippe Pot, représentant le profond bon sens de nos aïeux inspiré par la science antérieure des Templiers, aurait dit : « J'appelle peuple la réunion organisée de tous les membres de chaque Ordre, à ce point que, sous le nom d'États Généraux, je comprends même les princes. »

Mais il n'y a pas que le Peuple, il y a aussi la Nation. Si le Peuple est l'État social dans sa Loi organique, la Nation est l'État politique dans la Loi qui le régit. L'union scientifique des deux constitue la Synarchie de cet être double auquel la langue ordinaire donne le nom de Puissance et la langue des Écritures Saintes celui d'Ange.

La puissance créatrice est dans le Peuple, et non dans la Nation, car un peuple peut exister sans nation, témoins les Juifs, mais une nation ne saurait exister sans peuple.

Moïse a constitué un peuple selon la Loi de vie des Peuples, et l'a doté de trois pouvoirs organiques afin que ce peuple s'enseignât, se réglât, et s'aidât lui-même. Il a voulu que ce peuple se distinguât des Nations pour qu'elles pussent ressusciter par son exemple, selon la promesse d'Abraham : « Tous les peuples seront bénis en vous. »

Quand l'État social hébreu voulut devenir un État politique, il s'achemina vers la mort commune des Nations gouvernées uniquement selon la loi naturaliste, la loi de la jungle, dite des Gentils, ou de Nemrod, ou d'Aristote.

C'est pour sauver les Juifs que Jésus-Christ, voyant venir leur mort nationale, les rappela à la Loi de vie, afin qu'ils pussent survivre comme peuple tout en périssant comme nation.

Les Nations modernes vivent encore sous la Loi des Gentils, mais les peuples aspirent à la Loi de leur propre vie. L'équilibre synarchique entre ces deux tendances, voilà la grande Révolution continue, systématique, judéo-chrétienne et française.

Un véritable Électorat organique ne peut exister que dans un État où les forces sociales équilibrent les forces politiques. L'appel inconscient de Louis XVI, donnant double représentation au Tiers État, eut pour effet de remplacer la qualité par la quantité, ce qui mettait toutes les représentations municipales à la merci du Nombre. La qualification sociale étant supprimée, toute la pensée des clercs représentant la tradition latine s'orienta vers la politique seule. Il s'ensuivit deux révolutions, l'une d'accident dans les municipalités, l'autre de catastrophe dans le pays, toutes deux voulant être directement politiques, et n'essayant de se dominer l'une l'autre que pour s'anéantir.

La première, la révolution communale, aura au moins donné force exécutive au testament des États Généraux. La seconde a un tout autre caractère. Ce n'est plus celle de la France, mais uniquement celle de l'électorat parisien armé par ses meneurs. C'est là que l'esprit de violence se concentre tout entier pour établir sa dictature communale non seulement contre la monarchie, mais contre toutes les autres communes de France. C'est la tradition de la Rome antique qui renaît, et dans ces conditions, l'accident se transforme en catastrophe. La Rome des papes a hérité cette tradition politique et cette prétention dominatrice. Sans doute, elle a eu pendant un temps son incontestable utilité dans la diffusion de l'Évangile. Mais, devant la science sacrée, le droit de conquête reste par excellence la violation de la loi constitutive de l'Humanité.

En France, comme en tout pays judéo-chrétien, aucune cité centrale ne peut reprendre impunément cette tradition sans opprimer les autres villes avec une armée nationale. Ce rôle presque arbitral de l'armée remplace en partie l'ancien pouvoir justicier de nos rois.
Il importe de remonter aux sources originelles des communes françaises pour ne pas s'égarer à leur sujet. Au sortir du chaos féodal, on voit clairement les communes se ranger dans la Loi sociale, comme partie intégrante de l'Électorat du Troisième Ordre, celui de l'Économie. Leur position est typiquement civile, et non politique.

L'histoire de Paris le confirme. L'origine de la commune de Paris remonte à 1258, à l'Ordonnance de police créant un prévôt des marchands et les échevins, titres qui se conservèrent jusqu'en 1789. Son siège fut d'abord dans une maison de ville dite « de la marchandise » près du Châtelet, puis dans une autre dite « parlouër aux bourgeois » près de la porte Saint-Jacques, puis en 1357 dans la maison aux Piliers, à l'emplacement actuel de l'Hôtel de Ville.

Dans les guerres civiles, toutes fomentées par l'ambition des princes, l'Hôtel de Ville devient un instrument d'anarchie mortelle lorsqu'il sort de son rôle social pour intervenir politiquement. Louis XIV ne vit la municipalité parisienne que sous l'aspect du fonctionnarisme. Il en coûtera cher non seulement à la monarchie, mais au Peuple et à la Nation.

Il y avait en 1789 un prévôt des marchands, 4 échevins, 36 conseillers de ville. Ils ne désiraient nullement la révolution d'accident que Louis XVI enflamma comme une traînée de poudre en donnant un privilège numérique au Tiers État. L'Électorat social se trouva brusquement lancé dans le devenir politique, errant à l'aventure à la merci de tous les meneurs occultes qui cherchèrent successivement à s'en emparer pour se faire porter par lui au pouvoir. Le peuple sera exploité par les rhéteurs, comme précédemment les rois par les courtisans, et c'est à Paris qu'il courra les grands risques classiques. Pendant que les assemblées élues tenteront de délibérer, la surenchère poussera le jeu du suffrage électoral jusqu'au paroxysme des passions instinctives, jusqu'à la fureur, la terreur, le carnage, et l'anéantissement mutuel des électeurs et des élus.

Les phases de cette surenchère seraient fastidieuses à décrire. Elles comportent une trentaine de coups d'État parisiens, qui, grâce aux affiliations des sociétés secrètes, bouleversèrent aussi toutes les municipalités des provinces.

Au début, c'est le Palais-Royal habité par le grand maître de la Franc-Maçonnerie qui agite l'Électorat, en attendant Robespierre, Danton, et Marat. Le 12 mai 1789 survient un fait remarquable. Les électeurs de Paris décident qu'ils resteront assemblés. Pourquoi ? Soi-disant pour soutenir les délibérations des États Généraux. Aussitôt, les élus des gouvernés perdent leur caractère social et deviennent des gouvernants. Il n’y a plus d'État social. Leur assemblée se transforme en une assemblée législative, que la loi d'Aristote réintègre dans le Pouvoir politique comme l'un de ses organes.

Le 12 juillet 1789, on distribue des armes à l'Électorat parisien, et l'on forme une troupe de 50.000 hommes prête à tous les coups de main.

Le 14 juillet, la Bastille est enlevée par un troisième coup d'État. De ce fait, une autre Bastille s'élève, formée d'hommes armés qui vont tenir la France captive dans Paris, et déclencher toutes les conséquences de la loi de fatalité ou loi des séries. Pour que cette loi suivît son cours, il fallait que l'État politique fût à Paris. La horde armée va donc chercher le roi Louis XVI à Versailles en octobre et le ramène à Paris. La Fayette croit mettre fin à l'incident en faisant exiler le prince d'Orléans à Londres.

Mais sur la pente romaine de la Révolution, le prince n'était qu'un relais vers la dictature violente de la commune de Paris et vers le régime de la Terreur.

La série des coups d'État civils s'interrompt le 9 Thermidor 1795 par l'intervention de l'armée. Alors commence une contre-série de coups d'État militaires, non plus parisiens, mais nationaux, avec l'entrée en scène de 6.000 dragons. C'est l'avant-garde de l'armée, qui va devenir l'arbitre de fait entre la tradition sacerdotale et la tradition laïque, toutes deux également subversives envers la Tradition française et judéo-chrétienne, également incapables de faire fonctionner à elles seules l'État politique, et en lutte perpétuelle l'une contre l'autre.

Par suite des moyens qu'ils emploient, mais non de leur but, les architectes du grand mouvement de 1789 ne peuvent que perpétuer sous une autre forme le césarisme latin des Bourbons. Aussi, le personnel clérico-nobiliaire de l'ancien régime ne demande-t-il qu'à s'installer dans le nouveau régime, qui est de même essence.

Au XIV^{e} siècle, qui donc arrêta la révolution d'Étienne Marcel ? Fut-ce l'armée ? Non, ce furent les trois Pouvoirs sociaux du peuple lui-même, intervenant comme médiateurs avec leur force intellectuelle, morale, et organique.

A la fin du XVIII^{e} siècle, il n'y a plus de pouvoirs médiateurs. Tout se passe sur un plan d'antagonisme pur, et la seule force organisée qui subsiste pour mettre le holà, c'est l'armée. Elle porte en elle-même sa hiérarchie de corps savants et son pouvoir juridique. Mais elle ne possède point le troisième pouvoir social, le Pouvoir économique, remplacé chez elle par l'esprit d'entr'aide et la solidarité de l'uniforme.

Mais si l'on dépouille notre pauvre électorat civil de la loi sociale de ses États Généraux, comment subsistera-t-il en 1790? Le peuple était moins souverain qu'au temps de Masselin, car son Électorat, devenu purement individuel et politique, avait perdu sa loi d'organisation qui seule en faisait un Peuple. Et ce Peuple ne pouvait être qu'une union basée sur le consentement mutuel, et assortie d'un triple arbitrage professionnel entre les sectes enseignantes, les partis politiques, et les classes économiques, esprit, âme et corps de la Nation.
Quand les sectes, partis, et classes, ne veulent régler leurs rapports que d'après la loi des païens, l'Histoire leur répond : impossible. La masse des électeurs individuels et politiques n'est qu'une foule qui court aux urnes les jours de vote. Ne pouvant se mener elle-même, elle est menée au gré des vents par les usurpateurs les plus forts ou les plus rusés. Nous glissons encore sur la même pente, mal calculée par les ingénieurs politiques, non seulement depuis 1789, mais depuis l'interruption systématique des États Généraux par les Bourbons.

La légitimité, l'État, la souveraineté, c'est l'ensemble des corps enseignants, juridiques, économiques, artisans compris, unis synarchiquement, préparant et dictant leurs propres lois.

Le sentiment français ne s'est pas trompé en 1789. C'était l'heure de se libérer du mal césarien. Si l'esprit politique, profitant de l'ignorance sociale, a induit les

Français en tentation, qui donc a qualité pour le leur reprocher, dans le paganisme politique universel qui les entoure ? Les meneurs de la révolution ont péché par ignorance, mais n'ont pas commis de péché impardonnable contre le Saint-Esprit.

Dans l'usage exclusif de la loi politique païenne, l'ignorance conduit les vertus collectives des peuples et des Églises à des crimes publics. Les bourreaux croient bien faire, mais la semence de mort les rattrape bientôt.

Tous ceux qui abusèrent en France de la loi païenne furent frappés par l'épée dont ils avaient frappé. Clergé, noblesse, parlement, monarchie, tout succomba. Et de plus, la loi de rétribution jouera de manière manifeste et extraordinaire contre tous ceux qui se seront emparés de la loi d'Aristote au nom du peuple. Ils seront immédiatement saisis de vertige et s'entre-tueront les uns les autres, après avoir frappé leurs ennemis politiques. La loi de mort s'accomplit, tourbillonne sur elle-même, et se venge de tous ceux qui l'ont déchaînée, en les dévorant, noblesse clergé, royauté, bourgeoisie, Girondins, Dantonistes.

Le 19 janvier 1793, Robespierre fait voter la décapitation de Louis XVI, qui ne peut même pas se faire entendre et dont la voix est couverte par des roulements de tambour. Dix-huit mois plus tard, quand Robespierre veut se défendre devant la Convention, sa voix est couverte par des hurlements, et il est à son tour condamné à mort.

Le 10 mars 1793, Danton propose la création d'un tribunal révolutionnaire d'exception. Un an après, ce même tribunal le condamne à mort. Emmené à la prison de la Conciergerie, ce grand homme s'écrie : « C'est à pareil jour que j'ai fait instituer ce tribunal l'an dernier. J'en demande pardon à Dieu et aux hommes ! Je laisse tout dans un gâchis épouvantable. Il n'y en a pas un qui s'entende au gouvernement. Ce sont tous des enfants de Caïn. »

Individuellement, ce n'étaient pas des enfants de Caïn, mais des ambitieux et des ignorants de bonne volonté. Collectivement, c'étaient des fils de Nemrod.

Séparément, ils étaient d'accord avec Robespierre, qui disait le 5 février 1794 : « Nous voulons un état de choses où toutes les passions basses et cruelles soient enchaînées, toutes les passions bienfaisantes et généreuses éveillées par les lois, où chaque individu jouisse de la prospérité de la patrie. Nous voulons substituer la morale à l'égoïsme, le mépris du vice au mépris du malheur, l'amour de la gloire à celui de l'argent. Nous voulons en un mot accomplir les destinées de l'humanité. »

Oui, ils voulaient cela, mais la loi politique païenne NE LE COMPORTE PAS. Nous avons vu ce que la tradition romaine, dans son esprit de domination, exige dans les féroces passages du serment de sacre des rois. Le prétendu droit divin des rois lui-même vient en ligne directe du paganisme. Garât reprend révolutionnairement cette tradition nemrodique en l'appliquant à la Souveraineté du Peuple. Il dit : «

Dans tout ce que fait le Peuple, et dans tout ce qu'on fait ou dit pour lui, tout est vertu et vérité, rien ne peut être excès, erreur, ou crime. »

C'est la mentalité classique de l'ancien régime, mais ce n'est pas celle de la France vraie. En Synarchie comme en thérapeutique, il ne s'agit pas de sectarisme ou de condamnation, mais de salut commun et d'antidote. Les sectes, les partis, les classes, peuvent-ils être juges en la matière ? Non. Le seul juge, c'est la balance synarchique de redressement mental et gouvernemental qui fera vivre en paix tous les éléments de la Nation. Si cette balance ne nous avait pas été léguée par la Tradition sacrée, si la France n'en avait pas fait l'expérience dans ses États Généraux, sous l'influence des Templiers, où serait son espoir et son recours en face de la féodalité industrielle et politique du XIX^{e} siècle[31], toujours imbue de l'égoïsme, de l'antagonisme, et de l'esprit de domination païens ? La mort est la seule issue de cette maladie collective, de ce virus étranger au judéo-christianisme, qui divise les Nations contre elles-mêmes dans un empirisme destructeur.

Si l'on désavoue l'empirisme, il faut en passer par la science. Il faut réprouver tous les actes de violence des Pouvoirs exécutifs. Sinon, on ne sortira jamais des séries expiatoires[32]. Chacun gardera ses blessures ouvertes et saignantes sans pouvoir les fermer par un même Principe commun acceptable à la conscience de tous.

La souveraineté personnelle et le droit divin des rois ont été enseignés par les théologiens de l'Église. Peut-on dès lors s'étonner que la souveraineté personnelle et le droit divin des peuples, considérés comme individus, aient aussitôt été prêchés? Ils en sont une conséquence immédiate, par opposition du mal à lui-même.

Hérétiques ! disaient les instructeurs des rois. Suspects ! disent ceux du peuple. Grâce pour tous, dit la Loi de vie. Cette loi de vie, personne ne formulait les moyens directs de la mettre en pratique. Saint-Yves affirme qu'elle a toujours été le mobile conscient ou non de la France, même en 1789. On pourrait en citer mille exemples. N'en citons qu'un, celui de la Fédération du 14 juillet 1790. Il n'est rien de plus grandiose dans l'Histoire.

Ce jour-là, le Peuple français se réunit dans un élan d'amour. Nul ne prévoit, nul ne sait encore que, faute de rénover sa Loi sociale, le même Peuple commencera un an plus tard, sous l'étreinte de la Loi politique, à se déchirer le cœur, les membres, et les entrailles dans une haine universelle. Le 14 juillet 1790 est un jour d'union.

---

[31] La situation reste la môme au XX^{e} siècle, sauf que les passions politiques atteignent leur paroxysme.

[32] C'est-à-dire de la loi du karma, ou de la justice rétributive.

Dès le matin, sous un ciel sombre, défilent de la Bastille aux Tuileries un demi-million d'hommes animés du même esprit et du sentiment de la même vie. Dans les jardins des Tuileries, on a préparé un immense amphithéâtre. De chaque côté du roi se place toute la représentation politique de l'État. Dans des amphithéâtres latéraux se trouvent 400.000 spectateurs qui auraient dû représenter l'État social nouveau. Au centre se dresse un autel colossal, sur les gradins duquel sont rangés 300 prêtres en aubes blanches, ceints d'écharpes tricolores, symboles de la Synarchie future.

En effet, dans les temples antiques, le blanc ou le jaune étaient l'un des signes de l'Ordre enseignant ou sacerdotal. Le rouge était un signe de l'Ordre justicier ou royal. Le bleu était un signe de l'Ordre économique.

Des salves d'artillerie annoncent la célébration de l'office divin. Simultanément, le voile des nuages se déchire, et le soleil apparaît. L'évêque d'Autun est à l'autel. Après la messe, on bénit l'oriflamme nouveau et les 83 bannières des départements. Puis s'élève dans les cieux un gigantesque Te Deum, avec un orchestre de 1.200 musiciens dont la mesure est battue par des coups de canon.

Ensuite c'est le défilé, La Fayette en tête, des troupes et des députés des armées de terre et de mer jurant fidélité à la Nation, à la Loi, au roi. Le président de l'assemblée répète le même serment. Le peuple et ses députés répondent par les cris de : Je le jure. Alors le roi se lève et dit d'une voix forte : « Moi, roi des Français, je jure d'employer le Pouvoir que m'a donné l'acte constitutionnel de l'État à maintenir la Constitution décrétée par l'assemblée nationale et acceptée par moi. » La reine prend le dauphin dans ses bras, le présente au peuple, et dit : « Voilà mon fils, il s'unit ainsi que moi dans les mêmes sentiments. » Ce mouvement inattendu fut payé par mille cris de : « Vive le roi, vive la reine, vive le dauphin ! »

Ces prières et ces serments s'élevaient non seulement de Paris, mais de toutes les villes de France. Hélas! On n'avait oublié qu'une chose, la Loi sociale. Faute de la science que nous avons indiquée, toute cette admirable concorde ne dura qu'un jour, et la Constitution politique élaborée par l'Assemblée Constituante ne vécut pas un an.

Depuis cette époque jusqu'en 1887, la France a changé de constitution en moyenne tous les huit ans. Cela prouve que les constitutions politiques sans base sociale ressemblent à la statue symbolique décrite par Daniel. Les pieds en sont d'argile. Toute l'attention de nos savants et de nos hommes d'État devrait désormais être centrée sur ce point, faute de quoi notre État démocratique croulera comme celui des Bourbons.

CHAPITRE 2l - **Ce que la Révolution aurait dû apporter. L'occasion manquée**

Demandons à la Physiologie de définir la constitution d'un être vivant. Elle répondra : c'est l'état organique conforme à la loi de vie de cet être. Elle ajoutera : le tempérament marque l'écart possible entre l'état organique et sa loi d'équilibre. Ces définitions ont été données par un médecin célèbre, Galien, qui se rattache à l'école d'Hippocrate, et elles restent valables encore aujourd'hui.

La constitution des Races et des Peuples est donc sociale. Ce sont les tempéraments qui masquent la Loi de vie, et ces tempéraments sont précisément les constitutions ou régimes politiques. Le tempérament démocratique fait le contrepoids de la monarchie césarienne. Le tempérament aristocratique équilibre le républicain. On passe de l'un à l'autre par des crises de fatalité, à moins de les harmoniser tous ensemble par la Loi sociale de la synarchie. Lorsque celle-ci est en jeu, tous les tempéraments s'y fondent. Ils disparaissent, et toutes les luttes intestines avec eux. L'Humanité entière serait condamnée à mort si le principe de la synarchie n'avait été sauvegardé quelque part dans un temple ou même dans un livre. Il est la raison d'être des mouvements abramide, israélite, juif, et enfin judéo-chrétien. Le peuple qui en a perpétué la tradition, c'est le nôtre, la France du XIV^{e} au XVI^{e} siècle. L'histoire des États Généraux l'a prouvé. En 1789, notre Constitution harmonieuse et naturelle était un fait et n'avait besoin que d'être constatée, sans préjugés politiques. Car la science ne dogmatise pas et ne décrète pas. Elle observe, constate, et formule. S'ils s'étaient conformés aux enseignements historiques de la France, les Constituants de 1789 se fussent appuyés, avec une force invincible, sur le principe des États Généraux. Ils eussent formé trois assemblées d'étude, de délibération, et de conseil résumant la triple hiérarchie des compétences professionnelles. Ensuite, de ces trois assemblées consultatives de GOUVERNÉS, on eût fait surgir un triple Conseil d'État législatif formant la base politique des GOUVERNANTS. Enfin, de ce triple Conseil d'État, l'examen et l'élection eussent tiré un triple fonctionnement ministériel. Toute confusion aurait cessé, et la science sociale aurait limité au minimum l'imprévu, l'inconnu et les accidents. À cette date solennelle de notre histoire, voici les décisions que l'Assemblée Constituante aurait dû prendre pour élaborer la Constitution de 1791, tout en restant dans la Tradition française.

***

A - POUVOIRS ÉLECTORAUX SYNARCHIQUES ÉTAT SOCIAL

L'Électorat a pour condition le suffrage universel professionnel et solidaire. Il est l'État social. Tous les individus majeurs d'une même commune votent par couple ou par foyer, chacun comme membre de son unité professionnelle.

Chacun vote pour trois candidats[33], afin de former le collège électoral du département, qui se divise en trois Pouvoirs sociaux.

Les collèges départementaux élisent des délégations dont l'ensemble constitue le collège électoral central, le triple Pouvoir des gouvernés de France, selon le tableau ci-dessous.

1° *Première hiérarchie.* — pouvoir enseignant rédigeant une première synthèse de cahiers impératifs concernant Cultes, Ordres religieux, Universités, Académies, Enseignement primaire, secondaire, et supérieur. Enseignement technique, Franc-Maçonnerie, Presse libre et responsable.

2° *Deuxième hiérarchie.* — pouvoir juridique rédigeant une deuxième synthèse de cahiers impératifs concernant Magistrature, Barreau, Jurys, Arbitres, Prudhommes, Gouvernements, Préfectures, Municipalités, Armée, Marine, Police et Gendarmerie.

3° *Troisième hiérarchie.* — pouvoir économique rédigeant une troisième synthèse de cahiers impératifs concernant Cour des Comptes, Banques et Bourses, Valeurs mobilières, Agriculture, Industrie, Commerce, Main-d'Œuvre urbaine et rurale, Propriété immobilière, Contribuables et Consommateurs syndiqués.

Après leur constitution, les trois grands collèges électoraux saisissent les collèges départementaux correspondants de circulaires détaillées qui doivent être transmises aux électeurs pour recueillir leurs observations, doléances, et vœux.

Chaque électeur reçoit trois listes, même s'il n'appartient professionnellement qu'à l'un des collèges électoraux. La première liste recueillera sa pensée sur toutes les questions concernant son culte, son enseignement, et celui de ses enfants. La seconde enregistrera tous ses desiderata au sujet de l'administration de la justice dans sa localité. La troisième liste aura trait aux questions économiques qui le touchent directement comme membre d'une profession. Chacune des trois listes individuelles ira au collège départemental, Ordre par Ordre, et leur étude servira de base au cahier de l'Ordre.

---

[33] Saint-Yves sous-entend qu'un candidat ne peut présenter sa candidature dans une section autre que celle de sa profession. L'agriculture doit être représentée par des agriculteurs, le commerce par des commerçants, l'enseignement par un professeur ou assimilé, la justice par un légiste ou assimilé, etc... Dans l'Électorat social, un médecin n'a pas qualité pour représenter des industriels, ni un avocat pour représenter l'agriculture, ni un instituteur pour représenter la main-d'œuvre. Le médecin et l'instituteur appartiennent au corps enseignant, l'avocat au corps juridique.

Les cahiers départementaux sont destinés à se fondre dans une synthèse nationale. Ils seront donc envoyés aux trois Conseils du Grand Collège électoral. Ces Conseils siégeront tour à tour dans le chef-lieu le plus important d'un groupe de départements, en commençant par Paris, et en n'y revenant qu'après avoir suscité la vie dans toutes les grandes cités[34].

Les trois Conseils ne communiquent que par des commissions. Le vote est qualitatif par profession. Il n'est quantitatif qu'au premier degré, dans le sein de chaque unité professionnelle. Les discours sont interdits, à moins d'être notifiés à l'avance avec leurs conclusions, et strictement limités aux ordres du jour. Chaque unité professionnelle ne pourra mandater que trois orateurs inscrits à l'avance sur son cahier. Avec la valeur professionnelle du mandataire, on obtient ainsi le mandat impératif de l'Ordre, scientifiquement exact et physiologiquement vrai.

Ce grand Électorat organique et ses trois Pouvoirs suprêmes sont constitues pour dix ans avec renouvellement annuel par dixièmes. Ses membres ne sont rééligibles qu'une fois.

B. — POUVOIRS LÉGSLATIFS SYNARCHIQUES

ÉTAT POLITIQUE

Le triple Collège central des Pouvoirs sociaux élit à vie[35] un triple Conseil d'État législatif, spécialisé de la même manière, et qui légifère d'après les études préalables résumées dans les cahiers. Les trois Collèges sociaux élisent des commissaires chargés de les représenter auprès des Conseils d'État, et de veiller impérativement à ce qu'ils ne légifèrent pas en dehors des vœux des cahiers.

AUTORITE (1ER *Conseil d'État)*

Pouvoir législatif concernant les Cultes, l'Éducation, et l'Instruction publiques. — *Sanction :* Examen secret des candidats aux offices, honneurs, et grades. — *Contrôle :* par les commissaires du premier Collège électoral.

POUVOIR (2E *Conseil d'État)*

Pouvoir législatif concernant Justice, Guerre, Marine, Police, Affaires étrangères, sauf : *a)* Instruction et Cultes, *b)* Traités de Commerce. —

[34] La succession pourrait être Paris -Bordeaux - Lille - Marseille - Le Havre -Dijon - Nantes - Toulouse - Lyon - Tours - Nancy - Clermont-Ferrand - Paris.
[35] Avec des limites d'âge.

Sanction : élection de l'Exécutif. Attribution des honneurs, offices, et grades, après examen par l'Autorité. — *Contrôle :* par les commissaires du deuxième Collège électoral.

ÉCONOMIE (3E *Conseil d'État)*

Pouvoir législatif concernant Économie publique, Finances, Industrie, Agriculture, Commerce, et Main-d'Œuvre, Marine marchande, Transports, Traités de commerce. — *Sanction :* Vote du budget, administration des deniers publics. — *Contrôle :* par les commissaires du troisième Collège électoral.

C. — POUVOIRS SYNARCHIQUES DU GOUVERNEMENT

Du triple Conseil d'état surgiront trois ministères à son image, dirigés par trois ministres aidés du nombre voulu de secrétaires d'état. Les trois ministres sont choisis à la suite d'une élection doublée d'un examen.

Premier ministère. — Il représente tout le Pouvoir enseignant du Peuple français. Son chef prendra le titre de Primat de France, avec les prérogatives de l'Autorité enseignante, désarmée de toute sanction autre que l'examen intellectuel et moral.

Deuxième ministère. — Il représente tout le Pouvoir de justice du Peuple français. Son chef prendra le titre de Grand Justicier de France, avec les prérogatives du Pouvoir exécutif armé de toutes ses sanctions de force matérielle, sous l'Autorité du Primat, qui conserve le droit de grâce.

Troisième ministère. — Il représente tout le Pouvoir économique du Peuple français, avec toutes les prérogatives de ce Pouvoir. Son chef prend le titre de Grand économe de France. Il est assisté par des commissaires provenant non seulement du Conseil d'état économique, mais aussi du Troisième Collège électoral. En effet, le Pouvoir économique est l'Exécutif des Gouvernés.

***

Chacun de ces trois grands ministères est divisé à son tour en trois ordres : technique, juridique, et administratif ou économique.

Le Pouvoir temporel sera exercé par le Grand Justicier, et les attributions correspondantes seront maintenues au roi Louis XVI durant sa vie. Mais la royauté et tous les titres cessent d'être héréditaires.

La souveraineté légitime et légale n'est la propriété ni du roi, ni d'aucune famille. C'est une fonction impersonnelle qui n'appartient qu'au mérite reconnu par un examen et un vote.

La Constitution fonde donc la dynastie intellectuelle et mentale de France, en dehors de l'hérédité physique. Du vivant du roi, le deuxième Conseil d'état lui nommera deux assesseurs passés au crible de l'examen par le premier Conseil d'état. Les titres de noblesse ne sont pas abolis. Leurs titulaires héréditaires les conserveront jusqu'à leur mort, après quoi ils redeviendront la propriété de l'État, qui en disposera.

Les relations extérieures de la France seront soumises à la même règle de la Loi sociale. Le ministère des Affaires étrangères sera remplacé par une Commanderie d'État divisée en trois directions.

La première direction relèvera du Primat, et le mettra en rapport avec les institutions culturelles et enseignantes de chaque puissance par un envoyé spécial appelé Nonce universitaire de France.

La seconde direction relèvera du Grand Justicier. Elle le mettra en rapport avec les Chefs d'État étrangers et avec leurs ministères de la Guerre et de la Justice. L'envoyé spécial de cette direction prendra le titre de Juge international de France.

La troisième direction relèvera du Grand Économe. Elle le mettra en rapports avec les ministères économiques de chaque puissance contractante par un envoyé prenant le titre d'Économiste international de France et remplissant les fonctions de Consul général.

Ainsi, au lieu d'un ambassadeur par puissance, représentant une confusion de pouvoirs, il y aura trois envoyés spéciaux répondant professionnellement aux exigences de la triple nature des relations de notre pays. Dès lors, ceux-ci pourront substituer l'arbitrage technique à l'antagonisme politique, et perfectionner les traités au lieu de les dénoncer brutalement.

***

Tel est l'édifice hiérarchique qu'appelait la Tradition française en 1789. Elle concluait à un Gouvernement trinitaire, autre que la République latine, autre que la monarchie césarienne, autre que le parlementarisme anglais ou américain. Et cette Synarchie pouvait se concilier à l'extérieur avec toutes les autres formes de gouvernement. La réorganisation scientifique des États Généraux était la pierre angulaire de la Révolution ordonnée. Son rejet provoqua la Révolution d'accident.

Est-il possible de fonder des dynasties non basées sur l'hérédité physique ? L'histoire répond par l'affirmative, et montre que les dynasties mentales résistent bien mieux que toutes les autres au temps et aux événements. Exemple : la

Papauté, qui dure, depuis seize siècles, le Patriarcat de Constantinople et des Églises du Proche-Orient, le Généralat des Ordres religieux, etc.

On sent que si la Révolution française s'était orientée dans le sens indiqué, la France serait devenue le point central de l'évolution de l'Humanité, sans guerre, et par le seul ascendant de la vérité, de la justice, et de l'économie bien ordonnée. Nulle époque ne fut jamais plus favorable à cet aboutissement, qui tendait à ramener l'unité par la concorde au lieu d'aboutir à la fausse unité, celle de l'esprit de domination qui persistait depuis tant de siècles.

Le moment est venu de rendre un grand et pieux hommage aux pères spirituels de la Synarchie, les Grands Maîtres de l'Ordre des Templiers. La France et toute l'Europe leur doivent d'innombrables bienfaits. Il y en eut vingt-deux depuis Hugues des Payens, fondateur de l'Ordre en 1118, jusqu'à Jacques de Molay, brûlé vif par Philippe le Bel en 1307.

Selon la constitution qui précède, le droit électoral est rendu aux femmes. L'égalité sociale des deux facultés, masculine et féminine, fait partie de la Loi de Vie, mais elle ne peut jouer utilement que si la constitution de l'État est sociale, et non exclusivement politique avec prépondérance du droit romain. C'est ce qu'avait fait Moïse, en laissant occuper à Marie la prophétesse un rang éminent dans le deuxième Pouvoir social des Hébreux. (Nombres XI1-4 et Exode XV-20.)

Ce n'était nullement une exception. Ainsi les jeunes filles hébraïques plaidèrent leur cause devant Moïse, pour savoir si elles pourraient hériter du nom de leur père et de ses concessions de terre, dans le cas où il mourrait sans héritier mâle. Réponse : « Les filles de Salphaad demandent une chose juste. » (Nombres X-XVII-4 à 6.)

Quand la loi politique des Gentils eut totalement étouffé la loi sociale chez les Juifs, c'est par les femmes que l'ésotérisme de Moïse reprit vie avec Elisabeth, Anne, et surtout Marie, mère du Seigneur. Cette dernière fut savamment initiée au temple de Jérusalem jusqu'à l'âge critique déterminé par les lois. On trouvera des détails plus complets sur ce sujet dans *Mission des Juifs*. Mais on peut dire ici que l'inégalité sociale des femmes est un des caractères de la Loi des Gentils, de la substitution du Gouvernement de violence au règne de Dieu, un signe que l'État politique prévaut contre l'État social.

Jusqu'au V^{e} siècle, la femme est membre majeur de la société judéo-chrétienne. Elle a même accès au Premier pouvoir, celui de l'Enseignement. Le fait est constaté par le quatrième concile œcuménique, celui de Calcédoine. Le Concile de Laodicée inaugure les restrictions. Il interdit aux femmes de célébrer le saint sacrifice eucharistique. Le Concile de Carthage leur défend de catéchiser, de baptiser, et d'étudier la science.

Quand ce cycle empirique cessera-t-il ? C'est de la sagesse des peuples que cela dépend, car sans cette sagesse, les Pontifes eux-mêmes ne peuvent rien pour modifier la loi des Gentils qui nous gouverne politiquement encore aujourd'hui.

Les Templiers, les Ordres primitifs de Chevalerie, et plusieurs papes éminents favorisèrent l'égalité sociale des femmes, qui aurait eu des répercussions profondes jusque dans l'Islam et l'Asie si elle avait été mise en pratique. C'est pourquoi la tradition des Templiers peut rapprocher les hommes studieux et les patriotes dans une même étude de nos origines et de nos destinées. Cette tradition, indissolublement liée à celle des États Généraux, me paraît le seul refuge, le seul arbitrage possible entre sectes, partis politiques, et classes, puisque nul n'y est tenu de renier ses fidélités particulières. Chacun peut y faire entendre sa voix, et accéder, selon sa valeur reconnue par examen et vote, aux plus hauts offices.

Il y a des raisons de supposer que l'Ordre du Temple, d'accord avec certains papes, poursuivait en France et dans le monde entier un but positif de Synarchie. Le pape Boniface VIII arbora le premier symbole du TRI REGNO en ceignant une tiare à trois couronnes. Malheureusement, il s'y prit en César et heurta de front notre dynastie. Celle-ci lui opposa son propre césarisme par Philippe le Bel, qui détruisit l'Ordre du Temple de la manière affreuse que l'on connaît.

Ce froid calculateur s'y était pris longtemps à l'avance, et s'était assuré de l'approbation romaine en faisant élire Bertrand de Got à la papauté sous six conditions jurées. La dernière de ces conditions, demeurée secrète, était, au dire des historiens du temps, la destruction des Templiers. Bertrand de Got, désormais Clément V, fut donc complice d'un des plus grands crimes publics que l'histoire ait enregistrés.

Le rappel de ces faits est destiné à mettre en évidence le jeu de cette mystérieuse loi des séries[36], qui apporte tôt ou tard la rétribution de tous les actes commis par les peuples aussi bien que par les individus.

Le Temple était un monastère fortifié situé en plein Paris ; il fut rasé en 1811. C'est là que Philippe le Bel ouvrit son procès contre les Templiers en les accusant d'hérésie. C'est également là, en vertu de la loi de rétribution, que les successeurs du roi Philippe le Bel furent emprisonnés cinq siècles plus tard par les révolutionnaires de 1789.

Philippe le Bel n'épargna aux Templiers aucun outrage ni aucun supplice, pas même celui de faire renier par les États Généraux, sous une pression formidable, l'Ordre du Temple qui les avait créés. Parallèlement, sous la Révolution, le Dau-

[36] La loi du karma ou de rétribution, sur laquelle nous aurons mainte occasion de revenir, en raison de son Importance capitale.

phin fut contraint de renier sa mère sous une tyrannie de même nature. Philippe le Bel mit en œuvre tous les procédés que la Terreur employa cinq siècles plus tard contre la royauté. En vingt-quatre heures, procédure, exécution, et jugement se suivent contre les Templiers. C'est par soixante à la fois qu'ils sont envoyés au bûcher. Jacques de Molay, grand maître de l'ordre, fut brûlé lentement, à tout petit feu, comme par des cannibales, au milieu d'une foule attentive. Des moines portant la cagoule et le cierge chantaient des chants funéraires.

Or, les Templiers étaient innocents, blancs de toute tache comme leur manteau. Des synodes entiers les ont justifiés point par point de toutes les calomnies et de tous les aveux arrachés par les tortures.

Les Templiers étaient de véritables garants de pouvoirs sociaux, autrement redoutables pour l'anarchie des rois, autrement sûrs pour le Peuple que le Parlement. Ils étaient les gardiens du Trésor de l'État, les obstacles vivants aux abus de la politique, à la fausse monnaie, à l'écrasement fiscal des contribuables. Le droit d'asile mettait même à l'abri, à l'intérieur de leurs murailles, les hommes poursuivis pour dettes.

Au XVIII^{e} siècle, l'Ordre de Malte était installé au Temple, socialement impuissant comme le reste de la Nation depuis l'apothéose de l'anarchie royale sous Louis XIV.

La Révolution éclate, et la contre-série des mouvements anarchiques d'en bas, la fatalité païenne inversée, ramène au Temple d'innocentes victimes. Regardez les bourreaux. Robespierre a remplacé Clément V, Marat joue le rôle de Philippe le Bel. L'Inquisition, c'est le tribunal extraordinaire de la Terreur avec toute sa bestialité déchaînée. Au lieu de moines en cagoule, ce sont d'autres possédés, en bonnet phrygien, brandissant des têtes humaines au bout de leurs piques, avec des lécheuses de guillotine, dansant comme des anthropophages.

Quant aux victimes, ce sont tous les anciens corps constitués qui s'étaient faits complices de Philippe le Bel : Gouvernements des provinces le 15 janvier 1790, Noblesse féodale le 19 juin, Église le 12 juillet, Parlement de justice le 7 novembre, Conseil d'État le 25 mai 1791, Université le 20 mars 1794, etc...

Le criminel est toujours le même. Ce n'est ni un homme ni un groupe d'hommes, mais l'ESPRIT DE DOMINATION. Louis XVI, Marie-Antoinette, Madame Elisabeth, le Dauphin, autant de saints et de martyrs broyés par l'engrenage de la fatalité latine.
Aujourd'hui, ce n'est pas l'Ordre des Templiers qu'il faudrait reconstituer, mais leur esprit synarchique qui a désormais cessé d'être occulte. En France, il n'y a rien à rejeter, rien à sacrifier. Il faut tout harmoniser et réédifier selon un plan qui soit utile à tous, et nuisible à personne. Ce plan est celui des Templiers, parce qu'ils ont été

les premiers en France à connaître la loi de vie des Peuples et à tenter de la mettre en application.

Jetons maintenant un rapide coup d'œil sur les assemblées de la Révolution et les systèmes de gouvernement ultérieurs. Nous prouverons une fois de plus que la loi politique de l'ancien régime païen est restée seule en vigueur jusqu'à nos jours.

CHAPITRE 22 (I^{ère} partie) - **Napoléon**

La Constitution des Templiers représente encore à l'heure actuelle la synthèse historique des tendances du Peuple français. Elle servira d'étalon pour mesurer l'œuvre politique accomplie de 1789 à nos jours (1887).

Remarquons d'abord que toutes les réformes gouvernementales utiles effectuées entre 1789 et 1814 viennent de la préparation antérieure des lois au sein des États Généraux depuis 1302. Leurs études et leurs vœux reçoivent une sanction légale et exécutive le 4 août 1789. Tous les membres de l'Assemblée Constituante prennent ensuite d'enthousiasme les mesures suivantes :

12 août 1789 : Abolition des dîmes ecclésiastiques.
24 août : Liberté de la presse (sans d'ailleurs la moindre garantie sociale).
15 janvier 1790 : Division de la France en départements.
20 janvier : Égalité des citoyens devant la loi.
24 février : Égalité dans le partage des successions.
8 mai : Unité des poids et mesures.
5 août : Juges de paix.
20 novembre : Cour de Cassation.
4 janvier 1791 : Tribunaux de Commerce.
13 février : Libertés professionnelles économiques.
31 mai : Abrogation de la torture, etc...

Tout cela était conforme aux voeux impératifs des cahiers, donc parfaitement légitime. Mais bientôt le Pouvoir législatif, qui est politique et gouvernemental par nature, cesse de légiférer d'après les cahiers du Peuple. De ce fait, il arrête la révolution de réforme et inaugure la révolution d'accident, surtout en ne rendant pas au Peuple ses trois Pouvoirs sociaux démocratiquement réformés.

La Constitution exclusivement politique de 1791 et sa loi électorale dissocient le Corps social en atomes individuels sans lien entre eux, en grains de sable, dira Napoléon I^{er}. Toutes les Constitutions, toutes les Lois électorales, ont perpétué la même erreur jusqu'à nos jours. Telle est, renouvelée des Bourbons et établie par l'abbé Sieyès, principal ingénieur politique de la Révolution, la pente de la nouvelle anarchie d'en haut, conduisant inéluctablement à l'anarchie d'en bas.

Sieyès traça, d'une manière abstraite comme des cases d'échiquier, sa division exclusivement politique de la France en départements. Il y introduisit de force ses conseils de 36 membres, ses directoires de 5 membres, ses districts et ses communes. Or notre ancienne Souveraineté populaire ne souhaitait nullement un tel morcellement gouvernemental.

Bref, à peine l'unité gouvernementale de la France était-elle réalisée, que l'unité sociale de son Peuple se trouvait brisée. Elle demeure broyée jusqu'à nos jours, sans autre trait d'union que des sectes, des partis, et des classes économiques dissociées du corps électoral.

La préparation sociale et professionnelle des lois devient impossible. Plus de cahiers, donc plus de mandat impératif. Adieu toute la puissance de prévision, tout l'esprit pratique de la vie du vrai peuple, tel qu'il se dégageait de la constitution sociale des Templiers. Il ne restait plus que du sentimentalisme doctrinal, sans autre règle ni but que la domination de l'État politique par le fonctionnarisme, conduisant à un conflit perpétuel et insoluble entre gouvernants et gouvernés.

Par réaction contre l'action antérieure des Jésuites, les révolutionnaires prônaient la haine du Judéo-Christianisme. En réalité, ils voulaient abolir l'Esprit gouvernemental païen. Mais chose étrange, c'est ce même esprit qu'ils portèrent au pinacle sous une autre forme, en remplaçant toutes les garanties sociales par la foi. Profession de foi du candidat, acte de foi de l'électeur, le tout au milieu du déchirement politique de tous les partis à la fois.

Jamais, même au temps des Croisades, la Papauté n'avait exigé davantage de ses fidèles.
Après la Constituante vint l'Assemblée Législative, à nouveau composée principalement de légistes, laïcs ou ecclésiastiques, et d'avocats. Il s'y joignit des littérateurs, quelques anciens nobles, et une infime minorité d'agriculteurs, d'industriels, et de commerçants, incapables de faire contrepoids aux doctrinaires de la majorité.

La valeur technique des députés se répartit au hasard, dans les commissions purement législatives et gouvernementales, où chacun est asservi aux passions en conflit. Dans cette anarchie législative, aucune suite historique d'affaires n'est respectée, aucune tradition n'e reste possible. Toutes les questions sont sabrées à coups de majorité, sans préparation, par esprit de parti, selon un pur empirisme revêtant un caractère impulsif que rien n'équilibre plus. L'assemblée de 1791 décrète la peine de mort contre les émigrés qui forment des rassemblements aux frontières, impose le serment civique aux membres du clergé, séquestre les biens des émigrés, déporte les prêtres insermentés, suspend les fonctions royales.

Le choc en retour résultant du jeu de la mystérieuse loi de rétribution aura lieu de 1815 à 1830. Les officiers de Napoléon seront sauvagement décimés. 20.000 d'entre eux seront remplacés par des émigrés, et toute la clergie officielle sera asservie aux Jésuites par le billet de confession obligatoire. Les émigrés recevront un milliard d'indemnités, etc... Ensuite, l'esprit de domination et de revanche se ruinera par ses propres excès et entraînera en moins de quinze ans pour ces mêmes émigrés le discrédit définitif de l'ancienne dynastie française.

Quand l'Électorat est social, le Législatif gagne en indépendance, contrairement aux apparences, parce que les questions qu'il traite sont définies d'avance et se prêtent à un règlement technique non passionnel. Quand l'Électorat est politique, rien n'est défini dans la pensée de l'électeur. Tout reste donc en dessous de son attente. Si les élus veulent satisfaire l'esprit fiscal du gouvernement, ils mécontentent les foules que tous les candidats politiques ont intérêt à exaspérer. S'ils veulent complaire aux passions des électeurs, ils sont obligés de faire une opposition systématique au gouvernement, ce qui n'arrange nullement les affaires du Peuple. Tel fut le cas de la minorité politique qui tyrannisa la Convention par tous les coups d'État décrits au chapitre précédent.

Cela dura jusqu'au 9 Thermidor. L'abbé Sieyès, réduit à l'impuissance, se cantonna dans un mutisme absolu. Quand on lui demanda la cause de ce long silence, il répondit : « C'est le règne de la plus grande ignorance qui se soit jamais vue sur la Terre. » Qui avait amené ce règne, sinon l'ignorance absolue des théoriciens politiques en matière sociale, à commencer par l'abbé Sieyès lui-même, et celle des philosophes métaphysico-théologiens, Rousseau en tête ?

Pourtant, la Convention, tyrannisée par les exploiteurs de l'Électorat individuel, comprenait un nombre considérable d'hommes de science et d'expérience, preuve éclatante de la médiocrité des institutions représentatives et électorales importées chez nous de l'étranger.

Sous l'effet d'une illusion d'optique, nombre d'historiens restent persuadés à tort que « les États Généraux ont été un acheminement vers les institutions représentatives, autrement dit législatives ». Eh bien non, et mille fois non. Les États Généraux étaient avant tout la pure émanation d'un Peuple électoral formant Corps et préparant lui-même ses lois.

Il suffit de regarder vivre les autres peuples pour y apercevoir la plaie résultant de l'empirisme : l'insuffisance générale de préparation des lois, en Angleterre, aux États-Unis, en Suisse, etc.

Examinons d'abord les erreurs de méthode, d'observation, et de science commises par les historiens français à propos de notre révolution d'accident.

Le 17 juin 1789 le Tiers État se déclare constitué en Assemblée Nationale. Mignet, historien fort modéré, dit : « Cette démarche hardie tranchait des questions jusque-là indécises, et changeait l'assemblée des États Généraux en une Assemblée du Peuple. » Tous les historiens à sa suite voient là une Assemblée du Peuple, alors qu'il s'agit en réalité d'une Assemblée de Gouvernants. En effet, par sa nature même, le Pouvoir législatif appartient à l'un des trois Pouvoirs gouvernementaux. Cela convertit forcément en gouvernants les délégués législatifs du Peuple, quels qu'ils soient.

Ce fut donc le contraire d'une Assemblée du Peuple qui eut lieu. Le Pouvoir législatif fut simplement occupé par des gouvernants résolus, à juste titre, à donner force de loi aux cahiers antérieurs des États Généraux qui, eux, étaient vraiment des assemblées du peuple, mais sociales. Telle est la simple vérité.

Jean-Jacques Rousseau dit à ce sujet une chose exacte : « La Souveraineté ne peut pas être représentée, parce qu'elle ne peut pas être aliénée. » Mais, comme presque toujours chez Rousseau, cette chose exacte ne constitue qu'une demi-vérité.

La Souveraineté appartient au Peuple. Le Peuple et son Gouvernement sont-ils une même chose ? Non, puisque le Gouvernement ne peut être confié qu'à une délégation du Peuple. Or nous venons de voir que la Souveraineté ne peut pas être représentée. La loi du Peuple n'est donc PAS GOUVERNEMENTALE. Elle est SOCIALE et ne peut se définir qu'en trois Pouvoirs électoraux selon la tradition des Templiers, qui avaient si bien compris la double nature des faits en jeu : État social en face de l'État politique, gouvernés en face des gouvernants, AUTORITÉ EN FACE DU POUVOIR.

Rousseau proclame d'ailleurs sa propre impuissance à concevoir la Souveraineté du Peuple : « Il n'a jamais existé de véritable démocratie, et il n'en existera jamais. Il est contre nature que le grand nombre gouverne et que le petit nombre soit gouverné. On ne peut pas imaginer que le Peuple reste continuellement assemblé pour vaquer aux affaires publiques. »
Telle est l'une des contradictions de ce grand borgne d'esprit, qui avait la prétention de guider les autres et n'a pu que les pousser aux abîmes. Son impuissance mentale l'entraîne à un idéal mystique impossible à réaliser. « Oui, s'il y avait un peuple de dieux, il se gouvernerait démocratiquement... »

Or, il ne s'agit pas que les citoyens soient des dieux, mais que leur Loi sociale soit de Dieu, c'est-à-dire scientifiquement exacte. Sans cette Loi, même un peuple de dieux mènerait la démocratie à tous les diables. Avec cette Loi, même un peuple de diables se convertirait forcément en un peuple de dieux.

En vertu de cette Loi, si le Conseil d'État, sous l'influence d'une anarchie d'en haut, ne légifère plus selon les vœux du Peuple, ce dernier fait nommer par ses trois grands collèges électoraux un triple Conseil d'État qui rétablit la situation.

C'est ce qui eut lieu pour mettre fin à la Commune et à la Jacquerie d'Étienne Marcel. On nomma douze délégués de chacun des Pouvoirs Sociaux. Les trente-six s'assemblèrent à Paris « et tous prélats, tous seigneurs, toutes cités et bonnes villes devaient obéir à ce que les trois Conseils d'Estat ordonneraient». Examinons la valeur scientifique de ce système en le comparant à ceux de l'étranger. Commençons par l'Angleterre en citant Stuart Mill : « Il y a une distinction essentielle à faire entre la préparation des lois et le vote de bonnes lois. Une assemblée est absolument impropre à préparer des lois. Par contre, c'est son premier devoir de les voter, et ce devoir ne peut être accompli que par elle... »

Jusque-là, parfait, Saint-Yves est bien d'accord. Mais aussitôt après, le bon sens de Stuart Mill fait naufrage en face du port.

« En conséquence, les commissions législatives doivent être un rouage intégrant de la constitution de tout État libre. »

Donc, d'après Stuart Mill, la préparation des lois doit se faire par le Pouvoir législatif, c'est-à-dire par l'un des trois pouvoirs gouvernementaux. Or, c'est exactement le contraire de ce qui est nécessaire pour maintenir la paix sociale. Pour que l'État reste libre, il faut qu'il soit double, politique dans son gouvernement, y compris le Pouvoir législatif, social dans son Électorat, jusqu'à la préparation des lois inclusivement.

Or, cette préparation est impossible si l'Électorat n'est pas social, mais individuel et politique, comme c'est le cas dans toutes les démocraties modernes, France, Angleterre, Suisse, États-Unis, etc.

Le système de Stuart Mill aboutit au monopole politique de certaines oligarchies gouvernementales s'appuyant sur des commissions qui préparent les lois sans contrôle, et qui finissent par exercer une autocratie complète sur les gouvernés[37].

Tel est d'ailleurs le système qui fonctionne aux États-Unis. Les Commissions législatives s'appellent *Standing Commitees*. Sous le nom de Voies et Moyens (*Ways and Means*) elles absorbent toute la préparation des lois.

Quarante-sept Comités permanents régentent ainsi les triples intérêts du Peuple gouverné, sans contrôle du Conseil ni de l'Électorat, et de plus, sans

[37] C'est par un mécanisme analogue que Staline a monopolisé le pouvoir en conservant indéfiniment le poste de secrétaire général du Parti Communiste, qui comporte la rédaction des procès-verbaux du Parti.

responsabilité. Déjà, les Américains les plus autorisés protestent contre ces monopoles : Woodrow Wilson, dans *Congressional Government*, Hoar, dans *The Conduct of Business in Congress*, etc.

En Suisse, « le Pouvoir législatif » est exercé en dernier ressort par le Peuple, au moyen de plébiscites ». Ce n'est là qu'une phrase creuse, puisque l'Électorat est exclusivement individuel et non professionnel. Le Peuple ne fait donc pas corps, d'où la *confusion de plans* la plus dangereuse si l'on adoptait le système du plébiscite chez un grand peuple politiquement divisé comme les Français.

Avec une Assemblée législative, si le gouvernement s'est fourvoyé dans une impasse, les gouvernés peuvent à la rigueur en sortir. Mais avec le système du plébiscite, les gouvernés sont engagés sans recours, bloqués politiquement sans autre issue que d'essayer de s'emparer directement des Pouvoirs exécutif et judiciaire.

C'est bien dans ce sanglant cul-de-sac que les disciples de Rousseau s'égorgèrent en France de 1790 à 1794, après avoir anéanti les Pouvoirs sociaux du Peuple et les Pouvoirs politiques du Gouvernement.

Aujourd'hui, les députés peuvent croire très sincèrement qu'ils représentent les peuples, mais cette représentation est impossible. Pourquoi ? Parce que la Nature de la vie en société s'y oppose. Cette Nature est double, sociale et politique. C'est une balance à deux plateaux. Quand on est dans l'un, on n'est plus dans l'autre ; et il faut que les deux existent organiquement pour qu'il y ait équilibre. On ne peut pas servir deux maîtres à la fois.
Il ne sert à rien de créer une Chambre et un Sénat. Cela ne fait que diviser en deux le pouvoir politique, une roue, la Chambre, un frein, le Sénat. Cela montre le peu de valeur de l'institution, puisque la première Chambre glisse sur une pente telle qu'il faut une seconde Chambre pour la freiner. Le système synarchique des trois pouvoirs est le seul qui puisse remédier au duel fatal entre gouvernants et gouvernés parce qu'il est d'une essence supérieure. Il correspond à la Loi organique des faits et à la structure invisible, à l'archétype des Sociétés humaines.

Dans la Revue des Deux Mondes (1886), M. de Lavelaye dit très justement : « Le régime parlementaire traverse partout une crise qui s’aggrave à mesure que le droit de suffrage est accordé à un plus grand nombre de citoyens. »

Si la France doit être poussée une dernière fois dans le cirque païen des combats judiciaires, je souhaite de toutes les forces de mon âme que sa Tradition templière lui soit rendue comme un présage certain de victoire. Car nous sommes invincibles si notre cause est celle des Peuples.

A partir de 1792, les Français ont tenu tête à toute l'Europe en armes coalisée contre eux, tant que la Providence a espéré que la France apporterait aux Nations

du continent la Loi synarchique de paix qui est la seule justification possible des guerres.

M. Thiers, l'historien bien connu, formule sur la Révolution des aphorismes tout aussi faux que Mignet. À la veille de l'entrée en scène de Bonaparte, il dit : « La Révolution, après avoir été monarchique, républicaine, et démocratique, prenait enfin le caractère militaire. Au milieu de sa lutte continue avec l'Europe, il fallait qu'elle se constituât d'une manière solide et forte. »

M. Thiers ne se donne même pas la peine de définir la Révolution. Nous avons vu qu'elle se décrit en trois termes : une réforme utile, un accident inutile, et une catastrophe qu'on aurait dû éviter.

M. Thiers continue : « Bonaparte, revenant d'Orient, fut salué comme souverain et appelé au Pouvoir. Ce n'était pas la liberté qu'il venait continuer, car elle ne pouvait exister encore. Il venait sous des formes monarchiques continuer la Révolution dans le Monde. »

Là encore, même manque de science sociale et d'exactitude dans le jugement, même usage mystique du mot Révolution, même trompe-l'œil, faute de définition.

La France eut simplement la chance relative de voir surgir de son organisme militaire un aigle de la taille de Napoléon, qui étreignit dans ses serres les sectes, les partis, et les classes qui se disputaient le pouvoir, et les emporta dans une hiérarchie bien unifiée sous une même Loi, celle de la Nécessité païenne.

Napoléon résume en lui tout l'esprit du XVIII^{e} siècle, y compris ses lacunes sociales. À dix ans, il entre au collège de Brienne, enfant rêveur et solitaire. Il s'y plonge dans l'étude de l'antiquité classique, qui sème en lui le germe de la Fatalité politique sans contrepoids social.

De seize à vingt ans, après avoir passé par l'école d'artillerie, il complète son cycle intellectuel à Valence pendant son temps de garnison. Il y fait montre d'une activité presque surhumaine, épuisant les bibliothèques, acquérant toutes les notions de philosophie, de science, et d'histoire que son siècle pouvait lui donner. Il s'élance donc vers le zénith de sa destinée avec le césarisme pur pour étoile, avant de l'avoir pour Capitole et Roche Tarpéienne, parce que les seules notions gouvernementales qui résultent des études classiques sont et restent encore celles du monde païen.

Bonaparte voyait autour de lui les théoriciens et les hommes d'action exclusivement acharnés à s'emparer du pouvoir, dans un gâchis national qui le révoltait. Toute sa puissante esthétique mentale était composée de science et d'ordre mécaniques. Tout ce qui était inorganique répugnait au patriotisme de cet organisateur martial.

Barras, qui tenait les destinées de la France comme un cornet à dés dans ses mains, suggéra à Bonaparte, dans une demi-clairvoyance de joueur, le coup d'État du 13 Vendémiaire. C'était le meilleur moyen de sauvegarder les quelques réformes que la Révolution avait déjà fait aboutir. En effet, l'armée était la seule puissance organique demeurée cohérente, et nul ne pouvait l'accuser d'avoir prévariqué pendant la révolution d'accident ou celle de catastrophe. Elle restait donc le bouclier de Minerve de la révolution ordonnée. Si jamais homme fut digne d'être la tête rayonnante de l'armée dans son rôle justicier, ce fut bien Napoléon, par la splendeur de son génie politique et militaire. S'il dévia dans l'arbitraire, c'est parce qu'il fit massivement usage de la Loi païenne. Mais aucun parti politique, aucune nation de l'époque ne peuvent lui jeter la pierre, car tous et toutes n'avaient également que la Loi païenne pour règle.

Saint-Yves s'est étendu plus longuement sur l'œuvre de Napoléon dans *Mission des Souverains*. Mais jamais il ne se serait permis de juger ce héros s'il n'avait eu en main l'étalon de la balance synarchique.

Il a été d'autant plus amer dans la critique qu'une haute mission attendait ce génie et que la France, en se donnant à lui tout entière, l'avait mieux mis à même d'accomplir cette mission, s'il l'avait connue. Ce n'était pas de monarchie qu'il s'agissait, mais avant tout de Synarchie. Les politiciens ne méritaient certes pas mieux que la rude main de cet homme d'épée, mais la France méritait mieux qu'une nouvelle couronne impériale et un nouveau Jules César. Napoléon l'avoua lui-même :

« J'aperçois bien un gouvernement, une armée, et des corps constitués, mais le reste de la Nation, qu'est-ce? Des grains de sable. »

Il faut distinguer trois choses dans les réformes napoléoniennes : 1° la forme césarienne ; 2° l'influence excessive de la tradition romaine ; 3° la réorganisation des corps constitués et de la législation.

Sur ce dernier point seulement, l'œuvre de Napoléon reste impersonnelle. Elle porte le cachet de son génie logique et géométrique. Elle condense les efforts des États Généraux, des meilleures ordonnances royales, des 2.500 décrets de la Constituante, des 2.150 décrets de la Législative, et des 8.370 décrets de la Convention. Il faut se garder de toucher imprudemment à cette synthèse, car c'est elle seule qui nous soutient encore organiquement aujourd'hui, et non les gouvernements de partis qui s'en sont tour à tour emparés.

A Sainte-Hélène, Napoléon jugea comme suit son œuvre de Premier Consul :

« Ainsi se trouva organisé le gouvernement le plus compact permettant la circulation la plus rapide et les efforts les plus nerveux qui eussent jamais existé.

La même impulsion se trouva donnée à trente millions d'hommes, et grâce aux relais des préfectures et des municipalités, le mouvement était aussi rapide aux extrémités qu'au cœur même. »

Rien de plus exact, mais c'était le Césarisme pur, l'anarchie d'en haut dans sa liberté absolue, avec tous ses risques personnels pour le César et ses risques collectifs pour le Peuple. Chaque fois qu'il dut demander au Peuple de le soutenir, Napoléon pressentit par où péchait son œuvre. Le Conseil d'État était son véritable Pouvoir législatif. Il engouffra dans ce creuset, comme du minerai riche de métal précieux, une partie du Testament des États Généraux, les ordonnances des rois, et les treize mille décrets dont nous avons parlé. Entre décembre 1800 et mars 1814, il en sortit le Code Civil, le Code Pénal, les Codes de Procédure, de Commerce, d'Instruction Criminelle, et 59.503 projets de lois, de décrets, et d'avis.

Malheureusement, Napoléon subit l'aveuglement classique déjà tant de fois relevé dans ce livre, et ne rétablit pas les Pouvoirs consultatifs du Peuple selon la Loi sociale des gouvernés. La structure colossale de sa réforme n'eut à nouveau que des pieds d'argile.

CHAPITRE 22 (2e partie) - **La féodalité[38] au XIX» siècle**

Dans toute période historique, chaque fois qu'apparaît un Empire radical, la Féodalité ne tarde pas à lever la tête. La Loi des États politiques dépourvus d'État social en ordonne ainsi.

Ce fut le cas pour la Féodalité du XIXe siècle qui fit suite à Napoléon.

La Féodalité ne consiste pas dans la puissance intensive ou extensive d'un Pouvoir particulier quelconque, Finance ou Industrie par exemple, mais dans l'absence d'obligations réciproques, de transactions, et d'arbitrage entre les divers Pouvoirs. Le triple arbitrage institué par les Templiers était le remède à ce mal général.

En son absence, la Féodalité du XIXe siècle est bien plus réelle et générale qu'on ne le croit, non seulement dans l'Ordre économique, mais dans le jeu des intérêts populaires.

Féodalité et anarchie sont à peu près synonymes. Notre anarchie intellectuelle constitue la première de nos féodalités. Elle a autant de domaines autonomes qu'il existe de Cultes et d'Enseignements ne transigeant pas socialement entre eux, catholiques, protestants, juifs, universitaires, francs-maçons, etc.

Notre second genre de féodalité a pour signe caractéristique la division de nos partis politiques, ou plutôt celle de leurs états-majors.

Notre troisième genre de féodalité réside dans l'anarchie de notre Économie nationale, faute d'une institution synthétique librement élue où ses cinq facultés seraient également représentées : Finance, Agriculture, Industrie, Commerce, et Main-d'Œuvre. On notera que c'est leur état général qui est féodal, et non leur état individuel. Il est naturel que chacune tire à soi. Mais pour le salut même des cinq, il leur faut un organe de médiation réciproque, en l'espèce le troisième Pouvoir social, le troisième Collège électoral.

On pourrait constater l'existence de la même féodalité jusque dans l'intérieur de chaque Ministère. On vitupère contre l'inertie des bureaux. Mais un bureau doit précisément être inerte. S'il ne l'était pas ce serait une voiture, et Dieu seul sait où elle nous mènerait[39]. La féodalité des bureaux résulte d'une absence de synthèse

[38] (déjà cité) féodalité (nom féminin) Régime politique et social propre au Moyen Age et caractérisé par l'existence de fiefs et de seigneuries. Pouvoir considérable détenu par certaines classes de la société. Tiré d'un dictionnaire.

[39] On l'a vu dans les nationalisations d'industries de divers pays à partir de la première et surtout de la seconde guerre mondiale.

fonctionnelle entre eux. La synthèse ne s'opère en effet que féodalement dans la personne du Ministre. Dès lors, les différents services sont incapables de se porter un mutuel secours. Ils languissent. Le Ministre lui-même n'a plus qu'à se laisser mener par des bureaux statiques, dont le devoir est de ne rien mener, mais simplement de classer les documents qu'on leur envoie.

Si l'on examine l'Histoire des cent ans qui ont suivi 1789, on est frappé de la faiblesse des progrès accomplis. C'est le Peuple tout entier qui paraît imbu de l'erreur césarienne, tandis que les états-majors, qui se sont chassés tour à tour de la direction des affaires, constatent successivement cette inéluctable vérité que le Pouvoir est socialement impuissant.

Le Peuple croit encore que le salut peut lui venir du Gouvernement, alors que ce salut ne peut résulter que du rétablissement des trois Pouvoirs sociaux.

De 1792 à 1832, sept constitutions successives se révèlent socialement impuissantes. Le 4 mars 1848, la Seconde République institue pour la première fois le suffrage véritablement universel. On a dit beaucoup de mal de cet instrument, qui se met périodiquement en contradiction avec lui-même sous l'influence de la compétition féodale des sectes et des partis. Mais un outil peut rester bon, malgré qu'un ingénieur s'en serve maladroitement.
Les Constituants de 1848 renouvelèrent l'erreur de proclamer le principe démocratique, sans conjurer ses périls par la Loi sociale. Faute de science, ils coururent donc aux mêmes dangers que leurs devanciers de 1789. La Troisième République aboutira aux mêmes conséquences, si ses dirigeants n'y prennent garde.

Déjà un peu plus éclairés que les démocrates de 1789, ceux de 1848 prévirent l'accident sans toutefois savoir le conjurer. Le Bulletin de la République du 15 avril 1848 cite le Ministre de l'Intérieur : « Si les élections ne font pas triompher la vérité sociale, si elles expriment l'intérêt d'une caste arraché à la confiante loyauté du peuple, elles causeront la perte de la République au lieu d'être son salut. Il n'en faut pas douter. »

Le Ministre voit le péril, mais se précipite dans l'accident : « Il n'y aurait alors qu'une voie de salut pour le Peuple qui a fait les barricades, ce serait de manifester une seconde fois sa volonté et d'ajourner ainsi les décisions d'une fausse souveraineté nationale. »

Nous sommes en pleine théologie féodale. Ledru-Rollin continue : « Il ne faut pas que vous soyez obligé de violer vous-même le principe de votre propre souveraineté. Vous vous trouvez pris entre le danger de perdre votre conquête par le fait d'une assemblée incapable et le danger d'un mouvement d'indignation populaire. Le Gouvernement provisoire ne peut que vous avertir et vous montrer le péril. Élu par vous, il ne peut ni empêcher le mal, ni arrêter votre élan... »

Il faut sympathiser avec ces hommes, parce que leur sentiment démocratique est loyal et droit ; mais il faut enseigner la Loi sociale, afin qu'ils ne soient pas éternellement vaincus par le césarisme, et avec eux le principe de la Souveraineté populaire.

Hippolyte Carnot, Ministre de l'Instruction Publique, envoya une circulaire aux recteurs : « Pour être député, il n'est pas nécessaire d'avoir de l'éducation et de la fortune. Un bon paysan, avec son bon sens et son expérience, représentera mieux l'Agriculture qu'un citadin riche et lettré, mais étranger à la vie des champs. L'indemnité parlementaire suffira à faire vivre les plus pauvres. »

Les féodaux non républicains accablèrent Ledru-Rollin et Carnot de leurs sarcasmes en disant que le premier prêchait la violence et le second l'ignorance. En fait, aucun des deux n'était allé jusqu'au bout de la vérité, c'est-à-dire jusqu'à la synthèse des compétences professionnelles de l'Électorat formant corps.

Trente-neuf ans plus tard, le lundi 27 juin 1887[40] la question se posait encore de la même manière en pleine Chambre des Députés.

M. labordère. — Si le suffrage universel nous manque, que nous reste-t-il ? (Cris de très bien, très bien, à gauche.)
Le ministre de l'instruction publique. — II nous reste le droit et la justice, même contre le suffrage universel. (Bruit à gauche.)
M. labordère. — Qui se proclamera infaillible et affirmera que la justice est là ou n'est pas là ?
Le ministre. — Mais il y a la conscience humaine.
M. labordère. — Vous avez votre conscience, Monsieur le Ministre, mais j'ai la mienne, comme nos collègues de droite ou de l'extrême gauche ont la leur. Nous sommes tous sincères, et cependant nous ne plaçons pas la justice du même côté. (Très bien, très bien, à gauche.)

Je ne reproduis pas la suite de la discussion. Je constate seulement que le suffrage universel n'est pas le dernier mot du progrès, mais que la Troisième République a fait un grand pas en avant en votant la loi du 22 mars 1884 sur les Syndicats.

Elle a ainsi doté la France d'un instrument légal de réassociation illimité dans le domaine social. Par cet instrument, le Peuple lui-même est réellement remis en possession de sa propre destinée.

Il ne faut pas que ce mouvement de salut suprême soit gâché. Il faut que l'on connaisse historiquement sa portée et sa synthèse électorale possible. Il ne

[40] L'année où Saint-Yves d'Alveydre publia le livre que nous analysons.

manque plus à la France vraie que de rénover démocratiquement ses États Généraux. Les conséquences de la loi autorisant les syndicats peuvent aller jusqu'à ce réveil.

C'est pourquoi Saint-Yves a tenté de donner à ses compatriotes une synthèse de l'Histoire de France, leur permettant de prévoir l'avenir en fonction de l'expérience du passé. L'Archétype en est tellement complet, qu'il peut servir d'exemple à tous les peuples de la terre. Ce ne sont pas seulement les intérêts matériels et économiques que notre vieil Électorat templier avait mis dans les mains des gouvernés pour leur paix et pour la stabilité des gouvernants, mais aussi les intérêts religieux et intellectuels.

Un jour viendra où la force invincible de tous ces intérêts cherchera et trouvera sa Loi d'union et de sauvegarde dans l'Organisme synarchique que mes œuvres ont cherché à mettre en lumière.

Depuis 1789, nous subissons un système législatif digne de l'âge de pierre. Il force les meilleurs hommes à sabrer à coups de majorité passionnelle tous les intérêts de notre grand Peuple.

On a voté pendant cent ans sur l'Instruction Publique, les Cultes, la Presse, sans les considérer comme corps électoraux, sans leur demander de cahiers d'études, sans même entendre leurs représentants les plus autorisés.

Pendant cent ans on a voté des lois concernant la Magistrature, l'Armée et la Marine, des Traités de paix, des Crédits de guerre, et les membres de la Magistrature, de l'Armée, de la Marine, et de la Diplomatie, en activité, ou en retraite, n'ont jamais été considérés comme l'État-Major d'un Collège électoral compétent en la matière.

Quant à l'Économie, elle s'est assez développée depuis un siècle pour montrer qu'elle constitue à elle seule un Pouvoir social, et cependant on l'a traitée comme une chose abstraite, sans plus la consulter en corps que les Pouvoirs précédents.

Ceux qui poursuivront la sainte étude du salut public que j'ai entreprise verront que Napoléon I^{er} n'a vu l'Économie que sous l'aspect fiscal et n'a considéré les hommes chargés de l'Enseignement et de la Magistrature que comme des fonctionnaires.

Quand il n'y a pas d'Électorat social, l'opinion publique est factice. Elle est alors avant tout l'esclave du fait accompli, la fille du Vent, dominée par le Prince de l'Air dont parle l'Évangile. Le remède est dans l'opinion vraie, à laquelle il faut, pour se dégager, une Loi sociale d'organisation semblable à celle des États Généraux. Ceux-ci, malgré la rareté de leurs convocations, et sans autre puissance que leur force intellectuelle et morale, ont su tout créer, tout réparer, tout prévoir, tout pré-

parer, et même pacifier le sectarisme de notre clergé aiguillonné par Rome ! Jamais la puissance de l'Opinion publique ne s'est manifestée avec une plus souveraine majesté. La civilisation française qui anima de son souffle toutes les Nations européennes émane de cette source de vie. La preuve expérimentale en est faite, elle est irrécusable.

CONCLUSION

L'amour de Saint-Yves d'Alveydre pour son pays ne s'est pas seulement traduit par des paroles et des écrits tels que la magnifique Histoire de France que je viens de résumer. Il a mis ses théories en pratique jusqu'à la limite de ses forces dans un domaine spécial, celui de la Presse professionnelle. Tout d'abord, il analyse et définit le rôle de la Presse.

***

Le problème de la Presse et sa solution sont exactement semblables à ceux de l'Opinion publique. En vain cherchera-t-on un régulateur à la Presse dans la Loi politique. Scientifiquement, il ne s'y trouve pas, sinon partiellement dans le Code répressif. Son vrai régulateur intellectuel et moral, c'est l'État social. La Presse devrait être le souffle des poumons du Peuple réintégré dans son corps et dans sa puissance sociale. Autrement, elle se détruira elle-même dans sa cacophonie d'enseignement.

Politiquement, elle ne sera jamais libre, car les journalistes politiques sont d'abord obligés de vivre, donc de s'enchaîner à une secte, un parti, ou une classe. Mais la désorganisation de la pensée française chez les journalistes et les écrivains n'est qu'une conséquence de la désorganisation des mœurs publiques, à commencer par les classes majeures, les plus responsables devant Dieu. Ce sont elles qui devraient tout relever et tout unir, si elles avaient une pensée synthétique dans la tête et un patriotisme éclairé dans le cœur.

Au lieu de cela, que demandent-elles aux écrivains ? Des enseignements ? Non, mais l'écho de leur propre anarchie. Tout le talent gaspillé dans ce domaine suffirait à la gloire intellectuelle d'un grand peuple. Du point de vue moral, tous les écrivains de valeur se sentent supérieurs à la condition actuelle de leur métier. Il en est de même dans les autres arts. Mais les artistes, obligés de vivre, craignent aussi que le public ne les suive pas.

Je leur dis : « Au lieu de vous donner au public, reprenez-le. Soyez vous-mêmes et non pas lui. Osez suivre la trouée lumineuse de la vraie France et du vrai Paris assiégé par un Babylonisme idiot. Le public s'éveillera en sursaut et n'aura pas assez de couronnes pour vous remercier. » Si je dis cela, c'est que j'ai moi-même

connu le désespoir, et que j'en serais mort en 1876 si la Providence, lisant dans ma bonne volonté le bien que je voulais faire, ne m'avait soutenu.

La fonction intellectuelle est la première dans la hiérarchie des Êtres collectifs. C'est pourquoi, dans la Constitution des Templiers, la Presse, la Littérature, et tous les Arts faisaient partie du premier Pouvoir social, avec la Science, l'Université, et le Sacerdoce.

L'auguste Testament des États Généraux est bien leur journal cyclique, commencé dès avant la naissance des plus anciens journaux européens.

En 1887, il n'est pas un art, pas une science, pas un métier, qui n'ait son journal quotidien ou périodique. Mais toute cette presse est encore sous la dépendance exclusive de la féodalité du XIX^{e} siècle. La première mesure de redressement serait de créer une Synarchie des journalistes, avec ses trois pouvoirs professionnels : Autorité enseignante avec Examens, Jury avec Pouvoir exécutif, et Aide mutuelle allant jusqu'à la proposition collective des honneurs pour récompenser le mérite.

Alors, forts d'un inébranlable point d'appui en eux-mêmes, les écrivains consacreront à leur mission sociale le talent qu'ils mettent aujourd'hui à servir nos divisions. L'opinion réelle répondra d'un bout à l'autre de la France par un tonnerre d'applaudissements, et du fond de Sodome, de Gomorrhe, et de Babylone, on entendra monter un fracas formidable, celui de l'écroulement de tous les faux dieux à la fois.

Reclassée à sa place dans les trois Ordres électoraux, et dans le Premier en ce qui concerne son rôle enseignant, la presse serait libre, et aucun régime politique ne pourrait attenter à sa liberté.

L'expérience montre que la liberté n'est jamais durable quand l'État politique est seul à la garantir. Tant que le suffrage universel est purement individuel, l'imprévu et l'inconnu sont toujours menaçants.

Sous la Révolution, Mirabeau s'écria : « Que la première de vos lois consacre à jamais la liberté de la presse, sans laquelle les autres ne seront jamais conquises. »

Mais ce ne furent que des paroles, parce que la loi païenne de la Révolution est incompatible avec la liberté. En effet, aussitôt investi du pouvoir, le gouvernement révolutionnaire fit preuve d'une intolérance absolue et viola tous les Droits de l'Homme, toutes les libertés, toutes les égalités, et toutes les fraternités.

Quelle est actuellement l'œuvre la plus nécessaire ? C'est d'améliorer la situation économique de la France par la représentation technique et solidaire des intérêts

particuliers. C'est, dit Saint-Yves, ce que j'ai prêché le 24 janvier 1886 aux délégués de près de deux cents syndicats ouvriers.

Je leur ai montré la nécessité de créer un Grand Collège Économique, avec ses cinq facultés : Finance, Agriculture, Industrie, Commerce, et Main-d'Œuvre.

Mon exposé n'ayant rencontré que des applaudissements de la part des délégués des Syndicats ouvriers, j'ai invité mes amis à fonder le Syndicat de la Presse économique et professionnelle de France. Cette deuxième étape a été rapidement franchie.

Ensuite, l'initiative privée doit réveiller l'inertie publique en lui disant : La maison brûle, voici comme il faut agir pour qu'elle ne soit pas dévorée. Le Peuple peut agir, puisque le gouvernement lui restitue le droit d'exister en autorisant les syndicats. Il redevient directement responsable de ses destinées. Il faut tout d'abord que ses cinq Facultés existent en corps syndical. Donc, les cahiers de vœux prioritaires doivent concerner avant tout cette méthode et cette règle organiques. Ces premiers cahiers doivent être syndicalement qualifiés, puis légalement présentés à l'État politique.

J'ai la joie patriotique d'annoncer aux lecteurs que le Syndicat de la Presse professionnelle a effectué cette présentation selon l'étiquette parlementaire, en soumettant ces vœux successivement aux Ministres, au Président de la Chambre des Députés, au Président de la République, et enfin, sous forme de pétition, à la Commission législative de la Chambre.
L'usage des vœux et des cahiers de tout un Ordre, qui est la pierre fondamentale de l'État social, a été ainsi renouvelé du passé. C'est un premier point acquis. J'ai eu l'honneur de rédiger, de lire, et de remettre syndicalement ce Cahier fondamental à M. le Président de la République.

Le second point acquis, c'est que le Président de la République a agréé en principe les vœux ainsi présentés.

Il reste, je le sais, à attendre la délibération et le vote des Chambres. Mais le bon vouloir de l'Exécutif est un heureux présage laissant espérer que la fédération de l'État social et de l'État politique s'accomplira magistralement et que l'ère de la révolution d'accident sera organiquement close. Donc, vive la France, et que la bénédiction de Dieu soit sur elle à
jamais.

***

En lançant sa pétition dans le creuset parlementaire et politique, où elle subit le même sort que les vœux des États Généraux sous Louis XIV, Saint-Yves

d'Alveydre donnait la pleine mesure de son tempérament, de son caractère, et de ses sentiments.

Par tempérament, il appartenait au premier Pouvoir social, celui de l'Enseignement. Son geste était un acte d'autorité, de cette Autorité qui doit demeurer physiquement désarmée contre le Pouvoir, et qui cependant lui reste supérieure, comme Jésus restait supérieur à César en payant le tribut et en disant : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu. »

Le caractère missionnaire de Saint-Yves sort grandi de cette épreuve. Il a accompli jusqu'au bout sa longue et lourde tâche, payé de sa personne, donné l'exemple. Dans l'antiquité, le mot Prêtre était synonyme d'Exemple. « Faites ce que je dis, et faites ce que je fais », telle était la devise du sacerdoce enseignant, et non « Faites ce que je dis, mais ne faites pas ce que je fais ».

Enfin, son effort touche le cœur de la vie en société, le cœur de tous les hommes épris de bien, et surtout le cœur des grands Êtres qui veillent sur le destin de l'humanité. La Synarchie de Saint-Yves, oubliée depuis soixante-dix ans dans le royaume des choses visibles, reste inscrite en lettres d'or ineffaçables dans le royaume invisible. Elle en ressortira sous forme visible quand les temps seront accomplis. En attendant cette heure, j'entretiens et je ravive la flamme de son souvenir.

Paris, le 30 mai 1949.

LIVRE IV - **Mission des Souverains**

Je rappelle que *Mission des Souverains* a été publié en 1882, cinq ans avant *Mission des Français*. J'ai préféré l'analyser en second, parce que le tableau présenté est plus vaste, les principes mis en œuvre plus généraux, et la durée de l'expérience historique relatée plus longue. Mais la source de la doctrine est la même, c'est-à-dire l'Esprit Saint appliqué à la vie collective des Sociétés.

En suivant une progression allant du particulier au général, d'abord l'Histoire de France, ensuite l'Histoire de la Chrétienté, et enfin l'Histoire générale du Monde avec *Mission des Juifs*, le lecteur se familiarisera plus aisément avec le formidable total de connaissances et de lois dont Saint-Yves d'Alveydre a effectué la synthèse. Pour ne pas alourdir cet ensemble, je passe directement à la présentation et à l'analyse de *Mission des Souverains*.

PRÉFACE

Aujourd'hui plus nominaux que réels, les souverains sont les gardiens d'une trêve armée qui ne leur permet pas les œuvres de paix. Conservation ou destruction, telle est l'alternative qui borne étroitement leur souveraineté. Elle nous étreint tous, souverains et peuples, et nous ne pouvons briser ce cercle vicieux que par une sincère entente commune basée sur un grand effort intellectuel et moral.

Depuis le traité de Westphalie (1648), le Gouvernement général de l'Europe est un véritable état de siège dont nous sentons vainement l'écrasante inanité. Tant que ce système subsiste, aucune conception générale de gouvernement digne de nos temps n'est applicable, aucune action généreuse dans le sens des grands mobiles de la Société, des grands intérêts de la Civilisation, n'est pratique.

Assujettis à la force, notre seule politique possible est de nous en saisir. Notre seule activité pratique est une compétition diplomatico-militaire, dont le triomphe éphémère coûte aussi cher aux vainqueurs qu'aux vaincus.

Cependant, l'état propre de l'homme n'est pas cette rixe anarchique de gladiateurs, mais l'État Social. Dans chaque État, les passions et les instincts doivent subir le frein des lois civiles. Les États d'une même famille sociale comme ceux de la Chrétienté ne pourront pas survivre s'ils ne sont pas contraints, dans leurs rapports mutuels, à la justice et à l'équité, tout comme les individus d'un pays y sont contraints par leur système judiciaire.

Il est certes plus facile de réprouver le mal que d'en connaître exactement les profondeurs, les causes, et les remèdes. Dans notre siècle positiviste, le

matérialisme gouvernemental (et il remonte bien loin dans l'histoire) tend partout à réduire l'État à une sorte de machine anonyme si bien montée qu'elle semble pouvoir fonctionner d'elle-même sans principe de vie politique. Tel est le fond de la conception gouvernementale à laquelle les Occidentaux donnent le nom de république.

Supposons que les volontés nationales, plus ou moins surprises par la dogmolâtrie athée et l'archaïsme universitaire des prétendus républicains, suppriment partout la Vie à la tête des États et les réduisent à leur simple automatisme administratif. L'Europe en sera-t-elle mieux à l'abri de la guerre permanente qui est sa loi générale? Toutes les déductions de l'Histoire prouvent le contraire. La Révolution de 1789 considère la destruction de ce qui existe comme un moyen de faire place à ce qui devrait être. Si elle avait tenu en réserve un plan réalisable, la République, monarchie sans monarque, aurait pu en effet prétendre réaliser une transition. Mais tel n'est pas le cas. Bien plus civile que politique, œuvre de demi-lettrés absolument dépourvus de science sociale, la Révolution ne fut que la poussée bruyante d'une partie insatisfaite des classes moyennes contre des cadres encore beaucoup trop satisfaisants pour être supprimés.

À l'avant-garde des Nations, la France est un théâtre d'observations et d'expériences apportant des enseignements et des conclusions exceptionnellement intéressants.
La Monarchie y est évincée, mais l'État y reste intact, tel que Louis XI l'a médité, tel que Richelieu l'a voulu, tel que Colbert l'a créé.

Une nouvelle poignée de demi-lettrés, comprenant que la politique est une carrière pour ceux qui n'en ont pas, s'improvisent représentants des dernières classes pour les exploiter à leur profit.

Ce n'est encore qu'une nouvelle poussée tendant à une nouvelle substitution. Tout ce monde peu nombreux, oisif, inexpérimenté, plus despotique que jamais, ne veut gouverner ex abrupto que pour devenir un rouage officiel : président, ministre, tribun, colonel de garde nationale, maire, commissaire de police, sergent de ville, ou garde champêtre.

Chaque demi-bachelier paresseux estime tenir en poche une lettre de change sur les fonds publics. La fonction visée, l'oripeau poursuivi à grand renfort de phrases sonores, ne sont que le symbole de l'émargement au budget.

La politique sérieuse est une science faite de tact et d'expérience, une synthèse pratique de connaissances nombreuses, de traditions, et de prudence. Tout cela ne s'improvise ni par des suffrages démagogiques, ni par des discours, ni par de soi-disant changements de gouvernement.

AVANT-PROPOS

Constituer socialement un ensemble, c'est en lier les parties par des institutions fondées sur leurs assises communes. Ce lien, ces institutions, ces bases, l'Histoire seule peut les indiquer exactement, sous peine de procéder a priori, comme un théoricien sans méthode.

Tout esprit libre et sincère verra ainsi que mon procédé d'observation enchaîne les unes aux autres des expériences certaines, et que cette méthode est intégrale, scientifique, sans sectarisme d'aucune sorte, sociale comme son objet.

CHAPITRE 1er - **Définitions**

RÉPUBLIQUE

Le principe de la République pure est la volonté populaire. Le but que se propose cette volonté est la liberté illimitée des citoyens. Le moyen est l'égalité juridique sans hiérarchie de fonctions.

L'organisation typique correspondant à ce moyen est la nomination directe des magistrats par le peuple assemblé en masse. La garantie de cette forme de gouvernement est l'esclavage domestique, l'asservissement civil, agricole, ou militaire du plus grand nombre, l'exil et l'ostracisme politique.

Athènes réalisa ce type réel de la République. La liberté des citoyens y comportait l'esclavage pour garantie, et nul n'était à l’abri de cette perpétuelle et redoutable menace.
Carthage eut également une République pure, avec l'esclavage des Numides comme base, et la terreur comme sanction, symbolisée par la gigantesque statue en fer de Moloch que l'on chauffait au rouge pour y carboniser les opposants.

Rome, fondée par des brigands, plus grossière qu'Athènes, plus brutale que Carthage, se conforma également à ce type, mais avec des adoucissements imposés par les débris de la théocratie étrusque. C'est ainsi que le Souverain Pontife de la Rome antique, avec son collège de douze grands prêtres, avait le droit de dissoudre les assemblées populaires. Plus tard, cette faculté lui fut retirée. Jules César était alors à la veille de mettre simultanément sur sa tête la tiare pontificale et la couronne impériale. Rome, pour rester libre, dut asservir l'Europe et une partie de l'Afrique et de l'Asie.

Dans la Chrétienté, il n'y a jamais eu de République réelle, mais des emporocraties, c’est-à-dire des associations de marchands.

MONARCHIE

Le principe de la Monarchie est l'énergie de son fondateur. Sa fin est l'Autocratie. Le moyen est la centralisation de tous les pouvoirs. Sa condition juridique indispensable est que la loi émane directement du despote. Sa garantie est le meurtre légal. Cyrus, Attila, Gengis Khan, Timour, présentent le caractère de la monarchie pure.

Dans la Chrétienté, il n'y a jamais eu de monarchie réelle. L'autocratie a bien été le but des dynastes, mais ils n'ont pas réussi à l'imposer radicalement d'une manière suivie.

THÉOCRATIE

Le principe de la Théocratie pure est la Religion. La fin qu'elle se propose est la culture universelle des consciences et des intelligences, leur union et leur paix sociale.

Le moyen par lequel ce principe tend vers sa fin est la tolérance de tous les cultes et le rappel à leur principe commun.

La condition nécessaire à l'emploi de ce moyen est l'assentiment libre des législateurs et des peuples. Il faut qu'ils croient à la science et à la vertu du sacerdoce et de son fondateur, ainsi qu'à leur efficacité pratique.

La garantie de cette forme de gouvernement est la réalisation incessante de la perfection divine par le continuel développement de la perfectibilité humaine : Éducation, Instruction, Initiation, Sélection des meilleurs.

La Chrétienté n'a jamais eu de Théocratie pure ou mixte parce que, dès le Ve siècle, sa religion fut représentée par des Églises rivales conduisant à une forme politique oscillant entre la République et l'Empire. La Chrétienté n'a jamais pu aboutir à l'éducation, la sélection, et l'initiation qui sont les garanties d'une Théocratie, faute d'employer les moyens nécessaires, qui sont la tolérance de tous les cultes, et le rappel à leur principe commun. La papauté a fait œuvre de pouvoir clérical et sectaire, ce qui est tout le contraire de l'autorité théocratique. Néanmoins, la puissance morale de Jésus-Christ est tellement grande qu'elle a donné naissance à une opinion publique universelle qui repousse les chaînes des démagogues et les instruments de mort du despote. Cela rend impossible d'établir soit une République absolue, soit une Monarchie radicale, ce qui paralyse la formation de tout gouvernement réel non théocratique.

Mais la possibilité d'une Monarchie radicale subsiste en Asie et en Afrique. Ces continents peuvent lancer vingt millions d'hommes sur l'Europe divisée contre elle-même. Le mercantilisme blanc est prêt à leur fournir des armes. Quant au ressort capable de propulser cette formidable balistique des déluges humains, il se trouvera sûrement dans l'indomptable énergie d'un Asiatique, capable d'un gigantesque et sombre dessein propre à exalter l'âme fatidique de sa race.

Un tel roi n'hésitera pas plus que par le passé à se montrer exécuteur radical des arrêts du destin, fauchant les familles impériales, rasant des pays entiers, vengeant leurs peuples de l'immoralité de l'Europe coloniale, noyant nos Nations dans le sang. L'Europe chrétienne n'a plus de force politique à opposer à ces calamités, la République et la Monarchie y étant également impossibles à cause de l'immoralité nécessaire de leurs garanties. Il nous faudra donc chercher le lien possible des nations européennes en dehors de la politique.

INSTITUTIONS REPRÉSENTATIVES

Renouvelées des anciens Celtes et du néo-celtisme Scandinave d'Odin, les institutions représentatives semblent s'adapter aussi bien à la République qu'à la Monarchie. Mais elles ne tempèrent ces gouvernements qu'en les paralysant. En effet, si la volonté démagogique[41] est « représentée » dans les pouvoirs législatif et exécutif, ces derniers cessent d'être réellement législatif et exécutif pour devenir une simple expression de la volonté démagogique.

Aussitôt, il n'y a plus de république pure, puisque c'est l'oligarchie[42] représentative qui gouverne, et non le peuple. On voit alors apparaître des républiques bâtardes ou constitutionnelles, avec un duel permanent entre la démagogie et l'oligarchie représentative. Ce même duel existe dans les monarchies bâtardes, entre l'énergie du souverain et la volonté du démagogue. Dans les deux cas, la démagogie ne trouve d'exutoire qu'en poursuivant des conquêtes militaires.

Dans le premier cas, le gouvernement tend à former une Emporocratie, avec prédominance des intérêts économiques. Exemple : L'ancienne Tyr avec les Phéniciens, Venise, la Hollande, la Grande-Bretagne.

---

[41] Démagogie : Politique qui flatte la multitude. État politique dans lequel le pouvoir est abandonné à la multitude. Larousse.

[42] Oligarchie : Gouvernement où l'autorité est entre les mains de quelques personnes ou de quelques familles puissantes. Larousse.

Dans le second cas l'État incline vers l'Empire, avec domination politique sur des peuples étrangers. Exemples : La Rome antique, Charlemagne, l'Angleterre pendant la guerre de Cent ans, la France pendant les guerres qui suivirent la Révolution de 1789.

Dans l'Emporocratie[43] comme dans l'Empire, le résultat du duel est ajourné, et le problème de fond reste non résolu.

EMPIRE

Son caractère monarchique spécial est de dominer à la fois plusieurs gouvernements, plusieurs peuples, et même plusieurs races. Il se prête à des formes politiques extrêmement variées, car il ne peut unir des races multiples sous son pouvoir qu'à la condition soit d'en respecter certaines institutions propres, soit de déployer une force militaire qui exclut le bénéfice attendu des colonies.

Toutes les formes de gouvernement que nous venons d'examiner se rapportent à l'une des trois grandes divisions de la vie sociale : Religion, Politique, Économie. À la Religion se rapporte la Théocratie, à la Politique correspondent la République et la Monarchie. À l'Économie enfin répond l'Emporocratie.

La longévité des gouvernements théocratiques est extrême. L'Égypte, les Indes, la Chine de Fo-Hi, Israël même ont vécu plusieurs milliers d'années et donné au monde les enseignements qui sont aujourd'hui le patrimoine commun de la civilisation.

Les Monarchies et les Empires durent moins longtemps que les Théocraties, mais plus longtemps que les Républiques, où le principe de vie est le plus faible, bien que la volonté populaire puisse donner l'illusion de la force. La nature de cette volonté est de se diviser continuellement contre elle-même, d'engendrer faction sur faction, et de mettre sans cesse l'État en péril.

Quelques définitions trouvent leur place ici, parce que les mots employés reviendront souvent.

Religion. — C'est le lien par excellence, celui qui tend à réunir tous les hommes, tous les peuples, toutes les races.

Culte. — C'est un système de culture humaine adopté pour une fraction plus ou moins grande de l'humanité. La religion est UNE Les cultes doivent demeurer différents les uns des autres.

[43] Emporocratie : Association de marchands

L'Église. — C'est la religion de Jésus-Christ, la Société de tous les individus et de tous les peuples chrétiens.

Les Églises. — Elles correspondent chacune à son culte.

L'État. — C'est l'organisme impersonnel et hiérarchique des pouvoirs publics.

L'Autorité proprement dite n'appartient jamais à la force. La Politique en est essentiellement dépourvue. Seule la Religion peut prêter un reflet d'autorité au Pouvoir en consacrant solennellement les détenteurs du pouvoir monarchique ou républicain.

Dans la famille, le père exerce le Pouvoir sur ses fils. La mère et le grand-père exercent l'Autorité, qui est entièrement morale et spirituelle. Dès que l'Autorité emploie directement la force, aussi bien dans la famille que dans la société, elle se perd en se confondant avec le Pouvoir.

Dans les sociétés antiques, l'Autorité appartenait aux morts, d'où le culte des Ancêtres. Dans la Chrétienté, l'Ancêtre commun est Jésus-Christ, et c'est de lui seul que procèdent la Religion, l'Église, et l'Autorité.

CHAPITRE 2 - **L'Église jusqu'aux papes**

Avant de se fragmenter en Églises rivales et hostiles grâce auxquelles la Religion fut subordonnée à la politique, l'Église des premiers siècles de l'ère chrétienne porta quelque temps le caractère d'universalité évangélique. Pour éviter une guerre ouverte avec l'empire romain, cette Église rejeta l'organisation de Moïse et se moula dans les formes civiles du monde romain, en commençant par les bases municipales. Chaque cité romaine avait sa curie élective et son curateur. Chaque paroisse eut pour les Chrétiens sa cure et son curé, nommé par l'évêque à la demande des paroissiens. Chacune des cent dix-sept provinces romaines eut un évêque, et chacun des seize diocèses impériaux un archevêque.

Il existait quatre préfectures impériales. L'Église eut également ses grands centres, Jérusalem, Rome, Constantinople, Carthage, dont les évêques prirent les titres de patriarches ou de primats, et d'évêque des évêques à Rome, sans prérogatives ni suprématie.
Telles furent les règles du Concile de Nicée, qui subsistaient encore au V^{e} siècle. On voit donc que la discipline et la hiérarchie de l'Église se sont constituées d'une manière politique, et nullement théocratique.

Quant aux ordres monastiques, ils se moulèrent sur les clientèles romaines et les associations d'esséniens et de pythagoriciens. Pendant la période républicaine de

l'Église, les Ordres furent essentiellement laïques. Ensuite, divers conciles du V^{e} et du VI^{e} siècles soumirent les monastères aux évêques. La centralisation catholique impériale commençait.

En 787, un canon du second concile de Nicée investit les abbés du droit de conférer les ordres inférieurs aux moines de leurs couvents. La cléricalisation politique s'accomplissait. Le pouvoir central s'emparait de toutes les forces libres à l'origine, considérait les Ordres monastiques comme ses milices, et les incorporait dans les cadres de son armée cléricale.

En se saisissant des formes de la civilisation romaine, la Religion appelait tout l'ancien monde à la purification morale. Mais d'autre part, la situation territoriale des évêques les inclinait, celui de Rome à la dictature et à l'impérialisme de l'Église, ceux des autres diocèses à l'oligarchie et à l'aristocratie. Jésus-Christ demeurait seul en fonction théocratique.

Il suffisait d'un empereur ayant le moindre éclair de génie monarchique pour utiliser ces tendances comme moyen de gouvernement. C'est ce que fit Constantin, monarque radical sans la moindre foi religieuse, meurtrier de son frère, de son fils, et de sa femme. Son caprice fut sa seule règle, et sa volonté sa seule loi. Il mit la main sur l'Église, et comme elle n'était pas une théocratie, mais une république moulée sur des cadres impériaux, l'Église ne put se l'asservir.

Pendant que Constantin, portant la mitre étrusque des Souverains Pontifes, se faisait décerner les honneurs de l'apothéose dans les temples polythéistes, il sollicitait aussi du grand prêtre d'Éleusis l'admission aux Mystères. Celui-ci la lui refusa avec indignation et lui imposa des épreuves expiatoires.

En même temps, Constantin se faisait nommer par l'Église évêque extérieur. Tout en n'étant ni catéchumène ni baptisé, il convoquait et présidait les conciles, tranchait les questions de dogme, se constituait l'arbitre suprême des évêques, et les déposait à son gré.

Cet exemple prouve que les questions de dogme aussi bien que les formes politiques de l'Église furent à la merci de 1’influence démagogique venant d'en bas et de l'influence impériale venant d'en haut. La Théocratie restait et est restée jusqu'à nos jours en attente dans la personne de Jésus-Christ.

Le seul enseignement théocratique qui va engendrer les éléments sociaux de la Chrétienté sera la morale de l'Évangile, tendant à la purification de l'individu considéré comme atome du corps social.

Quant au prétendu enseignement intellectuel que la volonté populaire, l'aristocratie épiscopale, et plus tard, la monarchie des papes voudront tour à tour imposer dans les conciles sous le nom de dogmes, il sera entaché d'anarchie et d'irréalité

scientifique. Loin d'opérer en unifiant religieusement les intelligences, il tendra de plus en plus à les diviser, à faire naître et à multiplier les schismes et les sectes, et à détacher du Christianisme même, ou tout au moins des cultes chrétiens, tous les esprits à la recherche des règles de la certitude.

En vain, devenue officielle, l'Église, confondant la domination avec la Religion, et le Pouvoir avec l'Autorité, voudra-t-elle imposer par la force son enseignement dogmatique. L'expérience des siècles lui répondra par la constitution de toutes les sciences, de tous les arts, de toutes les lois, au mépris de ses anathèmes, de ses excommunications, et de ses violences.

Encore une fois, dans cette succession de faits, ce n'est point la Théocratie ni la Religion qui sont en cause, mais l'absence de sagesse et de science à laquelle sont condamnées toutes les institutions politiques vivant d'expédients temporels.

De sorte que toute une partie de la mission de Jésus-Christ, celle qui regarde la législation de l'esprit humain, l'action intellectuelle sur les institutions générales et les pouvoirs publics, restera absolument réservée jusqu'à ce jour, pendant que la purification morale s'accomplira chez les individus, grâce à l'enseignement évangélique des plus humbles prêtres secondés par les mères de famille.

Du fait de Constantin, la Religion du Christ se transforma en culte officiel, et le clergé commença de former une classe politique privilégiée. L'Église devint un des rouages principaux de l'État.

Prévoyant tout le parti qu'il pourrait en tirer, l'empereur combla l'épiscopat de ses faveurs, l'autorisa à se constituer arbitre en matière civile, exempta les clercs des charges civiles et de l'impôt foncier, les autorisa à recevoir les legs, et leur donna la jouissance de quelques bribes du domaine impérial.

Désormais, la tête de l'Église était l'empereur, comme il avait été la tête du polythéisme depuis que César s'était saisi de la tiare du Souverain Pontife étrusque.

Les successeurs de Constantin héritèrent de sa situation de gouverneur de l'Église. Le culte chrétien étant devenu la propriété politique de l'État, le polythéisme fut persécuté comme l'avait été le christianisme, et le sang des gnostiques et des pythagoriciens inonda les rues d'Alexandrie.

Soutenu par la vanité des municipes et les fantômes du passé romain, l'épiscopat de Rome se saisit subrepticement de la tiare et la posa sur sa propre tête, en s'attribuant, d'abord timidement, le nom de pape et la fonction de Souverain Pontife. C'est ainsi que s'accomplit le coup d'État dictatorial qui fit de l'Église d'Occident une monarchie cléricale, à la grande protestation des évêques. De ce fait, la catholicité et l'orthodoxie primitive se déchirèrent et cessèrent d'exister, car

l'épiscopat grec ne voulut pas suivre la papauté latine dans cette voie. Brisée dans son autorité spirituelle, l'Église fut remplacée par deux Églises politiques appliquées sur deux centres impériaux, et personnifiant dans un double clergé deux races rivales historiquement ennemies.

Toutefois, il ne suffit pas de ramasser une tiare pour exercer le Souverain Pontificat. Étant données les formes politiques de son Église, l'évêque de Rome ne pouvait exercer qu'une dictature impériale sur les diocèses d'Occident.

Les papes atteignirent assez facilement ce but par les expédients éternels de la politique monarchique : subordination des conciles, suppression des assemblées provinciales, domination directe sur l'aristocratie des évêques, cour exécutive à Rome, et ambassadeurs de cette cour, appelés légats. Telle fut la tactique des papes, copiée sur l'Empire.

Toutes les dynasties royales européennes ont suivi la même voie, avec plus ou moins de succès.

On constate ainsi que le principe monarchique a plus de continuité que la volonté populaire, et qu'il subjugue assez aisément les institutions de cette dernière.

Étant d'essence monarchique et politique, mais non théocratique et religieuse, la papauté tendit naturellement à centraliser tous les pouvoirs, à supprimer toutes les libertés, et à dominer toutes les institutions des diocèses latins. Impératrice du clergé d'Occident, elle était tenue d'agir ainsi. Néanmoins, elle affecta d'abord de rester la sujette soumise des empereurs d'Orient. Elle les savait puissants et ne disposait pas encore d'une force armée suffisante pour les frapper. Mais elle méditait le jeu politique d'opposer militairement les puissances entre elles, et ne tarda pas à l'inaugurer. Ce désastreux moyen de gouvernement fut manié par les grands papes italiens avec autant d'habileté que de persévérance et de succès apparent. Comme on le sait, toute la diplomatie européenne suivit plus tard leur exemple.

Les débuts de cette méthode furent humbles. Le pape saint Léon voulait vaincre la résistance des évêques et des conciles gaulois qui s'opposaient à son pouvoir envahissant. Il implora l'aide de l'empereur d'Orient Valentinien III, qui le couvrit comme sujet. Cela permit à saint Léon d'agir comme pape sur le monde ecclésiastique gallo-romain.

Sous Théodoric, la papauté se trouva aux prises avec une situation italienne analogue à celle de la fin du XIX^{e} siècle. C'est pourquoi elle mérite d'être examinée à fond.

Théodoric était un civilisateur de premier ordre. Ancien élève des écoles de Byzance, puis roi, puis empereur d'Occident, il eût fait honneur à l'Europe

contemporaine. Profondément chrétien autant que philosophe, tolérant, et n'employant la force militaire qu'après avoir épuisé tous les moyens de persuasion, il reconstitua l'unité de l'Italie et la gouverna mieux qu'aucun autre empereur. Ses envoyés frappèrent de mort les juges prévaricateurs et firent partout régner la justice. L'industrie, le commerce, l'agriculture, les arts refleurirent, et la Péninsule éprouva un sentiment de paix et de grandeur qu'elle n'avait jamais eu et qu'elle n'a plus retrouvé dans l'Histoire.

Théodoric traita avec respect la papauté naissante, confirma les immunités des Églises, et protégea les Catholiques romains contre les Ariens. Logique avec lui-même, il pratiqua la même tolérance et accorda la même protection aux Juifs. Sous un despote de cette valeur, la papauté se trouva réduite à un état de subordination. Décidée à ne pas le supporter, elle se garda d'agir directement, mais fit persécuter par Justin Ier, empereur d'Orient, les Ariens, dont l'Église tolérante s'étendait d'Asie jusqu'en Espagne.

Or, Théodoric était chrétien arien. Dans la persécution de ses coreligionnaires, il perçut tout un plan politique ; il avait raison. Il défendit à ses sujets italiens et catholiques romains de porter les armes, somma l'empereur Justin de cesser les persécutions sous menace de représailles terribles, et fit exécuter plusieurs séides de l'empereur d'Orient. Théodoric était trop profondément chrétien pour que les sanctions sanglantes de la monarchie laissassent en paix sa conscience. Il mourut de désespoir l'année suivante. On voit encore à Ravenne le majestueux tombeau de ce grand souverain.

Sous son impulsion, le droit civil romain tendit à devenir partout le droit public. Ce testament de la civilisation romaine allait servir d'instrument à la pensée théocratique de Jésus-Christ, pendant que la constitution politique de l'Église l'empêchait d'accomplir la mission spirituelle que la morale des Évangiles commandait aux gouvernements.

En effet, la papauté sentit immédiatement que si l'Italie était forte et unifiée, toute la politique d'impérialisme clérical serait frappée d'impuissance, étouffée, et paralysée. Toute la suite de l'Histoire européenne prouve que l'unité juridique de la Péninsule fut implacablement condamnée par la cour de Rome, au même titre que la juridiction impériale de Byzance. Le Saint-Siège se forgera, en Gaule, une épée pour frapper l'empire d'Orient, son maître, dans ses droits sur l'Italie. Il exterminera dans ce pays la domination des Ariens et démembrera la Péninsule en cent juridictions différentes, afin de les opposer entre elles et de les dominer. Ensuite la papauté s'acharnera pendant des siècles à briser l'épée impériale dont elle se sera servie : l'empire carolingien devenu germain et consacré par elle sous le nom de Saint-Empire romain de la Germanie.

CHAPITRE 3 - **La papauté en formation**

Dans tous ces événements, il importe de bien saisir la superposition des faits généraux pour discerner, assise par assise, les fondations de la Chrétienté. Cela permettra, à la fin de ce livre, de proposer une Constitution européenne pratique qui soit la conclusion même du passé.

Les empereurs d'Orient, dont la capitale était Constantinople, autrefois appelée Byzance, se considéraient comme les suzerains temporels des papes. Or la politique des papes visait à l'Empire universel par voie de domination. Les papes se jouèrent donc des empereurs d'Orient, de même qu'ils se jouèrent plus tard de l'empire carlovingien d'Occident.

La fonction historique des empereurs d'Orient consistait à faire pénétrer le sentiment chrétien dans les éléments juridiques de l'ancienne civilisation romaine, grecque, égyptienne, et ouest-asiatique, et à protéger la Chrétienté, d'une part sur le Danube, contre les Barbares du Nord, et d'autre part contre les civilisations asiatiques non chrétiennes. À cet effet ils construisirent des milliers de forteresses qui protégèrent effectivement les puissances d'Occident en formation, c'est-à-dire la papauté et les dynasties royales qui fondèrent plus tard les nations modernes.

À ce titre, Constantinople a bien mérité de la Chrétienté. C'est de l'empire d'Orient que Théodoric, Charlemagne, et les dynastes européens reçurent la notion de la pratique de l'État. Si la papauté avait encouragé ce mouvement organique, la civilisation actuelle eût été hâtée de plusieurs siècles. Mais dès que la papauté s'affirma comme un État, elle visa personnellement à la domination impériale au lieu de rechercher le Souverain Pontificat. Elle s'acharna donc à contrarier l'œuvre des empereurs d'Orient et à l'anéantir, en déchaînant contre eux le matérialisme gouvernemental de la révolution féodale.

Il importe au plus haut point de discerner, dans le vif même des origines, les bases sur lesquelles s'édifiera la fonction des chefs de l'Église chrétienne et les raisons de leur conflit perpétuel, en Europe, avec toute monarchie prépondérante.

Avec l'empire de Constantinople, l'Église, maîtresse des mœurs, est servante obligée de la loi. L'empereur est chrétien en tant qu'individu, mais nullement comme empereur, puisqu'il exerce avant tout la fonction juridique de premier magistrat, et qu'il a soumis l'Église à l'État pour éviter de se subordonner lui-même à la religion. Autrement dit, Constantin s'était saisi du culte officiel comme d'un instrument de police psychologique, et se l'était asservi par des bienfaits pour éviter de le servir comme principe gouvernemental. Il put mettre ainsi le Pouvoir au-dessus de l'Autorité, parce que l'Église avait perdu son autorité faute d'établir spirituellement une doctrine chrétienne sociale.

À Rome, l'Évêque des évêques observait ces faits de loin et en jugeait mieux la signification que s'il avait été sous l'emprise immédiate de l'empereur d'Orient. Le plan politique de la papauté fut alors arrêté pour toujours : empêcher à tout prix l'unité juridique de l'Italie, afin de n'avoir pas de dépendance immédiate et légale à subir; combattre en Italie chaque domination et chaque race par une autre ; ériger en Occident un empire temporel rival de celui de Constantinople ; déchaîner contre cet empire d'Occident à peine créé la plus épouvantable révolution qui ait jamais menacé l'État social ; frapper tour à tour toutes les dynasties qui essayeront d'arracher l'Europe à ce chaos ; régner souverainement sur les ruines de la Chrétienté.

Telle fut la politique à laquelle la papauté fut condamnée pour avoir voulu tout dominer monarchiquement d'une manière indépendante, du haut de sa petite municipalité romaine qu'elle ne put jamais gouverner.

La papauté s'efforça d'abord de conquérir l'affection des Italiens par sa bienfaisance. Quand elle se sentit sûre d'eux, vers la fin du VII^{e} siècle, le pape Sergius II déclencha la révolution.

Il refusa de se soumettre aux décisions du concile. L'Empereur d'Orient Justinien II ordonna qu'on lui amenât l'évêque rebelle. Mais celui-ci avait prévu sa défense. Rome se souleva. Venise s'affranchit. Les soldats n'obéirent plus à l'empereur.

En 726. nouveau soulèvement contre l'empereur Léon l'Isaurien. À la façon des carbonari modernes, les papes faisaient agir, mais n'agissaient pas encore directement. Un an plus tard, par exemple, Grégoire II affirme onctueusement sa soumission à l'empereur d'Orient : « Nous reconnaîtrons toujours pour nos maîtres les grands empereurs Léon et Constantin, et demeurerons inviolablement attachés à leur service. »

Entre temps, il agite en sous-main les Vénitiens, les Lombards, les Francs, et pour fonder un empire d'Occident, il prépare la famille d'Héristal. Bientôt, sûr de ses forces, Grégoire II fait volte-face, se retourne contre l'empereur d'Orient Léon l'Isaurien, et lui écrit ce qui suit : « J'invoque Jésus-Christ, chef de l'armée céleste. Qu'il vous envoie au diable pour détruire votre corps. Réfléchissez, tremblez, repentez-vous. De pieux barbares brûlent de venger l'Église. Magistrat, vous détenez le glaive de la justice. Je tiens un glaive encore plus terrible, celui de l'excommunication. »

L'exécution suit la menace. Rome chasse le préfet de l'empire d'Orient. Luitprand, roi des Lombards ariens, anéantit la domination grecque en Italie. Mais il entend travailler pour son propre compte, et non pour celui du pape. Il vient alors tranquillement mettre le siège devant Rome, pour reconstruire par le centre l'unité de l'Italie.

Cela ne convenait pas à Grégoire II. Pour éloigner cet allié incommode, il refait volte-face et s'appuie sur Byzance, en attendant que son successeur Grégoire III assène sur les Lombards et sur toute l'unité italienne les sanglants coups d'épée des Francs.

Cette politique effrayait la sainteté des meilleurs papes. Sachant qu'il serait obligé de la suivre, Grégoire II, premier des politiciens déclarés du Saint-Siège, avait tenté de se soustraire à son élection en suppliant l'empereur Maurice de ne pas la confirmer. Il s'était même enfui et caché hors de Rome. Quand il se vit pape malgré tout, il prononça ces paroles mémorables : « L'épiscopat, le mien surtout, est l'office d'un prince temporel plus que d'un pasteur d'âmes. »

Profondément religieux comme individu, il devint forcément en tant que pape le premier César déclaré du clergé latin et commença d'exercer d'une façon sanglante cette fonction purement monarchique.

Pour établir la vérité historique, nous cherchons ici à noter les plans séculaires qui ont guidé les fonctions publiques tendant à exercer le Gouvernement général de l'Europe et à édifier le droit commun. Nous ne ferons donc aucun cas des critiques, si justifiées soient-elles, qui se sont acharnées sur la personne même des papes. Je ne relèverai pas non plus le réquisitoire dressé contre les fonctions de la papauté par les historiens rationalistes, orthodoxes grecs, ou protestants.

En reconnaissant le Christianisme comme culte officiel, Constantin lui avait accordé les avantages du droit romain, testament de la cité antique. C'est au nom de ce droit que Pilate avait essayé d'arracher Jésus à la mort. Mais les nations subordonnées à l'empire romain avaient le droit de juger leurs propres nationaux quand il ne s'agissait pas d'un crime contre Rome ou ses agents. C'est le même droit public romain dont on retrouve l'esprit dans les capitulaires de Charlemagne, dans le traité de Westphalie en 1648, dans le Code Napoléon, et dans la tolérance de l'empire français contemporain envers tous les cultes, Islam compris.

Malheureusement, sous les incitations intolérantes de l'ignorance chrétienne en matière sociale, Théodose poussa le droit du Christianisme à l'extrême en excluant tous les autres cultes. Il instaura ainsi l'esprit clérical sectaire.

La république de l'Église primitive était-elle plus fondée en droit que la dictature cléricale des papes ? Tout lecteur attentif sait d'avance que non. En raison de son origine élective démagogique, et non théocratique, l'Église primitive n'avait pu élaborer de doctrine spirituelle et sociale précise. Elle avait copié sa hiérarchie sur les plans municipaux et les circonscriptions territoriales de l'empire romain. Il était naturel qu'elle poussât la similitude jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à la tiare dont Jules César s'était couronné.

Constantin n'osa pas se déclarer effrontément pape, mais le droit commun n'empêchait pas un évêque de le faire. On peut simplement reprocher à la papauté de n'avoir pas eu la sagesse et la science sociale nécessaires pour exercer réellement le Souverain Pontificat.

Autre question. L'institution de la papauté est-elle condamnable au nom du droit religieux ?
Toutes les Églises de la Chrétienté au XIX^{e} siècle sont sectaires, hostiles entre elles, politiquement asservies aux États, sans lien commun, sans autorité religieuse l'une envers l'autre. Pour répondre, à la question posée, il faut donc remonter au principe universel du droit théocratique chrétien, c'est-à-dire à la personne même de Jésus-Christ. Sa puissance canonique a été transmise avec pouvoir de consécration aux Apôtres, et par ceux-ci aux évêques. L'Assemblée totale et sans aucune exception des évêques de tous les cultes chrétiens, constituée en tribunal des pairs, a donc seule qualité pour juger.

Personne ne peut dire d'avance quelle serait la décision de ce tribunal, surtout s'il était présidé par un Souverain Pontife européen et non plus romain.

Souvenons-nous que la FONCTION de Souverain Pontife et la Religion ne sont pas en jeu dans les luttes politiques qui suivirent et mirent aux prises le dictateur épiscopal du clergé romain avec les chefs du Saint-Empire romain germanique. Ce dernier, comme le fait observer un commentateur, ne fut d'ailleurs ni saint, ni romain, ni germanique. À mesure que nous approchons de la fondation de cet empire d'Occident, nous voyons diminuer le nombre des conciles, conformément au principe monarchique qui tend toujours à étouffer la voix populaire. 79 conciles au V^{e} et au VI^{e} siècles, 20 au VII^{e}, 7 entre l'an 700 et l'an 750. La dictature pontificale se saisit peu à peu de tous les pouvoirs. Elle dépose le roi Childéric, de la dynastie légitime des Mérovingiens qu'elle avait elle-même consacrée. Elle le tond, l'emprisonne dans un couvent, et le fait mourir.

Le pape Étienne II vint lui-même en Gaule sacrer l'usurpateur Pépin, tant il avait peur que l'on dérangeât ses combinaisons. Il y fulmina à l'avance l'excommunication contre tous ceux qui voteraient à l'avenir contre Pépin ou ses descendants.

Pépin réalisa l'ancienne menace de Grégoire II et, par ses deux campagnes d'Italie, écrasa la monarchie lombarde. La politique des papes gagnait ainsi plusieurs points capitaux : le maniement des couronnes sous prétexte de religion, une monarchie guerrière au service de ses ambitions, la perte des droits de l'empereur d'Orient dans le nord-est de l'Italie, sa spoliation au profit du Saint-Siège, et l'écrasement de l'unité italienne. Telle est l'origine des choses, telle est aussi leur fin.

Toutefois, cette dictature rencontra en Charlemagne un despote pur, d'une énergie monarchique de premier ordre, mais dont la politique fut bien inférieure au génie vraiment civilisateur du sage Théodoric. Suppression des assemblées populaires, centralisation de leurs pouvoirs, meurtres militaires, dispersion des peuples indépendants, mesures implacables contre les rebelles, conquêtes sans autre but que la domination pour la domination.

Prenant les missionnaires pour éclaireurs et pour agents secrets, Charlemagne effectue cinquante-trois campagnes qui sont autant d'hécatombes. Les moines romains le précèdent, le clergé romain le suit. Le sombre despotisme de l'ancienne Rome, devenu clérical, se propage et s'appesantit sur les peuples écrasés par cet homme de proie. Le Christianisme est enseigné à coups de hache. Quiconque omet une communion, une confession, un jeûne, est puni de mort. La Saxe ne l'oubliera pas. Sept siècles plus tard elle enfantera Luther. En attendant, du haut de son trône, le pape reste le ministre des Affaires étrangères et le préfet de police de Charlemagne.

Cet empereur veut se montrer aussi puissant comme législateur que comme guerrier. Il convoque successivement trente-cinq assemblées plénières appelées « diètes ». Il leur expose les projets de loi qu'il a élaborés, écoute leurs avis purement consultatifs, et promulgue ses Capitulaires, qui forment un Code de 1.125 articles. Il cherchait empiriquement à fonder l'organisation hiérarchique et impersonnelle de l'État, seule capable de pallier les maux de la féodalité.

Charlemagne voyait de trop près les papes et leur politique pour leur accorder la moindre autorité spirituelle sur lui-même. Il traita le Saint-Siège comme le firent tous les empereurs forts, tels que Charles-Quint et Napoléon I^{er}. À titre d'exemple, dans la question de l'iconoclastie[44], il donna force de loi à la thèse orthodoxe grecque contre l'Église romaine, disant : « J'ai pris place parmi les évêques comme arbitre et, par la grâce de Dieu, j'ai vu et arrêté ce qu'il convient de croire. »

Comme tous les autocrates, ce lion ne pourra faire qu'une œuvre personnelle et viagère. Quand il mourra, laissant pour lui succéder un mouton, Louis le Débonnaire, la papauté relèvera la tête et démembrera son empire.

Ce n'est certes pas l'intelligence qui manquait à ce grand empereur, mais l'enseignement spécial, l'INITIATION, dont le génie lui-même ne peut se passer pour créer une oeuvre durable.

La vérité outragée se vengera en n'accordant aucune valeur permanente à l'Empire et au Souverain Pontificat ainsi conçus. Entre temps, la foi des nations

[44] iconoclasme (m.) ou iconoclastie (f.) : (nom commun) Doctrine des iconoclastes. Iconolaste : iconoclaste (adjectif et nom commun) Se dit des Chrétiens de Constantinople qui condamnèrent comme idolâtres la représentation et l'adoration des images saintes.

espérait toujours de Rome la lumière de sagesse et d'amour capable de créer sur cette terre un État social vrai et juste, conforme à l'*adveniat regnum tuum*. Mais les Nations ne virent rien venir, et pour cause.

CHAPITRE 4 - **La papauté révolutionnaire**

La papauté avait créé un empire d'Occident pour se débarrasser de la tutelle de l'empire d'Orient en lui opposant une force équivalente. Mais dans un empire, la raison d'État ne saurait admettre que les papes aient la propriété politique des diocèses de leurs évêques. Si les papes insistent, la formule conduit à une révolution et à l'anarchie, car l'opposition entre l'empereur portant la tiare et l'empereur portant la couronne est irréductible sur le plan temporel.

La papauté comprit qu'elle était prise à son propre piège et n'hésita pas devant la révolution. Elle condamna l'empire romain-germanique et ouvrit les hostilités en provoquant la guerre civile en France sous une forme voilée. En 816, le pape Étienne IV dit à Louis le Débonnaire : « Je te donne la couronne parce que tu me garantis la libre jouissance de mes droits. »

La suite de l'Histoire prouve que, dans la pensée des papes, le premier de ces droits est de se débarrasser de toute juridiction. Pascal I^{er}, successeur d'Étienne IV, se fait élire et consacrer sans attendre la confirmation impériale. Louis le Débonnaire envoie à Rome deux officiers impériaux. Le pape les fait égorger. Louis n'insiste pas, mais son fils Lothaire, plus énergique, relève le gant lors de l'élection du pape Eugène II. Il impose à la ville de Rome le serment suivant : « Je jure de me refuser à reconnaître tout pape dont la consécration n'aura pas été précédée du serment à l'empereur, tel qu'Eugène II vient de l'écrire. »

Trois ans plus tard, le pape Grégoire IV doit encore subir ce serment, mais sa vengeance éclate bientôt sous forme de révolution armée. Tout est mis en branle contre Louis le Débonnaire, une armée cléricale, moines, prêtres et évêques en tête, la populace armée à leur suite, les propres fils de l'empereur en avant, et au milieu de ces parricides, Grégoire IV en personne dans leur camp.

Agissant ainsi à la face des peuples, la papauté brisait les tables de l'Ancien et du Nouveau Testament, et foulait publiquement aux pieds les quatrième, cinquième, septième, et huitième commandements de Dieu. Tout cela s'accomplissait faute de science sociale et faute de sagesse théocratique. Les vertus mêmes et la foi des papes les poussaient à défendre une fonction sacrée, mais érigée sur un plan sacrilège d'où la dictature cléricale bannissait jusqu'à la notion morale du Souverain Pontificat.

À la place de la clarté du jour, la nuit tomba sur l'Occident. La Révolution s'élança. La Féodalité se rua d'en haut, démembra l'empire, et déchira le droit public. Elle proclama la prévarication universelle des pouvoirs, la propriété des offices, l'hérédité des tyrannies, le brigandage à l'état permanent. De ce fait, les invasions recommencèrent, Normands au Nord, Hongrois à l'Est, Sarrasins au Sud.

Une partie du clergé de France avait pressenti ce désastre et tenté d'arrêter Grégoire IV dans sa guerre contre Louis le Débonnaire. Certains évêques menacèrent le pape d'excommunication. À Rome même, sur le tombeau de saint Pierre, l'évêque Gonthier fit éclater sa protestation terminée par une malédiction contre la dictature cléricale du pape Nicolas.
En soulevant cette terrible indignation des évêques, la papauté avait suscité la Révolution féodale, qui aboutit au matérialisme gouvernemental et à la multiplication des tyrannies personnelles les plus épouvantables que l'Histoire ait jamais connues. Même le schisme d'Irchou[45] n'engendra pas une pareille anarchie.

La signification réelle de la féodalité apparut alors. C'était l'usurpation par chaque officier public de la propriété, du gouvernement, des territoires, et des hommes compris dans la circonscription de son office. Elle représentait le mal antisocial auquel l'État a pour but de remédier.

Mais la féodalité avait à compter avec les municipalités et avec les hommes libres. Les municipalités purent souvent se défendre. Les hommes libres furent plus facilement asservis. La purification morale de ce matérialisme ne pouvait s'opérer que dans la guerre étrangère, et celle-ci fit irruption de partout. Pour se défendre, la France, l'Espagne, et l'Allemagne se hérissèrent de châteaux forts. C'est alors que fut instituée la justice féodale. Elle est partout abolie à l'heure actuelle à l'intérieur des nations mais, point capital, ELLE SUBSISTE ENCORE INTÉGRALEMENT dans les rapports entre nations européennes.
Le principe de la justice féodale, le jugement par les pairs, remonte aux habitudes des Celtes primitifs. Il fut pratiqué par le législateur Scandinave Fridulf, connu sous le nom d'Odin, et contemporain de Jésus-Christ. L'appel du vassal contre le seigneur était porté devant le suzerain du seigneur. Mais, dans leurs contestations entre eux, les seigneurs avaient recours soit à la guerre privée, soit au combat judiciaire en champ clos. Nos guerres et nos duels en sont la barbare continuation.

Moins de cent ans après le couronnement de Charlemagne, des myriades de juridictions féodales indépendantes se constituèrent en Italie, en France, et en Allemagne. L'heure des rois réels et des despotes dompteurs n'était pas encore venue. La République universelle des seigneurs, basée sur l'esclavage agricole et domestique, brisait toutes les institutions générales et ne reconnaissait aucun pouvoir législatif supérieur.

[45] Ce schisme eut lieu environ 4000 ans avant Jésus-Christ et sera décrit dans Mission des Juifs. Voir p. 260.

De leur côté, les évêques et les abbés devenaient les suzerains de leurs diocèses, prenaient les titres de ducs et de comtes, et revêtaient la cotte de mailles. En 1063 encore, pendant les fêtes de Noël, l'abbé mitré de Fulda et l'évêque de Hildesheim, l'épée au poing, se disputèrent la préséance en pleine église. Ils s'administrèrent de tels coups que l'autel fut couvert de sang et que l'empereur faillit être tué.

La féodalité ecclésiastique parvint ainsi à posséder le tiers des terres en Allemagne, le quart en Angleterre, et le cinquième en France. Au sommet de cette effrayante et inique cathédrale humaine, le pape frappait toujours l'empereur. À la base étaient les roturiers, les manants, et enfin les mainmortables[46]. Ce sont eux qui reprirent plus tard avec passion l'étude du droit romain, s'allièrent avec les rois, et leur fournirent, contre les seigneurs féodaux, le formidable appui des communes.

Plus bas encore que les mainmortables, les pauvres serfs étaient les esclaves de cette république illimitée. Ces diverses classes exerçaient alors toute la vie économique, se liguaient par des hanses commerciales, bâtissaient cathédrales et châteaux, forgeaient les armes, pratiquaient l'agriculture, et portaient seules le poids écrasant du système féodal. Parmi ces classes, les Juifs étaient parqués dans des quartiers spéciaux, habillés de manière injurieuse, périodiquement pressurés, volés, et massacrés. Ils pratiquaient la banque, comme autrefois à Babylone. L'ignorance était générale. Les débris des connaissances humaines n'avaient pour refuge que les monastères.

En Europe, en dehors d'Israël et de l'Église d'Orient, la vie intellectuelle était éteinte, et les sciences menacées de l'excommunication et du bûcher, sauf en un point du sud de l'Espagne. Ce point était Cordoue, alors gouvernée par ses khalifes arabes. Du haut du Saint-Siège, les foudres spirituelles tonnaient contre cette Espagne et sa science, contre les chiffres arabes, l'algèbre, la chimie, et la mécanique, qualifiés d'œuvres de Satan. L'esprit des ténèbres régnait, la morale publique avait disparu, une iniquité universelle écrasait les hommes. Impuissant à empêcher les crimes, le clergé institua la trêve de Dieu, qui défendait le meurtre et le vol... du jeudi soir au lundi matin. Mais du lundi au jeudi la République féodale se rattrapait. Les populations misérables mangeaient souvent de la chair humaine. En moins d'un siècle on compte quarante famines ou épidémies.

Dans leurs couvents, certains moines furent vaguement touchés par les maux publics et sentirent que le premier mal était l'ignorance. Le moine Gerbert alla puiser quelques notions scientifiques chez les Musulmans d'Espagne. Cela suffit

[46] Mainmortable (adjectif) Autrefois, qui était sujet au droit de mainmorte: les mainmortables. Se disait aussi de la terre où les serfs étaient mainmortables: un fief mainmortable. Biens mainmortables: biens des corps et des communautés qui, étant inaliénables, ne donnent pas ouverture aux droits de succession. Tiré d’un dictionnaire.

pour lui donner un ascendant quasi magique. Avant de devenir pape sous le nom de Sylvestre II, il continua néanmoins l'œuvre césarienne et politique de Grégoire II et de Grégoire IV contre l'empire germanique. Le 1er juillet 987, sur un mot d'ordre de lui, les évêques et seigneurs du duché de France placèrent sur le trône Hugues Capet, le plus grand propriétaire féodal du pays. Adalbéron, archevêque de Reims, le sacra roi.

On se rappelle l'excommunication fulminée d'avance par Étienne II contre quiconque élirait un roi de France qui ne descendrait pas de Pépin. La dynastie de Pépin n'était nullement éteinte, mais l'archevêque de Reims et les évêques et seigneurs féodaux n'eu avaient cure. Le frère de Lothaire protesta contre les usurpateurs. Il fut livré par l'évêque de Laon et mourut dans les cachots de la Tour d'Orléans.

La vérité est que le futur Sylvestre II, agissant sous le couvert de Grégoire V, frappait de mort la dynastie carlovingienne parce que la papauté ne voulait pas de Droit public, et encore moins d'un Gouvernement général capable d'en garantir l'application. Mais plus les grands papes exercèrent le Pouvoir sur les couronnes, plus leur Autorité s'effaça en Occident, et plus l'esprit révolutionnaire s'y développa.

Sans aucun souci réel de légitimité ni de légalité, la papauté recherchait des souverains dociles. Elle voulait avant tout saisir l'énergie du monarque pour en frapper à sa convenance soit l'empire d'Orient, soit l'empire de Germanie, soit les Lombards, soit ses propres évêques lorsqu'ils avaient tendance à former une oligarchie républicaine.

CHAPITRE 5 - **La féodalité à Rome**

Après ce coup d'État, Sylvestre II eut deux soucis : noyer l'empire d'Orient dans le mouvement des Croisades, et ériger en France une dynastie royale nouvelle pour empêcher l'empire d'Allemagne de se reconstruire sous l'énergique impulsion des Otton.

Entre temps, tout au long du Xe siècle, les conséquences de la féodalité avaient rejailli sur la papauté, qui en avait été l'initiatrice.

En 896, le cadavre du pape Formose est déterré et jeté dans le Tibre par ordre du pape Étienne VI.
En 897, Étienne VI est emprisonné et pendu.
En 929, Jean X est étranglé.
En 936, Jean XI meurt en prison.
En 942, Étienne VIII est poursuivi et balafré au visage par la populace.

En 964, Jean XII est massacré.
En 983, Jean XIV est emprisonné par l'antipape Boniface VII.

En 998, Crescentius, après avoir fait étrangler le pape Boniface VI, proclame la république romaine.

Jean XVI, antipape opposé à Crescentius, a les mains coupées, les oreilles tranchées, les yeux arrachés des orbites.

Le clergé français tonne contre Rome. L'évêque d'Orléans s'écrie au concile de Reims : « Celui qui est sur le siège pontifical est un antéchrist s'il manque de charité. Si quelqu'un nous dit que le diocèse de Rome est le juge de tous les autres, qu'il commence par mettre à Rome un pape infaillible. »

Alors, pour réunir tous les pouvoirs de l'Église par voie dictatoriale en vue d'un but commun, Sylvestre II, de 999 à 1003, souffle partout l'idée des Croisades. C'était un moyen habile de jeter n'importe où, le plus loin possible, les républiques anarchiques qui gênaient la dictature des papes. L'heure de la destruction de l'empire d'Orient n'était pas encore venue. L'Église grecque et l'empereur de Constantinople comprirent néanmoins la menace cachée sous ce beau zèle pour la conquête des lieux saints. En 1053, le patriarche orthodoxe Cérularius signifia à l'Église latine une rupture définitive.

Au cours du X^{e} siècle, les papes avaient vu se dresser devant eux le Saint-Empire romain germanique. Otton I^{er} relève la couronne de Charlemagne et rétablit les droits de l'empire germanique sur Rome, sur l'élection des pontifes, sur la direction du clergé. Il se fait sacrer par Jean XII en 962 et ressaisit ses prérogatives. Les Romains jurent de lui obéir. Mais à peine est-il parti qu'ils chassent Jean XIII et nomment à sa place un préfet et douze tribuns. Momentanément, la papauté n'existe plus. Sa disparition dévoile le plan local et sacrilège sur lequel la fonction s'est érigée, tout comme un arbre abattu que l'on déplace découvre une vie animale grouillante.

Les Romains renomment Jean XII déposé. Otton le fait condamner par un concile qui nomme Léon VIII à sa place. Les Romains chassent Léon VIII et nomment Benoît V. Otton rétablit Léon VIII et nomme Jean XIII pour son successeur. Les Romains l'exilent. Otton ramène Jean XIII, qui fait déterrer et couper en morceaux le dernier préfet romain et pendre les douze tribuns.

Je demande au lecteur attentif si la Théocratie et le Souverain Pontificat sont en jeu ou même en discussion dans cette écœurante bagarre. Évidemment pas. Sur le plan sacrilège où la fonction pontificale s'est établie, elle ne peut absolument pas s'exercer. Cette situation montre à vif les passions politiques et les instincts ethniques poussés jusqu'à la rage et à la folie.

Si l'empereur germain est fort, le pape est soumis à son gouvernement. Mais le pape est nommé par les Romains qui, dans leur orgueil ethnique, se soulèvent contre un pape soumis à l'empereur. Le pape se trouve dans l'alternative de faire échec à l'empereur ou de s'allier à lui pour écraser les Romains.

Si l'empereur germain est faible, les papes ne sont forts qu'à la condition de lui être rebelles et d'incarner toutes les revendications de l'orgueil romain en une suprême et unique revendication, celle de la dictature de la municipalité romaine sur toutes les races, toutes les couronnes, tous les diocèses de la Terre : « *Orbem regere mémento*[47]. »

Dans les deux cas, l'esprit religieux et la pratique théocratique de la fonction de Souverain Pontife sont irrémédiablement asservis à la politique.

Si l'empire d'Occident avait été italien au lieu de germain, la fonction papale eût été plus sacrilège encore. Les papes le sentirent à tel point que, dès Théodoric, ils condamnèrent l'unité politique de l'Italie. Car la tiare fût devenue un emblème purement politique, à moins qu'une monarchie italienne ne l'eût dominée. Dans ce cas le pape eût été considéré comme un primat d'Italie, comparable à l'archevêque de Cantorbéry, primat d'Angleterre. Il n'aurait plus été en mesure de viser à l'empire universel.

Dans le monde antique, depuis le schisme d'Irshou, les Souverains Pontifes de chaque pays n'avaient d'influence que sur leurs nationaux. Néanmoins, les sacerdoces communiquaient entre eux par leurs initiés les plus avancés, depuis l'Islande, à travers l'Europe, jusqu'au fond des Indes. Mais cela se faisait dans un esprit purement religieux, sans intervention politique.

À l'époque qui nous occupe, l'aristocratie épiscopale demandait depuis longtemps une réforme purificatrice du Saint-Siège, par voie de décentralisation. La démagogie des moines désirait aussi une réforme, mais en faveur de la centralisation et au détriment des évêques. Des papes respectables furent nommés sous le contrôle des empereurs germains Henri III et Henri IV.

La réforme sincèrement désirée par les meilleurs évêques, par les moines les plus convaincus, par les papes les plus purs et les plus grands, n'aboutit nullement à une évolution progressive du culte. Elle se traduisit par un resserrement de la discipline des formes et une concentration passionnée, accompagnée d'une affirmation de pouvoir politique tendant à une monarchie universelle.

Il ne saurait en être autrement, parce que l'Église romaine n'est pas un État théocratique, mais un État politique du genre monarchique impérial, obligé, au nom d'une race et d'une tradition de race, de dominer plusieurs races, plusieurs

[47] Rappelle-toi que tu dois régenter le monde.

empires, plusieurs royautés, plusieurs républiques fictives, municipales, emporocratiques, ou autres.

Il lui est absolument impossible de faire spécialement œuvre religieuse. Dès qu'un pape énergique domine cette Église, elle ne peut agir que comme pouvoir impérial et violent, parce qu'elle est romaine et politique. L'enseignement des faits ne cessera de le prouver.

Un moine toscan, nommé Hildebrand, prépare un plan de bataille faisant concorder ses gigantesques ambitions personnelles avec celles de la papauté. Il se garde bien d'apparaître trop tôt en pleine lumière. Le Tribun monastique Damien prêche la pauvreté et le retour aux mœurs simples de l'Église primitive. Hildebrand, pour l'arrêter court, le fait nommer évêque puis cardinal, afin de mettre la main par son entremise sur les biens temporels des diocèses. Plusieurs papes, créés par Hildebrand, deviennent ses aides de camp pour ses opérations préliminaires. Les évêques et les prêtres, sous la menace du jour, qui était l'accusation de simonie, sont réduits à l'obéissance passive, non sans peine toutefois. Témoin la bataille sanglante des troupes pontificales contre celles des évêques italiens commandées par l'antipape Honorius.

D'année en année, le puissant génie monarchique de Hildebrand poursuivit ainsi son œuvre préparatoire, et finalement la victoire lui resta. Le pape Nicolas II fit voter, par un concile composé pour la circonstance, que les laïcs, les prêtres, et les évêques ne prendraient plus part à l'élection des papes. Seuls y participeront désormais les cardinaux membres de la cour pontificale, choisis de préférence parmi le clergé de Rome. Ni le clergé, ni l'empereur germanique ne peuvent plus s'opposer à une élection. Le premier n'a plus qu'à ratifier, le second qu'à être officiellement informé.

Hildebrand essaye la solidité de sa méthode en faisant élire de la sorte Alexandre II. Le Peuple et le clergé romain le laissent faire, ainsi que Henri IV d'Allemagne qui est encore mineur.

J'insiste sur ces détails pour mettre à nu les principes de la papauté et ses ressorts cachés, et pour montrer d'une manière irréfutable qu'elle est une monarchie politique et rien que cela. C'est pourquoi Rome fut obligée de briser l'empire germanique, son rival, et d'écraser par ses armes spéciales de gouvernement toutes les monarchies royales sans exception.

Pendant douze ans encore, sous le pontificat d'Alexandre II, Hildebrand attend. Enfin, en 1073, le plus grand des papes se fait élire sous le nom de Grégoire VII et apparaît avec la menace de l'excommunication à la bouche.

Il annonce à la noblesse espagnole que toute la péninsule ibérique est à lui. Il lui impose son tribut comme suzerain. Il agit de même vis-à-vis de Wratislas, roi de

Bohême. Il somme Philippe I^{er}, roi de France, de renoncer au crime de simonie, autrement dit de renoncer à son autorité sur les évêques français. Il rappelle à Guillaume le Normand qu'il lui a donné l'Angleterre, et exige la dîme en échange. Il offre un nouveau royaume à Suénon, roi du Danemark. Il arrache son empire à Démétrius de Russie en lui disant : « Ton fils me le demande. » II dit au roi de Hongrie : « Tu ne peux rester roi si tu ne confesses pas que tu tiens ton royaume de la papauté. »

Enfin, il cherche querelle à Henri IV d'Allemagne et le somme de comparaître devant lui à Rome pour y rendre compte de sa conduite. Henri IV riposte en convoquant à Worms un synode de vingt-quatre évêques qui dépose Grégoire VII. Censio, préfet de Rome, se réveille, arrache Grégoire VII à l'autel de Sainte-Marie Majeure où il officiait, déchire ses vêtements, et le jette dans un cachot. Guibert, archevêque de Ravenne, est aussitôt nommé pape.

Mais il en fallait davantage pour abattre l'indomptable énergie de Grégoire VIL Délivré de prison, il chasse Guibert, et fulmine une bulle d'excommunication contre l'empereur d'Allemagne. Il le déclare déchu, pour rébellion au Saint-Siège, et proclame que tous ses sujets sont déliés de leur serment de fidélité envers lui.

Les princes germaniques rebelles à Henri IV en profitent pour se réunir à la diète de Tribur et somment Henri IV d'aller se faire absoudre à Rome. Ce vaillant empereur y reçut les pires humiliations. Au château de Canossa, Grégoire VII le tint trois jours et trois nuits corde au cou, les pieds dans la neige, et exigea de lui un serment auquel Henri IV se refusa. Toutefois, politiquement, Henri IV se soumit à tout. En son âme et conscience, il savait à quoi s'en tenir : empereur, il était le vaincu d'un empereur et ne songeait plus qu'à sa revanche.

En 1080, le vaincu de Canossa reprend son empire par la bataille de Volksheim. Ensuite il s'empare de Rome et nomme pape Clément III, archevêque de Ravenne.

En 1085, Grégoire VII expire chez les Normands en disant : « J'ai aimé la Justice, j'ai poursuivi l'Iniquité, c'est pourquoi je meurs en exil. »

Vingt ans plus tard, le pape Urbain II déchaînait contre Henri IV ses propres fils, et le grand empereur mourait de misère à Liège en s'écriant : « Mon Dieu, vengeance sur mon fils, l'empereur parricide. »

CHAPITRE 6 - **Les papes-empereurs et les croisades**

Urbain II, comme empereur clérical latin, n'avait plus qu'une mesure violente à tenter : précipiter sur l'Orient, sous forme de croisades, l'avalanche humaine de son empire, pour assurer la domination romaine des papes.

Entre temps, Henri V d'Allemagne, empereur parricide suscité par la papauté, ruina l'œuvre de l'Église romaine en déjouant ses plans.

En 1162, le concordat de Worms attribua à l'empereur d'Occident la juridiction politique des évêchés, et au pape la juridiction purement ecclésiastique. Dès lors l'Église latine, politiquement séparée du Saint-Siège, tendit à se morceler en Églises nationales. Malgré la ruse et la force qu'employèrent les papes pour noyer l'Europe dans le désordre insensé des croisades, le triomphe de l'ordre laïque, et par contrecoup celui de l'Église universelle du Christ, étaient désormais assurés. Mais ce triomphe ne portera ses fruits que s'il est confirmé dans l'avenir par une autorité théocratique vraiment sociale, avec Jésus-Christ comme Souverain Pontife, et non saint Pierre, l'apôtre porte-épée.

La réalisation des Croisades, dont le projet remonte à Sylvestre II, eut lieu entre 1095 et 1229, depuis Urbain II jusqu'à Innocent IV. Les papes considéraient les souverains européens comme leurs lieutenants militaires. Ils entreprirent réellement les croisades dès qu'ils furent politiquement assez forts pour faire jouer épée contre épée, race contre race, souverain contre souverain. À peine eurent-ils créé l'empire de Charlemagne qu'ils en craignirent la puissance et déchaînèrent contre lui la féodalité. Mais la féodalité détacha de la papauté les aristocraties épiscopales. Alors les papes sacrèrent de nouveaux rois sans se soucier des dynasties antérieures légitimées par eux-mêmes. Puis apparut Hildebrand, dont nous venons de relater l'histoire. Après lui, Adrien IV autorisa une croisade qui se poursuit aujourd'hui encore en donnant l'Église indépendante d'Irlande aux primats d'Angleterre.
Les croisades proprement dites furent l'expression publique de l'impérialisme violent des papes. Depuis Urbain II, elles se déchaînèrent dans toute l'Europe et dans le Proche-Orient.
Menées contre l'Islam, elles le rendirent plus fort et l'excitèrent contre Byzance. Menées contre l'empire de Byzance, elles le rendirent plus faible et le conquirent. Elles spolièrent l'Église orthodoxe grecque.

Au Nord, les croisades s'accomplirent contre les provinces baltiques et contre l'Église orthodoxe russe. Au Midi, elles se poursuivirent en France contre les Albigeois, l'Arianisme, et les membres des rituels goths.

Si l'on persiste à considérer cette politique comme religieuse parce que les papes portent une tiare au lieu d'une couronne, je répondrai que, dès l'instant qu'ils suivent une politique quelconque, ils n'exercent plus en rien la Théocratie ni la Religion réelle, dont le rôle primordial est d'enseigner et d'organiser socialement, à l'exclusion de toute politique.

Le génie consiste à réaliser de grandes choses avec de faibles moyens matériels. Jésus conquit la moitié du monde avec une poignée de disciples. Mahomet

entraîna des foules immenses avec trois cents hommes. La politique romaine des papes, quand la foi chrétienne leur mit en main, vers l'an 1200, toutes les forces réunies de l'Europe, n'atteignit que des résultats nuls et ne put apporter que la mort aux nations qu'elle voulut dominer.

La possession de Jérusalem était essentielle. Un véritable Souverain Pontife s'y serait installé et aurait rallié l'Europe et l'Asie, puisque les Mages eux-mêmes étaient venus d'Asie pour saluer l'Enfant dans la Crèche. Jérusalem venait de tomber des mains tolérantes des Khalifes de Bagdad aux mains intolérantes des Turcs. Le pape Urbain II y trouva prétexte à faire en Occident sa petite guerre à l'empereur d'Allemagne.

Il fit évoquer par un tribun monastique, nommé Pierre l'Ermite, la profanation des lieux saints. Le ressort vivant de la foi souleva la Chrétienté. « Jérusalem, Jérusalem ! » tel fut le cri qui sortit de millions de poitrines après le Concile de Clermont. L'Occident se leva en masse, nobles et serfs, saints et bandits, vieillards, femmes, et même petits enfants. Urbain II laissa ces millions d'êtres se ruer vers la mort et resta tranquillement à Rome pour continuer le jeu de sa politique.

L'avalanche humaine qui partit ne fut qu'une cohue inorganisée vouée d'avance à la destruction. La papauté fit moins pour la secourir que Gengis Khan pour ses hordes mongoliques.

En Allemagne, le premier acte des croisés fut de voler et d'égorger les Juifs. Puis les Croisés indignèrent les Hongrois au point de les soulever. Ils voulurent ensuite piller Constantinople, mais Godefroy de Bouillon réussit à s'y opposer. Alors la foule s'enfonça en Asie Mineure et s'empara de Jérusalem en 1099.

Le pape, absorbé tout entier par ses misérables combinaisons contre l'empereur de Germanie, ne donna aucune instruction aux Croisés. Livré à ses seules ressources, Godefroy de Bouillon fonda en Palestine un royaume féodal précaire qui ne dura pas cent ans.

À Rome, le nouveau pape Pascal II se dérobait à ses engagements vis-à-vis d’Henri V d’ Allemagne. Celui-ci, connaissant son métier d'empereur, entra dans Rome l'épée au poing et emmena pape et cardinaux liés de cordes.

Un nouveau tribun monastique, saint Bernard, prêcha une seconde croisade. Mais les peuples restèrent sourds. Ils savaient que les croisés avaient inutilement jonché la route de leurs ossements, que la papauté s'était honteusement jouée du sentiment religieux des fidèles, et qu'elle était impuissante à organiser les mouvements qu'elle déchaînait. Seuls répondirent Louis VII de France, maudit par le bon sens de son peuple, et Conrad III d'Allemagne.

L'empereur de Constantinople Manuel évita encore une fois l'invasion. Les Allemands furent inutilement massacrés par les Turcs, ainsi que la plupart des Français, dont 3.000 seulement survécurent en abjurant Jésus en faveur de Mahomet. Louis VII s'enfuit avec ses chevaliers sur des vaisseaux grecs, et Conrad revint presque seul d'Asie Mineure. Ils laissèrent en Orient la Chrétienté plus faible, l'Islam plus fort, et une Asie irritée, qui s'apprêtait à se ruer sur l'Europe.

En effet, Saladin avec ses Musulmans s'empara de l'Égypte et de la Syrie et, par la victoire de Tibériade, arracha à la Chrétienté Jérusalem qui avait coûté tant de sang. La papauté demanda une nouvelle croisade. Frédéric Barberousse, Richard Cœur de Lion, et Philippe-Auguste partirent, mais revinrent sans avoir pu reconquérir les lieux saints.

La papauté réussit mieux ses croisades contre les Européens. En 1197, Innocent III, au moyen de deux Ordres, celui des Porte-Glaive et l'Ordre Teutonique, en déchaîna une militaire contre les Provinces Baltiques, qui dura trente ans. Les Croisés asservirent les Lettons à la terre avec une telle brutalité que l'on retrouve encore, dans le Folklore de cette race, des lamentations populaires sous le nom de Jours du Passé. La papauté voulait ainsi tenir en échec par le Nord à la fois l'empire allemand et l'Église orthodoxe russe. En Occident, elle suscita contre les Albigeois les tribunaux d'inquisition tristement célèbres. Elle enleva ses libertés gothiques à l'Espagne, où elle interdit la célébration des offices en langue du pays et la traduction des Écritures Saintes.

En Orient, une quatrième croisade aboutit le 18 juillet 1203 à la prise de Constantinople, qui fut complètement saccagée. Quinze kilomètres carrés couverts de chefs-d'œuvre furent incendiés et totalement détruits. Deux cent millions de francs en argent furent partagés dans une église, en attendant le partage de l'empire, et le reste du butin fut envoyé en Italie.

L'empire latin d'Orient, rêve des papes, dura moins de soixante ans. La politique du Saint-Siège en faisait une entreprise systématique contre les princes russes qui soutenaient l'orthodoxie grecque. Mais Alexandre Newski défit les troupes latines à la bataille de la Néva.

En 1242, le pape Innocent IV lança de nouveau l'Ordre des Porte-Glaive contre l'orthodoxie russe. Une fois encore Alexandre en eut raison, sur la glace du lac Peïpous. Innocent IV essaya alors la ruse, sous l'apparence de la soumission, mais échoua également.

Les quatre dernières croisades en Palestine furent des échecs ou des demi-échecs. L'Islam resta vainqueur, et l'impéritie[48] sociale de la papauté romaine fut mise à nu, ainsi que son ambition insatiable de domination politique.

Elle nous léguait un danger redoutable, la menace de voir l'Asie envahir une Europe spirituellement affaiblie[49]. C'est donc surtout du point de vue de l'avenir que les détails suivants sur l'invasion des Mongols avec Gengis Khan sont intéressants.

Voici d'abord l'opinion d'auteurs chinois du XIII^{e} siècle :

« Les Tatars-Mongols (Ta-tzi) sont une race de pasteurs nomades, très bons cavaliers, vivant de guerre et de rapine. Ils ont pour culte la force, et pour dieu visible le soleil levant. Pour enlever une ville forte, ils sacrifient leurs hommes par dizaines de milliers, et aucune cité ne leur résiste. Si les assiégés se sont défendus, les Ta-tzi massacrent toute la population, en commençant par les plus hauts personnages. »

De 1154 à 1227, Témoutchine, après mille combats obscurs, réunit ses peuplades en une nation dont il se proclama empereur, Tchin-Ghis-Khan. Il déclara que la Terre ne devait avoir qu'un maître, puisque le Ciel n'avait qu'un soleil, et son indomptable énergie se mit à l'œuvre pour conquérir le monde. En quelques années, il s'empara de toute l'Asie du Nord et déferla avec ses hordes jusqu'en Crimée, puis mourut en partageant entre ses quatre fils le plus grand empire dont l'histoire fasse mention depuis Ram.

Brusquement, les envahisseurs retournent en Orient pour achever la conquête de la Chine. Sept ans plus tard ils reviennent, s'emparent de Moscou, l'incendient avec mille autres villes et villages, décapitent les notables, égorgent les populations, noient un jeune prince dans le sang. De 1239 à 1240, la Russie méridionale subit un sort analogue malgré la résistance désespérée de ses défenseurs.

Baty, fils de Gengis Khan, commandait à lui seul une armée de 500.000 soldats manœuvrant comme un seul homme et poussant devant elle les peuples vaincus. Il atteignit la Galicie, puis la Hongrie.

L'empereur d'Allemagne, jouant le rôle qui aurait dû être celui d'un Souverain Pontife, écrivit aux rois d'Occident : « Les princes chrétiens de l'Orient sont morts en esclaves. Ouvrez les yeux. »

---

[48] Impéritie (nom féminin) Incapacité, manque d'habileté. Tiré d'un dictionnaire.

[49] Cette interprétation des faits par Saint-Yves a été confirmée au milieu du XX^{e} siècle par la médiocre résistance spirituelle offerte par l'Europe Occidentale chrétienne au Communisme russe.

Innocent IV demanda une croisade. Trop tard. La papauté avait inutilement usé les forces spirituelles de l'Occident.

La Providence[50] voulut que la nouvelle de la mort d'Oktal, second empereur de tous les Ta-tzi, rappelât Baty en Chine à ce moment-là. Il laissa sur place ses hordes, qui se convertirent en majeure partie à l'Islamisme.

Ainsi fut broyée une moitié de la Chrétienté, avant que le pape et l'empereur d'Occident eussent songé à s'en émouvoir. Le crédit politique des papes était usé, le but des croisades manqué. L'Europe restait ouverte à l'Asie et à l'Afrique. Elle l'est encore aujourd'hui plus que jamais. Nous reviendrons à la fin de ce livre sur les invasions asiatiques.

Résumons cette première période gouvernementale de la Chrétienté en Occident.

La papauté et l'empire germain forment une diarchie qui oppose deux races, deux gouvernements, deux droits publics. Il en résulte une anarchie par dualité de pouvoirs similaires. Pendant leur lutte, les villes d'Allemagne et d'Italie, Venise, Gênes, Cologne, Brème, Hambourg, etc., jouissent d'une liberté et d'une prospérité remarquables. Elles forment des ligues commerciales bonnes et utiles. À la même époque, les royautés commencent à surgir de la révolution féodale et vont modifier peu à peu tout le droit public européen. Les barons féodaux vont avoir à subir le joug des dynastes dompteurs.

CHAPITRE 7 - **Diarchie des empires en Occident**

Au sortir du moyen âge, le tableau politique de la Chrétienté était le suivant. À l'Est, l'Empire orthodoxe d'Orient avec Constantinople pour capitale. Au Nord, l'Empire germanique d'Occident suscité par la papauté, laquelle avait refusé de subir l'autorité temporelle de l'Empire d'Orient. Au Sud, les papes-empereurs en lutte perpétuelle avec l'Empire germanique qu'ils n'arrivaient pas à dominer et dont ils ne voulaient pas non plus subir la tutelle. A l'Ouest, au Centre, et à l'extrême Nord se trouvent des territoires détachés de l'Empire d'Occident et brisés en mille domaines féodaux. L'Italie était, également émiettée par l'action des papes, qui rompaient son unité à chaque tentative de reconstitution, pour ne pas devenir les Primats nationaux d'Italie et poursuivre leur rêve de domination mondiale.

Les énergies sans frein dégagées par la Révolution féodale se sélectionnèrent tout naturellement au profit des familles qui, par la force des armes, s'étaient rendues maîtresses des territoires les plus étendus et les plus peuplés. Celles-ci tendirent

[50] Dans mon esprit, et certainement aussi dans celui de Saint-Yves, la Providence ne signifie nullement le hasard ou la chance, mais l'action d'une volonté supérieure se conformant à un plan divin.

instinctivement à exercer une domination despotique sur les autres. C'est ainsi que naquit en Europe la fonction monarchique, partout où le duel irrémédiable de la papauté contre l'empire avait supprimé les garanties du droit public.

Espagne, France, Angleterre, Danemark, Suède, Autriche, Prusse, Russie virent prospérer leurs familles dynastiques. C'est ainsi que ces familles furent utiles et trouvèrent la force de fonder des Nations, glaive au poing et justice en main. Leurs chefs portaient donc leur légitimité et leur légalité en eux-mêmes, dans le fer et le sang d'une part, et dans leur intelligence d'autre part. Les théories clérico-monarchiques de la légitimité ne sont que des contes enfantins réduits à néant par l'exposé de la vérité historique. Je n'hésite pas à faire cet exposé, car en dehors de la Vérité, il n'y a pas d'Autorité possible.

Pour asseoir leur pouvoir, les rois féodaux avaient à rétablir tous les organes sociaux, à réunir tous les membres de l'État démembré, et à dompter les anarchies personnelles, possessives et esclavagistes.

La dissociation civile se manifestait dans toute l'Europe à peu près sous les mêmes formes :

1° Domaines et villes usurpés et gouvernés par des chefs militaires ou leurs héritiers.
2° Domaines et villes ayant subi un sort semblable du fait des évêques et abbés mitrés.
3° Domaines et villes tyrannisés par une oligarchie municipale.

Les deux premières catégories constituaient l'aristocratie rebelle à la centralisation. La troisième constituait la démocratie, qui se défendait contre l'oligarchie par ses institutions. Elle avait intérêt à se liguer avec les monarchies naissantes, sauf dans les pays perpétuellement en état de guerre où il lui fallait s'appuyer sur l'aristocratie pour survivre.

Tel fut le cas de l'Espagne. Noblesse, communes et villes s'y associèrent au point de ne laisser aucune force exécutive au roi. Henri III de Castille disait aux Grands : « Vous êtes tous des rois pour le malheur du royaume comme pour ma honte. » Dès 1169, cette forte union avait donné un caractère spécial aux Cortès[51].

Les Aragonais avaient même institué un Justiza, qui disait au roi le jour de son couronnement, de la part des barons féodaux et des communes : « Nous qui valons individuellement autant que toi et ensemble plus que toi, nous promettons d'obéir à ton gouvernement si tu maintiens nos privilèges. Sinon, non. »

[51] La Chambre des Députés espagnols.

Le roi qui supportait d'être ainsi garrotté n'était qu'un valet. Un roi d'Aragon ne vit pas d'autre issue que de donner son royaume par écrit au pape Innocent III.

Un seul roi eut l'énergie d'exercer réellement la monarchie. Ce fut Ferdinand, dit le Catholique, qui réunit par son mariage les couronnes de Castille et d'Aragon. Pour mater la Noblesse et le Peuple formant faisceau, il commença par vaincre militairement leur ennemi commun, les Maures. Devenu populaire, il put centraliser les droits de la Noblesse et se débarrasser ainsi du Justiza. Restait le Peuple. Ferdinand employa pour l'assujettir l'arme affreuse de l'Inquisition. Alexandre VI Borgia était alors pape. Eût-il été un saint que le césarisme romain l'aurait contraint à cette extrémité.

En France, la royauté suivit une marche plus juridique. Hugues Capet se fit élire roi à Senlis par une assemblée de seigneurs et d'évêques habilement préparée à cet effet. Le descendant légitime de Charlemagne voulut faire annuler cette élection. Mais le pape français Sylvestre II soutint le coup d'État de Hugues Capet par haine de l'empire germanique.

Pourtant, les rois de France ne furent jamais les lieutenants armés de la papauté. Ils savaient à quoi s'en tenir sur leur légitimité. Ils cherchèrent donc à s'entourer de légalité, et à incarner la magistrature couronnée de leur pays. Ils atteignirent magistralement ce but en favorisant l'Église latine quand elle était nationale et en s'opposant à elle quand elle était l'instrument du césarisme romain.

Ils relevèrent la force légale des assemblées de la Noblesse mais, pour la contrebalancer, ils libérèrent les communes et se les attachèrent directement. Ils s'appuyèrent aussi pendant un temps sur les États Généraux, mais en espacèrent peu à peu les convocations, puis les cessèrent tout à fait. C'était une erreur, car le droit monarchique ne doit jamais ruser contre le droit populaire. Il aurait mieux valu abroger légalement les États Généraux et les remplacer par d'autres organes trinitaires. Au lieu de cela, les rois instituèrent un Parlement composé de juges nommés par eux.

Les rois français devinrent donc législateurs en France, et magistrats partiels de droit commun en Europe. Ils seraient encore sur le trône s'ils avaient su s'appuyer sur les États Généraux. L'État qui survécut à leur anarchie couronnée est une institution césarienne, monarchique el démocratique à la fois. Elle reste cimentée par le droit romain, sans lequel la nation se démembrerait en communes féodales[52].

Les Chambres représentatives françaises, suite logique du Parlement des rois, n'ont donc aucune base sociale réelle. Elles ne représentent que des illusions

[52] Ce jugement est à rapprocher de la formation de soviets locaux au début de la révolution russe, trente-cinq ans plus tard.

sectaires, des partis perpétuellement à l'assaut de l'État, démembrant l'unité nationale, et faisant le jeu du mouvement fédéral des communes.

En Angleterre, la monarchie eut à compter avec une noblesse et une démocratie féodales encore plus solidement liées qu'en Espagne. Disciple de Charlemagne, Egbert, roi de Wessex, réunit l'Heptarchie. Alfred le Grand réorganisa l'Angleterre en instituant les communes, les cantons, les comtés, et la Wittenagemot (assemblée de sages). Alfred disait :

« Je veux mes Anglais libres comme leur pensée », c'est-à-dire respectueux de leur propre loi.

Après lui, le chaos féodal reprit. Puis vint l'invasion des Normands soutenue par les papes, quand Rome eut excommunié Harold qui refusait de payer le denier de saint Pierre. Six cents barons accompagnés de soixante mille chevaliers se partagèrent le sol. Leurs noms furent inscrits dans le *Doomsday Book*, qui marqua la condamnation finale des Saxons frappés de mort par la haine de Hildebrand.

Les communes étaient fortes, même avant l'invasion des Normands. Quand le clergé romain souleva les grands nobles contre le roi, elles réagirent en s'alliant à la petite noblesse et au roi.

Henri I^{er} rendit à Londres ses libertés et lui donna sa première charte. Mais il était l'allié de son gendre Henri V, empereur d'Allemagne. Cela suffisait pour que les papes excitassent contre lui le clergé anglais. La même politique poursuivie contre Henri II, puis contre Jean sans Terre, qui finit par jurer « par les dents de Dieu qu'il ferait couper le nez à tout Romain qui viendrait dans ses terres, et jeter tout le clergé anglais à la mer ».

Les barons imposèrent au roi excommunié la Grande Charte. Le pape Innocent III la déclara nulle, mais trop tard. Le Grand Conseil se réunit périodiquement, puis le consentement des Communes devint nécessaire pour valider certains pouvoirs des Lords. Trente-trois ans plus tard, un moine anglais, Jean de Wiclef, défendait son pays contre le Saint-Siège et déclarait à Urbain V que le royaume anglais ne lui était pas assujetti.

Le Parlement se subdivisa en Chambre des Lords et Chambre des Communes. Comme ces Chambres représentaient des pouvoirs sociaux, les rois ne purent jamais les contrecarrer. Les Lords, qui ne disposaient pas de la force du nombre, voulaient rester alliés aux Communes pour éviter le despotisme des rois. Les Communes en profitèrent pour accaparer peu à peu un maximum d'avantages au détriment des rois, mais aussi de la noblesse. Avec Cromwell, elles devinrent maîtresses du Pouvoir. En droit civil, elles ont le jury à leur base. En droit national elles cumulent la puissance électorale, législative, administrative, et exécutive.

L'Angleterre est restée jusqu'à nos jours une démocratie du moyen âge, couverte par une aristocratie foncière, et obéie par une monarchie. Pour éviter les problèmes intérieurs insolubles résultant de cette Constitution sociale, elle s'est lancée dans la politique extérieure, et a donné à sa démocratie bourgeoise le plus grand empire colonial du monde.
Mais la situation nationale intérieure reste toujours un problème non résolu. S'il advient qu'une démagogie égalitaire ôte à l'aristocratie ses bases sociales, par exemple en morcelant la propriété, les libertés anglaises pourront être momentanément étouffées. Un autre danger serait que les Îles Britanniques fussent entraînées dans une lutte sanglante soutenue par la politique du cléricalisme romain[53].

Pendant que les Nations d'Europe tendaient ainsi à s'établir dans leurs cadres géographiques respectifs, leurs rois avaient entre eux des questions litigieuses à régler. Par une contradiction apparente, ils combattaient, chacun chez soi, la révolution féodale, mais vivaient exclusivement sous la loi féodale dans leurs rapports mutuels.

Ainsi Louis le Gros, roi de France, rappelait à l'ordre ses vassaux pillards de grands chemins, mais avait aussi pour vassal le duc de Normandie, qui était en même temps roi d'Angleterre. De son côté, Henri d'Angleterre, voyant Louis le Gros décidé à lui enlever son duché de Normandie, comptait ses barons et chevaliers et se demandait quels étaient ses devoirs de vassal.

L'Empire seul aurait pu régler sans effusion de sang ce procès royal. Mais la papauté, empire elle-même, invalidait continuellement l’action de l'empire germanique sans pouvoir le remplacer.

Le droit féodal aurait voulu que le jugement fût soumis aux pairs du royaume de France. Mais ils se seraient trouvés juges et partie.

Restait le pape. Mais la papauté n'avait respecté ni les royautés ni l'empire. Le Saint-Siège se trouvait payé en retour, de la même monnaie. Aucun roi ne le respectait plus. Le clergé possédait en Allemagne le tiers des biens fonciers, le quart en Angleterre, et le cinquième en France. La papauté ne pouvait pas être un juge équitable.

C'est ainsi que les rois chrétiens furent réduits à recourir aux armes, aux guerres privées féodales, bref à la cour d'appel du meurtre et du carnage militaires.

[53] Nous essayerons de voir, dans la troisième partie de ce livre si la guerre de 1939 n'a pas confirmé partiellement cette prophétie de 1882.

Telles sont les origines du Gouvernement général de l'Europe et du droit public des traités tel qu'il subsiste encore aujourd'hui, après dix-neuf siècles de Christianisme.

La papauté tenta néanmoins une médiation entre la France et l'Angleterre. Mais des querelles aussi compliquées ne se dénouent pas par des actes sentimentaux individuels. Il faut des institutions pratiques, œuvres difficiles et délicates de la sagesse religieuse et de la science sociale.

À défaut de ces institutions, la querelle recommença avec une violence accrue entre Philippe-Auguste et Richard Cœur de Lion. Rome intervint et réussit à imposer une trêve de cinq ans, mais ne put se maintenir longtemps sur ce terrain arbitral. Elle autorisa Philippe-Auguste à conquérir le royaume anglais de Jean sans Terre excommunié et déclara que cette guerre était une croisade.

Ainsi la papauté elle-même, faute d'exercer réellement le Souverain Pontificat, recourait au matérialisme et à l'athéisme gouvernemental. Sous saint Louis, la guerre continua. Mais saint Louis estima toujours que les procès étaient mal réglés par la guerre. Il encouragea les légistes et l'étude du droit romain. En 1242, il tint les barons à sa merci par une victoire militaire. Loin d'en abuser, il leur laissa la liberté d'opter pour lui ou pour Henri III. C'est pourquoi il acquit auprès des souverains un reflet de l'Autorité arbitrale disparue depuis si longtemps chez les papes et les empereurs, et obtint par cette autorité le règlement de nombreuses questions difficiles.

Saint Louis prit parti contre la guerre que Grégoire IX et Innocent IV faisaient à l'empereur allemand Frédéric II. Aussitôt le pape proclama la croisade contre Frédéric II, et déchaîna la guerre civile en Allemagne et en Italie, allant jusqu'à inciter le médecin et le chancelier de l'empereur à assassiner leur maître.

Hors de France, saint Louis ne pouvait exercer qu'une autorité morale. À l'intérieur, il abrogea les guerres privées et les combats judiciaires. Son œuvre se serait néanmoins étendue à toute l'Europe si les papes avaient exercé le Pontificat réel au lieu de noyer cette fonction de la Providence dans les fleuves de sang chrétien. Ils auraient dû enseigner à l'empereur son rôle de Magistrat des rois, dans le même esprit que saint Louis disait à ses barons : « Tel qui prouvait par bataille prouvera désormais par témoins. »

On a vu pourquoi cela ne fut pas fait. Les conséquences vont en découler.

Les rois reprirent le travail des empereurs, consistant à dégager leur magistrature étouffée dans les griffes romaines. Ils réussirent mieux, parce que les empires s'étaient enferrés jusqu'au morcellement féodal dans leur lutte contre la papauté; tandis que les royaumes étaient plus naturels et mieux centrés géographiquement sur eux-mêmes. Seule l'Espagne s'inféoda peu à peu au Saint-Siège.

Rien n'est hasard dans l'Histoire. Tout s'y enchaîne selon les lois jadis cachées sous un triple voile par Moïse, et non encore complètement redécouvertes de nos jours.

Le principe animateur de la Chrétienté devait agir en premier lieu par le moyen de l'Église Universelle. Nous avons vu comment elle fut sectarisée et brisée.

Le second moyen reste l'esprit public chrétien, qui ne fut jamais érigé en doctrine, à cause de l'opposition cléricale et sectaire de Rome contre Byzance.

Les institutions majeures qui auraient pu être vivifiées par cet esprit étaient le Souverain Pontificat et l'Empire. Or le Souverain Pontificat romain confondit l'Autorité et le Pouvoir. Par cela même il détruisit l'Autorité pour conserver l'ombre du Pouvoir.

Boniface VIII, par exemple, le jour de son installation (j'allais dire de son couronnement) fit tenir la bride de son cheval par les rois de Hongrie et de Sicile. Charlemagne lui-même n'avait pas été aussi loin. Il avait simplement exigé que les rois lui tendissent la coupe d'honneur, le saint Graal.

Le même Boniface VIII, lors de son jubilé en 1300, se présenta revêtu des insignes impériaux et précédé de deux glaives nus. Cela permit à un roi de France, Philippe le Bel, de lui manquer de respect et de le traiter en usurpateur impérial, sans encourir les foudres du reste de la Chrétienté. Vers la fin de la guerre de Cent ans, la papauté tenta vainement un dernier effort arbitral pour mettre fin au conflit entre la France et l'Angleterre. Mais le Congrès d'Arras, en 1435, ne régla rien, sinon les rapports du roi de France et du duc de Bourgogne. Ne pouvant intervenir ni par le gouvernement arbitral de l'Europe, ni par l'ancien droit romain, le jugement de Dieu mettant fin à la guerre de Cent ans se manifesta comme suit :

1° Par Jeanne d'Arc, prenant, par inspiration directe de l'Esprit, l'autorité du primat épiscopal de France.
2° Par le pouvoir royal de Charles VII, que Jeanne d'Arc lui rappela.
3° Par la sanction militaire des armes dans les victoires de Formigny au Nord et de Castillon au Sud, à la suite desquelles les Anglais furent chassés de France.

Les Nations, rassemblées autour des royautés, forment la première base gouvernementale et juridique de l'Europe chrétienne des temps modernes, régie en apparence par des Congrès, en réalité par le destin des batailles, *Elohim Tsebaoth*, l'Éternel des Armées.

Telles furent dans l'Occident latin, la fin des deux droits publics, celui de l'empire et celui de la papauté, et la naissance des Nations détachées de l'ancien Gouvernement général de l'Europe.

Il s'ensuivit un nouveau et singulier gouvernement européen, essentiellement antimonarchique : la république athée des souverains et des nations du Christ, où la ruse, la violence, la diplomatie, et la guerre constituèrent seules le Gouvernement et le Droit public internationaux.

Dès lors, les traités n'auront plus aucune valeur scientifique, juridique, ni légale. L'application du principe de la force conduira aux armées permanentes, dont Charles VII, éclairé par Jeanne d'Arc, avait pressenti le premier l'inexorable nécessité. Les souverains formeront désormais une cour des pairs, vidant leurs débats par le système uniquement féodal et antisocial des guerres.

Le Grand Turc en profitera pour s'installer au nom de l'Islam à Constantinople, la ville la plus importante de la Chrétienté, et il n'en bougera plus jusqu'à nos jours.

CHAPITRE 8 - **La Réforme dans l'Église latine**

L'athéisme des gouvernements préoccupait depuis longtemps les penseurs vraiment religieux. Sentant confusément que la papauté était la clef de voûte du Gouvernement général, ils tentèrent d'en restaurer l'autorité. Mais ils ne connaissaient aucunement les principes à mettre en œuvre pour aboutir à ce résultat.

La cause de cette ignorance profonde, qui empêchait la religion de Jésus-Christ de prendre son essor, provenait de la politique romaine elle-même, qui avait systématiquement faussé l'enseignement de l'Histoire dans le sacerdoce[54].

Par réaction contre l'impérialisme déclaré de Boniface VIII, Philippe le Bel fit un effort pour accroître son influence sur la papauté. Clément V, complice de Philippe le Bel dans le meurtre des Templiers, quitta Rome et vint s'installer en 1309 dans le Sud de la France, en Avignon. Ses successeurs y restèrent plus d'un siècle, mais le clergé romain, ne pouvant supporter cette atteinte à son prestige, élut un autre pape en 1378.

Il y eut donc deux papes. En 1409, le concile de Pisé réunit le double collège des cardinaux, déposa les deux papes, et en nomma un troisième. Les deux premiers n'acceptèrent pas d'être déposés. Il y eut alors trois papes au lieu de deux[55].

---

[54] Nous verrons dans la troisième partie de ce livre que le maintien des fidèles dans l'ignorance des vérités historico-politiques constitue le moyen essentiel employé par l'Église romaine pour prolonger son impérialisme temporel. La provocation des guerres ne constitue qu'un moyen secondaire.

C'est sous la pression de ces faits que se réunit en 1414 le concile de Constance, la plus solennelle assemblée œcuménique depuis le grand schisme entre l'Église latine d'Occident et l'Église grecque d'Orient. L'empereur Sigismond prit la tête du mouvement. Les rois suivirent, et leurs délégués se joignirent à ceux des évêchés, des couvents, des universités, et même des chaires de droit civil.

Gerson, un des plus grands docteurs de l'Église de Jésus-Christ, avait solennellement désigné la cause du mal en soulignant le caractère politique de la Cour de Rome. Comme remède, il proposait que les conciles eussent autorité sur les papes.

« L'Église Universelle, dit Gerson, est l'assemblée de tous les Chrétiens grecs et latins, civilisés et barbares, nobles et serfs, riches et pauvres, hommes et femmes. C'est cette Église Universelle qui, selon la Tradition, ne peut ni errer ni faillir. Son chef unique est Jésus-Christ. »

On ne pouvait mieux définir ce que j'appelle aujourd'hui l'État social-chrétien. Gerson continuait :

« II y a une autre Église particulière, nommée apostolique, l'Église romaine. Le pape en est la tête, les autres ecclésiastiques en sont les membres. On n'y parle du matin au soir que d'armées, de territoires, de villes, et d'argent. »

Or, que signifie le mot apostolique?

C'est la transmission des pouvoirs de consécration de Jésus-Christ aux apôtres et des apôtres aux évêques. À ce titre, l'épiscopat orthodoxe d'Orient n'est pas moins apostolique que l'épiscopat d'Occident.

Gerson poursuit :

« C'est cette Église romaine qui peut errer, faillir, tomber dans le schisme ou l'hérésie, tromper et être trompée. »

Parfaitement exact, sauf que ces possibilités s'appliquent au même titre à l'Église grecque et à toutes les autres cléricatures sectaires, toujours exposées à être faussées par les dominations politiques.

Gerson ajoute :

---

[55] Conformément à la grande caractéristique soulignée par Jésus, qui montre tous les empires temporels divisés contre eux-mêmes.

« L'Église a le droit de déposer les papes, s'ils se rendent indignes de leur office ou s'ils sont incapables de l'exercer. Car si pour le bien public on peut déposer un roi qui tient son royaume de ses ancêtres par droit de succession, combien davantage peut-on déposer un pape qui ne tient sa dignité que de l'élection des cardinaux. »

Ici, la doctrine de Gerson devient purement politique et bâtarde. Ou bien l'Église cléricale de Rome est une république régie par un sénat d'évêques, alors à quoi bon un pape? Ou bien elle est une monarchie impériale. Alors pourquoi les papes laisseraient-ils l'aristocratie des évêques et la démagogie des cures et des couvents à l'état révolutionnaire permanent ? Comment seraient-ils assez fous pour leur abandonner l'Autorité et le Pouvoir ?

Le point essentiel que Gerson vient de toucher avec précision est l'élection du pape par les cardinaux. Un Souverain Pontife réel ne peut pas, en effet, devoir sa dignité à une élection. Cette dignité doit provenir d'une source théocratique et sociale sur laquelle il me convient de jeter ici un voile impénétrable[56].

Aux doctrines de Gerson, les papes avaient déjà répondu en 1409 au nom de leur doctrine monarchique : « L'Église hiérarchique des clercs n'a qu'une seule autorité et un seul pouvoir de sanction : la papauté. Là où est le pape, là est l'unité de l'Église. Le premier seul donne à la seconde son caractère légitime. Les conciles œcuméniques ne sont pas caractérisés par le nombre de leurs membres, mais par la présence du Pontife. »

Conformément à la doctrine impériale de l'ancienne Rome, les papes répondaient en empereurs aux doctrines pseudo-républicaines des évêques. La religion de Jésus-Christ n'était pas le moins du monde en cause ni en question.

Le concile de Constance fut dominé en fait par quatre nations ayant chacune une voix, Italie, Allemagne, France, et Angleterre[57]. L'Église grecque, les pays slaves, l'Espagne, le Portugal, le Danemark, la Suède, etc. n'eurent point le droit de voter. L'assemblée n'était donc pas œcuménique. Elle était vouée d'avance aux expédients.

---

[56] Soixante-sept ans ont passé depuis que Saint-Yves d'Alveydre écrivait cela. Les temps ont changé, et je ne vois pas d'inconvénient à lever un coin de ce voile. Un vrai Souverain Pontife universel doit être désigné par un collège de grands Initiés agissant en harmonie avec les forces cosmiques de leur époque, donc nécessairement à l'unanimité. Ces forces cosmiques elles-mêmes se chargent alors de confirmer par des « signes des temps » que le choix en question était justifié.

[57] Que de conférences des « Quatre Grands « n'avons-nous pas subies depuis cette époque, avec aussi peu de résultats durables !

On fit abdiquer Grégoire XII, on destitua Benoît XIII et Jean XXIII[58]. On nomma pape Martin V, un Italien de la famille Colonna, on proposa quelques réformes rationnelles ne comportant que des demi-mesures, puis on se sépara en croyant avoir réglé le présent et assuré l'avenir.

Mais dès que Martin V se sentit la crosse en main, la tiare sur la tête, et les pieds sur son sol ethnique romain, il s'empressa de renier ses promesses et d'opposer entre elles les nations du Concile de Constance. Puis il prononça en 1418 la dissolution de ce concile.

Aucune réforme n'ayant eu lieu, on contraignit en 1431 le pape Eugène IV à convoquer le Concile de Bâle. Les évêques y reprirent leur attitude de principe d'oligarchie républicaine. Le pape riposta par la vigueur de son principe monarchique et prononça la dissolution. Le Concile de Bâle siégea quand même, affirmant la suprématie des conciles généraux sur les papes.

Eugène IV sentit que son unique point d'appui césarien se trouvait sur le plan ethnique romain. Il chercha donc à attirer à Rome les Pères qui siégeaient à Bâle. Mais ceux-ci ne se rendirent pas à sa convocation, le déposèrent, nommèrent à sa place Félix V, duc de Savoie, et siégèrent encore douze ans. Il y eut de nouveau deux papes, jusqu'à ce que Félix V eût abdiqué volontairement en 1448.

Cinq ans plus tard, démontrant expérimentalement que le Droit public européen était devenu un vain mot, Mahomet II s'emparait impunément de Constantinople, la ville la plus importante du continent chrétien.

Les dynastes européens s'occupaient exclusivement de centraliser les pouvoirs de leurs sujets et d'arrondir leurs cadres géographiques en appliquant le principe : Fais à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse.

De 1449 à 1456, la guerre civile déchira l'Allemagne, sans que l'empereur s'en mêlât. Il ne cherchait plus qu'à consolider fortement son trône en s'annexant des fiefs.

En Angleterre, la *Chambre étoilée* domina le Parlement et conduisit à un siècle et demi de monarchie presque autocratique.

En France, Charles VII avait institué l'armée permanente, avec sa conséquence inévitable, l'impôt permanent. S'appuyant sur l'armée, il attaqua l'anarchie des grands. Louis XI poursuivit cette entreprise en brisant par la violence et la ruse un

[58] Baldassarre Cossa (Procida, province de Naples, v. 1360–Florence, 22 décembre 1419), élu pape par le concile de Pise en 1410 sous le nom de Jean XXIII, déposé par le concile de Constance en 1415, est considéré comme un antipape par l'Église catholique romaine. Source : Wikipedia.org.

faisceau de cinq cents princes et seigneurs réunis sous le nom de *Ligue du Bien public*.

En Espagne, Ferdinand s'en prit indistinctement à tous, grâce au Saint-Office. Les grands inquisiteurs, Jean de Torquemada et le cardinal de Ximénès, accomplirent leur infâme besogne. Total : un million de Juifs spoliés ou bannis, trente mille personnes emprisonnées, brûlées, ou torturées, les Maures et les Chrétiens mozarabiques tués, dépouillés, ou bannis. L'Espagne, étouffée à l'intérieur par l'esprit césarien de Rome, s'élança au dehors. En Amérique, elle extermina la Race rouge, qui dans ses cris de mort proclama une fois de plus l'iniquité infernale du double glaive de Boniface VIII.

Au Portugal, Jean II régna despotiquement, ne convoqua les Cortès qu'une fois en quatorze ans, et alla jusqu'à poignarder de sa propre main son cousin le duc de Viseu.

Quant à la papauté, réinstallée sur sa base romaine, elle reprit naturellement son jeu politique. En présence de toutes ces énergies royales, elle éprouva le besoin d'un empire matériel. À cet effet, Pie II s'adressa au Grand Turc, Mahomet II, qui possédait alors l'armée, l'artillerie, et la science militaire les meilleures d'Europe. Le message de Pie II à Mahomet se terminait par cette précieuse confession historique : « Pouvant reconnaître tes bienfaits, j'appelle ton patronage. »

Mais comme Mahomet possédait l'autorité aussi bien que le pouvoir dans son État social musulman, il jugea bon de les garder pour lui.

Le pape, réduit au rôle de primat d'Italie, reprit son activité meurtrière dans la péninsule en y faisant la guerre aux dominations secondaires. Ne pouvant plus briser de front les dynastes étrangers, il les attira en Italie pour les y entrechoquer dans le sang. Sixte IV s'acharna sur Florence, Innocent VIII appela contre cette ville Charles VIII et les Français. Alexandre VI Borgia fomenta une puissante ligue contre Charles VIII. Jules II donna Naples à l'Espagne, suscita une ligue contre Venise, souleva Gênes et Bologne, précipita les Suisses contre les Français, accula Louis XII dans le Piémont, etc.

C'est ainsi qu'à dater de 1404 la cour de Rome se maintint en équilibre en occupant les dynasties européennes au jeu sanglant que Jules II appelait *la maîtrise du jeu du monde*.

Au nom de la race latine, la papauté essayait de reprendre le contrôle de tous ses évêques, qu'elle considérait nécessairement comme les préfets de son empire.

Les nationalités et les races répondirent à cette prétention par la nationalisation des Églises, par le Gallicanisme, l'Anglicanisme, et le Protestantisme proprement dit. Sous le couvert du Protestantisme, une partie de la France, une moitié de

l'Allemagne, le Danemark, la Suède, l'Angleterre, l'Écosse, et la Suisse secouèrent en cinquante ans le joug du césarisme latin. Les formes du culte et les dogmes n'étaient que des prétextes. Luther, Calvin, et les autres sectaires n'étaient que des instruments. Derrière ces prétextes et ces instruments, il y avait une cause sociale réelle, pratique et agissante, mais occulte, la RÉPUBLIQUE ATHÉE DES ÉTATS CHRÉTIENS.

Et derrière cette cause elle-même secondaire, il y avait une cause principale, LA FONCTION CÉSARIENNE DES PAPES, qui avait depuis longtemps suscité universellement les instincts ethniques séparatistes et les passions politiques et antiromaines.

L'oligarchie aristocratique des évêques avait subi de la part de la monarchie pontificale une défaite absolue. Le Protestantisme issu de la démagogie monacale reprit l'œuvre de cette oligarchie. Comme toujours, faute d'évolution, on avait une révolution.

Je me borne à un relevé historique des plans et fonctions. Je laisserai donc entièrement de côté les invectives dont on s'accabla entre Protestants et Catholiques, Bible en main.

Le véritable caractère des forces en jeu était ethnique, géographique, dynastique, et national. Partout où la race latine n'était pas légitimement chez elle, l'antilatinisme sévissait. Si l'impérialisme clérical, au lieu d'être latin, avait été germain ou celte, le Protestantisme, la protestation, eût été anti-germaine ou anti-celte. Aucune nation ne supporte la domination d'une autre sans souffrir.

Chacune des nations voulait avoir son État et son Église sous la même clef gouvernementale. Elles ne voulaient pas que cette clef fût à Rome entre les mains d'un Italien, sous le prétexte désormais mythologique de se trouver chez saint Pierre.

Luther et Calvin ne firent donc que cristalliser cette tendance : au lieu d'avoir à subir le joug d'une papauté lointaine, les églises protestantes durent subir la loi directe d'un gouvernement royal national tout proche. Toutefois, les nations tolèrent mieux la tyrannie d'un compatriote que le gouvernement d'un étranger, fût-il un saint.

Dans ce mouvement, le césar pontifical romain ne pouvait voir qu'une révolte. Aussi appela-t-il immédiatement à lui des juges de sang, des légions armées, et une garde impériale. L'Inquisition fut ce tribunal de sang, la monarchie espagnole constitua ces légions armées, et l'Ordre des Jésuites fut cette garde impériale.

Pendant ce temps, la papauté, incapable d'exercer sa fonction théocratique, avait laissé s'éteindre le soleil de la Renaissance, illuminé par une pléiade éblouissante de génies italiens.

Luther vit bientôt les dynastes enfourcher la Réforme et s'en faire un cheval de bataille. Il comprit alors, mais un peu tard, qu'il n'était pas le meneur de son mouvement. La houlette pastorale des papes avait été brisée par son intermédiaire dans tout le Nord, mais elle s'était transformée en autant de verges politiques individuelles qu'il y avait de gouvernements.

Qu'on me permette ici une comparaison. Coupez un câble transatlantique en vingt morceaux. Le courant : électrique ne passera plus. Aurez-vous détruit l'électricité pour cela ? Non, vous vous serez simplement privé du moyen pratique d'établir un rapport vivant entre deux mondes séparés par un abîme. La Religion est ce courant, le Culte est le câble qui permet de le manifester. Brisez le Culte en vingt cultes rivaux, l'Esprit n'y circulera plus.

L'action divine s'était retirée au-dessus de la mêlée, réservant pour l'avenir l'union possible des divers cultes dans une paix sociale et théocratique. Mais l'empereur d'Allemagne Charles-Quint et le roi de France François I^{er} ne s'intéressaient aucunement à ces perspectives.

Par contre, Charles-Quint comprenait fort bien que l'Inquisition, les Jésuites et la papauté pouvaient lui servir d'instruments de gouvernement pour mettre la main sur l'Italie, l'Allemagne, les Pays-Bas, l'Autriche, l'Espagne, et les Colonies.

François I^{er}, enserré par l'immense empire de Charles-Quint « sur lequel le soleil ne se couchait pas », comprenait très bien que si le Protestantisme était dangereux pour son autorité en France, il constituait néanmoins une bonne machine diplomatique et militaire à opposer aux projets de Charles-Quint.

Quant à Henri VIII d'Angleterre, aux rois Scandinaves, et à certains princes de l'Allemagne du Nord, ils constataient que le Protestantisme leur permettait désormais d'être maîtres chez eux.

Par ailleurs, un an après le colloque de Ratisbonne, l'influence austro-espagnole armait plus despotiquement que jamais l'Église romaine pour le combat. Charles-Quint imprima au Saint-Siège le caractère dur et sombre de sa race, éteignant le reste de bonhomie sceptique que l'influence italienne avait conservé malgré tout dans ses manifestations extérieures.

En 1542, il adjoignit à la papauté six inquisiteurs généraux, soi-disant pour tuer l'hérésie. C'étaient en réalité six bourreaux pour assassiner la pensée, la science, l'art, et la religion. Tout ce qui était intellectuellement vivant en Italie émigra en Suisse ou en Allemagne pour fuir ce règne de terreur et de mort. Les académies

furent fermées, les livres censurés, la parole étouffée, supprimée, ou castrée par la prison, le bûcher, ou la noyade.

Ce fut sous cette tempête de passions asservissantes et d'instincts dominateurs que Charles-Quint imposa au pape Paul III la réunion en 1545 du Concile de Trente, en réponse impériale aux conciles républicains de Constance et de Bâle. Les Jésuites y maintinrent constamment une majorité latine de près des trois quarts en faisant voter par tête et non par nationalité. Paul III dut tout subir, inquisiteurs et Jésuites espagnols. Il en mourut de découragement quatre ans plus tard.

En 1556, Charles-Quint, fatigué du pouvoir, abdiqua volontairement. L'empire allemand et l'Espagne se séparèrent, laissant respirer Paul IV qui recommença aussitôt la politique effrénée des papes, ameuta l'Europe, et prêcha une croisade contre les Espagnols en les traitant de «semence de Juifs et de Maures, lie du monde ». Mais le duc d'Albe riposta en assiégeant Rome, et la papauté fut de nouveau livrée à la tyrannie espanole. Paul IV cessa alors d'être italien pour redevenir Inquisiteur. Par son insolence, il rejeta Elisabeth d'Angleterre dans la Réforme, et clôtura le Concile de Trente. Bref, en réponse au Protestantisme, la papauté avait renforcé au maximum son régime monarchique. Investi du droit d'interpréter seul les décisions du concile, le pape put dire : l'Église, c'est moi. Il ne lui manquait plus que l'infaillibilité.

Il se trouvait mieux que jamais en mesure de provoquer des guerres civiles affreuses et de précipiter les nations européennes les unes contre les autres dans des conflits sanglants. Il appliquait une méthode éprouvée pour maintenir son empire clérical sur l'Europe sans être réduit au rôle de Primat d'Italie, et sans que l'orgueil des Romains eût à plier devant un roi ou un empereur dynastique. Le chapitre suivant dévoilera la férocité avec laquelle la papauté, s'appuyant sur Philippe II d'Espagne, fit usage de ce moyen[59].

CHAPITRE 9 - **Réaction impériale des papes**

À cette époque, l'Église Chrétienne Universelle présentait l'aspect suivant :

1° Églises latines : Portugal, Espagne, Italie, France, Irlande, Autriche, Pologne.

[59] Nous avons déjà vu que le moyen essentiel, primaire, employé par le pontificat romain pour prolonger son usurpation temporelle consiste à maintenir les peuples dans l'ignorance de la vérité religieuse et historique. La préparation des guerres civiles, des conflits continentaux et intercontinentaux, des croisades, etc... apparaît seulement comme un moyen secondaire, quoique fort efficace jusqu'ici pour préserver cette domination temporelle.

2° Églises protestantes : Suisse, Allemagne du Nord, Pays-Bas, Danemark, Suède, Angleterre, Écosse.

Pratiquement, la totalité de ces Églises nationales rejeta les conclusions du Concile de Trente, ou ne les accepta qu'avec d'importantes restrictions. Partout, les souverains dynastiques prirent position pour soumettre les Églises à leur contrôle et affermir ainsi le principe des nationalités qui se dessinait désormais nettement en Europe.

En Angleterre, en 1531, Henri VIII se fit proclamer par le Parlement chef suprême et protecteur de l'Église nationale. En 1534, le pape Clément VIII le foudroya d'une excommunication. Deux ans après, Henri VIII fit supprimer les Ordres monastiques par son parlement et confisqua leurs biens au profit de la couronne.

Sous Édouard VI, la tendance protestante s'accentua. Sous Marie Tudor, il y eut une réconciliation temporaire avec Rome, consacrée par la pendaison, la décapitation, et l'envoi au bûcher de trois cents réformés.

Sous Elisabeth, bien qu'elle eût été sacrée reine selon le rite romain, la Chambre des Lords imposa aux évêques le serment à la couronne, avec reconnaissance de sa suprématie religieuse. Trois ans après, en 1562, le bill des 39 articles réglait définitivement l'organisation de l'Église royale d'Angleterre[60].

L'Église Universelle de la Chrétienté comportera désormais trois types cultuels.

1° le type calviniste, correspondant à la république municipale des paroisses ;
2° le type luthérien, anglican, et russe, correspondant à la république oligarchique des évêchés ;
3° l'ancien type césarien, correspondant à l'impérialisme romain.

Ces trois types étant purement politiques, ils furent nécessairement asservis à la politique, les deux premiers aux gouvernements nationaux, le troisième au gouvernement général de l'Europe, devenu, comme nous l'avons dit, la *République athée des États chrétiens*.

Si la papauté n'avait pas été une fonction politico-religieuse, elle eût été l'initiatrice théocratique du mouvement des nationalités. Elle l'aurait consacré théocratiquement en faisant œuvre de Souverain Pontificat européen. Elle aurait ainsi évité les schismes et les guerres.

---

[60] Je ne cite ici que l'exemple anglais pour ne pas alourdir ce récit. On trouvera les autres dans Mission des Souverains, dans les encyclopédies, et dans de nombreux ouvrages religieux ou historiques.

Mais elle persista à confondre le Pouvoir et l'Autorité, la domination romaine avec le Souverain Pontificat, la politique des passions avec la science théocratique. Le césarisme papalin ne vit, dans l'évolution universelle des nationalités, que la rébellion de ses provinces cléricales.

Cependant les buts lointains de l'État social européen se laissaient clairement entrevoir. Toutes ces monarchies se dressant en même temps signifiaient avec une terrible énergie que les temps de la confusion étaient passés et que le moyen âge était mort. Les peuples étaient devenus majeurs, directement responsables, et ne voulaient plus laisser les clefs de leurs destinées entre les mains du carbonarisme romain.

Mais la papauté, revigorée par le Concile de Trente et se conformant à sa nature impériale, répondit à la force par la force. Aussi se vit-elle peu à peu traitée en puissance étrangère par la diplomatie intergouvernementale.

C'est alors qu'eut lieu la sanglante réaction vainement entreprise par la papauté et la couronne d'Espagne contre le nouvel état de choses. Le Vatican fut l'âme de cette réaction, et Philippe II la tête. Elle dura quarante ans, coûta plusieurs milliards de francs[61], plusieurs millions de vies humaines, et consolida tout ce qu'elle voulait détruire en suscitant contre elle toutes les énergies politiques et religieuses de l'Europe.

L'Inquisition fonctionnait en Italie, en Espagne, en Allemagne, en Hollande, au Portugal, et dans les colonies. Les Jésuites s'activaient partout. La race latine, avec son double césarisme, livrait une suprême bataille contre la nouvelle Europe des Nationalités.

Du fond de son palais de l'Escurial, le sombre roi d'Espagne Philippe II sentait battre le cœur des Nations. Pendant quarante ans, il le frappa à coups d'épée et à coups de poignard. L'épée était tenue par de grands hommes de guerre, le duc d'Albe, don Juan d'Autriche, le duc de Parme. Le poignard était manié par des fanatiques obscurs et par des conspirateurs au grand jour. Condé, Coligny, Jeanne d'Albret, Henri III, en furent les plus illustres victimes.

Ce gigantesque et sinistre effort déclencha les désastres suivants :

En France, sept guerres civiles en trente-deux ans, l'or et le sang sacrifiés par torrents, toutes les activités religieuses compromises par une politique féroce. Tout cela pour aboutir finalement au sacre du roi protestant Henri IV, à l'Édit de Nantes, au triomphe de la Nationalité française et de la tolérance, c'est-à-dire À RIEN pour la papauté.

---

[61] Et même plusieurs milliards de dollars-or d'aujourd'hui.

En Angleterre, trente ans de conspirations, les prêtres latins transformés en bandits, Marie Stuart poussée à sa perte, l'Irlande enfiévrée, un milliard engouffré dans des batailles navales. Tout cela POUR RIEN, pour voir l'Invincible Armada, la grande flotte espagnole qui avait coûté 120 millions de ducats, sombrer dans la mer, et l'Église et la nation anglaises sortir triomphantes de ce duel gigantesque.

Aux Pays-Bas, des centaines de milliers d'exécutions, un tribunal de sang, une lutte de bêtes fauves pendant trente-sept ans contre les nobles, contre les gueux, contre Guillaume d'Orange, contre Nassau. Toute l'armée du clergé latin donnait à fond. Toutes les armes semaient la mort sans répit. La hache, les bûchers, le bâillon, le cachot, l'épée, le poignard, l'exil, la guerre, faisaient couler le sang à flots. Les impôts forcés, les spoliations, se montaient à quarante millions. Tout cela POUR RIEN, pour voir Rome et l'Espagne vaincues courber finalement la tête devant les États Généraux de La Haye et devant une petite fédération emporocratique de marchands.

En Suède, les luthériens bannis, la fanatique Catherine Jagellon et les Jésuites dominant la nation, son mari Jean III s'alliant au roi de Pologne pour démembrer le Danemark et d'autres principautés protestantes. Toutes ces intrigues POUR RIEN, pour voir finalement l'Église romaine chassée de Suède et sa domination balayée sur toutes les côtes de la mer Baltique.

En Pologne et en Russie, Sigismond III soudoyé, l'Ordre des Jésuites lancé sur la Russie occidentale et sur son Église nationale orthodoxe, la guerre civile allumée en Russie Blanche, toutes ces agitations appelant de sanglantes représailles dans l'avenir. Tout cela POUR RIEN, pour aboutir en 1596 en Volhynie, au Concile de Brest-Litovsk, à un échange d'anathèmes réciproques, à l'expulsion des Jésuites, au triomphe du patriarche de Constantinople, de l'Église et de la Nation russes.

Au Portugal, conquête à main année, flots d'or, flots de sang, deux mille prêtres ou moines catholiques romains assassinés pour avoir manifesté leurs sentiments nationaux. Tout cela POUR RIEN, pour voir cesser cette agitation en 1640.

Total général : bataille perdue sur toute la ligne par Rome et Madrid, l'Espagne épuisée, ses colonies menacées par la Hollande et l'Angleterre, la foudre des représailles attirée sur toutes les divisions militaires de l'empire clérical des papes.

Changeons d'époque, remontons le cours des siècles avant Jésus-Christ. Nous verrons Rome et la race latine, dont l'emblème était la louve, animées du même esprit, organisées pareillement, fonctionnant d'une manière semblable contre l'Europe entière.

Ce système gouvernemental est-il religieux, théocratique, chrétien, ou bien politique, impérial, emprunté à un État social païen ? La réponse n'est pas douteuse.

Le traité de Westphalie, en 1648, démontrera qu'à cet empire romain maintenu par les papes envers et contre tout a succédé une république européenne réelle, composée de monarchies sans religion et sans lien social, bref une assemblée en armes de gouvernements personnels asservissant militairement les nations et les spoliant par l'impôt permanent.

CHAPITRE 10 (I^{ère} partie) - **Triomphe de la République européenne**

Ces épuisantes guerres dites de religion furent suivies par la guerre de Trente ans, menée par l'Autriche contre les princes protestants d'Allemagne, et compliquée par l'intervention de diverses autres Nations. Après cela, l'Europe ressentit un besoin d'accalmie. Dès 1643 les puissances discutaient sur les bords du Rhin des clauses d'un « arrangement de paix » qui finalement fut signé cinq ans plus tard sous le nom de Traité de Westphalie.

Ces traités de 1648 furent aussi appelés Code des Nations, un beau nom s'il avait été mérité.
La pensée d'un Code des Nations remonte à Henri IV de France et à Elisabeth d'Angleterre. Vers l'an 1600, ces deux souverains opposèrent à l'œuvre impériale de Charles-Quint, de Philippe II, et des papes le plan d'un gouvernement constitutionnel européen et d'un tribunal international du droit des gens. Henri IV médita cette oeuvre pendant douze ans avec Sully. Elisabeth, tenue au courant, examinait, discutait et approuvait. Mais elle mourut en 1603, et quelques années plus tard, dès que Henri IV voulut mettre ses idées en pratique, il fut assassiné par un fanatique.

Ce sera l'éternel honneur de Henri IV et de la Grande Elisabeth d'avoir voulu cette noble création, qui aurait prévenu toutes les destructions de l'anarchie.

Après avoir tué l'auteur de cette puissante conception, la réaction européenne voulut en tuer aussi la pensée en la traitant d'irréalisable. Accusation perfide, qui maintient encore aujourd'hui l'inertie des consciences et des intelligences, sert le mal public et empêche le bien général. L'œuvre qui s'imposait fut ainsi retardée d'au moins trois siècles. Je la reprends dans ce livre. Il est grand temps de l'accomplir si l'on veut éviter la dislocation militaire et révolutionnaire de nos nations, les guerres de races, les invasions, la ruine et l'asservissement de l'Europe.

Richelieu et Mazarin ne s'arrêtèrent qu'aux petits côtés de cette grande politique. Ils négligèrent le but juridique de l'égalité des nations chrétiennes, et crurent que tout était dit parce qu'ils avaient abaissé l'Autriche et l'Espagne. Ils furent de grands hommes d'État nationaux comme le fut Bismarck pour l'Allemagne. Mais leur politique à tous était antireligieuse et antisociale. L'Europe a anéanti leurs traités à coups de canon. Il en sera toujours ainsi tant que le Gouvernement général du Continent ne sera pas organisé.

Le Congrès de Westphalie, la plus importante réunion européenne depuis le Congrès d'Arras qui avait terminé la guerre de Cent ans, fut avant tout une réunion diplomatique de puissances belligérantes juges et parties à la fois. Ce congrès n'eut donc aucun caractère juridique, à moins qu'on ne qualifie de ce nom le jugement par le destin des combats. Ce fut une assemblée républicaine de pouvoirs personnels ou féodaux, marqués par la ruse diplomatique.

Pendant que les délégués discutaient, les vrais législateurs du traité échangeaient des coups de canon. L'œuvre des généraux fut réelle, mais celle des diplomates fut tortueuse et nulle. Les millions d'écus et les millions de vies engloutis dans la guerre de Trente ans aboutirent aux conclusions immorales, donc peu pratiques, que nous allons examiner et juger. Nous verrons que le gouvernement européen des intrigues et le droit public de la fourberie diplomatique qui régissent encore aujourd'hui la Chrétienté datent de cette prétendue paix.
Au Congrès de Westphalie, une sorte de présidence honoraire fut accordée au nonce Fabio Chigi, soi-disant médiateur entre les diplomates qui représentaient d'une part l'Autriche et l'Espagne, d'autre part la France et la Suède. En réalité, le nonce ne pouvait pas être neutre, car l'empire clérical des papes était en jeu. Son empereur se défendait à travers l'Autriche et l'Espagne, et dans l'ombre, les Jésuites menaient partout la réaction.

Néanmoins, un grand prestige enveloppait la papauté, même aux yeux des Protestants. Si Innocent X avait eu le moindre éclair de génie religieux, le nonce eût dominé le congrès de toute la suprématie de l'Esprit et l'eût élevé à des hauteurs où un accord réel eût été- possible.

Mais la médiocrité aveugle et l'égoïsme immoral, qui avaient inspiré la réaction et fait poignarder Henri IV de France, abaissaient toutes les intelligences et stérilisaient toutes les activités. Ne pouvant régner que sur des ruines, la réaction s'opposait au Code des Nations et au Gouvernement général. Voici quelles étaient les instructions secrètes des délégués.
Autriche : Ne pas négocier tant qu'elle ne se sentirait pas militairement écrasée.
Espagne : Ne rien signer avec la France et traiter séparément avec les Pays-Bas, bien qu'elle eût pris l'engagement de ne pas le faire.
France et Suède : Couper à l'Autriche tous ses secours militaires, l'isoler, pousser la guerre à fond afin d'en dicter la loi et d'en finir pour le moment.

Pendant ce temps, en 1644 et 1645, Torstenson, Condé, et Turenne gagnaient des batailles. En 1648, pour activer les négociations, ils marchèrent sur Vienne, mais furent arrêtés par les inondations de l'Inn.

Au dernier moment, l'Espagne se retira du congrès, mais les autres nations signèrent le 4 octobre 1648. À leur tour, les descendants de Charles-Quint et de Philippe II durent subir la loi de la violence. L'Autriche fut isolée et réduite à ses seules forces. La paix fut conclue entre protestants et catholiques. Il ne fut question ni de l'orthodoxie grecque ni des Israélites.

Le traité de Munster précisant les droits de la France sur l'Alsace fut rédigé en termes tellement ambigus qu'en 1661 le comte Servien répondit à Grauen à ce sujet : « L'épée commentera le texte si l'occasion s'en présente[62]. »

Le sort de la Suède, de la Poméranie, du Hanovre, de la Prusse, du Danemark ne fut pas mieux réglé et provoqua de nombreuses guerres ultérieures. Quant à l'Allemagne, elle fut divisée entre 158 souverains séculiers, 123 souverains ecclésiastiques et 62 souverainetés municipales. Inutile de dire que la force du principe des nationalités devait nécessairement pousser à la revision centralisatrice d'un tel partage, au moyen de la violence.

Cent fois plus loyal, plus digne, et moins corrupteur eût été un congrès de généraux dictant militairement aux scribes de la diplomatie les décisions de la force. C'eût été la vérité mise à nu.

Si le Gouvernement général de l'Europe non seulement permet cette iniquité, mais la perpétue sous le nom d'Équilibre européen, il faut se lever et renvoyer dans le néant ce qui nous mène au néant.

La poussée des faits a prouvé que les idées de Henri IV étaient justes. La multiplicité des guerres et des révolutions démontre avec évidence qu'il faut un Gouvernement général européen.

Le droit naturel des individus primitifs leur fait régler leurs rapports par la voie des coups, jusqu'à intervention du gendarme. Celui-ci représente un droit tout autre, social, surnaturel, auquel la morale publique prête force exécutive dans tous les États régulièrement constitués.

Dans l'État primitif de la nature, le droit des gens est la souveraineté de la force et de la ruse. Dans l'État social, au contraire, c'est la souveraineté de la paix publique.

[62] En effet, il y eut plusieurs commentaires de cet ordre avant Saint-Yves, et deux après lui, en 1914 et en 1939.

À l'intérieur des États, ce droit social a force d'existence. Mais dans les rapports entre États, il n'existe pas encore. Les États sont des tribus régies par la souveraineté naturelle de la force et de la ruse. Ils n'ont pas de lien social entre eux. C'est la brutalité qui dicte les traités dans cette anarchie. Ce ne sont pas les magistrats ni les gendarmes qui imposent une loi acceptée, mais les voleurs et les assassins qui triomphent. C'est la Bête qui règne sur nous tous. La mission des Souverains est de nous en débarrasser.

Supposez qu'une compagnie crée une ligne de chemins de fer ayant spécialement pour but la collision des trains, le massacre des voyageurs, et la destruction des marchandises, sous prétexte d'équilibrer les forces des locomotives. Le public porterait la question devant les tribunaux.

Si pour défendre leur conseil d'administration, les ingénieurs de cette compagnie venaient devant les magistrats expliquer les bienfaits du système, au nom d'une théorie du cheval-vapeur, naturelle, primitive, et philosophique, le jury les ferait interner dans une maison de fous.

Admettez, malgré tout, qu'une pareille société se fonde et que la compagnie mette ses trains en marche. Les chauffeurs auront beau être de bons chrétiens, les mécaniciens des gens équitables, et les chefs de train d'honnêtes pères de famille, le fonctionnement général n'en sera pas moins odieux, antichrétien, et absurde. Les voyageurs n'en seront pas moins massacrés et les marchandises détruites. Chaque train, forcé de se heurter à un autre, trouvera sa meilleure chance de salut en accélérant sa vitesse pour acquérir le maximum de force vive, afin d'écraser pour n'être pas écrasé.

Tels sont exactement les résultats du congrès de Westphalie. Voilà trois cents ans que ce système fonctionne, dévore la richesse publique, et tue chaque siècle plus d'hommes qu'il n'en faudrait pour fonder une grande nation.

Depuis ce congrès, l'Angleterre et la France, entre 1688 et 1815, ont été en guerre pendant soixante-cinq ans, plus de la moitié du temps ! L'Angleterre seule a dépensé 72 milliards pour soutenir cette guerre. L'ensemble des dépenses militaires en Europe et dans les colonies depuis 1648 atteint des chiffres astronomiques. Tel est le bilan de l'Équilibre européen des États dits chrétiens. Tel est le système de la collision diplomatico-militaire des gouvernements.

Je ne saurais, sans fatiguer le lecteur, entrer dans les détails historiques des congrès qui succédèrent à celui de 1648, Nuremberg (1649), Nimègue (1676), Hyswick (1697), Utrecht (1712), Aix-la-Chapelle (1748), Teschen (1779), Rastadt (1798), Amiens (1801). La seule énumération des traités partiels prendrait dix pages. Si l'on songe que tous ces traités ont été dictés par les canons pour être ensuite déchirés par les bombes, on aura une idée assez exacte du

Gouvernement général antisocial et antichrétien dont les diplomates du traité de Westphalie nous ont gratifié.

La diplomatie ne manque pas de docteurs angéliques qui semblent la voir dans la lune :

« La diplomatie est la science de l'harmonie entre les États. Elle ne considère pas l'intérêt d'un peuple en particulier, mais de tous les peuples ensemble. Elle tend à faire de la Terre un reflet du ciel. »

Mais cette même diplomatie a également ses docteurs diaboliques qui raillent les premiers :

« Vous êtes effrayés des études qu'exige la diplomatie. Vous avez bien tort. Regardez cette carte d'Europe. Aucun pays ne présente une frontière bien géométrique ni régulière. Il y a toujours quelques saillies et quelques renfoncements. Vous me comprenez.

« Voyez le colosse russe. Au midi, la Crimée s'avance dans la Mer Noire et appartient aux Turcs. La Moldavie et la Valachie bordent aussi la Mer Noire. Elles conviendraient assez au cadre moscovite, surtout si en tirant vers le Nord on y joignait la Pologne[63].

« Voyageons maintenant en Prusse. Voyez comme ce royaume est long, frêle, étroit. Que d'échancrures il faudrait remplir pour l'élargir du côté de la Saxe, de la Silésie, puis sur les rives du Rhin !

« Et la Suède... et l'Autriche... Vous sentez à présent que toutes ces puissances veulent conserver leurs saillies et remplir leurs échancrures, bref s'arrondir à chaque occasion. Eh bien, mon cher, une leçon suffit. Voilà toute la diplomatie. Vous en savez autant que nous »

Cette leçon conduit à l'aphorisme d'Hermès : Ainsi en haut, de même en bas[64].

Le vol des territoires à coups de canon étant la seule politique que puisse suivre l'Europe constituée d'après les traités de Westphalie, toutes les doctrines révolutionnaires s'ensuivent logiquement. Actuellement la civilisation n'est pas une maîtresse qui dicte des ordres, mais une servante qui hasarde de timides conseils. Un Ministre, même s'il était un saint, serait obligé de renoncer à ses fonctions s'il voulait mettre ces conseils en pratique.

---

[63] C'est exactement ce qui est arrivé soixante-cinq ans après que Saint-Yves l'eut expliqué.

[64] Cet aphorisme s'exprime mieux en anglais par la formule : As above, so below.

Pourtant le souffle spirituel qui nous anime est irrésistible et rien n'arrêtera la marche de la Chrétienté vers son but social encore inconnu des peuples, but que j'expose clairement dans mes *Missions*.

Revenons à l'histoire du Gouvernement Général de l'Europe par la ruse et la force. Les diplomates des Traités de Westphalie ne soupçonnèrent même pas qu'il pût y avoir dans le monde d'autres mobiles que les intrigues de leurs gouvernements respectifs. Ils oublièrent de faire entrer dans leur système d'équilibre la moitié orientale de l'Europe, toute l'Asie, et tous les États limitrophes de l'Atlantique.

Au nom de la loi de la jungle, ils crurent avoir escamoté la volonté des Nations d'Europe. Mais au nom de cette même loi, de nouvelles puissances entrèrent aussitôt dans la lutte pour la vie, en particulier l'Électorat de Brandebourg et la Russie.

L'Électorat de Brandebourg[65] avait été remis en gage à un Hohenzollern par l'un des empereurs de Germanie. Son grand électeur Frédéric-Guillaume se trouvait entre deux puissants voisins, la Suède et la Pologne. Conformément à la loi aristotélienne imposée à l'Europe par les Traités de Westphalie, il fit alternativement alliance avec la Suède pour tomber sur la Pologne et avec la Pologne pour tomber sur la Suède. Un siècle plus tard, la famille de Hohenzollern était devenue la plus puissante d'Allemagne. Pour fêter sa bienvenue parmi la bande de voleurs de territoires, elle proposa à l'Autriche et à la Russie d'assassiner la Pologne et de se la partager. Il faut dire que cet attentat suscita quelques honorables indignations parmi les gouvernements qui n'en profitèrent pas.

Les tsars de Russie adoptèrent la même politique, dont nous avons retracé l'origine dans l'impérialisme clérical des papes. Ils déchaînèrent tour à tour les Tatares, les Turcs, et les Suédois contre les Polonais, et vice versa. Les anciens ducs de Kiew devinrent ainsi des dynastes de première classe et des voisins redoutables pour l'Europe Occidentale.

D'ailleurs, celle-ci se conformait docilement à la politique et à la morale des Traités de Westphalie.

Par un traité, l'Espagne avait donné aux Pays-Bas les colonies du Portugal. Elle perdit ensuite les siennes en leur appliquant le régime accablant que Charles-Quint et Philippe II avaient voulu imposer à l'Europe.

Ce sont les énergies individuelles qui fondent les colonies. L'art des gouvernements métropolitains consiste à les soutenir et non à les étouffer.

---

[65] Qui devint plus tard l'Allemagne de Bismarck, de Guillaume II, et de Hitler.

L'Angleterre le comprit. Elle déchaîna ses corsaires, puis ses flottes et s'assigna pour champ de conquête toutes les mers et toutes les côtes du globe.

La France était sa rivale la plus redoutable, bien que sa situation continentale ne lui permît pas de devenir une emporocratie, sous peine d'invasions et de révolutions.

Toute la politique européenne de l'Angleterre n'eut donc qu'un but : la maîtrise des mers au détriment de la France, et la dépendance commerciale du Continent. La situation de l'Angleterre vis-à-vis du Continent était semblable à celle de la papauté ou Italie vis-à-vis de l'ancienne Europe.

Tout comme les papes, l'Angleterre chercha donc à opposer entre elles les nations d'Europe pour maintenir son équilibre. Par cette politique, elle suscita directement ou indirectement toutes les guerres continentales où la France pouvait être engagée.

On ne saurait rien lui reprocher. Dans la république anarchique des puissances européennes, chacune est obligée de se conduire ainsi, sous peine de mort, en attendant qu'une Loi meilleure remplace la Loi de violence.

Au centre de l'Europe, l'Allemagne et l'Italie restaient morcelées par la politique fondamentale des papes, et provoquaient continuellement des tentatives de spoliation. En réponse, l'Autriche cherchait à empêcher la France d'assimiler la Belgique et d'atteindre la rive gauche du Rhin. À Berlin, la Prusse n'avait d'autre but que de conquérir l'Allemagne. Chaque puissance pratiquait le jeu des oppositions d'intérêts, par crainte de se voir morcelée par ses voisins.

Dans son ensemble, l'Ouest européen se trouvait serré comme dans un étau entre les deux seules puissances libres de s'étendre indéfiniment, l'Angleterre sur les mers, et la Russie en Asie.

En résumé, l'« équilibre européen » oblige chaque puissance à rechercher la dictature sur les autres, de peur de la subir et d'être spoliée. Louis XI fut le premier à exercer cette dictature. La République anarchique des puissances lui opposa d'abord la triple alliance de l'Angleterre, de la Suède, et de la Hollande, ce qui amena en 1668 le traité d'Aix-la-Chapelle. On trouvera dans les manuels d'histoire la longue série des combinaisons similaires qui eurent lieu tour à tour contre la Russie, la Pologne, la Turquie, la Suède, l'Autriche, etc. — au besoin avec assassinats de souverains à l'appui.

À partir du Congrès de Nimègue[66], la papauté ne figure plus dans aucun traité, et la République athée et antisociale des États d'Europe n'a même plus l'ombre d'un contrôle.

La Révolution française découla logiquement de cette anarchie générale. Elle fut une explosion de la force morale populaire, mal interprétée par les philosophes et les penseurs, et par suite mal utilisée par les politiciens.

Avant elle, la Franc-Maçonnerie s'était déjà ranimée. Elle s'efforçait de faire revivre ce qui restait de l'Ordre du Temple, pour remédier à la discordance profonde entre la morale chrétienne de l'esprit public et les institutions antisociales qui broyaient l'Europe. Elle lança quelques formules qui perdirent vite leur sens véritable pour devenir les dogmes de l'athéologie militante.

Je ne citerai ici que le triple mot de passe de la Révolution, *liberté, égalité, fraternité*.

Ce qui est *libre* est illimité, infini. L'*égal* n'existe pas en dehors des mathématiques. Pour les hommes, le principe d'égalité réside dans leur communauté d'origine cosmogonique. La *fraternité* n'existe pas en dehors de la paternité. Les hommes ne sont frères qu'à la condition d'être fils d'un même père, que nous appelons Dieu.

Les trois principes ci-dessus existent à l'état inversé dans la Trinité chrétienne Père, Fils, Saint-Esprit[67].

Avec ses faux principes, la Révolution de 1789 se comporta exactement comme la papauté; elle pratiqua une politique coiffant la religion, alors qu'il faut faire le contraire. De sorte que la France, la nation la plus universelle du monde, dogmatise depuis un siècle contre la religion et cherche dans la politique ce que personne n'y trouvera jamais, c'est-à-dire des principes. Elle ignore que son besoin de vérité, de justice, et de paix ne peut être satisfait que par un gouvernement théocratique purement social.

Pendant que la volonté populaire croissait ainsi en France, la République athée des Souverains européens poursuivait sa politique de rapines, avec siège de sa dictature à Londres. Son action était d'autant plus terrible qu'elle n'avait pas le Continent pour champ de conquête, mais uniquement pour champ de carnage sans qu'il s'en doutât. Jamais souveraineté de ruse et de violence n'entraîna pareillement les nations vers leur ruine commune.

---

[66] Qui marqua par plusieurs traités de paix l'apogée de la puissance de Louis XIV en 1678 et 1679.

[67] La Nature est une manifestation du Père.

CHAPITRE 10 (2e partie) – **William Pitt et Napoléon**

À l'époque de la Révolution française, William Pitt était premier ministre d'Angleterre. De son œil d'aigle, ou plutôt de vautour, il suivait avec une satisfaction machiavélique la déchéance des rois de France et les convulsions de notre pays. Son plan fut immédiatement et définitivement arrêté : empêcher le mouvement démocratique de s'emparer du gouvernement intérieur anglais, centraliser les énergies nationales, les jeter impérialement au dehors en leur donnant comme pâture les cadavres des flottes continentales, les colonies de la France, de l'Espagne et de la Hollande, et la maîtrise du commerce international.

Il atteignit ce but par une série d'alliances continentales nouées et dénouées diplomatiquement selon l'opportunisme du jour. Leur histoire serait trop longue à retracer ici. La peur des soulèvements populaires affolait les gouvernements monarchiques européens. Pitt utilisa magistralement ce sentiment pour former ses coalitions successives contre la France. Il sema l'or dans toutes les nations d'Europe par l'intermédiaire de ses diplomates. Comme autrefois les Jésuites, il parvint à lever une armée de 400.000 hommes qui attaqua la France de trois côtes en 1794.

Mais la volonté populaire française répondit à cette dictature par le plan général de Lazare Carnot. Elle déploya une énergie fulgurante, repoussa toutes les attaques, et vola de victoire en victoire. En plein Parlement anglais, Fox, le leader de l'opposition contre Pitt, proclama son admiration pour cette défense et cette contre-attaque uniques dans l'Histoire. Entre temps, Pitt continuait à détrousser la France de ses colonies.

À l'Est, la Prusse, l'Autriche, et la Russie publiaient la déclaration commune suivante : « Convaincus par l'expérience de l'impossibilité où sont les Polonais de se donner une constitution éclairée et durable, nous avons résolu, par amour de la paix, de nous partager la Pologne. »

Les victoires de la France républicaine sur la coalition menée par l'Angleterre ne troublèrent pas spécialement Pitt, qui dit au Parlement : « Tant de défaites n'atteignent pas notre puissance. Nous ayons pris des vaisseaux et des colonies qui nous assurent l'empire des mers. » Il fut applaudi et obtint tous les crédits qu'il demandait pour continuer cette politique. L'or coula de nouveau et la guerre civile se ralluma en France.

Le Directoire français répondit à cette dictature en exécutant le plan diplomatique et militaire de Carnot. Ses armées républicaines envahirent l'Autriche et la contraignirent à capituler. La France commit alors sa première grande erreur européenne.

La volonté populaire se mentait à elle-même en signant un traité avec une dynastie et une diplomatie monarchiques. Il fallait les faire prisonnières, traiter avec les trois pouvoirs sociaux de l'Autriche, clergé, magistrats et municipalités, faire alliance solennelle avec eux, et ensuite seulement obliger les souverains à accepter sous peine de déchéance cette alliance synarchique.

Par suite de la même inconséquence vis-à-vis de son principe, le Directoire, et après lui le Consulat et l'Empire, furent joués par la ruse diplomatique, puis vaincus militairement.

À ce moment, la République française avait tous les gouvernements européens contre elle: Il était d'autant plus nécessaire qu'elle se conciliât juridiquement les Nations. Elle aurait alors pris sa pleine signification en Europe et fait éclater l'immoralité de la politique étrangère de toutes les monarchies.

Faute de science sociale, le gouvernement révolutionnaire n'en fit rien, et cette erreur coûta cher à la France. Vingt ans ne s'étaient pas écoulés que les dynastes européens opposaient à leur tour cette ignorance sociale et ces fautes politiques à la Révolution et à Napoléon I^{er}, en allumant partout contre la France les indignations nationales étrangères.

Quand Bonaparte revint de sa campagne d'Égypte, il trouva l'Italie conquise par l'Autriche, la Hollande en partie conquise par le duc d'York et les Russes, et la Suisse entraînée dans la coalition. Il centralisa les pouvoirs publics en France par son coup d'État du 18 Brumaire, et l'Europe eut dès lors deux dictateurs en lutte, l'un à la tête de l'empire radical des mers, l'autre formant le rêve irréalisable de reconstituer l'empire de Charlemagne.

Le despote de la terre se déclara champion de la liberté des mers, et régla en 1800, par un bon traité, le droit maritime entre la France et les États-Unis.

Suède, Danemark, Russie, et Prusse le suivirent et se retournèrent contre l'empire maritime de Londres. Pitt, touché à son point vulnérable, s'écria : « Renoncer au droit de visite anglais sur tous les navires, c'est permettre à la France de ressusciter sa marine et son commerce. »

Bonaparte avait trouvé une bonne machine de guerre, mais au fond, le droit des Nations le laissait complètement indifférent.

Une coalition continentale avait donc imposé la liberté des mers en dictant à l'Angleterre le traité de Versailles, le 3 septembre 1783. Depuis ce moment, toute la dictature européenne de Pitt n'avait eu qu'un but : déchirer le traité de

Versailles[68] en détruisant toutes les flottes non anglaises, pendant que les armées du continent s'entrechoquaient. « Si nous étions loyaux un seul jour, disait Lord Chatham, nous n'aurions pas un an à vivre. »

Tels sont les fruits amers de l'ignorance qui dicta les traités de Westphalie. Il est écœurant de constater que Chatham avait raison. Il ne pouvait mieux servir son pays qu'en y pratiquant l'iniquité.

Napoléon, ambitieux avant tout et flatté de s'entourer d'adhésions impériales, ne profita pas de ses chances. C'était le moment ou jamais d'écouter les vœux des Nations. Il fallait faire approuver par toute l'Europe son traité maritime avec les États-Unis, après étude et ajustement par les armateurs, banquiers, et marchands. On en serait vite arrivé à un bon Code Maritime, et la souveraineté de la Paix se serait progressivement substituée à celle de la Force.

Pitt savait que la coalition soulevée contre l'Angleterre était basée sur l'ambition personnelle de Bonaparte, donc qu'elle ne durerait pas. Avec une habileté géniale, il donna sa démission pour ne pas attirer personnellement la foudre sur l'Angleterre. Mais il continua dans l'ombre à semer l'or et à faire manœuvrer ses diplomates afin de dissoudre la coalition et d'isoler la France. Dix jours après cette démission, le 25 mars 1801, Paul I^{er}, tsar de Russie et ferme soutien de Bonaparte, était assassiné. Une campagne d'excitation avait attisé les haines de la noblesse russe contre lui.

Huit jours plus tard, les amiraux anglais Parker et Nelson canonnaient Copenhague, cœur de la quadruple alliance. Six semaines plus tard, le nouveau tsar Alexandre abandonnait le droit maritime des neutres. Ainsi fut jetée à l'eau la liberté des mers.

Pendant ce temps, Bonaparte, méconnaissant tous les principes synarchiques, commettait fautes sur fautes. Il signa un concordat avec la papauté en proclamant : « La religion catholique romaine est reconnue comme la religion du gouvernement. » Lisez : « L'État athée, dans la République athée des États, accorde droit de cité chez lui à l'empire clérical des papes. »

Considérant les évêques comme des fonctionnaires, Bonaparte précisa : « Il sera créé dix archevêchés et cinquante évêchés, dont les circonscriptions seront déterminées par le pape et par le premier consul. »

C'était ressusciter toute la querelle des investitures. Le pape ne pouvait être guidé que par le césarisme latin du Vatican. Par une bulle, il s'empressa de supprimer tous les anciens évêchés français et d'en instituer soixante nouveaux sans

[68] Le lecteur ne manquera pas de faire le parallèle avec l'action de Hitler contre le « Diktat de Versailles.

consulter Bonaparte. Ce coup d'État sans pareil dans l'histoire de l'Église était conforme à la logique du Concile de Trente et des Traités de Westphalie.

Quant au véritable Souverain Pontificat, il se trouvait scellé plus fortement que jamais dans son tombeau. Ce fut un recul de trois siècles vers la plus fâcheuse période cléricale du passé.

Bonaparte ménageait le pape parce qu'il voulait se faire sacrer empereur à Rome, et entrer ainsi dans le concert des dynasties féodales. Ce grand génie militaire, ce prodigieux esprit administratif, était un ambitieux, un despote sans foi, sans sagesse, et dépourvu de science sociale. Il est juste d'ajouter que les bibliothèques où il puisa son érudition ne contenaient pas de livres qui eussent pu lui enseigner la Synarchie[69].

La carrière de ce souverain était issue indirectement de la volonté populaire. Il écrasa cette volonté sous son imprévoyante énergie, aveuglé par son égoïsme césarien et la médiocrité spirituelle qui l'accompagne nécessairement.

Si Bonaparte avait su traiter l'Europe comme le général Hoche avait traité la Vendée et la Bretagne, frappant les tyranneaux à la tête et se conciliant le cœur du peuple par la justice, il eût fait œuvre viable au lieu de s'épuiser dans une suite d'affaires impériales que tous les rois de France avaient eu l'instinct d'éviter. Au lieu d'utiliser le dynamisme de la volonté nationale, ce tyran y substitua le sien. Il perdit ainsi sa chance d'être le premier des Européens, sans rival dans l'Histoire de la Chrétienté, créateur de l'ordre public sur tout le Continent.

L'emporocratie anglaise n'eût bientôt plus trouvé aucune armée à recruter contre lui[70]. Mais Bonaparte avait une incompréhension totale de la destinée spirituelle réservée à la patrie française et à toutes les patries d'Europe, ce qui donnait gain de cause par avance à l'emporocratie anglaise. Celle-là était bien réelle et représentait des intérêts matériels précis en face d'un impérialisme terrestre en carton pâte...

Le 18 mars 1804, Bonaparte se fit sacrer empereur sous le nom de Napoléon I^{er}. La France et l'Europe furent affligées d'une nouvelle dynastie visant à l'hérédité,

---

[69] Voyant que Bonaparte se trouvait en position d'influer sur les destinées du monde dans le sens de la Synarchie, des Initiés prirent contact avec lui pour l'orienter dans la bonne voie. Sa volonté d'agir selon son propre génie administratif et son ignorance de la tradition ésotérique firent qu'il les repoussa. Saint-Yves se borne à faire une allusion à ces entretiens, qui représentent un point d'Histoire capital.

[70] Cette hypothèse ne représente d'ailleurs qu'un rêve. Si Napoléon avait eu cette envergure, Pitt, au lieu de profiter de ses erreurs pour mettre l'Europe à feu et à sang, se serait arrangé pour le faire assassiner.

avec des solennités antiques et ridicules. Seul Paul-Louis Courier osa élever la voix en disant : « Je le croyais plus fort que cela. »

Parvenu à ce sommet illusoire, Napoléon ne demandait qu'à devenir conservateur. Mais, tandis qu'il asservissait l'Église, l'État, la Volonté nationale, et les rois qu'il avait vaincus, le gouvernement anglais poursuivait sans dévier son œuvre séculaire. Dès janvier 1805, une convention secrète entre Londres, Berlin, Vienne, et la Russie décidait de ramener la France à ses anciennes frontières. Le programme de cette coalition devint bientôt celui des peuples : se délivrer de la tyrannie de Napoléon et de ses séides.

Napoléon prêtait le flanc à cette manœuvre. D'après ses propres instructions, voici en effet comment il comprenait le Gouvernement général du Continent : « L'Europe se partage en trois grandes divisions : l'empire français, les États d'Allemagne, et l'empire russe. »
Le reste du document est à l'avenant. Il n'est pas question des nationalités, ni d'entendre leurs vœux, mais de se les partager le mieux possible pour chasser l'Angleterre du Continent.

Pitt leva en Europe une armée de 500.000 hommes contre Napoléon, en payant une livre sterling et demie par homme enrôlé. Tandis que Napoléon livrait de stériles et victorieuses batailles à cette coalition, Pitt gagnait par l'amiral Nelson la profitable bataille de Trafalgar. En mettant ainsi la flotte franco-espagnole hors de combat, il pouvait tendre et consolider son empire sur les Indes. Il mourut d'ailleurs quelques mois plus tard, mais si les hommes changent, les États restent.
Napoléon était la seule énergie capable de transformer le système européen. Malheureusement, il ne fit qu'en pousser tous les vices à l'extrême en y exerçant un empire arbitraire et personnel. En donnant à ses frères des couronnes dynastiques, et à ses généraux des principautés italiennes transmissibles héréditairement, il rétablit le système féodal de la propriété personnelle et politique des divisions territoriales. C'est ce système que Charlemagne avait toujours combattu, et que depuis six siècles les rois nationaux, d'accord avec leurs peuples, avaient eu tant de peine à supprimer.

Après chacune de ses victoires militaires, Napoléon traitait avec les dynastes, ce qui consolidait leur autorité contre lui en unissant leur cause à celle de leur nation. De plus, ce système autorisait implicitement le gouvernement de Londres à s'emparer, sans déclaration de guerre, de tous les ports et de tous les bateaux.

De 1805 à 1806, le concordat de Napoléon avec le pape porta ses fruits naturels de discorde. Napoléon voulut intervenir pour fixer certaines circonscriptions d'évêques en Italie. Le César français dit au pape : « Votre Sainteté est souveraine à Rome, mais j'en suis empereur. »

Le César clérical répondit naturellement : « Le Souverain Pontife n'a jamais reconnu et ne reconnaît pas de puissance supérieure à la sienne. » Et il fit manœuvrer son clergé comme une armée bien disciplinée en faveur du rétablissement des Bourbons. Alors Napoléon, tel un simple Otton de Germanie, fit occuper Rome.

Après Rome, ce fut au Portugal et en Espagne que Napoléon accumula les maladresses. Dès lors, la coalition menée par le gouvernement de Londres fut sûre de vaincre. Les grandes puissances européennes n'hésitèrent plus à lever des armées nationales contre le géant militaire doublé d'un nain social. Jamais Napoléon, qui aurait dû être le Christ armé des Nations, ne se douta que la morale et la justice étaient son point d'appui le plus solide. Sous ce rapport, ce génie, qui était un aigle par tant de côtés, restait aveugle. Son empire arbitraire finit par exaspérer même ses frères et ses généraux. Malgré qu'ils fussent montés sur leurs trônes grâce à lui, ils refusèrent à plusieurs reprises de se soumettre à ses plans tyranniques de blocus continental. Cela aida grandement l'Angleterre à rompre le blocus.

En effet, les souverains européens purent prendre une position démocratique en soutenant leurs revendications ethniques sous le signe de la liberté.

Après la campagne de Russie, où Napoléon perdit ses meilleures troupes, l'effondrement final de son château de cartes était certain et imminent. Il se produisit en 1814. Une dernière coalition était venue à bout de l'aigle-hibou, et Talleyrand, son ministre des Affaires étrangères, écrivait aux coalisés : « Entrez donc à Paris, vous pouvez tout oser. »

Le lecteur est prié de prêter attention au détail qui va suivre : Talleyrand conseilla aux vainqueurs de ne pas traiter avec son maître, mais avec le peu de pouvoirs publics que sa tyrannie militaire avait laissé subsister dans la Nation.

Napoléon fut capturé, puis exilé dans l'île d'Elbe, au large de l'Italie. Il réussit à s'enfuir, mais après l'épopée des Cent-Jours et Waterloo, il fut définitivement exilé à Sainte-Hélène, en plein milieu de l'Atlantique Sud. Il restera toujours grand parmi les hommes de guerre. Mais parmi les hommes d'État méritant ce nom, il est loin d'égaler Henri IV de France.
Avec Elisabeth d'Angleterre, Henri IV reste le seul souverain qui ait voulu mettre la justice au-dessus des Nations et transformer le gouvernement arbitraire de l'Europe en un gouvernement arbitral.

CHAPITRE 11 - **L'Europe au XIXe siècle**

En 1648, au Congrès de Westphalie, les généraux et les diplomates qui représentaient les nations épuisées par la guerre s'étaient partagé territoires et populations faute de savoir mieux faire. Le nonce Chigi n'avait rien eu de meilleur que cela à enseigner au nom du pape. D'autre part, les Nations elles-mêmes n'avaient pas formulé de vœux.

Quand il fallut régler le sort de Napoléon et de ses conquêtes, les représentants de huit grandes nations signèrent le traité de Paris et se réunirent en congrès à Vienne en 1814, avec de nombreuses délégations secondaires. Les huit grandes nations étaient l'Autriche, l'Espagne, la France, la Grande-Bretagne, le Portugal, la Prusse, la Russie, et la Suède. Les congressistes de Vienne n'avaient pas reçu, de la part des représentants de la religion chrétienne, d'instructions meilleures que ceux de Westphalie. Par contre, les Nations avaient hautement fait entendre leurs voix. Elles ne voulaient plus être traitées comme du bétail, mais comme des territoires géographiques habités par des volontés ethniques.

Les promesses faites à ces Nations par les souverains et les généraux qui les avaient soulevées contre Napoléon avaient été formelles et solennelles. Elles furent solennellement violées et foulées aux pieds. Les Traités de Vienne constituent donc envers le Christianisme un attentat encore plus grave que ceux de Westphalie.

L'anarchie la plus parfaite présida cette assemblée. La commission de statistique avait informé les législateurs qu'ils avaient à se partager 31.691.247 habitants. Les délégués ne purent arriver à un accord. Faute d'aboutir, l'empereur Alexandre de Russie proposa d'admettre que les puissances étaient égales et qu'on les nommerait selon l'ordre alphabétique français. Finalement, on adopta comme toujours le système de la force et de la ruse. Jamais l'ensemble des États représentés ne fut réuni en assemblée plénière. Les huit « grands » formèrent un comité central sous la présidence du prince de Metternich, ministre des Affaires étrangères d'Autriche. Ce comité fut à lui seul le véritable congrès et ne tint que des réunions secrètes semblables aux discussions des quarante voleurs dans la caverne d'Ali-Baba. Pendant ce temps, cinq rois et cinq cents princes, ministres, délégués, ou secrétaires, étaient l'objet d'une hospitalité impériale avec fêtes continuelles. La table de l'empereur d'Autriche coûtait à elle seule 300.000 francs par jour[71].

La Russie voulait s'annexer le duché de Varsovie, et la Prusse désirait la Saxe. Les armées russes et prussiennes furent maintenues sur le pied de guerre. Le 10

[71] 60.000 dollars-or de 1949.

décembre 1814, Nesselrode, délégué de la Russie, annonça au congrès que huit millions d'hommes s'armaient... pour assurer leur indépendance[72].

En riposte, une triple alliance restée secrète ligua entre elles la France vaincue, l'Angleterre, et l'Autriche, avec adhésion de la Bavière et du Wurtemberg.

Néanmoins, le chantage germano- russe réussit. La population de la Prusse fut doublée, et la Pologne fut partagée. En même temps, Metternich fut assez habile pour porter de 23 à 32 millions la population dépendant de l'empereur d'Autriche.

Castlereagh, représentant de l'Angleterre, proposa l'abolition de la traite des Nègres, mais il oubliait la traite des Chrétiens que le congrès était en train de pratiquer.

Quant aux petites souverainetés, trente-deux eurent la bourse et la vie sauves, mais quatre cents furent dévalisées et détruites, au mépris de leurs protestations et du droit divin. L'iniquité de cette action anarchique d'en haut mettait d'ailleurs les grands États en mauvaise posture morale pour se défendre ultérieurement contre les révolutions anarchiques d'en bas. Vis-à-vis de la France, le traité de 1814 fut un acte de revanche la réduisant à ses limites de 1792.

Sur ces entrefaites, Napoléon s'évada de l'île d'Elbe. On annonça la nouvelle au prince de Metternich qui donnait un bal. Elle jeta un froid. La nouvelle campagne de Napoléon dura cent jours et se termina par la bataille de Waterloo. Pendant ces cent jours, la coalition, terrifiée par ce retour offensif, prêcha le démembrement de la France. La Prusse était la plus avide. Elle demandait l'anéantissement des Français comme peuple et voulait leur enlever la Flandre, l'Alsace et la Lorraine, et une partie de la Champagne. Elle faisait circuler des cartes d'Allemagne englobant les départements français de l'Est[73].

L'empereur Alexandre de Russie s'opposa à cette politique d'anthropophages. Finalement, le traité de revanche de 1814, qui était acceptable, fut remplacé par le traité de vengeance de 1815, infiniment plus dur. Le jour de la signature, le duc de Richelieu, représentant la France, fondit en larmes et s'écria : « Je viens de signer un traité pour lequel je mériterais la peine de mort. »

Tel fut le résultat du dernier soubresaut guerrier de Napoléon. Telle est l'anarchie diplomatico-militaire de l'Europe. On voit que la compagnie de chemin de fer organisée pour provoquer des collisions de trains avait activement travaillé. Aucun

[72] On voit qu'il n'a pas fallu beaucoup d'imagination aux Russes de 1949 pour employer le même système et la même terminologie.

[73] Là encore Guillaume II et Hitler n'eurent pas besoin de beaucoup d'imagination. Ils recommencèrent exactement la même manœuvre en 1914 et en 1940.

souverain ni diplomate n'en était personnellement responsable. La faute n'en incombait qu'à un système inapte à fonctionner autrement.

Une femme russe, une mystique qui avait eu une vie sentimentale assez agitée, mais possédait une certaine influence sur le tsar, inspira au congrès un pacte appelé Sainte-Alliance, qui fut signé le 26 septembre 1815 par les dynastes de Russie, d'Autriche, et de Prusse, deux mois avant les traités politiques.

Voici l'essentiel de ce pacte.

« Au nom de la très sainte et indivisible Trinité, nous nous engageons, à la face de l'Univers, à suivre uniquement pour règle de conduite les préceptes de l'éternelle religion de notre Sauveur, à nous entendre fraternellement, et à ne nous considérer nous-mêmes que comme des délégués de la Providence pour gouverner trois branches d'une même famille. Nous confessons ainsi que la Chrétienté n'a réellement qu'un souverain, en qui se trouvent tous les trésors de l'amour, de la sagesse, et de la science infinies, c'est-à-dire Dieu, notre Souverain Sauveur Jésus-Christ, le Verbe Très Haut, la Parole de Vie. »

Louis XVIII de France signa aussi, mais l'ambassadeur d'Angleterre refusa, disant qu'il ne voyait pas le côté pratique de cette profession de foi. L'ambassadeur avait raison : les brigands qui invoquent la Madone en sortant leur revolver et en dévalisant une bijouterie restent des brigands. Le seul hommage réel à la divinité consiste à cesser le brigandage. Souverains CHEZ EUX, les dynastes sont brigands ENTRE EUX tant qu'il n'existe pas de juridiction AU-DESSUS D'EUX, c'est-à-dire tant qu'ils ne subordonnent pas leur Pouvoir à une Autorité.

L'avènement du Règne de Dieu sur la terre exige que la Religion virtuelle du Christ, qui existe individuellement, soit aussi constituée collectivement, c'est-à-dire socialement, par des délégués qui soient spirituellement d'accord.

Ces délégués sont-ils le roi de Prusse, le tsar de Russie, et l'empereur d'Autriche ? Nullement. Les Souverains n'ont pas l'Autorité, la responsabilité première. Celle-ci appartient à leurs supérieurs, les évêques et pasteurs de toutes les communions européennes exerçant RÉELLEMENT leur fonction, et cessant de se traiter entre eux d'hérétiques, de schismatiques, et d'ennemis. Il y a profanation de la part des souverains de la Sainte-Alliance à oser se dire les *délégués de la Providence*.

La seule affirmation exacte dans le Pacte est la suivante : La Chrétienté n'a pas d'autre souverain réel que Dieu. Mais Dieu, dans les Sociétés sans institutions capables d'assurer en permanence son action, reste un principe abstrait sans force organique ni sociale.

Par contre, même si les délégués des Nations ne croient pas en Dieu, ils peuvent établir un excellent gouvernement synarchique de l'Europe, à force de sagesse, de science, ou tout simplement de bon sens accompagné d'une certaine loyauté.

La Sainte-Alliance reste malgré tout un mea culpa, un aveu honorable de la part de ceux qui l'ont signée, bien qu'elle ne pût avoir qu'une seule conséquence pratique : la recrudescence du despotisme. Car je répète que les souverains représentent le Pouvoir et n'ont aucune qualité fonctionnelle pour représenter l'Autorité.

Les diplomates savent bien que le droit divin des monarques est une comédie, puisque les souverains se traitent entre eux comme des sauvages.

Seulement, la méconnaissance de toute loi divine porte en elle-même sa sanction. La hache révolutionnaire frappera les racines des arbres dynastiques, tant qu'ils ne seront pas religieusement et socialement greffés. Puissent les Gouvernants de l'Europe entière commencer la greffe avant que la chute des arbres ne les ait écrasés !

En attendant, les Traités de Vienne perpétuaient le système de la collision diplomatico-militaire et la Loi de la Force, qui règne impitoyablement sur les gouvernants et ne sommeille que pendant qu'elle digère.

Les signataires de la Sainte-Alliance furent peut-être sincères, mais ils manquèrent de la science la plus élémentaire en croyant que la morale politique était modifiée parce qu'ils venaient de signer un traité brutal doublé d'une alliance mystique. Sans intelligence spirituelle, le sentiment religieux s'abaisse et verse forcément dans les passions et les instincts dominateurs qui l'asservissent à la politique. L'histoire de la papauté et de la révolution de 1789 nous l'ont assez prouvé.

La Sainte-Alliance passa donc à côté de tous les problèmes européens sans les résoudre. Rassuré par cette capucinade, Pie VII se renferma dans son sectarisme clérical. Quant aux souverains prépondérants, ils retombèrent dans une réaction clérico-latine semblable en essence à celle de Philippe II et de Charles-Quint, et abattirent sur les Nations de nouveaux instruments de mort.

Le roi d'Angleterre n'ayant pas signé le pacte, ce fut l'empereur de Russie qui prit la tête du mouvement. Le pape en profita pour développer l'influence des Jésuites en Russie. En même temps, la Société biblique de Londres créait deux succursales dans l'empire des tsars, la Société biblique russe et la Société biblique des Cosaques.

Quant au gouvernement anglais, il répandit sur toute l'Europe l'esprit de ses institutions parlementaires, cependant non viables sur le Continent. C'était pour lui une diversion comme une autre pour occuper les souverains aux dépens des

nations, et vaquer tranquillement, en liberté et en sécurité, à la profitable politique de son emporocratie.

En 1818, le Congrès d'Aix-la-Chapelle régla le sort de la France. Démembrée du dehors, terrorisée intérieurement par une monarchie cléricale, elle était provisoirement paralysée.
En 1819, ce fut le tour de la patrie allemande. Oubliant toutes les promesses de liberté faites en 1813, le congrès de Carlsbad assura la prépondérance de Frédéric-Guillaume de Prusse sur ses voisins allemands.

La Franc-Maçonnerie et le Tugendbund répondirent à ces conspirations d'en haut par des conciliabules d'en bas, en réclamant par journaux, livres, discours, et universités les constitutions promises. Metternich répondit par censure, police, perquisitions, prison, et exil.

Le souffle de liberté se répandit jusqu'en Espagne, au Portugal, et en Italie. Les « délégués de la Providence » répondirent en réunissant le Congrès de Laybach en 1821. Ils y traitèrent ces trois pays comme ils avaient traité la France et l'Allemagne. Ce n'était plus le pape qui envoyait des excommunications aux individus, mais le tsar qui en envoyait aux peuples. L’autocratie sous prétexte sacerdotal avait succédé à l'impérialisme clérical, mais la conspiration contre la Chrétienté ne changeait pas de nature.

Le Grand Turc ne voulut pas rester en arrière dans cet assaut de despotisme. Les peuples balkaniques s'agitaient et se soulevaient. Le sultan leur répondit pendant les fêtes de Pâques en 1821. Le patriarche de Constantinople fut arraché à l'autel et pendu ; trois métropolites et huit évêques furent égorgés. C'était le moment ou jamais pour le tsar Alexandre de se révéler « le délégué de la Providence ». Mais sous la pression de Metternich, il laissa ces crimes impunis et se borna à envoyer des notes diplomatiques à la Turquie. Il était prisonnier du système diplomatico-militaire de l'Europe, comme tous les souverains grands ou petits.

Tel Louis XIV, Alexandre termina l'œuvre libérale de sa jeunesse par une réaction cléricale. En 1825, à la suite de certains avertissements mystérieux de la Société du Midi, il partit pour Taganrog où il mourut empoisonné.

L'empereur clérical du Saint-Siège ne pouvait rester en retard de despotisme sur la Sainte-Alliance et le Grand Turc. Deux ans après la révolution de 1830 qui avait jeté bas son lieutenant français Louis XVIII, Léon XII montait sur le trône du Vatican. Il était un saint. Mais comme sa fonction était césarienne, toutes les armes lui furent bonnes, inquisition, cachots, guillotine, etc. Plein de déférence pour Metternich et les carbonari d'en haut, il extermina dévotement les carbonari d'en bas.

C'est en Espagne que cette politique du Saint-Siège persista le plus longtemps[74]. Le 30 décembre 1861, un certain Manuel Matomaros fut condamné à sept ans de galères, à la déchéance civile perpétuelle, et à la confiscation de tous ses biens pour avoir été trouvé porteur d'une traduction de la Bible en espagnol.

Nous avons vu que de 1818 à 1822 la Sainte-Alliance réunit quatre congrès en quatre ans. L'expérience de ce genre d'activité prouve que l'alliance de plusieurs gouvernements personnels accable despotiquement la vie des nations. Elle forme un ensemble gouvernemental anarchique où la force brutale seule fait loi. Les petites et moyennes puissances sont exclues, comme si le pouvoir dans chaque pays n'appartenait qu'aux champions de boxe qui auraient écrasé le nez des plus faibles qu'eux. Mais s'il surgit entre les grandes puissances une question litigieuse, il ne leur reste pas d'autre juridiction d'appel que la guerre.

De même que l'empire d'Autriche, l'empire musulman des Turcs ne se maintenait que par la ruse, la violence, et la complicité de certains gouvernements. Il dominait dans les Balkans, mais à cause de la différence de religion, cette domination était encore moins supportable qu'ailleurs. Quand la Grèce se révolta, l'opinion publique européenne se passionna pour elle. Cela mit fin à la Sainte-Alliance, et les congrès ultérieurs redevinrent ce qu'ils avaient toujours été, des armistices entre belligérants.

Un protocole anglo-russe du 26 mars 1826 invita le Grand Turc à libérer la Grèce. Mahmoud répondit qu'il était le souverain légitime des Grecs. Ses collègues en « légitimité » ripostèrent en démolissant sa flotte à Navarin, le 20 octobre 1827. Exaspéré, Mahmoud proclama la guerre sainte. Le tsar Nicolas s'empressa de lui répondre tout aussi saintement en lui enlevant des territoires à l'embouchure du Danube et au Sud du Caucase. Ce succès moscovite incita aussitôt l'Angleterre à chercher une armée continentale qui pût tomber sur la Russie.

À cet effet, elle se rapprocha de 1’Autriche. Pendant ce temps, la Prusse guettait l'Allemagne, et la France songeait à la rive gauche du Rhin.

Dans ce formidable imbroglio, on peut discerner une opposition fondamentale anglo-russe. Toutes les puissances sont amenées à se ranger dans l'un des deux camps. L'Angleterre et la Russie sont seules à conserver une liberté de manœuvre apparemment illimitée[75], l'une à l'Ouest, l'autre à l'Est.

---

[74] Un siècle plus tard, au moment où j'écris, elle n'a pas varié dans son principe et bien peu dans son application.

[75] L'épidémie guerrière s'étant propagée jusqu'à ceinturer le monde, cette situation est changée. Les Anglo-Saxons et les Russes se retrouvent face à face sur un second front constitué par le méridien du Japon. Mais l'opposition subsiste sur le premier.

Au moment de l'Histoire que nous observons (deuxième quart du XIX^{e} siècle) l'Angleterre occupe un demi-cercle de stations militaires autour de la Russie. Héligoland commande le détroit du Sund. Gibraltar, Malte, et les îles Ioniennes commandent la Méditerranée. L'Île de Karak, occupée en 1838, commande la Perse. Enfin Aden, les Indes, Singapour, Hong-Kong, et d'autres stations s'échelonnent jusqu'au Nord de la Chine.

Or, la Russie tend de son côté à devenir une puissance emporocratique[76] de premier ordre.

L'opposition anglo-russe se retrouve donc partout, et les Nations au voisinage desquelles le front de contact s'établit constituent les facteurs secondaires de la diplomatie anglaise.

Prenons comme champ d'observation l'Asie centrale, où l'expérience est plus nette, parce qu'en Asie il n'y a pas d'opinion publique qu'il faille encenser avant de la violer.

L'Afghanistan a toujours été considéré par les conquérants asiatiques comme la clef stratégique des Indes. Or, il existe sur la frontière de la Perse et de l'Afghanistan une oasis fertile appelée Hérat, qui est elle-même la clef de l'Afghanistan. Depuis la fin du XVIII^{e} siècle, Hérat était une sorte de dépendance féodale de la Perse. En 1837, à la mort du shah, le caïd de l'Hérat et d'autres chefs locaux se soulevèrent contre son successeur Mohammed Mirza. Malgré l'exiguïté de ce territoire et son grand éloignement des frontières de la Russie et de l'Inde, les gouvernements anglais et russe en vinrent presque à une guerre pour soutenir les droits, l'un du caïd, l'autre du shah. Je ne ferai pas au lecteur l'injure de supposer que le comte Nesselrode ou lord Palmerston aient été mus par un enthousiasme candide pour le droit des peuples opprimés quand, à propos de 1’Hérat, ils abattirent avec une furieuse passion les cartes de leur jeu diplomatique.

Soutenu par le tsar, le shah projeta de conquérir l'Hérat et de s'avancer vers la Chine, où une armée russe devait le rejoindre au printemps 1838. Les Anglais forcèrent le tsar à lever le siège de l'Hérat, en opérant une diversion dans le golfe Persique. Une manœuvre similaire se répéta en 1856.

En 1844, dans le Caucase, les Russes furent obligés d'aligner 200.000 soldats, rien que pour contrebattre les insurrections suscitées par les Anglais.

Dans leur duel asiatico-européen, les gouvernements anglais et russe se conforment d'ailleurs strictement à la double loi de ruse et de violence qui régit toutes les Nations d'Europe depuis les Traités de Westphalie, où cette loi nous fut infligée pour plusieurs siècles par Chigi, le nonce du pape. D'ailleurs l'Angleterre et

[76] Je rappelle que ce mot caractérise un empire influencé par ses associations économiques.

la Russie n'étaient pas représentées au congrès westphalien, de sorte qu'on ne peut même pas leur imputer la responsabilité première de cet état de choses.

En Europe, ce système est constamment enveloppé de prétextes où les mots de légalité, légitimité, droit des gens, ordre, autorité, principes, occupent ou endorment l'esprit public, pendant que la guerre occulte suit son cours. En Asie, au contraire, sa brutalité féroce s'y montre toute nue.

Les deux gouvernements rivaux d'Angleterre et de Russie en arrivèrent à une telle égalité d'influence en Perse qu'ils furent obligés d'exercer en commun leur protectorat sur ce malheureux pays. Ils finirent par désigner d'un commun accord le successeur de Mohammed Mirza. En 1852, ils furent obligés d'agir de même en Danemark et en Slesvig-Holstein.

En 1853, c'est la Turquie qui devint le champ de bataille actif. À force d'argent, de ruse, et d'habileté, l'Angleterre parvint à isoler diplomatiquement la Russie et à fomenter contre elle une coalition incluant la France et l'Autriche. Tout cela pour conserver une des serrures de sa chaîne de sûreté autour de la Russie et de l'Asie.

À l'avenir, sauf changement radical dans les principes de gouvernement, les guerres continueront à déchirer tous les traités, jusqu'à ce que l'Asie, l'Afrique, et l'Amérique, entraînées dans cet inqualifiable système européen, s'en servent à leur tour pour broyer l'Europe.

Le Congrès de Paris du 25 février 1856 porta au comble les vices de tous les congrès précédents[77]. Angleterre, Autriche, France, Prusse, Russie, Sardaigne, et Turquie, signèrent la paix le 30 mars. Il serait plus exact de dire que les germes de guerre à venir furent rédigés devant les notaires diplomatiques de la manière suivante :

1° La Russie renonçait à se mêler des affaires danubiennes. (Autrement dit : la bataille diplomatique allait recommencer de plus belle dans les Balkans.)
2° Une commission des signataires devait assurer la libre navigation sur le Danube. (Autrement dit : exclusion des petits États danubiens dans les décisions à prendre à leur sujet.)
3° La Mer Noire serait neutre et interdite aux navires de guerre. On n'y créerait pas d'arsenaux. (Autrement dit : la Russie ne pourrait ni se défendre au Sud, ni couper la route anglaise des Indes par la Méditerranée.)
4° Les puissances ne devront pas s'immiscer dans les rapports du Sultan de Turquie avec ses sujets non musulmans. (Autrement dit : les Chrétiens de l'empire turc auraient le sultan pour pape, et la Chrétienté n'aurait rien à y voir.)

[77] Les traités qui suivirent les guerres de 1914 et 1939 réussirent cependant à être encore plus nocifs.

Ce traité est un des plus antieuropéens qui aient jamais été signés. Il obligeait la Russie à lutter de nouveau contre l'Angleterre pour reprendre les positions perdues. À cet effet, la Russie laissa à la Prusse toute liberté de manœuvre au Nord, au Sud, et à l'Ouest. La Prusse n'avait pas besoin de beaucoup d'encouragements pour se lancer dans la guerre, dont on a dit que c'était son industrie nationale. En 1864 elle écrasa le Danemark. En 1866 elle battit l'Autriche et prit pied sur le Danube. Les deux serrures anglaises du Sund et des Dardanelles se trouvaient ainsi menacées.

Enfin, en 1870, la Prusse envahit la France et conquit par le prince de Bismarck une situation militaire et diplomatique prépondérante en Europe[78].

Seuls une Constitution sociale et un Gouvernement général européens peuvent mettre fin à cette anarchie.

En face de ces événements, les Nations européennes divisées ou opprimées recherchèrent soit leur unité nationale, soit un pacte avec leurs dynastes. Ces pactes se traduisirent en général par la mise en vigueur d'institutions parlementaires. Il ne s'agissait nullement là d'une révolution philosophique semblable à celle de 1789, mais d'un réflexe vital des nations opprimées cherchant à vivre sans savoir ce qui les en empêchait. Elles croyaient leurs dirigeants nantis d'un pouvoir social et d'une liberté d'action qu'ils n'avaient pas. Elles ignoraient absolument l'essence et l'esprit du Gouvernement général de l'Europe. Comme conséquence de cette ignorance, le militarisme ne tarda pas à se faire sentir partout, et Nicolas de Russie fut le dictateur de ce mouvement. Il empêcha le roi de Prusse d'accepter la couronne impériale d'Allemagne, et intervint avec ses armées sur le Danube.

L'Angleterre, voyant le tsar vainqueur, voulut jouer son jeu continental contre lui et soutint les ambitions de Louis Bonaparte. Celui-ci devint empereur des Français sous le nom de Napoléon III et fit occuper Rome pour donner satisfaction aux évêques. C'était nécessaire pour équilibrer militairement l'Autriche, qui occupait la Lombardie et Venise, tandis que la Russie occupait le royaume de Naples.

On sent bien que cet ensemble d'intrigues n'avait pas pour but de démembrer l'Italie. Les papes s'en étaient chargés depuis longtemps. Il s'agissait d'une force naturelle supérieure à toutes les nations en jeu. Cette force les contraignait d'agir ainsi, parce qu'il n'y avait pas d'Autorité dont le respect s'imposât en Europe. Les trois panacées que les docteurs de la politique offrent toujours au choix des

[78] L'Angleterre, forcée de réagir, ne pouvait désormais que s'allier à la France et déchaîner la guerre contre l'Allemagne. C'est ce qu'elle fit en 1914 et en 1939. Dès lors, toute l'Amérique fut entraînée, sans rien y comprendre, dans les conséquences des Traités de Westphalie. Elle ne sait pas encore qu'aucune de ces deux guerres n'aurait eu lieu si le pape avait réellement exercé le Souverain Pontificat de la race blanche.

nations malades — monarchie despotique, monarchie constitutionnelle, et république — se révélèrent une fois de plus comme des remèdes chimériques. Aucun de ces docteurs ne fit le diagnostic réel de la maladie.

Je citerai ici un dernier exemple précis des procédés que les souverains sont obligés d'employer pour arriver à leurs fins sur le continent européen, tant que la Synarchie n'y sera pas instituée. Il s'agit de la manière dont la Prusse acquit en Europe sa situation prépondérante. La méthode à suivre fut indiquée par un ancien secrétaire d'ambassade prussienne, le docteur Kombst, dans un mémorandum qu'il publia en 1835 aussitôt qu'il eut pris sa retraite. Ce document causa une certaine sensation en son temps. En voici l'analyse sommaire.

« La politique prussienne doit s'abstenir en apparence d'exercer une action directe sur les États secondaires d'Allemagne. Son influence doit être d'autant plus effective qu'elle sera indirecte. En voici les moyens.

« À Dresde, capitale du petit royaume de Saxe, il faut former un parti d'agitation en faveur de l'annexion à la Prusse.

« Parmi les petits États allemands, il est élémentaire d'entretenir perpétuellement des querelles.

« Ils prendront l'habitude de soumettre leurs différends à l'Autriche et à la Prusse.

« La Prusse doit en profiter pour éclipser l'Autriche avec ostentation, en s'opposant de temps en temps à quelque décision bien impopulaire de l'Autriche.

« II faut représenter la Prusse comme la puissance allemande par excellence, la plus libérale, la plus éclairée, la championne de la guerre de l'indépendance contre Napoléon.

« Au catholicisme romain de la France, il faut opposer les bienfaits du protestantisme. Aux formes démagogiques du gouvernement français, il faut opposer la sagesse d'une administration où tous les fonctionnaires se verront ouvrir une carrière conforme à leurs talents et à leurs capacités.

« Le royaume de Wurtemberg pourrait concurrencer la Prusse dans ce programme, car il possède les mêmes avantages, mais en plus il est paré de la séduction d'un parlement. Pour écarter cette concurrence, il faut ramener le Wurtemberg à l'absolutisme, ce à quoi le prince Metternich est tout disposé à nous aider.

« Quant au jeu contre le cercle anglo-russe, il faut le jouer en deux coups, d'abord contre le Danemark, et ensuite contre l'Autriche[79]. »

Quand Bismarck voulut réaliser la première partie de ce programme, les Nations européennes furent circonvenues par des manœuvres diplomatiques. Par suite de l'opposition de leurs intérêts, elles s'abstinrent d'intervenir. L'Angleterre et la papauté voyaient d'ailleurs toujours d'un bon œil la guerre sur le Continent, puisque la guerre leur était nécessaire pour maintenir leurs impérialismes respectifs.

Seule la reine de Hollande vit le péril et écrivit le 18 juillet 1865 à Napoléon III : « Vous vous faites d'étranges illusions. Vous laissez détruire les faibles. Vous permettez à votre plus proche voisin d'accroître outre mesure son insolence et sa brutalité. Je regrette que vous ne compreniez pas le danger d'une puissante Allemagne et d'une puissante Italie, parce que vous me croyez intéressée à la question. Telle est cependant la vérité que vous reconnaîtrez plus tard. »

La faute première de Napoléon III ne fut nullement de favoriser l'unité de l'Allemagne et de l'Italie, puisque l'Histoire européenne tendait depuis mille ans, avec une force irrésistible, à constituer des nationalités partout où il y en avait les éléments. De même que Napoléon Ier, il ne comprit pas la nature du Gouvernement général de l'Europe, et voulut s'y implanter en dynaste (1).

La conspiration anarchique des puissances militaires prépondérantes et l'oligarchie des cabinets européens se jouèrent donc de Napoléon III aussi inéluctablement mais bien plus facilement qu'elles ne s'étaient jouées de Napoléon I^{er}. Napoléon III fut un souverain honnête et philanthrope. Mais du point de vue qui nous occupe, il fut la victime de ses qualités bien plus que de ses défauts.

Sous ce rapport, toute l'histoire monarchique de l'Europe est un immense enseignement légué à son avenir, monarchique ou non.

L'impérialisme clérical des papes a fait figure de loup et a perpétuellement tenté de dévorer les brebis qu'il devait soi-disant paître. Tant qu'il a eu les dents assez longues pour étrangler les agneaux, il n'a pas laissé vivre la moindre petite église, depuis les provinces baltiques jusqu'aux Ariens d'Espagne, depuis l'orthodoxie grecque jusqu'aux églises protestantes. Depuis que le Gouvernement général de

[79] Tout ce programme fut suivi à la lettre par Bismarck. Hitler le poussa à l'extrême en 1940 quand il essaya de séparer l'Angleterre de la Russie en fermant militairement tous les passages possibles sur le méridien allant du Cap Nord à Tripoli. On remarquera que Hitler ne réussit à fermer qu'une partie du méridien, laissant ouverts à ses extrémités l'Océan Arctique et l'Afrique Equatoriale.

.

l'Europe à troqué sa forme impériale[80] contre la forme républicaine, le césarisme clérical, jadis représenté aux traités de Westphalie par le nonce Chigi, n'a fait que croître en ruse et en voracité. Les deux glaives de Boniface VIII sont devenus quatre ou cinq coutelas gigantesques et les canons de l'église romaine se sont transformés en une artillerie capable de trouer la planète. Cette organisation quasi sidérale hache la chair humaine par millions de vies, broie les territoires, engloutit l'or par centaines de milliards, et rumine perpétuellement des spoliations continentales et coloniales.

La seule loi publique laissée à l'Europe par le Congrès de Westphalie est d'assassiner pour voler. Dans toutes les grandes nations du Continent, les conséquences en sont les mêmes.

Au dehors, tous les ministres des Affaires étrangères doivent gouverner tyranniquement en se renseignant par quelques milliers d'espions.

A l'intérieur, tous les départements d'État doivent céder le pas au ministère de la Guerre. Tout l'organisme social, clergé, magistrature, économie, doit être politiquement étranglé et asservi par un fonctionnarisme homogène contribuant à accroître le potentiel de guerre.

Les qualités des souverains ou des présidents n'ont rien à faire dans ces rapports fonctionnels. Les premiers ministres craignent bien davantage les vertus de leurs maîtres que leurs vices. Toute tendance humanitaire internationale est punie par la chute de la nation qui s'y adonne. Si je voulais énumérer les conséquences secondaires de cet état de choses, il me faudrait un volume pour chaque pays. D'ailleurs, chaque pays peut trouver chez lui un citoyen capable d'écrire ce volume.

Avec la rigueur scientifique des principes qui m'ont inspiré, je pourrais facilement décrire la marche quasi certaine des prochaines collisions entre États d'Europe, mais je crois inutile de soulever aujourd'hui ce voile[81].

On accorde généralement une trop grande importance à la personnalité des ministres et des chefs d'État dans le déroulement des faits. Les malheurs publics proviennent du jeu de lois parfois difficiles à saisir, mais qui dépassent toujours les individus. C'est pourquoi je ne me suis pas attardé à critiquer les hommes. Je me suis attaché exclusivement à l'analyse de leurs fonctions et des plans sur lesquels elles s'exercent. Dans ce formidable problème, les mêmes personnes en fonctions

[80] Jadis basée comme on le sait sur l'empire d'Occident, ayant son centre en Germanie, et opposée à l'empire d'Orient.

[81] Les soixante-sept ans écoulés depuis 1882 se sont chargés de le soulever. Quant aux collisions postérieures à 1949, j'essayerai dans la troisième partie de cet ouvrage de les décrire à l'avance et de montrer comment on pourrait les éviter.

souveraines peuvent aussi facilement servir le bien que le mal. Tout dépend de la manière dont les rapports de fonctions sont établis.

Avec une bonne constitution européenne, les pires individus seront forcément de bons souverains. Avec la constitution actuelle, les meilleurs souverains sont forcément victimes ou agents du mal. Ce mal n'est inhérent à aucune forme politique. C'est un reliquat féodal au passé, forçant les États à subordonner leur vie organique à un mauvais système de relations.

Malgré la barbarie de ce système, la résurrection des nationalités a pu s'accomplir, et le Christianisme diffus dans l'opinion publique a été assez fort jusqu'ici pour freiner la catastrophe définitive. Mais il ne faut pas croire que cela puisse durer indéfiniment. Ou bien le Gouvernement général continuera ses erreurs, et alors il fera partout le jeu final d'une liquidation révolutionnaire, ou bien les États auront enfin l'intelligence d'établir entre eux des Lois intergouvernementales chrétiennes, juridiques, et sociales, et dès cet instant, on pourra redevenir optimiste pour l'avenir.

En étudiant attentivement l'Histoire de la Chrétienté européenne, on constate que le voile cachant cet avenir se déchire peu à peu et laisse apparaître des buts en concordance avec les principes de Jésus-Christ.

Les Nations sont maintenant bien constituées à l'intérieur de leurs frontières[82]. Si l'Europe n'en profite pas bientôt pour couronner cette œuvre par un Gouvernement général synarchique, cette opportunité s'évanouira. Les cadres nationaux seront brutalement brisés, et les guerres de races se rallumeront avec un égorgement mutuel des Slaves, des Germains, et des Latins. Les grandes et petites nations, les grandes et petites dynasties seront foulées aux pieds, pêle-mêle, au profit ultérieur des Musulmans, des Chinois, et des Américains.

On sait que toute action provoque une réaction. Les germes des pires révolutions sont donc à l'œuvre dans toutes les grandes puissances, parce que l'anarchie des gouvernements ne laisse pas les forces sociales se développer en liberté à l'intérieur de chaque nation.

Cette anarchie ne peut que gouverner militairement et par fonctionnarisme, ce qui entraîne la dissociation des volontés et la destruction de l'État social.

Alors surviennent les révolutionnaires destructeurs, qui voient l'obstacle à la liberté dans les gouvernements nationaux, alors que cet obstacle vient du manque de liens juridiques et de rapports fonctionnels entre les États. Il est cruel d'encourager ces révolutionnaires, car s'ils affaiblissent leur gouvernement, ils l'exposent à une

[82] Saint-Yves n'a pas signalé ici qu'une Nation manquait encore en 1882 dans le concert de la Chrétienté. C'est celle qui devait établir sa capitale en Palestine.

défaite militaire. Mais d'autre part, si leur gouvernement pressent le danger, il serre les freins, réprime violemment la liberté par sa police, et tue la nation en l'écrasant par la politique, le fonctionnarisme, et la corruption.

Un Gouvernement général régulier de l'Europe permettrait à celle-ci d'atteindre le magnifique développement civilisateur réservé à la Chrétienté. Il est parfaitement possible d'établir un tel Gouvernement, puisque l'Histoire nous en montre une esquisse aux États-Unis.

Dans ce pays, toutes nos races blanches, les Celtes, les Germains, les Anglo-Saxons, les Scandinaves, les Latins, toutes nos nationalités, Angleterre, Allemagne, France, Suède, Italie, Espagne, Pologne, etc. se trouvent représentées. Elles y coudoient les Israélites, ainsi que toutes les races asiatiques et africaines. Tous vivent en paix grâce à une constitution pourtant fort imparfaite, mais qui est une œuvre de liberté plus forte que tous nos gouvernements européens. On n'imaginerait même plus une guerre entre la Pennsylvanie et le Texas, puisqu'il existe au-dessus de ces deux États un gouvernement chargé de l'arbitrage. Cependant, quand la lutte armée fut nécessaire, elle fut entreprise contre une minorité dissidente aussi bien et même mieux que nous ne l'eussions fait en Europe. La guerre de Sécession en est témoin.

Si l'Amérique du Nord a été mentionnée, ce n'est nullement pour admirer sans réserve toutes ses institutions, qui sont extrêmement défectueuses[83], incomplètes, et pour ainsi dire à l'état naissant. C'était simplement pour faire ressortir la puissance de la liberté.

L'Europe est assise sur d'autres plans historiques. Elle doit être organisée d'une manière infiniment plus savante et forte, parce que les éléments à associer n'y sont pas les mêmes. Ils sont plus complexes. Le problème des langues y joue son rôle. Il faut tenir compte des éléments religieux, politiques, et emporocratiques de notre Continent. Mais tout indique à ses souverains qu'il faut reprendre l'œuvre européenne de Henri IV et d'Elisabeth d'Angleterre, avec les modifications imposées par les progrès accomplis depuis lors.

CHAPITRE 12 – **Conclusion - Synarchie européenne**

Pour fonder le Gouvernement général de l'Europe et le faire passer de la loi de la jungle, où il est, à l'État social où il devrait être, trois institutions distinctes sont nécessaires. Voici les noms de ces trois organes sociaux correspondant à la triple vie religieuse, politique, et économique des peuples :

[83] En particulier le recours aux élections pour choisir les juges est une des fausses notes les plus discordantes du concert politique américain.

1° Conseil européen des Églises nationales ;
2° Conseil européen des États nationaux ;
3° Conseil européen des Communes nationales.

Le premier conseil doit représenter la vie religieuse et intellectuelle, c'est-à-dire la Sagesse et la Science.
Le second doit représenter la vie politique et juridique, c'est-à-dire l'Équité et la Justice.
Le troisième doit représenter la vie économique, c'est-à-dire la Civilisation et le Travail.

Leur ordre hiérarchique est celui que j'ai donné, mais pour fonder ces organes, il faut procéder en sens contraire et commencer par la base.

I.— Conseil des Communes.

Le mot Communes est employé ici dans son sens scientifique, indépendamment des doctrines fausses et des instincts révolutionnaires engendrés par les maux politiques. Londres, Paris, Bruxelles, La Haye, Stockholm, et toutes les capitales européennes sont les grandes Communes, les Cités-Mères, les grands centres de la vie civile et de la Civilisation. Ce sont ces Capitales qu'il s'agit d'associer dans un Conseil européen, en prenant leur vie économique comme base. C'est le seul moyen de les lier à la paix publique et de les rendre à leur double rôle, national et universel.

Ce rôle réel des Capitales est si considérable dans chaque pays qu'il représente à lui seul la synthèse des intérêts nationaux. Nulle politique ne devrait donc pouvoir s'exercer sans les consulter, ni sans en recevoir l'indispensable contrôle, une sage et précise pondération, et par suite une garantie pratique de stabilité et d'obédience. Au lieu de cela, les Cités-Mères du Continent sont le foyer de la centralisation militaire d'où chaque État accable la vie nationale au dedans pour la risquer au dehors.

C'est pourquoi toutes les grandes Capitales sont aussi des foyers révolutionnaires qui s'éteindraient spontanément si les gouvernements osaient entreprendre la première création que je propose. L'association des Grandes Communes d'Europe doit aboutir au désarmement, à la neutralité, et à la liberté des Capitales. C'est la base fondamentale de l'EMPIRE EUROPÉEN DE LA CIVILISATION.

Le Conseil des Communes d'Europe pourrait être recruté comme suit : dans chaque Capitale, des conseillers seraient nommés par une assemblée des financiers, industriels, agriculteurs, négociants, syndicats ouvriers, chambres de commerce, et associations corporatives libres. Le Conseil se réunirait à chaque

session dans une Capitale différente. Sa compétence embrasserait les questions suivantes : Monnaies, Banque, Commerce, Industrie, Agriculture, Main-d'œuvre, Communications et Transports, Postes, Douanes, Consulats, Colonies. La présidence appartiendrait au chef de l'État où se réunirait le congrès.

Les voeux du congrès seraient transformés en lois après avoir été examinés parles deux autres conseils, celui des États (Conseil judiciaire et exécutif) et celui des Églises (Conseil de l'Enseignement). Le Conseil des Communes ne s'occuperait que des rapports économiques internationaux, à l'exclusion des questions nationales.

Les gouvernements objecteront que l'on susciterait ainsi une puissance qui se dresserait au-dessus d'eux. Je répondrai qu'ils sont actuellement régis par une Constitution qui les domine despotiquement et qui s'appelle l'Équilibre européen. C'est une loi d'animalité pure, digne de la jungle. Les chefs d'État, dans leurs rapports mutuels, sont prisonniers de ce système féodal que la Synarchie est seule capable de briser. C'est pourquoi un malaise général travaille toutes les nations et la révolution monte partout sous diverses formes à l'assaut des gouvernements, qui ne peuvent se défendre ni par l'esclavage (républiques pures) ni par la mort (monarchies pures) parce que le sentiment chrétien, diffus chez leurs subordonnés, ne le leur permet plus.

La première étape de toute révolution arrache aux souverains des libertés constitutionnelles. La seconde les dépossède du gouvernement. Mais la révolution est incapable de bâtir. Le seul vrai moyen de défense des chefs d'État consiste à subordonner leur rôle militaire à leur magistrature de droit commun, autrement dit à subordonner leur Pouvoir à une Autorité, en se faisant les initiateurs de la réforme proposée.

Souverains, les demi-mesures vous perdent et vous perdront de plus en plus. C'est dans la vie économique de vos peuples que vous devez rechercher les fondements exacts de l'édifice européen à construire. Si vous vous faites les mandataires de ces intérêts généraux, vous formerez instantanément un contrepoids à la politique insensée de Guerre ou de Révolution. Celle-ci sera forcée de s'arrêter et de se subordonner à votre Magistrature suprême. Vous deviendrez inviolables dans vos capitales neutralisées. Vous représenterez des FONCTIONS essentielles dans un gouvernement européen impersonnel, puisant sa vie dans les réalités contemporaines les plus inébranlables.

Cependant, votre mission est plus haute et plus grande encore. Sur la base de la vie économique, vous devez élever le Conseil des États européens.

II. — Conseil des États.

Par le mot État, j'entends l'organisme hiérarchique et impersonnel des pouvoirs publics. Cet organisme est aujourd'hui à peu près le même dans toutes les nations d'Europe, plus ou moins mitigé, sauf en Russie, par un compromis constitutionnel entre le chef de l'État et la Nation.

Or, ces constitutions sont des irréalités dangereuses. Elles sont vouées au viol si les gouvernants sont forts, et à l'assaut révolutionnaire des gouvernés si les gouvernants sont faibles. Dans ces États armés jusqu'à l'épuisement, ni l'énergie du chef ni la volonté du peuple ne peuvent se manifester, puisque par nature, par essence, elles ne peuvent pas se déléguer.

Toute loi devient un prétexte à batailles politiques. La politique n'est plus conçue que comme un jeu d'appétits et de passions au détriment des intérêts nationaux. Les ministères sont forcés de tomber sans pouvoir être remplacés par de meilleurs, et de courber la volonté nationale sous les nécessités écrasantes de l'état de siège européen.

Nous venons de voir comment cet état de siège peut cesser par la création du Conseil européen des Communes. Nous allons préciser le rôle du Conseil européen des États, rôle purement politique cette fois, dans le sens juridique du mot.

Pour son recrutement, chaque Capitale nommerait des conseillers élus par tout le corps de la Magistrature nationale. L'objet des délibérations du Conseil embrasserait les questions internationales suivantes : Droit public, Code de la Civilisation, Justice internationale, Révision des Traités, Réforme de la Diplomatie, Colonisation, Frontières, Droit maritime.
Le Conseil des États prendrait pour base de ses premiers travaux le droit civil romain et les traités politiques actuellement en vigueur, en considérant chaque nation librement confédérée comme une personne morale.

Ce Conseil aurait pour membres délibérants les ministres de la Justice, de l'Intérieur, et des Affaires étrangères de chaque nation. Il élaborerait une Constitution européenne qui ne serait transformée en loi qu'après avoir été approuvée par le Conseil des Communes et le Conseil des Églises.

Les diplomates et les hommes de guerre pourront se croire lésés par cette organisation, ou l'estimer nuisible au patriotisme. Je répondrai ici aux diplomates : Votre fonction européenne est une fonction de ruse au service de la violence militaire. Les traités ne sont pas votre œuvre. Vous les avez toujours écrits sous la dictée des généraux victorieux. Vous savez mieux que personne qu'il n'y a ni droit public ni Gouvernement général en Europe, où les peuples sont régis par la loi de

la jungle. L'idée qu'un congrès diplomatique puisse fonder la paix vous paraît naïve et vous fait sourire. Mais vous oubliez que cette anarchie supra-gouvernementale de la Force primant le Droit est une autorisation donnée d'en haut aux foules de manifester leur force brutale. C'est pourquoi je vous engage à ne pas repousser a priori l'arche que je vous bâtis, car le déluge est proche et ses signes se voient partout.

Vous ne perdrez rien à être transformés en Magistrats européens. Exécuteurs d'un code réel, vous ne serez plus la Cour d'appel impuissante du carnage féodal, mais la plus haute expression du Droit subordonnant la Force à la Loi.

Quant à vous, hommes de guerre, c'est par vous que les dynasties ont partout fondé l'État en domptant les anarchies féodales. Vous avez été l'incarnation même du courage de la Patrie et de sa foi en elle-même. Aujourd'hui, les nations européennes sont constituées. Toutes ont reçu en héritage la pratique gouvernementale de l'ancienne civilisation romaine, doublée de la communion morale dans l'Évangile de Jésus-Christ.

La première condition du patriotisme est de ne pas tuer la Patrie. Il faut désarmer, mais seulement progressivement, à mesure que la Synarchie se constitue. Il faut conserver une force militaire pour trois raisons : l'exécution intérieure des lois nationales, le maintien d'une force de sanction pour les décisions européennes, et l'établissement d'une force susceptible d'imposer la loi de paix aux nations extra-européennes. Dans l'usage de cette force, le rôle des hommes de guerre commencera enfin de s'exercer d'une manière juridique et sociale.

III. — Conseil des Églises.

Il reste à indiquer comment les intérêts scientifiques, intellectuels, et religieux doivent être constitués et représentés dans le Gouvernement général de la Chrétienté européenne. Ils ne peuvent l'être que par la totalité des corps enseignants de chaque nation, réunis professionnellement à l'intérieur de chacune d'elles. Cette universalité englobe tous les organes d'enseignement, Universités laïques, Académies, Instituts, Écoles spéciales, Arts, Sciences, et tous les Cultes reconnus par la loi civile, Franc-Maçonnerie comprise.

Le domaine scientifique s'étend depuis la minéralogie, la botanique, la médecine, l'astronomie, etc. jusqu'à la sociologie, l'anthropologie, la théologie, et englobe aussi les sciences divines de l'ontologie et de la cosmogonie.

Le représentant général de l'Enseignement prendrait rang de Primat dans chaque pays. Il peut aussi bien être un homme d'Église qu'un savant comme Pasteur, pourvu qu'il soit librement choisi par les corps enseignants comme le plus qualifié

pour les représenter. Toutefois, la science religieuse étant la plus haute et la plus profonde, le Primat ne sera bien qualifié pour son rôle que s'il est compétent en matière de Chrétienté. Le Conseil européen des Enseignements nationaux, c'est-à-dire les Églises nationales si l'on comprend le mot Église dans son sens large d'assemblée enseignante, serait formé par les délégués de chaque nation. Parmi ces délégués figureraient le Primat, le Ministre de l'Instruction publique et le Ministre de la Guerre. Je dis bien le Ministre de la Guerre, comme chef d'écoles spéciales, parce que c'est désormais à la science et à la sagesse seules qu'il appartient d'être armées.

Le Président de ce Conseil serait ou bien le Souverain Pontife européen (exerçant sa fonction réelle) ou bien le Primat du pays, lieu de la réunion.

Le Conseil s'occuperait des questions suivantes : Cultes, Universités, Collèges sacerdotaux, laïques, ou militaires, Sacre des Souverains, Attribution des dignités européennes, Canons des sciences, des arts, et des métiers, Recherche et sélection des valeurs humaines, Missions savantes et religieuses, Initiatives en vue de conjurer les maux sociaux tels que misère, ignorance, sectarisme, révolutions, réactions, barbarie, invasions, Attitude vis-à-vis des lieux saints et des autres continents.

Le Conseil de l'Enseignement représenterait l'Autorité. Ses propositions auraient à être approuvées par les deux autres Conseils, et réciproquement.

Le Pouvoir exécutif n'appartiendrait qu'aux trois Conseils réunis, le Conseil des Communes et le Conseil des États sollicitant la permission d'agir, et le Conseil de l'Enseignement autorisant le passage à l'action.

Les catholiques romains soulèveront naturellement l'objection suivante : « Le pape est notre souverain infaillible. Nous formons avec lui cette unité hiérarchique qu'est l'Église catholique. Nous ne pouvons siéger avec des schismatiques, hérétiques, luthériens, calvinistes, orthodoxes, rabbins juifs ou francs-maçons, à moins qu ils ne se soumettent au pape et à ses dogmes. Quant aux membres des corps savants, où serait la limite d'admission ? Faudrait-il aller jusqu'aux spirites et aux athées ?

Voici ma réponse. Je vous ai démontré, historiquement, que dans l'Église universelle le pape n'a jamais pu exercer la Théocratie ni le Souverain Pontificat, parce qu'il est la tête hiérarchique du clergé latin. Il ne peut exercer que la monarchie impériale, politique, et temporelle de ce clergé sectarisé. Il a dû se subordonner à vos conciles et aux chapelles qui en découlent. Vous confondez les *formes* de votre culte avec la Religion de Jésus-Christ. Vos dogmes résultent de votes républicains. Ils sont immobilisés et isolés de la source politique dont ils sortaient. L'Histoire vous démontre les conséquences de vos confusions de plans. Elle vous fait voir les fonctions sacerdotales asservies à la politique. Les consé-

quences en ont été les schismes, d'abord entre l'Église grecque et l'Église latine, puis la scission protestante, et enfin les tentatives de nationalisation des Églises par les États. Quant aux nonces et aux légats du Saint-Siège, ils sont les représentants de la diplomatie impériale du Vatican, tolérés par les gouvernements au même titre que les ambassadeurs du Grand Turc ou du Mikado.

A Rome même, je vénère le pape comme Souverain Pontife POSSIBLE de l'Église universelle à constituer, mais je ne reconnais pas l'autorité du César clérical du clergé latin. A ces deux fonctions, l'une possible, l'autre réelle, s'ajoutent dans une confusion complète les fonctions d'évêque de Rome et de Primat d'Italie. Le principe des nationalités force le gouvernement italien à subordonner tout, y compris son Primat, à la loi commune de la Nation. Les excommunications n'y peuvent rien, sinon de prouver que l'esprit de tolérance est du côté du roi d'Italie, comme il l'était autrefois du côté du sage Théodoric.

La poussée des faits indique qu'il faut sortir de cette situation par la grande porte, celle de la vraie Religion. La Cosmogonie de Moïse, Jésus-Christ, l'Évangile, le Décalogue, le pouvoir de consécration des évêques, voilà le fonds religieux sur lequel l'entente doit se faire dans la Chrétienté.

J'ai le courage de vous le dire, à vous catholiques. Ayez le courage et la foi de le comprendre. Que diriez-vous si aujourd'hui on soumettait au suffrage universel la géométrie d'Euclide, la table des logarithmes ou les lois de la chimie ? C'est pourtant ainsi que vos dogmes ont été votés sous 1’influence des conciles et des empereurs absolus de Byzance. Laissez les sciences divines se développer aussi librement que les sciences humaines. La Religion de Jésus-Christ sera loin d'y perdre.

Si une Église en excommunie une autre et lui jette la pierre, elle fait elle-même œuvre de schisme et d'hérésie. Si une Église veut s'élever au-dessus des autres, elle prépare son propre abaissement.

Jésus n'a érigé en dogme que l'Unité de Dieu et l'Unité du Genre Humain. S'il a dit qu'il était fils de Dieu, il a dit également : « Vous êtes tous des dieux. » Si vos dogmes divisent la Chrétienté, abrogez-les au nom du Christianisme, car ce qui divise les Chrétiens ne procède pas de Christ. Le savant et 1’artiste font partie de l'Universelle Église aussi bien que vos sacerdoces. Si la Franc-Maçonnerie admet fraternellement tous les hommes sans distinction, depuis le prince de Galles jusqu'aux parias de l'Inde, elle est plus universelle, plus catholique que vous. Prenez garde que les Israélites n'accomplissent un jour à votre place les promesses des deux Testaments. Craignez de subir le Jugement dernier quand l'Europe entière vous dira : Vous étiez l'Unité possible. Qu'en avez-vous fait ? Qu'avez-vous fait de moi?

Quelques-uns d'entre vous entrevoient la réalité et se demandent ce que deviendra la papauté. Il appartient à tous les Primats nationaux d'Europe de statuer sur cette question. En vertu du dogme d'infaillibilité, le pape est libre de leur parler comme bon lui semble. S'il leur parle dans l'esprit de ce livre, ce ne sont certes pas les Protestants qui feront la sourde oreille.

J'affirme aussi qu'une force sociale comme celle des Israélites, même éparse, ne doit pas être laissée errante à l'abandon. Il faut l'intégrer dans la loi de paix que j'ai indiquée. J'ai de très fortes raisons pour parler ainsi. Israël est un majeur rallié à l'Empire de la Civilisation. L'Islam est un mineur armé contre cet Empire. Il faut offrir au premier la jouissance régulière de son droit. II faut lier le second, de gré ou de force, à la paix chrétienne en Afrique et en Asie.

SYNARCHIES NATIONALES

Le Gouvernement général anthropophage de l'Europe pèse sur chaque Nation de la manière suivante.

1° Par l'armée permanente entretenue contre l'Europe.
2° Par les finances que cette armée engloutit.
3° Par la centralisation militaire forcée des gouvernements.
4° Par l'étouffement culturel correspondant.
5° Par les déchirements sectaires de classes et de partis.
6° Par la division entre la conscience nationale chrétienne et l'instinct national païen.
7° Par la Révolution, incapable de construire même quand elle triomphe.

La cause première de cette situation désastreuse réside dans le recours à la violence féodale pour régler les différends entre nations. Or, il s'agit aujourd'hui de créer un ordre social européen. On ne le créera pas sans puissance créatrice, et cette puissance n'est contenue dans aucun programme politique. Elle ne réside que dans la Théocratie, seul gouvernement véritablement social.

Cette Théocratie doit émaner de nos nations mêmes, et s'appuyer sur les trois Conseils européens que j'ai décrits. Elle formera ainsi un gouvernement général purement scientifique dont le nom caractéristique est la SYNARCHIE. Au sein de chaque Nation, les conséquences en seront exactement inverses de celles des Traités de Westphalie, sous la loi desquels nous continuons de saigner. Une douzaine d'États politiques, appartenant à une demi-douzaine de races différentes, que les lois animales poussent à s'entre-dévorer dans un espace restreint, ne désarmeront jamais pour faire plaisir à une politique quelconque. Ils ne peuvent s'associer que pour deux motifs puissants : la science et la religion chrétiennes d'une part, l'intérêt général économique d'autre part.

La SYNARCHIE EUROPÉENNE aura donc partout comme conséquence les SYNARCHIES NATIONALES. Au lieu de se heurter dans un dualisme insoluble entre gouvernants et gouvernés, les intérêts nationaux se sélectionneront au sein de trois Conseils. L'antagonisme ne sera plus possible, car l'un des Conseils sera toujours là pour arbitrer le dualisme des deux autres et empêcher la désunion.

Si le mot Théocratie vous effraye encore, c'est que vous n'avez pas bien compris sa signification. Relisez ce que j'ai osé dire[84] de l'Histoire de l'Église et de la papauté. Vous verrez que la politique est seule responsable de tous nos maux. Relisez alors mes conclusions et consultez votre conscience. Vous comprendrez que j'ai interrogé l'Esprit social du Christianisme à travers l'Histoire, et qu'il vous parle par mes écrits. Je n'ai pas eu d'autre passion que celle du Règne de Dieu dans l'Humanité.

***

Je rappelle que *Mission des Souverains* fut le premier des cinq volumes des Missions publiés par Saint-Yves d'Alveydre. Il parut en 1882, très peu d'années après que Saint-Yves eut reçu du pape le titre de marquis d'Alveydre. A l'appui des idées qu'il exposait, Saint-Yves effectua plusieurs démarches auprès des souverains européens de l'époque, et ces démarches ne passèrent pas inaperçues des milieux pontificaux. Le lecteur se demandera quelle fut la réaction du Vatican envers un fils très catholique qu'il venait d'honorer publiquement, et auquel il n'y avait rien d'autre à reprocher que d'avoir dit la vérité. Cette réaction se traduit par une très caractéristique censure de silence. L'Église romaine n'avait en face d'elle qu'un homme et des paroles de vérité. Un jour ou l'autre l'homme mourrait, mais l'Église lui survivrait et saurait bien continuer de présenter la vérité à sa propre manière.

Le mot d'ordre fut lancé de traiter les idées de Saint-Yves comme celles de la Franc-Maçonnerie, où elles avaient trouvé un écho très profond. Or, chacun sait que les Francs-Maçons sont considérés comme hérétiques par l'Église romaine. La censure ecclésiastique joua au point que le nom de Saint-Yves fut passé sous silence même dans les dictionnaires encyclopédiques français. Ce nom fut réellement oublié dès 1900, au point qu'il n'y a pas un Français sur mille qui le connaisse, pas un sur dix mille qui soupçonne la valeur de l'œuvre de Saint-Yves, et pas un étranger sur cent mille qui ait entendu parler de lui. Telle est la puissance de censure que l'Église romaine est capable de mettre en œuvre.
Mais la vérité est difficile à étouffer complètement. Les bibliothèques publiques sont là, et d'autre part les chercheurs de lumière sont guidés de génération en

[84] L'audace de Saint-Yves dénote en effet un très grand courage de là part d'un catholique. Mais quand nous étudierons l'Histoire du milieu du XX^e^ siècle après deux guerres mondiales, il nous faudra enfoncer le bistouri encore plus profondément dans la plaie.

génération par les Initiés, afin que le flambeau de la vraie science religieuse ne s'éteigne jamais tout à fait, en attendant l'heure où il reprendra son plein éclat sous l'influence rénovatrice d'un grand Maître.

Entre temps, la flamme a été entretenue par Saint-Yves. Il reste à étudier *Mission des Ouvriers*, *Mission des Juifs*, et *Mission de l'Inde* pour avoir un aperçu complet de son œuvre.

Pour offrir au lecteur une sorte d'entracte et le laisser respirer un peu en dehors de l'atmosphère si dense des faits historiques, l'analyse de *Mission des Ouvriers* va être faite sous une forme entièrement différente de la manière dont Saint-Yves l'a présentée.

Paris, le 22 juin 1949.

LIVRE V - **Mission des Ouvriers**

Saint-Yves a publié *Mission des Ouvriers* en 1883. Si je résumais ce petit livre de soixante pages en me servant des termes de l'auteur, je serais amené à répéter les notions fondamentales exposées dans *Mission des Français* et *Mission des Souverains*. C'est pourquoi je me permets de présenter *Mission des Ouvriers* sous une forme personnelle, tout en respectant l'esprit de Saint-Yves et en partageant son amour pour tous les membres du corps social.

Définissons d'abord le mot. J'entends par ouvrier toute personne qui s'occupe professionnellement d'un travail manuel. J'exclus donc les professionnels du travail intellectuel, mais j'inclus les artistes tels que peintres et sculpteurs, qui manient la matière physique.

Quelle est, dans sa plus haute acception, la mission des ouvriers ? C'est de construire matériellement sur terre un cadre de beauté, d'agrément, et de confort permettant à la civilisation de se développer. Les ouvriers représentent donc le système musculaire du corps social, lequel comporte par ailleurs un système cérébral conscient et un système neuro-végétatif inconscient. Pour que le corps social manifeste la santé, ces trois systèmes doivent fonctionner simultanément en parfaite harmonie. Aucun ne peut se passer des autres, sous peine de mort sociale. Chacun a sa tâche bien spécialisée, mais les ouvriers sont les plus nombreux, et leur œuvre seule est physiquement *visible*.

Le monde contemporain, basé sur le suffrage politique multitudinaire et les conceptions matérialistes, a naturellement tendance à attribuer aux ouvriers une importance supérieure à celle des membres des deux autres grandes fonctions sociales, l'Enseignement et la Justice. Même au sein de la troisième grande fonction, celle de l'Économie, les politiciens poussent la main-d'œuvre à estimer son activité comme supérieure aux autres fonctions économiques, finances, agriculture, commerce, et industrie.

Alors se trouve vérifiée la morale de la célèbre fable de La Fontaine intitulée Les Membres et l'Estomac, que je reproduis partiellement ci-dessous :

De travailler pour lui[85] les membres se lassant
Chacun d'eux résolut de vivre en gentilhomme
Sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaster.
Il faudrait, disaient-ils, sans nous qu'il vécût d'air.
Nous suons, nous peinons comme bête de somme
Et pour qui ? Pour lui seul. Nous n'en profitons pas.

[85] Pour Gaster, l'estomac.

Notre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas.
Chômons. C'est un métier qu'il veut nous faire apprendre.
Ainsi dit, ainsi fail. Les mains cessent de prendre,
Le bras d'agir, les jambes de marcher.
Tous dirent à Gaster qu'il en allât chercher.
Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent.
Bientôt les pauvres gens tombèrent en langueur.
Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur.
Chaque membre en souffrit. Les forces se perdirent.
Par ce moyen les mutins virent [
Que celui qu'ils croyaient oisif et paresseux
A l'intérêt commun contribuait plus qu'eux.

Je rappelle que La Fontaine était un initié, et que les paroles des initiés reflètent toujours des idées plus profondes qu'il n'apparaît au premier abord.

Ainsi la fable ci-dessus n'est pas un simple amusement pour enfants. Elle comporte un épisode historique vécu. Lorsque les ouvriers romains se réfugièrent sur le Mont Aventin en 493 avant J.-C., alléguant qu'ils ne voulaient plus travailler pour le Sénat, le consul Ménénius Agrippa les harangua en leur racontant l'anecdote des Membres et de l'Estomac. Son discours fut compris, et provoqua la réconciliation du peuple avec le Sénat, au moins pour un certain temps.

En cherchant à approfondir encore cet épisode, on s'aperçoit qu'il met en jeu toute la hiérarchie des fonctions sociales, inextricablement enchevêtrées pour quiconque les examine superficiellement, mais parfaitement claires pour quiconque les étudie comme un chirurgien étudie l'anatomie. Ces fonctions existent dans les sociétés humaines avec autant de précision que les fonctions ouvrières ou royales dans une ruche ou dans une termitière. Aucune fonction ne peut se prétendre seule indispensable ni se gonfler à l'excès au détriment des autres, sans provoquer une maladie sociale pouvant aller jusqu'à la mort de la Société. Je m'empresse d'ajouter à la décharge des ouvriers que s'ils ne connaissent pas ces mécanismes, c'est parce qu'ils ont été volontairement tenus dans l'ignorance par des usurpateurs fonctionnels intéressés, dont le rôle et les méthodes seront exposés dans la troisième partie de ce volume.

Je souhaite de tout mon cœur que les ouvriers finissent par comprendre La Fontaine, Saint-Yves d'Alveydre, et les autres vrais amis du genre humain. Alors ils seront aussi sages que ce coq dont je puise l'histoire dans les Mille et Une Nuits[86], et aucun renard ne sera assez malin pour les croquer.

Le coq en question... mais je laisse la parole au docteur Mardrus, dont la traduction conserve à cette histoire persane tout son charme.

[86] 795e et 796e nuit».

***

L'INVITATION A LA PAIX UNIVERSELLE

Parmi ses volailles mâles, un vénérable cheikh possédait un grand et merveilleux Coq doué de vigilance, de sagesse et d'expérience dans les affaires du monde. Et ce Coq était plein de justice et d'attention pour ses épouses, et remplissait ses devoirs auprès d'elles avec autant de zèle que d'impartialité, afin de ne pas laisser la jalousie entrer dans leurs cœurs et l'animosité dans leurs regards. Et son maître l'avait appelé Voix-de-1'Aurore.

Or un jour Voix-de-1'Aurore sortit visiter les terres de la ferme. Entraîné plus loin qu'il n'eût voulu par ses trouvailles et ses recherches, il se vit à un moment donné isolé dans un endroit sauvage où il n'apercevait plus aucun être familier.

Tandis qu'il prenait ses dispositions pour revenir sur ses pas, son regard tomba sur un Renard qui courait vers lui à grandes enjambées. Il trembla pour sa vie, tourna le dos à son ennemi, prit son élan de toute la force de ses ailes étendues, et gagna le sommet d'un mur en ruines où le Renard ne pouvait l'atteindre en aucune manière.

Voyant qu'il était impossible de grimper jusqu'au volatile de son désir, le Renard leva la tête vers le Coq et lui dit : « La paix sur toi, ô mon frère, ô charmant camarade. » Mais Voix-de-1'Aurore ne lui rendit pas son salam et ne voulut même pas le regarder.

Le Renard reprit : « Sache donc, ô mon frère, que le sultan des animaux, qui est le seigneur Lion, et le sultan des oiseaux, qui est le seigneur Aigle, ont rassemblé auprès d'eux toutes les bêtes de la création et ont proclamé que désormais sur toute la terre habitable la sécurité, la fraternité et la paix devaient régner en maîtres, que l'oubli devait effacer les vieilles inimitiés et les haines de race, et que le bonheur général et individuel était le but vers lequel devaient tendre tous les efforts. Et ils décidèrent que quiconque transgresserait cet état de choses serait traduit sans retard devant le tribunal suprême, jugé, et condamné sans recours. Et c'est moi en vérité qui suis le représentant et le chargé de pouvoirs de nos seigneurs. C'est pourquoi je t'ai abordé tout à l'heure avec les paroles de l'amitié. »

Mais le Coq continuait à regarder au loin d'un air indifférent avec des yeux arrondis et vagues. Et le Renard, dont le cœur brûlait du désir de broyer délicieusement cette proie, reprit : « O mon frère, pourquoi ne veux-tu pas m'honorer d'une réponse, moi qui suis l'émissaire de notre sultan le Lion et de notre sultan l'Aigle ?

Si tu persistes dans ton silence, tu tomberas sous le coup de la nouvelle loi, qui est inexorable pour établir la paix universelle, même au risque de faire égorger la moitié des vivants. »

Alors le Coq, inclinant la tête de côté, abaissa le regard de son œil droit vers le Renard et lui dit : « En vérité, ô mon frère, je t'honore en mon cœur comme le chargé de pouvoirs de notre sultan l'Aigle. Si je ne te répondais pas, c'est que j'étais fort troublé de ce que je voyais et continue de voir au loin. » Et le Renard demanda : « Rien de grave, j'espère, ni de calamiteux ? » Et le Coq dit : « En vérité, je vois un nuage de poussière s'élevant et dans l'air une bande de faucons de chasse en cercle tournoyant. »

A ces paroles, le Renard se prit à trembler et demanda : «Et sur le sol, ne vois-tu rien courir ? » Et le Coq fixa longuement son regard sur l'horizon et finit par dire : « Oui, je vois quelque chose qui court à quatre jambes sur le sol, haut sur pattes, long, mince, avec une tête fine et pointue. Et ce quelque chose s'approche rapidement de notre côté..» Et le Renard, tremblant de tous ses membres, demanda : « N'est-ce point un lévrier, ô mon frère ? Qu'Allah nous protège ! » Et le Coq dit : « Je ne sais si c'est un lévrier, car je n'en ai jamais vu, mais je crois bien que c'est un chien, ô beau visage. »

Lorsque le Renard eut entendu ces mots, il s'écria : « Je suis obligé de prendre congé de toi. » Et, tournant le dos au Coq, il livra ses jambes au vent en se fiant à la Mère-de-la-Sûreté. Et le Coq lui cria : « Hé, là mon frère, je descends, pourquoi ne m'attends-tu pas ? » Et le Renard dit : « C'est que j'ai une grande antipathie pour le chien lévrier, qui n'est ni de mes amis ni de mes relations. » Et le Coq reprit : « Mais, ô visage de bénédiction, ne m'as-tu pas dit à l'instant que tu venais proclamer le décret de paix universelle ? » Et le Renard répondit de fort loin : « Oui certes, mon frère Coq, mais ce lévrier entremetteur — qu'Allah le maudisse ! — s'était abstenu d'aller au Congrès, et sa race n'y avait pas envoyé de représentant. C'est pourquoi il y a toujours inimitié entre ma race et la sienne, et aversion entre mon individu et le sien. »

Et le Renard disparut au loin, et le Coq échappa de la sorte aux dents de son ennemi grâce à sa finesse et à sa sagacité. Et il se hâta de regagner sa ferme en glorifiant Allah pour l'avoir ramené en sécurité, et il s'empressa de raconter à ses épouses et à ses voisins le bon tour qu'il venait de jouer à leur ennemi héréditaire.

Les Français ont pris pour symbole national le coq gaulois. Malheureusement, les ouvriers français n'ont pas fait preuve de la même sagacité que le coq persan de l'histoire. Ils sont tombés dans la plupart des pièges dressés par les renards politiques.

Les ouvriers et les hommes d'affaires du monde blanc tout entier en ont d'ailleurs fait autant, et il y a une bonne raison à cela, c'est qu'ils n'ont pas aperçu d'autres

refuges. Le coq persan avait au moins la ferme de son maître pour se mettre à l'abri. Nos populations contemporaines n'ont pas d'abri. Elles devraient en avoir un dans les institutions nationales de Justice et d'Enseignement. Mais les fonctions correspondantes sont usurpées depuis si longtemps que le public se demande s'il n'y a pas là une malédiction avec laquelle il faille nécessairement vivre.

Jusqu'à ce que Saint-Yves eût donné la formule de la Synarchie, c'est-à-dire de la symbiose fonctionnelle des grandes activités humaines dans le domaine de l'Économie, de la Justice, et de l'Enseignement, l'attitude du public résultait de l'ignorance. Elle était donc naturelle. Mais maintenant elle ne l'est plus, et je ne puis que répéter aux ouvriers comme aux patrons, et à tous les Français, les conclusions de la dernière page de Mission des Ouvriers.
Dixit Saint-Yves : La Synarchie intérieure et exclusivement nationale est, pour les ouvriers comme pour tous, la seule institution pratique et profitable. Seule elle peut rendre aux ouvriers leurs vrais moyens d'affranchissement : Science, Justice, et Richesse.

Quel est le parti qui peut aujourd'hui présenter un pareil programme, offrant à tous les nationaux de pareils avantages, de pareilles garanties ? Aucun.

Quel est le parti qui ne puisse pas se rallier à la Synarchie et y retrouver tout entière la vie de tous, réassociés en pleine liberté ? Aucun.

Quel est le parti qui peut prétendre réunir les autres à lui par la domination et le fonctionnarisme, sans entasser des montagnes de cadavres, faire couler des fleuves de sang, crouler lui-même tôt ou tard dans l'émeute, et continuer à faire rouler la Patrie vers l'abîme à travers réactions et révolutions ? Aucun.

La Synarchie n'est donc pas un parti politique. Elle est le seul parti national à prendre par tous les partis à la fois. Être Synarchiste, c'est être absolument libre dans une Patrie scientifiquement gouvernée et gérée par une triple chambre professionnelle, sérieuse, travaillant pour tous en plein soleil, au vu et au su de tous, au gré et au profit de tous.

Addit l'auteur : Les ouvriers recherchent le bonheur, dans le sens où on l'entend communément. Ils ne peuvent évidemment pas le trouver dans les augmentations de salaires nominaux, les luttes de classes, les grèves, et les revendications continuelles, ni dans la soumission aveugle à des techniciens de l'exploitation politique des masses
Il leur faut la certitude intérieure de collaborer personnellement aux grandes œuvres de la civilisation, selon leurs capacités. Il leur faut également le sentiment qu'ils sont traités avec justice et que leurs enfants pourront recevoir un enseignement leur permettant de s'élever sur l'échelle sociale, si à l'a suite d'examens réguliers, ils sont reconnus aptes à remplir des fonctions d'un autre ordre.

Seule la Synarchie peut leur ouvrir ce chemin du bonheur. Nous allons voir dans *Mission des Juifs* qu'il ne s'agit pas d'un rêve, mais d'une réalité qui a existé pendant plusieurs millénaires.

Paris, le 9 juillet 1949.

LIVRE VI - **Mission des Juifs**

Dans ce livre extraordinaire qui n'est pas écrit pour le grand public, Saint-Yves établit la liaison entre le passé préhistorique et le passé historique. Le mot préhistorique évoque généralement chez nos contemporains l'idée de l'homme des cavernes. Il ne s'agit pas du tout de cela, mais des civilisations antérieures à l'époque d'Abraham, qui ne font pas partie de l'histoire enseignée dans les Universités. Cela n'empêche nullement qu'elles aient été supérieures en beaucoup de points à nos civilisations modernes. Le lien de cette préhistoire avec notre histoire a été établi par le peuple juif, qui nous a transmis la tradition ésotérique du passé par sa loi, ses prophètes, et ses écrits. Grâce à ce peuple et au Messie, l'âme humaine a pu s'élever d'un degré sur la grande spirale de l'évolution.

Le rôle des Juifs ne s'est pas terminé avec leur dispersion après la mort de Jésus-Christ. Reprenant la méthode que j'ai employée pour *Mission des Français* et *Mission des Souverains*, je vais analyser chapitre par chapitre *Mission des Juifs*, le troisième livre majeur de Saint-Yves d'Alveydre. Cette analyse sera plus fragmentaire que les précédentes, car je serai obligé de passer sous silence de longs passages tout entiers pour éviter d'élargir démesurément le cadre du présent ouvrage.

AVANT-PROPOS

Ma parole, dit Saint-Yves, a pour *substratum* à peu près tout ce qui a été écrit ou pensé dans le monde entier. Je laisserai entrevoir la Tradition ésotérique judéo-chrétienne dans la mesure nécessaire au but que je poursuis : réconciliation de la Science et de la Religion, rapprochement des Corps enseignants religieux et civils, distinction de l'Autorité et du Pouvoir, limitation de la politique par trois pouvoirs sociaux et spéciaux.

CHAPITRE I^{er} - **La Science moderne et l'Ancien Testament**

Lorsqu'on étudie l'origine physique de l'Homme sur la Terre, on se trouve en face de conceptions diverses se heurtant au point de former l'un des principaux obstacles à l'unité actuelle de l'esprit humain et à la synthèse des sciences. Cette contradiction capitale déchire complètement l'autorité de l'enseignement moderne.

La science matérialiste contemporaine se trouve d'accord avec les savants religieux de tous les sanctuaires antiques du signe FÉMININ, c'est-à-dire

appartenant à la tradition IONIENNE opposée à la tradition DORIENNE de Moïse. On sait que cette tradition ionienne fut instaurée après le schisme d'Irshou et transmise par les Yonijas de l'Inde, dont le symbole était la Colombe. Elle enseigne que l'homme est apparu sur plusieurs continents successifs, non parfait, mais aussi imparfait que possible. Il était sauvage, presque muet, anthropophage, voisin de l'animalité, entouré de chiens géants, d'éléphants colossaux, etc., et n'avait d'autres alliés sur cette Terre que ses propres congénères. Pourtant, l'homme était alors en principe ce qu'il est aujourd'hui en plein développement, perfectible jusqu'à la Perfection même.

Je spécifie bien que ces notions se rapportent aux origines physiques de l'homme, et non à son Principe spirituel cosmogonique, qui y est diamétralement opposé.

En face de cette conception pseudo-scientifique se dresse l'interprétation enfantine de la Genèse comprise selon la lettre, telle qu'on la répète depuis des siècles. L'homme a été créé parfait dans un jardin édénique. Une femme a été tirée d'une de ses côtes pendant son sommeil, et ils ont d'abord mené une vie insouciante. Leur paradis était orné de deux arbres inconnus de tous les botanistes et habité par un reptile parlant[87] venu empoisonner l'existence de cet honnête et primitif ménage.

Contre cette interprétation matérielle donnée à la Genèse par les églises, les synagogues, et les mosquées, l'esprit scientifique universitaire monte à l'attaque avec de terribles armes de précision auxquelles les théologiens continuent à opposer des tubes de verre et des projectiles de papier mâché. Il faudrait au contraire qu'ils emploient la même conscience intellectuelle et morale que les savants naturalistes, pour réaccorder à lui-même l'Enseignement général, c'est-à-dire l'Autorité même sur cette terre.

Au lieu de cela, les directeurs de conscience disent : « N'approfondissez pas, de peur de perdre votre foi par l'examen. »

Pas bien solide, alors, cette foi ?

Les penseurs scientifiques répondent avec saint Thomas d'Aquin : « La foi est le courage de l'esprit, qui s'élance résolument devant lui, certain de trouver la vérité. »

Élançons-nous donc courageusement dans la grande bataille des idées, avec la certitude que notre foi, secondée par notre intelligence, nous amènera à comprendre les divins fondateurs de notre société et de notre religion, Moïse et Jésus-Christ.

[87] Un serpent à sornettes, dit Saint-Yves.

Or, il appartient aux laïques d'avoir ce courage, tant que les religieux, frappés de sommeil et d'impuissance pour diverses raisons, ne savent pas soulever le voile qui leur dérobe la science incommensurable renfermée dans les cinquante chapitres du Pentateuque, et restituée au monde par Jésus.

La conscience troublée des multitudes considère attentivement la lutte des deux fractions de l'Enseignement, traduite au dehors par l'antagonisme politique sectaire des naturalistes d'une part et des sacerdotes d'autre part, les premiers poussant à la République nominale, les seconds à la Monarchie personnelle, et tous deux, sans le savoir, au Césarisme.

La masse se porte confusément vers ceux qu'elle croit être les plus forts, d'où la tendance instinctive à des expédients perpétuels, décorés du nom d'opportunisme. Tel est le plus grave problème de notre temps. C'est du fond de cette Diarchie de l'intelligence humaine que découlent toutes les Anarchies.

Il ne faut pas croire qu'une antinomie aussi profonde puisse être résolue par des moyens superficiels. La Science Totale est nécessaire pour y parvenir, et par là nous entendons l'ensemble de toutes les sciences, hiérarchisées et synthétisées dans le domaine visible et dans le domaine invisible.

Cette synthèse est loin d'être facile. Elle nécessite, de la part de ceux qui la tentent, non seulement une grande ouverture d'intelligence, mais une large tolérance de cœur et de caractère.

Si Moïse et Jésus n'avaient pas suffisamment armé la Chrétienté pour la grande bataille idéologique à venir, il y a longtemps que notre Société aurait cessé d'exister et se serait réorganisée autour d'un autre culte. C'est là que gît l'erreur profonde de ceux qui, au nom du doute philosophique, n'ont vu que le côté rationnel des questions sociales, sans apercevoir leur aspect biologique. Partie de cette source d'idées superficielle, l'école encyclopédique en a fait un torrent, et la Révolution de 1789 un déluge qui a tout englouti, espérant rebâtir sur une table rase par voie d'expériences et d'instinct.

Mais rien ne peut remplacer la science synthétique intégrale[88], et la révolution n'a abouti qu'à un sectarisme plus grossier et plus déprimant que l'ancien. L'Université est devenue la base de ce nouveau sectarisme, la nouvelle Bastille que l'alliance de la science et de la religion doit utiliser à des fins déterminées.

[88] Par exemple, il se peut qu'en ceinturant la terre d'un réseau ferroviaire, les hommes aient modifié des courants telluriques dont l'existence était nécessaire à leur équilibre. La science de ces courants est inconnue des constructeurs de chemins de fer, de sorte qu'ils ne se posent même pas la question synthétique de savoir si, dans l'ensemble, ils ont bien ou mal fait.

Dès l'instant où les intelligences ne veulent plus être éclairées que d'en bas, et ne considèrent la vérité que sous ses formes tangibles, elles se rallient au principe IONIEN. Elles devraient alors pousser la logique jusqu'au bout, changer radicalement la Société, mettre partout l'homme au second plan et la femme au premier, comme à l'origine de la race celtique et du culte druidique. Elles ne devraient plus invoquer le Père, mais la Mère.

Or, cela ne s'est pas fait, parce que Moïse n'était ni un ignorant ni un imposteur, que Jésus invoquait le Père, et que la tradition judéo-chrétienne était chargée de transmettre aux générations futures la tradition DORIENNE, qui comporte l'égalité absolue des deux sexes dans tous les domaines et la prédominance du côté invisible de la Nature sur son côté visible.

Avant d'approfondir cette mission, passons rapidement en revue les connaissances actuelles de la race blanche.

CHAPITRE 2 - **Essence et Substance de l'Univers**

Les deux mots Essence et Substance résument le parallélisme des deux aspects de la science. L'essence se rapporte au monde intelligible, immatériel, et la substance au monde avec lequel nous prenons contact par nos cinq sens.

Tout le côté Essence et Vie de l'univers et des êtres est absolument ignoré de la science moderne, tandis qu'une grande partie du côté Substance est étudiée avec une précision et une minutie extrêmes. La réflexion mentale qui accompagne cette étude a perpétuellement besoin de redresser et de dominer les perceptions sensorielles, et d'en provoquer sans cesse de nouvelles pour dépasser continuellement les bornes imposées par nos organes physiques à la radiation illimitée de notre volonté.

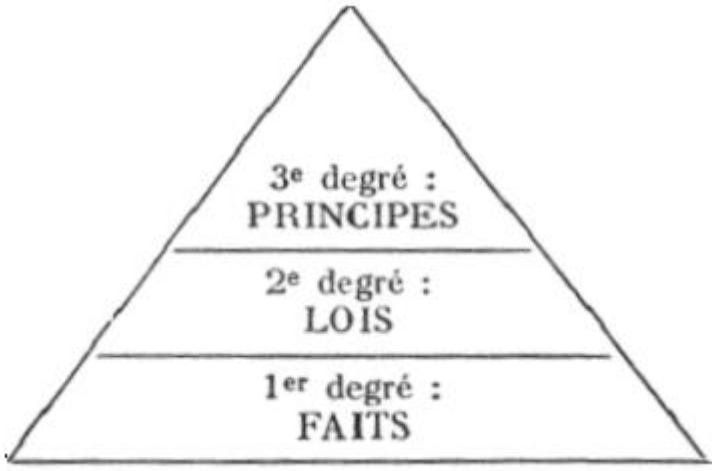
Dans cette marche en avant de l'intelligence, l'analyse précède toujours la synthèse, et la connaissance positive comporte trois degrés.

Le degré inférieur juxtapose sans les rassembler les faits observés, les expériences acquises, les classifications sommaires. Nous sommes actuellement à ce degré primaire des sciences. Physique, chimie, physiologie, anatomie, astronomie, géologie, etc... ne sont pas encore coordonnées entre elles de telle manière que la Science réelle puisse naître de l'étude de leurs rapports et de leur convertibilité réciproques. C'est cette dernière Science qui constitue véritablement le degré secondaire et mérite le nom de Comparative.

Mais après avoir atteint ce second degré, l'on est naturellement conduit à un troisième, qui mérite le nom de Superlatif ou supérieur. S'appuyant sur tout l'Ordre

sensible définitivement classé et jugé, il détermine l'autre face des choses et des êtres, à savoir le côté Intelligible, ou pour employer une expression favorite de Fabre d'Olivet, la Nature naturante, opposée à la Nature naturée.

Parvenue à ce troisième degré de science, l'intelligence est en pleine religion, parce qu'elle est en pleine synthèse scientifique, capable de relier le inonde visible au monde invisible et inversement. Dès lors elle peut, par le Culte, autoriser, éclairer, vivifier jusqu'en ses racines toute l'organisation sociale. Le schéma ci-dessous illustrera cette hiérarchie des sciences.



SCIENCES SENSIBLES

1° Degré positif..... Observation scientifique
2° Degré comparatif..... Synthèse scientifique

SCIENCE INTELLIGIBLE

3° Degré superlatif..... Intelligence scientifique, c'est-à-dire connaissance de l'Esprit des lois.

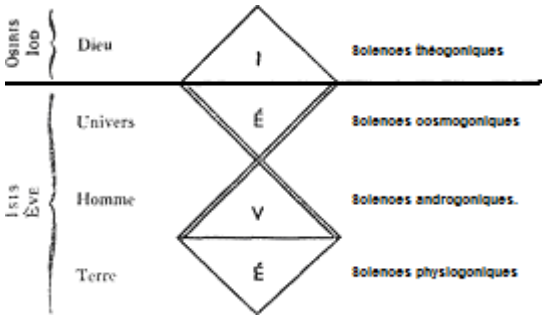
Les données qui précèdent résultent d'une étude longue et attentive de l'esprit transcendantalement scientifique dans lequel Moïse a écrit ses cinquante premiers chapitres. L'écriture qu'il a employée a été l'égyptien hermétique, dont les caractères sont des hiérogrammes idéographiques[89].

[89] En effet, les Hébreux de la famille de Jacob arrivèrent en Égypte au nombre de 70, parlant un dialecte qui était un mélange de la langue celtique primitive et d'anciens idiomes des races noire et rouge. Ils adoptèrent aussitôt la langue égypto-phénicienne de leur nouvelle patrie et ne parlaient que celle-là lors de leur exode, quatre cent trente ans plus tard. C'est seulement lors de leurs soixante-dix ans de captivité à Babylone qu'ils se mirent à parler le syriaque araméen, langue chaldaïque très voisine de l'hébreu employé dans l'Ancien Testament. Or les scribes qui traduisirent en hébreu les livres de Moïse écrits en égyptien hermétique

Les trois degrés de la Science s'y trouvent complétés par un quatrième, concernant l'Être et la Forme ineffables habitant l'éternité et l'infini dans une inaccessible union créatrice plus absolue encore que l'unité.

Ce quaternaire hiérarchique de réalités, avec la série de ses principes exacts, se trouve dans la profondeur même du texte hermétique de Moïse. Cet homme divin avait reçu l'initiation dans les temples d'Égypte et d'Éthiopie, où il avait eu communication des plus anciennes traditions scientifiques léguées de cycle en cycle et de sacerdoce en sacerdoce par les plus vieilles civilisations du globe.

Dans les sanctuaires de Thèbes, on posait aux candidats à l'initiation la question suivante : Qu'est-ce que la Vérité ? X ? La réponse commentée géométriquement était la suivante :



La réponse verbale était IÉVÉ, le nom sacré de Dieu que les Hébreux prononçaient Jéhovah, et auquel Jésus, qui connaissait toutes ces sciences, se référait dans sa prière lorsqu'il disait : « Que ton nom soit sanctifié, que ton règne vienne... »

Dans notre temps comme dans tous les âges, la connaissance des choses visibles sert de base à la connaissance des choses invisibles. C'est pourquoi les savants modernes élèvent sans le savoir à la religion de Moïse et de Jésus le seul piédestal qui lui convienne, c'est-à-dire la recherche méthodique de la vérité, avec des expériences consciencieuses à l'appui, et le sentiment modeste et sincère de leur ignorance.

---

en comprirent la substance, mais n'en saisirent pas l'essence. Quand les modernes retraduisirent ces livres en langue courante, leur essence fut encore moins comprise. Ainsi, le premier mot de la Genèse en hébreu est *Beres-chil*, traduit en latin par *In principio*, et dans toutes les langues vivantes par *Au commencement*. Or, sa signification réelle est : *En principe*. En adoptant ce changement, toute la Genèse se présente sous un jour différent. Je ne puis m'étendre davantage ici sur ce sujet.

À l'heure actuelle, l'Autorité, quoique diffuse, quoique non constituée en corps, réside dans quiconque enseigne a qui que ce soit quelque chose d'utile[90], dans le premier des savants ou dans la dernière des mères de famille, dans le premier des docteurs religieux ou dans le dernier des pédagogues de village. C'est ce vague sentiment qui est mal formulé dans la conscience des révolutionnaires sincères et les fait se dresser, à l'honneur du genre humain, contre les Pouvoirs arbitraires qui foulent aux pieds l'Autorité.

Rapprocher tous les enseignements dans un seul Conseil de l'instruction publique, c'est redresser l'Autorité sur ses bases éternelles, et rendre au Pouvoir politique la base qui lui manque pour être respecté.

CHAPITRE 3 - **Essence et substance des êtres et des choses terrestres**

Lorsque nous considérons la matière dont est composé l'univers, nous voyons qu'elle y existe en faible quantité par rapport à l'immensité des espaces intersidéraux.

Si nous passons aux règnes organiques végétaux et minéraux, nous voyons les êtres vivants se former un corps en utilisant une partie infime de la quantité de matière existante. Du point de vue chimique, nous ne pouvons faire aucune différence entre l'individu mort et l'individu vivant. Nous n'y voyons rien d'autre que les métalloïdes et des métaux qui forment leur SUBSTANCE. Même les germes dont ils découlent ne livreront jamais à la chimie que ce qu'ils ont emprunté à la Terre.

L'origine réelle des germes primordiaux est une question d'ESSENCE, relevant uniquement de l'Intelligence pure. Les Principes animateurs de ces germes primordiaux sont ailleurs que sur la Terre. Les germes eux-mêmes représentent à l'état de division une Unité intelligible, une Puissance animatrice invisible, appartenant non seulement à la Terre, mais à notre système solaire, et par son intermédiaire à l'univers tout entier. Bref, les types essentiels, les ARCHÉTYPES des êtres visibles, se trouvent ailleurs que dans les individus mortels qui les réfractent ici-bas.

---

[90] En voici un exemple anecdotique : l'hiver dernier, j'avais de la peine à mettre ma voiture en marche et je « dégommais » le moteur à l'aide de la manivelle. Un petit apprenti mécanicien de 14 ans, me voyant faire, me fit remarquer que pour tenir la manivelle, il fallait mettre le pouce du même côté que les quatre doigts, sinon on risquait de se le casser en cas de retour de manivelle. On lui avait appris la chose quelques semaines auparavant, et il la répétait avec une joyeuse Autorité devant laquelle je n'avais qu'à m'incliner.

L'anatomie nous dira les formes apparentes de ces êtres, la physiologie leurs fonctions et leurs facultés les plus grossièrement évidentes, la chimie ce que la Terre leur a prêté et comment ces êtres l'ont transformé. C'est beaucoup pour des barbares, j'en conviens, mais c'est peu pour de réels civilisés. Aucune de ces sciences ne nous révélera en effet ce qui est vraiment digne de notre Intelligence divine, c'est-à-dire l'idée vivante que représentent ces êtres, leur essence, leurs facultés occultes, leur utilité finale, leur signature[91] qui signifie cependant quelque chose.

Seule l'intelligence pure, groupant avec méthode les phénomènes sensibles, entrevoit les archétypes sous forme d'idées universelles et leur donne le nom de Règnes, Genres, Espèces, etc.

Quant au transformisme, il est utile comme calendrier géo-anatomique, et prouve que l'action sensible de la Vie sur notre planète s'est faite d'une manière ascendante jusqu'à l'homme.

Mais cela n'exclut nullement que cette action elle-même des Puissances célestes se soit faite dans l'invisible selon une méthode descendante allant de l'universel au particulier. En méditant à ce sujet, on verra que ces deux mouvements si différents ont lieu selon une harmonieuse concordance.

Sans l'aide de la Tradition, sans le secours de la science ésotérique renfermée dans l'Ancien Testament, sans la théologie et la théodoxie comparées dont les sectaires ont si peur, on ne peut sortir de cette mort, de cette impuissance intellectuelle, morale, et sociale indigne de notre époque.

Continuer à présenter la Création du monde sous forme de légende et d'images enfantines, c'est détourner de Moïse, et par conséquent de Jésus, l'intelligence et la conscience des savants, c'est pousser vers l'athéisme les demi-savants et les demi-lettrés, c'est diriger la logique des foules ignorantes, mais implacablement instinctives, vers le mépris du sacerdoce, l'oubli des principes religieux, et par conséquent l'abandon de toute synthèse sociale.

Malgré leur peu de connaissances, les gens du peuple cherchent toujours, tant bien que mal, un aliment à leur vie spirituelle et morale. Ils utilisent à cet effet les livres qu'ils peuvent comprendre et les diverses sources d'information dont ils disposent. Après dix-neuf siècles de préparation individuelle, il est temps que la totale vérité judéo-chrétienne apparaisse aux yeux des savants d'une part, des théologiens d'autre part, afin que le Corps enseignant puisse répondre à la demande populaire.

---

[91] Saint-Yves emploie ici le mot signature dans le même sens que Jacob Boehme intitulant son livre *De siqnatura Rerum*. Voir Chapitre V de la Première Partie du présent livre, page 48.

Si Moïse a couvert sa pensée d'un triple voile hermétique, c'est pour qu'il fût levé par l'initiation, et Jésus-Christ nous a envoyé le Saint-Esprit afin que toute vérité soit démontrée et connue.

La religion n'est pas née de l'ignorance, et le culte n'est pas issu de la peur. C'est la Beauté, la Bonté, la Vérité, et l'enthousiaste admiration qui jettent l'homme à genoux pour adorer. Si les sciences naturelles ont pour champ d'étude légitime la substance des êtres et des choses, elles ont pour complément indispensable les sciences divines, lesquelles ont pour objet l'origine des faits constatés. Cette origine se trouve dans l'Univers vivant et immatériel, autrement dit dans la Nature naturante que nous appelons Dieu.

CHAPITRE 4 - **La Science dans l'Antiquité**

La Vérité, avec tous ses degrés de Science, avait été atteinte par l'esprit humain dans une antiquité préhistorique, dont la plupart des modernes parlent avec scepticisme, mais qui reste connue de quelques Sages asiatiques et européens. La notion scientifique de l'Unité du Dieu Vivant avait été la récompense de leurs efforts.

Malgré la décadence qui commença plus de 3.000 ans avant Jésus-Christ, je suis en mesure de prouver par des textes qu'au commencement du Christianisme certains savants grecs et italiens savaient mettre en œuvre les forces que nous sommes en train de redécouvrir.

Anthème de Thralle, architecte initié de l'église Sainte-Sophie de Constantinople, projette sur la maison de Zénon les éclairs et la foudre. (Agathias, *De rébus Justin*, Livre V, chap. 4.)

Sylvius Alladas, onzième roi d'Albe, depuis Enée, lance aussi la foudre et les éclairs, mais omet un rite, ne s'isole pas, reçoit le choc en retour, et périt. (Ovide, Denys d'Halicarnasse.)

Servius, Livre II, nous dit : « Les Anciens n'allumaient pas de feu sur les autels, leurs formules sacrées y faisaient apparaître le feu du ciel[92]. »

Dans le Pays de Galles, toute lueur fulgurante s'appelle encore aujourd'hui feu des Druides.

L'ancien Temple de Jérusalem avait vingt-quatre paratonnerres.

Le Zend Avesta dit : « Évoque et comprends le feu du ciel. »

Phléton dit : « Si tu multiplies tes appels, tu verras la foudre, le feu mobile qui remplit et inonde l'espace éthéré des cieux. »

Pour toute l'Europe méridionale, l'Égypte fut la métropole de la science sacrée pendant les quatre mille ans qui précédèrent notre ère. Elle dépendait elle-même d'autres centres thibétains et hindous dont nous parlerons.

Les disciples initiés aux Petits Mystères (sciences humaines) prenaient le titre de Fils de l'Homme. Ceux qui avaient été initiés aux Grands Mystères recevaient l'appellation de Fils des Dieux (sciences cosmogoniques), ou Fils de Dieu (sciences théogoniques).

---

[92] Voyez à ce propos l'Ancien Testament et notamment I Rois XVIII-37 à 40.

Ils savaient répondre aux immenses questions qui sont le vrai et noble but de la recherche de la Vérité. Quelles sont les origines de la Vie dans l'Univers et sur la Terre ? Quelles sont les fins de l'Humanité?

L'astronomie avait été poussée à un degré incroyable. Les temples possédaient un merveilleux système de chimie. La métallurgie avait été réduite à un maximum de simplicité. On connaissait le verre malléable, que nous n'avons pas encore redécouvert. On trouve dans le Code des Gentous une loi prohibant l'usage des armes à foudre ou à feu tuant plus de cent hommes à la fois. Le magnétisme était connu. Suidas décrit la statue de Sérapis suspendue d'elle-même à la voûte d'un temple à Alexandrie. Les Chinois connaissaient la boussole.

La science des Égyptiens en optique et en acoustique distançait de bien loin notre savoir actuel.

Pline décrit comme suit la manière dont les Égyptiens teignaient leurs étoffes : « Une fois le sujet dessiné sur la toile blanchie, chaque partie du tracé est enduite de compositions gommeuses variées, de manière à absorber des couleurs différentes. Après passage à la chaudière, les teintes apparaissent indestructibles. La lessive, même concentrée, ne les attaque pas. »

Que serait-ce si je pouvais parler ici des autres sciences humaines jusqu'à la psychurgie, et des sciences divines depuis l'ontologie jusqu'à la théogonie !

À quelle antiquité remonte l'existence d'une civilisation complète ? Ce n'est évidemment pas aux théologiens qu'il faut le demander, car faute de comprendre la signification QUALITATIVE de la science des Nombres telle que l'appliquait Moïse, ils se sont acharnés à attaquer sa pensée. Mais les sciences dont le monde laïque est aujourd'hui armé permettent de rétablir la vérité.

Dans l'ensemble, la conduite des théologiens chrétiens vis-à-vis de tous les monuments de science théocratique a été sectaire et païenne. S'ils l'avaient pu, ils en auraient anéanti tous les témoignages dans une fureur de destruction qui est l'esprit même de l'ignorance résumé par la Politique arbitraire.

Rome s'efforça continuellement de démarquer l'Histoire. En 51 avant J.-C., on y voit flamber le Bruckion, qui contenait 700.000 volumes, égyptiens pour la plupart.

Les moines d'Irlande, ignares et brutaux, firent brûler 10.000 manuscrits en caractères runiques sur écorce de bouleau, contenant toutes les traditions et annales de la race celtique.

Savary, dans ses Lettres sur l'Égypte, rapporte les propres paroles écrites à la fin du XVIII^{e} siècle par le Père Sicard dans ses Lettres Édifiantes, page 53 :

« On me rapporte qu'il y avait dans ce village (le petit port égyptien de Ouardan) un colombier rempli de papyrus recouverts de caractères magiques, achetés à quelques religieux coptes et schismatiques. J'en fis sans résistance l'usage que je devais en faire (un autodafé) et je plantai à leur place une croix de Jérusalem que les Coptes révèrent avec beaucoup de dévotion. »

Je pourrais multiplier à l'infini les exemples de cette nature, mais j'en suis écœuré. D'autres se chargeront de cette triste besogne.

Que peut encore faire l'Église du XIX^{e} siècle ? Brûler tous les livres de l'Enseignement supérieur, les Védas, les Pouranas, les Kings, les papyrus, les livres grecs ? Cette idée se heurte à une juste indignation.

Il est désormais inadmissible d'enseigner que l'humanité date de six mille ans et de porter des enfantillages primaires au compte de Moïse. Les livres sacrés de l'Inde relatent que 8.000 ans avant J.-C. Daçaratha, le dernier souverain noir des Indes, fut détrôné par Ram, chef des envahisseurs celtiques venus de l'Ouest européen. Or Daçaratha, le Rawhon hindou dont les Pha-Rawhons d'Égypte, de Perse, de Phénicie, et de Tauride n'étaient que les vice-rois, était le cinquante-cinquième monarque solaire depuis Ikshaukou, premier colonisateur rouge des Indes. Il commandait à une immense civilisation remontant à près de soixante millénaires avant la date prétendue biblique de la Création.

Ses vice-rois couronnés étaient installés dans des cités grandioses, Ayodhya, la métropole solaire qui avait soixante kilomètres de diamètre, Pratishtana, la métropole lunaire bâtie à l'avenant, etc...

Le nom du Dieu suprême de ce cycle, Iswara, Epoux de la Sagesse vivante, est celui que Moïse tirera cinquante siècles plus tard de la Tradition pour en faire le symbole de son mouvement: Iswara-El, Israël, Intelligence royale de Dieu.

Un temps viendra où de nouveaux missionnaires judéo-chrétiens rétabliront une parfaite communion d'amour avec tous les centres religieux de la Terre, car les sages asiatiques, mieux informés de l'Histoire du monde, n'admettent pas notre exotérisme[93].

Fort heureusement, la partie la plus pure de l'ancienne encyclopédie des connaissances avait été sauvée des temples de Chaldée par les Abramides, et

[93] Je renvoie Ici à la lettre de Root Humi dont j'ai cité des extraits à la p. 26 du présent livre. On en retrouvera le texte intégral dans *Mission des Juifs,* p. 102. Il existe un imposteur qui signe Koot Humi Lai Singh, et qui prétend être le Muhachohan, ou Instructeur du Monde. Ce vulgaire escroc a sévi à Paris et en Italie, notamment en 1947. Son action se rattache à la section la plue satanique du Kominform.

des temples d'Égypte par Moïse, qui en confia la garde à un peuple de son choix. Le chapitre suivant recherchera d'où viennent les Hébreux, et l'on constatera que ce noble peuple voit couler dans ses veines le même sang celtique que le nôtre.

CHAPITRE 5 - **Origine réelle des Hébreux**

C'est en Europe qu'il faut chercher l'origine de la Race blanche, en Asie celle de la Race jaune, en Afrique celle de la Race noire, et dans le Continent englouti par le dernier déluge l'origine de la Race rouge, dont les Indiens d'Amérique ne sont plus que des débris.

Quant aux Hébreux, ce sont d'antiques Européens devenus des créoles et des sang-mêlés, tour à tour asiatiques et africains. Leurs ancêtres comme les nôtres sont désignés par Moïse sous le nom de Ghiborim, nom qui a pour racine Bor et concerne les originaires de notre hémisphère boréal.

Les peuples les plus certainement rattachés à cette origine de la race blanche sont les Celtes, les Ka-Eld. Leur nom a pour racine Eld, ou Aid, ou Old (ancien), que nous retrouverons dans Chaldée, et dans l'Aidée la commune indienne. Ka-Eld en celtique signifiait l'Assemblée des Anciens.

Le nom des Bédouins vient des Celtes émigrés errants, Bod-ohne (sans terre). Les Celtes émigrèrent pour des motifs religieux se rattachant à leur persécution par les druidesses. Ils partirent de l'Ouest européen par deux voies principales, celle de Gibraltar et celle de Constantinople. Les Celtes qui entrèrent en Afrique par Gibraltar s'allièrent aux populations noires d'Égypte et d'Éthiopie. Ceux qui longèrent la rive Nord de la Méditerranée s'échelonnèrent sur leur route, allèrent en Perse et en Mésopotamie, et finalement atteignirent le grand empire noir des Indes.

À l'époque fort ancienne de cet exode, la Race jaune limitée à l'Asie, était dominée, et la Race noire était dominante sous le nom de Gian-ben-Gian, l'Universelle-fille de l'Univers. Quand les Celtes bodhones se répandirent dans les États noirs, ils en trouvèrent les peuples dans une incroyable prospérité, avec des milliers de villes fortifiées, d'une architecture colossale qui défie l'imagination. L'absorption se fit sans heurts et imprima sur les ancêtres des Hébreux le cachet de la civilisation noire, alors souveraine. Ils adoptèrent les sciences et métiers des Noirs, et en particulier le sens de leur écriture. Religieusement, les Noirs se tournaient vers le Sud et écrivaient vers l'Orient d'où vient la lumière. Leur écriture allait donc de droite à gauche. La race blanche, tournée vers le pôle boréal, écrit au contraire de gauche à droite. Je répète que les premiers émigrés celtes n'allèrent pas chez les Noirs en conquérants, mais en hôtes et en disciples, fuyant les sanctuaires féminins des druidesses et implorant le Dieu mâle pour en obtenir la sagesse et la science suprêmes.

Sociaux avant tout, récalcitrants à toute mécanique politique et à tout gouvernement personnel, ils emportaient avec eux le culte des Ancêtres, la commune celtique, et le jugement arbitral. Si élémentaires qu'elles aient été, ces

institutions ont conservé aux Hébreux et aux Juifs pendant neuf mille ans leur physionomie propre. Elles font encore leur force aujourd'hui. C'est grâce à elles que les Juifs ont survécu aux empires politiques d'Asie. C'est grâce à elles aussi que les épaves des vieilles tribus celtes furent sélectionnées par Moïse en corps de nation, pour porter à travers les siècles le mot d'ordre hermétique de la Science et de la Religion de l'Antiquité.

Quatre siècles après ce premier exode des Celtes, un second exode massif eut lieu sous la conduite d'un génie extraordinaire. Ce fut l'époque de la conquête religieuse et militaire de tout l'État social noir par Ram. Cet homme, dont les Européens modernes soupçonnent à peine l'existence, réunit tous les royaumes et toutes les colonies des Noirs sous une seule et même Théocratie intellectuelle.

L'empire trinitaire et arbitral qu'il fonda dura plus de trente-cinq siècles, jusqu'à la révolution qui sous le nom de Nemrod réintroduisit dans le monde les gouvernements personnels, la politique, et l'anarchie.

CHAPITRE 6 - **Le cycle de Ram. L'empire universel et synarchique du Bélier**

Sept mille sept cents ans avant J.-C., à la veille du grand exode de Ram, la situation de la Race noire était la suivante.

Repoussée de presque toutes les côtes européennes, elle restait entièrement maîtresse de l'Asie et de l'Afrique. Ses principales colonies étaient l'Égypte, l'Asie Mineure, la Perse, la Chine d'avant Fo-Hi, le Thibet, le Japon. Sa métropole était aux Indes, tandis qu'avant le déluge elle était en Éthiopie.

En Perse, les deux villes métropolitaines des Noirs s'appelaient Ishkan-daïr (Centre de Dieu) et Bamiyan (temple de la Colombe). L'Asie Mineure s'appelait Plaksha (juridiction de la paix) et sa capitale Salem (sphère de l'union). L'Égypte s'appelait Chemi et Mitzra, et sa capitale Thebah (la Cité-Principe).

L'Afrique tout entière s'appelait Libye (cœur). Les Noirs connaissaient donc entièrement sa forme, qui est celle d'un cœur. Le nom de l'Europe occidentale était Varaha (terre sortant de l'océan).

Le Nil n'était pas endigué. Le grand sphinx de Gizeh, antique symbole de la race rouge, existait déjà, peint en rouge sombre. Bamiyan était creusée dans le roc. Un de ses temples était assez grand pour servir de refuge à une armée entière. L'architecture générale, utilisant des pierres énormes détachées en pleine montagne, était cyclopéenne.

L'empereur Daçaratha régnait à Ayodhya. Son blason, brodé sur les étendards et frappé sur les monnaies, était le dragon, qui a laissé son souvenir vivace dans tout l'art asiatique.

L'État social des Gian-ben-Gian ne comportait pas de castes. Il était parfaitement organisé, avec égalité des sexes au foyer et au temple, ainsi que dans les communes — où le droit électoral appartenait aux pères et mères de famille — et dans les corporations de métiers affiliées au sacerdoce. Les sciences divines étaient enseignées à l'Université de la métropole solaire, et le triple groupe des sciences cosmogoniques, humaines, et naturelles, à l'Université de la métropole lunaire. La synthèse sociale scientifique remontait à l'Unité de Dieu. Les symboles des lois divines et universelles, reproduits dans l'organisme humain, étaient pieusement compris et révérés par des cultes. Les fêtes publiques étaient grandioses. Tel était l'État social de la Race noire qui avait accueilli avec bien-veillance les premiers Celtes bodhones émigrés.

Voici d'autre part quel était l'État social de la Race blanche en Europe. Entièrement fondée sur la nécessité de la guerre, pour se défendre contre la Race noire alors dominante, la société celtique était forcément turbulente. Les femmes, toujours plus précoces que les hommes, avaient été les premières interprètes de la Divinité. Leur collège des Druidesses comprenait différentes classes de magiciennes, de sacrificatrices, de voyantes, ou de thérapeutes.

Elles avaient institué les trois Ordres sociaux du Sacerdoce, de la juridiction militaire, et des communes administrées par les Anciens. Plus tard, incitées par des politiciens ambitieux, elles voulurent maintenir par la superstition et par le Pouvoir une Autorité faiblissante. Alors les hommes se révoltèrent contre les Druides et les Druidesses.

Ceux-ci répondirent en propageant une épouvantable superstition basée sur la vaillance et le courage militaire des élites masculines. Les plus fiers étaient désignés par le sacerdoce pour partir de l'autre côté de la Vie porter des messages aux Ancêtres, Bor, Thor, Friga, etc... À chaque fête astronomique ruisselaient des fleuves de sang. C'était pour les nobles victimes la fête suprême du courage. Les unes étaient frappées du glaive, les autres broyées sous des rochers, noyées dans des abîmes, dévorées par les flammes, et parfois enterrées vives. Les hommes d'armes voyaient ainsi périr leurs chefs dès que leur influence grandissait, et aucun ne se dérobait à ce sacrifice.

C'est alors qu'un réformateur parut en Occident. Après avoir longtemps médité sur les calamités publiques et s'être instruit non seulement dans les sciences des Druides, mais aussi dans celles des Prêtres noirs du Sud, RAM tenta d'apaiser par la sagesse et la douceur les passions déchaînées.

En dialecte celte primitif, Ram signifie Bélier. La prodigieuse épopée de Ram que nous allons raconter a laissé des traces dans le langage de nombreux pays. L'Iran (I-Ram), Py Ramide (puissance paternelle de Ram), Rammamah (le tonnerre égyptien), Ramsès (une dynastie de pharaons), les Abramides de Chaldée, et Abram, Hi-Ram à Tyr, la ville de Rama en Palestine, le Ramayan (le poème indien le plus gigantesque du monde), le mois de Ramadan chez les Arabes, qui signifie jugement ou grande fête de Ram.

D'après ces traces, ces poèmes, et surtout d'après les livres sacrés de l'Orient, on peut reconstituer assez exactement l'épopée de ce théocrate.

Ram accomplit tout d'abord en Europe des prodiges de science et de bienfaisance, pour y introduire une réforme pacifique. C'est lui qui enseigna la préparation des boissons fermentées et l'usage du gui sacré pour enrayer certaines épidémies. Il avait rallié à son blason, portant l'emblème du Bélier, une multitude d'hommes, surtout parmi la caste des travailleurs. Le parti militaire, dont l'emblème était le Taureau, devint jaloux de son pouvoir grandissant. Ram avait pris rang parmi les prêtres. Quand il voulut réformer leur culte, les prêtres conservateurs attisèrent la haine des militaires contre Ram et voulurent noyer son parti novateur dans une mer de sang.

Le parti minoritaire réclama Ram comme Souverain Pontife. Alors un arrêt sacerdotal de mort partit contre lui de l'île de Sein et retentit dans toute la Celtide. Ram avait le choix entre trois solutions : soutenir une guerre civile, accepter une mort inutile en laissant égorger ses fidèles après lui, ou s'exiler comme les Bodhones. Il choisit l'exil[94].

Les feux télégraphiques furent allumés sur les montagnes, et les messages portés à travers les mers. Une émigration de plusieurs millions d'hommes et de femmes s'ébranla.
Le Ramayan primitif raconte la puissance extraordinaire de ce héros légendaire, son génie dans la guerre et dans la paix, et son immense bonté : « Vaincre, c'est pardonner. Attendez toujours que l'ennemi blessé se relève. Donnez à tous, ne recevez de personne. »

Instruit dans toutes les sciences, Ram avait tracé d'avance sa marche vers l'Asie. Après avoir pris d'assaut les forteresses du Caucase, il atteignit la Tatarie, peuplée d'anciens prisonniers celtes affranchis par les Noirs, mais qui avaient gardé l'étendard de Thor, le Taureau. Il fit alliance avec eux en réunissant les deux emblèmes, Thor-Ram. Telle est l'origine du Touran et des Touraniens.

---

[94] Le lecteur aura peut-être fait spontanément le parallèle avec la révocation de l'Edit de Nantes ou la Fondation des États-Unis. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Ram demeura dans le Touran jusqu'à ce que ses troupes fussent entièrement organisées. Quand il fut prêt, il marcha contre le royaume noir voisin auquel il donna le nom d'I-Ram, Iran. Les Celtes bodhones de l'Hebyreh se joignirent à lui, et il chassa les Noirs de toutes leurs forteresses cyclopéennes réputées imprenables, Balk, Merw, Mesched, etc.

Les vaincus noirs se replièrent en partie vers leurs autres colonies, Arménie, Arabie, etc... Le gros des armées battues prit position pour défendre l'Inde. C'est alors que Ram reçut de ses troupes le titre de Cid, vainqueur des Noirs.

L'État social que Ram institua chez les Celtes d'Asie occidentale est remarquable à tous points de vue. Il laissa telle quelle la quadruple hiérarchie scientifique des Gian-ben-Gian. Il reconsacra l'ancien corps sacerdotal en y introduisant ses propres prêtres. Il institua le culte scientifique des Ancêtres, auquel tous les Sages noirs se rallièrent avec enthousiasme. C'est à dater de là que les Âmes et leurs diverses hiérarchies d'outre-tombe furent scientifiquement révérées en Asie. Il institua l'initiation différentielle des sexes, de sorte qu'à l'autel du foyer la femme fut prêtresse de même que l'homme était prêtre.

Après avoir ainsi assuré l'autorité de la Religion, Ram organisa politiquement l'Iran. Il bâtit la formidable cité fortifiée de Var, et organisa la vie communale des provinces en unités dénommées Vie (villages) et Zantou (cantons), etc... Les initiés laïques formèrent un corps de Justice.

Les prêtres institués par Ram se divisaient en savants et en ritualistes. Ils n'enseignaient jamais en dehors des Universités. Les hommes et les femmes désireux de s'instruire le faisaient par voie de retraite dans les villes saintes.

Sous ce gouvernement de principes, sous cette Synarchie qui dura trois mille cinq cents ans, il n'y eut ni sectaires, ni despotes, ni mendiants, ni arbitraire, ni intolérance, ni révolte. De grands travaux de génie civil furent accomplis. La sélection animale et végétale fut magistralement enseignée et l'agriculture prospéra.

Mais les Gians déclenchèrent leur retour offensif, et il fallut lutter de nouveau, conquérir ou périr. La puissante organisation de l'Iran et du Touran fit face au péril. Secondé par sa flotte de la Mer Caspienne, alors bien plus étendue qu'aujourd'hui, Ram lança deux armées, l'une vers l'Égypte par la Palestine, et l'autre vers le golfe Persique.

Les Gians se défendirent avec un héroïsme acharné, mais l'enthousiasme religieux que Ram inspirait à ses troupes était irrésistible. Toutes les places fortes noires se rendirent. Celle qui résista le plus obstinément appartenait à un peuple de femmes celtiques militairement installées depuis quelque temps à Salem, qui s'appela Jérusalem par la suite. C'étaient les Amazones, les Ha-Mas-Ohne, les sans-mâle,

expatriées à la suite des guerres civiles qui déchiraient les pays de religion druidique. Gouvernées par une reine, comme les abeilles, elles avaient érigé en culte la haine des mâles, et ne les acceptaient que comme prisonniers de guerre ou esclaves dans les harems. Salem prise, Ram sacra roi de Justice du Dieu suprême un de ses lieutenants, avec le titre de Milich-Shadaï-Ka, que nous retrouverons plus tard dans le fameux Ordre de Melchisédec.

Après avoir organisé le pays conquis, Ram fonda Ninive et en fit la capitale religieuse du pays auquel il donna le nom de Rassemblement des Anciens, Ka-Ald, la Chaldée. Il fit ensuite la conquête de l'Égypte, et y fonda un système synarchique qui resta intact jusqu'à 3.200 ans avant J.-C.

Pendant ce temps, Hanouman, le lieutenant de Ram, s'était enfoncé dans l'Inde et luttait contre le Rawhon noir Daçaratha, retranché dans Ayodhya. Ram vint à son secours avec de nouvelles troupes iraniennes, et l'immense capitale de soixante kilomètres de diamètre dut capituler. Daçaratha parvint à s'échapper. Il disputa pied à pied ses territoires du Sud de l'Inde, et finit par se retrancher à Ceylan.

Le Ramayan retrace l'épopée de ces luttes gigantesques entre la race blanche et la race noire : l'enjeu en était le Souverain Pontificat de l'humanité. Bien des récits mythologiques y trouvent leur source[95].

Ram, nimbé de l'auréole d'une puissance surhumaine, s'affirmait à la mesure des circonstances. Il jeta un pont de bateaux de trente kilomètres sur l'Océan Indien entre l'Inde et Ceylan, y fit passer ses troupes, vainquit l'armée noire, et finit par tuer en combat singulier le Rawhon qui refusait de se rendre. Les Hindous révèrent encore aujourd'hui, sous le nom de Pont de Ram, les rochers qui servirent d'assises à ce prodigieux pont de bateaux.

Ram était un génie de lumière, un grand Initié envoyé par la Providence pour bâtir d'un seul jet une œuvre immense. C'était un fondateur religieux d'ordre social, du même type que Moïse, et nullement l'un de ces conquérants brutaux du type de Nemrod, tels que César, Attila, Charlemagne, Gengis-Khan, Charles-Quint, ou Napoléon, et à un moindre degré Alexandre.

La douceur de Ram ne s'altéra jamais. Hors du combat, il organisait partout la mansuétude, le fameux aman des Orientaux. Sans doute, il mania le glaive pour parfaire son œuvre sociale, mais ce fut un glaive d'or, disent les Zoroastres. Il ne frappa que pour guérir et réorganiser le corps entier de l'humanité.

---

[95] On se rappelle le manuscrit du livre d'Esaïe découvert en 1947 dans une grotte de Palestine, et datant de 200 ans avant J.-C. Dans les urnes scellées trouvées dans la même grotte était un autre manuscrit contenant un récit de la lutte des Fils de la Lumière contre les Fils des Ténèbres. Je suppose qu'il s'agit de l'épopée de Ram, mais je n'ai pas encore pu me procurer une traduction de ce texte précieux.

Après sa victoire de Ceylan, Ram commença dans l'Inde entière le travail de la nouvelle organisation religieuse et sociale. Il établit sa capitale à Ayodhya, qui devint par là même le centre de l'Empire Universel dont Ram était le fondateur et le chef incontesté. Le pays reçut le nom de Koush, et Ram établit comme empereur le premier Kousha de l'Inde, avec résidence dans la nouvelle métropole du monde. Ce Kousha régna comme Roi des rois de justice[96], comme empereur arbitral sur tous les souverains des royaumes du nouvel empire, Arabie, Chaldée, Siam, Japon, Chine primitive, Iran, Touran, Caucase, Plaksha (Palestine), Égypte, Éthiopie, Libye, et de toutes ses colonies des rives de la Méditerranée.
Ram avait constitué en Perse les communes locales, avec un art que nul législateur n'a surpassé. Son but n'étant pas la Domination, mais l'Autorité désintéressée, son œuvre fut tellement durable qu'après 9.000 ans les bases communales qu'il a instituées sont encore vivantes.

Aux Indes, l'Aidée est encore aujourd'hui la commune indienne telle que Ram l'a créée, avec trois Conseils spéciaux organisés en Synarchie, et correspondant à la vie spirituelle, juridique, et économique de l'Aidée.

Aucun agent du Pouvoir central n'attentait aux libertés de cette petite société complète en soi et aussi heureuse que possible, mais l'Aidée était solidairement responsable des impôts d'État. En retour, l'État, sous la direction des ingénieurs sacerdotaux, exécutait les grands travaux provinciaux dont les débris font encore l'admiration des voyageurs. Il fournissait aussi les semences et les animaux reproducteurs sélectionnés. Bref, personne ne GOUVERNAIT l'Aidée. Elle vivait grâce à une adhésion librement consentie aux meilleurs principes sociaux, enseignés par une Religion sans pouvoirs politiques.

Pour se consacrer avec une efficacité totale à son œuvre sociale, Ram devait choisir entre l'Autorité et le Pouvoir. Il n'hésita pas. Il abandonna sa couronne d'empereur justicier pour la poser sur la tête du premier Kousha de l'Inde, qu'il sacra en lui remettant l'étendard du BÉLIER (Ram). Lui-même devint Souverain Pontife universel et adopta l'oriflamme et le nom de l'AGNEAU (Lam)[97].

Il choisit un territoire compris entre Balk et Bamyian, le neutralisa, et lui donna le nom de Para-Desa (Terre divinisée).

De là, il organisa l'indépendance de tous les Pontifes de ses royaumes dans leurs territoires nouvellement consacrés. Leurs métropoles sont restées historiquement célèbres comme lieux de culte : Ninive, Baalbeck, La Mecque, Thèbes et Memphis, Delphes, Huesca, Nîmes, Chartres, etc...

---

[96] C'est-à-dire comme chef universel du Deuxième Pouvoir social.
[97] Lam est la racine étymologique du nom des prêtres Lamas. Para-Desa est l'origine du nom de Paradis.

Les formes et rites du culte Ramique ont été décrits avec une compétence et une objectivité remarquables par le Père Hue, de la Compagnie de Jésus, dans un livre relatant ses voyages au Thibet. Il en ressortait une surprenante similitude entre les rites bouddhiques et les rites catholiques et orthodoxes grecs. Cela valut au livre d'être mis à l'index par le Vatican, et à son auteur d'être rayé de la liste des Missionnaires.

L'organisation synarchique de l'empire universel eurasiatique de Ram était la suivante. Le corps sacerdotal, gardien de la synthèse ésotérique des sciences étant le Corps Enseignant par excellence. Il prit le nom de Conseil de Dieu.

Le corps des initiés laïques fut chargé de la justice arbitrale suprême et prit le nom de Conseil des Dieux. Il réglait non seulement les différends des individus entre eux, mais ceux des royaumes entre eux. Les rois en faisaient partie. Le dernier représentant connu de ces rois de justice de l'Ordre arbitral du Bélier et de l'Agneau fut Melchisédec, devant qui Abraham s'inclina après avoir fui l'empire arbitraire stigmatisé par Moïse sous le nom hiéroglyphique de Nemrod.

Complété par l'organisation des communes, le sage et savant empire synarchique du Bélier et de l'Agneau dura trois mille cinq cents ans. Il prit fin par le schisme d'Irshou.
La mission des Juifs consiste à le rétablir. Abraham, Moïse, et Jésus ont successivement jeté les bases de cette reconstruction. Il appartient à la Judéo-Chrétienté de la parachever.
La Tradition dit que Lara parvint, aux limites extrêmes de la vie. Avant de mourir, il vit sa pensée synthétique presque complètement réalisée, régla la succession à sa tiare par voie de concours secret, et annonça qu'en cas de nécessité il reviendrait sur terre par l'effet d'une réincarnation.

CHAPITRE 7 - **Suite du cycle de Ram**

Il est possible de fixer la date où débuta le cycle de l'Agneau et du Bélier. Il y a concordance exacte entre les chroniques des Brahmes, les écrits d'Arrien, ceux de Pline, et les inscriptions gravées du temps de Ram sur certains monuments.

A moins d'un siècle près, c'est 7.400 ans avant J.-C. que l'empire de Ram fut fondé. L'époque correspond à l'existence de Synarchies subalternes du même modèle dans toute l'Asie, et sur les rives de la Méditerranée pendant les siècles qui suivirent.

Cette unité d'organisation laissa partout des vestiges vivants bien après sa dissolution. Philostrate raconte qu'Apollonius de Thyane, contemporain de Jésus-

Christ, alla successivement dans tous les centres religieux du monde prendre contact avec tous les prêtres de tous les cultes, depuis la Gaule jusqu'au fond des Indes et de l'Éthiopie. Dernier représentant volontaire de l'Initiation auprès des Pouvoirs politiques, il tenta vainement d'arrêter, sur la pente fatale où ils étaient entraînés, tous les empereurs romains qui se succédèrent pendant sa longue carrière.

Daniel avait tenté d'agir de même à Babylone. Plus on s'enfonce dans le passé, plus l'Histoire témoigne que le contrôle des Pouvoirs publics par les Initiés était général et efficace. Ce contrôle est impossible hors de la Théocratie.

Ram voulait que les trois Conseils représentant dans son empire l'Économie, la Justice, et la Science fussent absolument indépendants de tout pouvoir politique.

Le Conseil économique était partout l'Assemblée des Anciens, avec toute la hiérarchie depuis les communes jusqu'aux grandes circonscriptions.

Le Conseil de Justice, ou Conseil des Dieux, formait une véritable cour d'appel qui contrôlait tous les pouvoirs délégués. C'est lui qui conférait aux souverains leurs pouvoirs comme rois de Justice. Ces rois étaient ensuite consacrés par le Sacerdoce, et voyaient ainsi leur Pouvoir confirmé par l'Autorité. Ils appartenaient alors de droit au Conseil des Dieux, mais les Initiés laïques formant ce Conseil pouvaient toujours citer un roi à la barre de leur tribunal secret lorsque ce roi manquait aux lois de l'Ordre ou manifestait une tendance au pouvoir personnel.

Quant au Conseil de l'Enseignement, appelé Conseil de Dieu, il était formé non seulement du sacerdoce officiel, mais des plus hauts initiés laïques. Aujourd'hui, les Occidentaux qui se croient religieux parce qu'ils vont à l'église le dimanche ne croiraient pas que l'Âme fût expérimentalement démontrable et que sa puissance pût maîtriser l'espace de notre système solaire. Pourtant, la science ésotérique du Conseil de Dieu allait plus loin encore, comme celle des grands Brahmanistes et Bouddhistes contemporains.

Au cours des cérémonies du culte, les prêtres n'immolaient jamais de victimes. Ils offraient à la Divinité des sacrifices symboliques sous forme de gâteaux portant l'empreinte du Bélier ou de l'Agneau. Le saint sacrifice de la Messe s'appelait Avahna-Poudja, c'est-à-dire Fête de la Présence réelle. Il se décomposait comme suit :

Hassanah (invocation),
Sonagatta (élévation),
Arkia (consécration),
Madou-Parka (communion dans le calice d'or),
Atchamavia (ablution dans l'aiguière d'argent),
Doupa (encensement de l'autel et du tabernacle),

Niveddia (communion des fidèles),
Asservadam (bénédiction et aspersion d'eau lustrale).

Ces rites étaient à peu près les mêmes dans tout l'empire de Ram.

L'armée n'était qu'une gendarmerie internationale destinée à rappeler à l'ordre les royautés ou vice-royautés qui pouvaient tendre à s'écarter de la Synarchie et à la remplacer par l'arbitraire.

Après le schisme d'Irshou, quand l'Inde eut été vaincue et dut se replier à l'intérieur de ses frontières devant l'assaut de Ninus et de Sémiramis, le nouvel empire arbitraire saccagea la Paradesa. Il réduisit l'Autorité au silence en tuant le Souverain Pontife dont l'Enseignement le condamnait moralement. L'Égypte orthodoxe releva le gant, maintint chez elle l'antique constitution synarchique, et s'efforça d'y rallier ses voisins tant qu'elle en eut l'énergie.

Ram avait magistralement déterminé les formes de l'organisation sociale, selon le tableau suivant :

Forme républicaine : Communes et cantons.
Forme monarchique royale : Pouvoirs de justice centralisés.
Forme monarchique impériale : Gouvernement général de l'empire de Koush.
Forme théocratique : Contrôle suprême de tout l'ensemble.

Ce dernier contrôle s'appuyait directement sur les mœurs publiques en bas, et sur la synthèse religieuse des vérités en haut.

Ram avait également réglé la question des castes, en constatant l'existence de trois castes naturelles :

1° celle des hommes à intelligence et facultés morales peu développées, principalement guidés par leurs instincts ;
2° celle des hommes passionnés capables de s'élever jusqu'à la raison extérieure des choses;
3° celle des hommes de haute spiritualité capables de pénétrer les principes des choses.

Or, les hommes de chaque caste peuvent aussi bien naître en bas de l'échelle sociale qu'en haut.

Ram n'avait mis aucune barrière à leur élévation.

N'importe qui pouvait faire partie du Conseil économique, pourvu qu'il y fût porté par l'estime de ses concitoyens.

N'importe qui pouvait faire partie du Conseil des Dieux, pourvu qu'il eût franchi la série des examens qui y conduisaient.

Enfin n'importe quel membre du Conseil des Dieux pouvait accéder au Conseil de Dieu, s'il passait par le Sacerdoce officiel ou les Corps savants des Temples.

***

Pour estimer l'œuvre de Ram à sa juste valeur, il est intéressant de la comparer sommairement à celle de Fo-Hi, réformateur de la Chine après la dislocation de l'empire de Ram.

Fo-Hi, membre du deuxième Conseil de l'empire hindou, faisait partie de l'école d'état-major attachée aux temples. Avec cent familles du même grade, il fut chargé d'opérer la réforme du Céleste Empire. Il lui donna une constitution avant tout intellectuelle, empêchant l'immixtion des passions sans autorisation légitime de la sagesse. L'empereur devait assister à l'enseignement des présidents du Conseil. Les vice-présidents du Conseil devaient réprouver devant l'empereur les fautes publiques que celui-ci pouvait commettre, et rappeler à la discipline de l'Autorité les membres de la famille impériale.

Les principes ésotériques de la constitution de Fo-Hi se trouvent dans les livres des Kings. Ils sont si parfaitement scientifiques que l'empire chinois ainsi organisé a pu se maintenir durant de nombreux millénaires.

L'œuvre de Ram reste infiniment plus savante et plus complexe que celle de Fo-Hi. Trois mille cinq cents ans après qu'il eut ceint la tiare, le merveilleux Arbitrage qu'il avait instauré endiguait encore toute iniquité venant soit d'en haut soit d'en bas. L'humanité connut pendant ces trois millénaires et demi une période d'équité et de bonheur exceptionnels. La guerre permanente ne se ralluma qu'après le schisme d'Irshou. Il y a 5.200 ans actuellement que cet état de guerre persiste.

INTERCALAIRE MÉTAPHYSIQUE

Le présent chapitre n'est aucunement de Saint-Yves. Il est écrit pour les lecteurs quelque peu familiarisés avec la métaphysique spiritualiste. Les autres lecteurs peuvent passer outre. Le chapitre est simplement destiné à aider les premiers à mieux comprendre le schisme d'Irshou qui sonna le glas du savant empire théocratique de Ram. Il est écrit uniquement d'après mes connaissances personnelles sur les Nombres, acquises initialement comme indiqué au Chapitre IV de la Première Partie de ce livre. Dans aucune de ses Missions, Saint-Yves n'a

exposé les rudiments de la science qualitative des Nombres. Il s'est borné à signaler incidemment son existence, et à dire qu'elle avait un aspect qualitatif aussi bien qu'un aspect quantitatif.

Les Nombres sont à la base de l'ordre universel instauré par le Créateur inconnaissable, symbolisé par le chiffre 1. Les pensées de ce Créateur possèdent un squelette numérique sur lequel se greffent les manifestations vivantes. A titre de comparaison, la spirale logarithmique est un squelette de pensée d'après lequel se développent un grand nombre de coquillages.

L'étude comparée des religions et des Écritures saintes permet de discerner l'archétype, la maquette numérique qui a servi de fil conducteur au développement des sociétés humaines. Elle comporte la progression suivante :

1-2-3-7-multitude.

1- Dieu, l'Être Suprême inconnaissable.
2- Dieu est un en Esprit. Il est 2 en Essence, Force et Intelligence.
(Iswara-Prakriti disent les Hindous).
3- Quand la Force et l'Intelligence vibrent à l'unisson, elles engendrent l'Amour et forment la Sainte Trinité, l'ensemble indissoluble des trois aspects majeurs de Dieu, le Père, le
Saint-Esprit, et le Fils.

Ce sont eux que les Égyptiens appelaient Osiris, Isis, et Horus. Chez l'homme, ils correspondent à l'Esprit, à l'Âme, et au Corps, etc...

7 - La Sainte Trinité, à son tour, engendre sept Esprits que la langue hébraïque désigne sous le nom d'Élohim. Ce mot est un pluriel. On a cependant traduit Élohim dans la Bible par un singulier, Dieu, alors que la forme au singulier existe aussi en hébreu avec un sens différent, El, ou Elah.

Ce sont les Élohim qui créèrent ensuite toutes les formes manifestées, d'abord en les IMAGINANT (mot que je suggère comme traduction exacte de l'hébreu Bara, imagination créatrice), puis en leur donnant une âme comme vêtement de leur esprit, et enfin un corps comme vêtement de leur âme.

La création continue par l'Esprit, qui constitue la Vie éternelle, se traduit dans le monde physique et les sociétés humaines par une autre création continue. Si les hommes se conforment à la volonté de l'Esprit, cette création est harmonieuse, et chaque fruit mûrit en sa saison.

Au cours de la période de 200.000 ans à laquelle se restreint l'horizon de ce livre, il est possible de discerner le squelette numérique correspondant à cette création, à savoir :

1-2-3-7- multitude.

Depuis la décadence de l'antique empire Uigour jusqu'à Ram non compris, en passant par l'Atlantide, les civilisations sont nées et mortes sous le signe du nombre 1.

Ram, alliant la force et l'intelligence, fit franchir à l'Humanité une étape majeure en créant l'Empire du Bélier et de l'Agneau sous le signe du nombre 2. Mais le nombre 2, comme tous les nombres pairs, est INSTABLE[98]. Ram le savait. Il forma sa Synarchie Trinitaire, mais les temps n'étaient pas révolus pour que le troisième facteur fût enseigné au public. Il devait encore rester occulte. L'Éternel Masculin et l'Éternel Féminin, dans leur union indissoluble, formaient donc l'objet du culte religieux, mais le Verbe, le Fils, le lien qui les unit, restait ésotérique et caché aux multitudes.

Le développement normal de la civilisation et celui des organes spirituels invisibles de l'homme exigeaient qu'il en fût ainsi pendant plusieurs millénaires. La puberté ne saurait précéder l'enfance.

Si l'empire de Ram avait duré, le passage de l'enfance à la puberté se fût effectué tout naturellement, en pleine harmonie avec les lois cosmiques. L'homme et la femme, le Principe et la Manifestation, y étaient placés sur un pied d'égalité absolue, et les initiations supérieures concernant le Fils étaient accessibles par l'examen à tous ceux qui en étaient dignes. Il va sans dire que l'examen portait sur le caractère du candidat à l'initiation autant et plus que sur ses connaissances mnémotechniques.

L'âge d'or de Ram dura trois mille cinq cents ans et fut rompu par Irshou, frère cadet ambitieux et aigri du Roi de Justice des Indes. Déçu de ne pas exercer de pouvoir politique, Irshou voulut se créer un empire personnel basé sur la primauté du culte de la Femme, en enseignant à ses partisans que la Manifestation était plus importante que le Principe. Il rompit ainsi l'harmonie générale du monde, qui comporte l'égalité absolue de l'homme et de la femme, avec un troisième facteur pour les lier indissolublement, l'Amour.

Pour rétablir l'harmonie rompue par Irshou, il fallut attendre trente-trois siècles avant de voir l'Amour, le Verbe, se faire chair et habiter parmi nous, plein de grâce et de vérité. C'est alors seulement que sonna l'heure cosmique permettant de rendre visible ce qui était resté caché. Entre temps, Abraham et ses descendants avaient préparé l'accomplissement de la Mission des Juifs.

---

[98] On se rappellera ici le dicton latin : *Numero Deus impare gaudet,* Dieu se réjouit des nombres impairs.

Le squelette numérique de leur action est intéressant à connaître. Il commence comme toujours par 1-2-3, Abraham, Sarah, et Isaac.

Toutefois, Sarah ayant dit qu'on rirait d'elle si elle avait un fils à quatre-vingt-dix ans, le processus fut à recommencer, mais l'Éternel n'y renonça pas, car son alliance avec Abraham était INCONDITIONNELLE.

1 Isaac, fils unique ;
2 Esaü et Jacob, fils d'Isaac.
C'est le début de la belle maquette 1 -2-3-7-multitude.

Mais Esaü vend son droit d'aînesse, et Jacob obtient la bénédiction d'Isaac par un procédé quelque peu teinté de la doctrine des Nicolaïtes.

L'archétype aux lignes harmonieuses est à nouveau rompu et remplacé par la maquette suivante :
1-2-5-12- multitude.

Jacob et ses quatre femmes (5), puis ses douze fils (12), et la multitude de l'Exode.

Jésus poursuivra la construction en choisissant douze apôtres puis soixante-dix disciples, et en faisant une multitude de prosélytes. Mais il reviendra ensuite à la pure maquette primitive, 1-2-3-7- multitude.

On en retrouvera la preuve dans l'Apocalypse, qui, dès son début, est placée sous le signe du chiffre 7.

Ceci dit, je reprends le résumé de la *Mission des Juifs* selon Saint-Yves d'Alveydre.

Magny (Seine-et-Oise),
le 23 août 1949.

CHAPITRE 8 - **Le Schisme d'Irshou**

Un peu avant le Kali-Youg, disent les livres sacrés des Brahmes, c'est-à-dire environ 3.250 ans avant J.-C., la fonction de Kousha (empereur) de l'Inde était devenue héréditaire, ce qui constituait une fissure dans l'édifice synarchique où toutes les fonctions devaient être attribuées au mérite après examen. L'empereur Ougra venait de mourir, et son fils aîné Tarakhya lui avait succédé. Son fils cadet Irshou était extrêmement ambitieux. Ne pouvant atteindre le pouvoir par des moyens légitimes, il provoqua un schisme en vue de se procurer un trône par une révolution.

Malgré la fissure signalée, l'empire de Ram restait un édifice puissant et magistral où les principes synarchiques étaient universellement respectés. Nul agitateur n'avait la possibilité de troubler la paix publique sans se voir remis à sa place par les échelons successifs de la hiérarchie, car les souverains, qui participaient au Conseil des Dieux et disposaient de la force armée, avaient reçu leurs pouvoirs de l'autorité du Conseil de Dieu.

Celui-ci étant purement occupé par sa mission supérieure d'Enseignement restait toujours prêt à examiner à la lumière de la science initiatique si un abus de pouvoir avait été réellement commis ou si une réforme profonde s'imposait. Bref, les anarchistes voyaient leurs tentatives de coups d'État tenues en échec par le Conseil de Dieu.

Ce fut donc à ce Pouvoir enseignant qu'Irshou s'attaqua d'abord, en soulevant une question de doctrine. L'attaque fut indirecte, en ce sens qu'Irshou commença par s'entourer d'un état-major d'ambitieux et de mécontents parmi les hautes classes. Il suscita ensuite la désaffection et la révolte des classes inférieures dans les villes et les campagnes, en répandant sa doctrine sans l'avoir soumise préalablement à la critique des initiés.

Il empiétait ainsi anarchiquement sur les prérogatives du Pouvoir enseignant, sans avoir parcouru au préalable les degrés supérieurs de l'initiation. Il voulait, sans science et sans guide, s'aventurer au delà des connaissances alors répandues dans le public, et volontairement limitées par le Conseil de Dieu aux notions que le commun des mortels pouvait acquérir sans danger. Pour fixer les limites des sciences qu'il convenait de dévoiler, le Conseil de Dieu tenait compte de l'intelligence du peuple, de sa force de caractère, et des risques d'abus qui pouvaient résulter d'une diffusion prématurée. Autrement dit, il veillait à l'Évolution de la Race au moyen d'un vaste corps d'initiés se transmettant la grande Tradition de génération en génération.

A l'époque, l'Unité divine représentée sous le nom de Wodh, était considérée comme insaisissable dans son essence, à moins d'avoir été enseignée par les plus

grands éducateurs au moyen de la Synthèse des Sciences. Ceux-ci ne l'enseignaient que dans les temples, et seulement à une élite.

Irshou posa *en dehors des temples* les questions suivantes :

A qui appartient l'excellence, la primauté dans tous les domaines physiques et hyperphysiques ? Est-ce au Dieu mâle ou à la Nature féminine, à Isis ou à Osiris, à Iod ou à Evohé ? Dans notre prière, faut-il dire d'abord notre Père ou notre Mère ? L'harmonie inséparable des deux principes n'exclut pas que l'un puisse être supérieur à l'autre et plus directement bienfaisant. Dans le doute, pourquoi l'Homme aurait-il le pas sur la Femme à l'autel suprême du Souverain Pontificat ? La Femme est-elle donc moins digne que l'Homme ? Nul fondateur de culte ne l'a jamais affirmé. La question a toujours été escamotée au profit de l'Homme. Pourquoi ?

Les orthodoxes étaient troublés et répondaient : Y aura-t-il deux autels, un pour l'Homme et un pour la Femme ? Pourquoi soulever ces questions en dehors du Conseil de Dieu ? Alors les schismatiques rappelaient qu'il y avait toujours des Druidesses en Europe, et qu'avant Ram, la dynastie solaire et la dynastie lunaire avaient existé aux Indes jusqu'à Daçaratha.

Ces interrogations avaient lieu au sein de l'opinion publique, fort bien informée, d'un peuple absolument sincère, de milieux pleins de droiture et de tolérance. La solution aurait été facile par la Science et la Religion si l'intérêt d'Irshou n'eût pas été de tout précipiter.

Il prit brusquement parti pour la supériorité de l'Éternel Féminin sur l'Éternel Masculin, de la Nature sur Dieu, de l'Âme sur l'Esprit, de la Manifestation sur le Principe, de l'expérimentation sur la connaissance. Avec une passion contagieuse, il proclama dans les assemblées qu'il fallait invoquer avant tout la Mère et la Nature. Sans la nature, disait-il, les êtres ne seraient qu'une pensée occulte, un germe d'esprit, une possibilité dans Iswara, mais nullement un acte réalisé par Prakriti.

Alors le Conseil des Dieux et le Conseil de Dieu convoquèrent Irshou à leur tribunal, et le Souverain Pontife lui dit :

« Tu n'as rien dit qui ne soit connu de tout temps. Ni la science des principes, avec sa méthode descendante, ni l'expérience avec sa méthode ascendante, n'infirment le fond de tes paroles. Mais d'un point de départ juste, un esprit égaré par une âme passionnée peut tirer des conclusions fausses. Or, la passion obscurcit ta pensée quand tu veux que la prière monte d'abord à la Vie, puisque cette puissance créatrice est père et mère à la fois. Pourquoi divises-tu l'indivisible ? Tu as besoin de venir encore et longtemps t'instruire parmi nous, car si tu n'es pas passé par notre entraînement dans les sciences psychurgiques, comment peux-tu parler

avec justesse des questions que tu soulèves si imprudemment ? Crains de porter nu dehors la tempête qui t'agite au dedans et de changer en discorde civile la paix de l'empire de Ram. »

Irshou répondit : « Oui, la guerre est en moi, mais qu'y puis-je ? Si je me sens le fils de la Femme avant de me sentir le fils de l'Homme, qu'y pouvez-vous ? Je ne puis redresser ma pensée, et vous ne le pouvez pas sans le concours de ma volonté. Qu'y faire ? Pourquoi voulez-vous éluder devant le public une question qui se pose depuis si longtemps ? Si je suis impie, dites-le ouvertement. J'en appellerai à tous, et ceux qui m'aiment me suivront. »

« Ah, reprirent les Pontifes, malheur aux peuples si l'Amour seul les dirige sans la Sagesse, car la haine se mettra sans recours parmi eux. C'est pour éviter mille maux publics que nous atermoyons ce que tu veux précipiter. Du jour où tu auras dissous l'Indissoluble dans la pensée des ignorants, l'ordre social chancellera sur ses bases. Tu auras mis la vérité à la merci des passions. La volonté rationnelle se divisera sans cesse contre elle-même, et le sauvage instinct originel de l'homme terrestre réapparaîtra tout entier. Nous pourrions te frapper dès maintenant, mais nous sommes l'Autorité et non le Pouvoir. Nous avons le devoir d'éclairer ta pensée, mais nous n'avons pas le droit de préjuger tes actes en attentant à ta liberté ou à ta vie. Nous te convions à la Paix. Tu restes libre d'en sortir par l'épée en introduisant la mort dans l'âme de l'Empire. »

Irshou resta rebelle à toutes ces exhortations. Il constitua une synthèse d'arts et de sciences formant la doctrine Ionienne[99], puis il donna le signal de la révolte armée. Après une sanglante guerre civile, il fut chassé de l'Inde par son frère Tarakhya.

Il avait symboliquement répudié la couleur blanche du sacerdoce des Brahmes et des Lamas, pour y substituer la couleur rouge, qui devint la pourpre des Césars. Sur ses bannières, la colombe rouge remplaça l'agneau et le bélier, et le croissant de lune fut substitué au soleil.

Chassé de l'Empire métropolitain, il grossit ses armées d'un contingent énorme fourni par les communes agricoles, et sema dans le monde entier la guerre civile.

Aux Indes, ce fut la guerre civile des Yonijas, sur les côtes d'Arabie, le mouvement phénicien, en Égypte, l'invasion des Hiksos. En Assyrie, les Yonijas de l'Inde fondèrent des temples ioniens et suscitèrent des révoltes à tendances pseudo-républicaines flétries par Moïse sous le nom de Nemrod, la voie du tigre. En Syrie, leur souvenir se perpétua sous le nom d'Iduméens, Philistins, etc... avec leur culte

[99] Ionah signifie Colombe. C'est le nom hébreu du prophète Jonas.

d'Astarté et leurs temples de Diane. À l'ancienne loi du Bélier, ils opposeront la loi sanguinaire du Taureau[100], marquée du caractère de l'anarchie publique.

Babylone et les Touraniens se dissocièrent de l'empire du Bélier et s'opposèrent à lui. Enfin le Nemrodisme s'allia aux Celtes d'Europe fidèles à la loi du Taureau, et porta la guerre dans toutes les colonies européennes de l'empire de Ram.

Le schisme féminin et naturaliste d'Irshou a laissé sa profonde empreinte jusque dans les langues des peuples qui s'y sont ralliés. Ainsi les Scythes Touraniens, frères des Tatares, qui envahirent plus tard l'Europe centrale et constituèrent le peuple germain, firent du Soleil un mot féminin (die Sonne en allemand) et de la Lune un mot masculin (der Mond). Ce renversement de sexualité se retrouve également chez les Touraniens qui émigrèrent en Mongolie et en Chine. D'autres divisions des Scythes Touraniens constituèrent la race saxonne, où la sexualité symbolique du langage est complètement éteinte. Tous les noms propres devinrent neutres, et en anglais, il n'existe plus qu'un seul article défini : the.

Pendant plusieurs siècles, tous les temples de la Théocratie de l'Agneau et du Bélier luttèrent contre la fédération ionienne formée à la suite du schisme d'Irshou, dont la doctrine enthousiasmait les âmes plus passionnées que sages. Le Souverain Pontife de la Paradesa, par l'intermédiaire de tous les Pontifes régionaux du monde, encouragea les Rois de Justice à la résistance. La ligue des Orthodoxes se retrouve partout : Hellènes en Grèce, Albains en Italie, luttent sous l'étendard blanc de l'Agneau contre les couleurs rouges de la Colombe. César et Pompée furent les derniers représentants de cet antagonisme des temples. Le premier était ionien, le second dorien.

La famille de César était originaire de Troie et se disait fille de Vénus. L'étendard de Troie présentait un fond rouge sur lequel ressortait une truie d'or, symbole de la fécondité de la Nature. Quand César coiffa la tiare des Pontifes étrusques en même temps que sa couronne d'empereur, il réunit les deux couleurs. Les papes les arborent encore de nos jours.

CHAPITRE 9 - **Suite du schisme d'Irshou. Christna. — Fo-Hi. Mystères d'Isis. — Zoroastre.**

Quand Irshou parut sur la scène du monde, les pays que son schisme devait conquérir portaient déjà en eux les germes de mort qui s'attaquent à toute vie matérielle, même la mieux organisée. Des controverses agitaient l'Empire du

[100] Les Hébreux de l'Exode suivirent cet exemple lorsqu'en l'absence de Moïse ils adorèrent le Veau d'or.

Bélier, parce que des demi-savants, des demi-philosophes, des demi-littérateurs, bourdons inévitables de la ruche du travail, se croyaient possesseurs de la totale vérité et voulaient jouer un rôle qu'ils étaient incapables d'assumer.

La littérature de l'Inde a conservé tous ces souvenirs, et Saint-Yves les relate avec des détails trop longs pour être reproduits ici.

Par contre, il est important pour comprendre l'Histoire moderne de savoir comment les deux premiers Conseils de l'Empire de Ram démembré réagirent pour préserver le flambeau de la Civilisation.

Le Conseil de Dieu (Enseignement) se replia sur lui-même et s'installa dans les montagnes de l'Himalaya. Il cessa d'exercer son action extérieure de consécration des Rois de Justice. Il se fondit dans la pure Université d'enseignement dénommée Agartha, dont on trouvera la description détaillée dans *Mission de l'Inde*. Il a conservé depuis lors ce caractère ésotérique, dont il se départit lentement depuis 1877.

La plupart des Occidentaux ne soupçonnent pas encore l'existence de l'Agartha, ou n'y croient pas quand on la leur signale. Pour le lecteur, la grande lettre de Koot Humi citée au chapitre V de la Première Partie de ce livre doit constituer une preuve suffisante.

L'esprit de l'Agartha est celui de l'Enseignement pur, absolument désarmé, rejetant tout recours à la violence même pour se défendre, et subissant au besoin les pires persécutions. Il préserve ainsi son Autorité.

Ce principe est exposé sous une autre forme dans un poème composé par Christna, et dont voici quelques vers :

La coquille des mers, quand le plongeur la tue,
Répond en lui mettant des perles dans la main.
Le minerai fondu au feu de la coupelle
Pleure, et des gouttes d'or restent quand il n'est plus.
……O douce sagesse.
Celui qui t'aime a beau se sentir détesté,
En vain la haine attaque et déchire sa vie,
Jusque dans le supplice, il ne cesse d'aimer.
Il bénit jusqu'au bras sanglant qui le torture
Et meurt d'amour, pareil à l'arbre de Sandal
Qui parfume en tombant le fer de la cognée[101]*).*

[101] On remarquera que Saint-Yves a accru la puissance d'évocation de ce poème en le traduisant en vers alexandrins *eumolpiques,* c'est-à-dire sans rimes, mais avec des

L'empire de Ram avait été édifié avec une telle science et une telle solidité que, malgré la violence du schisme d'Irshou, le Conseil de Dieu conserva le pouvoir de réagir. Il s'en servit pour choisir dans le Conseil des Dieux des délégués auxquels il confia la mission de pallier de leur mieux les effets du désastre. Ceux-ci consolidèrent séparément certaines fractions de l'ancienne civilisation synarchique en tirant le meilleur parti des circonstances locales. Tel fut le rôle de Christna aux Indes, de Fo-Hi en Chine, de certains prêtres en Égypte, et de Zoroastre en Perse.

Quant au peuple de l'Hébyrech, sur qui la doctrine d'Irshou n'avait eu aucune prise, il reçut la mission de conserver à travers les millénaires, pour le restituer plus tard au monde, le grand message de Ram. La charge de cette Tradition échut plus spécialement à un initié laïque, membre du Conseil des Dieux, un Ancien (Ab) du Deuxième Ordre chaldéen selon Ram, Abram, qui reçut le nom d'Abraham lorsque sa mission lui fut définitivement confirmée.

Sérieux lutteur, celui-là. Il connaît la force de l'Adversaire du règne de Dieu, et aussi le défaut de sa cuirasse, l'erreur du gouvernement des hommes par la violence, la faiblesse du Pouvoir lorsqu'il n'émane pas d'une Autorité[102].

Avant de résumer l'histoire des Abramides, voyons comment s'y prirent les autres délégués du Conseil des Dieux pour rétablir un peu d'ordre dans le monde.

Christna se trouvait aux Indes en face d'un Kousha (empereur) qui avait naturellement profité de la guerre civile pour rendre arbitraire son pouvoir arbitral et trahir les serments qu'il avait prêtés devant les deux Conseils. Cela incitait tous les rois et vice-rois à l'imiter et à se jeter dans une révolution féodale. Christna refit l'éducation morale du peuple hindou, répandit et commenta la doctrine de Ram, enseigna la science thérapeutique des Temples, effectua des guérisons miraculeuses, et développa dans un langage merveilleux le principe de la Triade, ou Trimourti, où la double sexualité des principes cosmogoniques manifeste son unité par un troisième terme. Sa Trinité fut nommée Brahma-Vishnou-Siva (esprit, verbe, instinct). Il lui adjoignit une Trinité féminine, Sarasvati, Laksmi, Bhavahni (intelligence, sensibilité, sensation).

Christna ressuscita l'Universit et la dynastie lunaires, donnant partiellement gain de cause aux Yonijas. Il accepta même le symbole zodiacal du Taureau et le culte de la Vache pour pacifier le fanatisme des Touraniens d'Asie et des Druides de Thor.

---

terminaisons alternées masculines et féminines. Ce mode d'expression a fait l'objet d'une belle étude de Fabre d'Olivet Intitulée : Les Vers dorés de Pygthagore.

[102] On peut interpréter dans ce sens le sacrifice d'Isaac. Quand Abram décide de tuer son pouvoir pour conserver son autorité, il s'aperçoit qu'il a tué une illusion, que sa puissance est exaltée, et que des rois sortiront de ses reins ». Les reins symbolisent la force de caractère.

Il garda en réserve dans les temples, avec le Code de Manou, toute la Tradition sociale de l'empire du Bélier, et ramena ainsi le culte à l'unité harmonique. En même temps, il remettait en lumière les trois Pouvoirs sociaux.

Le Kousha Aganda pressentit que la puissance d'enseignement de Christna allait le rappeler à ses devoirs et lui imposer un contrôle. Il se mit donc à le persécuter, et un jour que Christna s'était écarté pour prier, il le fit saisir par ses émissaires, lier à un arbre, et transpercer de flèches. Mais il ne put empêcher la doctrine de ce saint de porter des fruits jusqu'à nos jours.

En 2950 avant J.-C., un autre membre du Conseil des Dieux, Fo-Hi[103], l'un des chefs de l'état-major hindou, alla réformer la Chine. Sa synthèse sociale s'inspira du trinitarisme de Christna. Il la renferma dans cinq livres hiérographiques connus sous le nom de Kings : Y-King, Chu-King, Chi-King, Li-King, et Yo-King.

Fo-Hi n'avait pas institué de Conseil de Dieu. Le corps des Lettrés fut seul à soutenir la lutte contre l'empire arbitraire. Pendant quatre mille ans, il se dressa comme une colonne de lumière contre les autocrates. Tchin-Tang chassa du trône l'infâme Kié. Wou-Wang souleva la conscience publique et déposa le tyran Tchiou.

Mais les lettrés furent souvent attaqués et décimés. Ils subirent la persécution pour eux la plus atroce quand le misérable Tsin-Che-Hoang leur arracha littéralement l'âme en faisant brûler devant eux le Chu-King et le Chi-King.

En Égypte, le trinitarisme de Christna apporta son influence bienfaisante en faisant connaître publiquement la doctrine secrète d'Osiris -Isis - Horus. Toutefois, dès 2703 avant J.-C., la politique des schismatiques contraignit les initiés à voiler la science d'Isis et à ne plus la révéler que par la double initiation des Petits Mystères et des Grands Mystères. Néanmoins, la fête d'Osiris demeura fixée à Noël, c'est-à-dire à l'époque où le Bélier de Ram coïncidait avec le début de l'année astronomique, quarante et un siècles auparavant.
En vain, les Phéniciens envahirent l'Égypte. Ils furent dominés par la puissance des institutions. En vain les rois pasteurs tendirent au césarisme pur. Ils durent toujours compter avec l'opinion publique qui les dédaigna constamment, regarda passer leur pouvoir illusoire, et n'admit pas d'autre autorité que la Religion.

Un autre membre du Conseil des Dieux, Zoroastre, sortit également des Universités de l'Inde pour réformer l'Iran. Son nom initiatique était Zarathoustra, qui signifie Révélation Solaire. Le Zend-Avesta ne renferme que l'abrégé de sa doctrine. A l'opposé de Christna et de Fo-Hi, il n'accepta aucune parcelle de la thèse d'Irshou. Il exagéra au contraire son opposition au schisme.

[103] Ce nom est d'origine celtique et signifie *Père-vivant.*

Homme du Bélier, initié aryen[104] et dorien, Zoroastre avait à faire face à une poussée turbulente de Touraniens, débordant de passions et d'appétits politiques, et soutenus par les Celtes européens toujours furieusement jaloux de tout ce qui rappelait la suprématie de Ram. Il fut obligé de rétablir un ordre relatif avant de se préoccuper de vérité absolue.

Il exagéra le principe dorien en supprimant de sa synthèse cultuelle la sexualité féminine. Il représenta la Dyade sous forme d'un dualisme de deux principes contraires, le Bien et le Mal, Ormuz et Ariman, arbitrés chez les initiés par un troisième terme, Mithras, la médiation solaire.

L'union indissoluble du principe masculin et du principe féminin était rompue. Le Mal était réputé provenir de la Nature, alors qu'il provient uniquement de l'Homme, par utilisation inharmonieuse des forces du Bien, grâce à son libre arbitre. Le Conseil de Dieu adressa de vifs reproches à Zoroastre.

S'appuyant sur cette synthèse, Zoroastre présenta les Touraniens comme l'image du Mal, et souleva ses adhérents contre eux au moyen d'une guerre sauvage, qui eut cependant comme effet bienfaisant de barrer la route des Indes aux sectateurs du Taureau. Une partie du monde civilisé fut ainsi préservée de l'invasion.

Plus tard, la fureur des envahisseurs césariens se donnera libre cours contre les bastions de l'antique civilisation ramide. Le processus sera toujours le même : destruction des deux premiers Conseils et de toutes les sources possibles d'Enseignement.

Quand l'empereur Ninus envahit l'Iran, il décima les deux premiers Conseils et détruisit tous les livres sacrés qu'il put découvrir.

A Babylone, Nabou-Assar voulut supprimer tout vestige des temps anciens. Il fit effacer les inscriptions, fondre les tables d'airain, briser les stèles, brûler les bibliothèques.

En Chine, le stupide Tsin-Che-Hoang extermina les lettrés et défendit sous peine de mort qu'on laissât subsister aucun livre, ni aucune pierre gravée, antérieurs à son règne.

À Rome, depuis César jusqu'à Dioclétien, on livra aux flammes les archives des deux premiers Conseils et l'on persécuta la science et les arts. César brûla la bibliothèque Pto-lémaïque, et Dioclétien celle du Sérapéum de Memphis. Quant à Théodose, sous prétexte de christianisme, il anéantit tous les temples gardiens de l'antique Tradition.

[104] Le nom d'Aryens sert à désigner les anciens Celtes européens

CHAPITRE 10 - **Le Césarisme assyrien. Les Orthodoxes abramides ou néo-ramides**

En 2200 avant J.-C., un empereur autocrate avait paru en Chaldée. Il se donna lui-même le nom de Ninus, dont l'étymologie chaldéenne Nin-Yah signifie progéniture de l'Être éternel, et symbolisa ainsi son orgueil. Il se présenta devant son peuple comme directement investi du droit divin de le soumettre par la force à sa volonté, sans se soumettre lui-même à aucune Autorité.

Son premier soin fut de fouler aux pieds les deux premiers Conseils de Chaldée pour asservir impunément le troisième et pressurer l'Économie sociale jusqu'au sang, pour en tirer l'Impôt permanent, condition essentielle de l'Armée permanente. Pour effacer jusqu'au souvenir de l'ancienne Synarchie de Ram, il remplaça le nom de Chaldée par celui d'Assour (Assyrie), qui signifie l'Unité du Seigneur, étant entendu que le seigneur, c'était lui. Il se déclara fils de Baal, pour jouer sa comédie de droit divin devant les populations naïves.

C'est lui qui tenta de faire une Synthèse religieuse de la Loi du Taureau. Cet effort était voué d'avance à l'échec, faute de science théocratique. Il est connu dans nos Écritures sous le nom de Tour de Babel.

Se croyant appelé à reconstituer l'empire de Ram par la seule force de ses armées, il débuta dans sa carrière par un déploiement militaire sans précédent. Il s'allia d'abord aux Bodhones d'Arabie, puis se rua sur l'Arménie, alors gouvernée par Barzanès, roi de Justice dépendant du Kousha. Après cette victoire, il exigea que Barzanès s'engageât par traité à lui fournir tous les hommes valides d'Arménie.

A la tète d'une armée toujours croissante, il se précipita sur la Médie, gouvernée par le roi de Justice Pharnus. Il se saisit de lui, de la reine, et de leurs sept enfants, les fit crucifier, puis confia le gouvernement à l'une de ses créatures.

De là, il se rua sur l'Iran, s'en empara, et lui donna le nom de Perse (contraction du mot Paradesa)[105]. Il transforma en fonctionnaires politiques les membres des deux premiers Conseils institués par Zoroastre, mais donna aux rois le nom de Justiciers pour leur conserver une façade synarchique. Le dernier de ces Justiciers fut Kaï-Kosrou, plus connu sous le nom de Cyrus.

[105] Le lecteur remarquera que la Perse a repris son nom sacré d'Iran après la seconde guerre mondiale, en 1945. Ce changement a certainement eu lieu sous une influence initiatique.

Ensuite Ninus s'empara des sanctuaires de l'Agneau dans toutes les colonies du Bélier, depuis le Caucase jusqu'à l'Espagne. Ses armées s'étaient grossies de mercenaires touraniens et de soudards pris parmi les Celtes européens de Thor.

Alors, du monde entier, un immense cri de douleur et de réprobation monta jusqu'au Souverain Pontife réfugié dans l'Himalaya. Bien que son autorité sociale fût affaiblie, il n'hésita pas à rappeler à son devoir le redoutable anarchiste. À travers les sanctuaires de
Ram restés intacts, un blâme formidable contre Ninus retentit de l'Inde à l'Égypte et sur toutes les côtes de la Méditerranée.

Loin de s'incliner, Ninus revint précipitamment en Assyrie avec des armées innombrables qu'il se prépara à lancer contre l'Inde, mais la mort l'empêcha de donner suite à ce projet.

Après Irshou, il fut le premier adversaire du Règne de Dieu sur la Terre, le premier à souiller le gouvernement général du monde.

Sa femme Sémiramis poursuivit ses desseins, mais avec une âme plus lumineuse. Selon la légende, elle était prêtresse d'un collège d'initiation féminin. Elle avait d'abord épousé Ménonès, grand chancelier de Ninus.

Lors du siège de Bactres, Ninus, malgré ses deux millions de soldats, ne parvenait pas à s'emparer de la ville qui était défendue par le roi de Justice Oxyarte. Ce fut Sémiramis qui prit le commandement des troupes et les mena à la victoire. Enthousiasmé par sa science et sa beauté, Ninus voulut l'épouser. Il demanda son divorce à Ménonès, et lui offrit sa propre fille en compensation, mais Ménonès préféra se pendre, et Sémiramis devint impératrice d'Assyrie.

Après la mort de Ninus, elle gouverna son empire avec un génie qu'aucun autocrate mâle n'a dépassé. Son nom signifie Lumière spirituelle de Ram, Colombe intelligente du Bélier. Refusant de se soumettre à l'empereur synarchique des Indes, elle tenta d'effectuer une synthèse sociale par voie politique, et commença par bâtir une ville encore plus immense que Ninive. Ce fut Babylone, construite dans des proportions cyclopéennes qui dénotaient l'intention d'en faire une Métropole Solaire, avec deux enceintes, l'une de 68 kilomètres de tour, l'autre de 85. Les murs de la première étaient hauts de 80 mètres, et assez épais pour que plusieurs chars pussent manœuvrer de front sur leur crête. Les murs de la seconde étaient hauts de 50 mètres, épais de 20, flanqués de tours de 100 mètres, et percés de cent portes monumentales. Quatre villes comme Paris y auraient tenu à l'aise. Ses jardins suspendus sont restés célèbres, mais on connaît moins bien

les prodiges de science déployés par les architectes et les ingénieurs qui bâtirent Babylone. La place manque pour les citer[106].

Sémiramis restait hantée par le souvenir de l'empire arbitral synarchique qui avait précédé son empire temporaire. Elle voulut détruire ce qui en subsistait pour ne plus se sentir bridée par aucune autorité morale. Sans la moindre provocation, elle déclara la guerre à Stabrobatès, alors Kousha de l'Inde.

Elle avait préparé cette guerre de longue main, à mesure que redevenaient disponibles les millions de travailleurs employés à bâtir sa capitale. Elle avait fait venir des ingénieurs maritimes de la Méditerranée pour construire une immense flotte fluviale, et s'était alliée aux Phéniciens. Pour combattre les éléphants de l'Inde, elle avait fait construire d'énormes machines de guerre. En trois ans, Sémiramis mobilisa ainsi trois millions de fantassins, 500.000 cavaliers, 100.000 chars et machines de guerre, 100.000 soldats montés sur chameaux. Elle concentra cette armée en Bactriane.

Stabrobatès répondit en organisant sur l'Indus une défense encore plus formidable. Puis il envoya par son ambassadeur à Sémiramis une lettre du Souverain Pontife, la priant de suspendre une guerre injuste qu'aucune provocation n'avait motivée. Sémiramis n'en tint aucun compte et ouvrit les hostilités.

Elle mit sa flottille en branle sur l'Indus et franchit elle-même le fleuve grâce à un pont immense lancé par ses ingénieurs. Mais Stabrobatès simula une fuite et contre-attaqua le gros de l'armée assyrienne dès qu'elle eut franchi l'Indus. Il se servit des armes prohibées par le Code des Gentous, c'est-à-dire des armes à feu et à foudre tuant plus de cent hommes à la fois. Le fait d'avoir été lâchement attaqué sans motif plausible autorisait cette dérogation, qui fut accordée au Kousha par le Souverain Pontife à condition qu'il restât exclusivement sur la défensive.

Le massacre fut épouvantable. Diodore de Sicile relate que Sémiramis perdit les deux tiers de ses troupes, soit 2.500.000 hommes. Elle-même repassa l'Indus sur le grand pont qu'elle fit aussitôt détruire. Fidèle aux directives du Souverain Pontife, Stabrobatès ne franchit pas le fleuve pour la poursuivre. Il accorda à l'impératrice l'échange des prisonniers de guerre. Une fois de plus, la Science avait sauvé l'Inde. Sémiramis ne se releva jamais de cette défaite.

Après elle, l'anarchie nemrodique fut représentée par des souverains sans foi ni loi, parmi lesquels se détache Bélochus. Pour en finir avec la suprématie de la Science, de la Conscience, de la Sagesse, et de la Justice, il fit lâchement

[106] Disons simplement que les ingénieurs sacerdotaux de Ram s'étaient montrés plus savants encore en construisant la Grande Pyramide.

assassiner le grand Lama, prit sa tiare, et la posa sur sa propre tête comme Jules César le fit deux mille ans plus tard.

Alors les sanctuaires prirent le deuil du Dieu social. Tous les Pontifes en appelèrent à l'Éternel et délièrent les rois de Justice de leurs serments. C'était les précipiter dans l'anarchie féodale. Sous l'impulsion des empereurs d'Assyrie, le tiers de l'Asie se rua sur l'Europe du Sud et s'y livra partout à un sanglant carnage. Les armes prohibées furent arrachées des temples. Les forêts du Caucase, des Balkans, de Grèce, d'Italie, et d'Espagne furent incendiées. Les Monts Hespériens reçurent le nom de Pyrénées, qui signifie chairs en feu.

La Terre elle-même sembla s'émouvoir. Le feu central secoua son écorce. Les Monts Thessaliens vomirent leurs lacs. Des déluges partiels épouvantèrent le Moyen-Orient. L'Etna vit jaillir ses premières éruptions. Une sécheresse de sept ans provoqua des famines. Enfin, rivalisant avec les césars de Babylone, les féroces Celtes druidiques de Thor se ruèrent à leur tour sur les débris des colonies méditerranéennes.

Faute de connaître le passé plus lointain, les historiens modernes ont de la peine à comprendre cette époque. Ils l'ont confusément qualifiée de Temps Héroïques. En réalité, cet âge devrait s'appeler celui de la Révolution féodale des Pouvoirs locaux contre l'Empire césarien d'Assyrie.

C'est au temps de Sémiramis que débuta parmi les Chaldéens orthodoxes le mouvement Abramide. Il représentait la réaction des deux premiers Conseils (Enseignement et Justice) contre la Politique pure. Toute l'histoire en est relatée sous forme hiérogrammatique voilée dans les cinquante premiers chapitres du Pentateuque de Moïse.

Saint-Yves consacre de longues pages à démontrer comment chaque personnage de la Genèse représente à la fois un homme et sa tendance politique, c'est-à-dire sa FONCTION HISTORIQUE. On a déjà vu que Abram représente la Fonction de l'Orthodoxe initié laïque qui refuse de reconnaître l'empire arbitraire et abandonne tout ce qui lui est cher pour reconstituer sur terre une Synarchie.

En idéologie sacrée, lorsqu'un homme épouse une femme, cela signifie qu'un principe vivant se manifeste extérieurement par ses facultés créatrices, son intelligence organisée. Abram, renouvellement de la Constitution de Ram, s'allie à Saraï (Sphère-Hayon), la sphère d'encyclopédie complète, pour ramener l'humanité à une Loi et un Centre universels.

On peut alors comprendre le sens politique des versets apparemment banaux de la Bible. Exemple : Genèse XII-14 et suivants : « Les Égyptiens virent que Saraï était très belle, et les premières personnes du pays en ayant donné avis à Pharaon, et l'ayant fort louée, elle fut enlevée et menée au palais du roi. » C'est-à-

dire que les Orthodoxes d'Égypte accueillirent bien la pensée rénovatrice des Abramides et en exposèrent les avantages en haut lieu.

Mais le Pharaon, averti par la police de l'empire chaldéen, sut bientôt qu'il s'agissait d'un mouvement anti-politique, traduisant une opposition irréductible contre le pouvoir personnel. Les versets 18 et 19 relatent sa réaction : « Le Pharaon ayant fait venir Abram lui dit : Pourquoi as-tu agi avec moi de la sorte ? Tu ne m'as pas averti que Saraï était ta femme. Pourquoi as-tu dit qu'elle était ta sœur, pour me donner lieu de la prendre pour femme ? Voilà donc ta femme que je te rends présentement. Prends-la et va-t'en. »

Autrement dit : Pharaon, sachant que la réforme qui l'avait d'abord séduit était propre aux Abramides et non la doctrine de l'impératrice d'Assyrie, ne voulut pas risquer une guerre avec cette redoutable adversaire pour satisfaire un petit groupe de protestataires. C'est pourquoi il expulsa l'ordre des Abramides avec sa Femme symbolique, c'est-à-dire sa réforme spirituelle et sociale.

Cet Ordre s'orienta vers les confédérations emporocratiques de la Syrie, qui ressemblaient aux villes libres et à la ligue hanséatique modernes. Leur commerce florissait, parce qu'elles n'étaient pas rattachées à un empire militaire par l'obligation de payer l'impôt permanent de Nemrod. C'est alors que la Bible exotérique montre Abram en rapport à Salem avec les rois de Justice vaincus, et qu'apparaît la grande figure de Melchisédec.

La situation hiérarchique d'Abraham, chef de l'Ordre des Doriens de Chaldée, devant Melchisédec, roi de Justice selon l'ancienne Synarchie est celle d'un initié devant un initiateur, d'un membre du Second Conseil devant un délégué du Premier Conseil.

Dans la vallée royale, le Roi de Justice de Salem fit apporter le pain et le vin, car il était Pontife d'El-Hélion. Melchisédec donne cette communion, et Abram la reçoit, ce qui entraîne une initiation dernière d'Abram par le Pontife-Roi de Salem, et une transmission testamentaire de l'ancienne Synarchie scientifique et sociale. Alors Abram paye à Melchisédec la dîme du Tout, la dîme du Cycle de Ram. À la tête de ses trois cent dix-huit initiés, il prend parti contre l'empire assyrien et enlève aux alliés de cet empire l'Initiation qu'ils avaient faussée pour s'en servir à des fins politiques.

CHAPITRE 11 - **L'Égypte. — Les Orthodoxes. Moïse**

Chez les orthodoxes de Chaldée et d'Égypte, et avant eux, dans les temples de l'Inde et de la Paradésa, la science de la Parole Écrite avait été poussée jusqu'à

ses principes, c'est-à-dire jusqu à son contact avec ce que les théologiens modernes appellent, sans trop le comprendre, le Verbe.

Tant que la Synarchie du Bélier avait duré, la langue scientifique avait été assez uniforme dans les sanctuaires confédérés. Avec le schisme d'Irshou, les langues vivantes ou féminines entrèrent dans les temples, et l'empirisme phonétique y prit peu à peu le pas sur l'idéographie scientifique. Moïse adopta la langue sacrée des sanctuaires orthodoxes d'Égypte et d'Éthiopie, et la mania avec génie.

Cette langue était-elle l'hébreu ? Nullement. Pour qu'une langue se constitue, il faut qu'un peuple devienne une nation vivante. Or, à l'époque de Moïse, il n'y avait pas de peuple hébreu, mais des Celtes bodhones enclins à changer fréquemment de résidence pour échapper à l'empire arbitraire auquel ils étaient irréductiblement opposés. Les Orthodoxes protestataires, anciens membres du Conseil de Dieu ou du Conseil des Dieux, se trouvaient dans le même cas, mais étaient assez instruits pour comprendre ou parler la langue sacrée.

Le dernier étudiant de nos jours peut lire Homère en grec, Virgile en latin, ou le Koran en arabe. Il en est tout autrement des œuvres se rattachant à l'Ordre dorien et aux Principes universels. C'est pourquoi saint Paul disait en parlant des Juifs non initiés : « Quand on leur lit Moïse, un voile reste sur leur entendement. » II en serait de même pour un enfant devant une équation de physique mathématique. Il en lirait tous les signes et toutes les lettres, mais sans pouvoir saisir le sens de l'équation, et moins encore la résoudre.

Les Initiés se reconnaissaient entre eux dans l'Univers et dans l'État au moyen de l'Idéographie, qui permet de décrire les phénomènes exotériques en langage ordinaire, tout en exprimant secrètement par les mêmes mots leur concordance ésotérique. En dehors de cette méthode, on tombe forcément dans la fantaisie. Nos sciences modernes permettent à peine d'amorcer le réveil de nos facultés de Synthèse.

Exemple : Réunissez tous les architectes de la Judéo-Chrétienté, et demandez-leur de produire une œuvre aussi spécifique en son genre que le Parthénon, la Grande Pyramide, ou la cathédrale de Reims. Ils n'auront rien à proposer, faute de contact initiatique avec la Science synthétique. Si par hasard ils construisaient un théâtre, l'ensemble de tous les poètes, musiciens, danseurs, et penseurs modernes ne concevrait aucune œuvre digne d'y être jouée.

Réunissez tous les hommes d'État qui croient diriger les Nations de race blanche, et demandez-leur d'organiser en Europe seulement, non pas un empire synarchique, mais une simple réduction des budgets et des armements, un soupçon d'État social. Ils n'aboutiront qu'à la ruse, la violence, la démagogie, et à des exactions financières pires que celles du passé.

Les principes de toute synthèse scientifique et sociale se trouvent dans les Livres sacrés, et nulle part ailleurs. Les cinquante chapitres de la Genèse, et plus spécialement les vingt premiers, concernent des principes. Chaque homme y figure comme symbole du principe essentiel qu'il représentera et en fonction duquel il agira. Autrement, la Bible ne serait plus un livre sacré de l'Ordre dorique, mais un conte d'école primaire écrit en langue phonétique vulgaire[107].

Saint-Yves donne de nombreux exemples de ces symboles, expliquant notamment le sens des noms tels que Abel, Caïn, et Seth, Sem, Cham, et Japhet, Agar et Ismaël, Sarah et Isaac, Jacob, Léa, Rachel, leurs deux servantes et leurs douze fils, etc...

Les Abramides arrivèrent en Égypte en 2173 avant J.-C. Cette époque coïncide avec la terrible invasion par les Hyksos, au cours de laquelle une grande partie des Égyptiens furent tués et le reste réduit en esclavage. Shalit, ou Salatis, fut leur Napoléon. Il se fit sacrer Pharaon à Memphis, mais craignant les Orthodoxes, il se fortifia contre eux à l'est du delta du Nil. De là, il gouverna pendant dix-neuf ans l'Égypte conquise.

Sous la conduite d'Ahmès Ier, fondateur de la dix-huitième dynastie, l'ancienne Synarchie prouve encore sa vitalité en chassant l'envahisseur et en reprenant par un moyen initiatique pacifique les territoires perdus. Le procédé est relaté dans l'histoire de Joseph, dont le nom signifie l'Enroulement de Io, l'Enserrement du Schisme.

Tous les anciens royaumes de l'empire de Ram, et toutes ses colonies méditerranéennes restaient sous la menace perpétuelle d'une invasion partant d'Assyrie, ou des ravages effectués par les Celtes de Thor, qui formaient une masse toujours féroce et turbulente de pirates et de mercenaires. Tout l'effort de résistance à cette anarchie européenne, africaine, et est-asiatique incombait presque exclusivement à l'Égypte. À ce jeu, les Pharaons, bien qu'admirablement formés par l'initiation du Premier Conseil, étaient forcés par les nécessités perpétuelles de la guerre d'adopter une certaine allure de césarisme et d'imposer des corvées excessives aux habitants du pays.

Il en résultait chez les vieux Orthodoxes de toute l'Égypte, et en particulier chez les descendants de Jacob dans le Val de Gessen, un malaise général caché sous une très grande prospérité. Comme ses prédécesseurs, Ramsès II fut contraint de pousser l'effort industriel à l'excès.

---

[107] La célébrité des Fables de La Fontaine, du *Livre de la Jungle*, des *Contes* de Perrault, des *Contes des Mille et Une Nuits, etc*... vient de ce que ces ouvrages sont écrits en une langue semi-idéographique à deux échelons. La langue idéographique complète en comporte trois.

Hors des temples, il faisait preuve d'une activité multiple et variée. Mais à l'intérieur, il reprenait son véritable rang dans la hiérarchie du Second Conseil. Les deux genoux à terre, tête nue, dépouillé de ses armes et de ses insignes, il prenait pieusement le calice et le pain sacré que lui offrait le Grand Prêtre. À son rang dans sa stalle, il écoutait les prophètes dictant leurs enseignements, le reprenant pour ses fautes s'il y avait lieu, et lui traçant l'avenir.

Parmi les sacerdotes de moindre degré, un jeune prêtre vêtu de lin blanc, le front proéminent, l'air doux, assistait à la cérémonie. C'était Moïse, fils de la première princesse du sang. Non loin de lui, parmi les chœurs des initiés accourus de tous les pays pour recevoir l'enseignement, se tenait un jeune Nazaréen de famille royale venant de Thrace. C'était Orphée, fils d'une prêtresse d'Apollon.

Le Musée du Louvre, à Paris, possède la statue d'un grand prêtre de Memphis avec l'inscription suivante : « II n'était rien qui fût voilé pour lui, et il couvrait d'un voile l'essence de tout ce qu'il avait vu. » Ainsi fera Moïse devenu prêtre d'Osiris.

Clément d'Alexandrie et bien d'autres auteurs confirment ces informations : « Les prêtres ne divulguaient leurs Mystères qu'aux initiés dont la vertu et la sagesse exceptionnelles se révélaient par l'examen et par l'épreuve. »

En ce qui concernait la guerre, on enseignait dans les temples l'admirable morale de l'ancienne école d'état-major de l'empire du Bélier, dont Fo-Hi lui-même avait été membre : « Lorsque la nécessité ordonnait de soutenir le Droit public par la sanction des armes, on mettait tous ses soins à ce que la guerre fût courte. On combattait sans animosité, parce que le but était de prêter main-forte à la Loi et au bon ordre de l'Humanité entière. On évitait parfois de combattre si par la persuasion ou par tout autre moyen on pouvait amener les rois ou les rebelles à se conformer à la Loi. Cette victoire était considérée comme la plus glorieuse, parce qu'elle était directe, acquise sans la force des armes, qu'elle appartenait en propre à la Justice et constituait un triomphe pour l'humanité. »

Cependant le Pharaon restait toujours un roi de Justice, et les Orthodoxes retrouvaient dans leurs temples la lumière éblouissante du passé, tout en sentant que l'empire des ténèbres s'étendait peu à peu dans le monde entier. Alors les initiés se rappelaient la promesse que Ram avait faite en mourant de s'arracher à la vie bienheureuse si cela devenait nécessaire, et de revenir sur terre sous un vêtement de douleur dans le sein d'une femme, dans le corps vagissant d'un enfant.

Telle était l'atmosphère où Moïse grandissait parmi les Sages.

CHAPITRE 12 - **Moïse.— Orphée.— L'Exode**

Le règne exceptionnellement prospère de Ramsès II dura soixante-sept ans, pendant lesquels de grands travaux ne cessèrent d'être entrepris et réalisés en Égypte. Entre autres, le Pharaon fit relier Péluse à Héliopolis par une chaîne de forts et de grandes places de guerre. À cette occasion, de nombreuses corvées, surveillées par des gendarmes égyptiens, furent imposées aux Hébreux habitant le delta.

Moïse, en tant que scribe sacré, était chargé de certaines inspections. Au cours de l'une d'elles, il vit un Égyptien maltraiter un Hébreu. La loi religieuse ordonnait de défendre un homme injustement attaqué. En défendant l'Hébreu, Moïse tua l'Égyptien (Exode 11-12) et se trouva ainsi impliqué dans une affaire des plus dangereuses pour lui.

Dans toutes les sociétés celtiques, le droit de châtiment appartenait aux plus proches parents de la victime. Ils pouvaient se porter accusateurs. Le tribunal se contentait alors d'exiger la preuve du crime et de prononcer une sentence d'acquittement ou de culpabilité. Dans ce dernier cas, l'exécution de la sentence appartenait aux Goëls ; c'est le nom que l'on donnait aux proches parents ainsi investis judiciairement du droit de représailles.

Dans les pays orthodoxes tels que l'Égypte, le droit des Goëls subissait deux restrictions importantes : 1° le Conseil des Dieux avait le droit de commuer la peine de mort en exil ; 2° le Conseil de Dieu assurait l'inviolabilité du coupable si ce dernier choisissait de s'abriter dans l'un des temples déclarés lieux de refuge. Un meurtrier pouvait donc profiter de son exil pour se faire purifier dans un temple et en rapporter une attestation de « renaissance ». Mais les épreuves expiatoires physiques et morales étaient terribles. Il fallait une volonté absolue de se réhabiliter pour pouvoir les endurer. Les thérapeutes de l'âme et du corps les avaient calculées à cet effet avec autant de sagesse que de science.

Moïse s'exila en Haute- Égypte, au pays de Madian, dans le temple dont Jéthro était le grand prêtre. (Exode 11-15.) Ce temple abritait un collège d'Orthodoxes ramides, Éthiopiens à la peau noire, de la race des anciens maîtres de l'Asie et de l'Afrique avant Ram. Ils avaient accepté de refondre leurs Sciences et leurs Traditions selon la loi du Bélier. C'étaient donc des Orthodoxes par excellence.

Jusqu'en l'an 670 avant J.-C., ces hommes manifestèrent leur opposition absolue à l'empire schismatique d'Assyrie. Ce fut parmi eux que Moïse prépara toute son organisation sociale.

Il épousa bientôt la fille de Jéthro nommée Sephora[108] et séjourna pendant quarante ans sous la protection du temple de Médian. Il y acquit les plus hautes connaissances dans les sciences et les arts sacrés.

Moïse, dans sa généalogie symbolique, ne manque pas de faire remonter sa filiation à Ram. Il se dit fils d'Amram et de Iokabed, ainsi que son frère Aaron et sa sœur Miriam. (Exode VI-20 confirmé par Chroniques VI-3.) Le radical Am signifie famille, métropole, règle, etc., aussi bien en égyptien qu'en arabe et en hébreu. Moïse se présente donc comme l'héritier de la tradition théocratique et sociale de Ram par Iokabed, c'est-à-dire par le sanctuaire d'Io ou d'Isis.

Quand l'historien Strabon visita l'Égypte, les prêtres de Memphis lui donnèrent comme suit leur appréciation sur Moïse avant et après l'Exode :

« Avant l'Exode, Moïse professait que le symbolisme zoologique des Égyptiens maintenait le peuple dans l'erreur au sujet des choses divines, et qu'on devait se borner à adorer l'Ineffable dans un sanctuaire digne de Lui, mais dépourvu de toute image représentative, de tout signe et de tout attribut figuré. Après l'Exode, il réussit à créer un nouvel État d'une importance relative. Ses successeurs suivirent les voies de la vraie religion, mais pendant un temps très limité. Bientôt leur Société dégénéra et passa de l'ignorance à la superstition et au fanatisme. »

Le but que se proposait Moïse est clair : il voulait rénover le programme spirituel et social des Orthodoxes, lui donner des vues universelles, une Nation pour corps, un territoire pour point d'appui, un Conseil de Dieu et un Conseil des Dieux pour puissance.

C'est grâce au Testament de Moïse que le monde occidental est inconsciemment tourné aujourd'hui encore vers le même but.

Pour posséder comme lui la Science ramenée à ses principes universels, il faut un entraînement exceptionnel de toutes les facultés de l'âme et du corps. Le monde moderne ne sait plus ce que représentent les épreuves initiatiques correspondantes et ne se doute pas de l'effort de caractère qu'il fallait fournir pour les traverser. La tradition enseigne qu'Orphée fut initié à peu près en même temps que Moïse. Mais Orphée, tout en restant purement dorien, fut divinement épris du Principe Féminin. Il le témoigna par la vie spirituelle dont il anima les sanctuaires grecs d'où surgirent, sous son impulsion magique, tous les rayons de la Beauté exprimant la Vérité.

---

[108] Ce nom signifie Petit-Oiseau. Je l'interprète sur le second plan idéographique comme indiquant que l'âme de Moïse avait eu ses première contacts avec son Esprit, et qu'il avait décidé de poursuivre son entraînement dans ce sens pour atteindre la Première initiation majeure. (Voir chapitre 5 de la Première Partie de ce livre.)

Moïse au contraire était un homme d'Autorité, se dressant de toute sa hauteur devant le Pouvoir personnel. Il fut un intrépide adorateur du Principe Mâle et s'efforça d'annuler les effets du schisme d'Irshou.

Saint-Yves donne un aperçu de l'œuvre immense d'Orphée en citant vingt-quatre de ses ouvrages, tous ésotériques, dont il ne reste plus hélas que des fragments dénaturés. Bien d'autres œuvres de cet Initié sont mentionnées comme perdues, dont sa magnifique Réforme du Système Musical.

Orphée éveilla l'intelligence et l'âme des Celtes européens qui, déferlant du Nord, s'étaient rués avec leur féroce et turbulente énergie sur les sanctuaires méditerranéens des anciennes colonies de Ram, et en particulier sur le temple de Delphes. Il charma leurs âmes par l'imagination pour corriger leurs passions haineuses et leurs instincts brutaux. Par sa science magique de l'Art, il fut le plus grand enchanteur et le civilisateur le plus accompli que la Terre ait connu. Grâce à son influence, les désaccords de doctrine s'aplanirent dans les Temples. Hommes et femmes redemandèrent aux Mystères une culture physique, morale, et spirituelle que le vulgaire avait profanés et déformés.

Le génie d'Orphée inspire encore de nos jours toutes les manifestations de l'art dans la Chrétienté, mais par imitation et sans vie propre, en attendant que la Synthèse de l'Art ait été reconstituée.

***

Les Pharaons de la dynastie des Ramsès étaient des Nazaréens, des initiés laïques venus des temples d'Étrurie. Ils portaient le nom de Larthes, qui est en étrusque l'équivalent du mot chaldéen Melchisédec, roi de Justice.

Quand Ramsès II eut assuré la paix publique égyptienne à l'intérieur et à l'extérieur, il se retira dans la vie privée. Son quatrième fils Khamounas était Souverain Pontife. Il lui fit abandonner cette fonction pour le mettre à la tête du gouvernement.

Comme tous les royaumes confédérés de l'Empire du Bélier, l'Égypte était foncièrement opposée au système des armées permanentes. Le nouveau Pharaon prit des mesures de désarmement.

L'Assyrie en profita pour former de nouvelles ligues contre l'Égypte et pour y déchaîner une révolution intérieure. Khamounas mourut en désignant pour lui succéder son frère Ménephtah, troisième fils de Ramsès II. L'Égypte était envahie par Mermaïon. Ménephtah soutint la guerre avec la plus grande énergie et infligea une sanglante défaite à Mermaïon.
Les Abramides avaient des appuis partout, dans les temples, les palais des rois, et parmi les débris locaux des anciens Conseils. Ils connaissaient le plan de Moïse,

approuvé par son beau-père Jéthro et tous ses alliés. Moïse utilisa cette période troublée pour réaliser ce plan. Il entraîna dans le sillage de son mémorable Exode plusieurs millions d'hommes de toutes les races et de toutes les classes, avec une prédominance d'Apurus du Delta, et sous la conduite d'un état-major d'initiés doriens.

Cette masse humaine fut emmenée au désert par l'Esprit formidable qui, du haut du Sinaï, lui donna sa forme sociale.

CHAPITRE 13 - **La Synarchie Israélite**

Au début de l'Exode, Moïse institua un Conseil de Dieu et douze Conseils des Anciens, un par tribu, selon les fils d'Israël. Il manquait le Conseil des Dieux pour former une Synarchie complète. Moïse exerçait lui-même le pouvoir juridique, alors que, pour se conformer à la science sociale et à la tradition de Ram, il aurait dû se confiner dans son rôle de chef du Pouvoir enseignant.

Jéthro était resté à Madian avec la famille de son gendre Moïse, composée de sa femme et de ses deux fils Guershom et Eliézer. Mais il se tenait au courant des progrès de l'Exode à la fois par des messagers et par les moyens extrasensoriels dont dispose un grand Initié. Pour redresser l'erreur de Moïse et compléter son initiation, il rassembla sa famille et le rejoignit au Désert.

Moïse vint à la rencontre de son beau-père, se prosterna devant lui, et le baisa (Exode XVIII-7), puis l'informa de tout ce qui était advenu depuis son départ.

Le lendemain, Moïse siégea parmi le peuple afin de juger les litiges en cours, et le peuple se tint auprès de Moïse depuis le matin jusqu'au soir pour consulter Dieu. Jéthro lui dit : Que fais-tu là ? Moïse répondit : Quand ils ont quelque affaire à régler, ils viennent à moi, et je juge entre l'un et l'autre. Et Jéthro lui dit (Exode XVIII-17) : Ce que tu fais n'est pas bon. Tu t'épuiseras certainement toi et ton peuple qui est avec toi, car la chose est trop lourde pour toi. Tu ne peux la faire toi seul... Sois pour le peuple auprès de Dieu, rapporte les affaires à Dieu, et ENSEIGNE-leur les statuts et les lois, la voie dans laquelle ils doivent marcher, et l'œuvre qu'ils doivent accomplir... Choisis parmi le peuple des hommes capables, des hommes de vérité haïssant le gain malhonnête, et établis-les sur eux comme chefs de milliers, de centaines, de cinquantaines, et de dizaines. Qu'ils jugent le peuple en tout temps. Et il arrivera qu'ils porteront devant toi toutes les grandes affaires, mais toutes les petites affaires, ils les jugeront eux-mêmes. Tu allégeras ainsi (ton fardeau) et ils le porteront avec toi. Si tu fais cela, tu pourras subsister, et tout ce peuple aussi...
Et Moïse écouta la voix de son beau-père et fit tout ce qu'il avait dit. (Exode XVIII-24.)

Dès lors, la Synarchie était instituée chez les Hébreux avec ses trois Pouvoirs sociaux, dont aucun n'est politique. Pour y parvenir, il avait fallu la Sagesse et la Science intégrales d'un groupe d'Initiés.

Les chapitres suivants de l'Exode décrivent le fonctionnement de cette Synarchie. Le lecteur ayant toutes facilités pour s'y reporter, il suffit de faire ressortir la manière dont la Synarchie de Moïse fut attaquée et finalement détruite.

Les Hébreux n'étaient ni assez puissants ni assez nombreux pour créer à eux seuls une grande capitale universitaire dont l'ambiance aurait alimenté le feu sacré des études et de la tradition. Ils ne pouvaient pas davantage s'appuyer sur les grandes Universités existantes. Ils avaient fui celles d'Égypte, et celles des Indes étaient lointaines.

La première tentative de révolte contre l'organisation de Moïse eut lieu lors de l'épisode bien connu du Veau d'Or. Moïse s'empressa de dissoudre alchimiquement cette idole pour démontrer sa maîtrise aux initiés égyptiens présents parmi les millions d'hommes qui l'avaient suivi.

La seconde révolte eut lieu quand le frère et la sœur de Moïse voulurent s'égaler à lui en disant : Le Seigneur n'a-t-il parlé que par le seul Moïse? N'a-t-il pas aussi parlé par nous ? (Nombres XII-2.) L'Éternel répondit en rendant Miriam lépreuse. Sur la prière de Moïse, elle fut guérie après sept jours passés dans la honte.

Le but de Moïse et de Jéthro était non seulement de créer une Nation, mais de la constituer à certaines fins. À un moment donné, irrité par la rébellion perpétuelle des Hébreux, l'Éternel en vint à dire à Moïse : Mets-toi à l'écart, je vais tous les détruire, et je te donnerai un autre peuple plus grand et plus fort pour mener ton œuvre à bien.

Une troisième révolte est narrée au chapitre XIV des Nombres. Voyant qu'ils avaient à vaincre de redoutables rois locaux pour gagner la Terre promise, les Hébreux eurent peur et murmurèrent contre Moïse et Aaron en disant : Pourquoi l'Éternel nous fait-il venir dans ce pays pour que nous périssions par î'épée? Ne serait-il pas bon pour nous de retourner en Égypte? Nommons un chef, et retournons en Égypte. L'Éternel répondit en jurant que tous les fugitifs de l'Exode sauf Josué mourraient avant d'atteindre la terre promise, et que seuls leurs descendants y pénétreraient. C'est pourquoi les Hébreux durent rester quarante ans au Désert.

Une quatrième révolte eut lieu à l'intérieur même du Conseil de Dieu. Deux cents cinquante membres de la Synagogue, sous la conduite de Coré, s'insurgèrent contre Moïse. (Nombres XVI.) Celui-ci les informa que l'Éternel jugerait le lendemain entre eux et lui. Le lendemain, la terre se fendit et engloutit tous les insurgés avec leurs familles et leurs biens.

Qu'est-ce donc que l'Éternel voulait instaurer sur la Terre, par l'intermédiaire des Hébreux ? La Synarchie, le retour aux principes de Ram.

L'Autorité devait appartenir au corps enseignant, en l'espèce le corps sacerdotal détenteur de la Sagesse et de la Science. Le Pouvoir devait être exercé par les hommes de la Justice. Quant au champ d'action légitime de la Volonté populaire, il se trouvait dans l'administration économique locale.

Pour sauver un programme aussi simple et sain de ces menaçantes anarchies et le transmettre à la postérité, il fallait reconstituer dans un lieu hermétique la haute science des principes cosmogoniques. Les hommes éclairés des siècles futurs pourraient ainsi redécouvrir l'Unité dans la Connaissance. C'est ce que fit Moïse en écrivant les cinquante chapitres de la Genèse. Tous les principaux historiens de l'antiquité, Hérodote, Clément d'Alexandrie, Thrasyllos, Diodore, etc. confirment l'existence simultanée de trois modes d'écriture, la Symbolique ordinaire, l'écriture Hiéroglyphique, et l'écriture Hiérogrammatique dite aussi sacrée ou hiératique. C'est cette dernière dont Moïse se servit, et dont il faut avoir la clef pour comprendre ce qu'il voulut dire.

La Judée ne possédait ni Universités ni Temples où l'on pût apprendre graduellement les sciences initiatiques. Aussi, quand Moïse fut mort, le sens scientifique de ses écrits se voila-t-il de plus en plus. Il ne redevint partiellement compréhensible aux Hébreux les plus érudits que lors de leur captivité en Assyrie à l'époque de Daniel.

Dans l'atmosphère intellectuelle de la grande Université de Babylone, Esdras put traduire le texte égyptien hermétique de Moïse en caractères chaldéens. Il en amalgama tant bien que mal le sens littéral et le sens caché, et écrivit ainsi le texte hébreu des premiers livres de l'Ancien Testament tels que nous les connaissons.

Avant de mourir, Moïse avait demandé à l'Éternel de lui désigner un successeur auquel il pût transmettre oralement sa science et les clefs permettant aux plus dignes de comprendre son hermétisme, afin « que l'Assemblée (le Deuxième Conseil) ne fût pas comme un troupeau qui n'a pas de berger. Et l'Éternel lui dit : Prends Josué, un homme en qui est l'Esprit... et tu mettras sur lui de ta gloire... Et il se tiendra devant Eléazar le sacrificateur, qui interrogera pour lui l'Éternel... (Nombres XXVII-17 à 21.) Et Moïse fit comme l'Éternel lui avait commandé ».

Les trois pouvoirs sociaux de la Synarchie restent reconnaissables dans ce commandement. Eléazar, chef du Conseil de Dieu, représente l'Autorité de l'Enseignement. Josué, chef du Conseil des Dieux, représente le Pouvoir de la Justice, et le peuple assemblé avec les Anciens des tribus à sa tête représente le Troisième Pouvoir, armé de sa petite magistrature locale.

Moïse se retire alors de son œuvre pour lui laisser vivre sa propre vie, et annonce (Deutéronome XVIII-15) que l'Éternel suscitera en Israël un prophète semblable à lui, et ce prophète dira à Israël tout ce que l'Éternel lui commandera.

On notera qu'au verset 29, Moïse prédit que les miracles de Jésus devront être considérés à la lumière de sa doctrine, et sa doctrine à la lumière de ses miracles : « Quand le prophète parlera au nom de l'Éternel, et que la chose n'arrivera pas, c'est que l'Éternel ne l'a pas dite. Le prophète l'a dite présomptueusement. Tu n'auras pas peur de lui. » Sous une autre forme, c'est l'union indissoluble du Principe Masculin et du Principe Féminin, de l'Esprit et de sa Manifestation confirmée par le Verbe.

Une autre remarque s'impose, c'est que les Initiés antiques parvenus au grade de Moïse sont tous morts sans laisser trace de leur corps. Pythagore, Apollonius de Thyane, et Jésus ont ainsi disparu mystérieusement.

Grâce à l'effort surhumain de Moïse, les principes d'organisation de l'Humanité et des États se trouvèrent désormais protégés par une garde d'honneur purement dorienne.

En vain, le Césarisme de Ninive et de Babylone, conscient de la dangereuse autorité, des douze tribus, tentera-t-il de les anéantir. Il en dispersera dix, mais Juda et Benjamin subsisteront, et cela suffira.

En vain le Césarisme macédonien entrera-t-il en maître dans le temple de pierre de Jérusalem. Le livre de Moïse sera fidèlement conservé, et cela suffira.

En vain l'Empire romain prendra-t-il la Judée pour champ de bataille. Avant la destruction définitive du temple de Jérusalem, Jésus aura rendu au Genre Humain tout entier l'Esprit social universel de l'ésotérisme de Moïse, et cela suffira.

En vain Jésus sera-t-il crucifié. L'anarchie couronnée perdra malgré tout l'apothéose et la tiare.

Telle est l'œuvre des véritables Théocrates doriens du Cycle de Ram, bien différente de celle des Sacerdoces qui dévient de leur mission, se séparent des autres Corps enseignants, et acceptent le joug du pouvoir politique.

Inclinons-nous pieusement devant ces Maîtres de la Sagesse et de la Science.

CHAPITRE 14 - **Dégénérescence de la Synarchie en Israël**

Par suite de l'éloignement des grandes métropoles doriennes, le Premier Conseil d'Israël avait tendance à négliger la Tradition scientifique de Moïse, à perdre sa savante initiative, et à devenir routinier.

Le Deuxième Conseil ne trouvait plus chez le Premier un point d'appui assez ferme pour s'orienter en toutes circonstances. Dès lors il tendit à porter seul le poids du gouvernement et à en charger son Président, désormais appelé Juge. Israël continuera à glisser sur la même pente, et nous verrons plus tard la période des Rois succéder à celle des Juges.

Quant au Troisième Conseil, celui des Anciens, il inclinait toujours à adapter ses mœurs à celles des Fédérations ioniennes qui l'entouraient. Les Orthodoxes combattirent cette tendance, mais les nécessités mêmes de ce combat les conduisirent à devenir moins libéraux et plus sectaires. Ce particularisme politique se retrouvera lors de la captivité a Babylone, exacerbé par les souffrances d'un patriotisme martyrisé. C'est dans cet esprit qu'Esdras traduisit en hébreu les livres de Moïse et rédigea une partie de ceux qui constituent l'Ancien Testament.

Il est donc indispensable de bien distinguer entre l'alliance de l'Éternel avec Moïse personnellement, et son alliance subsidiaire avec le peuple hébreu. Il ne faut pas confondre le cheval et le cavalier.

La dislocation de la Synarchie n'eut pas lieu brusquement, mais par étapes successives de dégénérescence. Comme toujours, ce furent les représentants des intérêts matériels immédiats qui déclarèrent la guerre à ceux des Ordres supérieurs pour ne plus se sentir bridés par leur Autorité.

Un peu plus de 1.200 ans avant J.-C., les temps étaient troublés. Troie venait de s'écrouler. L'Égypte contre-attaquait les envahisseurs qui avaient atteint Thèbes[109]. Énée était déjà en Italie. Un aventurier nommé Abimélec essaya de profiter de ces circonstances pour se saisir du Pouvoir en Israël.

Il commença sa propagande auprès des habitants de Sichem, dont il était originaire, en faisant appel à leur particularisme local de la manière suivante : « Lequel est le meilleur pour vous, que soixante-dix hommes (du Second Conseil) vous dominent, ou qu'un seul vous domine ? Et souvenez-vous que je suis votre os et votre chair. (Juges IX-2.) Et tous les hommes de Sichem eurent leur cœur incliné vers Abimélec, car ils disaient : Il est notre frère. »

[109] On se rappellera qu'il existait deux villes du nom de Thèbes. L'une était la capitale dle l'Égypte. Ses ruines subsistent à Louqsor et à Karnak. L'autre était en Grèce la capitale de la Béotie, où régna un jour le roi Laïus, père d'Œdipe.

Ils lui donnèrent de l'argent, avec lequel il leva une troupe d'hommes légers et téméraires. Il se mit à leur tête et alla égorger les soixante-dix magistrats du Second Conseil. Puis il se fit nommer roi d'Israël à Sichem.

Mais Jotham, seul parmi les soixante-dix, avait échappé au massacre. Avec un courage extraordinaire, il défendit à lui seul l'ancienne Synarchie, monta sur le sommet d'une colline, et cria au peuple l'admirable parabole des Arbres qui refusent d'accepter la royauté sur les autres Arbres. (Juges IX-7 à 15.) « Les Arbres dirent à l'olivier : Règne sur nous. Et l'olivier leur dit : Abandonnerai-je mon huile, par laquelle on honore Dieu et les hommes, et irai-je m'agiter pour les Arbres? Et les Arbres dirent au figuier, etc. » Finalement, les Arbres dirent au buisson d'épines de régner sur eux, puisqu'il ne produisait aucun fruit utile.
Telle fut en Israël la première tentative de la Politique pure pour briser l'organisme social institué par Moïse selon la recommandation de l'Éternel. On ne saurait trop admirer la force morale de l'antique Synarchie, dont un seul survivant se dressa avec une telle puissance devant le crime triomphant.

Abimélec ne régna que trois ans. Son sort fut bientôt réglé par la loi du Karma. Dieu envoya un esprit d'aversion entre Abimélec et les hommes de Sichem, et ceux-ci se mirent à comploter perfidement contre lui. Abimélec les massacra, puis assiégea Thébets ; mais du haut de la tour de Thébets, une femme lança une meule de pierre qui lui brisa le crâne.
Le monde antique était fort troublé à cette époque. Il hésitait entre un passé qu'il ne comprenait plus et un avenir qu'il ne pouvait ni définir ni préparer ouvertement par suite de la division des intelligences. Toutefois, la Synarchie de Moïse subsista intacte pendant près de deux siècles.

La situation eût été plus nette si les membres des deux premiers Conseils s'étaient maintenus au niveau spirituel de leur mission. Leur esprit d'universalité survivait et se manifestait dans leurs rapports avec certains initiés de la tradition dorienne antérieure à Moïse. Ils reconnurent ainsi que Balaam, bien que n'appartenant pas à Israël, entendait la parole de Dieu, connaissait la doctrine, et percevait les visions du Tout-Puissant.

Par ailleurs, Josué reconnut un Initié étranger à Jéricho. (Josué V-13 à 15.) Gédéon s'inclina de même devant un grand Initié qui savait manier le feu céleste. (Juges VI-11 à 22.) Il subsistait donc une entente secrète entre initiés doriens de tous les pays.

Mais Israël tendait à s'ériger en métropole exclusive et à se passer des secours initiatiques extérieurs qui avaient si puissamment secondé Moïse dans son œuvre. Le voile qui séparait les Hébreux de la lumière du monde se faisait de plus en plus épais.

Dans ces circonstances, leur admirable organisation synarchique initiale trouva en elle-même une ressource défensive qui vaut la peine d'être étudiée et comprise. Parmi les corps d'initiés laïques que Moïse avait constitués sur le conseil de Jéthro se trouvait l'institution féminine du Nazaréat.

Tandis que le Sacerdoce s'appliquait à jouer un rôle purement officiel, le renouveau spirituel tendait à se répandre principalement par les Initiées féminines. Celles-ci, il est vrai, étaient secondées par le Conseil des Dieux et son recrutement d'adeptes sévèrement sélectionnés.

Plus tard, quand le Second Conseil eut été décimé par de nouveaux Abimélecs, et que la Synarchie assassinée cessa de pouvoir se défendre d'une manière scientifique et régulière, elle se défendit encore en inspirant aux Voyants et aux Prophètes des protestations plus ou moins mystiques.

Dans les anciennes Universités, la science prophétique était connue et enseignée. Dieu est le dispensateur du don de prophétie, et c'est une raison de plus pour le cultiver avec la science dont il relève. Sans cette culture, l'Antiquité n'aurait eu que de malheureux médiums empiriques, tournant au charlatanisme tout comme ceux des temps actuels.

Il est essentiel de noter que dans les Temples d'Asie qui conservent encore de nos jours la grande Tradition dorienne, on est extrêmement circonspect et l'on n'admet jamais à l'initialion un spirite ni un médium.

En Israël, les Voyants ou Voyantes purement passifs restaient étroitement contrôlés par le Sacerdoce. Par contre, ceux qui étaient personnellement et scientifiquement maîtres de leurs facultés psychurgiques et qui pouvaient les contrôler par les nombreux autres arts du même ordre, formaient le groupe des Prophètes et des Prophétesses proprement dits.

Bien des femmes connaissaient dès la conception le sexe et la mission de l'enfant qu'elles portaient dans leur sein, tout comme les connurent plus tard les mères de Jean-Baptiste et de Jésus.

Anne, qui enfanta Samuel, se trouvait dans ce cas. (I Samuel 1-20.) À peine son fils est-il sevré qu'elle court le porter au grand prêtre Héli, pour en faire un Nazaréen. Dans son beau cantique d'actions de grâces, elle loue l'Éternel, car c'est un Dieu de connaissance.

L'initiation de Samuel est décrite en détail. (I Samuel III.)

Environ quatre cents ans après la mort de Moïse, quand Samuel fut devenu vieux, les Israélites lui dirent : « Tu es vieux et tes fils ne marchent pas dans tes voies. Établis sur nous un roi pour nous juger comme toutes les nations. »

Samuel rejeta leur demande et consulta l'Éternel, qui lui fit cette réponse extraordinairement significative : « Fais ce qu'ils te disent, car ce n'est pas toi qu'ils ont rejeté, mais c'est Moi qu'ils ont rejeté[110], afin que je ne règne pas sur eux... Seulement, tu leur rendras clairement témoignage et tu leur annonceras le régime du roi qui régnera sur eux. » (I Samuel VIII-7 à 9.)

Et Samuel leur fit connaître en détail comment ils seraient réduits en esclavage par le césarisme et la politique. Il termina par ces paroles : « En ce jour-là, vous crierez à cause du roi que vous aurez choisi, mais l'Éternel ne vous exaucera pas[111]. »

Pour conjurer autant que possible le fléau, Samuel chercha un homme sans ambition et trouva Saül. Conformément à la tradition orthodoxe, il s'efforça de l'éclairer et de l'initier. Mais il ne disposait pas du temps voulu. Les anciens Orthodoxes mettaient de longues années à préparer un roi. Samuel convoqua le Conseil des Anciens pour consacrer le roi. Mais l'Éternel déchaîna des tonnerres et de la pluie. Le peuple eut parfaitement conscience d'avoir mal agi et dit à Samuel : « Prie l'Éternel ton Dieu pour tes serviteurs, afin que nous ne mourions point, car à tous nos péchés, nous avons ajouté ce grand mal d'avoir demandé un roi pour nous. » (I Samuel XII-19.)

Le chef du Conseil des Dieux eut beau prier. Le vice radical de tout gouvernement politique, monarchique ou républicain, s'était implanté. La personne de Saül était devenue prisonnière de sa FONCTION, désormais désolidarisée de la Synarchie. La catastrophe devenait inévitable.

Dès son premier geste, Saül prouva que la sensation de sa force l'avait enivré. Il se servit de son Pouvoir pour essayer de le cumuler avec l'Autorité, en offrant personnellement des sacrifices à l'Éternel, contrairement à l'ordre du Conseil de Dieu.

Le vieux Samuel prononça immédiatement les véritables paroles d'autorité : « Tu as agi follement, tu n'as pas gardé le commandement de l'Éternel... Maintenant, ton règne ne subsistera pas... »

Ensuite Saül dénombra le peuple, ce qui constituait un péché extrêmement grave en Israël, car le recensement était considéré comme le préliminaire de la conscription et de la tyrannie militaires.

---

[110] Autrement dit, ils avaient rejeté la Synarchie.

[111] La Fontaine a repris cet épisode dans sa fable célèbre des Grenouilles qui demandent un Roi.

Alors Samuel mena deuil sur Saül. Mais l'Éternel envoya Samuel à Bethléem, où il reçut l'ordre de choisir David pour remplacer Saül. David fut donc consacré du vivant de Saül.
Alors Saül convoqua le grand prêtre Achimélec pour lui en demander raison. Achimélec répondit sans céder sur le fond, mais en observant dans la forme une prudence teintée d'obséquiosité. Cette attitude était fort éloignée du langage de Samuel, si sûr de lui, si plein d'autorité. La diplomatie n'est pas de mise en pareil cas.

Achimélec paya cher son manque de fermeté. Saül lui dit : « Tu vas mourir, toi et toute ta maison. » Les archers ayant refusé de tirer sur le grand prêtre, Saül le fit tuer, ainsi que ses quatre-vingt-cinq assesseurs, par un Iduméen (c'est-à-dire un rouge, ou un schismatique).

La suite de la longue lutte de Saül contre David est trop connue pour être reproduite ici. Elle est minutieusement décrite dans l'Ancien Testament.

CHAPITRE 15 - **Mosaïsme ouvert et Mosaïsme fermé**

Saül, David, et Salomon furent les trois seuls rois qui régnèrent sur l'ensemble des douze tribus d'Israël. Chacun d'eux gouverna quarante ans entre 1095 et 975 avant J.-C. Après eux, il y eut des rois distincts pour Juda et pour Israël. Dès le règne de David, les douze tribus marquèrent une tendance à se scinder en deux groupes, Juda et Benjamin d'une part, et les dix autres tribus formant le royaume d'Israël d'autre part.

La raison en était que dix tribus penchaient en faveur du Mosaïsme ouvert, c'est-à-dire de l'alliance avec les Orthodoxes doriens du monde entier. Juda et Benjamin inclinaient au contraire vers le Mosaïsme fermé, c'est-à-dire vers le repli du peuple hébreu sur lui-même et la création d'une métropole qui lui fût propre. Or David était issu de la tribu de Juda. Il s'empara par la violence de Jérusalem alors habitée par les Jébusiens. Ceux-ci étaient des Orthodoxes doriens et se croyaient à l'abri d'une attaque par d'autres Doriens.

La ville renfermait un temple du Dieu suprême, et avait une grande réputation dans le monde antique, notamment pour avoir été la résidence de Melchisédec, à qui Abraham avait rendu hommage et payé la dîme. La prise de Jérusalem accentua la tendance à la scission entre le royaume de Juda et les dix tribus partisanes du Mosaïsme ouvert. Celles-ci eussent préféré une alliance du type ramide avec les Jébusiens.

Les Orthodoxes égyptiens n'approuvaient pas davantage la violence de David, mais se trouvaient hors d'état d'intervenir. Le Premier Conseil égyptien travaillait à écarter du trône les Ramessides, pharaons devenus incapables, et à leur substituer la vingt-et-unième dynastie avec Piankhi, petit-fils du Pontife Her-Hor. L'Assyrie profitait naturellement de ces troubles pour inciter un flot d'Ioniens à envahir la Grèce et l'Asie Mineure, tandis qu'une nouvelle horde de Celtes venant d'Europe se répandait sur l'Asie.

Les troupes commandées par David se chiffraient par 1.300.000 hommes, dont 800.000 pour le contingent d'Israël et 500.000 pour celui de Juda.

Les deux premiers Conseils hébreux restaient encore en mesure de formuler des remontrances au roi. Ainsi, lorsque David envoya Urie à une mort certaine pour prendre sa femme Bethsabée, Natan, chef du Conseil des Dieux, lui en fit de vifs reproches et lui annonça que l'épée diviserait à jamais sa maison.

En effet, la révolte ne tarda pas à éclater. Absalom, un propre fils de David, déchaîna sa propagande auprès des Anciens d'Israël sur un thème éternel et trop facile : « Qui m'établira juge sur la Terre, afin que tous ceux qui ont besoin d'un arbitre viennent à moi et que je les juge selon la Justice ? » La tendance séparatiste entre Israël et Juda se manifeste déjà dans les motifs invoqués par ce rebelle.

La centralisation du Pouvoir entre les mains de David entraînait la centralisation des forces militaires, donc l'impôt permanent qui faisait regretter en Israël l'époque encore récente de la Synarchie moïsiaque.

Il y eut guerre entre Israël et Juda. Le Conseil de Dieu était pour David, le Conseil des Dieux restait neutre, et le premier ministre Achitophel soutenait Absalom. Les troupes d'Israël furent défaites et laissèrent 20.000 morts sur le terrain.

En l'espèce, Absalom était le mauvais représentant d'une bonne cause, et David le bon représentant d'une mauvaise cause. David s'entoura d'une véritable cour, qui rendit impossible le retour aux principes de la Synarchie.

Un des derniers actes politiques de David suscita néanmoins contre lui une flambée d'indignation. David fit recenser par Joab les Hébreux valides, mesure que ceux-ci avaient en horreur pour les raisons déjà exposées. Le prophète Gad, du Deuxième Conseil, vint alors informer David de la décision de l'Éternel qu'il serait puni et aurait à opter entre trois fléaux : trois ans de famine, trois mois de déroute, ou trois jours de peste. (2 Samuel XXIV-12 à 14.) David s'en remit à l'Éternel, qui lui infligea la peste.

A la mort de David, la grave question de l'hérédité monarchique se posa. Absalom était mort. Adonias était l'aîné des fils de David.

Le Conseil de Dieu, anéanti par Saül, avait été remplacé par un sacerdoce clérical entraîné dans l'engrenage du fonctionnarisme politique. Son chef Natan mena campagne pour Salomon, fils de Bethsabée, et le fit élire roi. Aussitôt Salomon fit tuer son frère Adonias.

La situation internationale du nouveau roi était précaire. L'appui de Hiram, roi de Tyr, ne lui suffisait plus. L'Égypte, sortie de sa crise, reprenait vigueur sous le règne énergique de sa XXI^{e} dynastie. Salomon demanda en mariage la fille du pharaon Piankhi, et devint une sorte de vice-roi égyptien administrant la colonie hébraïque de Palestine. C'est ainsi qu'il put jeter sur Israël le glorieux et dangereux éclat de sa monarchie politique.

Il s'initia profondément à la science ésotérique des Temples, et son intelligence devint aussi puissante que sa volonté. Sa fonction royale avait été créée par l'Anarchie. Il fut supérieur à cette fonction, mais la laissa subsister sans essayer de la réintégrer dans une Synarchie. Il s'entoura d'un ministère politique et nomma un gouverneur royal à la tête de chacune des douze tribus.

Deux systèmes principaux pouvaient permettre à l'Anarchie couronnée de durer quelque temps : la terreur et le plaisir. Salomon choisit le plaisir. « Le peuple de Juda et d'Israël pullulait comme le sable de la mer, mangeant, buvant, et se réjouissant. » Ce n'était pas à cette fin que Moïse avait agrégé les Hébreux d'Égypte en un corps de nation.

La réputation de sagesse de Salomon fut telle, que la reine de Shéba (d'Abyssinie) vint lui rendre visite et lui posa de nombreuses questions ou énigmes. Salomon répondit à toutes. La reine en conçut une telle admiration qu'elle lui offrit des présents somptueux, et lui exprima même le désir d'avoir un fils de lui. Ce fils reçut le nom de Ménilek-Daoud. Sa mère repartit avec lui en Abyssinie, emmenant en outre comme conseillers Azarias, fils du grand prêtre Sadoc, et douze docteurs de la loi, un de chaque tribu d'Israël.

Fait digne d'être noté, Ménilek-Daoud, enseigné par sa mère et devenu un sage Orthodoxe, établit une Synarchie en Abyssinie, alors qu'Israël s'écartait de plus en plus des principes de Ram[112].

---

[112] Cet événement put se produire parce que le peuple abyssin possède des tendances spiritualistes. Les Coptes se vantent d'avoir été les premiers Chrétiens du monde. L'empereur actuel d'Abyssinie porte le nom de Haïlé Sélassié, qui signifie la Force de la Trinité. On verra dans la Troisième Partie de ce livre, au chapitre II qui traite des origines de la guerre de 1939. que certaines puissances avaient encore intérêt au XX^{e} siècle à détruire tout vestige d'une Synarchie.

Ménilek-Daoud divisa son propre pays en douze provinces. Il y réorganisa le Troisième Conseil, établit un Deuxième Conseil de Juges suprêmes, et nomma Azarias grand prêtre et chef du Premier Conseil, avec le titre de Nébrit. Les Juges du Deuxième Conseil ont subsisté jusqu'à ce jour sous le nom d'Umbares.

Pour tout l'Orient, Salomon était le gendre du Pharaon, et sa sagesse était un reflet des connaissances secrètes de l'Égypte. Grâce à cela, il reçut les appuis nécessaires à l'érection d'un temple orthodoxe à Jérusalem.

Après la mort de Salomon, il ne restait aux Hébreux qu'une seule alternative politique : ou devenir des vassaux libres de l'Égypte, ou se voir conquérir de force par le Césarisme assyrien. Les dix tribus d'Israël choisirent la première solution. Les deux de Juda choisirent la seconde.

Il y eut désormais un roi de Juda, Roboam, ayant sa capitale à Jérusalem, et un roi d'Israël, Jéroboam, ayant sa capitale à Samarie.

Nous appellerons Juifs les descendants des deux tribus de Juda et Benjamin, Israélites les descendants des dix autres tribus, et Hébreux l'ensemble des douze tribus avant le schisme.

Jéroboam était un Abramide égyptien, un Éphratien. Il s'était déjà opposé à Salomon lors de la construction du fort de Mello. (I Rois XI-26.)

Chose lamentable, Israël chercha des alliés contre Juda, et Juda contre Israël. Environ deux siècles plus tard, le désastre s'aggrava. Achaz, roi de Juda, appela à son secours contre Israël l'empereur césarien d'Assyrie, lui faisant dire : « Viens, je suis ton fils, sauve-moi de la main des rois de Syrie et d'Israël qui s'élèvent contré moi. » (2 Rois XVI-7.)

Terrible et dangereux appel, dont l'Histoire allait bientôt préciser les conséquences. Théglath-Phalasar, roi des Assyriens, exigea immédiatement de Juda l'abandon du culte dorien de Moïse. Au sein du temple et dans Jérusalem, des symboles doriens bien connus de l'antiquité signalaient les contrées résistantes à l'Anarchie. Il fallut les enlever ou les modifier. Achaz alla jusqu'à briser tous les vases de la maison de Dieu et à dresser des autels païens sur toutes les places de la ville, en prévision de l'arrivée du roi d'Assyrie.
De son côté, Osée, roi d'Israël, envoyait des ambassadeurs demander secours au Pharaon. Malheureusement, la guerre civile déchirait à nouveau l'Égypte à cette époque. Salmanazar, roi d'Assyrie, put donc impunément ruiner la Syrie et mettre le siège devant Samarie. Il vainquit les Israélites et déporta les dix tribus à Ninive, d'où elles disparurent du monde sans laisser de traces nationales.

Le chapitre XVII du second Livre des Rois relate cet épouvantable malheur sans exprimer le moindre sentiment de douleur ou de regret[113].

Dans cette bagarre politique, non seulement le sens scientifique des Écrits de Moïse s'était perdu, mais leur texte même avait disparu de Juda. C'est par hasard qu'on en retrouva un exemplaire sous Ozias, roi de Jérusalem (2 Chroniques XXXIV-14), huit siècles avant J.-C.

CHAPITRE 16 – **Développements du Césarisme assyrien**

Le bourreau de Samarie, Salmanazar, fut immédiatement châtié de son crime. Son propre général en chef, Sargin, profita de l'absence du souverain pour le déposséder et chasser du trône d'Assyrie la dynastie des Béli-Taras. Il se fit ensuite sacrer Roi des rois par un sacerdoce dépouillé depuis longtemps de toute autorité.

Dans tous les territoires compris entre la Méditerranée, la Mer Noire, la Mer Caspienne, le golfe Persique, et la Mer Rouge, Sargin imposa la loi sanglante du Taureau avec une jactance impudente. Il fit graver lui-même sur des briques que nos archéologues retrouvent aujourd'hui l'histoire de ses destructions violentes, se vantant d'avoir fait de mille cités des lieux de désolation.

Vingt-quatre royaumes durent subir ses dévastations, avec d'atroces scènes de cruauté. Après avoir arraché les populations de leur sol, il les remplaçait par des prisonniers de guerre enlevés à des pays lointains et les faisait gouverner par ses féroces lieutenants touraniens.

Les anciennes Synarchies, Indes, Chine, Égypte, etc. réprouvaient toute conquête politique. Elles ne frappaient pas leurs ennemis avec une main d'iniquité, mais avec une main de Justice qui les réassociait à la Synarchie universelle dont ils avaient méconnu les lois. La morale publique et la morale privée étaient basées sur des principes communs.

Le Césarisme agit tout autrement. Il prend le territoire, la bourse, et la vie, et repeuple d'étrangers les pays dévastés, pour les gouverner militairement et en tirer un TRIBUT.
Dans l'empire de Ram, quand un roi de Justice acceptait de payer un tribut, cela symbolisait simplement son droit de participer à la Synarchie universelle, c'est-à-

[113] Personnellement, j'en conclus que ce texte a été adultéré, ou tout au moins tronqué.

dire de recevoir, s'il était injustement attaqué, l'appui de tous les rois de Justice du monde, du Roi des rois, et du Souverain Pontife de la Paradésa.

Au contraire, le caractère de l'empire politique est avant tout l'Anarchie. Le Pouvoir, n'étant pas subordonné à l'Autorité de l'Enseignement, n'obtient pas le respect des peuples dont il viole continuellement la morale. Il ne peut alors les soumettre que par la fourberie et la violence.

L'Anarchie se dissimule sous le masque d'un avantage immédiat, pour gagner l'assentiment des multitudes irréfléchies. Elle propose d'abord un programme simple et pur en apparence, celui qui a été prêché par les Irshou et les Jean-Jacques Rousseau de tous les temps :
« Revenons à la Nature, au doux rêve chanté par les poètes ioniens. Pourquoi ces trois institutions synarchiques ? Pourquoi ce savant édifice universel ? Pourquoi ces Pouvoirs sociaux uniquement accessibles à quelques gradés ayant subi de difficiles épreuves ? Pourquoi ces hiérarchies ?

« Vive la sainte Liberté, la sainte Égalité, la sainte Fraternité des temps bucoliques. Sans ce Conseil de Dieu, il n'y aurait pas d'examens. L'élu du peuple pourrait obtenir toutes les places, tous les honneurs.

« Sans ce Second Conseil, les assemblées communales ne seraient plus contrôlées. Elles seraient véritablement souveraines, et l'on vivrait alors dans un vrai paradis.

« Quel spectacle admirable ! La Nature seule, sans représentation humaine, régnerait sur cette universelle bergerie. Le Troisième Conseil, désormais seul sur la Terre, élèverait ses élus jusqu'aux Cieux. Plus de tribunaux ni d'arbitres entre Nations. Plus d'Empereur, plus de Souverain Pontife au-dessus de ces tribunaux. À quoi bon ? Mieux vaut le bonheur, l'abondance, et la paix des Sociétés primitives, qui vivent conformément à la bonne loi naturelle. »

Alors comme aujourd'hui, les braves gens séduits votaient, élisaient, et plébiscitaient... le Césarisme républicain ou monarchique, et dans les deux cas l'Anarchie. Partout, l'universelle médiocrité tend à supprimer les vraies hiérarchies, quitte à en subir d'artificielles. Puis Vient la conclusion habituelle de l'égoïsme local : chacun chez soi, chacun pour soi.

Bientôt, les Prud'hommes qui ont suivi Irshou, les démagogues du Troisième Conseil, s'aperçoivent avec étonnement que leurs propres élus ont absorbé les trois Pouvoirs sociaux dans l'unité de leur pouvoir politique, substitué la force brutale à l'arbitrage, poignardé le Souverain Pontife, et enfin poussé l'outrecuidance jusqu'à enlever leurs prérogatives aux Prud'hommes eux-mêmes. L'impôt permanent suit aussitôt, avec l'armée permanente et la ruine de l'économie locale.

Au VIII^{e} siècle avant J.-C., les Prud'hommes, débris des Conseils locaux malmenés, profitèrent de la lutte des souverains les uns contre les autres pour passer de la naïveté ignorante à la férocité. Ils se lièrent entre eux sous forme d'oligarchies, asservissant le plus grand nombre et instituant l'esclavage civil.

La médiocrité d'en bas répondit par la Politique à la Politique de la médiocrité d'en haut, et riposta au gâchis militaire par un gâchis civil et militaire. Tels furent les origines et les débuts historiques de Rome, de Lacédémone, et d'Athènes.

Ce que Juda avait accompli depuis longtemps pour se soustraire à la suzeraineté de l'Égypte en s'appuyant sur les Césars assyriens, les mécontents du monde antique tout entier le firent aussi pour échapper à toute Autorité. Ils pouvaient ainsi donner libre cours à leurs passions et à leurs instincts politiques.

L'Italie était alors une colonie que tout l'ancien Monde avait contribué à fonder. Beaucoup plus peuplée qu'aujourd'hui, couverte de milliers de villes et de bourgs, admirablement cultivée, la Péninsule regorgeait de richesses. Elle jouissait d'une paix et d'une liberté complètes, grâce à son organisation fédérale qui gardait encore un reflet affaibli de la science et de la sagesse passées.

Bien qu'indépendantes les unes des autres, les Sociétés italiennes n'étaient pas armées les unes contre les autres et ne songeaient pas à s'entredévorer. Si quelqu'un avait ouvertement proposé d'établir en Italie un gouvernement césarien central, il eût soulevé une révolution générale. Personne ne soupçonnait qu'un tel attentat pût être tramé dans l'ombre et poursuivi méthodiquement de siècle en siècle, pour aboutir à l'asservissement final de toutes les Sociétés italiennes d'abord, méditerranéennes ensuite.

Cependant, le projet d'ériger la férocité en système pour remplacer l'ancien droit public affaibli avait parfaitement pris corps. Quelques chefs de famille appartenant aux Troisièmes Conseils de divers peuples italiens quittèrent leurs Sociétés respectives et se mirent en rapport avec les chefs de la politique assyrienne. Ils se liguèrent pour fonder une ville à l'image de Babylone et de Ninive, avec des institutions établies en vue d'une domination absolue.

La forme juridique de leur pacte, d'où sortirent la nationalité et l'État romains, fut essentiellement anarchique, nemrodique, esclavagiste à l'intérieur, et militaire à l'extérieur, comme toutes les Sociétés où le Troisième Conseil avait supplanté les deux autres.

Le pacte fut d'abord oral. Une fois juré contre toute l'Italie d'alors, il devint la charte de ce pouvoir oligarchique, la pierre angulaire du futur empire romain.

Un petit territoire, moins grand qu'un faubourg de ville moderne, fut bénévolement concédé par les Albains à ces conspirateurs. Ils se gardèrent de révéler leur but secret, sans quoi ils n'eussent pas reçu cette concession. Ils déclarèrent au contraire qu'ils resteraient entièrement soumis aux Albains.

Le signe zodiacal des Gémeaux avait présidé à la formation de nombreuses sociétés italiennes, et en particulier à la constitution des Sabins. Ce signe fait suite à celui du Taureau, de sanglante mémoire, précédé lui-même par celui du Bélier, dont l'empire était entièrement désagrégé.

Le groupe des conspirateurs qui fonda Rome emprunta sous les noms de Romulus et Rémus les symboles fondamentaux de la constitution des Sabins[114]. D'ailleurs, dans la néo-Babel d'Occident, tout sera emprunté : la religion aux Étrusques, la législation aux Lois de Solon, et la Constitution aux Troisièmes Conseils des anciennes Synarchies.

Mais les brigands qui fondent Rome savent où ils vont. Ils visent à l'empire arbitraire sur l'Italie d'abord, et ensuite sur le monde entier. Ils donnent à l'un de leurs Dioscures le nom de Romulus, Ram-Ylou, le Ram de Babylone qui s'appelait autrefois Ylou.

La Louve, symbole martien de guerre, figure sur leur blason. Pouvoir sans contrôle à l'intérieur, guerre érigée en principe pour les relations extérieures, voilà ce que veulent les Quirites romains.

Ovide le confirme dans ses Fastes (Livre VI-83) :

> *La loi de Romulus divisa, d'après l'âge,*
> *Ses tenants en deux parts.*
> *L'une fut le Conseil,*
> *Et l'autre l'action. L'une tramait la guerre*
> *Et l'autre la faisait.*

Autrement dit, les aînés des familles signataires du pacte romain fondamental représentaient une Diplomatie militaire dont les cadets formaient le Conseil de guerre. Quant à la plèbe, elle n'avait aucune part au gouvernement.

Le pouvoir exécutif de cette loge diplomatico-militaire fut mis entre les mains de dix sénateurs élus, présidant chacun pendant cinq jours, et remplacés au bout de cinquante jours. Les Quirites se rendaient pleine justice en se méfiant ainsi les uns des autres, comme les politiciens de tous les temps.

[114] C'est ce que rapporte l'historien Denys d'Halicarnasse, livre I, chapitre 19.

Il fallait toutefois en imposer à la population. Les Quirites se donnèrent donc des allures pontificales, pour soumettre d'avance l'Autorité et la Justice au Troisième Pouvoir, et les transformer en instruments de domination politique. La machine était désormais en état de fonctionner. Les Pères Conscrits de Rome inaugurèrent bientôt leur politique de fourberie et de brigandage, dont l'exemple ne tarda pas à être suivi par l'Europe tout entière.

Ils débutèrent par l'enlèvement des Sabines. Puis ils saccagèrent Antemnes et Crustumérium, dont ils déportèrent les habitants à Rome, selon la coutume du Nemrodisme asiatique. Le roi des Cures vint leur infliger un châtiment mérité en s'emparant du Capitole. Les Romains répondirent par la diplomatie et la ruse. Ils firent semblant de céder en s'associant aux Sabins. À peine le roi des Sabins fut-il mort, que les Romains se ruèrent sur Camère et lui enlevèrent six mille habitants.

Véies était une cité prospère, aussi peuplée qu'Athènes, mais sans armée permanente, car elle dormait sur la foi des traités. Rome lui vole ses salines et sept bourgs, puis lui offre une trêve de cent ans pour la neutraliser.

Albe, capitale du Latium qui avait concédé aux Romains leur territoire initial, fut prise d'une manière infâme. Tullius Hostilius, roi de Rome, contracta d'abord une alliance avec Albe pour entraîner les troupes albaines au dehors. Pendant leur sortie, il se rua sur leur capitale, la rasa de fond en comble, déporta sa population à Rome où il fallait toujours plus d'esclaves, et fit sauvagement écarteler le roi d'Albe après l'avoir fait battre de verges. Après cet exploit, toutes les villes du Latium furent à la merci des conspirateurs.

Dans l'ensemble, la moralité romaine fut encore inférieure à celle de l'Assyrie. La formation de l'empire arbitraire de Ninus et de Sémiramis avait été accueillie par des acclamations enthousiastes. Il prétendait succéder par la politique au Kousha de l'Inde, avec une apparence de juridiction centrale. À Rome, la fourberie et le brigandage armé ont jeté le masque. Ils n'affectent même pas un semblant de conformité à un principe social. Il ne s'agit plus que de proie et de meurtre, en plein cynisme.

Calculant tous ses coups à l'avance et se servant de tous les prétextes, Rome parvint en quelques siècles à asservir toute l'Italie. Elle la réduisit à la ruine, à la barbarie, à l'esclavage domestique, et à la servitude militaire.

Son succès n'eût pas été durable si elle avait laissé subsister l'autorité de l'Enseignement dans les métropoles religieuses. Aussi fut-elle obligée de déclarer partout la guerre aux deux premiers Conseils. Elle poursuivit leur anéantissement dans tout le bassin méditerranéen, depuis Albe jusqu'à Delphes, depuis le Temple celtique des Gaules jusqu'aux centres orthodoxes de Thèbes, de Memphis, et de Jérusalem. Quant à la destruction systématique des monuments de l'ancienne

science et des annales de l'ancien monde, les chapitres précédents ont suffisamment éclairé le lecteur à leur sujet.

Un répit eut lieu sous le règne de Numa Pompilius. Cet initié étrusque, nommé roi de Rome, établit un Conseil de Dieu avec un Pontife, douze prêtres, et des prêtresses, c'est-à-dire une Université dédoublée en deux collèges masculin et féminin. Dès que Numa fut mort, les Romains stérilisèrent ce Premier Conseil en l'isolant de toutes les métropoles orthodoxes et en le réduisant à un formalisme théâtral.

Tel fut le monceau d'iniquités sur lequel Rome grandit. Le sacrilège primordial fut la subordination de l'Autorité au Pouvoir. Le Pouvoir ainsi séparé de sa source religieuse et scientifique déchaîna tous les attentats contre les débris de l'ancien monde orthodoxe, et réussit à peu près à les anéantir dans tout le bassin de la Méditerranée.

Ce moment de l'Histoire du Monde constitue un tournant important. Les derniers Temples et les dernières Universités métropolitaines qui défendaient encore l'ancien droit synarchique étaient à bout de forces. Après vingt-six siècles, la terrible action combinée de l'anarchie d'en haut et de l'anarchie d'en bas ressuscitait toutes les tendances à la barbarie.
L'empereur de l'Inde avait abdiqué son rôle de Kousha universel. Le sacerdoce égyptien tenait bon, avec une fermeté et une constance qui forcent l'admiration, mais restait seul à défendre la Synarchie. Il lui devenait de plus en plus difficile de former des rois de Justice capables d'appliquer les sanctions militaires da leur magistrature. La Chine gravitait sur elle-même et avait à défendre ses frontières contre la poussée des Touraniens. Comme elle ne possédait pas de Conseil de Dieu, elle ne pouvait pas joindre scientifiquement ses efforts à ceux de l'Inde et de l'Égypte, pour débarrasser la planète du Nemrodisme assyrien et romain.

Ça et là, au hasard des temps, des Initiés laïques surgirent pour défendre la cause orthodoxe. Le dernier Bouddha prêcha à Gya. Oojein exerça une action purificatrice sur les féroces Touraniens. Lao-Tsé donna ses enseignements lumineux à la Chine. Solon revint des temples égyptiens pour édicter ses lois en Grèce. Tarquin I^{er}, roi de Rome envoyé par les deux premiers Conseils d'Étrurie, préserva encore quelque temps les libertés synarchiques de l'Italie.

Mais la vie d'ensemble des Sociétés humaines était désormais gouvernée par les passions brutales. La Providence se retira du monde, et le Destin joua en faveur de l'Assyrie. Nabucadnetsar reprit Karkémis aux pharaons, marcha sur la Syrie, et arracha de nouveau la Palestine à la suzeraineté de l'Égypte.

La prise de Jérusalem fut accompagnée d'indignes violences et d'infâmes atrocités. Les murs de la ville furent rasés, le temple et les palais incendiés, tous les objets du culte volés. On égorgea femmes, vieillards, et enfants jusque dans le

fond du sanctuaire qu'aucun tyran n'avait encore profané. Nabucadnetsar ne manqua pas de faire assassiner le grand prêtre Sera va avec les soixante-dix membres du Premier Conseil. Il fit égorger devant leur père tous les enfants de Sédécias, roi de Juda, et ordonna qu'avec le même poignard ensanglanté on crevât les yeux de ce monarque.

Puis il l'emmena enchaîné, avec son infortunée nation captive, à Babylone où il monta en triomphateur les marches du temple de Baal, au son des hymnes à Dieu, des orchestres militaires, et des chants de son sacerdoce asservi.

L'alliance universelle des Temples doriens du monde entier aurait-elle pu arrêter le Taureau furieux, le Pouvoir sans Autorité, le Césarisme ninivite et babylonien ? Le destin ne l'a pas permis. La gravité de ces enseignements historiques se passe de commentaires. Tout s'y tient, tout s'y enchaîne avec une rigueur mathématique.

En suivant à Babylone le convoi funèbre de Juda, ô surprise, on assiste à un spectacle admirable. Ces quelques communes celtiques, cette poignée de Juifs accablés sous le malheur, retrouvent en captivité leur vitalité première. Elles vont voir le Césarisme babylonien pourrir dans son propre charnier.

CHAPITRE 17 - **La captivité à Babylone**

Délivrés de leur territoire, de leur capitale, de leur corps national, et surtout de leur vie politique non synarchique, les Juifs retrouvèrent aussitôt leur âme ethnique et leur vie sociale traditionnelle[115].

Tels les grands oiseaux de mer, ce petit peuple n'est jamais plus vivant qu'au milieu des tempêtes qui engloutissent les lourds navires. Il s'élève intelligemment au-dessus des vagues, tandis que les grands corps politiques sombrent après s'être heurtés stupidement les uns contre les autres.

Le Kahal, ou Troisième Conseil des Juifs, celui de l'arbitrage des Communes par les Anciens, fut privé, à Babylone, de la possibilité d'exercer une fonction politique.

---

[115] À titre de parallèle, on peut noter la pression écrasante que la politique exerce sur les âmes chrétiennes contemporaines. Dès qu'elles en sont libérées, elles en éprouvent un incroyable soulagement. C'est ainsi que des milliers de Français ayant participé à la guerre de 1914 en parlent en disant que « c'était le bon temps, parce que l'égoïsme politique avait lait place à un magnifique élan de dévouement patriotique et de camaraderie sans arrière-pensée, pour la défense du territoire. La vie civile, avec la reprise des responsabilités sociales et des luttes politiques anarchiques, leur, parut ensuite insupportable.

Il reprit aussitôt son ancien fonctionnement social, et les vertus familiales des Juifs leur permirent de figurer en bonne place parmi la communauté assyrienne.

De leur côté, les intellectuels juifs développaient leurs facultés au contact des Universités et des bibliothèques chaldéennes. Le scribe clérical Esdras réorganisa une assemblée de soixante-dix lettrés. Daniel franchit tous les échelons de l'initiation chaldéenne. Il s'éleva jusqu'au Souverain Pontificat, non seulement des Juifs, mais du sacerdoce assyrien tout entier, et obtint en outre le poste de chancelier de l'empire. Trois de ses compagnons d'initiation se virent chacun nommés intendants d'une province babylonienne.

Daniel, parvenu par l'Examen au sommet de la hiérarchie, conserva son rang sous les successeurs de Nabucadnetsar, Ewil Mérodach, Nergalessar, Baltassar, puis sous Darius le Mède quand Babylone fut conquise par les Perses.

Voilà des vaincus qui se portent certainement mieux que leurs vainqueurs. L'élévation de Daniel prouve une fois de plus l'existence d'une alliance secrète entre les Orthodoxes doriens pour conserver la flamme vacillante de la science ésotérique. Les communautés juives de la captivité se gouvernaient et se jugeaient elles-mêmes. Elles se répandirent dans les diverses branches de l'activité sociale où les portaient leurs aptitudes. En quelques années, leur sage organisation leur rendit toute la force sociale que perdent inévitablement les peuples uniquement gouvernés par la Politique.

Impuissante à manoeuvrer pour son propre compte un État même minuscule tel que la Judée, cette vieille organisation communaliste juive fonctionne à merveille, glissant à travers les rouages mécaniques des puissants empires qui pourraient apparemment la broyer. Grâce à son initiative au milieu d'une inertie générale, elle veille quand tout le monde dort, elle veut quand personne ne sait plus vouloir, elle peut agir quand toute administration est frappée d'impuissance par la politique.

Par son intelligente activité, elle influence le gouvernement des empires qui devraient la dominer, tel le léger Hindou qui, sur le dos d'un éléphant, le dirige dans le sens qui lui plaît.
Les routes commerciales sont débloquées de tout obstacle. Les bourses et les marchés s'ouvrent de tous côtés. Les marchandises et l'argent affluent. Abraham et Isaac achètent. Jacob fait le commissaire-priseur, il liquide les entreprises vermoulues sans même irriter les évincés.

Non seulement ils galvanisent l'Économie de la grande Bête politique, mais aussi ce qui lui reste de cervelle. Ils rompent cet ennui mortel qui naît partout du fonctionnarisme officiel. Ils réveillent les classes moyennes et finissent par prendre part au Gouvernement. Alors la Bête féroce politique se déchaîne contre ceux qui ont réussi à conserver leurs biens à travers tant de crises, et l'antisémitisme fait rage.

Depuis Aman qui voulait faire pendre Mardochée, père de la reine Esther, l'histoire est la même. Depuis trois mille ans, les politiciens de tous les grands empires militaires, de toutes les royautés, de toutes les républiques, ont périodiquement répété cette vieille antienne qui a toujours sonné leur propre glas.

Quand, à force de folie, d'anarchie, de fonctionnarisme, et de gaspillage, une organisation gouvernementale se détraque et va mourir, au lieu de faire son *mea culpa*, elle fait une énorme découverte et crie : sus aux Juifs ! jusqu'à ce que la foule stupide tue, détruise, pille, vole, brûle, et noie.

Il serait plus intelligent d'observer les Juifs et d'étudier l'organisme grâce auquel ils survivent depuis cinq mille ans aux milieux politiques qu'ils côtoient. Cet organisme rudimentaire est la commune celtique primordiale, dont les Celtes Bodhones avaient implanté la formule en Asie six siècles avant Ram. C'est sur elle que Ram lui-même a basé tout l'édifice grandiose de son Empire arbitral et de sa Synarchie théocratique.

Un phénomène parallèle à la renaissance des Juifs en Assyrie s'est produit dans les temps modernes. Pendant des siècles, les Juifs ont été opprimés dans leurs ghettos, où ils ont supporté les pires avanies avec une résignation, une solidarité, et une patience inouïes. Dès que les ghettos ont été supprimés, les Juifs se sont répandus dans les Sociétés nationales. Ils n'ont pas tardé à y jouer un rôle économique infiniment supérieur à celui qui résulterait normalement de leur nombre. Et l'antisémitisme a réapparu.

Mais après la seconde guerre mondiale, les Juifs ont pu trouver refuge dans le nouvel État d'Israël. Il est utile de remarquer qu'ils s'y sont immédiatement révélés incapables de l'administrer scientifiquement en y créant une Synarchie. Dès le début, ils sont retombés dans l'ornière politique où ils vont s'embourber à plaisir jusqu'à ce qu'un grand Initié vienne les en tirer[116].

Revenons de deux mille cinq cents ans en arrière. Daniel est toujours Souverain Pontife à Babylone. Baltassar est le quatrième empereur sous lequel il exerce cette fonction. Le Destin a suscité contre l'empire d'Assyrie un empire rival. Cyrus, roi de Perse, assiège Babylone. Sans doute Cyrus a-t-il été conseillé par la ligue secrète des Orthodoxes doriens pendant la préparation de son entreprise, car Daniel était en relation avec lui. Daniel savait d'après les prophéties des livres sacrés que la captivité des Juifs devait prendre fin au bout de soixante-dix ans. (Jérémie XXV-11 et 12.) En outre, un grand Initié était venu confirmer à Daniel que ce terme était échu. (Daniel IX-24.)

---

[116] Ces trois dernières phrases ne sont pas de Saint-Yves, mais elles sont venues si spontanément sous ma plume que je n'ai pas cru devoir les mettre en note.

Baltassar se croyait bien protégé par le double rempart imprenable des murailles de Babylone et les vingt portes de bronze de son palais. Il donnait un festin magnifique aux grands personnages de sa cour et aux ambassadeurs délégués auprès de lui. Il éprouvait une terrible nostalgie de l'Autorité qui manquait à son Pouvoir.

Le voici sombre et dévoré d'ennui au fond de son palais. Il méprise l'humanité qui se courbe à ses pieds, et se méprise lui-même. Ses aides de camp arrivent désespérés de l'assaut des tours, battues par les machines de siège ennemies. Il ne les écoute pas. Il ne sait même plus encourager leur dévouement ni donner l'exemple de la bravoure. Ce civilisé énervé ne croit ni au bien ni au mal. Il se reproche son Nemrodisme, mais n'abdique pas, n'ayant ni la foi ni le génie voulus pour restaurer une Synarchie. Daniel l'a averti et lui a vaguement fait entrevoir un avenir plein de promesses. II ne s'en souvient plus.

Soudain, le maître du Monde pâlit et se lève hagard. Il lâche sa coupe d'or. Une sueur froide l'inonde. Il tremble de tous ses membres tandis qu'il regarde devant lui d'un œil fixe. Sur le mur qui lui fait face, la Magie sacrée des Orthodoxes doriens, opérant du fond des temples lointains, a fait apparaître une main fluidique sans corps. Cette main trace en caractères antiques les trois hiérogrammes du Trinitarisme de Ram, Mané-Thécel-Phares[117]. Tel était en effet le cri de ralliement de toutes les Sociétés dispersées de l'empire du Bélier : Nombre, Poids, et Mesure, ce qui dans l'idéographie antique signifiait Science, Economie, et Justice.

Baltassar affolé envoie chercher Daniel, l'implore, lui promet vrai semblablement de rétablir la Synarchie. Il est trop tard. Cyrus, désespérant d'enfoncer les murailles de Babylone, a détourné l'Euphrate dans les bassins que Sémiramis avait jadis fait creuser pour mettre le fleuve à sec pendant les neuf jours nécessaires aux travaux de génie civil destinés à relier souterrainement les deux rives de la ville. Ses troupes entrent dans Babylone par le lit du fleuve. La ville est incendiée, et Baltassar se suicide.
Cyrus afficha partout son respect pour les religions locales et permit à une partie des Juifs de la captivité de retourner avec Esdras à Jérusalem.

La monarchie persane resta cependant essentiellement césarienne, et mena de nombreuses campagnes militaires contre les pays limitrophes en vue de les asservir au tribut. Mais elle ne pratiqua pas les transplantations humaines coutumières aux rois d'Assyrie.

Sous la domination de Baltassar aussi bien que sous celle de Cyrus, d'Alexandre, ou de César, et en dépit de tous les changements de masque, toute autorité fut abolie, et les siècles s'écoulèrent sous le signe d'une barbarie glorifiée.

---

[117] Mené Mené, Thékkel Thékkel, Oupharsin, Compté Compté, Pesé Pesé, et Mesuré.

Le jour vient enfin où un vrai prêtre naît des communautés laïques d'Israël et résiste à toutes les tentations du Satan politique. En trois ans, Jésus-Christ, reprenant le programme du Mosaïsme ouvert, arrache de la conscience des peuples l'apothéose du Nemrodisme, la lave et la purifie dans son sang, puis l'emporte dans les refuges inaccessibles de Son Règne pour la rendre directement à Dieu.

Entre temps, la réforme qu'Esdras imposa au Judaïsme, avec l'appui préalable du Césarisme persan, rêvétit un caractère clérical et primaire, fort éloigné de la science de Moïse.

Heureusement, de nombreuses colonies hébraïques d'initiés laïques subsistaient secrètement hors de la Palestine. C'est de l'une d'elles que partirent les Mages qui vinrent rendre hommage au nouveau-né de Bethléem.

L'enseignement qui découla de l'activité d'Esdras à Jérusalem fut condensé dans divers livres juifs tels que les Targums et le Talmud, ce dernier résultant de la Mishnah et de la Gémara réunies. Ces livres présentent sur bien des points des conclusions contraires à celles de Moïse. Ils recommandent notamment le recours au suffrage pour trancher une question doctrinale indécise, au lieu de consulter l'enseignement initiatique. Or Moïse avait formellement ordonné : « Tu ne suivras pas la multitude, car c'est mal. Dans une question indécise, tu ne feras pas pencher la balance sous le poids du nombre. » (Exode XXII1-2.)

On trouvera dans *Missions des Juifs* de curieux détails sur la manière dont le Talmud fut déclaré *liber damnabilis* (livre condamnable) par la papauté au XVI^{e} siècle, et six fois brûlé par centaines d'exemplaires sur la place publique sans que personne eût pris la peine de le lire.

CHAPITRE 18 - **La Grèce et les guerres médiques**

A l'époque de Moïse, Orphée avait donné à la Grèce une admirable constitution synarchique. Il avait divisé l'Hellade en douze provinces, Doride, Messénie, Phocide, Locride, Béotie, Mégarie, Phliontide, Argo lide, Achale, Élide, Arcadie, et Ionie d'Athènes.

Les Conseils locaux des Anciens formaient les Cours de Justice de première instance. Un conseil général des initiés laïques, dénommés Amphictyons, formait la Cour d'appel.

Enfin le Conseil de Dieu se réunissait dans le temple d'Apollon à Delphes pour former la Cour de cassation.

L'Enseignement de ce Premier Conseil rayonnait à travers les autres sanctuaires grecs, temple de Jupiter à Olympie, temple de Minerve à Athènes, temple de Cérès à Éleusis, temple de Junon à Argos, temple de Bacchus à Thèbes, etc... Il était complété par des représentations théâtrales et des jeux publics, olympiques, pythiques, isthmiques, etc... Telle était la véritable Grèce civilisée, c'est-à-dire l'État social grec lui-même.

Cet État social avait dégénéré depuis longtemps, et la Grèce s'était fractionnée en une série de républiques et de royautés indépendantes, dont l'histoire est si longue et si complexe qu'elle ne trouve pas sa place dans ce livre.

Après la victoire de Cyrus sur Baltassar le Nemrodisme anarchique eut son centre à Suse, capitale des Perses et des Mèdes. Dominant sur une trentaine de peuples qu'ils surchargeaient d'impôts et de réquisitions militaires, les Rois des rois persans s'attaquèrent alors aux derniers bastions de la Synarchie dans le Moyen-Orient.

En 525 avant J.-C., Cambyse, successeur de Cyrus, réussit à ravager l'Égypte. Lés temples de Thèbes et d'Hammon furent saccagés avec une fureur particulière afin d'effacer toute trace du souvenir de Ram et de l'ancienne Loi synarchique. Memphis fut livrée au pillage et incendiée. Tout ce qui rappelait la religion égyptienne fut anéanti. Cambyse fit amener devant lui le Pharaon chargé de fers, puis sa fille et toutes ses dames d'honneur vêtues de haillons, puis son fils et deux mille de ses compagnons d'initiation. Tous avaient un mors à la bouche et un licol au cou. Ils furent massacrés jusqu'au dernier.

Les Oasis furent également décimées et ravagées. Seule l'Éthiopie réussit à repousser l'envahisseur en lui infligeant une sévère défaite.

L'Égypte se débattit encore contre le césarisme persan en soulevant contre lui des révoltes continuelles jusqu'à l'apparition d'Alexandre le Grand, qui fut salué en libérateur. Néanmoins, le dernier rempart militaire de la Théocratie de l'Agneau était virtuellement détruit, et l'on peut dire que les guerres médiques ont clôturé le Cycle de Ram.

En Asie et en Afrique, il ne subsistait plus aucune ancienne Société ramide à assassiner, sauf la Chine, trop lointaine pour être attaquée par l'empire persan.

Afin que toutes les Sociétés de la Terre fussent désormais soumises à la loi sanglante et anarchique du Taureau, il ne restait plus qu'à assassiner et à spolier l'Europe, et surtout à anéantir le petit temple dorien de Delphes. Aussi le césarisme persan attaqua-t-il la Grèce pendant cinquante-et-un ans pour la

contraindre à fermer ses temples et pour lui imposer le tribut. De 500 avant J.-C. à 449 avant J.-C. Darius, Mardonius, Xerxès, puis Artaxerxès-Longue-Main s'acharnèrent contre ce malheureux pays.

Lorsque Cambyse eut massacré les Égyptiens de haut rang, il décima également une grande partie du sacerdoce et dispersa le reste dans divers pays. Quelques membres du collège sacerdotal furent emmenés à Babylone par des soldats persans. Parmi eux se trouvait Pythagore, qui venait d'accéder à la plus haute initiation égyptienne, après vingt-huit ans d'examens et d'épreuves sévères. Il dut subir douze années d'internement sous la surveillance de la police persane, avant d'être libéré sur la demande de Démocède, médecin de Darius.

Pythagore revint alors en Grèce. Il y prit immédiatement contact avec les temples doriens et les initiés laïques qui s efforçaient de préserver l'antique Tradition de Ram. Il mit le sacerdoce grec et les Amphictyons au courant des projets que les rois de Perse tramaient contre la Grèce, et contribua puissamment à préparer la défense contre leur invasion.

En 480 avant J.-C., Xerxès attaqua la Grèce après avoir maté une rébellion en Égypte. Il disposait d'un véritable déluge humain de cinq millions d'hommes, dont une moitié de soldats combattants et une moitié pour le train des équipages. Il franchit l'Hellespont avec une flotte innombrable qu'il ancra dans la baie de Salamine, puis il envahit la Grèce et incendia Athènes.

Thémistocle, initié et chef des Athéniens, envoya consulter l'Oracle de Delphes qui répondit : « O divine Salamine, tu seras funeste au Fils de la Femme (Xerxès). »

Une immense armée persane s'approche de Delphes pour détruire le Sanctuaire. Le Pontife court au Temple et donne des ordres. La ville de Delphes est évacuée et devient silencieuse comme un tombeau. L'armée persane y entre. Seules les statues la regardent passer.

Quelques instants après, des flammes surgissent de terre et des foudres innombrables tombent du ciel. L'armée persane affolée fuit sans oser se retourner, laissant les Sanctuaires intacts. Du Mont Parnasse, des rochers se détachent et roulent sur les assaillants.
Miracles disent les uns, mensonges disent les autres. Ni l'un ni l'autre, répondrons-nous, tout en remarquant que des adeptes de la Science dorienne se trouvaient encore dans le Temple, autorisés à se servir de l'antique Magie, inséparable de l'éternelle Justice et de l'éternelle Sagesse.

Quant à la flotte médique, elle fut détruite à Salamine par d'habiles manœuvres commandées par Thémistocle, et Xerxès fut contraint de retourner en Perse après une défaite désormais légendaire.

De semblables merveilles sont encore possibles aujourd'hui, car la Science dont elles témoignent est conservée dans les sanctuaires de l'Asie, comme le rappelle la grande lettre de Koot Humi résumée au chapitre V de la Première Partie de ce livre.

Après la victoire de Salamine, Pythagore se fixa à Crotone, où il fonda son Ordre, Académie publique à l'extérieur, Communauté laïque à l'intérieur. La sagesse, la science, l'éloquence, et la beauté du Maître lui attirèrent d'innombrables disciples. Âgé de plus de soixante ans, il épousa Théano, jeune fille d'une grande beauté qui s'était prise d'une passion enthousiaste pour lui et pour son œuvre, qu'elle dirigea magistralement après la mort de son époux.

L'influence de l'Ordre sur l'opinion et les mœurs de la Grande Grèce fut bientôt si considérable que les anarchistes émissaires du Sénat romain s'en alarmèrent et excitèrent contre Crotone les habitants de Sybaris. Ceux-ci se ruèrent sur une délégation pythagoricienne et la massacrèrent.

Milon, gouverneur de Crotone, n'hésita pas à lever une armée de 100.000 hommes pour infliger une sanglante défaite aux démagogues de Sybaris. Mais l'anarchie releva bientôt la tête et vint agiter Crotone elle-même, sous la conduite d'un misérable dénommé Cylon, que Pythagore avait chassé de son institut. Les bandits mirent le feu à la maison de Milon pendant que le Maître s'y trouvait. Il périt dans l'incendie, ayant d'ailleurs atteint l'extrême limite de la vie humaine.

L'Ordre Pythagoricien a subsisté jusqu'au XIX^{e} siècle après J.-C. Au milieu du XV^{e} siècle, l'un de ses membres, Genitus Plétho, demanda au chef de l'Église grecque que l'Enseignement fût divisé en quatre hiérarchies de connaissances. Il s'offrit à indiquer les principes de cette division et proposa de reviser la constitution de la Chrétienté.

Le patriarche Germadius était surtout soucieux de bien boire, bien manger, de jouer aux cartes et aux dés, et de dormir tranquille. Il prononça un anathème et envoya au bûcher le mémoire de Plétho.

L'Ordre se dispersa alors parmi les villes emporocratiques d'Italie, comme jadis les Juifs de la captivité en Chaldée. Les Médicis nommèrent Plétho président de l'Académie de Florence.

Sans donner de précisions, Saint-Yves affirme qu'au début du XIX^{e} siècle, avant le départ de Napoléon pour sa campagne de Russie, un initié pythagoricien fit une vaine tentative auprès de l'empereur pour le dissuader d'entreprendre cette campagne.

***

Au IV^{e} siècle avant J.-C., à Thèbes, un jeune homme grandissait à l'école et dans la maison même d'Epaminondas. C'était Philippe, qui devint roi de Macédoine et père d'Alexandre le Grand. Philippe reçut non seulement l'initiation pythagoricienne, mais aussi celle des Mystères de Samothrace.

Alors que depuis longtemps les diverses fractions de la Grèce ne réussissaient qu'à se battre entre elles, Philippe sut s'imposer au pays tout entier.

La république grecque de Sparte, après avoir signé une trêve de trente ans avec Athènes, avait rompu arbitrairement cette trêve en 372. Les Amphictyons condamnèrent Sparte. Mais Sparte étant gouvernée par un Pouvoir anarchique, se moqua de cette décision dépourvue de toute sanction par la force.

D'autre part, sur les incitations de Sparte, les Phocidiens menés par leur chef Onomachos avaient assassiné les Thracides, gardiens du Temple de Delphes, et volé le trésor, fruit des dons de toute la Grèce.

Les Béotiens convoquèrent le grand Tribunal de l'Hellade pour statuer sur cet attentat et sur d'autres forfaits commis par les Spartiates. Athènes et Lacédémone refusèrent de participer au jugement.

En 353, Philippe, roi de Macédoine, prend parti pour le Conseil des Amphictyons. Afin qu'on ne se méprenne pas sur ses intentions, il fait orner les casques de ses soldats du laurier d'Apollon[118]. Puis, à la tête de son armée, il inflige aux Phocidiens un sévère châtiment.

Les institutions magistrales de l'Hellade d'Orphée retrouvaient enfin pour la première fois l'appui d'une sanction militaire. En 346, Philippe franchit les Thermopyles et convoque les Amphictyons. Cette fois, les Phocidiens sont jugés sans pouvoir tourner en dérision la majesté de l'ancien droit public. De ce fait, le roi de Macédoine est nommé par acclamation président des Jeux Pythiques, et récolte tous les suffrages qu'il a réussi à gagner aux dépens des peuples sacrilèges.

Philippe connaissait les principes d'Orphée et ressuscitait la Société grecque en prêtant force à ces principes. Il fut assassiné à l'âge de quarante-sept ans.

Son fils Alexandre le Grand apparut en Grèce par la même voie magistrale. Il convoqua les Amphictyons aux Thermopyles. Un peu plus tard, à Corinthe, il ranima l'esprit de l'Hellade en élevant l'assemblée générale de ses villes au-dessus des misérables rivalités locales. Bientôt après, il sillonna d'une héroïque

[118] Symbole du Temple d'Apollon à Delphes, montrant que Philippe entendait agir en tant que Roi de Justice synarchique.

traînée de chaleur et de lumière tout le Moyen-Orient enténébré et glacé par un Nemrodisme stupide et borné.

De même que son père, Alexandre avait profondément étudié la science ésotérique. Il connaissait le programme social des anciens Temples et des communautés d'initiés laïques. Aussi doit-on faire à ces deux hommes une place à part, à côté des grands pharaons égyptiens, car ils furent élevés dans un même esprit, imbus du même idéal respectueux du passé, orientés vers une même espérance dans l'avenir.

Leurs fautes et même leurs crimes personnels n'enlèvent rien à ce fait. Ils concernent leur personnalité, et non les principes impersonnels de gouvernement qu'ils voulurent appliquer.

L'attitude d'Alexandre victorieux, devant tous les Temples de la Terre, est caractéristique à cet égard. Sachant que les différents Dieux sont les divers symboles d'une même connaissance, ce jeune roi des rois les saluait tous de son épée, affirmant ainsi que sa pensée les avait ramenés à l'Unité.

Les Temples étaient les seuls centres où se cultivaient les sciences et les arts. Alexandre en faisait surgir les architectes et les ingénieurs, ainsi que les chefs des corporations agricoles, industrielles, et commerciales. Enfin, pour rendre la vie à l'Économie générale saignée à blanc depuis tant de siècles, il arracha l'or stagnant caché dans les trésoreries putrides des satrapes[119] et des palais impériaux.

Son génie et ses longues études lui indiquaient sans défaillance tous les points de la Terre où ce fleuve métallique devait couler pour féconder l'activité productrice et ranimer les échanges entre l'Europe, l'Asie, et l'Afrique. C'est ainsi qu'il jalonna sa route de villes nommées Alexandrie.

Sa générosité comme vainqueur, sa sagesse comme administrateur, sa fermeté terrible vis-à-vis de la rébellion, son courage invincible, son repentir après ses violences, ses connaissances initiatiques et son génie sont autant de faits témoignant qu'Alexandre eût rétabli un grand empire synarchique s'il eût vécu plus longtemps.

Malheureusement, à l'âge de trente-trois ans, il mourut d'une fièvre qui l'emporta en sept jours, exactement neuf ans après avoir quitté la Macédoine et son palais de Pella, aujourd'hui nommé Iénidjé.

Une telle mort est éminemment suspecte. Un homme de cette trempe ne meurt pas naturellement, juste après avoir ébauché une oeuvre pareille. De même que

[119] Tiré d'un dictionnaire : satrape, (nom masculin). Titre de gouverneur de province chez les anciens Perses. [sens figuré] Homme riche et despotique.

son père avait été assassiné par le fer, il y a lieu de penser qu'Alexandre le fut par le poison.

Quoi qu'il en soit, avec lui s'évanouit l'espérance des Temples et des Communautés laïques de réinstaurer magistralement de haut en bas un ordre réel mettant fin au désordre universel. Désormais, les grandes institutions sociales vont peu à peu disparaître en Europe, en Afrique, et en Asie occidentale, devant les institutions politiques issues de l'Anarchie. La notion d'un Gouvernement général du Monde basé sur des principes scientifiques restera totalement voilée jusqu'à nos jours.

Sentant venir l'orage, les initiés se hâtèrent de mettre à l'abri, autant que possible, les plus importantes archives du passé, et de répandre au dehors le maximum d'enseignements compatibles avec la nécessité de garder secrète la grande doctrine initiatique. Les sanctuaires égyptiens formeront encore des hommes tels que Archimède, Eudoxe, et Apollonius de Thyane. Mais l'Université d'Alexandrie marquera plutôt une réaction laïque et politique de l'Ionisme grec contre le programme social dorien des Ordres et des Temples. Elle fut le point de départ de l'Empirisme Scientiforme qui caractérise l'intellectualité du monde moderne.

En Occident, l'Anarchie romaine dresse la tête vers la couronne vacante des Nemrod. Elle répand partout la violence de ses légions et le poison de sa politique de division et d'anéantissement. Quand cette nouvelle Babylone aura englouti toutes les cités et tous les peuples de l'empire de Ninus, elle se mordra elle-même et mourra empoisonnée moralement et socialement.

Alors se vérifiera de nouveau la leçon de l'Histoire et de la double poussée des faits. Dans l'un des plateaux de la balance se trouvent la Synarchie éclipsée du Cycle de Ram, les Initiés laïques qui en ont gardé le pur souvenir, et les Livres sacrés des Sanctuaires.

Dans l'autre plateau apparaîtra l'Anarchie triomphante, avec les Tiers ordres ballottés entre les républiques et les autocraties. Par une succession d'assassinats, le siège de l'empire nemrodique fut chassé de Ninive à Babylone, puis à Suse, puis à Pella avec les successeurs d'Alexandre, et enfin à la Rome des Quirites et des Césars.

Une fois de plus, le salut social viendra des Nazaréens, des Communautés laïques, et de la Science. Le plus grand des fils de Dieu apparaîtra pour accomplir la Mission des Juifs, affirmer la vraie doctrine d'Israël, le Mosaïsme ouvert à tous les cultes, et proclamer le Dieu de la totale Connaissance.

Afin que l'on ne s'y méprenne pas, il dira dans sa prière : « Que Ta volonté soit faite, que Ton règne arrive SUR TERRE comme au ciel... »

Les Initiés des sanctuaires priaient, connaissaient, attendaient l'âme qui devait venir. Ils en avaient même fixé l'heure astronomique, vérifiée de nos jours par Kepler. L'étoile de Bethléem, le signe observé par les Mages en Palestine 747 ans après la fondation de Rome, consistait en une conjonction extraordinaire de Saturne et de Jupiter dans le signe zodiacal des Poissons.

CHAPITRE 19 - **L'Empire romain et Jésus**

Succédant au Gouvernement général de Ram, les gouvernements arbitraires qui s'inspirèrent d'Irshou n'empruntèrent la forme impériale républicaine ou fédérative que pour devenir inéluctablement la proie du Nemrodisme.

Qu'ils siègent à Sparte, à Athènes, ou à Rome, les Troisièmes Conseils d'Europe rééditent exactement la même série de phénomènes morbides. D'abord féodaux vis-à-vis de l'ancienne Synarchie, ils se substituent aux deux premiers Pouvoirs sociaux et les absorbent dans le leur, devenu purement politique.

Cette séquence pathologique de dégénérescences est enseignée par nos Universités comme un processus normal de la vie des Sociétés. Depuis les écoles primaires jusqu'aux hautes études diplomatiques, depuis le séminaire jusqu'au gouvernement, on répand ces funestes exemples sans les éclairer par les meilleurs qui les ont précédés. On inocule ainsi en permanence la peste d'Irshou aux classes dirigeantes du monde occidental, ce qui finit par entraîner le monde entier dans les voies de la férocité.

Pour connaître le Mal, il faut le comparer au Bien. Alors, tôt ou tard, on peut le conjurer à coup sûr en évitant par la science de culbuter dans l'ornière sanglante de l'empirisme politique.

Il est aisé de suivre la trace de cette ornière dans l'empire romain. Saint-Yves la décrit d'un bout à l'autre. Le cadre de ce livre ne permettant pas l'analyse détaillée de l'histoire romaine, il suffira de jalonner la route de quelques descriptions. Les connaissances historiques classiques et l'imagination du lecteur les relieront aisément les unes aux autres.

La naissance de Rome jusqu'à Numa Pompilius a été longuement décrite plus haut. Voici quelques nouveaux aperçus symptomatiques sur la Ville de Proie pendant la période ascendante de sa fortune.

PREMIER TABLEAU. — Après que l'œuvre réparatrice de Numa eut été annihilée par les Quirites, l'Étrurie tenta un nouveau redressement en faisant gouverner Rome par des rois de Justice plus ou moins initiés. Tarquin l'Ancien fut l'un d'eux. Il

fit entrer cent plébéiens au Sénat et institua trois nouvelles centuries de chevaliers. Les Quirites entrèrent en fureur. Après avoir joué une comédie culturelle, ils recoururent à l'assassinat. Tarquin l'Ancien fut tué à coups de hache.

L'Étrurie délégua à Rome un gouverneur nommé Mastarna, qui régna sous le nom de Servius Tullius. Les sénateurs le firent bientôt assassiner. L'Étrurie envoya ensuite un véritable dictateur militaire, Tarquin le Superbe, qui gouverna Rome avec une verge de fer. Les Quirites promirent monts et merveilles au peuple, et réussirent à renverser la royauté étrusque en fermant au roi les portes de la ville, en 510 avant J.-C.

DEUXIÈME TABLEAU. — En droit privé, Rome laisse à la femme moins de liberté dans son foyer qu'elle n'en aurait dans un harem oriental. Le Quirite détient à la fois l'autorité et le pouvoir à la maison. Il dirige seul l'économie domestique, ce qui constitue l'Anarchie familiale au premier chef. Il peut condamner à mort sa femme, tuer ses enfants difformes, vendre ses enfants bien portants, et même les assassiner après les avoir vendus. Seul chef de la cellule familiale, il manifeste une avarice sordide et contraint sa famille au travail sous la menace des coups. Il a le droit de la torturer. Nul ne peut légalement intervenir lorsque des cris de douleur s'échappent de la maison de ce Nemrodin. La femme reste toujours mineure. Elle ne peut jamais léguer ses biens, même héréditaires. Quand un père donne sa fille en mariage, la fiancée passe sous le joug d'une charrue en symbole de la soumission absolue qu'elle doit à son mari. Elle tombe sous sa main corps et biens et devient sa chose, *res*.

Telle est la Société que fondèrent ces forbans en rupture de Synarchie. Qu'y a-t-il à y prendre comme modèle ? Rien, absolument rien. Le *Jus Quiritium* (droit quirite) est l'institution même de l'Irréligion, de l'Iniquité, et de la Haine sociales. L'Ammalisme social règne à Rome avec un monstrueux caractère d'égoïsme.

TROISIÈME TABLEAU. — Le crime habite l'âme de ces anarchistes d'en haut. Ils ont assassiné les rois qui faisaient obstacle au triomphe de leur mauvaise volonté. Ils possèdent maintenant tous les monopoles sociaux. Comment vont-ils se comporter vis-à-vis du peuple ?

À peine Tarquin le Superbe est-il mort, que le peuple est foulé aux pieds par les Quirites. Pour soutenir leur guerre contre l'Étrurie, la plèbe avait combattu à ses propres frais, laissant ses terres sans culture et ses foyers sans pain. Les Quirites en profitent pour lui prêter de l'argent à vingt pour cent, tout en cumulant le Sacerdoce, la Magistrature, et le bénéfice des fournitures aux armées. Ces usuriers saisissent les vétérans sous mille prétextes, se les adjugent en toute propriété, les emprisonnent, les vendent, et les tuent à leur gré. Étant le gouvernement, ils exécutent ses lois secrètes non publiées. Étant le culte, ils ont l'audace de mettre toutes ces infamies sous le couvert de la religion.

En 496 avant J.-C., les plébéiens ripostent à tous ces mensonges avec autant de bon sens que d'à-propos par le dilemme suivant : annulation des dettes, ou pas d'enrôlements pour la guerre contre les Latins.

En réponse, les usuriers du Sénat créent une dictature, une tyrannie bien à eux. Les consuls étaient de soi-disant magistrats. Le dictateur eut le droit de suspendre l'action de leurs soi-disant lois.

Ce simple énoncé évoque un enfer d'iniquités. Que de cris dans les chaumières, que de larmes de désespoir, que de malheureux mourant de faim pendant que le père de famille, vieux centurion glorieusement balafré, est saisi au retour de ses campagnes ! Les Quirites le font rouer de coups, torturer, jeter dans d'infects cachots, vendre à l'encan hors de Rome.

En 495, les Shylocks du Sénat nomment un consul féroce choisi parmi eux, Appius Claudius. Le peuple riposte en refusant de marcher contre les Volsques, qui s'avançaient contre Rome. Le second consul Servilius s'engage par les serments les plus solennels à examiner les plaintes du peuple et à libérer les débiteurs pendant cette revision. Les braves plébéiens marchent au combat, triomphent des Volsques, et réclament l'exécution des promesses. Le Sénat et le consul Appius refusent avec un ensemble parfait et répondent en nommant un dictateur, Manius Valérius.

Les Volsques, les Èques, les Sabins, se réarment. Manius renouvelle les anciennes promesses. Le peuple s'y laisse prendre une seconde fois et bat l'ennemi. Au retour, nouveau refus d'exécution. C'est alors que le peuple se retira hors les murs sur le mont Aventin, et que Ménénius Agrippa le rallia pour la troisième fois en lui racontant la fable des membres et de l'estomac. C'est la politique dans toute sa hideur.

QUATRIÈME TABLEAU. — Toute bonté à l'égard du peuple était un crime de lèse-prud'homie. Spurius Maelius, riche chevalier, a pitié des pauvres pendant une famine et leur distribue des aumônes. Le Sénat nomme dictateur le fourbe Cincinnatus, qui cite Maelius devant le tribunal, le fait assassiner, et approuve l'assassin Servius Ahala, puis il fait raser la maison de Maelius et vendre ses biens.

Après l'évacuation de Rome par les Gaulois, le patricien Manlius Capitolinus, sauveur du Capitule, a pitié de l'immense misère du peuple. Il se fait le patron des pauvres et délivre de prison quatre cents débiteurs en payant leurs dettes. Le Sénat le condamne secrètement à mort et le fait assassiner.

CINQUIÈME TABLEAU. — Rome ne put jamais soutenir l'épreuve de la prospérité et du luxe. En 149, Calpurnius Pison est obligé d'établir un tribunal permanent

destiné uniquement à juger les concussionnaires[120]. En 144, il faut trois tribunaux permanents pour le même motif. En 139, on établit le scrutin secret pour l'élection des magistrats, car tout s'achetait, se corrompait, se briguait.

Le peuple eut bientôt un nouveau chef en la personne de Tiberius Gracchus, qui reprit la loi Licinia[121]. Au prix d'une guerre civile, il la fit adopter, mais le Sénat le fit aussitôt assassiner.

En 129, Scipion Émilien demande l'égalité pour les provinces de l'Italie. Il est assassiné dans son lit. Pas d'enquête, pas de funérailles publiques.

Tel est l'idéal politique, le modèle offert par l'Enseignement universitaire moderne aux classes dirigeantes de la Judéo-Chrétienté.

SIXIÈME TABLEAU. — La misère et la décomposition du peuple romain ne sont rien si on les compare au sort des nations vaincues. Rome leur imposait un gouverneur militaire disposant de tous les pouvoirs et commandant les légions arméeS. Un questeur était chargé de la soi-disant administration des finances. En réalité, il était le chef d'une tourbe de fonctionnaires exacteurs, de fermiers des impôts, et d'immondes publicains qui pressuraient leurs victimes jusqu'au sang !

Quand un gouverneur voulait s'enrichir, il pillait les villes alliées. Si elles se plaignaient au Sénat, il recommençait avec plus de violence. S'il craignait son rappel, il prétextait des révoltes qu'il fomentait au besoin. Si la population ne tombait pas dans le piège, il prenait le masque de la religion, et formulait des vœux qui se traduisaient par la réquisition à main armée du trésor des Sanctuaires.

Les soldats imitaient leurs chefs, et si la province à piller n'était pas assez riche à leur gré, ils réclamaient leur congé.

Quant aux publicains, ils étaient organisés en sociétés, comme les sociétés anonymes de nos jours. Ils payaient en une fois à Rome l'impôt de toute une province, moyennant quoi ils obtenaient le droit de récupérer leurs avances. Alors, avec une nuée de fonctionnaires, d'agents, et d'esclaves, ils s'abattaient sur le pays conquis et récoltaient jusqu'à sept fois ce qu'ils avaient payé à Rome. Si le gouverneur était récalcitrant, on l'enveloppait jusqu'à Rome même dans un réseau d'intrigues sans fin qui l'obligeait à fermer les yeux ou à démissionner.

S EPTIÈME TABLEAU. — Le Mal a pour loi de s'opposer à lui-même jusqu'à l'anéantissement. Il arrive une heure où les collectivités, tout comme les individus,

---

[120] Tiré d'un dictionnaire : concussionnaire : (adjectif et nom commun) Qui se rend coupable de concussion (malversation dans le maniement des fonds publics).
[121] Cette loi établie en 376 par Caïus Licinius Stolon concernait les dettes, la répartition des terres usurpées, et l'obligation de choisir l'un des deux consuls parmi les plébéiens.

préfèrent la mort à la maladie. Elles se débattent alors dans la fièvre en attendant que l'étranger les achève par le démembrement.

L'empire romain étreint et enserre près de cinq cents millions d'âmes, et ne sait que faire pour régir les hommes qu'il domine par la violence. Dès son début, il s'est lancé dans une voie fatale en n'ayant d'autre but que de tuer pour dévorer. Il a provoqué des réactions qu'il ne peut ni comprendre ni mesurer, et va quand même jusqu'au bout de son hallucinant matérialisme. Étape par étape, depuis le détrônement des rois jusqu'à la république et à l'empire où César cumule finalement la couronne et la tiare en se faisant déifier, Rome reproduit toutes les phases déjà vécues plusieurs millénaires auparavant, à l'époque du schisme d'Irshou. Cette identité de phénomènes n'est le fait ni du hasard ni de la volonté humaine, mais la conséquence d'une loi organique et pour ainsi dire physiologique des Sociétés humaines, quand le Pouvoir n'est pas subordonné à l'Autorité de l'enseignement.

***

Quand une collectivité telle que les Romains conçoit, veut, et crée un Pouvoir visible, elle agit également sur certains éléments de l'Ordre invisible. Sans le savoir, cette collectivité crée un Être potentiel occulte, invisible, évoqué, se manifestant par des Institutions, et que nous appellerons un Égrégore[122].

Cet Égrégore peut vivre plusieurs siècles et même plusieurs millénaires. S'il est instinctif et passionnel, il vit en détruisant.

Tout comme les Êtres collectifs visibles, l'Égrégore combat et dévore dans l'Ordre invisible. Il s'abreuve du sang des Êtres visibles, se nourrit de leur chair, aspire les énergies ignées de la Terre, et les insuffle dans les instincts dominateurs des individus qu'il hante.

[122] Ce terme n'a pas été employé par Saint-Yves, bien qu'il le connût certainement, ainsi que ceux d'Éther et d'Akasha utilisés un peu plus loin. Je me suis servi de ces mots pour la clarté de l'exposé. Actuellement, c'est par la PROPAGANDE que l'on crée des Égrégores. C'est pourquoi les grands partis politiques l'emploient avec un pareil acharnement, parfois consciemment, souvent inconsciemment. Le procédé est étroitement rattaché à la Magie Noire. Par opposition, la Magie Blanche a recours à l'Enseignement. Tout nouveau groupe peut créer un nouvel Égrégore, avec l'espoir de satisfaire ses propres passions. La nature des Égrégores passionnels les conduit à se combattre dans l'invisible. C'est pourquoi Jésus disait que le royaume de Satan est divisé contre lui-même et ne subsistera pas.

Voilà pourquoi la vie extérieure de Rome fut une série continue de massacres militaires, et sa vie intérieure une suite presque ininterrompue d'assassinats politiques.

Dans l'Ordre invisible comme dans le visible, rien ne se perd. Le plus petit acte volontaire, la moindre expression d'une passion, l'image même d'une pensée sont conservés dans la substance éthérique primordiale de la planète ou des astres, dans leur Lumière secrète invisible, dans l'Éther, que les Hindous appellent Akasha.

Il est relativement facile de créer ou de susciter des Égrégores instinctifs et destructeurs, mais il est presque impossible de les détruire autrement que par un grand cataclysme tel qu'un déluge.

Quand l'Égrégore s'est manifesté dans l'Espace visible et dans le Temps terrestre, son action ne peut plus en être effacée. Si l'Homme a souillé la Lumière intérieure, les Vivants et les Morts en sont infestés, et les Morts rejettent cette souillure sur les Vivants. Dès lors, la voie ascendante et descendante des âmes, la Mort et la Génération, en sont terriblement affectées.

C'est pourquoi, depuis 3.200 ans avant J.-C., les deux premiers Ordres antiques s'étaient repliés sur eux-mêmes. Ils voulaient éviter que les communications entre l'Homme terrestre et l'Humanité céleste fussent interrompues par le tourbillon pestilentiel de l'Anarchie des Tiers Ordres, qui substituait la passion politique à la sagesse et à la science.

Malgré tout, et surtout depuis le crime de l'empereur assyrien Bélochus qui avait assassiné le Grand Lama pour lui ravir sa tiare, l'Égrégore de la domination s'était levé comme un cyclone. À travers trois empires successifs, Assyrie, Perse, et Grèce, il avait emporté toutes les sociétés antiques dans son tourbillon destructeur, jusqu'à ce que tous les pouvoirs politiques des Tiers Ordres fussent engloutis dans un quatrième empire, celui du Césarisme romain.

A cette heure du Monde, il fallait un effort surhumain, à peine imaginable, pour qu'une âme pût venir consciemment du Royaume des Cieux et descendre sur cette Terre souillée en y conservant toute sa pureté.

Quel effort plus gigantesque encore cette âme ne devait-elle pas fournir pour effacer dans l'Akasha l'immense souillure satanique déifiée dans le Nemrodisme, et pour remonter à l'Esprit pur des Cieux après avoir purifié la Vie visible et invisible ? Il fallait qu'elle fût capable de créer un nouvel Égrégore spirituel tendant à réintégrer la Loi de l'Agneau dans tout l'État social terrestre.

Quel Dieu, quel homme résumant consciemment en lui-même la science divine de l'Humanité, osera concevoir cette pensée ! Non seulement Jésus la conçut, mais il la réalisa EN PRINCIPE dans l'Invisible, puis la rendit manifeste en Lui.

Sans doute lui fallut-il laisser l'Espace, le Temps, et toute la Biologie terrestre effectuer après lui pendant deux millénaires leur œuvre d'assimilation et de développement. Mais en l'espace de trois ans, il arracha au Gouvernement général de l'Iniquité la tiare, l'apothéose, et l'auto-déification. Il créa au-dessus de lui le Christ, l'Église Invisible, la Tête céleste d'un nouveau Corps social, puis d'un nouveau Gouvernement général, celui de la Science, de la Justice, et de l'Économie universelles de l'Humanité régénérée. Depuis bientôt vingt siècles, le Nemrodisme n'est plus Dieu. Bien qu'il règne encore sur la Terre, il ne peut plus se déifier dans l'Apothéose. Telle est la première victoire immense résultant du Premier Avènement de Jésus-Christ. C'est là le fond du grand Mystère social que tous les Initiés connaissaient. Tous les Livres Sacrés du Monde étaient d'accord sur ce point avec eux.

Quant au Second Avènement, il est encore à venir et coïncidera avec l'établissement d'une Synarchie universelle. En effet, le prophète Ésaïe l'a connue d'avance par ses visions que Saint-Yves reproduit comme suit en vers eumolpiques :

On verra paître alors la Louve avec l'Agneau,
Le Léopard avec la Chèvre, la Lionne
Avec le Taureau, l'Ours avec le Bœuf, l'enfant
Sourira sans danger sur le nid des Vipères[123].

C'est la vision du désarmement suivi d'une alliance symbolique des Puissances jusque-là anarchistes.

La Louve, c'est l'empire romain avec tous ses débris. L'Agneau, les Lamas avec 500 millions de Bouddhistes. Le Léopard représente 300 millions d'Hindous. La Chèvre, tous les peuples balkaniques. Le Taureau, toutes les Sociétés de l'ancien schisme touranien, depuis la Chine jusqu'aux Allemands et aux Anglo-Saxons (John Bull, Jean Taureau). À ce groupe appartiennent aussi les Arabes, qui portent sur leurs étendards le Croissant de Lune, symbole du schisme. L'Ours, les peuples Slaves et ceux de l'Extrême Nord. Le Bœuf est l'hiéroglyphe de l'Égypte. Les Vipères sont l'emblème de tous les anciens Cultes, dont les prêtres s'appelaient Vipères ou Serpents, depuis la Celtide jusqu'aux îles des Mers du Sud. C'est dans ce sens d'ailleurs que Jésus dira : Race de Vipères, et non dans le sens injurieux qu'on lui attribue généralement.

Ésaïe termine cette prophétie par les versets suivants (XI-9 et 10) :

[123] Voir Esaïe XI-6 à 8.

« On ne fera pas de tort et on ne détruira pas dans toute ma sainte montagne, car la Terre sera pétrie de la connaissance de l'Éternel, comme les eaux couvrent le fond de la mer. Et en ce jour-là, il y aura un rejeton d'Isaïe, se tenant là comme une bannière des peuples. Les nations la rechercheront, et son repos sera gloire. »

***

Saint-Yves annonce ici son chapitre suivant par une page que l'on peut résumer comme suit : Je vais maintenant conduire le lecteur à Jérusalem. Je lui indiquerai tous les caractères historiques de la Société juive de ce temps, toujours déprimée par la Politique, toujours inféodée bon gré mal gré au Nemrodisme divinisé, toujours aveugle à l'Esprit de Moïse et des Abramides.

Puis nous entrerons pieusement dans le Temple. Je montrerai comment Marie et Jésus reprendront par l'Initiation la grande Tradition de Ram, et je dévoilerai à ce sujet certaines profondeurs ésotériques peu connues. Nous verrons ensuite naître le Christianisme en écoutant la pensée secrète de son divin Fondateur au sujet des trois phases de son action : purification morale des individus, rectification intellectuelle des gouvernements, et restauration de la Synarchie universelle, de l'*Adveniat regnum iuum*.

CHAPITRE 20 - **Jésus et Marie**

Ce chapitre comportait 115 pages et traitait des questions suivantes : Jésus. Marie. Les partis politiques. Le Judaïsme et le Mosaïsme ouvert. Les Ordres laïques. Vie publique de Jésus. Sa science, ses miracles, sa promesse, sa mort, sa résurrection. Le Christianisme des apôtres est l'Israélitisme messianique. Le Christ crucifié et le Christ glorieux. La loi de sa promesse sociale est la Synarchie.

J'ai dit que ce chapitre traitait de ces questions, et non traite de ces questions, car Saint-Yves l'a brûlé tout entier au moment de l'envoyer à l'impression.

C'est à un Israélite, dit-il, qu'appartient le soin de combler cette lacune. C'est à lui de toucher aux plaies de sa nation crucifiée elle aussi depuis vingt-cinq siècles par le Nemrodisme. Elle n'a d'espérance de résurrection qu'en Palestine, et par l'accomplissement des promesses de Jésus-Christ.

Que le noble esprit que j'appelle, et qui viendra, médite mes œuvres. Une grande lumière se fera en lui et en sortira pour le bien des siens, de toute la Judéo-Chrétienté, puis de toute l'Humanité. Il verra Jésus dans son éblouissante

splendeur et retrouvera Israël dans le Genre Humain. Que le Dieu de la Totale Connaissance inspire cet homme et bénisse en lui tous les siens.

CHAPITRE 2l - **Deux questions**

L'exposé de la *Mission des Juifs* peut amener les lecteurs à souhaiter des compléments d'information sur divers points passés sous silence par Saint-Yves d'Alveydre. Voici quelques éclaircissements sur deux d'entre eux :

1° l'authenticité des textes : 2° le lien entre le Cycle de Ram et les civilisations antérieures.

Si Saint-Yves avait voulu traiter ces problèmes, il les eût probablement résolus comme suit :

AUTHENTICITÉ DES TEXTES. — La question comporte deux aspects, 1’authenticité matérielle et l'authenticité spirituelle. Le splendide manuscrit d’Ésaïe, découvert en 1947 dans une grotte de Palestine où il séjournait depuis 2.300 ans, en est un exemple remarquable.

Les savants du monde entier sont tombés d'accord pour le déclarer « authentique ». Il peut en résulter une confusion dans l'esprit du public. Le manuscrit date en effet de 300 ans avant J.-C., mais son ancienneté ne prouve nullement qu'il reproduise exactement les paroles d'Ésaïe. De ce point de vue, un roman moderne, tel que *Autant en emporte le Vent*, est plus *authentique* que le manuscrit d'Ésaïe. Le premier a été revu par l'auteur lui-même avant d'être imprimé. Le second a été reproduit par des copistes susceptibles d'en avoir faussé le sens par omission, ignorance, ou intérêt.

Dès l'instant que le manuscrit d'Ésaïe date de 300 ans avant J.-C., il n'a pas été écrit par Ésaïe lui-même, puisque le grand prophète a vécu 750 ans avant J.-C. Ce manuscrit n'est donc pas authentique au véritable sens du mot.

Jusqu'au XX^{e} siècle, il semble qu'on ait attaché trop d'importance à l'ancienneté des textes et pas assez à leur VALEUR D'ENSEIGNEMENT. Désormais, c'est ce dernier facteur qui doit primer, car nous sommes entrés dans un ÂGE D'ESPRIT. Si l'on tient compte de l'Esprit correspondant à notre âge, on est amené à constater que la Chrétienté ne possède aucun texte authentique sur le Christianisme !

Moïse excepté, les Prophètes se sont divisés en deux classes, les prophètes d'écriture et les prophètes d’action. Jésus, qui fut un prophète d'action, ne nous a

laissé aucun texte écrit de sa main. Les Évangiles furent rédigés assez longtemps après sa mort, et les textes originaux en ont été détruits, perdus, ou cachés. Ésaïe était un prophète d'écriture. Il est probable qu'Esdras possédait une partie de ses textes originaux. Il les a traduits de son mieux en écriture chaldéenne pendant la captivité des Juifs à Babylone.

Moïse seul fut à la fois un prophète d'écriture et un prophète d'action. Ses écrits présenteraient donc un intérêt extraordinaire si nous les possédions, ce qui n'est malheureusement pas le cas. En effet, le Pentateuque fut rédigé en écriture hiérogrammatique égyptienne, et traduit ensuite plus ou moins exactement en hébreu par d'autres que Moïse lui-même, donc pas *authentiquement*. Les Massorètes ont ensuite compilé ces traductions et les ont transmises à la postérité avec une conscience et une fidélité incroyables, allant jusqu'à en compter les lettres pour être certains qu'aucune n'avait été omise dans une copie. Dans la Bible hébraïque, la lettre qui marque le milieu du Pentateuque est plus grosse que les autres, pour servir de point de repère !

Les iconoclastes[124] ayant volontairement incendié les précieuses bibliothèques contenant les textes authentiques qui portaient ombrage à leur volonté de domination, comment les historiens du Christianisme doivent-ils tirer parti des textes qui leur restent ? En s'attachant à leur valeur d'enseignement, et en essayant de découvrir dans les textes mêmes la preuve de leur authenticité spirituelle. On trouvera au chapitre IV de la Première Partie de ce livre l'histoire de la tentative que j'ai faite pour identifier les textes par les Nombres.

Dans le même esprit, on devra s'efforcer à l'avenir de classer les textes en trois catégories, dont la première renfermera ceux qui ont une signification simple. Exemple : les chroniques des historiens tels que Pline, Strabon, ou Hérodote.

Les textes de la seconde catégorie auront une signification double, matérielle et psychique. Exemple : certains contes de folklore, certaines fables d'Ésope ou de La Fontaine, les livres historiques de la Bible, la plupart des épîtres de Paul, etc.

Les textes de la troisième catégorie auront une signification triple, matérielle, psychique, et spirituelle. Leur analyse révélera qu'ils exposent simultanément, à l'aide d'un seul langage, des faits, des lois, et des principes. Tels sont les grands textes sacrés de plusieurs civilisations, et en particulier la Genèse, les paraboles de Jésus, et l'Apocalypse.

Si l'on possédait les textes spirituellement authentiques correspondant à ces enseignements, ces textes présenteraient non seulement la triple concordance

[124] Tiré d'un dictionnaire : iconoclaste (adjectif et nom commun) Se dit des Chrétiens de Constantinople qui condamnèrent comme idolâtres la représentation et l'adoration des images saintes. Briseur d'images, d'oeuvres d'art. Qui détruit les idées communément reçues.

indiquée, mais une quatrième concordance supplémentaire par les Nombres. Celle-ci existe déjà partiellement dans les textes massorétiques.

Nul ne peut écrire de la sorte sans être un grand Initié. Dès lors, ces textes présentent la valeur d'enseignement la plus haute que nous puissions espérer trouver dans un document écrit. Pour s'élever encore plus haut, il faudrait avoir recours à l'enseignement oral des Initiés eux-mêmes. Mais Dieu nous a donné un texte admirable que nul iconoclaste ne peut détruire : c'est la Nature. Si quelqu'un désire connaître les lois politiques et sociales qui conviennent à l'humanité, qu'il commence donc par observer les abeilles. Il sera mieux renseigné qu'en lisant Karl Marx.

LE CYCLE DE RAM ET LES CIVILISATIONS ANTÉRIEURES. Comment les relier de manière à établir la CONTINUITÉ de l'Histoire ?

Les civilisations peuvent se comparer aux vagues successives d'une marée venant heurter une digue. La digue, c'est l'ignorance, l'égoïsme, l'instinct animal, la volonté de domination personnelle. Les vagues s'efforcent de briser la digue. Le flot les pousse de plus en plus haut, avec sa masse capable d'inonder l'Humanité en profitant de la moindre brèche. La marée finira par submerger la digue, même si les brèches produites par les vagues ont été colmatées au fur et à mesure.

Pourquoi la Providence a-t-elle poussé Ram et la race blanche à ravir à l'Inde et à l'Afrique le sceptre du Gouvernement général du Monde détenu par la race noire ? Parce que la race noire avait failli à sa mission, qui consistait à initier un peuple EN MASSE. L'empire noir de l'Inde existait depuis plus de cinquante mille ans et avait atteint un haut degré de civilisation. De très nombreux initiés vivaient au sein du peuple. Ils enseignaient par la parole et l'exemple la manière de se comporter pour atteindre aux plus hauts sommets. Seulement ce comportement impliquait la domination de soi-même, la maîtrise des passions, la formation d'un caractère inaccessible aux tentations matérielles. Environ 13.000 ans avant J.-C., l'empereur de l'Inde, qui était un grand Initié, dut constater que le peuple se refusait formellement à refréner ses passions pour se purifier, tout en jalousant férocement tous ceux qui les maîtrisaient. L'empereur en mourut de chagrin, car le but était tout près d'être atteint. Les milliers d'initiés qui vivaient au sein du peuple, tel le levain dans la pâte, se replièrent sur la grande Université de l'Asie Centrale dont il sera question dans *Mission de l'Inde*.

Livrée à elle-même, la race noire s'abandonna à ses passions. Dès lors, elle cessa d'être la lumière du monde et dut subir son karma. Tôt ou tard, une autre race ranimerait la flamme, une nouvelle vague s'élèverait pour attaquer la digue.

Ram personnifia cette nouvelle race. Après tout ce qui a été dit, les lecteurs comprendront aisément la signification fondamentale du prodigieux monument qu'il a laissé à la postérité en témoignage de ses connaissances initiatiques, la Grande

Pyramide d'Égypte avec ses quatre faces symbolisant les quatre groupes de sciences, et le Sphinx à ses pieds.

Ils comprendront également la légende d'Œdipe tuant son père et épousant sa mère. Cette légende est le symbole politique des révolutionnaires semblables à Irshou, qui tuent l'Autorité pour épouser la Volonté populaire, et achèvent leur carrière dans la détresse après des succès apparents.

La race noire avait joui d'une très belle civilisation en Afrique, dès 70.000 ans avant J.-C. disent certains auteurs. Les traces de son vaste empire sont ensevelies sous les sables du Sahara.
L'Atlantide, berceau de la race rouge, est beaucoup plus récente. Son empire n'a subsisté que 6.000 ans entre 18000 et 12000 avant J.-C. Vers cette époque, il fut englouti par un Déluge. Après une période bien plus brillante que la civilisation blanche actuelle, la vague civilisatrice atlante passa par un apogée, puis se brisa à son tour par suite de la dégénérescence de la prêtrise. Celle-ci avait déchu au point de pratiquer ouvertement la magie noire et les sacrifices humains.

Par un choc en retour du destin, l'Atlantide fut alors rayée de la carte du monde. La loi du karma provoqua un cataclysme qui fit sombrer en quelques minutes dans les profondeurs de l'Océan Atlantique un empire de trois cents millions d'habitants.

Là Bible indique que la prochaine destruction n'aura plus lieu par l'eau, mais par le feu.

Lutetiae Parisiorum, le 18 septembre 1949.

LIVRE VII - **Mission de l'Inde**

Voici le titre complet de ce livre : *Mission de l'Inde en Europe*. *Mission de l'Europe en Asie*. *La question du Mahatma et sa solution*.

Le lecteur a déjà compris que la Mission de l'Europe consiste à apporter à l'Asie la religion d'amour de Jésus-Christ, avec l'élévation correspondante de la conscience publique. En contre-partie, l'Inde a pour mission d'apporter à l'Europe la sagesse et la science des cultes bouddhique et brahmanique. La caractéristique du culte bouddhique est la sagesse. Celle du culte brahmanique est la science universelle. La mission de la race blanche ne consiste donc nullement à enseigner la science en Asie. C'est l'inverse qui est vrai, car les réalisations bruyantes et encombrantes de notre science matérialiste ne supportent pas la comparaison avec celles des centres initiatiques d'Orient. Là-bas, tous les résultats que l'Occident recherche sont obtenus depuis longtemps par des procédés infiniment plus savants et plus simples, harmonieusement conformes aux lois qui régissent le monde visible et le monde invisible.

Pourquoi jusqu'ici les sages asiatiques ne nous ont-ils pas ouvertement communiqué leurs connaissances ? Parce que nous nous en servirions pour des fins inharmonieuses, commandées par nos passions politiques.

Toutefois, les temps approchent où la Vérité doit sortir de son puits et où il faudra que s'accomplisse la parole de l'Écriture : « II n'est rien de caché qui ne sera révélé, rien de secret qui ne sera connu. » (Matthieu X-26. Marc IV-22. Luc VIII-17 et XII-2.)

C'est pourquoi depuis 1875, c'est-à-dire environ vingt-cinq ans avant la fin de l'ère astronomique des Poissons, les Initiés d'Asie ont commencé à révéler leur existence à la race blanche, avec une sage lenteur. Madame Blavatsky fut une des premières à écrire des livres mentionnant l'existence de Maîtres de la Sagesse contemporains. L'ensemble du mouvement théosophique et de ses publications confirma leur influence. Saint-Yves d'Alveydre apporta les premières précisions sur l'Agartha, la grande Université initiatique d'Asie, et sur son chef, le Mahatma. Celui-ci joue — sans l'usurper — le rôle de Souverain Pontife universel, ou si l'on préfère ce terme, de Grand Éducateur du monde contemporain[125].

Ce rôle relève essentiellement du premier Pouvoir social, celui de l'Enseignement. La hiérarchie universitaire de l'Agartha est donc entièrement désarmée, et décidée

[125] Les lecteurs qui voudraient approfondir ce point peuvent lire Life and Teachings of the Masters of the Far East, par Baird T. Spalding. La traduction française est Intitulée La Vie des Maîtres.

à ne pas faire usage de la violence, même au cas où elle serait attaquée. Est-ce à dire qu'elle ne dispose d'aucun moyen de défense ? Nullement, puisque sa science physique lui permettrait de faire exploser notre planète et que sa science psychique est à l'avenant.

Mais pour jouer son rôle civilisateur et transmettre des traditions cent fois millénaires, il était préférable que l'Agartha laissât ignorer son existence à l'Europe jusqu'au XIX^{e} siècle.

La nécessité d'abréger ne permet pas d'aborder tous les sujets traités par Saint-Yves dans *Mission de l'Inde*. Toutefois, ce livre ayant été réimprimé en 1949 par l'éditeur Dorbon, il est aisé de le consulter. En voici l'analyse sommaire :

***

PRÉFACE

L'Histoire Universelle ne peut être vraie qu'à la condition d'être l'universel plagiat des idées et des faits de toute l'Humanité. Il n'appartient à personne d'en réclamer le monopole. Parmi les auteurs modernes, Saint-Yves revendique une seule paternité : celle de l'idée de Synarchie.

Dès l'antiquité, cette idée figurait non seulement dans tous les textes sacrés doriens, mais dans toute l'organisation du Cycle ramide. Il a été indiqué dans *Mission des Souverains* et *Mission des Juifs* que, dès la fondation d'une Synarchie moderne, la Chambre de l'Enseignement européenne recevrait toutes les indications nécessaires à la reconstruction de l'édifice des Sciences naturelles et sacrées. Saint-Yves confirme cette promesse en ajoutant : «La Paradésa ramide, son temple universitaire, ses traditions, sa quadruple hiérarchie d'enseignements existent encore, inaltérés, à l'heure actuelle. C'est à son Souverain Pontife que je me permets de dédier respectueusement ce livre. »

CHAPITRE I^{er} - **L'organisation de l'Agartha**

C'est dans la Paradésa, la plus ancienne Université de la Terre, que réside l'Autorité garante de la plus antique Tradition, et de la constitution intellectuelle et sociale que Saint-Yves a redécouverte.

À l'époque où il écrivait (1886), l'âge des corps enseignants du monde était le suivant :

Ceux de Mahomet..... 1.264 ans
Ceux de Jésus-Christ.. 1.886 ans
Ceux de Moïse ..... 5.647 ans
Ceux de Manou ..... 55.647 ans

Pourquoi les Pontifes de la Paradésa ont-ils dérobé leur Université aux regards du Public ? Parce que leur science formidable aurait, comme la nôtre, armé contre l'Humanité le Mal, l'Anti-Dieu, l'Anti-Christ, le Gouvernement général de l'Anarchie. Les Mystères ne seront abrogés que si les promesses de Moïse et de Jésus-Christ sont tenues par les Chrétiens, c'est-à-dire si l'anarchie du monde fait place à la Synarchie.

Néanmoins, étant initié spontané. Saint-Yves n'avait promis à personne de taire ce qu'il pourrait apprendre, si cela devait contribuer au bien de l'Humanité. Il est donc permis de le suivre dans le sanctuaire métropolitain du Cycle de Ram, dans l'Agartha, dont le nom signifie insaisissable à la violence, inaccessible à l'anarchie. Ce nom mystique lui fut donné 3.000 ans avant J.-C., après le schisme d'Irshou.

Où se trouve l'Agartha ? Il ne convient pas de donner ici d'autres précisions que les suivantes : avant Ram, son centre était à Ayodhya, la Ville solaire. 3.000 ans après Ram (3.700 ans avant J.-C.), il subit un premier déplacement. 1.400 ans après Irshou (1.800 ans avant J.-C.), il en subit un second, connu de plusieurs millions d'Asiatiques. L'on ne trouvera parmi eux aucun traître pour révéler le lieu de ses nouvelles assises dans les régions himalayennes.

Le territoire sacré de l'Agartha est indépendant, synarchiquement organisé, et sa population s'élève à vingt millions d'âmes. On n'y connaît aucun de nos pénibles systèmes judiciaires et pénitentiaires. Il n'y a pas de prisons. La peine de mort n’est pas appliquée. La police est faite par les pères de famille. Les délits sont déférés aux initiés, aux pundits de service, dont les parties sollicitent toujours l'arbitrage de paix, car la réparation volontaire suit immédiatement tout dommage.

Inutile de dire qu'on n'y rencontre aucune des grandes plaies de nos civilisations non synarchiques, telles que misère des multitudes, prostitution, ivrognerie, individualisme féroce d'en haut, esprit subversif d'en bas, incuries et carences de toutes natures.

Les rajahs indépendants placés à la tête des circonscriptions territoriales de cette contrée sont des initiés de haut grade. Leur arbitrage conserve le caractère magistral analysé dans *Mission des Juifs*.

Les castes sont inconnues. L'enfant du dernier des parias hindous peut être admis à l'Université sacrée et en sortir, ou y rester à tous les degrés de la hiérarchie, selon ses mérites. La présentation se fait au moment de la naissance par la mère, qui voue son enfant. C'est le Nazaréat de tous les temples du cycle de l'Agneau.

Voici maintenant l'organisation centrale de l'Agartha, en partant de la base pour atteindre le sommet. Des millions de Dwijas (deux fois nés) et de Yoghis (unis en Dieu) habitent les faubourgs symétriquement divisés de l'Agartha et sont répartis dans des constructions principalement souterraines.

Au-dessus d'eux, cinq mille Pundits (savants) assurent le service de l'enseignement et font la police intérieure. Leur nombre correspond à celui des racines hermétiques de la langue védique.

Ensuite viennent, en hémicycle de moins en moins nombreux, les circonscriptions solaires des trois cent soixante-cinq Bagwandas (cardinaux).

Le cercle suivant est le plus rapproché du centre de l'Agartha. Il se compose de douze membres représentant l'initiation suprême. Leur nombre correspond, entre autres, aux douze signes du Zodiaque.

Les bibliothèques qui renferment depuis 55.700 ans la véritable synthèse de tous les arts et de toutes les sciences sont inaccessibles aux profanes. Elles se trouvent dans les entrailles de la terre. Pour la partie concernant le cycle de Ram, elles occupent certains sous-sols de l'Empire du Bélier et de ses colonies. Les bibliothèques des cycles antérieurs se retrouvent jusque sous les mers et dans les constructions souterraines de l'Amérique prédiluvienne.

Les véritables archives universitaires de la Paradésa occupent des milliers de kilomètres. Le jour où l'Europe aura fait succéder la Synarchie trinitaire à son Gouvernement général anarchique, toutes ces merveilles, et bien d'autres, dignes des *Contes des Mille et une Nuits*, deviendront accessibles aux représentants de sa première Chambre amphictyonique, celle de l'Enseignement.

D'ici là, malheur aux imprudents qui se mettraient à fouiller la terre ! Ils n'y trouveraient qu'une déconvenue certaine et une mort inévitable. Seul le Souverain Pontife de l'Agartha, avec ses principaux assesseurs, possède la connaissance totale du catalogue de cette bibliothèque planétaire.

Ah, si l'Anarchie ne présidait pas aux rapports des peuples, quelle renaissance prodigieuse s'accomplirait à travers tous nos Cultes et nos Universités ! Non seulement la Terre livrerait à nos prêtres et à nos admirables savants tous ses secrets, mais ils en auraient l'intelligence complète, la clef dorienne. Alors on ne profanerait plus le passé, on n'arracherait plus aux antiques sépulcres des débris mutilés pour en encombrer nos musées. C'est sur place qu'on réédifierait pieusement l'antiquité : en Égypte, en Éthiopie, en Perse, au Caucase, etc... Si la science réalisait enfin ce que les prophètes ont prédit, quel divin concert réunirait les membres sanglants de l'Humanité. On verrait renaître l'Égypte antique, avec ses mystères purifiés, la Grèce dans la splendeur transfigurée du temps d'Orphée,

la Judée plus belle qu'à l'époque de Salomon. Tout serait renouvelé, illuminé, et connu, depuis le haut des Cieux jusqu'à la fournaise centrale de la Terre. Le rapprochement des facultés enseignantes apporterait un remède certain à tous les maux.

Nous nous acheminons vers ce règne de la Synarchie, à travers les derniers soubresauts sanglants de l'Anarchie agonisante. La chute de la grande Babylone est en vue, et ce livre a été écrit pour en signaler les prodromes.

Lorsque la hiérarchie centrale de l'Agartha se réunit aux grandes heures de prière, pour célébrer les Mystères cosmiques, il s'accomplit à la surface de la Terre un phénomène acoustique étrange. Les voyageurs et les caravanes s'arrêtent. Hommes et bêtes écoutent. Il leur semble que la terre ouvre ses lèvres pour chanter. Une immense harmonie sans cause apparente flotte dans l'espace, comme pour y chercher l'Ineffable. Arabes ou Parsis, Bouddhistes ou Brahmanes, Juifs ou Afghans, Tartares ou Chinois, tous les voyageurs se recueillent avec respect et murmurent leurs prières, unis dans la grande Âme universelle.

Tel est l'aspect hiérarchique de la Paradésa, véritable pyramide de lumière entourée de secret. L'Autorité y réside dans l'Esprit divin, le Pouvoir dans la Raison juridique de l'Âme universelle, et l'Économie dans l'Organisation physique du Cosmos.

L'instruction que reçoit l'adepte est la même aujourd'hui qu'au temps de Ram, car une fois la Vérité synthétique connue, le progrès individuel consiste à s'élever jusqu'à elle, pour la conserver et la répandre sans cesse dans les esprits et les âmes.

Tout étudiant doit commencer au premier échelon pour s'élever jusqu'au dernier. C'est ce que firent Moïse, Orphée, Pythagore, Solon, Zoroastre, Krishna, Daniel, etc... Newton arrivant dans la Paradésa aurait dû en faire autant, recommencer l'A B C, ou s'éloigner...

Il existe une langue universelle, le Vattan, dont le lecteur trouvera des aperçus dans *Mission des Juifs*. C'est celle dont parle saint Jean[126]. Elle est simple, savante dans ses principes, certaine dans ses applications infinies. Le peuple innombrable des Dwijas en poursuit l'étude et s'en sert pour des découvertes merveilleuses. Lorsque l'étude des langues sacrées a révélé la constitution intime de l'Esprit divin, le cycle des vérifications commence. Après avoir passé les examens avec honneur, le Dwija poursuit les études qui l'amèneront à devenir Yoghi. Tout ce que nous savons en Occident, et tout ce que nous n'y savons pas est enseigné là par des maîtres sans rivaux sur terre comme missionnaires de l'Enseignement. Tout a été approfondi, depuis les entrailles ignées du globe,

[126] Au commencement était la Parole, etc.

jusqu'à ses fleuves souterrains de gaz et d'eaux douces ou salines, les abîmes des mers, les courants magnétiques longitudinaux et latitudinaux du globe, les essences invisibles des airs, l'électricité, les harmonies universelles qui produisent les saisons. La physique et la chimie ont été poussées à un tel degré qu'on ne voudrait même pas l'admettre si nous l'exposions. Il n’est pas un insecte, pas une plante, qui n'aient été inventoriés et n'aient fait l'objet d'une multitude incroyable d'observations et d'expériences. Les mystères de la mort eux-mêmes ont été pénétrés.

CHAPITRE 2 - **L'enseignement de l'Agartha**

Parmi l'étonnante accumulation d'expériences que renferme l'Agartha, celles qui intéressent la Sélection humaine ont été poussées jusqu'à un degré inouï. Les savants du cycle de Ram ont tout osé pour approfondir le mystère des espèces, ainsi que les limites inférieures et supérieures de la physiologie humaine.

Les liens avec les royaumes invisibles, les lois du sommeil, les régimes alimentaires convenant à l'élévation spirituelle, la force psychique, les rêves, la manière de s'éveiller en laissant le corps endormi, tout cela est étudié, pratiqué, connu.

Mais malheur à ceux qui tenteraient de forcer les portes de l'Éternité sans pureté absolue d'intelligence, de sentiment, et d'instinct, et sans le contrôle de la Science sacrée. Voilà pourquoi des profanations terribles telles que le schisme d'Irshou ont appelé d’affreux châtiments partout où elles ont passé. Ces châtiments n'ont pas pris fin à l'heure actuelle.

Peut-on reprocher aux cimes pures, aux neiges vierges, et aux torrents limpides de l'Himalaya la fange et les cadavres qui roulent dans les eaux troublées de l'Indus ou du Gange ? Et que pourrait-on reprocher à l'Agartha, qui a toujours rejeté de son sein toute impureté intellectuelle ou morale, toute intolérance, toute politique, tout arbitraire de la pensée ou de la volonté, toute superstition, toute idolâtrie, toute magie noire ?

C'est pourquoi les services domestiques de l'Agartha sont assurés par les élèves. Il n'en était pas ainsi autrefois. Des peuplades entières de subalternes desservaient les cellules des Dwijas, les demeures des Pandits, les laboratoires et les observatoires de l'Université.

Après le schisme bouddhique, il y eut une sorte de révolution parmi les serviteurs salariés. Se sentant en nombre, ils voulurent renverser la Hiérarchie pour établir une anarchie à leur mesure. Les balayeurs des salles de philosophie se mirent à prêcher contre les conditions de l'Initiation. Ceux des ateliers et des laboratoires prétendirent s'ériger en docteurs et pratiquer d'emblée la Magie. Ils tombèrent inévitablement dans la magie noire, et durent subir une expulsion en masse qui donna naissance à différentes tribus, les unes fixes, les autres errantes.

Parmi les tribus fixes, il en est une, la tribu des Sivaïstes, qui ensanglanta l'Inde par d'innombrables sacrifices humains, renouvelant ainsi les plus noires infamies politiques des temps druidiques. Son action persiste toujours, quoique freinée progressivement par l'Agartha.

Parmi les tribus errantes issues des expulsés de l'Agartha figurent les Bohémiens[127]. Imbus de connaissances superficielles et de vagues réminiscences de leur ancien contact avec les initiés, ils promènent à travers l'Europe leurs pratiques singulières et leurs formules noyées dans un amas de superstitions. Ces pauvres gens retourneront à leur patrie originelle quand la Synarchie sera rétablie dans le monde.

On ne saurait parler des expulsés sans dire un mot des fakirs. Ce sont pour la plupart d'anciens élèves de l'Agartha qui ont arrêté leurs études avant les hauts grades et se sont voués à une vie religieuse analogue à celle des moines mendiants du moyen âge. Ils apportent jusqu'au fond des villages hindous les plus reculés quelques miettes phénoménales de la table sacrée de l'enseignement ésotérique, prouvant ainsi de façon continue à l'Inde entière que l'Agartha existe toujours.

Nul ne peut emporter de l'Agartha les textes originaux de ses livres d'études. La mémoire seule doit en conserver l'empreinte. C'est ainsi qu'au VIe siècle avant J.-C., Çakya Mouni, revenant dans sa cellule après une excursion, poussa un cri terrible en ne retrouvant plus les cahiers d'études sur lesquels il comptait pour accomplir son mouvement révolutionnaire préparé en silence. En vain courut-il au Temple central où demeure le Brahatmah. Les portes en restèrent impitoyablement fermées. En vain mit-il en œuvre pendant toute une nuit la totalité de ses notions de magie. La Hiérarchie supérieure avait tout prévu et savait tout. Le fondateur du Bouddhisme dut s'enfuir et dicter en toute hâte à ses premiers disciples ce que sa mémoire avait pu retenir.

La sainte Agartha dévoilée ici est antisectaire par excellence. Elle n'attend qu'un geste synarchique de la race blanche pour lui donner peu à peu la communion fraternelle de tous les arts et de toutes les sciences qu'elle pratique, avec le secret de tous les Mystères.

Le Brahatmah en fonction en 1886 était monté sur son trône pontifical en 1848. Il considérait l'occupation temporaire des provinces de l'Inde par l'Angleterre comme une épreuve imposée d'en haut. Il savait qu'elle cesserait quand elle aurait porté ses fruits. Il connaissait l'heure précise de l'alliance ou de la délivrance.

En 1877, date mémorable entre toutes dans la vie de Saint-Yves, le Brahatmah perçut un signe annonçant que l'heure était venue d'abroger la loi des Mystères et d'inaugurer pour l'Humanité, désormais suffisamment préparée par le Christianisme, le retour à la Loi trinitaire de son organisation.

CHAPITRE 3 - **Historiens et Prophètes**

[127] Du radical Bohami, signifiant *retire-toi de moi*.

Tous les grands historiens n'ont fait que vérifier a posteriori ce que les prophètes avaient discerné directement dans l'avenir par leurs visions. Les sociologues et les économistes complètement instruits ne peuvent que répéter sur d'autres modes ce que la Science antique a proclamé aux quatre vents à travers ses saints porte-voix.

En vain, les Anglais diront : « Qu'importe. Nous avons pris, nous conservons ! » Ézéchiel entend et voit la chute de l'empire emporocratique de Tyr[128]. Le sort des Anglais sera celui des Phéniciens s'ils ne modifient pas synarchiquement leur régime colonial.

En vain, les Prussiens diront : « Nous avons conquis, nous gardons ! » Daniel répond d'avance à tous les empires violents[129]. Des millénaires d'expériences historiques ont démontré que tout empire gagné par l'épée a été brisé par l'épée.

En vain, les Russes diront : l'empire colonial de l'Angleterre ! » Reçus comme libérateurs, ils seront bientôt repoussés comme conquérants, à moins qu'ils n'apportent la loi synarchique en même temps que la libération. Que de désolations épargnées s'ils s'alliaient à nous et à l'Asie pour rebâtir l'édifice international tout entier selon les lois éternelles de la science et de l'art sociaux, sous la forme totale qui convient à notre civilisation à la fois scientifique et chrétienne !

Attendrons-nous que des révolutionnaires le fassent ? À toutes les époques, ils ont démoli. Jamais on ne les a vus rebâtir. Depuis cinq mille ans, la protestation révolutionnaire des gouvernés est une conséquence de l'anarchie des gouvernants. Elle ne peut cesser que si les gouvernants instaurent la Synarchie. Aussitôt, les masses donneront leur assentiment à une Autorité nettement distincte du Pouvoir, à un Pouvoir national et international rénové par l'Autorité, et à une Économie solidarisant les intérêts de toutes les classes.

Passionné par ces perspectives, Saint-Yves d'Alveydre entreprit des démarches auprès des gouvernements de l'époque pour faire adopter sa doctrine. Il écrivit à l'empereur de Russie et à la reine Victoria d'Angleterre des lettres dont on trouvera le texte dans *Mission de l'Inde*. Il écrivit également quelques pages à l'intention de l'Agartha, et une lettre au pape dont on trouvera plus loin les passages essentiels.

---

[128] Ezéchiel, chapitres XXVI, XXVII, et XXVIII.

[129] Daniel 11-31 à 45, et V-22 à 28.

Dixit Saint-Yves : « Je me permettrai d'adresser quelques mots aux Initiés agarthiens qui voudront lire mes œuvres. Le mystère, qui a sauvé jusqu'ici votre Synarchie, peut la perdre si vous continuez à le garder. En effet, la Chrétienté tout entière vous ignore. Ses gouvernements, ses hommes d'élite, et son opinion publique peuvent cependant vous prêter un immense appui moral qui vous manque et qui est nécessaire à votre indépendance. Je vous dis : Sortez de l'Invisible, montrez-vous peu à peu à toute l'Europe synarchique, avec tous vos titres de gloire passés, présents, et futurs.

Dites à nos Facultés enseignantes ce que vous leur réservez. Appuyez-vous sur notre droit public, si peu qu'il vaille encore. Alors toutes les renaissances que j'ai prédites s'accompliront. Tous les hommes sont bons. Ils ne font le mal que parce qu'ils le croient conforme à leur intérêt. Ils veulent tous le bien, chacun à sa manière, mais ne savent pas concilier leurs volontés et leur désir de bien.

« Et maintenant, j'élève humblement ma voix vers le chef vénéré de mon culte, de mon Église catholique romaine. »

« Très Saint-Père,
« Je prends la religieuse et filiale liberté d'élever vers Votre Sainteté mes quatre Missions[130]. Je ne demande pour ces œuvres ni jugement ni bénédiction, mais simplement une étude par les savants, les sages, et les saints soumis à votre vénérable discipline et éclairés par votre prudente impulsion.

« J'ai été jusqu'au bout de ma foi et de mon intelligence dans la voie parcourue avant moi par les Pères de l'Église. Je n'ai pas craint de mettre ma pensée catholique et ma foi chrétienne à l'épreuve de l'Universalité de l'Esprit humain. Il ne m'appartient pas de dire si je sors vainqueur de cette redoutable expérience. Ce sont les prêtres de tous les Cultes et les savants de toutes les Universités qui doivent en juger.

« Je crois l'heure venue d'un grand renouveau terrestre, moisson de ce que l'Église apostolique et militante a semé depuis dix-neuf siècles. Je crois que l'heure présente marque l'aube du second avènement de N.-S. Jésus-Christ, l'aurore de sa glorification savante à travers la totalité des membres de son Corps social ici-bas. Je crois à la lettre et à l'esprit des textes sacrés, des Mystères, des Sacrements, et des Symboles.

« Mais la signification de mon œuvre serait altérée si elle pouvait être interprétée comme une novation. C'est pourquoi, Très Saint-Père, je la dépose aux pieds de Votre Sainteté comme le plus humble et le plus respectueux des fidèles. »

---

[130] Cette lettre date de 1886 et ne mentionne donc pas *Mission des Français*, qui lut publiée en 1887.

***

Addit l'auteur : La lettre résumée ci-dessus ne pouvait recevoir d'autre réponse qu'un silence glacial de la part de l'empereur temporel assis, sur le trône du Vatican.

C'est ce qui arriva, et c'est pourquoi, après soixante-trois ans, je me permets d'en remettre le texte à jour en me servant presque entièrement de termes et de phrases employés par Saint- Yves lui-même en d'autres circonstances.

Biarritz, le 17 juillet 1949.

« Très Saint-Père,
« Parmi les croyants sincères du monde occidental, il s'en est trouvé seulement trois depuis cinq siècles qui aient eu la vision absolument claire de la manière dont doit fonctionner l'État social moderne, conditionné par l'élévation des sentiments apportée au monde par Jésus-Christ. Ces trois êtres d'élite furent Jeanne d'Arc brûlée vive puis canonisée, Henri IV assassiné, et Saint-Yves d'AIveydre d'abord honoré par vous, puis soumis à la censure du silence par votre clergé.

« Votre pouvoir temporel est grand, mais les lois naturelles lui ont fixé des limites. Vous ne pouvez ni empêcher les Écritures de s'accomplir, ni la loi du karma de jouer à son heure, ni la Terre de tourner, ni le Soleil de suivre la précession des équinoxes. Or cette précession l'amène tous les 2.160 ans dans un nouveau signe du Zodiaque, correspondant à une nouvelle influence cosmique. Le Soleil à son point vernal a passé vers 1900 de la constellation des Poissons dans celle du Verseau. Les temps sont donc changés, et telle politique qui était possible sous un signe zodiacal double de l'Âme ne l'est plus sous un signe zodiacal simple de l’Esprit. De gré ou de force, il va donc falloir changer la politique de l'Église romaine. La ligne de conduite qui lui est actuellement dictée par la Compagnie de Jésus est tenue en suspicion au moins par les huit dixièmes du monde, par l'Église grecque, par l'Église anglicane, par les différentes Églises protestantes, par la Franc-Maçonnerie, et par toutes les Églises rationalistes issues de nos Universités laïques. Il ne faut pas se dissimuler cette vérité, ni chercher à remédier par la politique à une situation créée par la politique.

« Le Souverain Pontificat reste le point culminant, le principe essentiel de l'État social européen. Mais ce principe, qui devrait résider en vous, est enveloppé, tel une amande, dans une quadruple coque que le proche avenir doit briser. Les quatre enveloppes qui renferment cette merveilleuse amande sont l'Épiscopat romain, la Primauté italienne, le Patriarcat latin, et l'Impérialisme des clercs de l'Église d'Occident.

« À partir de Pie IX, l'ancienne papauté est morte à la révolution féodale du moyen âge. À partir de Léon XIII, les conditions permettant la renaissance du véritable Souverain Pontificat ont été remplies. En 1870, un dernier concile pontifical s'est senti impuissant à rénover la doctrine catholique. Il s'est alors abdiqué lui-même en votant l'infaillibilité papale. Autrement dit, vous avez reçu des évêques latins un blanc-seing absolu qui vous libère de tout sectarisme, afin de délivrer vous-même votre clergé de son impuissance sociale, selon l'inspiration que vous recevrez de la Chrétienté et de Dieu.

« Aujourd'hui, vous pouvez décider que tous les évêques seront dorénavant choisis à l'Examen et que les candidats n'appartiendront pas nécessairement au culte catholique. Vous pouvez prendre les dispositions voulues pour que des examens initiatiques ouverts se poursuivent jusqu'à votre Haute Fonction, et que vos successeurs soient nécessairement des Initiés. Enfin, vous pouvez décider de changer le siège de la papauté. Rome est suspecte à cause de son impérialisme sanglant, de son monopole italien, et de sa politique.

« Supposez que vous vous installiez à Jérusalem, universellement aimée et respectée. Il vous serait plus facile d'internationaliser le Conseil Directeur qui préside aux destinées catholiques et de jouer réellement le rôle de Souverain Pontife de la race blanche. Si vous accomplissiez ce redressement d'accord avec l'Agartha, ne croyez-vous pas que vous rallieriez immédiatement tous les Chrétiens du monde occidental, protestants et orthodoxes compris ?

« Si vous ne faites pas ce geste en pleine lumière et en pleine sincérité, votre gouvernail vous sera retiré par les grands Initiés. La pression montante de la conscience universelle deviendra trop forte pour que votre Église puisse y résister.

« En vain lutterez-vous contre le communisme. Même si vous parvenez à susciter une croisade contre son emprise en vous alliant temporairement à l'Amérique, vous irez à l’encontre du grand courant cosmique auquel nul ne peut résister et qui voue au néant les organismes qui ne s'adaptent pas à ses lois.

« Le communisme est outillé pour submerger un monde non synarchique, car il connaît les armes politiques à double tranchant et la langue bifide dont votre empire a enseigné l'usage depuis seize siècles. Il peut y ajouter la violence ouverte née de la jalousie.

« J'écris la présente lettre une semaine après la prise de possession des Églises tchécoslovaques par les Russes, à la suite de quoi vous avez excommunié tous les sympathisants qui militent en faveur de la tendance communiste. Ce n'est là qu'un incident par rapport à l'importance des événements qui se préparent.

« Vous ne pouvez réellement dominer les communistes qu'en les ENSEIGNANT. Donnez-leur un idéal à l'échelle mondiale, intégrez-les dans une véritable Église universelle, c'est-à-dire mettez-les en place comme partie intégrante d'une Synarchie. Répondez publiquement et officiellement — si vous le pouvez — aux questions essentielles soulevées par les Écritures Saintes. Que signifient la Genèse, la lutte de Jacob avec l'Ange, la théocratie instaurée par Moïse, le Veau d'or, la royauté de Melchisédec, les paraboles généralement incomprises de Jésus, les lettres apocalyptiques aux sept Églises, les grands Anges qui sonnent de la trompette, le prophétisme, les initiations, etc. ?

« Le monde exige absolument une religion scientifique. Si vous n'êtes pas en mesure de la lui donner, demandez le secours de l'Agartha, qui s'empressera de vous aider si vous amorcez une Synarchie sincère. Si votre carence est intentionnelle, d'autres que vous donneront cette science au monde, et il arrivera que le moindre instituteur deviendra capable d'enseigner aux enfants l'Esprit de Jésus-Christ mieux que le clergé séculier[131].
«Votre carence inciterait les Congrès œcuméniques de toutes les religions de la Terre à créer en dehors de vous un Corps Enseignant d'où émergerait rapidement un Souverain Pontife soutenu par les forces planétaires.

« Cela n'a pas été fait jusqu'ici uniquement parce que le monde chrétien, faute d'avoir reçu un enseignement relatant l'HISTOIRE MISE À NU, et de comprendre que l'AUTORITÉ ne peut pas se cumuler avec le POUVOIR, espère toujours que la lumière spirituelle lui viendra de vous. Il vous est encore loisible de répondre à cette immense aspiration silencieuse, à cet intense désir spirituel, auquel je joins respectueusement ma voix en signant sans hésiter :

« Un membre militant de l'église universelle. »

Je termine ici mon résumé de *Mission de l'Inde en Europe* et *Mission de l'Europe en Asie*. Ce chapitre clôt à la fois la Deuxième Partie de ce volume et mon analyse des œuvres de Saint-Yves d'Alveydre. Les principes scientifiques dégagés par ce grand savant restent entièrement valables au XX^{e} siècle. À la lumière de ces principes, il est possible de dresser un tableau simplifié des forces en jeu dans le monde contemporain, de mettre à nu les mobiles des conflits actuels, et de

[131] En fait, tout instituteur qui prendrait la peine d'étudier pendant deux ans la Bible, avec son indispensable Table des Concordances, de la comparer avec la Bhagavad Gita pour comprendre l'unité des religions, et de lire une dizaine de livres majeurs, se trouverait dès maintenant en possession d'un corps de doctrine sans fissure et suffisamment étoffé pour lui permettre d'enseigner à des enfants les éléments historiques et les vrais principes de la Chrétienté. Parmi ces livres majeurs figurent les cinq livres des Missions de Saint-Yves d'Alveydre, ainsi que des livres tels que L'Évangile du Verseau, La Vie des Maîtres, J'ai vécu sur deux Planètes, etc...

formuler des prévisions pour le proche avenir. Tel est l'objectif de la Troisième Partie du présent volume.

Biarritz (Basses-Pyrénées),
le 18 juillet 1949.

TROISIÈME PARTIE - **Orbem regere memento**

Chapitre I. — Le monde en août 1949.

Chapitre II. — Ingénieurs d'âmes.

Chapitre III. — S. O. S.

CHAPITRE PREMIER - **Le monde en août 1949**

Au 1er août 1949, date où je commence à écrire ce chapitre, il ne reste plu» que cinq mois à courir pour que la première moitié du XX^{e} siècle soit écoulée. Bientôt, le Temps aura commencé à moissonner de sa faux les cinquante années qui restent à courir jusqu'à l'an 2000, pour les engranger ensuite à leur tour dans l'histoire du passé.

J'ai daté chacun des chapitres précédents dès qu'ils ont été terminés. Ils n'ont pas été écrits dans l'ordre de leur présentation, mais plutôt selon leur maturité dans mon esprit et les possibilités de rédaction que m'a laissées ma vie d'affaires. Je ferai de même pour les trois derniers chapitres, afin de permettre après coup le contrôle de la justesse des prévisions formulées.

L'objet de cette Troisième Partie est de présenter un tableau du monde au milieu du xxe siècle, avec les forces qui l'animent. Je montrerai les buts poursuivis par ces forces, je décrirai les techniques mises en œuvre, et j'essayerai de diagnostiquer l'avenir vers lequel s'oriente l'humanité.

Lorsqu'un individu est lancé dans la vie, il est obligé d'y faire son expérience, et d'apprendre par les MALHEURS ce qu’il n'a pas su ou voulu apprendre par la SAGESSE. Tant qu'il est jeune encore, on sait qu'il est inexpérimenté, et on l'aide volontiers. À partir d'un certain âge, il est présumé savoir se conduire, et son entourage lui laisse prendre ses responsabilités. Il en est de même pour une race prise dans son ensemble.

A l'époque de Jésus-Christ, la race blanche était dans l'enfance. Il la fit entrer dans l'adolescence. Au milieu du XX^{e} siècle, à la suite d'un processus de maturation hâté par les deux guerres mondiales de 1914 et 1939, elle arrive à sa majorité. Quoique bien jeune encore, elle devient RESPONSABLE.

Poussé par les grands courants de vie planétaires et cosmiques, l'ensemble de toutes les races constituant l'Humanité s'avance en faisant quotidiennement son choix entre deux voies divergentes, celle de la sagesse et celle des malheurs. Le monde moderne semble bien orienté pour quelques temps encore du côté des

malheurs, entraîné comme il l'est dans cette voie par la race blanche dépourvue de Souverain Pontificat réel.

Heureusement, la parabole de l'enfant prodigue est là pour nous rappeler que si l'adolescent se repent en temps utile, une fête l'attend lors du retour au foyer. Il y a plus de joie au ciel, dit l'Écriture, pour un pécheur qui se repent, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentance.

Pour tracer un tableau de la situation du monde en 1949, il est intéressant d'en examiner les manifestations isolées, et de les rattacher ensuite à l'évolution plus profonde dont les chapitres précédents nous ont indiqué les lois et tendances.

Relevons donc au hasard de nos lectures, dans la presse du début de l'année 1949, quelques articles touchant les sujets qui nous intéressent, et classons-les d’abord dans l'ordre géographique des méridiens des pays que ces articles concernent.

***

MÉRIDIEN DE L’OUEST EUROPÉEN.

Hollande. — La Hollande se sépare du Bénélux pour une question financière de règlements internationaux. Elle ne veut pas débloquer les comptes des étrangers.

Belgique. — Le roi Léopold, écarté du pouvoir pour des raisons qui n'apparaissent pas clairement au public, demande à remonter sur son trône. Les Belges sont divisés sur la question. Les partis politiques s'agitent.

France. — Un prodige politique vient de se produire : le Gouvernement français est resté plus d'un an au pouvoir. D'habitude, il est renversé au moins deux fois par an.

— Les milieux ouvriers et employés réclament une prime de vacances. Les midinettes se sont mises en grève à ce propos, juste au moment où les grands couturiers ouvrent leurs expositions annuelles de modes et traitent avec les étrangers de passage un chiffre d'affaires considérable qui influe de manière importante sur notre balance commerciale.

— L'Aga Khan, chef religieux des Musulmans hindous, donne sa bénédiction au mariage de son fils Aly avec une vedette du cinéma de Hollywood.

—Des bandits arrêtent l'automobile de l'Aga Khan près de Cannes, et dérobent les bijoux de la begum estimés à 500.000 dollars.

—Une sécheresse sans précédent sévit en France depuis onze mois. Il n'a pas plu en juillet, presque pas en juin. Il n'y a plus d'eau dans les retenues des barrages hydro-électriques. La récolte des pommes de terre et des betteraves est compromise.

—*Angleterre*. — Préparation de la campagne électorale. Les prochaines élections nationales auront probablement lieu au printemps de 1950. Le chef du parti conservateur fait la critique de quatre années de gestion du parti travailliste. Il démontre que les nationalisations d'industries ont été ruineuses, que ce serait une folie et un suicide de les poursuivre et notamment de toucher à l'industrie de l'acier, qui produit davantage et fait plus de bénéfices qu'avant la guerre de 1939. Le chef du parti travailliste répond qu'il se charge du bonheur du peuple, que jamais opposition n'a formulé un discours plus perfide et plus tendancieux, et qu'il continuera les nationalisations. Aucun des deux partis n'a de programme constructif à présenter.

—Les Anglais demandent aux Américains le secret de fabrication de la bombe atomique. Les Américains répondent évasivement.

—L'éditeur londonien du Daily Mirror se permet de publier à grand fracas des accusations sensationnelles contre un assassin, quelques jours avant son procès. L'avocat du criminel proteste, disant que les débats se dérouleront dans une atmosphère de parti pris préjudiciable à son client. Le juge condamne le directeur prison ferme et à 10.000 livres sterling d'amende, l'avertissant en outre que toute récidive serait encore plus sévèrement réprimée.
— Le Dr Mont Follick présente à la Chambre des Communes une proposition de loi pour transformer l'orthographe anglaise en une orthographe purement phonétique, pour la raison que personne ne sait plus écrire sans fautes. Le gouvernement s'oppose violemment à la mesure, qui est repoussée de justesse par 87 voix contre 84. Titre de l'article dans la presse : « fonetic Inglish Langwij Loozes in Comuns - Bil to altur Speling iz Defeted.

Irlande. — L'Irlande rompt les derniers liens politiques qui la rattachaient encore à l'Angleterre.

Allemagne de l'Ouest. — Une nouvelle Constitution démocratique est votée à Bonn.
La production d'acier de la Ruhr s'accroît de mois en mois et dépasse déjà les contingents autorisés.

— Les ouvriers allemands protestent contre le démantèlement des usines de guerre dans la zone anglaise et plus particulièrement contre la destruction des usines d'essence synthétique.

— La Franc-Maçonnerie, prohibée depuis 1933, est autorisée à rouvrir ses loges.

L'écrivain Thomas Mann fait une conférence à Weimar, lieu de naissance de Gœthe. Il conclut que le monde est plongé dans l'anarchie, mais ne voit absolument aucune solution à proposer.

Suisse. — Le franc suisse fait prime, et la Suisse souffre d'un excès d'or. Elle envisage de dévaluer sa monnaie.

Un congrès mondial de Réarmement Moral se tient pendant tout l'été à Caux-sur-Montreux.

Italie. — Une sécheresse sans précédent réduit la production d'électricité et ralentit l'activité économique.

— Le Vatican publie un décret excommuniant tous les communistes et leurs sympathisants actifs. Les Italiens, et surtout les Italiennes, à tendance sociale-communisantes, sont plongés dans la perplexité s'ils sont catholiques pratiquants.

Espagne. — Le gouvernement de Franco demande que l'Espagne bénéficie de l'aide du Plan Marshall à concurrence de 50 millions de dollars. Cette aide est refusée, et l'Espagne n'est pas encore admise à faire partie de 1'Organisation des Nations Unies.

— L'Angleterre s'est efforcée de faire rouvrir les sept chapelles protestantes fermées par ordre des autorités espagnoles. Un an de négociations diplomatiques énergiquement menées aboutissent à un échec. 20.000 protestants principalement nationaux continuent à être traités en Espagne comme des citoyens de seconde zone. On leur interdit de pratiquer leur culte, ils n'ont pas le droit d'être officiers dans l'armée, la bénédiction nuptiale donnée par leurs pasteurs est considérée comme nulle et ne leur confère aucun droit aux allocations familiales pour leurs enfants. On les persécute encore de mille autres manières. Dans une lettre pastorale du 10 septembre 1947, le cardinal Segura, archevêque de Séville, les traite de « plus dangereux que les communistes, parce qu'ils inspirent moins d'horreur, et qu'on ne s'en méfie pas ».

La sécheresse est générale. La production d'électricité hydraulique est tellement réduite que la plupart des usines qui l'emploient ne peuvent travailler qu'un jour ou deux par semaine.

Portugal. — Le Dr Salazar continue à gouverner autocratiquement. C'est un des meilleurs tyrans que le Portugal ait eus à sa tête. Le pays n'est pas très riche, mais les dépenses publiques sont proportionnées aux recettes, et l'ordre règne.

— Le 6 juillet 1949, une vague de chaleur exceptionnelle et extraordinaire, venant à la suite d'un ouragan, a fait monter le thermomètre à 70° centigrades (158 Fahrenheit) à Figueira et à Coïmbra. La rivière Mondego s'est asséchée en

plusieurs points, et des millions de poissons sont morts dans la boue à Granja Olmeiro. La puanteur était telle que les habitants ont dû évacuer le village. Les femmes tombèrent à genoux et prièrent avec anxiété, croyant à la fin du monde[132].

Afrique du Nord française. — Les Arabes sont toujours sourdement travaillés contre les Français par des agitateurs. Malgré cela, la situation reste relativement bonne. Beaucoup de Français s'expatrient avec leurs capitaux vers le Maroc, pour échapper aux excès de la fiscalité métropolitaine qui ne laisse pas aux entrepreneurs du secteur libre le fruit de leur travail.

Afrique Occidentale. —La situation est prospère. Dakar se développe rapidement, mais souffre d'une crise aiguë du logement. Les nouveaux venus ne trouvent rien à louer pour s'abriter.

MÉRIDIEN AMÉRICAIN.

Grand Nord. — Des sous-marins américains passent sous la calotte glaciaire du pôle Nord.

— Des avions américains survolent quotidiennement le pôle. Pour éviter tout conflit avec les Russes qui les imitent, un accord prévoit que les Américains voleront les jours pairs et les Russes les jours impairs.

Canada. — La Grande-Bretagne sollicite le Canada pour qu'il lui consente un gros emprunt. Attiré de plus en plus dans l'orbite financière américaine, le Canada refuse.

— Des gisements considérables de minéraux radioactifs sont découverts dans le Nord du Canada.

États-Unis. — 113 caisses contenant 20.500 des livres et manuscrits les plus précieux de la civilisation chinoise ont été envoyés en 1941 de Peïping à la bibliothèque du Congrès américain, en vue de leur protection pendant la guerre du Japon. Personne en Chine ne les a redemandés jusqu'à maintenant.

—Après douze années de préparation, un nouveau catéchisme est publié à l'usage des Catholiques américains. Il interdit aux fidèles d'assister par télévision aux messes s'ils sont en état de se rendre à l'église. Il condamne la rébellion contre le gouvernement comme un grave péché, à moins qu'il n'y ait pas d'autre possibilité pour les citoyens d'exercer leurs droits humains fondamentaux. Au moyen de 400 questions et réponses, il passe en revue tous les problèmes courants. Les réponses s'appuient souvent sur les textes de l'Ancien et du Nouveau Testaments.

[132] Cf. Malachle IV-1, « Voici, le Jour vient, brûlant comme un four. »

—Les Soviets publient Le Manuel de l'Agitateur, à l'usage de leurs propagandistes. Ce livre de 325 pages donne de nombreuses définitions et explique aux 200.000 agitateurs chargés de déniaiser leur jeunesse nationale comment répondre, conformément à la doctrine russe, aux questions qui se posent à tout moment. Les États-Unis et les détenteurs de capitaux sont attaqués dans chaque réponse, tantôt furieusement, tantôt venimeusement.

— La ville de Reno, dans le Nevada, installe une machine à divorcer. Les demandeurs pointent leur fiche à l'horloge de pointage pendant quarante-deux jours de suite. Ensuite ils y insèrent un jeton de 100 dollars et reçoivent un rouleau de papier contenant en bonne et due forme leur acte de divorce.

— Les usines spécialisées de Los Alamos fabriquent désormais en série des bombes atomiques surpuissantes du type Eniwetok.

— Les essais médicaux de substances radioactivées se poursuivent et permettent, par exemple, de déceler la carence de certaines hormones chez des rescapés de la marche à la mort de Bataan. Certains d'entre eux voyaient leurs seins se développer comme des seins de femmes.

— Une violente dispute éclate entre Francis cardinal Spellman, et Eleanor, veuve Franklin D. Roosevelt. Le cardinal accuse l'ex-présidente d'être sectaire, parce qu'elle s'oppose à l'octroi de subsides gouvernementaux aux écoles paroissiales catholiques. En réponse, elle excipe ses états de service démocratiques. Contre-attaquée de nouveau, elle ne trouve rien à répondre et se cantonne dans le silence.

— Parmi les inventions nouvelles, on signale le harpon électrique destiné à électrocuter les baleines et à remplacer les harpons explosifs qui les faisaient cruellement souffrir.

—L'agitateur John Lewis, chef des syndicats de mineurs de charbon, décrète que les 400.000 mineurs de l'Est américain ne travailleront plus que trois jours par semaine. Il est obéi au doigt et à l'oeil. Mais le département de la Justice essaye de constituer un dossier permettant de condamner l'outrecuidant personnage pour violation de la loi anti-trust.

—La réserve monétaire d'or accumulée à Fort Knox atteint 26 milliards de dollars. Le gouvernement américain refuse d'en mettre une fraction quelconque en circulation, et maintient le prix fictif de 35 dollars l'once pour l'achat. Cependant, le prix du marché libre serait voisin de 45 dollars. Si ce chiffre était adopté, il rétablirait en grande partie l'équilibre des payements européens, surtout anglais, aux États- Unis.

—Le volume de la production américaine, bien qu'en régression, reste supérieur d'un tiers à celui d'avant la guerre de 1939. Il comprend les fournitures gratuites faites au titre du plan Marshall, et certaines dépenses d'armement en rapport avec le Pacte Atlantique.

— L'Organisation des Nations Unies ne fait pas parler d'elle en ce moment. Pourtant, les Américains conservent une grande foi dans ses possibilités d'action futures.

— La température moyenne de juillet 1949 à New-York a battu tous les records de chaleur et de sécheresse.

— Des escargots géants font leur apparition aux États-Unis. Il s'agit d une race africaine, particulièrement vorace et susceptible de causer de grands dommages aux récoltes. Le corps de ces escargots est gros comme une orange, et leur longueur est de quinze centimètres. Ils sont extraordinairement prolifiques.

— La récolte de blé dépassera un milliard de boisseaux. Celle de maïs est exceptionnellement favorable.

Mexique. — Le gouvernement anticlérical se maintient au pouvoir, malgré de violents remous.

Amérique centrale. — Une agitation latente continue à sévir entre le Nicaragua et le territoire du Honduras britannique.

— Le transit maritime de Panama continue à s'effectuer au maximum de la capacité du canal. La zone reste puissamment gardée par l'armée et la police américaines.

Amérique du Sud. — La production pétrolifère du Venezuela continue à progresser d'année en année, sous l'influence des grandes sociétés américaines et anglaises. Les habitants vivent des redevances et sont devenus tellement paresseux qu'ils ne cultivent plus le sol. Ils achètent des boîtes de conserves américaines pour se nourrir.

— Le Concile mondial des Églises réuni à Chichester (Angleterre) le 14 juillet 1949 signale que trois millions de Protestants sont opprimés en Amérique latine.

— Au Brésil, comme dans toutes les républiques Sud-américaines, le manque de dollars se fait sentir. On cherche à éviter les importations des États-Unis.

— Dans la forêt vierge, un Américain remarque dans un village indien un fauteuil tressé artistiquement. Il dit au propriétaire que ce fauteuil lui plairait pour son jardin et lui demande à quel prix l'Indien lui en ferait un. Trois dollars. Alors, dit

l'Américain, j'en voudrais une demi-douzaine, et tu me feras bien une réduction de prix. Non, répond l'Indien, ce sera au contraire quatre dollars par fauteuil, car cela m'amuse d'en faire un ou deux, mais cela m'ennuie d'en faire six.

— En Équateur, un fort tremblement de terre secoue le pays. Dix mille morts. Les rivières sortent de leur lit. Une ville entière est détruite.

— La Colombie met en adjudication certains gisements pétrolifères. Grâce à un avion spécialement équipé, les ingénieurs de la Standard Oil découvrent en vingt-quatre heures les terrains présentant les perspectives les plus favorables. Ces terrains bordent l'Est de la Cordillère des Andes ; ils sont complètement inaccessibles et sauvages, et leur surface est partiellement recouverte par la forêt vierge.

— En Argentine, le dictateur Péron sévit toujours et prend contre qui bon lui semble les mesures personnelles les plus arbitraires. Le droit public a pratiquement disparu du pays. On n'obtient plus rien que par faveur.

Antarctique. — Angleterre, États-Unis, Argentine, et certaines autres puissances font valoir leurs « droits » sur le continent antarctique. L'entente est difficile.

MÉRIDIEN DU PACIFIQUE OUEST

C'est le méridien qui, grosso modo, marque le front de guerre ouest entre l'Amérique et la Russie.

Japon. — Le général Mac Arthur a achevé de dissoudre les onze principaux trusts industriels qui détenaient à eux seuls le contrôle de 95 % de l'industrie japonaise. Malgré cela, la situation économique générale reste très mauvaise, car le pays contient 85 millions d'habitants et ne peut normalement en nourrir que 30 millions.

— Les rapatriements de prisonniers japonais détenus en Russie continuent. Bien entendu, les Russes ne renvoient que des Japonais ayant adopté l'idéologie communiste, et ceux-ci se lancent dans la propagande aussitôt rentrés. Les industriels sont mortellement inquiets, mais ne savent que dire ni que faire pour arrêter ces rapatriements.

Chine. — Les partisans du général communiste Mao Tsé Toung s'emparent progressivement de tout le pays. Le groupe Chiang Kaï Shek, n'étant plus soutenu par les Américains, se débande tout à fait. Les Anglais renforcent considérablement leur garnison à Hong-Kong.

Indochine. — La France assiste avec scepticisme aux démêlés de l'empereur Bao-Daï avec les révolutionnaires du Viet-Nam. Bon nombre de soldats français sont encore tués quotidiennement pour défendre une politique qui manque de netteté.

Indonésie. — Pour la cinquième fois, une suspension d'armes est proclamée entre Hollandais et indigènes. Chacun sait que cette trêve sera violée tout comme les précédentes. On n'espère même pas qu'elle puisse durer quelques mois.

Australie. — Le syndicat communiste des mineurs de charbon a réussi à provoquer une grève tellement efficace que l'industrie du pays est tout entière menacée de paralysie. Le gouvernement a envoyé des troupes pour essayer d'extraire un peu de charbon, au moins dans les mines à ciel ouvert.

MÉRIDIEN DE L'ASIE CENTRALE

Sibérie. — On est mal renseigné sur les détails de ce qui s'y passe, mais on en connaît l'ESPRIT. C'est celui du travail forcé imposé aux déportés politiques et aux détenus de droit commun, dans des conditions où la mortalité atteint un taux effrayant.

Thibet. — Zone désormais interdite aux étrangers. Le Thibet expulse les Chinois de son territoire, pour éviter la pollution des zones sacrées par des agitateurs révolutionnaires.

Hindoustan. — L'Inde et le Pakistan en sont aux premiers stades de leur nouvelle vie indépendante. Il est trop tôt pour préjuger leur orientation.

MÉRIDIEN DE L'OURAL

Russie. — Les cités industrielles russes se développent dans l'Oural, sous le contrôle bureaucratique de l'administration et des plans quinquennaux. La production civile et la production de guerre sont intensifiées. Le rendement individuel reste médiocre, le dixième environ de celui des ouvriers américains. La qualité des produits est franchement mauvaise, notamment dans le domaine des vêtements et chaussures.

— Un réseau de fils de fer barbelés rend infranchissables les frontières russo-turque et russo-persane. Sur plus de 2.500 kilomètres, au Sud de la mer Caspienne, ces frontières restent garnies de troupes en permanence, et le moindre passage de bétail est sanctionné par le feu des armes de guerre.

Iran. — La question du pétrole domine les relations de l'Iran avec le monde économique extérieur. Le rendement des puits reste prodigieux. L'Anglo-Iranian Oil

accuse une production de 25 millions de tonnes en 1948, avec 100 millions de dollars de bénéfices, après payement d'une somme équivalente en impôts et redevances.

— Il reste interdit au Parlement iranien de prendre une initiative quelconque en matière de concessions pétrolifères.

Arabie. — L'île de Bahrein et l'Arabie Saoudite se révèlent à leur tour comme capables d'une production énorme de pétrole. Le plus grand pipe-line du monde est en construction pour amener ce pétrole sur les rives de la Méditerranée sans passer par le canal de Suez. Il aura 1.800 kilomètres de long et 65 centimètres de diamètre. Les développements ont lieu à l'aide de capitaux américains, et le pétrole produit forme une partie notable de l'aide apportée à l'Europe par le plan Marshall.

Djibouti. — Une nouvelle monnaie coloniale rattachée aux finances françaises est créée : le franc de Djibouti, valant environ 1 fr. 75 français.

MÉRIDIEN DE MOSCOU

Russie. — La population de la capitale russe s'accroît sans cesse. Malgré un certain effort de construction, le « tassement » des habitants dans des locaux insuffisants reste abominable.

— Des luttes obscures visant à la succession de Staline ont lieu à l'intérieur du Politburo. Malgré cela, la doctrine communiste reste unique et fortement charpentée.
Le problème intérieur du jour est le suivant : la création de fermes collectives dénommées Kolkhozes a permis un rendement agricole important avec moins de main-d'œuvre. Mais 70 % de la population russe est rurale, et l'industrie ne peut pas absorber 10 millions de paysans rendus disponibles. Ne sachant qu'en faire, le Gouvernement russe envisage d'envoyer tout ce contingent dans des camps de travail forcé, en Sibérie et ailleurs.

— Le Gouvernement russe a reconnu les effets désastreux du déboisement dans les régions agricoles. Il a mis sur pied un remarquable plan de reboisement par rideaux d'arbres protecteurs. Le monde entier aurait tout à gagner à connaître l'ensemble de ces études et de ce programme.

Turquie. — La Turquie persiste à observer une neutralité armée, par crainte d'une agression de son voisin du Nord. Elle reçoit à cet effet une aide américaine notable.

Palestine. — Le jeune État d'Israël marque ses débuts par un gouvernement parlementaire et des élections politiques basées sur les principes des démocraties occidentales.
Sa langue est exactement la même que l'hébreu de l'Ancien Testament. L'Histoire du monde n'offre pas d'autre exemple d'une Nation et d'une langue mortes depuis deux mille ans et ressuscitant dans toute leur intégrité.

— La question des lieux saints, de Jérusalem en particulier, est réglée par des compromis que chacun sent être provisoires.

— Le désert qui entoure la Palestine, surtout vers le Sud-Est, recouvre une nappe d'eau artésienne assez abondante pour fertiliser toute la région.

Égypte. — Le nationalisme égyptien s'exacerbe depuis la rupture des liens politiques avec l'Angleterre.

— La concession du canal de Suez expire en 1968. Dès maintenant, le Gouvernement égyptien impose une série de vexations aux concessionnaires, notamment en leur imposant d'embaucher des Égyptiens pour des fonctions que ceux-ci sont incapables d'assumer.

MÉRIDIEN DE BERLIN

C'est le méridien qui, grosso modo, marque le front de guerre Est entre les États-Unis et la Russie.

Suède. — Les négociations économiques russo-suédoises ont échoué parce que les Russes voulaient établir un contrôle permanent dans les usines suédoises pour vérifier que les produits à eux destinés étaient manufacturés selon les normes russes. La Suède n'a pas admis ce cheval de Troie.

Danemark. — Un groupe d'industriels danois projette de construire à 30 kilomètres de Copenhague une nouvelle ville spécialement affectée à l'industrie textile.

Finlande. — La Finlande reste le seul pays qui ait régulièrement payé les intérêts de ses dettes aux États-Unis depuis 1918. Cela lui vaut une cote de faveur exceptionnelle.

Berlin. — La ville reste coupée en deux. Aucun accord n'apparaît possible pour établir une administration commune. Les employés de chemin de fer continuent à refuser d'être payés en monnaie de papier imprimée du côté russe.

— Les transports routiers et ferroviaires sont redevenus possibles entre Allemagne de l'Ouest et Allemagne de l'Est. En conséquence, les Américains rapatrient progressivement aux États-Unis les avions qui avaient servi à faire le pont aérien.

— Les anciens nazis commencent à relever insolemment la tête.

Tchécoslovaquie. — La lutte bat son plein entre le clergé catholique et les autorités d'occupation. Celles-ci se servent du nom d'Église catholique pour créer la confusion et utiliser la puissance politique dérivée de la foi chrétienne.

Yougoslavie. — L'énergique maréchal Tito, qui ne craint ni dieu ni diable, continue sa lutte à mort contre la domination soviétique en Yougoslavie. Il admet le principe du communisme pour son pays, mais exige son indépendance et entr'ouvre ses frontières aux missions économiques occidentales.

Albanie. — L'Albanie aboie contre la Grèce et essaye de la mordre en soutenant les guérillas.

Grèce. — Ce malheureux pays, déchiré par la guerre civile, se trouve un peu soulagé du fait que la Yougoslavie ne permet plus aux partisans des guérillas de franchir impunément la frontière dans les deux sens.

Bulgarie. — Le 6 mai 1949, une dépêche de Vienne cite le *Rabot-nichensko Delo*, journal du parti communiste bulgare. Les clowns qui font les tournées de cirque en Bulgarie seront envoyés en U. R. S. S. pour se voir insuffler l'esprit socialiste. Leurs programmes actuels, basés sur l'humour superficiel et les plaisanteries insipides, ne sont pas jugés satisfaisants. À l'avenir, ils devront contribuer « à l'énorme tâche d'instiller chez les Bulgares les vertus héroïques nécessaires à notre époque héroïque ».

Libye et Tripolitaine. — Grâce à ses appuis dans le monde arabe, l'Angleterre intrigue pour que l'Italie ne reçoive plus aucun mandat colonial en Afrique du Nord, même sur les territoires qu'elle gérait avant la guerre de 1939.

Soudan. — Les Anglais poursuivent leur effort d'agriculture dans ce pays, qui commande la haute vallée du Nil. Ils songent à relever d'un mètre le niveau du lac Victoria, qui est grand comme l'Écosse. Ils constitueraient ainsi une réserve d'eau pour l'Égypte.

Afrique centrale. — Les Anglais font tous les efforts dont ils sont actuellement capables pour investir des capitaux en Afrique et en retirer des matières premières permettant à Londres de rester un centre mondial de commerce, de banque, et de navigation.

— Le minerai d'uranium du Congo Belge était jusqu'ici vendu en totalité aux États-Unis pour la fabrication des bombes atomiques. Les Anglais en demandent une partie.

Afrique du Sud. — L'Afrique du Sud reste la grande région productrice d'or dans le monde. Elle s'est engagée à vendre à l'Angleterre tout l'or qu'elle produit, au cours d'achat américain. Ce cours étant maintenu artificiellement bas, il en résulte une perte considérable pour l'Afrique du Sud et l'Angleterre. La question sera évoquée en septembre 1949 à la Conférence monétaire internationale — certainement avec vigueur — par les deux gouvernements intéressés.

***

Je termine ici mon tour d'horizon, que le lecteur peut étendre indéfiniment à son gré.
Une conclusion s'impose d'abord : le monde est fou, ou tout au moins complètement désorienté.

Une question vient ensuite à l'esprit : Est-il possible de rattacher les diverses manifestations citées à des causes relativement simples, afin de découvrir si cet ensemble disparate est régi par quelque loi ?

Pour y répondre, il faudrait commencer par regrouper les faits cités en les classant non plus dans l'ordre géographique, mais selon leur rattachement aux trois grandes catégories de pouvoirs si bien discernées par Saint-Yves d'Alveydre : Économie, Juridiction politique, et Enseignement. Voici l'aperçu synthétique qui résulte de ce regroupement.

ÉCONOMIE :

L'influence économique américaine dans le monde s'est développée de façon quasi explosive entre 1942 et 1949. Elle attire le Canada, elle commande en Amérique Centrale et au Venezuela. Par le plan Marshall, elle sauve l'Europe de la misère immédiate. Elle est solidement ancrée en Arabie. Elle participe au développement de l'Afrique, qui se maintient néanmoins pour le moment dans l'orbite anglaise. Elle commande au Japon, influence l'Océanie, s'insinue aux Indes, mais subit un violent échec en Chine. L'économie anglaise faiblit, ainsi que toutes les économies européennes, sauf celle de la Suisse. L'économie russe reste moins développée que ne pourrait le faire supposer la publication de bruyantes statistiques.

POUVOIR JURIDIQUE ET POLITIQUE :

Là au contraire, ce sont les principes politiques russes qui se sont développés de manière explosive à travers le monde. Non seulement ils ont été imposés par la violence à la Russie d'Europe et à la Russie d'Asie, mais aussi à ses satellites de l'Est européen et à la Chine. En outre, ils s'infiltrent dans toutes les nations du monde, par l'action de propagandistes et d'agitateurs dans les pays non parlementaires, et par l'action des partis communistes dans les pays parlementaires.

L'expression « rideau de fer » est entrée dans le langage courant pour marquer la frontière où les Russes empêchent les nationaux des autres pays de pénétrer.

Une réaction politique sous apparence doctrinale s'est nettement dessinée au Vatican par l'excommunication récente des Communistes par Pie XII. Une autre réaction politique est apparue aux États-Unis dans le même sens, mais elle est moins nette par suite des craintes électorales dans un pays de suffrage universel. Une troisième réaction encore moins nette a pris place en Angleterre, mais elle ressemble plutôt à un sursaut impuissant du parti socialiste lié à des questions de personnes.

Cet ensemble de réactions prouve que le Saint-Siège perpétue sa tradition de grande puissance politique doublée d'un pouvoir enseignant faible et accessoire. La zone d'influence essentielle de ce pouvoir politique est désormais constituée par les deux Amériques. Il est barré en Asie, sans grand objet en Afrique, et réduit en Europe à une portion congrue nettement délimitée comme suit : influence totale en Espagne, majeure en Italie, très importante en Irlande, importante en Belgique et dans les pays rhénans, très notable et croissante en France, relativement faible dans le reste de l'Ouest européen, et en voie de destruction en Europe centrale. Il va sans dire que son activité est quasi nulle en Russie, bien que l'influence de Jésus-Christ s'y maintienne malgré la domination des Soviets. Mais ce sont là deux problèmes différents. Le grand fait à retenir, c'est que le catholicisme romain a désormais pris le continent américain pour champ d'action principal.

ENSEIGNEMENT :

Afin de mieux classer les faits qui la concernent, divisons en quatre cette branche aînée de nos pouvoirs sociaux, qui est hiérarchiquement supérieure aux deux autres.

Sciences naturelles. — C'est toujours l'étude de l'énergie nucléaire des atomes qui préoccupe nos savants. Leurs recherches s'orientent tout autant sur son utilisation guerrière que sur son utilisation pacifique.

Sciences humaines. — Le monde se partage en deux camps, ceux qui croient à la supériorité de l'individu et ceux qui croient à la supériorité de la masse. Dans la lutte correspondante entre la Qualité et le Nombre, c'est le Nombre qui a provisoirement le dessus, parce qu'il dispose d'un puissant corps d'enseignement doctrinal. Ce corps est formé par les écoles moscovites d'initiation, où l'on forme les agitateurs politiques destinés à exploiter l'anarchie d'en bas, laquelle continue à sévir comme conséquence de l'anarchie d'en haut.

Sciences cosmogoniques. — L'on n'y aperçoit guère de progrès majeur depuis la découverte par Einstein de la théorie de la relativité. On commence à mieux comprendre l'interchangeabilité de la matière et de l'énergie. Par ailleurs, le professeur Rhine, de l'Université de Duke (Virginie) a publié un livre qui fera époque et qui est intitulé *The Reach of Mind* (jusqu'où la pensée peut atteindre). L'action directe de la pensée sur la matière y est démontrée.

Sciences théogoniques. — De la part de l'Église catholique, enseignement nul. De la part des autres Églises classiques, tentatives persistantes de réunir des conciles œcuméniques groupant les représentants de toutes les religions. Ces tentatives sont restées jusqu'ici sans résultat pratique, non parce que l'Église romaine a refusé de s'y joindre, mais parce que ces conciles n'ont pas conçu la méthode qu'il fallait employer pour se rattacher au grand courant des forces cosmiques, seul susceptible de vivifier toutes les religions actuelles.

D'autre part, le mouvement théosophique issu de l'Inde et de l'Himalaya en 1875 continue à se développer. Il laisse entrevoir les premières lueurs d'une aube qui annonce peut-être la projection d'une grande lumière sur le monde par l'Agartha. Les principes religieux hindous sont de mieux en mieux connus de la race blanche. Mais le contact entre elle et l'Inde ne s'établit plus entre l'Angleterre et l'Inde via Suez, car l'Angleterre a failli à sa mission. Ce contact a désormais tendance à s'établir entre les États-Unis et tout l'Extrême-Orient en franchissant l'Océan Pacifique. De ce chef, la Californie prend un relief tout spécial comme anode d'un courant dont la cathode encore diffuse se trouve de l'autre côté de l'Océan.

J'ai employé le mot Théosophie dans un sens très large, signifiant l'étude des sciences divines par des intelligences laïques. J'ajoute que le mouvement théosophique ne peut pour l'instant donner sa pleine mesure, parce qu'il s'est rapidement fractionné en sectes et en chapelles, qui ne reconnaissent pas d'autre autorité que la leur. Comme le reste du monde, elles sont victimes de la confusion entre l'autorité et le pouvoir. Il est juste de dire que certains éducateurs indépendants échappent à cette critique.

De cet exposé, il ressort que l'état de guerre virtuel où se trouve le monde n'est nullement économique, comme l'examen superficiel de la lutte entre l'Amérique et la Russie pourrait le faire croire. En réalité, cet état de guerre virtuel existe entre

TROIS puissances, l'Amérique, la Russie, et le Vatican, symbolisant respectivement les trois Pouvoirs sociaux de l'Économie, de la Politique, et de l'Enseignement, qui suivent exactement la même ligne de conduite anarchique que du temps de Saint-Yves d'Alveydre. Ils se présentent comme trois roues d'engrenage séparées l'une de l'autre et tournant folles sur leurs axes, au lieu d'être clavetées sur leurs axes et en prise l'une sur l'autre, de manière à se transmettre utilement les impulsions motrices, et à se freiner mutuellement en cas de besoin.

Un pseudo-pouvoir économique, une pseudo-justice, et un pseudo-enseignement sont devenus des monstres grands comme le monde, suivant chacun sa propre voie avec une indifférence glaciale pour les autres. Chacun de ces trois pouvoirs envisage froidement le recours à la guerre pour atteindre ses buts égoïstes. Aucun ne cherche à s'imbriquer synarchiquement dans les autres pour le bien commun de l'humanité. En termes apocalyptiques, qui se trouvent vraiment de circonstance, le Dragon, la Bête, et le Faux Prophète comptent leur Nombre et se préparent pour la bataille finale d'Armageddon. (Apocalypse XVI-16.)

***

Bien que l'Europe reste encore son centre culturel, le centre de gravité de la race blanche s'est déplacé vers l'Amérique, et c'est dans son creuset, dans le fameux melting-pot, que bouillonne l'avenir de notre époque. Les États-Unis sont l'endroit du monde où la presse et la parole sont le plus libres — ce qui ne veut nullement dire qu'elles le soient totalement.

En raison de cette liberté relative et d'une indépendance de jugement plus grande qu'ailleurs quant aux doctrines nouvelles, la réaction des Américains vis-à-vis des forces planétaires en jeu est spécialement intéressante. Si j'ai fait l'effort d'écrire ce livre, c'est en grande partie avec l'espoir qu'il sera lu et compris aux États-Unis.

Parmi les faits cités au début de ce chapitre, il en est un que je voudrais analyser dès maintenant à leur intention. Les hommes d'affaires américains ne comprennent pas pourquoi leurs entreprises sont « capturées » par les chefs des syndicats ouvriers, même lorsque les relations entre la direction et le personnel sont excellentes, et même lorsque la société intéressée a fait plus que son devoir social envers les ouvriers qu'elle emploie. Je reçois d'Amérique un feuillet hebdomadaire d'information qui révèle ce constant souci chez des hommes d'affaires désintéressés, intelligents, bienveillants, et dynamiques. Ils constatent que les chefs syndicaux, même modérés, sont continuellement débordés à gauche par les tendances communistes. Devant leurs entreprises et leur civilisation ainsi menacées, ces dirigeants se livrent à un examen de conscience parfaitement sincère, mais n'aboutissant à aucune conclusion pratique.

J'aime l'Amérique comme ma seconde patrie, et en raison de l'amour pour eux qui émane de tout ce livre, j'espère que les Américains ne m'en voudront pas de leur dire ce qui suit :

1° Vous avez divinisé la Démocratie, vous écrivez son nom avec un « D » majuscule. Or la démocratie ne peut s'exercer qu'en République, et une République ne peut se maintenir que si elle est basée sur l'esclavage d'une fraction nationale ou coloniale de la population. Voyez à ce sujet le début de *Mission des Souverains*. Or, vous vous élevez contre l'esclavage. Vous êtes donc en pleine contradiction avec vous-mêmes, et vous savez par la Bible qu'une maison divisée contre elle-même ne subsistera pas.

2° Vous avez divinisé le suffrage universel politique, parce que personne ne vous a enseigné le suffrage universel PROFESSIONNEL au sein d'une Synarchie. Ce livre vous démontre surabondamment que le suffrage universel politique est une tunique de Nessus qui colle à votre peau et la brûlera jusqu'à l'os.

3° Vous croyez que le Pouvoir économique est le premier, et que ce Pouvoir peut dominer les deux autres. En cela, vous vous trompez. Le Pouvoir économique est le DERNIER dans l'ordre hiérarchique. Il est dominé par le Pouvoir juridico-politique, lequel est à sou tour dominé par l'Enseignement.

En voulez-vous un exemple ?

Vous avez mobilisé les immenses ressources de votre pays pour soutenir les armées de Chiang Kaï Shek. Armes, bateaux, vivres, approvisionnements de toute nature, c'est par milliards de dollars et par milliers de soldats que s'est manifesté votre immense effort en faveur du dictateur anticommuniste chinois. En face de lui, rien n'était organisé, sinon les écoles d'initiation communistes de Moscou.

Des « ingénieurs d'âmes » sortis de ces écoles se sont réunis pour vous contrecarrer, et en quelques heures ils ont trouvé la solution. Elle consistait à payer EN OR pendant quelques mois la solde des troupes et des généraux pro-russes, qui auraient normalement dû être écrasés par les puissants moyens que vous mobilisiez contre eux.

Or, vous disposiez d'un stock d'or immense à Fort-Knox, et néanmoins vous payiez vos troupes et vos Chinois en monnaie de papier.

Le résultat ne s'est pas fait attendre. Chacun sait que les Chinois sont avant tout cupides, et que leurs généraux font la guerre pour s'enrichir. Les troupes anticommunistes du Sud ont immédiatement vendu aux troupes communistes du Nord, moyennant payement en or, les mitrailleuses, les vivres, et les camions que vous leur aviez envoyés à grands frais. Le sort de la guerre était réglé.

Dans tous les problèmes du monde, tant que vous vous appuierez uniquement sur votre puissance économique, vous serez battus par les groupes s'appuyant sur les deux autres pouvoirs. Donc, COMPRENEZ l'Histoire, méditez sur ce qui vous arrive, et agissez en conséquence.

Vous avez tout pour triompher : idéalisme, sincérité, dynamisme, et ressources matérielles. Mais par la voix de Saint-Yves d'Alveydre, la vieille Europe vous dit : Soyez moins naïfs, brisez vos idoles, faites un grand effort pour développer votre culture générale, étudiez la possibilité de vous organiser en Synarchie. Vous vous sauverez vous-mêmes, et en même temps, vous sauverez le reste du monde. Par le plan Marshall seul, vous n'y parviendrez pas. Vous n'arriverez pas davantage à organiser le Japon, à moins de vous appuyer sur les Trois pouvoirs sociaux de ce pays. Sinon, ce seront les Russes qui feront prévaloir leur communisme.

* * *

Les lecteurs voudront certainement avoir un aperçu sur la manière dont les écoles moscovites pratiquent les initiations sataniques qui se révèlent si efficaces dans le monde entier. Voici quelques détails.

Tout d'abord, il ne s'agit pas d'initiations proprement dites, mais d'ÉPREUVES INITIATIQUES destinées à sélectionner les individus qui pourront être utiles au régime, à les entraîner, et à les inféoder ensuite. Le type général de ces épreuves est une CARICATURE de celles qui étaient pratiquées dans les temples de l'antiquité, et nous pouvons en suivre le parallélisme pas à pas. Les sept épreuves égyptiennes étaient toutes volontaires et comportaient la gradation suivante :

1. Sincérité.
2. Justice.
3. Foi.
4. Philanthropie.
5. Héroïsme.
6. Amour divin.
7. Connaissance de Dieu.

Sur les sept épreuves soviétiques, six sont volontaires, mais la septième ne l'est pas. J'ai laissé à chacune d'elles son sublime titre spirituel, pour mieux faire ressortir la caricature qui en a été faite.

1. Sincérité. — Le candidat doit croire sincèrement qu'il est à plaindre, qu'il est victime d’injustices dont il n'est pas responsable, et qu'il n'y a pas de bonheur sans richesses matérielles. Il doit en outre posséder une certaine ambition. Pour recruter le plus possible d'adhérents, les éducateurs

communistes commenceront donc par plaindre le candidat de sa pauvreté, par lui cacher ses propres responsabilités dans les malheurs du monde, et par exciter sa jalousie contre les plus favorisés que lui. Ils lui laisseront entrevoir, dès le début, qu'il pourrait peut-être jouer un rôle en s'appuyant sur ceux qui cherchent à redresser cette situation.

2. Justice. — Si le poisson a mordu au premier appât, on passe à la seconde épreuve. Le candidat doit croire que la justice peut se rétablir dans le monde par la violence, et que sa propre action individuelle peut y contribuer. Pour bien lui faire entrer ces idées dans la tête, on l'embrigade dans une cellule où il a continuellement devant les yeux l'exemple de l'action directe concertée. Isolé, il se sentait faible. Membre d'une cellule, il se sent plus fort. On fait jouer ce sentiment pour exalter la force du Parti et inculquer la conviction que seul le Parti peut aboutir. On en profite pour faire adhérer le candidat à une organisation à laquelle il devra payer une cotisation.

3. Foi. — Le candidat doit croire que la Révolution est l'unique moyen pour saisir sa chance. Il doit être persuadé que le bonheur des masses dépend de la réussite de cette révolution. Pour le convaincre, toute la propagande du parti entre en jeu : journaux, tracts, livres, meetings, radio, mots d'ordre passés de bouche à oreille, réunions syndicales, discours des meneurs dans les ateliers, action politique spectaculaire, répétition inlassable des slogans savamment médités par les ingénieurs d'âmes du parti, recours à des affirmations péremptoires que le candidat se trouve hors d'état d'analyser ou de discuter.

4. Philanthropie. — Le candidat doit participer sans cesse à l'action révolutionnaire du parti, aider ses camarades, dénoncer les velléités d'indépendance de ceux qui ne suivent pas aveuglément les directives du parti, donner à la cause une partie de son salaire et de son temps. S'il se montre fidèle, on ne tarde pas à lui confier une mission comportant soit des avantages matériels, soit un rehaussement de son prestige met tant sa personnalité en vedette. Dans les deux cas le candidat est puissamment incité à se maintenir dans la bonne voie.

5. Héroïsme. — Le candidat doit prouver par ses actes que pour lui le but seul compte, et que les moyens sont indifférents. Il se chargera entre autres d'organiser des grèves avec violences, de faire sauter des mines et dérailler des trains, d'exciter les militaires à la désobéissance et à la désertion, d'établir de faux passeports, de voler les cachets nécessaires, et surtout de prouver qu'il n'hésiterait pas à tuer un homme de sang-froid. Accessoirement, on contrôle son honnêteté en lui confiant des transports d'argent et de messages clandestins. À ce stade, il est utile d'avoir été condamné pour délits de droit commun et d'avoir passé quelques mois en prison. Cela prouve la bravoure de l'intéressé, mais surtout cela met aux

mains du parti un moyen de se débarrasser de lui par dénonciation s'il venait à déplaire. Lorsque le candidat a satisfait à cette épreuve d'héroïsme, il est admis sur sa demande comme membre du parti et peut alors commencer sa carrière vraiment politique.

6. Amour divin. — Le candidat doit apprendre à tout sacrifier au parti, sa situation, sa famille, y compris sa femme et ses enfants, ses amis, sa conscience, et même sa vie. Il occupe maintenant un poste important et assume de graves responsabilités dans le parti. Il jouit d'une certaine liberté de manœuvre apparente, mais reste étroitement surveillé par une impitoyable police politique. S'il avait des velléités d'action personnelle indépendante, on lui rappellerait que la cinquième épreuve initiatique a mis entre les mains du parti un dossier susceptible de le perdre. Or, il a coupé tous les liens qui le reliaient à la vie normale. Il ne saurait plus où aller. Il continue donc dans la même voie, mais à ce stade, il lui arrive de PENSER. Ce crime est impardonnable aux yeux du parti. Si le candidat se trahit en laissant apparaître à l'extérieur le moindre signe de pensée indépendante, sa cause est jugée d'avance. La purge et la liquidation l'attendent. Des milliers de dénonciateurs en puissance guettent ses moindres gestes, ses paroles, ses attitudes, et même ses abstentions, pour les rapporter à la police politique et tâcher d'améliorer leur propre situation par des preuves de servilité.

7. Connaissance de Dieu. — Si, malgré tout, le candidat persiste à penser, cela signifie que sa conscience s'est vraiment mise en mouvement et se révolte contre l'esclavage ainsi imposé. L'homme a enfin compris que l'immense somme de courage, de dévouement, de sincérité, et d'abnégation dont il a fait preuve ont purement et simplement servi à alimenter un Molooh glacialement indifférent au sort des hommes, une branche morte de l'arbre de vie, un sarment détaché du cep et destiné à être jeté au feu.

Menacés par ce Moloch insatiable, les initiés involontaires de cette septième épreuve se divisent en trois groupes. Les premiers acceptent la situation par ambition, par crainte de représailles, par inertie, ou pour d'autres motifs encore. Ils continuent à hurler avec les loups. Les seconds se résignent, perdent le feu sacré, deviennent des tièdes, et ne tardent pas à être liquidés. Enfin ceux du troisième groupe dissimulent soigneusement leur pensée, et vivent dans l'espérance qu'une occasion se présentera pour eux de choisir la liberté.

Quand ils y parviennent, ils restent malheureusement des déracinés, car ils sont arrivés à un âge trop avancé pour se refaire des amis hors du groupe familial, professionnel, et ethnique où ils ont vécu jusqu'à l'âge mûr. Kravchenko lui-même a dit à l'un de mes amis que si son aventure était à recommencer il hésiterait, tellement la rupture de tous les liens avec le pays natal vous plonge dans une désespérante solitude de cœur. De plus, une perpétuelle menace d'assassinat

pèse sur ces transfuges. Seul un cœur bien trempé ne craint pas de mourir pour une juste cause. Il ne craint que la mort de l'âme.

***

Que les dirigeants économiques, leurs adjoints, et leurs ingénieurs méditent les deux questions suivantes :

1° Dans quelle mesure les forces économiques sont-elles responsables du désordre qui règne dans le monde?
2° Comment se fait-il qu'en si peu d'années les Soviets aient pu mettre au point une technique de domination aussi parfaite ?

La première question s'adresse à notre conscience, et je me solidarise avec la classe économique, parce que mon métier m'y a incorporé. Je réponds donc en son nom : Nous avons aimé notre métier, notre technique, nos entreprises, et nos situations plus que nos frères humains et plus que Dieu. Cela nous a imposé une ligne de conduite qui plaçait les résultats matériels au premier rang et rejetait au second rang la conscience juridique et surtout le pouvoir d'enseignement, qui auraient dû nous préoccuper avant tout.

Il en est résulté que nous avons infligé au monde, sans nous rendre compte de sa portée, une primauté de l'ARGENT, qui comporte des épreuves initiatiques parallèles à celles que j'ai décrites plus haut. En voici sommairement le tableau.

1. *Sincérité*. — Nous avons cru que le fait de gagner de l'argent était un but en soi.
2. *Justice*. — Nous avons cru que la valeur du travail était mesurée par le salaire et le profit.
3. Foi. — Nous avons cru que l'organisation et le rendement étaient les seuls moyens à mettre en œuvre, et que le bonheur du monde dépendait de sa prospérité matérielle.
4. Philanthropie. — Nous avons tout sacrifié à notre profession, femme, enfants, amis, et relations. Nous avons créé des sociétés anonymes sans âme, et nous avons soutenu les personnes qui nous aidaient à les faire prospérer.
5. Héroïsme. — Nous avons héroïquement payé les impôts d'or et de sang que nos gouvernements nous demandaient pour défendre notre économie menacée.
6. Amour divin. — Nous avons constaté que l'argent permettait de réaliser les rêves matériels les plus ambitieux. Nous en avons employé la meilleure part à développer nos affaires, une faible part à des œuvres humanitaires désintéressées, et une autre part à des fins politiques. Certains puissants hommes d'affaires ont été enivrés de voir la facilité avec laquelle ils

parvenaient à se concilier la presse, les consciences, et les appuis gouvernementaux. Ils ont alors cru pouvoir régenter le monde par l'argent.

7. Connaissance de Dieu. — La septième épreuve, involontaire celle-là, est survenue. Les capitaines d'industrie ont vu qu'on ne pouvait ni emporter son argent dans la tombe, ni acheter l'Autorité. Par surcroît, leur Pouvoir leur a été enlevé en grande partie par des puissances politiques devenues autonomes.

A quoi faut-il attribuer pareille déconfiture ? Avant tout à l'absence d'un Corps enseignant à la fois national et universel, apprenant aux jeunes gens les fonctions respectives du corps, de l'intelligence, de l'âme, et de l'esprit, avec l'importance hiérarchique de chacune. Quant à la deuxième question posée au monde économique, elle s'adresse à son intelligence. Comment se fait-il qu'en si peu d'années les Soviets aient pu mettre au point une technique de domination aussi parfaite ? J'ai déjà répondu : parce qu'ils ont eu recours à une sélection d'hommes par des épreuves initiatiques d'enseignement.

Mais où ont-ils puisé cet enseignement initiatique ? Tout simplement à Rome, dont les pratiques efficaces étaient confirmées par une expérience séculaire. Et si l'on demande qui a eu l'idée de copier systématiquement ces pratiques, je réponds : Staline, parce qu'ayant été l'élève du séminaire de Tiflis, il y a compris le but essentiellement politique de l'Église romaine, et qu'il a suffisamment séjourné en prison pour avoir eu le temps de méditer. Grâce à cela, il est devenu un Ingénieur d'âmes de premier ordre.

Magny-les-Hameaux (Seine-et-Oise),
le 12 août 1949

CHAPITRE II - **Ingénieurs d'âmes**

Tout le monde est plus ou moins ingénieur d'âmes, depuis le petit enfant qui profite d'un dissentiment entre ses parents pour obtenir de l'un ce que l'autre lui refuse, jusqu'aux grands Initiés dont l'esprit peut sonder toutes choses ; de même les spécialistes de la publicité, les politiciens et les hommes d'Église.

Est-il possible de classer les ingénieurs d'âmes ?

Certainement, et cette classification est essentielle pour comprendre le monde moderne. Depuis la guerre de 1914, le pouvoir n'est plus aux manieurs d'argent, mais aux manieurs d'hommes. Les détenteurs du pouvoir n'ont pas cessé pour cela d'être INTÉRESSÉS. Leurs ambitions d'argent ou leur soif de domination passent avant tout. Nous les distinguerons donc des ingénieurs d'âmes désintéressés. Pour bien marquer cette distinction, il nous suffira de garder présents à la mémoire le jugement de Salomon et la libération de la femme adultère par Jésus, en notant la science profonde des deux grands prophètes agissant en ingénieurs d'âmes désintéressés.

Conformément à la structure même de la nature humaine et des Sociétés, les ingénieurs d'âmes intéressés se divisent en trois catégories spécialisées,

- la première relevant de l'Économie,
- la seconde de la Juridiction,
- et la troisième de l'Enseignement.

Leurs types les plus caractérisés se trouvent à New-York, à Moscou, et à Rome. En effet, les États-Unis prétendent dominer le monde par l'Économie, les Soviets par la Politique, et le Vatican par l'Enseignement.

Chacun des trois groupes possède sa technique propre.

1. Le groupe économique emploie la convoitise comme arme principale, et la punition légale pour sanction.
2. Le groupe politique emploie la jalousie comme arme principale et l'assassinat pour sanction.
3. Le groupe religieux emploie l'ignorance fanatique comme arme principale avec la guerre civile pour sanction.

De plus, chacun des trois groupes recourt sans hésiter à la guerre internationale chaque fois qu'il croit y trouver son intérêt.

Tel est l'enseignement de l'Histoire, comme Saint-Yves d'Alveydre l'a démontré, et telle reste la perspective d'un monde voué à la destruction si les Nations n'ont pas la sagesse d'y instaurer la Synarchie.

De ces trois groupes, quel est le plus puissant ? Un proverbe nous le dira : La fureur est cruelle et la colère déborde, mais qui subsistera devant la jalousie? (Prov. XXVII-4.) C'est donc le groupe politique qui est matériellement le plus fort. Dès lors, il n'y a rien d'étonnant à ce que le Vatican s'appuie sur les États-Unis pour lui faire échec. Cela n'empêche nullement chacun des trois groupes de poursuivre implacablement ses fins propres, de considérer toute alliance avec l'un des autres comme un expédient temporaire, et d'employer les armes et sanctions des deux autres à chaque occasion.

Mais n'anticipons pas. Une autre classification se superpose à celle qui vient d'être décrite. Les ingénieurs d'âmes du premier groupe font figure d'amateurs employant une langue simple.

En comparaison, ceux des deux autres groupes font figure de professionnels employant une langue double dite bifide.

A titre anecdotique, voici deux exemples de travaux d'amateurs, lus dans le *Readers Digest* et cités de mémoire.

Un industriel avait une usine comportant plusieurs étages. À la fin du travail, le personnel des étages supérieurs, en majorité féminin, se bousculait dans les escaliers pour sortir au plus vite. De fréquents accidents avaient lieu, au point que la compagnie d'assurances augmenta sa prime. Aucune affiche, aucune recommandation verbale, aucun dispositif d'ordre ne parvenaient à endiguer cette bousculade. Un ingénieur eut enfin l'idée de placer de grands miroirs à chaque palier. Aussitôt les femmes se mirent à descendre plus lentement afin d'avoir le temps de mieux se contempler. Les accidents cessèrent comme par miracle.

Seconde anecdote : Un directeur de publicité voyait tous les dimanches un aveugle mendier à la porte de l'église en exhibant une pancarte portant l'inscription : « Ayez pitié d'un aveugle de naissance. » La recette était maigre, un dollar par jour en moyenne, et l'aveugle s'en plaignait au directeur qui s'intéressait à son sort. Ce dernier lui dit : « Laissez-moi faire. Je vais vous apporter une pancarte avec une inscription plus efficace. » II tint sa promesse, et la semaine suivante, l'aveugle lui dit que sa recette quotidienne avait décuplé. Il en était stupéfait. L'inscription portée sur la nouvelle pancarte était la suivante: « Le printemps va venir, et je ne le verrai pas. » La sentimentalité américaine avait réagi conformément aux prévisions du directeur. Celui-ci avait fait œuvre d'ingénieur d'âmes et employé un langage simple en vue d'un but avouable.

Entrons maintenant dans le domaine des professionnels au moyen d'une troisième anecdote. Un vieux Jésuite et un novice avaient fait un bon déjeuner et désiraient le couronner en fumant un cigare. La règle de leur couvent interdisant de fumer, ils décidèrent d'aller successivement solliciter la permission du Supérieur. Le novice

revint la mine déconfite après avoir essuyé un refus. Son aîné y alla à son tour et revint joyeux avec son cigare allumé.

« Comment se fait-il que vous ayez obtenu une autorisation que le Supérieur venait de me refuser ? dit le novice.

— Qu'as-tu demandé au Supérieur ? dit le Jésuite expérimenté.

— Je lui ai demandé si l'on pouvait fumer en méditant, et il m'a répondu non.

— Eh bien moi, je lui ai demandé si l'on pouvait méditer en fumant, et il m'a répondu oui. »

Ce modèle d'ingéniosité vaut que l'on s'y arrête en vue d'une analyse plus approfondie. Il dénote chez son auteur une parfaite connaissance de la langue bifide, et démontre chez les Jésuites une telle supériorité de raisonnement, un tel entraînement du cerveau, que le pauvre lecteur civil éprouve un certain sentiment de gène à se sentir battu d'avance s'il essaye d'entamer une discussion avec des gens aussi subtils. Sa langue simple n'est pas de taille à lutter contre la langue bifide, pas plus qu'un soldat sans armes contre des mitrailleuses.

Est-ce à dire que l'homme simple soit vaincu d'avance dans ce combat en apparence inégal ? Nullement. Il a deux tactiques à sa disposition, la défense et la contre-attaque, et il peut les employer victorieusement toutes les deux en CHANGEANT DE TERRAIN.

Sur la défensive, le soldat se creuse une tranchée. Le civil commencera par se retrancher dans sa conscience, qui lui tiendra le raisonnement suivant : Le but poursuivi était inavouable. Les deux Jésuites savaient parfaitement qu'il était mauvais de fumer, et surtout de désirer fumer, puisque la règle l'interdisait. Si une chose est bonne, on n'a pas besoin de permission pour la faire. Nul n'aurait l'idée de demander la permission de respirer. Si une chose est mauvaise et qu'on veuille obtenir l'autorisation de la faire quand même, on est amené à tricher. La morale de l'histoire, c'est que le vieux Jésuite avait triché avec sa conscience.

Oui, mais en attendant, il fumait tranquillement son cigare et jouissait du fruit défendu.
Poursuivant ma comparaison militaire, je dirai que la mitrailleuse était toujours en batterie pour empêcher le soldat de sortir de sa tranchée. En pareil cas, le soldat sait qu'il ne peut se tirer d'affaire tout seul. Il lui faut appeler à son secours la grosse artillerie, dont un seul obus bien placé démolira la mitrailleuse.

Existe-t-il une artillerie verbale capable de protéger le pauvre soldat à la langue simple contre la mitrailleuse à la langue bifide ? Certainement. C'est la langue hermétique triple des Initiés, éclatante de simplicité pour les cœurs,

incompréhensiblement supérieure à tous les raisonnements du cerveau, intelligible dans sa plénitude uniquement pour ceux qui cherchent à la comprendre par l'ESPRIT. Telle est la langue de la Bible, du Livre Saint sur lequel est fondée la Chrétienté, et dans lequel tous les problèmes individuels et collectifs de l'âme et de l'esprit sont traités.

Voici donc ce que répond l'artillerie de la Bible à l'Église dont relève le subtil fumeur du cigare : « J'ai quelque chose contre toi : c'est que tu as là des gens qui tiennent la doctrine de Balaam, lequel enseignait à Balak à jeter une pierre d'achoppement devant les fils d'Israël, pour qu'ils mangeassent des choses sacrifiées aux idoles... Ainsi, tu en as, toi aussi, qui tiennent la doctrine des Nicolaïtes. Repens-toi donc, autrement je viens à toi promptement et je combattrai contre eux par l'épée de ma bouche. » (Apocalypse 11-14 à 16.)

Quelle est donc la doctrine de Balaam ou des Nicolaïtes ? Elle ressort de l'histoire de Balaam que l'on trouvera au livre des Nombres, dans les chapitres XXII, XXIII et XXIV. Je la résume brièvement pour en dégager l'esprit.

Les Hébreux étaient sortis d'Égypte et avançaient vers la Terre promise en détruisant sur leur passage certaines nations, selon les ordres de l'Éternel que Moïse leur transmettait. Ils arrivèrent ainsi dans les plaines de Moab. Balak, roi de Moab, fut naturellement saisi d'épouvante à leur approche. Se sentant impuissant, il envoya des messagers au prophète Balaam pour le prier de venir auprès de lui et de maudire les Hébreux.

Balaam consulta l'Éternel, qui lui répondit : « Tu n'iras pas avec les messagers, et tu ne maudiras pas le peuple (hébreu), car il est béni. » Et Balaam renvoya les messagers en leur communiquant la parole de l'Éternel, et refusa de les accompagner.

Alors Balak envoya à Balaam une seconde députation plus nombreuse et plus considérable, en promettant de le combler d'honneurs s'il maudissait les Hébreux. Balaam refusa, mais retint les messagers pendant la nuit en leur disant qu'il allait consulter l'Éternel une SECONDE FOIS[133].

Cette fois-là, Dieu permit à Balaam d'aller vers Balak, mais la colère de Dieu s'embrasa parce qu'il y allait. Tandis que Balaam cheminait sur sa fidèle ânesse, l'Ange de l'Éternel lui barra le chemin. Balaam ne le voyait pas, mais l'ânesse le voyait et refusait d'avancer. Balaam la battit et la menaça en vain. Alors l'Éternel ouvrit la bouche de l'ânesse qui se mit à parler à Balaam pour se justifier. Et l'Éternel ouvrit les yeux de Balaam, qui vit enfin l'Ange et se prosterna. Et l'Ange dit

[133] La doctrine des Nicolaïtes et de Balaam consiste donc à consulter une seconde fois sa conscience, et à rechercher un compromis avec elle quand elle vous a dit non avec une netteté absolue dès la première fois.

à Balaam : « Je me suis opposé à toi, car ton chemin est pervers devant moi. L'ânesse m'a vu et s'est détournée trois fois. Si elle ne l'avait pas fait, je t'aurais tué. » Alors Balaam dit à l'Ange : « J'ai péché, car je ne savais pas... »

L'Écriture Sainte tient à souligner spécialement la gravité du compromis de conscience, puisque le Nouveau Testament cite l'Ancien à ce sujet. Or, ce genre de citation n'existe qu'en des cas très importants.

Quant au symbolisme de l'histoire, l'ânesse représente peut-être les classes laborieuses obligées de payer un tribut permanent à une Église qui vit d'elles, le peuple fidèle qui voit avant l'Église que l'Église s'engage sur une route barrée, et qui, à force d'être battu, finit par le lui dire. Mais je laisse chaque lecteur libre de son interprétation, et j'en reviens à mon soldat dans sa tranchée. Utilisant l'artillerie biblique, il peut maintenant répondre victorieusement au fumeur du cigare : « Vous pratiquez la doctrine de Balaam, qui est condamnée par l'Écriture, et vous prétendez tenir votre autorité de l'Écriture. Vous êtes donc en pleine contradiction. Or, vous n'admettez pas que vous vous trompiez, puisque vous enseignez l'infaillibilité papale. Donc vous avez un INTÉRÊT à me tromper. »

A ce raisonnement, le fumeur ne peut rien répondre. Il peut néanmoins se lancer dans des arguties théologiques et des interprétations de textes, qui me rappellent les deux rabbins talmudistes discutant pour savoir combien de poils blancs une vache rousse peut avoir sans cesser d'être une vache rousse. Le fumeur peut aussi mettre en œuvre contre ses contradicteurs le savant système de contre-vérités et de persécutions dont le tableau a été dressé par Saint-Yves d'Alveydre dans *Mission des Souverains*.

Enfin, il peut tourner le dos à son interlocuteur et l'ignorer en l'inscrivant mentalement sur une liste noire qu'il n'oubliera jamais.

L'histoire du cigare pourrait être taxée d'invention, et ses conclusions considérées comme un peu hâtives.

La réalité est malheureusement bien pire. Un autre exemple, d'une portée plus générale, va le prouver.

La doctrine officielle de l'Église catholique, répétée à satiété par ses encycliques, ses prêtres, ses journaux, ses livres, et sa propagande, interdit tout acte empêchant un enfant de venir au monde. En cas d'accouchement difficile, il faut sauver l'enfant avant la mère. En cas de grossesse dangereuse pour la mère, il est défendu de provoquer un avortement, même si plusieurs médecins consultants affirment que la mère mourra sans que l'enfant puisse vivre.

Il n'est guère difficile d'imaginer l'angoisse d'un père de famille catholique qui voit ainsi sacrifier de sang-froid une femme qu'il aime, souvent déjà mère d'autres enfants en bas âge, pour un fœtus non viable que l'on jettera aux ordures.

La doctrine catholique sur ce sujet a été poussée à l'extrême, avec une constance et une intransigeance, j'allais dire une férocité, presque incroyables. Elle n'a même pas fait d'exception pour les grossesses extra-utérines. Ce sont celles où l'ovule a été fécondé dans les trompes de Fallope avant de pouvoir s'insérer dans l'ovaire. Si l'on n'intervient pas, le fœtus se développe dans la trompe. Or, celle-ci n'est pas indéfiniment élastique, et quand le fœtus atteint trois ou quatre centimètres, elle éclate, entraînant la mort de la femme. Une opération immédiate peut encore parfois la sauver, mais il est évident qu'il vaut mieux opérer dès que la grossesse extra-utérine est reconnue, puisqu'il faudra en arriver là de toute façon.

La doctrine catholique a persisté à interdire cette opération, au point qu'il s'en est suivi une véritable révolte dans les milieux médicaux américains. Alors les casuistes[134] ont cédé un peu de terrain, et l'Église a autorisé l'opération après éclatement de la trompe, mais pas avant !

Cet incroyable acharnement dénote avec certitude que l'Église a un INTÉRÊT à soutenir cette doctrine, intérêt du reste nullement religieux. Quel peut être cet intérêt ? Il est si bien caché que l'examen des faits ne permet pas de le déceler. Pour le découvrir, il faut résolument aborder la question par en haut, faire la synthèse de la doctrine catholique inavouée, et redescendre du général au particulier, sans hésiter devant les conclusions logiques et peut-être épouvantables qui s imposeront.

Adoptons pour cette recherche la méthode normale des sciences naturelles pour découvrir leurs lois. On groupe un certain nombre de faits, on en dégage des analogies, et l'on constate que TOUT SE PASSE COMME SI une loi déterminée les régissait. On formule cette loi, et l'on fait la contre-épreuve. Y a-t-il des faits qui contredisent cette loi ? Si oui, la loi est à rejeter. Sinon, elle est adoptée par l'entendement et devient un outil permettant de simplifier les exposés, de classer des faits nouveaux, d'interpréter les anciens, et d'incorporer le domaine régi par la nouvelle loi dans un ensemble encore plus vaste.

Eh bien, tout se passe comme si l'Église catholique romaine avait pour loi organique occulte la Constitution suivante :

***

[134] Tiré d'un dictionnaire : casuiste (nom masculin) Théologien qui étudie les cas de conscience.

Article premier. — L'Église catholique romaine est une puissance essentiellement politique, visant à dominer le monde par le monopole de l'enseignement. Ce monopole sera motivé aux yeux de la catholicité par l'affirmation arbitraire que le pape est le représentant exclusif de Dieu sur la Terre. Aucune justification ne sera produite à l'appui de cette thèse. Quiconque la discutera sera traité d'hérétique. (L'affirmation a été répétée pendant tant de siècles que les fidèles ne songent même plus à en contrôler la véracité.) Le monopole auquel vise l'Église lui permet d'exclure de son enseignement les notions susceptibles de nuire aux fins politiques poursuivies.

Article 2. — Les hommes chargés de mener cette politique seront soigneusement sélectionnés par des épreuves initiatiques[135] ayant pour but de les attacher à l'Église par des liens qu'ils ne puissent plus rompre. L'Église développera en eux l'aptitude à parler la langue bifide indispensable à tout gouvernement purement politique. Il se trouve que les cerveaux italiens sont particulièrement aptes à cette souplesse.

Article 3. — Les centaines de milliers de prêtres composant le personnel de l'Église seront groupés militairement d'une manière hiérarchique. La stricte obéissance est de règle envers l'échelon supérieur lorsqu'il s'agit de questions intéressant le principe politique impérial. S'il y a lieu, celles-ci seront appelées dogmes religieux dans la langue bifide de l'empire. Les titulaires de chaque grade ne rendent compte de leurs actes qu'à leurs supérieurs, et jamais à leurs inférieurs. Ainsi le budget considérable nécessaire pour assurer le fonctionnement de l'empire est maintenu rigoureusement secret[136].

Article 4. — Tous les procédés sont bons pour alimenter ce budget, la contrepartie de l'argent reçu étant surtout immatérielle, cérémonies du culte à propos des mariages, enterrements et divorces, indulgences, vente de reliques, centres de pèlerinage, auxquels se superposent les concordats avec les États, donations testamentaires, rémunérations d'influences, etc... Cependant, les revenus des publications littéraires et ceux de l'immense domaine foncier souvent accumulé en exemption d'impôt ne sont nullement négligeables. La recette de choix à laquelle vise l'Église est la subvention gouvernementale en faveur des écoles catholiques. Lorsqu'un gouvernement la lui refuse, elle lui déclare une implacable guerre civile ouverte ou latente selon les circonstances.

---

[135] Je laisse au lecteur le soin de reconstituer lui-même ces épreuves d'après leur progression déjà deux fois décrite plus haut. Sincérité, Foi (acceptation des dogmes), etc... jusqu'à la septième épreuve involontaire.

[136] II est probable que son montant effaroucherait le public et exciterait des jalousies s'il était connu. En 1948, il a certainement dépassé un milliard de dollars et peut-être avoisiné le budget public de la France.

Article 5. — Le caractère autocratique et militaire de l'Église lui rend difficile de dominer les Républiques. C'est pourquoi elle préfère traiter avec des familles régnantes, dont il est plus aisé d'inféoder les chefs à sa politique. À défaut, elle suscitera des guerres civiles ou internationales d'où émergeront des dictateurs d'autant plus dévoués à ses ordres qu'elle les aura aidés à s'emparer du pouvoir et à s'y maintenir.

Article 6. — Toute la doctrine de l'Église est commandée par les considérations qui précèdent, et avant tout par la volonté inébranlable de maintenir le niveau général de l'instruction aussi bas que possible en éliminant tout sujet d'études susceptible de favoriser l'indépendance d'esprit et la tolérance. Dans le domaine prohibé par l'Église figurent l'étude comparative des civilisations, l'histoire politique de l'antiquité avant l'empire romain, la philosophie comparée, l'étude synthétique des grandes religions du monde, les doctrines des Initiés non catholiques, etc... Ces matières font l'objet d'une véritable interdiction de penser imposée aux catholiques. La hiérarchie veillera efficacement à ce que cette censure soit appliquée.

Article 7. — Une façade religieuse couvrira tous les actes extérieurs (exotériques) de l'Église, et la langue bifide sera seule employée pour exposer ses doctrines au public. Pour établir le dictionnaire de cette langue bifide, l'Église établira une Tradition qui lui sera propre. Elle tiendra cette Tradition et ce dictionnaire à jour au moyen d'encycliques pontificales interprétant les faits dans l'intérêt de la constitution occulte de l'Église. Tous les documents contraires à cette tradition seront détruits si possible. À défaut, ils seront déformés, présentés tendancieusement, interprétés dans un sens favorable à la Tradition de l'Église, ou contestés comme ne faisant pas autorité.

L'ensemble ci-dessus, avec son prétexte religieux pour façade, forme la LOI PAÏENNE DE L'ÉGLISE. Tous les événements du monde catholique peuvent être expliqués par cette loi. Saint-Yves d'Alveydre, mon maître en la matière, n'en a rencontré aucun qui fasse exception. Donc, jusqu'à preuve du contraire, il y a lieu de la considérer comme valable, et il est scientifiquement permis d'en tirer toutes les conséquences.

Une première considération s'impose : la loi en question régit l'empire du Vatican lui-même, exclusivement en tant qu'empire. Nos commentaires ne comportent donc aucune critique personnelle contre les hommes qui composent l'empire. Bien au contraire, la place me manque pour faire l'éloge de la quasi-totalité d'entre eux.

Le pape actuel Pie XII, autrefois cardinal Pacelli, est un diplomate hors pair, qui en aurait remontré à Metternich ; sa vie privée mérite d'être citée en exemple. Le cardinal Spellman, envoyé aux États-Unis avec mission d'en devenir le conquistador, remplit sa tâche avec une compétence et une énergie que l'on souhaiterait rencontrer chez les gouverneurs envoyés par la France en Indochine. Les Bénédictins ont fait des travaux linguistiques monumentaux. Les Jésuites

possèdent des notions psychologiques sur l'éducation que les membres de l'Université laïque ne soupçonnent même pas. Les grands saints de l'Église sont d'héroïques initiés[137]. Les Monsignori sont toujours d'un commerce agréable et intéressant. Les sœurs qui soignent les malades font preuve d'une abnégation illimitée. Ainsi, l'une d'elles soignait un soldat chinois amputé et atteint d'une gangrène gazeuse qui dégageait une odeur épouvantable. Voyant cela, un médecin lui dit : Pour un million de dollars je ne voudrais pas faire ce que vous faites. La sœur répondit simplement : Moi non plus.

Enfin, les curés de village, surtout en France où ils se trouvent souvent face à face avec un instituteur radical, transmettent encore à leurs ouailles une faible lueur du grand enseignement de Jésus. Si faible qu'elle soit, elle maintient la notion d'un idéal respectable et contribue certainement mieux à éduquer la jeunesse que les prétentions dogmatiques des demi-lettrés laïques. Ce clergé humble et dévoué, admirable dans son ensemble par ses qualités morales, reste un pilier branlant de la foi chrétienne sans laquelle notre État social sombrerait dans l'anarchie. Il faut lui en être reconnaissant.

La discrimination entre les personnes et leurs fonctions est si importante qu'il est nécessaire de s'y arrêter. Voici par exemple la Standard Oil of New Jersey, la puissante société pétrolifère américaine. Elle porte un soin extrême à choisir son personnel. Nul ingénieur n'y reçoit d'avancement pour ses qualités techniques seules. Il faut avant tout qu'il sache établir de bons rapports avec ses égaux, ses supérieurs, et ses inférieurs. La Standard Oil consent des dons généreux aux universités, offre des stages gratuits à des étudiants méritants, se tient à l'avant-garde de la science chimique et de la science du bien-être de ses ouvriers. Ses dirigeants sont des administrateurs exceptionnels, des financiers hors ligne, continuellement soucieux d'offrir au public les produits les mieux adaptés à ses besoins, etc.

La Standard Oil of New-Jersey provient d'une scission de l'ancienne Standard Oil of America. En son temps, Rockefeller avait entraîné la Standard Oil of America à monopoliser le pétrole, et tenté de se servir de ce monopole comme moyen de pression politique. Il put y réussir pendant un certain temps, mais le BUT visé par sa société était devenu mauvais. L'opinion publique et le gouvernement s'en émurent, et, en vertu de la loi antitrust, la Standard Oil of America fut scindée en onze compagnies. La Standard Oil of New-Jersey actuelle est l'une de ces onze compagnies. Elle est désormais incorporée à l'Économie des États-Unis sans prétendre à aucun monopole, et du fait de cette incorporation, elle rend à l'État social tous les services qu'il peut en attendre. C'est ainsi que pendant la seconde

[137] On remarquera sans peine que l'Église divise les initiés en deux catégories, les purement mystiques et ceux qui ont tenté des réformes politiques. Les premiers sont rapidement béatifiés. Les seconds sont d'abord brûlés, crucifiés, ou emprisonnés par l'Église, et béatifiés seulement quelques siècles plus tard par cette même Église.

guerre mondiale elle put contribuer à produire le caoutchouc synthétique indispensable aux États-Unis. Lors du plan Marshall, elle a contribué à extraire d'Arabie le pétrole que les États-Unis offrent gratuitement à l'Europe Occidentale ; les gisements américains n'y auraient pas suffi. L'effort financier correspondant a été énorme. La Standard Oïl of New Jersey a pu l'assumer parce qu'elle est bien plus puissante que l'ancienne Standard Oil of America jadis dissoute.

Actuellement, après avoir développé les ressources pétrolifères du Moyen-Orient en association avec plusieurs autres compagnies comptant parmi les plus puissantes du monde, la Standard Oil of New Jersey se trouve de nouveau en posture de jouer un rôle politique, qui déborderait son cadre économique. Voici trois exemples de la manière dont ce rôle politique pourrait s'exercer.

1° La Standard et ses associés peuvent exiger un prix excessif pour le pétrole du Moyen-Orient, ou le redistribuer de manière à modifier le développement économique du monde, avec pression politique sur les gouvernements qui ne seraient pas favorables aux projets d'expansion de l'industrie pétrolière.

2° La Standard peut entraîner les États-Unis à exercer une action militaire dans le Moyen-Orient pour défendre ses intérêts économiques et veiller à l'exécution des traités qu'elle est obligée de passer avec les rois arabes. Un tel dispositif militaire peut être mis en place d'accord avec l'Angleterre, ou par relève des positions anglaises dans la région de Suez. Il ne saurait rester sans influence sur la politique russe ni sur l'avenir de la Palestine[138].

3° La Standard et ses associés ont pris l'habitude de payer en pièces d'or les redevances qu'elles doivent aux rois arabes. L'intérêt des compagnies pétrolières exige qu'elles puissent acheter l'or au plus bas prix possible. Elles auront donc tendance à s'associer à la politique des États-Unis qui consiste à maintenir artificiellement le prix d'achat de l'or à 35 dollars l'once. Or c'est un dominion anglais, l'Afrique du Sud, qui produit la majeure partie de 1’or extrait annuellement dans le monde, et c'est l'Angleterre qui est chargée de vendre cet or. Si elle pouvait le vendre à 45 dollars l'once, prix normal en 1949, au lieu de 35 dollars, sa balance commerciale avec les États-Unis serait profondément modifiée à son avantage. Le monde entier ressentirait les conséquences de ce rééquilibre.

Bref, la tentation est grande pour la Standard de jouer un rôle poli tique plus ou moins important. Les circonstances s'y prêtent trop bien et la pente est trop glissante pour que ses dirigeants ne s'engagent pas quelque peu dans cette voie. Qui donc pourrait leur en faire un reproche ? Le char du Gouvernement général de la Chrétienté ne possède ni conducteur ni freins. Il tombera donc une fois de plus dans le fossé, d'où les contribuables seront contraints de le retirer à grands frais,

[138] Selon le mot spirituel d'un diplomate, cette seule perspective provoque des accès de fièvre naphteuse.

soit en état de marche après de petites réparations, soit en pièces détachées si la catastrophe est grande. En attendant que le progrès des connaissances humaines rende secondaire l'emploi du pétrole, seule une organisation synarchique pourrait mettre chacun à sa place, le char sur la route, le conducteur au volant, et les freins bien appliqués contre les roues.

C'est le même excellent personnel jadis formé par la Standard Oil of America qui sert aujourd'hui la Standard Oil of New Jersey. Il ne mérite pas plus la critique que le personnel de l'Église catholique romaine. C'est le but poursuivi qui est critiquable, et si je le critique dans le cas de l'Église romaine, c'est d'abord parce qu'il est inavoué, et ensuite parce que l'organisation qui poursuit ce but n'est pas INCORPORÉE dans l'État social du monde. Elle est seulement juxtaposée aux Pouvoirs politiques et aux Pouvoirs économiques de la race blanche.

Or, chaque Pouvoir a forcément tendance à poursuivre ses fins propres. Faute d'être synchronisé avec les autres, il est conduit à leur faire la guerre, et il est clair que cette guerre durera jusqu'à la destruction de la Société ou jusqu'à son organisation en Synarchie.

On ne peut faire aucun reproche personnel aux papes ou aux évêques d'agir ainsi. On ne pourrait pas davantage en faire aux dirigeants et aux ingénieurs de la Standard Oil de travailler pour leur compagnie.

La différence essentielle est que la Standard Oil avoue son but réel, qui est d'extraire du pétrole, de le raffiner, de le vendre, et d'en tirer un profit maximum tout en rendant service au public. Quand jadis il en fut autrement, les Américains s'en aperçurent rapidement. Ils ont compris de même les buts du communisme, mais nullement les buts poursuivis par le Vatican. Vers 1946, devant l'audace politique grandissante des dirigeants catholiques, les États-Unis en tant que Nation ont commencé à *feel the pinch*, à sentir l'emprise de la terrible curie romaine. Menacés par elle d'une guerre civile dans un proche avenir, soumis dès maintenant à un chantage éhonté dont les preuves sont faciles à établir, ils vont bientôt payer cher leur relâchement dans la foi de leurs ancêtres et leur manque de discernement.
Cependant, les premiers symptômes de clairvoyance apparaissent ça et là dans leur presse. Des hommes d'affaires rappellent et commentent le Premier amendement à la Constitution, ordonnant la séparation de l'Église et de l'État.

Un évêque méthodiste fait un parallèle entre les procédés politiques des catholiques et des communistes. Un avocat international démontre que le Vatican a tous les caractères d'un État étranger, et qu'en conséquence ses représentants doivent être traités comme tels. Des politiciens s'opposent âprement à ce que l'État donne des subsides aux écoles paroissiales. Leur prise de position se précise à l'occasion d'une orageuse discussion publique entre l'archevêque de New-York et la veuve du président Roosevelt.

Bref, la critique commence à prendre forme, mais nul Américain n'a été jusqu'ici en mesure d'opposer un plan constructif à l'envahissement progressif des États-Unis par l'empire du Vatican. Même les auteurs qui se sont penchés le plus sincèrement sur la question, comme Paul Blanshard dans son livre sur la liberté américaine et la puissance catholique, avouent sans ambages qu'ils ne voient pas de solution. Évidemment, ils n'ont pas eu l'occasion de lire *Mission des Souverains*.

Paul Blanshard, après avoir collationné de nombreux documents officiels catholiques, et notamment des encycliques pontificales, en a tiré trois projets d'amendements hypothétiques à la Constitution américaine qui résument le plan inavoué de l'empire papal pour transformer les États-Unis en une république d'obédience romaine. Ces trois textes ont une portée générale que l'on peut à nouveau mettre en parallèle avec le plan communiste visant à dominer les États-Unis. Je les cite donc intégralement[139].

Premier Amendement Catholique.

1° Les États-Unis sont une République Catholique et la religion Catholique, Apostolique et Romaine est la seule religion de la Nation.

2° L'autorité de l'Église Catholique Romaine est suprême. Elle ne saurait être considérée comme inférieure au pouvoir du gouvernement des États-Unis, ni dépendre de lui en quoi que ce soit, car l'Église Catholique est une puissance souveraine.

3° Les prêtres ou membres des ordres religieux qui, dans l'Église Catholique Romaine, auront enfreint la loi ne pourront être jugés que par un tribunal de l'Église Catholique Romaine. Ils ne pourront être jugés par un tribunal fédéral ou par un tribunal d'État qu'avec la permission de l'autorité Catholique compétente.

4° Les prêtres apostats ou censurés par l'Église Catholique Romaine ne pourront être employés à aucun poste d'enseignement ni à aucun poste les mettant en contact direct avec le public.

5° Les religions non Catholiques sont tolérées, mais seules sont autorisées les cérémonies publiques et manifestations de la religion Catholique Romaine.

6° Le Premier Amendement à la Constitution des États-Unis est abrogé par les présentes.

---

[139] *American Freedom and Catholic Power*. (Beacon Press, Boston, pp. 267 à 269.)

Deuxième Amendement Catholique.

1° L'éducation religieuse américaine appartient essentiellement à l'Église Catholique Romaine, en vertu d'un double droit d'ordre supérieur qui lui a été exclusivement conféré par Dieu même.

2° L'Église Catholique Romaine possède le droit inaliénable de veiller à l'éducation de ses enfants dans tous les établissements d'enseignement des États-Unis, tant publics que privés, non seulement en ce qui concerne l'instruction religieuse, mais dans tous les domaines d'enseignement, dans la mesure où ils touchent au domaine de la religion et de la morale.

3° Dans tous les États de l'Union, l'éducation exclusive dans les établissements d'enseignement laïcs sera illégale.

4° II sera illégal pour toute école neutre ou non catholique d'admettre chez elle un enfant catholique sans la permission de l'Église.

5° La neutralité des écoles est contraire aux principes fondamentaux de l'éducation. Dès lors, les écoles neutres ne seront légalement autorisées que si l'instruction religieuse et l'ensemble du programme scolaire sont tous deux imprégnés de la doctrine Catholique.

6° Le Gouvernement fédéral et les gouvernements des États sont autorisés à maintenir leurs écoles militaires et leurs écoles de fonctionnaire sous la surveillance de l'Église Catholique Romaine, sous réserve qu'elles ne portent pas préjudice aux droits de l'Église et que l'Église Catholique Romaine aura seule le droit d'enseigner les matières religieuses dans ces écoles.

7° Sauf exceptions dûment motivées, l'éducation mixte sera illégale dans tous les établissements scolaires des États-Unis où les élèves auront atteint l'âge de l'adolescence.

8° Le gouvernement fédéral et les gouvernements des États encourageront et aideront l'Église Catholique Romaine, par des mesures appropriées, à exercer sa mission suprême d'enseignement.

Troisième Amendement Catholique.

1° Le Gouvernement des États-Unis, désireux de restituer à l'institution du mariage, qui forme la base de la famille, la dignité conforme à la tradition de son peuple, confère la validité civile à tous les effets du sacrement du mariage qui lui sont attribués par le Droit Canon de l'Église Catholique Romaine.

2° Aucun contrat de mariage concernant un Catholique ne sera valable aux États-Unis s'il n'est pas conforme au Droit Canon de l'Église Catholique Romaine.

3° Les mariages entre non-catholiques restent soumis à l'autorité civile de l'État, mais toutes les lois matrimoniales en contradiction avec le Droit Canon de l'Église Catholique Romaine sont déclarées nulles et sans valeur par les présentes.

4° Tous les mariages sont indissolubles et les divorces prohibés sur tout le territoire des États-Unis, étant entendu que rien dans les présentes n'infirme le droit d'annulation et de remariage conforme au Droit Canon de l'Église Catholique Romaine.

5° Les mariages mixtes entre membres de l'Église Catholique Romaine et non catholiques sont nuls de plein droit et tous les enfants issus d'une telle union sont illégitimes, à moins qu'une dispense spéciale n'ait été obtenue des autorités ecclésiastiques de l'Église Catholique.

6° Le contrôle des naissances et tous les actes tendant à contrecarrer le pouvoir naturel d'engendrer la vie sont des crimes.

7° L'avortement provoqué est un meurtre d'innocent, même lorsqu'il est pratiqué par compassion envers une mère dont la vie est en grave danger.

8° La stérilisation d'un être humain est interdite, sauf comme punition grave infligée à un criminel sous le contrôle du gouvernement.

***

Ces textes ne sont nullement une œuvre d'imagination. Des textes similaires régissent l'Espagne du général Franco, dont la sanglante histoire n'est pas terminée. Le même esprit a présidé aux accords de Latran entre le Vatican et Mussolini. Le dictateur de l'Argentine, Péron, n'a pu accéder au pouvoir et s'y maintenir qu'en se pliant à leur règle de fer. Neuf républiques sud-américaines sur vingt subventionnent les écoles catholiques. La direction politique du Canada est tenue en mains par les prêtres catholiques, à peu près aussi solidement qu'en Espagne.

Quant aux États-Unis eux-mêmes, ils subventionnent indirectement l'Église catholique en tolérant à son profit, notamment à San Francisco, d'immenses opérations commerciales exemptes d'impôt. Les syndicats ouvriers jouissent d'ailleurs de la même tolérance, car les « frais professionnels » alloués à leurs dirigeants sont exemptés de l'impôt sur le revenu.

Pauvres États-Unis, qui vous glorifiez de votre immense pouvoir économique ! Vous vous trouvez dans la situation d'un insecte nommé Bupreste[140], qu'une guêpe appelée Cerceris paralyse en le piquant dans un ganglion spécial. Ensuite le Cerceris pond ses œufs sur le Bupreste, et les larves le dévorent vivant pendant qu'il agite encore faiblement ses pattes.
Vous avez oublié la foi de vos ancêtres, l'idéal qui a présidé à votre fondation, la femme de votre jeunesse, diraient les Écritures. Vous avez été piqués par le démon du suffrage universel *politique* au lieu de recourir au suffrage universel *professionnel*.

Dès lors, vous avez laissé pondre sur votre corps des propagandistes communistes ou catholiques. Maintenant, les larves se développent, et vous êtes dévorés par des énergumènes, chefs de syndicats du type John Lewis, par des représentants de puissances étrangères comme les dirigeants du groupe Catholic Action, et par des opportunistes de toutes catégories. Ces envahisseurs de l'État social dévorent en même temps ce qui reste sur terre de liberté humaine, et pendant ce temps, vous agitez faiblement votre bannière étoilée en proclamant avec impuissance la doctrine de Monroe, l'Amérique aux Américains. Pour l'instant les Russes et les Romains s'y conduisent comme s'ils étaient chez eux.

Vous n'avez plus de baromètre moral, et pour connaître les signes des temps, vous consultez les index économiques. Oui ou non votre pays a-t-il été fondé par des hommes fuyant les persécutions religieuses et arrivés sur vos rives avec une foi agissante, la Bible à la main ? Croyez-vous vous maintenir en tant que Nation en vous appuyant sur des compromis politico-financiers, soutenus par des juges élus qui restent à la merci de leurs électeurs ?

Supposez que votre Sénat et votre Chambre des Représentants comportent 48 % de démocrates et 46 % de républicains, avec 6 % de communistes ou de catholiques. Eh bien, avec votre système parlementaire — avec notre système devrais-je dire — ce sont les 6 % qui commandent, car ils se portent d'un côté ou de l'autre, selon leur intérêt du moment, pour faire basculer la majorité. Les minorités connaissent leur puissance de chantage avant même de pouvoir l'exercer. Mais quand elles l'exercent réellement, leur audace n'a plus d'autres bornes que la faiblesse de votre foi et votre ignorance de la loi synarchique que la Chrétienté tout entière aurait dû adopter depuis longtemps.

J'insiste longuement sur la situation politique aux États-Unis, parce que c'est là que l'Histoire du Monde se joue en 1949. L'avenir immédiat n'est pas difficile à prédire. Au point de vue doctrinal, le Vatican va s'ériger en champion de l'anticommunisme et gagner ainsi la faveur du peuple américain. Parallèlement, il s'incorporera de plus en plus solidement aux institutions américaines afin d'obtenir des subventions en faveur des écoles paroissiales et de soulager le lourd budget

[140] Tiré d'un dictionnaire : bupreste (nom masculin) Insecte coléoptère nuisible.

romain. Il va présenter l'alliance anticommuniste sous l'aspect d'une communauté d'idéal durable. Le thème est trop simple pour ne pas séduire les Américains, qui ont tendance à croire que l'Histoire du Monde n'a commencé que le jour de la Déclaration d'Indépendance et à considérer comme méprisables les petites querelles européennes. Il leur paraît superflu d'en approfondir les causes, et peu d'écrivains sont en mesure de les leur exposer clairement.

Au point de vue TACTIQUE, le groupe d'Action Catholique va recourir à tous les moyens. Je renvoie le lecteur au livre de Paul Blanshard, s'il veut faire un premier inventaire détaillé des armes employées ou tenues en réserve. Il y aurait dix volumes à écrire à ce sujet. Les principes d'après lesquels ces armes sont forgées restent ceux que j'ai exposés dans le présent chapitre en décrivant en six articles la Constitution occulte de l'Église catholique romaine. À l'aide de ces principes et moyennant quelques instants de méditation, il est possible de comprendre la totalité des actes publics de l'Église. On verra qu'ils ne sont nullement inspirés par des idées médiévales, mais par les nécessités vitales et quotidiennes d'un grand empire qui veut maintenir dressé au-dessus du monde l'étendard papal portant en langage bifide la fameuse devise : *Orbem regere memento*.

***

Cet exposé permet de comprendre certains mobiles spéciaux qui dictent la ligne de conduite, apparemment doctrinale, du mouvement catholique. Voici encore quelques exemples dont l'analyse paraît avoir échappé jusqu'ici au grand public.

Pourquoi l'Église catholique impose-t-elle le célibat à ses prêtres ? Il y a certainement à cela une raison d'économie. Il ne serait pas facile à des prêtres mariés de vivre en phalanstère[141] à peu de frais. Non seulement il y aurait deux fois plus de personnes à entretenir, mais les enfants, élevés ou non en phalanstère, seraient à la charge de l'Église. Toutefois c'est ailleurs qu'il faut chercher les vraies raisons du célibat.

L'article 2 de sa Constitution occulte stipule que les hommes chargés de conduire la politique romaine doivent être sélectionnés par des épreuves initiatiques. Le vœu du célibat en est une au premier chef. Il produit trois résultats essentiels :

1. Il attache le prêtre à l'Église en l'empêchant de devenir par la suite un transfuge. Un prêtre défroqué peut difficilement revenir à la vie civile.
2. Il façonne l'intelligence du prêtre d'une manière déterminée, en l'obligeant à centrer continuellement sa pensée sur une certaine nature de questions. Cet entraînement produit des cerveaux à tendance romaine formant une

[141] Tiré d'un dictionnaire : phalanstère (nom masculin) Dans le système de Fourier, association de travailleurs vivant en communauté.

vaste pépinière où l'Église peut sélectionner les hommes qui perpétueront sa tradition.

3. Il empêche le NÉPOTISME[142] de s'introduire dans l'Église. Si les princes de l'Église avaient des enfants légitimes, ils auraient toujours tendance à leur conférer des grades supérieurs à leurs capacités et à rendre leurs fonctions héréditaires. Or, la structure de l'Église n'y résisterait pas. Aucun favoritisme de famille ne doit présider au choix des cardinaux. Ils doivent être nommés exclusivement en fonction des services qu'ils peuvent rendre à l'Église par leur formation intellectuelle. Chaque fois qu'un ambassadeur auprès du Vatican recommande au pape la nomination d'un cardinal, le pape l'éconduit poliment, mais irrévocablement.

Pourquoi l'Église catholique impose-t-elle une politique de natalité excessive ? Elle prohibe tous les avortements, même pour sauver la vie des mères ; elle interdit les pratiques anticonceptionnelles, elle incite les familles à mettre au monde le maximum d'enfants. Elle s'oppose à l'espacement scientifique des naissances appelé aux États-Unis *Planned Parenthood*. Elle favorise les mariages de couples trop jeunes, etc.

L'explication se trouve dans l'article 6 de la Constitution occulte. L'Église doit maintenir le niveau de l'instruction générale assez bas pour empêcher les catholiques de faire systématiquement de hautes études prolongées, qui les conduiraient à PENSER, et notamment à pénétrer dans le domaine de l'Histoire de l'Antiquité reculée, de la Philosophie générale, et des Religions comparées. Or, les parents qui ont une nombreuse famille à élever sont absorbés par les soucis matériels. Ils n'ont guère le temps de philosopher, heureux s'ils trouvent le temps de se reposer à la fin d'une journée toujours trop chargée. De plus, les statistiques très poussées de tests intellectuels ont montré que les enfants de familles nombreuses à naissances rapprochées avaient une capacité intellectuelle inférieure de 5 à 10 % de celle des enfants de famille moins nombreuses et à naissances espacées. En outre, les faibles d'esprit ont tendance à proliférer plus que les intellectuels.

Le but fondamental de la politique de supernatalité est d'ABAISSER le niveau de l'intelligence humaine pour permettre à un groupe de cerveaux très intelligents de dominer les populations avec certitude. Ce n'est pas de gaîté de cœur que cette monstrueuse constatation est formulée ici. Les études historiques de Saint-Yves analysées à fond dans le présent livre conduisent à cette conclusion formelle, scientifiquement conforme à la ligne de conduite implacablement suivie par les Jésuites. Elle est si importante pour l'avenir de l'humanité qu'il est impossible de ne pas la mentionner dans un exposé général de l'Histoire du Monde.

[142] Tiré d'un dictionnaire : népotisme (nom masculin) Tendance d'un homme occupant une haute position à favoriser les membres de sa famille.

Accessoirement, la natalité excessive des Catholiques dans un pays non exclusivement catholique a pour résultat d'accroître la proportion d'électeurs catholiques et de procurer à l'Église une influence grandissante dans les élections où le suffrage universel politique joue un rôle important. En outre, la surpopulation favorise le déclenchement des guerres. Toutefois l'Église n'a pas besoin d'être majoritaire pour imposer ses points de vue. Le résultat électoral est peut-être important, mais l'empreinte définitive reçue par les intelligences ainsi éduquées reste le mobile majeur découlant de la Constitution occulte de l'Église.

Il suffit d'ouvrir les yeux et les oreilles pour se rendre à cette évidence. Dans la totalité du vaste monde catholique, le procédé est énergiquement mis en œuvre sous des formes variées.

Voici Québec, forteresse indiscutée du cléricalisme catholique au Canada. On n'y trouve aucune bibliothèque publique. Il n'y existe aucune école publique, elles sont toutes confessionnelles. Jusqu'en 1943, l'instruction des enfants n'était pas obligatoire. Maintenant la loi exige qu'ils aillent à l'école jusqu'à quatorze ans, mais cette loi n'est nullement observée, surtout dans les districts ruraux. Québec, avec son maximum d'illettrés, reste un désert culturel par rapport au reste du Canada. Dès la fondation de la colonie, les prêtres catholiques empêchèrent les Huguenots de s'y fixer. Ils firent arriver des bateaux pleins d'orphelines catholiques que l'on mariait à quatorze et quinze ans avec des jeunes gens de dix-huit ans, en leur disant de repeupler la terre avec de bons catholiques. L'esprit actuel est resté le même.

Voici le Mexique, pays des superstitions primitives où l'Église parvint à posséder la moitié des propriétés foncières au début du XIX^{e} siècle. Les excès d'un clergé ignorant et ambitieux, pratiquant même parfois la magie, y provoquèrent des réactions d'une violence incroyable. L'Église romaine parvint sous Napoléon III à entraîner la France dans une guerre contre ce pays pour y maintenir ses positions. Napoléon III devait sans doute quelque reconnaissance à Rome qui avait favorisé son accession au pouvoir.

Des révolutions successives contre l'Église catholique aboutirent à la Constitution de 1917 ordonnant la confiscation de ses biens. Quand le Président Calles voulut se conformer à cette constitution en 1926, le Vatican laissa tomber le masque. Pie XI ordonna une grève catholique de trois ans et essaya d'entraîner les États-Unis dans une intervention militaire. Depuis cette époque, la guerre froide n'a jamais cessé, mais les anticléricaux ont pu conserver le pouvoir politique.

A partir de 1937, le Vatican soutint un nouveau mouvement de rébellion contre le pouvoir civil mexicain, semblable au mouvement phalangiste espagnol. Le nom de ce mouvement stupéfiera sans doute le lecteur : El Movimiento Sinarquista, le Mouvement Synarchique ! Bien entendu, il ne s'agit pas de la vraie Synarchie, sans quoi il suffisait d'en exposer la doctrine et d'utiliser l'immense pouvoir de

diffusion de la presse catholique pour la faire admettre d'enthousiasme par le monde entier.

Il s'agit d'un faux nez, d'un titre usurpé, de la déformation tendancieuse d'une magnifique idée, d'une manœuvre déloyale destinée à discréditer d'avance la doctrine synarchique au moment où l'on recommencerait à en parler sans bien la connaître. L'emploi de ce mot en pareille circonstance fut une véritable trahison intellectuelle envers le monde civilisé, et cela d'autant plus que la même manœuvre préméditée fut reprise en France sous le gouvernement de Vichy et y causa de nombreux remous.

Selon la loi du karma, si vous nuisez à quelqu'un, il se trouvera quelqu'un d'autre pour vous nuire pareillement.

L'indignation dans le monde initié fut telle, qu'en l'occurrence la sanction suivit le crime à douze ans d'intervalle. Ce délai est extrêmement court en matière de karma collectif et mesure la gravité de l'offense. En 1949 les communistes s'emparaient de l'Église catholique tchécoslovaque, et créaient un organisme politique portant le même titre, usurpé, pour semer la confusion : Église catholique tchécoslovaque.

En général, le karma collectif met beaucoup plus longtemps à se manifester. Dieu, dit l'Écriture, est lent à la colère. Ainsi, l'on peut considérer le mouvement communiste comme un choc en retour, à 1.500 ans de distance, de l'Empire d'Orient contre l'Église d'Occident, laquelle s'était acharnée contre lui dès le début de la papauté. Cette lutte a été décrite dans *Mission des Souverains*. Mais les Américains peuvent-ils comprendre le rapport qui existe entre leurs difficultés actuelles et cette vieille histoire ? Peuvent-ils comprendre qu'en 1949, dans l'état de guerre virtuel du monde, ils jouent le rôle secondaire de support d'un empire étranger cherchant à défendre contre la loi du karma une position acquise de longue date mais désormais intenable ?

Pour établir le lien entre le V^{e} siècle et le XX^{e}, les Américains peuvent contempler l'Irlande. Pourquoi cette île est-elle politiquement coupée en deux, avec un acharnement séparatiste dont rien n'a pu venir à bout ? Parce que l'Église catholique, chassée d'Angleterre par la porte, veut absolument se garder la possibilité d'y rentrer par la fenêtre.

En attendant que le parti travailliste anglais, porté au pouvoir par la carence intellectuelle du parti conservateur, ait conduit le pays à une dictature sur laquelle le Vatican pourra s'appuyer, l'Église romaine utilise au maximum les possibilités de l'Irlande. Elle se sert des émigrés irlandais, fanatisés et hostiles au protestantisme, pour affermir sa politique aux États-Unis.

La race irlandaise se prête particulièrement bien à cette manœuvre. Le sol irlandais a été la patrie des Druidesses, dont les sanglantes superstitions ont forcé Ram, il y a neuf mille ans, à s'expatrier avec les meilleurs éléments de la race celtique. La tendance au culte féminin est restée latente dans cette île romantique pendant des millénaires, sans jamais s'éteindre. Elle cadre avec la tendance actuelle du Vatican à présenter Marie, Mère du Seigneur, comme la personnalité principale de l'Église, afin de reléguer au second plan Jésus, dont chaque parole condamne les pharisiens. Toutefois, Jésus ayant reçu sa mission de plus haut que le Saint-Siège, cette manœuvre est difficile à mener à bonne fin.

Revenons à la guerre mondiale de 1939. Qui donc peut en retracer les origines et la véritable histoire ? Nul écrivain s'appuyant sur des documents n'y parviendra, parce que les documents accessoires ne lui seront pas communiqués, et que les principaux n'existent pas. En effet, les grandes décisions ont été prises verbalement.

Mais l'esprit peut sonder toutes choses, et l'intelligence peut connaître les principes. L'un de ces principes contenant la clef de l'énigme est exprimé dans un adage du droit romain concernant la recherche des criminels : *Is fecit cui prodest*, c'est celui auquel le crime a profité qui l'a commis.

La guerre mondiale de 1939 a peut-être été une fatalité. Mais si elle a été un crime, à qui a-t-elle profité ? Essentiellement au Vatican, et accessoirement à Moscou. J'ai retourné la question pendant des mois et des années sans trouver d'autre réponse. Le cataclysme de 1939 prolonge de la façon la plus naturelle et la plus logique l'histoire des guerres provoquées par la papauté depuis quinze siècles. Si cette hypothèse est admise, tous les événements inexpliqués auxquels nous avons assisté depuis vingt ans deviennent clairs comme le jour.

Bien entendu, il n'y a pas lieu de s'attarder aux discours du pape en faveur de la paix, ni à l'expression de Sa douleur devant la guerre, pas plus qu'aux congrès pour la paix organisés à titre d'imitation simiesque par les Soviets. Le public commence à connaître assez le langage bifide pour ne pas s'y laisser prendre.

Encore une fois, ne critiquons pas la personnalité des papes. Leur douleur personnelle devant les souffrances humaines est indéniable, mais la douleur de la Fonction papale en exercice est un simple non-sens, une parole bifide, une *combinazione*, diraient les Italiens. Il faut nettement faire la discrimination entre les deux.

Un autre point qu'il paraît opportun de souligner est celui de la conception humaine du TEMPS, dont Einstein a si bien montré la relativité dans ses théories de physique mathématique. Les trois groupes économique, juridico-politique, et éducatif conçoivent eux aussi le temps d'une manière RELATIVE à leurs intérêts.

Dans le monde économique, les ouvriers ne voient pas beaucoup plus loin que la prochaine paye ou les prochains congés payés. Les hommes d'affaires et les ingénieurs voient jusqu'à leurs deux ou trois prochains bilans. Même quand ils exploitent une mine, ils n'ont pas présente à l'esprit la durée de cette mine, à moins que son épuisement ne soit très proche.

Dans le monde politique, l'horizon s'étend jusqu'au prochain ministère, ou jusqu'aux prochaines élections. Rares sont les ministres qui pensent à la mission historique de leur pays. Les rois voyaient un peu plus loin.

L'Église romaine, elle, se glorifie de son ancienneté et de sa pérennité, et pourtant, elle ne compte même pas deux millénaires. C'est peu par rapport à la période de 55.000 ans dont l'histoire est résumée dans ce livre, c'est encore moins par rapport aux 200.000 ans auxquels remonte l'empire Uigour dont on retrouve encore aujourd'hui des traces en Asie. Bien entendu, ce n'est rien par rapport aux périodes géologiques, et encore moins par rapport au temps nécessaire pour former une âme par des incarnations successives.

Mais quinze cents ans, c'est beaucoup par rapport à la prochaine fin de semaine. L'Église catholique exploite savamment le fait que les hommes se font du temps une conception très étroite. Les prêtres ont abdiqué leur liberté d'avoir des ambitions personnelles hors de l'Église, et l'Église poursuit des fins lointaines.

Elle a donc le temps d'attendre, en face d'un monde économique et politique impatient de résultats immédiats» Elle connaît la loi de la Synarchie. Elle sait qu'en la maintenant ignorée du monde (article 6 de sa Constitution occulte) les Nations se battront, ce qui sert la politique de l'Église, à condition que les guerres soient déclenchées à l'heure et de la manière convenables. Depuis Saint-Yves, la certitude des guerres est devenue si évidente en l'absence de Synarchie, que le Vatican n'a plus besoin d'inciter les autocrates à les faire. Il lui suffit d'ATTENDRE, et de s'abstenir de prononcer les paroles qui empêcheraient la guerre, tout en continuant à proclamer son désir de paix et sa douleur devant les maux de l'humanité. Phénomène capital de l'Histoire contemporaine, le Vatican se trouve en mesure de provoquer des guerres PAR ABSTENTION, de sorte que le public ne peut même plus lui en imputer la responsabilité !

La race blanche actuelle ne connaît ni la loi du karma ni le processus des réincarnations. Le public croit que tout finit avec la mort, et que celle-ci libère les hommes des responsabilités qu'ils ont assumées pendant leur vie. Pourtant un poète comme Victor Hugo a compris lorsqu'il a terminé son poème bien connu par le vers *L'œil était dans la tombe et regardait Caïn*. L'Église catholique se contente donc souvent de résultats partiels apparemment négligeables pour la contre-partie qui les consent, mais dont le total accumulé pendant des siècles forme un monument imposant. Tel fut, dans le domaine architectural, l'esprit des bâtisseurs de cathédrales.

Les grands Initiés ont une conception entièrement différente du temps. Ils voient le but de la création comme une haute montagne entourée de nuages. Ils savent que les nuages se dissiperont, mais ne connaissent ni le jour ni l'heure. Peu leur importe, puisque le temps n'est qu'une conception de l'entendement périssable et que la montagne de l'Esprit sera finalement seule à subsister.

Vus sous cet angle les quatre points de vue peuvent se résumer brièvement comme suit :

1. New-York dira : le temps, c'est de l'argent.
2. Moscou dira : le temps est une occasion.
3. Le Vatican dira : le temps est une arme.
4. L'Agartha enseignera : le temps n'existe pas[143].

***

L'ensemble des études et des considérations qui précèdent permet de clarifier le difficile problème des origines de la seconde guerre mondiale.

On sait déjà qu'il sera impossible d'écrire l'histoire de cette guerre d'après les documents, parce que ceux-ci seront volontairement dissimulés ou faussés, et surtout parce que les grandes décisions ont été prises verbalement. D'ailleurs, elles ont souvent consisté en une ABSTENTION. Dès lors, l'historien de l'avenir sera forcé de procéder par INFÉRENCE, comme le grand naturaliste Cuvier. Celui-ci connaissait si bien les principes de la science paléontologique, qu'à la simple vue d'un ossement il pouvait reconstituer le squelette de l'animal tout entier.

La science historique, Saint-Yves d'Alveydre nous l'a enseignée. L'ossement principal du squelette, c'est Nemrod, la volonté césarienne de domination, le thème du soi pour soi opposé au thème du sacrifice au service des frères. Il s'est bien conservé dans la glace de l'égoïsme à travers les cinquante-cinq mille ans d'histoire que nous avons passés en revue. À lui seul, il est suffisant pour permettre de s'élancer dans l'arène.

***

[143] Les formules anglaises sont les suivantes : Time is money, Time is an opportunity, Time is a weapon, Time is not.

Les origines de la guerre mondiale de 1939 doivent être recherchées dans les années qui ont suivi le traité de Versailles mettant « fin » à la guerre mondiale de 1914.

A cette époque, le Saint-Siège constate que le bolchevisme[144] commence à se répandre dans le monde en utilisant les procédés éprouvés de l'Église catholique. L'imitation va jusqu'à la tiare. Lénine et ses successeurs se font appeler « Pères du Peuple ». Pie XI sent immédiatement que le monopole séculaire de la papauté est en danger. Il va falloir lutter.

La partie sera grosse, mais l'enjeu en vaut la peine. Du point de vue purement intellectuel, les grands ingénieurs d'âmes de la curie romaine éprouvent une certaine satisfaction orgueilleuse à se trouver confrontés avec un tel problème en se disant qu'ils sont seuls capables de le résoudre. Conformément à la vraie Tradition romaine, historiquement incontestable maintenant, ils décident comme toujours de recourir à la guerre, à une guerre gigantesque en vue de laquelle il faut s'assurer rapidement le plus possible d'alliés.

A cet effet une diplomatie impeccable est nécessaire. On choisira donc avec un soin particulier le ministre des Affaires étrangères, alias le cardinal secrétaire d'État de l'empire temporel du Vatican. Un nom s'impose bientôt, c'est celui du cardinal Pacelli. Il connaît admirablement l'Allemagne et l'Europe Centrale. Pour lui assurer une maîtrise complète dans le maniement de deux autres pièces maîtresses de l'échiquier, la France et les États-Unis, des missions spéciales dans ces pays lui seront confiées. Il les accomplira avec un tact et une habileté consommés.

La trame générale s'ourdit. En Italie, les accords de Latran avec Mussolini sont signés après deux ans de négociations menées dans le plus grand secret par le propre frère du cardinal. Non seulement ils assurent au Saint-Siège le territoire inviolable du Vatican avec la mainmise sur l'instruction et le culte dans toute l'Italie, mais ils alimentent sa trésorerie d'une somme considérable.

Dans le reste du monde occidental, le Vatican poursuit une politique similaire. Il utilise la masse électorale des voix catholiques pour faire accéder au pouvoir des personnalités dictatoriales disposées à traiter avec le Saint-Siège. Les dictateurs seront ensuite prisonniers de cet appui s'ils veulent se maintenir en place. C'est ainsi que dans les pays à suffrage universel politique soi-disant majoritaire, une minorité parvient facilement à commander quand elle est dirigée par des ingénieurs d'âmes expérimentés.

La stratégie étant réglée une fois pour toutes, la tactique variera avec les divers pays. D'abord l'Allemagne. Il faut absolument s'assurer son concours. Elle est

[144] Tiré d'un dictionnaire : bolchevisme (nom masculin) Mouvement politique marxiste dont Lénine fut le principal dirigeant.

seule à disposer d'un potentiel militaire immédiatement opposable à la Russie, et seule capable d'envahir ce pays pour détrôner l'antipape de Moscou. Pour obtenir ce résultât, le Vatican fera jouer la peur, innée en Allemagne, du désordre anarchique, la tendance grégaire du peuple, et le goût de l'esprit prussien pour le commandement par la force.

Les industriels allemands, catholiques ou non, cherchent un Fûhrer et le trouvent en Hitler. Ils le commanditent, croyant qu'ils pourront ensuite s'en débarrasser à volonté en arrêtant les subsides. Hitler accepte tout. Son parti grandit. Il n'hésite pas à recourir aux assassinats, mais il ne peut devenir maître de l'Allemagne sans l'appui électoral des votes catholiques. Il les ACHÈTE en 1933 en offrant un pont d'or au Vatican. Von Papen conduit les négociations. Le Vatican accepte immédiatement (article 4 de la Constitution occulte), mais à condition que Hitler signe un protocole secret tendant à reconstituer sous une forme moderne le Saint-Empire romain germanique de jadis et à en diriger à nouveau la puissance contre l'Empire d'Orient dont la menace hante la papauté depuis quinze siècles.

Bien entendu, Hitler signa tout ce qu'on voulut. Il n'en était plus à un traité près dans sa course au pouvoir. Moins de six mois après, il viola celui-là comme les autres. Mais le cardinal Pacelli, connaissant Hitler, avait gardé en réserve une arme punitive efficace qu'il utilisa de main de maître en temps voulu.

Que contenait le protocole secret ? La papauté ne l'ayant pas publié, il faut le reconstituer à la lumière du passé et des événements ultérieurs. On aboutit inéluctablement aux conclusions suivantes :

1° Hitler était autorisé à refaire de l'Allemagne une grande puissance militaire susceptible d'envahir la Russie. Pour assurer à ses armées des bases de départ appropriées, on lui permettait d'envahir la Pologne et la Tchécoslovaquie, étant entendu que le catholicisme devait y être la religion d'État ;

2° Étant donné que l'Angleterre ne supporterait pas de voir l'Allemagne grandir au point de rompre l'équilibre européen, il s'ensuivrait une guerre à l'Ouest, ou la France s'allierait nécessairement avec l'Angleterre. Hitler était donc autorisé à envahir également la France, à condition d'y établir un régime dictatorial catholique permettant éventuellement au Vatican de revenir sur la séparation entre l'Église et l'État français, et d'obtenir à nouveau des subventions gouvernementales pour les écoles catholiques françaises.

3° La presqu'île ibérique était aussi une pièce maîtresse de l'échiquier européen. Par elle, on pouvait bloquer militairement le détroit de Gibraltar, couper la route des Indes passant par la Méditerranée, et établir un passage permettant d'envahir l'Afrique. Moscou l'avait bien compris et avait entrepris de faire de l’Espagne une république soviétique. Il fallait l'en empêcher à tout prix, au besoin par une

intervention armée immédiate. Hitler s'engageait à envoyer en Espagne les troupes nécessaires au rétablissement de l'influence totalitaire du Vatican.

4° L'Allemagne est autorisée à envahir les pays Scandinaves pour couper les communications russes vers l'Atlantique.

5° L'Allemagne respectera l'indépendance de l'Autriche.

6° Un concordat assure aux prêtres de l'Église romaine une position privilégiée dans le culte et l'enseignement allemands.

7° Les Juifs sont chargés par un extraordinaire processus ethnique de transmettre au monde le message synarchique qu'ils ne connaissent même pas, mais qui condamne à la fois le nazisme et la papauté. Ils ne sont perméables ni à la propagande catholique ni à la propagande nazie.

On les prendra donc pour boucs émissaires, et on les exterminera[145].

Ces sept points étant acceptés de part et d'autre, l'exécution suit. Dès 1933, grâce à l'appui des voix catholiques, Hitler devient maître du Reich et commence immédiatement à le transformer en un immense arsenal sous prétexte de résorber le chômage.

Six mois à peine après avoir signé le concordat allemand, Hitler est déjà grisé par la conviction qu'il peut cumuler l'Autorité et le Pouvoir et devenir maître du monde par la violence militaire et la fourberie. Investi d'une toute-puissance qui durera à peine onze ans, il s'imagine pouvoir subjuguer Rome et Moscou par la force armée, et viole le concordat six mois après l'avoir signé.

Pie XI et le cardinal Pacelli n'étaient pas hommes à se laisser faire. Ils mettent six autres mois à rédiger en grand secret l'encyclique *Mit brennender Sorge* (avec un ardent souci). Ils la font imprimer à des milliers d'exemplaires, envoient les paquets à Berlin par leur valise diplomatique, les font distribuer aux évêques sous le nez de la police allemande qui ne pressentait rien, et un beau dimanche la font lire en chaire et distribuer sans préavis. Elle condamne le racisme, la déification de l'État, la mécanisation des hommes, l'accaparement de la jeunesse par la propagande hitlérienne. Par ailleurs, recevant des pèlerins allemands, Pie XI leur dit officiellement que la fidélité à la religion catholique passe avant la fidélité à leur patrie.

---

[145] La Providence, dont les voies sont insondables, utilisera la pitié éprouvée par le monde occidental pour les Juifs déportés. Grâce à ce sentiment, elle accélérera la formation du nouvel État d'Israël en suggérant à l'opinion publique la nécessité d'offrir un refuge aux persécutés.

Le coup est extrêmement dur à l'amour-propre et au prestige de Hitler. Mais la grande vision d'un nouveau Saint-Empire romain germanique écrasant l'empire russe d'Orient oblige à passer l'éponge. L'exécution du protocole secret se poursuit.

En 1935, c'est le plébiscite de la Sarre. Le Vatican tient ses engagements. Dans toute l'Allemagne, tous les évêques sans exception ordonnent des prières pour le rattachement de la Sarre au Reich, avec commentaires politiques à l'appui. Pierre Laval se trouvait à Rome. Il proteste. L'*Osservatore Romano* publie une note affirmant la neutralité du Vatican et son simple désir de voir les Sarrois voter « d'après les préceptes d'une droite conscience catholique ».

En 1936, Hitler remilitarise la Rhénanie. Le cardinal Schulte, archevêque de Cologne, télégraphie ses félicitations au ministre de la guerre allemand qui venait de violer le traité de Versailles et de déchirer le traité de Locarno. Le gouvernement français proteste par la voie diplomatique. Le Vatican lui oppose la mollesse de la France à défendre sa propre cause, et les persécutions qu'une protestation officielle pourrait attirer sur les catholiques rhénans. Il publie néanmoins une note affirmant que l'observation des traités est la seule base des relations internationales.

A la fin de 1937, les Nazis s'agitent en Autriche, en violation du protocole secret de 1933. L'*Osservatore Romano* les traite d'hypocrites du patriotisme, de bandits hors la loi, et emploie d'autres termes d'une exceptionnelle violence tels que « Dis-moi ce que tu fais, je te dirai qui tu es ».

Le 17 février 1938, un collaborateur du cardinal Pacelli avoue : « Je me demande si l'Italie ne regrettera pas un jour d'avoir permis l'arrivée des Allemands sur le Brenner. » II parlait d'avance de cette arrivée, qui n'était nullement accomplie à cette date. Trois jours plus tard, le 20 février 1938, Hitler promettait au Vatican, en termes vagues, de respecter l'indépendance de l'Autriche. Le cardinal Pacelli ne prit même pas la peine de répondre. Il avait compris depuis longtemps la valeur des promesses de Hitler.

Malgré tout, l'exécution du grand plan stratégique pontifical se poursuivit dans le monde entier, et la guerre civile espagnole, prévue au protocole, eut lieu. On choisit le premier général ambitieux qui se présenta, eu l'espèce Franco, et l'on en fit le Caudillo, obéissant au doigt et à l'oeil aux ordres du Vatican. Les troupes espagnoles, italiennes et allemandes viennent à bout des communistes espagnols après des luttes affreuses sur lesquelles il n'y a pas lieu de s'étendre. La France, Léon Blum *regnante*, refuse de participer à l'aventure.

Peu importe, elle se termine avec le résultat désiré, et le bloc espagnol est prêt à s'intégrer dans le mur de l'Atlantique... si le cardinal Pacelli en donne l'ordre. Mais

cet ordre ne fut jamais donné. Horripilé par la jactance[146] et la fourberie de Hitler, qui violait sans cesse les clauses du concordat allemand, se conduisait en maître en Italie, et faisait marcher ses troupes au pas de l'oie aux portes mêmes de Rome, le cardinal prit sa revanche en 1940 en maintenant l'Espagne dans la neutralité. Dès lors, le mur de l'Atlantique ne pouvait plus protéger l'Ouest africain en direction du Cap, et le débarquement américain devenait possible au Maroc, en Sicile, en Algérie, et en France. La guerre était perdue pour Hitler, et il savait pourquoi. L'Église catholique, solidement établie sur son sol ethnique romain, allait devenir une puissance capable de régenter l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud.

Pour l'Italie, le plan militaire établi dès 1933 fixait son rôle dans la lutte titanesque en perspective. Ce rôle consistait d'une part à prendre pied dans les Balkans par l'Albanie, et d'autre part à enserrer l'Égypte entre deux colonies italiennes, la Tripolitaine et l'Abyssinie. L'Italie attaqua donc l'Abyssinie de sang-froid, bien que ce pays fût membre reconnu de la Société des Nations. L'Angleterre sentit immédiatement le danger et fit voter des sanctions économiques contre l'Italie. Mais on ne vota jamais l'unique sanction économique efficace, qui consistait à priver immédiatement l'Italie de pétrole. Laval soutint l'Italie. Il était inféodé à la papauté par suite d'un procédé favori de l'Église catholique en France et qui consiste à s'attacher des enfants ou des jeunes gens par le sentiment de la reconnaissance.

Il est de bon ton dans d'innombrables familles françaises de faire éduquer les enfants par des prêtres catholiques, qui suivent à travers la vie ceux qu'ils ont décidé de s'annexer. Dès leur passage par les universités et les grandes écoles, ils les épaulent dans leur carrière, leur apportant jusque dans leurs projets de mariage l'aide précieuse de leur expérience et de leurs relations. Bien des Français doivent leur haute situation à des appuis de cet ordre, et un plus grand nombre encore n'ont pu progresser par suite d'une opposition provenant de la même source. Il est bien naturel que les favorisés manifestent un attachement d'autant plus solide pour leur Église que celle-ci peut les faire retomber dans le néant politique. Pierre Laval se trouvait dans ce cas. Il était fils d'un modeste Auvergnat, et le curé de son village avait discerné sa vive intelligence dès l'âge de six ans. Les ingénieurs d'âmes sont experts à exploiter les sentiments de reconnaissance qu'ils ont cultivés chez leurs jeunes élèves. Le même procédé se révèle tout aussi efficace à l'âge mûr, témoin Aristide Briand, qui fut tant de fois premier ministre en France. 11 devait toute sa carrière au socialisme, mais l'abandonna pour les partis de droite par reconnaissance envers l'Église catholique et sut lui rendre d'inestimables services.

Quoi qu'il en soit, à partir de quarante ans, le développement spirituel de l'homme est déjà assez avancé pour lui permettre de discerner entre la reconnaissance et l'intérêt. Toutefois bien rares sont ceux qui poussent l'examen de conscience

[146] Tiré d'un dictionnaire : jactance (nom féminin) Bavardage arrogant.

jusqu'au point de rechercher s'ils n'ont pas vendu leur âme au diable (et de s'en inquiéter). De l'autre côté, nombre de prêtres ne discernent pas toujours si l'aide qu'ils apportent à des jeunes gens méritants est purement spirituelle ou se rattache au contraire à « la doctrine de Balaam, lequel enseignait à Balak à mettre une pierre d'achoppement devant les fils de lumière ». L'habitude du compromis de conscience est si invétérée dans le monde que chacun devient indulgent pour le prochain, parce qu'il se sent coupable lui-même. Les grands Initiés se gardent de ces compromis, et c'est pourquoi ils sont seuls qualifiés pour juger les hommes en les leur opposant, comme Jésus aux accusateurs de la femme adultère.

Les considérations précédentes sont essentielles pour comprendre les origines de la guerre de 1939, car elles EXPLIQUENT PÉTAIN.

Dans le grand plan de guerre pontifical, la France tenait une place importante. On sait que l'influence impériale du Vatican s'exerce bien plus facilement sur une nation dirigée par un autocrate que sur une république parlementaire. Comment imposer un Führer à la France ? Tel était le problème posé aux ingénieurs d'âmes que le lecteur connaît.

La solution fut vite trouvée : il suffisait de savoir combien l'anarchie répugne aux Français et de choisir parmi eux un catholique profondément et sincèrement convaincu de la nécessité du redressement spirituel de la France, et persuadé que ce redressement ne pouvait s'effectuer que par l'autorité du pape, représentant exclusif de Dieu sur la Terre. Il fallait en outre que ce bon fils de l'Église eût déjà du prestige en France, et que sa formation intellectuelle, par exemple militaire, eût développé son sentiment de la discipline au détriment de son sens critique. Il serait alors aisé de lui démontrer qu'il était l'envoyé de la Providence pour cette mission spirituelle, puis de l'attacher définitivement à la politique pontificale par le jeu de l'élévation au pouvoir entraînant le sentiment de reconnaissance.

Dès 1934, les phares intellectuels du Vatican fouillèrent de leurs pinceaux lumineux les profondeurs de l'âme française, toujours idéaliste malgré l'anéantissement de son rôle social du fait de la suppression des États Généraux, et soudain leur lumière éclaira Pétain. D'accord avec Hitler, grand amateur d'uniformes, et à qui cette revanche sur le vainqueur de Verdun était politiquement utile, Pétain fut choisi pour devenir le chef de l'État Français lorsque l'Allemagne envahirait la France.

Il restait quelques années pour préparer Pétain à ce rôle. Il fut nommé ambassadeur en Espagne, où le clergé put l'étudier à loisir et confirmer ensuite au cardinal Pacelli qu'il était bien l'homme de la situation. En même temps, le clergé régulier français sélectionnait le futur état-major de Pétain. À cet effet, il poussait aux plus hautes situations des hommes encore jeunes, convaincus de la mission spirituelle du Vatican, attachés à lui par le procédé de la reconnaissance, et pleins de brillantes qualités. Le mot de Synarchie fut vaguement lancé. Des journalistes

en profitèrent aussitôt pour attaquer les Synarques. En réalité, personne ne savait de quoi il s'agissait. Les intéressés français eux-mêmes ne connaissaient pas la vraie doctrine de la Synarchie, et pas davantage la malédiction attachée à la doctrine des Nicolaïtes.

Autre problème : comment le Vatican pouvait-il exercer son influence en Angleterre ? La Grande-Bretagne est un bastion de résistance contre le catholicisme romain, parce qu'elle aussi est un empire visant, ou plutôt ayant visé à la domination universelle. Le ministère de Pitt, l'époque victorienne, le règne de la livre sterling, tout cela s'estompe déjà dans 1'oubli historique où le dollar tombera à son tour, parce que l'Angleterre a voulu mettre en pratique la devise *Orbem regere memento* par des procédés financiers. Or ceux-ci relèvent du Troisième Pouvoir Social, celui de l'Économie, qui n'est pas qualifié pour exercer l'autorité.

Cela n'empêchait pas l'état-major civil anglais de bien connaître les questions impériales et de posséder une expérience politique traditionnelle, qui lui permit pendant des siècles de faire baigner dans le sang les nations européennes.

En 1933, il était impossible pour le Vatican de conquérir l'Angleterre de front, en plein jour. D'obscures tractations eurent lieu par l'intermédiaire d'influences allemandes. Elles rappellent le temps où, de 1914 à 1918, la marine britannique organisait le blocus de la Mer du Nord tout en cédant à l'ordre de laisser passer certains bateaux en provenance ou à destination de l'Allemagne.

Juste avant la guerre de 1939, une tentative fut faite pour acquérir de l'influence sur le futur roi d'Angleterre, qui n'avait pas une très haute idée de sa mission royale. Une aventurière lui fut présentée, et il l'épousa. Le premier ministre Baldwin était un bon ingénieur d'âmes. Il se procura d'abord la preuve que la dame n'hésitait pas à révéler des secrets militaires anglais à une puissance étrangère. Ensuite, avec un tact et un doigté dignes de ses émules impériaux romains, il élimina d'Angleterre ce couple encombrant. Pour Baldwin, la personnalité du roi ne comptait pas, dès l'instant que la FONCTION royale était menacée. Il avait raison. Les fêtes du couronnement préparées pour Édouard VIII eurent simplement lieu en l'honneur de son frère George VI.

Pour le camp allemand, c'était un échec qui aurait dû servir d'avertissement. Mais l'avalanche de la guerre générale dévalait déjà, et il était trop tard pour l'arrêter.

En ce qui concerne l'espoir pour le Vatican d'obtenir en Angleterre des subventions pour l'enseignement catholique, les chances restaient nulles, tandis que du point de vue guerre, Rome pouvait compter sur l'Angleterre pour entrer en lutte et entraîner l'Amérique. Dès lors, la victoire militaire allemande n'était plus certaine, et une conclusion logique s'imposait à nos grands ingénieurs d'âmes : il fallait jouer sur les deux tableaux, de manière à se réserver la possibilité de déclencher

ultérieurement une guerre de l'Amérique contre la Russie, dans le cas où le nouvel empire romain germanique ne viendrait pas rapidement à bout de Staline.

Pour achever le tour d'horizon concernant les événements d'Europe entre 1933 et 1939, rappelons l'assassinat du roi des Belges et du roi de Serbie, tous deux opposés à la politique allemande et renseignés sur ce qui se tramait. Il faut également remarquer la miraculeuse zone de paix que constituait la Suisse. On peut la comparer au calme qui règne au centre d'un cyclone pendant que l'ouragan fait rage à la périphérie. Pourquoi cette zone de calme ? Les uns estimeront que les nations d'Europe occidentale ressentaient la nécessité d'un point de contact neutre, les autres que certaines personnes ou certaines sociétés avaient besoin d'un refuge pour leurs capitaux. Personnellement, j'incline à penser que la Suisse bénéficie d'une protection occulte d'ordre initiatique. Les trois thèses ne sont nullement contradictoires, mais leur examen sortirait du cadre de ce livre. Continuons donc la revue du dispositif de guerre mis en place entre 1929 et 1939. C'est au tour de l'Amérique de passer au confessionnal.

Sous le pontificat de Pie XI, les États-Unis furent présidés par Franklin D. Roosevelt, *the besl political showman*, le meilleur acteur politique qu'on ait jamais vu en Amérique. Succédant au président républicain Hoover qui préconisait une politique financière d'austérité, Roosevelt passa ouvertement au gaspillage et à la facilité. C'est lui qui, le premier, érigea en dogme les bienfaits d'un budget fédéral en déficit. D'après lui, il fallait « amorcer la pompe » d'alimentation du circuit économique. Certains comprirent instantanément que cet amorçage de pompe était une parole bifide, permettant à Roosevelt d'effectuer arbitrairement des dépenses considérables, autant que possible en faveur du parti démocrate qui l'avait porté au pouvoir.

Quand « l'amorçage de la pompe » se reproduisit dans chaque budget pendant dix ans, un public plus nombreux commença à comprendre de quoi il retournait. Mais la guerre, avec ses dépenses astronomiques, fit bientôt oublier les budgets de paix déficitaires et permit au Président de donner libre cours à ses tendances inflationnistes.

Roosevelt fut un produit typique du suffrage universel politique. Il n'avait qu'une préoccupation centrale : obtenir les votes qui lui permettraient d'être porté au pouvoir et de s'y maintenir. À cet effet, il employa quatre moyens principaux.

Le premier (moyen) consistait à se faire des amis. Il avait étudié tous les procédés décrits par Dale Carnegie, dans son livre Comment se faire des amis, qui se vendit à plus d'un million d'exemplaires aux États-Unis. L'étonnante faculté de mimétisme de Roosevelt lui permettait d'inventer d'autres procédés selon les besoins, et de les adapter à n'importe quel interlocuteur. André Siegfried, qu'il avait reçu plusieurs fois, me dit

un jour avec sa rectitude de jugement et son humour habituels : « II m'a dit qu'il était mon ami... et je l'ai cru. »

Pourquoi Roosevelt attachait-il une importance majeure à ce premier moyen ? Parce qu'il connaissait le caractère essentiellement NÉGATIF du suffrage universel politique. Il est le mode d'expression des républiques pures, dont la nature est de se diviser continuellement contre elles-mêmes. La grande majorité des électeurs voudrait voter politiquement CONTRE quelqu'un, disons avec des bulletins bleus. Mais on leur donne des bulletins blancs, qui les obligent à voter POUR quelqu'un. Dès lors, il est essentiel pour celui qui brigue leurs suffrages d'avoir un minimum d'ennemis.

La volonté politique populaire serait beaucoup plus exactement exprimée si l'on donnait aux électeurs des bulletins bleus et des bulletins blancs, en leur laissant le choix de voter avec le bleu ou le blanc, chaque bulletin bleu annulant un bulletin blanc. La plupart se serviraient du bulletin bleu, et certains partis politiques verraient alors leur position se chiffrer par un nombre de voix négatif ! On saisit ici la différence entre le suffrage politique et le suffrage professionnel. Dans le suffrage professionnel, la majorité des électeurs se serviraient du bulletin blanc, en faveur d'un nom estimé et respecté dans la profession.

Le second moyen employé par Roosevelt était la publicité. Ses conférences de presse étaient remarquablement organisées, mais sa préférence allait à la radiophonie, parce qu'il avait une voix d'or qui séduisait les femmes. Il leur parlait en comédien consommé, tantôt persuasif, tantôt, bonhomme, tantôt paternel, et parvenait à leur faire prendre les plus invraisemblables affirmations d'apprenti-sorcier pour l'expression d'un génie. Je l'ai entendu parler comme suit des difficultés économiques : « Cherchons notre chemin ensemble. Si nous nous sommes trompés, l'expérience nous le montrera, et vous m'aiderez à redresser la situation, etc... »

Roosevelt parvint ainsi à faire voter un nombre considérable d'électrices, et aussi d'électeurs qui avaient précédemment pour habitude de s'abstenir. Cela contribua puissamment à accroître sa majorité.

Le troisième moyen fut la dilapidation des deniers publics sur une échelle jusque-là inconnue.

Enfin le quatrième (moyen) consistait à s'assurer les votes catholiques. Là, notre comédien se trouvait en face de plus forts que lui. Ingénieur d'âmes ayant gagné son diplôme à l'école primaire de la candeur américaine, il allait avoir affaire aux maîtres de la profession.

La prospérité des États-Unis leur fait oublier avec une rapidité inquiétante les bases morales sur lesquelles ils ont été fondés. Chaque fois que j'y suis allé, j'ai

constaté le fait. Toutefois, le processus n'est pas assez avancé pour que le Vatican puisse y imposer *ex cathedra* les normes de sa pensée latine. De violents chocs en retour restent possibles.

Par contre, l'Église romaine tire des États-Unis la moitié de ses immenses revenus. Elle pourrait en tirer davantage si sa position y devenait officielle. Forcée pour l'instant de se contenter de résultats partiels, elle pousse ses avantages au maximum en nommant un primat américain du type lutteur.

Le cardinal Spellman, archevêque de New-York, a formé une équipe de jeunes abbés de six pieds de haut, à carrure massive, doués d'une robuste santé et d'un solide appétit, capables de soutenir un match de boxe ou d'envoyer une balle de golf à deux cent cinquante mètres. Il s'élance avec eux à l'assaut, les sachant également capables de convertir au catholicisme un gibier de choix, par exemple Henri Ford, dont le grand-père n'avait lu aucun autre livre que la Bible et des traités de mécanique, mais avait fondé les usines d'automobiles où le travail à la chaîne fut mis en pratique pour la première fois.

Pour guider son primat et tout le groupe américain d'Action Catholique, Pie XI emploie les grands moyens. En 1935, il charge le cardinal Pacelli en personne de se rendre en Amérique du Nord. L'éminent secrétaire d'État d'une puissance soi-disant médiévale fait son tour d'horizon aussi rapidement qu'un industriel moderne. Après avoir visité en avion les principaux diocèses et poussé une pointe jusqu'à Québec, il conclut qu'il faut absolument s'assurer le concours personnel de Roosevelt. Il accepte donc le déjeuner intime qui lui est offert à la résidence de Hyde Park.

Bien entendu, il connaît d'avance la psychologie de son interlocuteur. Le thème général de l'entretien se résumera dans la formule « Soyons amis ». Roosevelt se rengorge. L'adversaire se risque sur son terrain de manœuvre préféré. Moyennant quelques petites concessions de principe que le public ne connaîtra jamais, il va gagner à son parti les voix catholiques par l'une de ses manœuvres familières. Ivre de satisfaction, il ne comprend pas que c'est au contraire son interlocuteur qui le manoeuvre. Il confond les personnes et les fonctions, et se croit désormais en mesure d'obtenir quelque chose du Vatican par amitié.

L'un des buts visés par le cardinal Pacelli était d'obtenir des États-Unis l'installation d'un ambassadeur au Vatican. Le fin prélat n'en souffle mot, mais dès son retour à Rome, le bruit se répand que l'établissement des relations diplomatiques régulières entre Washington et le Saint-Siège ne serait pas impossible. L'ambassadeur de France interroge le cardinal Pacelli en personne. Celui-ci répond que l'éventualité comblerait les vœux du pape, mais que le peuple et le Gouvernement américains ne sont pas mûrs.

En effet, le premier amendement (actuel) à la Constitution américaine ordonne la séparation politique entre l'Église et l'État. C'est un obstacle, mais la doctrine de Balaam doit permettre de le surmonter. Le cardinal Pacelli a jugé Roosevelt. Il sait que le grand président qui se fait champion de la démocratie, de la légalité, et de la morale, professe en réalité un souverain mépris pour la Constitution américaine lorsqu'elle gêne ses combinaisons politiques.

Roosevelt en méprise l'esprit, puisqu'il en viole la tradition en se faisant réélire quatre fois et en prenant des allures de dictateur.

Il en méprise la lettre, puisqu'il recherchera un moyen de violer le premier amendement en nommant un ambassadeur au Vatican. Il en méprise tout autant l'application, puisqu'il se permettra d'employer des fonds publics à des fins anticonstitutionnelles. L'affaire du cardinal O'Connell, archevêque de Boston, suffit pour entraîner la conviction. En 1939, au moment de la mort de Pie XI, tous les cardinaux du monde se précipitèrent à Rome afin de participer au conclave qui devait élire son successeur. Seul l'archevêque de Boston se trouvait à Honolulu, dans l'impossibilité d'arriver à temps. L'aviation transocéanique n'existait pas encore. Roosevelt mit UN CROISEUR à la disposition de l'archevêque pour le ramener à toute vitesse à New-York et lui permettre de prendre au dernier moment un paquebot rapide pour Naples, où l'attendait une automobile de l'ambassade. Violer une Constitution et faire une telle dépense illégale pour mettre dans l'urne un soixante-troisième bulletin qui ne pouvait rien changer à l'élection, cela constitue pour l'Histoire une preuve suffisante que la mission du cardinal Pacelli avait réussi au-delà de toute espérance, et que Roosevelt s'était inféodé au Saint-Siège pour obtenir l'appui électoral des catholiques. C'est ainsi que des minorités parviennent à gouverner des pays démocratiques.

Comme toujours, ce n'est pas à l'homme qu'il faut s'en prendre, mais au système dont il dépend. Tous les politiciens du monde agissent de même. Tous les premiers ministres cèdent quelques lambeaux de leur pays afin de rester trois mois ou trois ans de plus au pouvoir.

Le suffrage universel en a fait des robots, des machines à pointer les votes. Alors ils pointent les votes, et cela durera tant que le système fondamental ne sera pas changé.
La combinaison par laquelle Roosevelt ouvrit les relations diplomatiques avec le Saint-Siège est un admirable exemple d'application de la doctrine des Nicolaïtes. La Constitution américaine le lui interdisait, et il lui avait juré fidélité. Alors il nomma Myron C. Taylor comme son représentant personnel auprès du Vatican, avec rang d'ambassadeur extraordinaire, mais sans titre officiel.

Or, il est évident que les personnalités n'étaient pas en cause. L'esprit de la *combinazione* est clair : violant la Constitution, la Fonction président des États-

Unis décidait de créer la Fonction ambassadeur auprès de la Fonction papale. La Fonction secrétaire d'État du Saint-Siège avait gagné fa partie.

Roosevelt annonça officiellement la nomination de son ambassadeur le 24 décembre 1939 au cardinal Pacelli, devenu pape sous le nom de Pie XII. Pour accréditer Myron Taylor, une lettre suivit. Elle présente un intérêt exceptionnel, car elle permet de préciser dès maintenant le rôle historique de Roosevelt au sein de la Chrétienté.

Le préambule de cette lettre consiste en un fatras de considérations religieuses à résonances bibliques, entremêlé de slogans à résonances électorales. Le Président y déplore la crise douloureuse qui empêche le genre humain de jouir d'une paix « fondée sur la religion comme sur une base solide... Les hommes se refuseront à accepter longtemps la loi de destruction imposée par ceux qui emploient la force brutale... Aussi longtemps qu'il n'y a pas une croyance commune à certains principes directeurs et une commune confiance dans la divine Providence, les nations sont sans lumière et les peuples périssent... », etc., etc.

La conclusion est un aveu complet d'ignorance : « À actuelle, aucun chef spirituel, aucun chef civil ne peut présenter un plan concret capable de mettre fin à la destruction et de préluder à la reconstruction du monde. C'est pourquoi ma pensée est... que des idéaux communs réclament une action parallèle...[147] »

La signature était précédée de la phrase suivante décelant une candeur vraiment désarmante : « À vous que j'ai le privilège d'appeler mon bon, mon vieil ami, j'envoie mes respectueux compliments de Noël. Bien cordialement vôtre. »

Le texte complet de la lettre traduite en italien a paru dans l'*Osservatore Romano* du 26 décembre 1939. Elle méritait un accusé de réception, une réponse, et une suite.

L'accusé de réception fut immédiatement donné par l'allocution du pape à ses cardinaux : « Aucune nouvelle ne pouvait Nous être plus agréable pour Noël. Elle... encourage Nos efforts pour une paix juste et honorable..., etc. »

La réponse pourrait être la lettre suivante :

---

[147] Donc, une ACTION SANS PLAN, c'est-à-dire l'anarchie politique d'en haut. Cette anarchie était d'ailleurs multiforme, car Roosevelt jouait également double jeu avec les communistes pour s'assurer certains votes des milieux de gauche. C'est ainsi qu'un des principaux représentants du Gouvernement russe se présenta un jour aux usines ultra-secrètes du New-Mexico où les États-Unis fabriquent leurs bombes atomiques. Ce personnage était muni d'une lettre de recommandation de Madame Roosevelt priant le directeur de tout lui faire visiter. Je tiens le fait d'un témoin oculaire indigné qui assista, impuissant, à la visite.

Académie Théâtrale de l'Agartha
24 août 1949
(Anniversaire de la Saint-Barihélemy)

Le Secrétaire général, feu Alexandre Saint-Yves,
Marquis d'Alveydre,
à feu Franklin D. Roosevelt.

« Mon cher Franklin,

« Vous êtes mort, mais cela n'a aucune importance. Moi aussi. Vous vous êtes présenté en 1939, la veille de Noël, au concours de Comédie de notre Académie. J'ai le plaisir de vous informer à titre personnel que notre jury vous a accordé une mention honorable. J'ai plaidé pour un second prix en soulignant la sincérité de votre aveu d'ignorance. Malheureusement, le vice-président a fait ressortir votre manque de modestie dans le passage où vous présumez une ignorance semblable chez votre correspondant.

« Permettez à votre cher vieil ami de vous dire que le jury tout entier s'est senti légèrement visé et aurait pu en être froissé s'il eût été susceptible. Heureusement, ce n'était pas le cas. À l'unanimité, il vous conseille de vous représenter au concours lors de votre prochaine incarnation. En attendant, vous pourriez utilement méditer sur le jeu des candidats qui ont obtenu les premiers prix. Voici, *inter alla*, quatre scènes pouvant servir de modèle.

« 1° La scène des journalistes. — Elle se passe en 1935 et comporte une allocution de Pie XI aux représentants de la presse en visite au Vatican : « Mes fils, vous êtes les représentants du quatrième pouvoir, les grands seigneurs de la parole et de la pensée, les haut-parleurs de l'opinion publique. »

« 2° Les scènes préliminaires de l'élection de Pie XII en 1939. — Aussitôt arrivés à Rome, les cardinaux se rendent au Sacré Collège qui tient des réunions plénières chaque matin. Nul ne parle de l'élection à faire, même pas à l'entrée ou à la sortie. Interrogés sur leur emploi du temps, les cardinaux répondent qu'ils se mettent au courant du règlement.
« Ils font connaissance, s'observent, se rendent compte des affinités de personnes ou de groupes. Le vote doit être acquis à la majorité des deux tiers. Le cardinal Pacelli sait qu'il peut déjà compter sur la moitié des voix. Il se tient sur une scrupuleuse réserve. Toutefois, il montre au cardinal Verdier un beau passeport diplomatique tout récent en lui disant : « Dès la fin du conclave, j'irai me reposer en Suisse. » L'archevêque de Paris joue la règle du jeu et répond : « Vous irez vous reposer si nous vous en laissons le loisir. »

« Quelques jours plus tard, le cardinal Maglione paraît avoir quelques chances. Dès le lendemain, le bruit se répand que si le cardinal Pacelli est élu, il nommera le cardinal Maglione au secrétariat d'État. Les autres cardinaux comprennent que cette combinaison s'imposera. Toutefois, ils font durer le plaisir, et l'élection n'a lieu qu'après un certain nombre de tours de scrutin.

« 3° La scène du couronnement. — Le doyen demande en latin au cardinal Pacelli s'il accepte son élection. Le cardinal répond qu'il l'accepte puisque c'est la volonté de Dieu. Il prend le nom de Pie XII.

« 4° La scène diplomatique. — En 1939, l'Allemagne envahit la Pologne. L'ambassadeur de France demande au Saint-Siège de mettre le fait en évidence et de protester publiquement contre cette violation flagrante du droit des gens.

« Le cardinal Maglione lui répond : « Les faits parlent d'eux-mêmes. « Laissons-les parler »[148]

« Pour terminer, mon cher Président, je vais commettre un péché d'indiscrétion en vous communiquant d'avance une question théorique que le jury a l'intention de vous poser à propos de la scène n° 3. Comment se fait-il que le dépouillement de soixante-trois bulletins de vote puisse aboutir à révéler la volonté de Dieu ?

« Notre vieille amitié m'est garante de votre discrétion. Il importe que les résultats du concours ne soient altérés par aucune influence extérieure.

« En attendant votre réussite certaine, je vous serre bien cordialement la main. »

Votre dévoué,

Alexandre.

Pour ne pas allonger à l'excès ce chapitre, je termine ici l'exposé des origines de la seconde guerre mondiale. En 1939, le dispositif est en place. L'incendie a déjà éclairé l'Espagne d'une lueur sinistre. Le feu brûle en Europe Centrale et se propage partout. Nos ingénieurs d'âmes savent qu'il ne tardera pas à atteindre la poudrière, et que l'explosion générale suivra.

Leur rôle dans le drame est achevé. Ils ne s'intéressent déjà plus qu'à l'après-guerre. Fourbir les armes, construire en série des porte-avions et des forteresses volantes, c'est l'affaire des ingénieurs ordinaires. Les contribuables ? Ils crient,

[148] Ces scènes sont tirées textuellement du livre Huit ans au Vatican, par l'Ambassadeur de France, François Charles-Roux où j'ai puisé divers autres renseignements cités. Bien entendu, elles ne sont pas présentées par lui dans le même esprit. Je les décris « vues d'avion ». Lui les décrit « vues par la fenêtre du wagon ».

donc ils payeront. Les millions de morts ? On les enterrera religieusement et l'on dira des messes anniversaires sur leurs tombes. Pourquoi ennuyer les grands capitaines avec ces détails? L'état-major a besoin de calme pour préparer en paix la guerre suivante. Comme les précédentes depuis l'époque des Druidesses et depuis bien plus longtemps encore, elle décimera les élites, les courageux qui écoutent leur conscience, donc les seuls capables de créer une opposition. Dans l'Empire d'Orient, la police politique des Soviets, plus sélective et plus efficace encore, se chargera de la même boucherie.

***

La guerre suivante découle de l'entente du Président Roosevelt avec Pie XII. Son but : *Orbem regere*. Sa stratégie : opposer l'Amérique à la Russie. Son objectif immédiat : transformer les États-Unis en une dictature d'obédience romaine. Sa propagande : soyons amis, unissons-nous contre les athées. Son terrain : l'enseignement dans les écoles paroissiales.

Dès lors, la violente controverse de juillet-août 1949 entre la veuve du Président Roosevelt et le cardinal Spellman prend un relief extraordinaire et devient un événement d'importance mondiale.

Eleanor Roosevelt appartient à une classe qui dispose d'une influence considérable aux États-Unis, celle des JEUNES GRAND'MÈRES. Contrairement à ce que l'on croit en Europe, les jeunes ménages américains, même aisés, débutent par une vie très dure parce qu'ils n'ont pas de serviteurs. Entre vingt et quarante-cinq ans, les mères sacrifient tout à l'éducation des enfants et font preuve des plus grandes vertus familiales. En même temps, le mari travaille de son mieux, assure sa situation, paye des primes d'assurance sur la vie très élevées, et arrive entre quarante et soixante ans au faîte de sa carrière. C'est l'époque où ses enfants entrent dans la vie professionnelle, se marient, et cessent d'être à sa charge. Elle coïncide avec l'époque où le ménage dispose de son maximum d'aisance. Dès lors, la vie de Madame change du tout au tout. Elle n'a plus grand'chose à faire, et beaucoup d'argent à dépenser. Elle entre dans la classe des jeunes grand'mères.

Ces dames utilisent leur argent de façons très diverses. Les unes le consacrent surtout à leurs petits-enfants, d'autres au bridge, à la vie mondaine, à la toilette, à des voyages, à leur vie de club, à des œuvres de bienfaisance, etc... Beaucoup sont fort généreuses et manifestent un grand intérêt pour les questions sociales ou religieuses. D'autres, parmi les plus dynamiques, se lancent dans la politique, ce qui fait parler d'elles et peut devenir fort utile à la carrière de leur mari. Toutefois, leur vie trop occupée ne leur a pas permis d'acquérir une culture générale suffisante pour posséder une autorité doctrinale.

Le terrain sur lequel Eleanor Roosevelt se heurta au cardinal Spellman avait déjà été le théâtre de sérieux combats. D'une part, le premier amendement (actuel) à la Constitution américaine interdit les subventions d'État aux écoles confessionnelles. D'autre part, l'Église catholique ne peut pas renoncer à marquer les enfants de son empreinte. Mais l'éducation coûte cher aux États-Unis, et nombre de parents catholiques sont fort gênés, sinon vexés, de payer les lourds impôts destinés à entretenir les Public Schools (écoles du gouvernement) où leurs enfants ne vont pas, en plus de la contribution volontaire indispensable à l'entretien des écoles paroissiales, exigées par leurs prêtres.

Pour ceux-ci, le recrutement des institutrices religieuses (nuns) est de plus en plus difficile. Les jeunes filles veulent bien se dévouer, mais aussi se marier et vivre comme leurs sœurs américaines qui reçoivent un salaire normal.

D'autre part, et l'on sait pourquoi, les élèves des écoles catholiques sont moins bien instruits que leurs camarades laïques. En vain, les directeurs éliminent les moins bons pour les refouler sur les écoles gouvernementales qui sont obligées de les accepter. La moyenne confessionnelle reste inférieure à la moyenne laïque, et les candidats élevés dans les écoles catholiques se voient distancés dans les examens d'où dépendent les grandes carrières. En vain, les militants d'Action Catholique essayent de bloquer le vote des programmes gouvernementaux d'instruction supérieure. Ils y parviennent parfois, mais cette tendance est mal vue par l'opinion publique américaine.

Angoissé par cette situation, certain que Rome ne lui enverra pas d'argent, le clergé américain cherche par tous les moyens à bénéficier de la manne gouvernementale. À cet effet, il mène une campagne acharnée et inlassable pour obtenir des subsides en faveur de ses écoles. Le mur constitutionnel qui sépare l'Église de l'État ne permet pas de les recevoir directement. Le clergé opérera donc indirectement pas à pas et se contentera chaque fois de résultats partiels. Par exemple, il demandera des subventions pour les déjeuners de midi, pour les livres de classe, et surtout pour les cars transportant les élèves jusqu'aux écoles. Vers 1945, dix-neuf États de l'U. S. A. sur quarante-huit accordaient de telles subventions.
Un contribuable de l'État de New-Jersey s'avisa de soutenir que l'État n'avait pas le droit de disposer ainsi des fonds publics. Le cas fut porté devant les neuf juges de la Cour Suprême, qui décidèrent en 1947, par cinq voix contre quatre, que la dépense n'était pas illégale, mais qu'elle marquait l'extrême limite des concessions possibles. Le rapport de la majorité et le rapport de la minorité se rencontraient sur un point, à savoir que le mur de séparation entre l'Église et l'État devait être maintenu.

Les catholiques ne pouvaient renoncer à la lutte. Ils entreprirent donc une guerre d'usure, en mettant en avant le bien-être des enfants, et en soutenant les candidatures politiques de leurs affiliés dans les divers États. Un siège se trouvait

à pourvoir à New-York. Eleanor Roosevelt soutenait la candidature Lehmann, tandis que le cardinal Spellman militait en faveur d'un catholique. Ce fut l'occasion d'une longue et âpre dispute où Madame Roosevelt mit en avant les grands principes de la liberté et de la démocratie américaines, sans toutefois convaincre le public qu'elle agissait uniquement par esprit doctrinal. Si elle ou son mari avaient été les champions d'une doctrine positive, il y a longtemps que le public l'aurait compris.

La controverse prit fin de la manière suivante. Le cardinal rédigea en langue bifide[149], avec un soin extrême, une assez longue déclaration comportant des phrases telles que celle-ci : « Nous croyons à l'utilité de l'aide fédérale en faveur des États dans le besoin et des enfants dans le besoin. Nous estimons que le Congrès doit garantir, comme il le fit par la *Loi des Déjeuners d'École*, que tous les enfants doivent bénéficier des subsides fédéraux en faveur des services auxiliaires reconnus légalement subventionnables, et cela, quelle que soit la race, la couleur, ou la croyance de ces enfants, et quelle que soit l'école qu'ils fréquentent... Nous demandons la liberté pour les parents d'envoyer leurs enfants aux écoles religieuses, etc... »

La déclaration était rédigée en termes tels, que la présidente ne pouvait la combattre sans renier en même temps les principes démagogiques qui avaient porté son mari au pouvoir et sur lesquels elle s'appuyait elle-même pour exercer son influence politique. Le cardinal la lui lut au téléphone, et elle répondit que la déclaration était loyale (fair), c'est-à-dire acceptable et de bon aloi. Le cardinal mit fin à la conversation en lui disant : « God bless you » (Que Dieu vous bénisse).

L'incident fut ainsi clos, mais tout lecteur attentif de ce livre sait quelle portée il faut lui accorder. En d'autres termes, le chat avait croqué la souris, ce qui est conforme à la nature et à l'ordre de choses établi par la volonté de Dieu.

Magny-les-Hameaux (Seine-et-Oise),
le 24 août 1949.

[149] Cette déclaration fut publiée le 8 août 1949 dans le *New York Herald Tribune*, édition de Paris.

CHAPITRE III - **S. O. S.**

Puisque la religion catholique romaine ne paraît pas actuellement en mesure de dégager le monde de son état anarchique, on peut se demander si la religion protestante en serait capable. Quelques moments de réflexion suffiront à faire comprendre que la réponse est négative.

Saint-Yves a enseigné la manière scientifique de discerner la véritable nature d'une institution en analysant ses origines, en saisissant sur le vif la manière dont elle a pris naissance. Son analyse des États Généraux et de la Papauté a confirmé la justesse et la fécondité de cette méthode. Suivons-le dans cette voie.

Comme son nom l'indique, le Protestantisme est né d'une protestation. Toute une branche de la famille catholique se rebellait contre la doctrine et le comportement du clergé romain, sans renier ses attaches initiales avec le Principe du Souverain Pontificat RÉEL. Les Protestants sont donc des révoltés contre un enseignement en langue bifide résumé dans la formule : Faites ce que je dis, mais ne faites pas ce que je fais. Ils voulaient que leurs actes et leurs paroles fussent en harmonie avec leur conscience. De ce point de vue, les Jansénistes peuvent se ranger parmi les Protestants, malgré leur indéfectible attachement au Saint-Siège. En un mot, les Protestants sont des RÉSISTANTS. Or, la nature de la résistance est essentiellement négative ; elle ne peut rien construire de durable, mais peut venir puissamment à l'aide des forces constructives en contribuant à préparer les fondements d'un nouvel édifice.

Lorsque les Protestants se séparèrent de l'Église romaine, ils emportèrent la flamme, la foi dans les Écritures et dans l'Esprit qui les a dictées, mais ils ne purent emporter l'AUTEL sur lequel brûlait la flamme, c'est-à-dire le Souverain Pontificat RÉEL. D'où leur impuissance, car le Souverain Pontificat est la tête de la Société. Ils ont agi comme des abeilles quittant une ruche sans leur reine pour former un nouvel essaim. En pareil cas, les abeilles se dispersent et meurent, car elles ne peuvent vivre qu'en colonies, tout comme nous ne pouvons vivre qu'en Société.

Quand Ram s'était séparé du culte des Druidesses, exactement pour les mêmes motifs que les Protestants se séparèrent de Rome, il avait emporté en sa personne le Souverain Pontificat réel. C'est pourquoi il put fonder son prodigieux empire universel.
Faute de Souverain Pontificat, les Protestants se sont divisés en sectes, et l'on a pu assister au phénomène des CHAPELLES. Ce phénomène curieux et caractéristique mérite une analyse. C'est aux États-Unis qu'il est le plus facilement observable, en raison de leur libéralisme, de leur idéalisme, et de leur ignorance de l'Histoire générale du Monde.

Un homme, ou une femme, non initié, mais intelligent, dynamique, et sincère, aperçoit tout à coup une fraction de vérité, une facette du diamant de la Vérité

totale. Ébloui par cet éclat très réel, il prend la fraction pour le tout, et fonde une secte. Selon la nature du thème de base, un plus ou moins grand nombre d'adeptes se rallient au fondateur. Ce nombre peut varier entre une vingtaine et une vingtaine de millions.

En dehors des Églises protestantes classiques qui se divisent sur des interprétations de la Bible, telles que Presbytériens, Unitariens, Méthodistes, Baptistes, Adventistes, etc. il existe des sectes basées sur un thème fondamental qui n'est pas tiré directement des Écritures Saintes. Toutefois, il s'inspire de leur Esprit et se rattache donc aux Églises Protestantes.

Voici quelques thèmes. Les trois premiers ont suffi à fonder des groupements ayant plus de cinquante ans d'existence. Le quatrième en est à son quart de siècle seulement.

1. *Nous ne disons rien. Nous donnons l'exemple en agissant selon les principes de la charité chrétienne*. C'est le thème des Quakers, une de mes sectes préférées. Elle comporte 300.000 adhérents.

2. *La maladie n'existe pas*. C'est le thème des Christian Scientists. Plusieurs millions de membres.

3. — *On peut tout obtenir par la prière*. C'est le thème de Unity. Plusieurs millions de correspondants — 600 secrétaires pour répondre au courrier — 4 millions de brochures imprimées chaque mois.

4. *Il faut passer tous ses actes au crible de quatre critères : honnêteté absolue, désintéressement absolu, pureté absolue, et amour absolu*. C'est le thème du Réarmement Moral, dont le centre européen est en Suisse, et qui possède aussi des centres en Angleterre et aux États-Unis. Il a donné quelques beaux résultats dans le domaine des relations de famille, des contacts entre patrons et ouvriers, et en général dans l'amélioration des relations personnelles entre les hommes. 250.000 adhérents enthousiastes et sincères. Ils sont peut-être en voie de comprendre que la bonne volonté et l'intuition ne suffisent pas pour obtenir des résultats efficaces en politique, mais qu'il faut y ajouter l'étude, la méditation, et la science initiatique. Le jour où ce groupe comprendra les lois de la ruche et non plus seulement les lois de l'abeille, il pourra utilement contribuer à diffuser les idées synarchiques par lesquelles la fraternité des Nations peut cesser de devenir une utopie.

Les Initiés peuvent fonder une école, une nation, ou un empire. Ils ne fondent jamais une secte. Même s'ils relèvent nominalement d'une Église sectaire, ils appartiennent en réalité à l'Église Universelle Invisible appelée parfois Grande Fraternité Blanche. Une secte est toujours fondée par un intuitif à DEMI SAVANT,

un propagandiste à tendances autoritaires relié à l'Esprit par ses bonnes intentions, mais dépourvu de science initiatique réelle. 11 est étroitement convaincu qu'il est seul à avoir raison, et qu'en dehors de son groupe il n'y a pas de salut. Dès lors, il en exclut tous ceux qui ne partagent pas strictement son point de vue, et la Chapelle se forme.

Elle ne tarde pas à s'organiser, forcément autour d'une trésorerie centrale, puisqu'une église matérielle ne peut faire de prosélytisme sans argent. Il lui faut aussi des membres permanents pour son état-major. Ceux-ci abandonnent leur profession, qui faisait leur force sociale, et plusieurs tendent à considérer leur fonction dans la chapelle comme une nouvelle situation professionnelle. Dès lors, ils cherchent à la défendre contre les intrus, et la chapelle devient de plus en plus étroite.

Sa dimension finale est déterminée par l'intelligence de ses chefs. Ceux-ci ne peuvent admettre dans leur chapelle quelqu'un de plus avancé qu'eux dans la voie de l'initiation, car ils seraient obligés de s'incliner devant lui. Or, ils veulent rester les chefs, puisqu'ils sont convaincus qu'en dehors de leur secte il n'y a pas de salut.

De ce point de vue, l'Église catholique avec ses 350 millions de membres, est une chapelle de dimensions exceptionnelles. La nature des chapelles les contraint donc à se séparer les unes des autres, au lieu de se hiérarchiser et de se fondre. À l'intérieur de la chapelle, et hors de ses dirigeants, les fidèles sont juxtaposés, et non unis organiquement, car les chefs leur donnent un enseignement à sens unique, sans admettre un instant que certains membres de la chapelle, tel Saint-Yves d'Alveydre, soient plus désignés pour enseigner que pour apprendre. Dès lors, le courant de sève vivante ne remonte plus de bas en haut, et les jours de la chapelle sont comptés. La Croix-Rouge, l'Armée du Salut, et de nombreuses œuvres du même ordre sont devenues des chapelles pour des raisons semblables. Toutes ces chapelles forment un ensemble du type républicain, auquel l'Église catholique oppose son type de gouvernement monarchique impérial.

Le principe monarchique étant plus fort que le principe républicain, l'Église catholique domine peu à peu le protestantisme américain. Elle peut raisonnablement espérer qu'elle parviendra à transformer les États-Unis en une république d'obédience romaine, comme Napoléon avait ressaisi centralement la domination sur la république des cités. Dans une pareille lutte, la démocratie anarchique est vaincue d'avance, soit par le Vatican, soit par Moscou, à moins qu'elle n'ait recours au principe Théocratique, c'est-à-dire à la Synarchie.

Les sectes ont oublié que l'Église est essentiellement l'Assemblée des Fidèles et des Prêtres réunis, avec échange d'enseignements DANS LES DEUX SENS, et non une oligarchie de prêtres déversant des sermons du dimanche dans des

oreilles de fidèles qui ne sont jamais invités à les critiquer publiquement, même quand ces sermons sont entachés d'erreur.
La méthode suivie par les Universités scientifiques est entièrement différente et devrait servir de modèle aux Églises. Le professeur collabore avec ses élèves, accepte leurs critiques, reconnaît ses erreurs, réforme son enseignement en conséquence, et se trouve finalement jugé par l'ensemble du corps scientifique selon la valeur réelle de sa doctrine. L'Esprit de l'Université laïque recherche la Vérité, quelles que soient les conséquences théoriques ou pratiques de ses découvertes. C'est ainsi que le Professeur Rhine a collaboré avec des milliers de professeurs ou d'étudiants à esprit critique, pour établir sa théorie scientifique démontrant l'action directe de la pensée sur la matière. Il a écarté de son chemin tout amour-propre, tout dogme, toute ambition, et tout préjugé.

C'est ainsi également que les savants du monde entier ont vérifié les théories d'Einstein avec leurs horloges, leurs microscopes, leurs télescopes, leurs photographies, et leurs calculs. C'est ainsi encore que les maîtres de la profession médicale enseignent leurs futurs confrères dans les laboratoires et les hôpitaux.

Le salut ne nous ayant été apporté ni par le Catholicisme, ni par le Protestantisme, pouvons-nous espérer le trouver dans le Judaïsme ? Pas davantage, du moins pour l'instant. Aujourd'hui, le Judaïsme n'est plus une religion. C'est une tradition accompagnée de rites.

Étrange histoire que celle du peuple juif, qui accomplit sa mission en transmettant de génération en génération un message qu'il ne comprend pas lui-même, comme une estafette allant porter des ordres secrets dans un pli scellé qu'elle n'a pas le droit d'ouvrir. Les Juifs ont demandé à Pilate de relâcher Barrabas et de crucifier Jésus, croyant que ce dernier leur servirait de bouc émissaire pour les absoudre de leurs péchés. Ils sont devenus eux-mêmes les boucs émissaires des Nations, pour quelque temps encore, sans rien comprendre à la loi du karma.

Même la renaissance d'Israël en tant que nation ne leur a pas dessillé les yeux. Elle était pourtant annoncée avec précision dans le trente-septième chapitre de leur prophète Ezéchiel. Il est vrai qu'Israël doit commencer par une reconstruction matérielle avant de jouer un rôle spirituel.

Dès le début de l'autonomie d'Israël, les forces de la Fatalité se sont opposées aux forces de la Providence qui inspiraient son renouveau. La première Constitution d'Israël ne révèle pas la moindre connaissance de la Synarchie. Elle est calquée sur le modèle parlementaire exclusivement politique, répandu dans le monde depuis quelques siècles par l'Angleterre comme une épidémie. La France avait indiqué la bonne voie en s'organisant sur la base des États Généraux, annihilés ultérieurement par le césarisme.

La Palestine n'en reste pas moins, de toute évidence, un centre d'intervention initiatique. C'est pourquoi elle est si étroitement surveillée par toutes les puissances césariennes qui gardent pour devise *Orbem regere memento*. Elles y guettent un réveil possible de l'Esprit, avec l'intention bien arrêtée de l'étouffer. Pour l'instant, il n'y a encore ni Esprit ni souffle en Israël.

Un jour viendra (Ezéchiel XXXV1I-9) où l'Éternel dira au prophète : « Fils d'homme, prophétise, et dis au Souffle : Esprit, viens des quatre vents et souffle sur ces tués afin qu'ils revivent... Et le Souffle entra en eux, et ils vécurent, et ils se tinrent sur leurs pieds, formant une immense armée. »

Le caractère historique du présent livre ne permet pas de s'étendre davantage sur les prophéties. En redescendant sur terre, et quel que soit notre point d'atterrissage, nous constaterons que l'on s'inquiète du communisme russe. Un phénomène aussi universel que le communisme comporte-t-il pour notre pauvre humanité une chance de salut ? Pas plus que les trois autres pseudo-religions de la race blanche sous leur forme actuelle.

L'Histoire permet de comprendre la vraie signification du communisme. Il est le karma de l'Église catholique romaine, le choc en retour de sa conduite passée, le diabolique visage de sa Constitution occulte mise à nu, la Fatalité qui s'avance contre les mauvais bergers, l'image politique de la race blanche divisée contre elle-même faute de Souverain Pontificat réel.

Le communisme a également pris pour devise *Orbem regere memento* (Souviens-toi que tu dois régenter le monde). Il a étudié tous les procédés de la doctrine des Nicolaïtes si soigneusement expérimentés au préalable par l'Église, et il les lui oppose. Il s'intitule religion, il qualifie son chef de Père[150], il formule des dogmes, il exige l'obéissance servile, il paralyse l'enseignement, il écrase les individus sous son césarisme, il broie les consciences et les fouille, il pratique l'inquisition, il possède des écoles pour les ingénieurs d'âmes, il confère des diplômes sataniques, il censure, il donne ses ordres par voie de recommandations dans une presse à sa solde, etc...

Le parallélisme est total, sauf sur un point. Le procédé fondamental de Moscou consiste à exploiter techniquement la jalousie, tandis que celui de Rome consiste à exploiter techniquement l'ignorance. La jalousie étant un mobile plus actif que l'ignorance, c'est elle qui aura le dessus, sauf réforme synarchique de l'Église ou intervention de la Providence pour abréger la lutte.

---

[150] Ce qui est contraire à l'enseignement formel de Jésus : « N'appelez personne sur la terre votre Père, car un seul est votre Père, celui qui est dans les cieux. Ne soyez pas non plus appelés conducteurs, car un seul est votre conducteur, le Christ (c'est-à-dire le pouvoir intérieur de connaître l'Esprit). . Voyez Matthieu XXHI-9, etc...

L'humanité ne doit donc attendre du communisme que la satisfaction de ses jalousies dans une misère générale et la destruction de l'impérialisme catholique basé sur l'intelligence égoïste, suivi de son remplacement immédiat par l'impérialisme moscoutaire de la brute. Le règne de l'enquête policière sera substitué au règne du confessionnal.

Nulle combinaison politique, nul gouvernement parlementaire ne peuvent éviter cet aboutissement. Seule une organisation synarchique serait susceptible de rétablir l'ordre, parce qu'elle mettrait en place, en les limitant strictement à leurs tâches respectives, les trois Pouvoirs sociaux de l'Enseignement, de la Justice, et de l'Économie. Étant dépourvue de passion, elle pourrait utiliser TOUS les systèmes politiques, en les appliquant chacun scientifiquement au domaine qui leur convient. Elle adopterait le principe républicain pour administrer les communes, le principe monarchique pour centraliser nationalement la justice, le principe impérial pour l'arbitrage politique international, et le principe théocratique pour établir un Souverain Pontificat réel et respecté, ayant autorité pour mettre chacun à sa place. Le salut que nous pouvons encore espérer comporte la formation, dans chaque Nation, d'un Conseil supérieur de l'Enseignement où siégeraient ensemble les représentants qualifiés des Universités et des Églises. Ces conseils délégueraient leurs membres les plus qualifiés auprès du Conseil international de l'Enseignement dont le Président prendrait le titre de Grand Éducateur, exerçant en fait la fonction de Souverain Pontife de la race blanche. Les grands Initiés asiatiques se mettraient immédiatement en rapports avec lui, et le monde pourrait enfin entrevoir des perspectives de paix.

Chaque Conseil national de l'Enseignement rechercherait la Vérité en abordant les problèmes de la science religieuse avec les méthodes rigoureuses des sciences naturelles. La science de l'organisation des Sociétés s'en dégagerait aussitôt.

Cette coopération entre religieux et laïques est-elle possible ? Avant Saint-Yves d'Alveydre, les savants français du XIX^{e} siècle ne le croyaient pas. L'un des plus réputés, Claude Bernard, n'a-t-il pas dit : « Quand j'ouvre mon laboratoire, je ferme mon oratoire, et quand j'ouvre mon oratoire, je ferme mon laboratoire »? Il était victime de la confusion sciemment créée entre la religion et le cléricalisme, et n'avait pas cherché à s'en dégager.
Saint-Yves estime que la fusion des deux enseignements est non seulement possible, mais indispensable. Il l'avait réalisée en lui, et m'a enseigné à la réaliser en moi. Il n'y a plus de séparation entre mon oratoire et mon laboratoire. J'emporte toujours mon oratoire avec moi, et il me sert à mesurer la valeur de mes travaux de laboratoire. Si j'oubliais de le consulter un jour, je ne ferais pas de bon travail le lendemain. La manière dont j'ai redécouvert en 1943 les rudiments de la science qualitative des Nombres en est un exemple.

Un travail très intéressant qui pourrait être effectué par coopération entre l'Université et le Clergé consisterait à rédiger un dictionnaire donnant pour chaque

mot la définition qui émane de la Bible. Cette définition serait établie en partant de n'importe quelle Table de Concordance[151]. Dès lors, le monde entier serait d'accord pour donner le même sens aux vocables, et ce dictionnaire pourrait servir pour enseigner la morale et la philosophie dans les écoles les plus laïques de la Chrétienté. Quelques exemples illustreront utilement ce projet. Ouvrons la Table de Concordance à la lettre A.

ACCUSATEUR. — C'est l'ultime épithète dont Jésus accable Satan, accusateur de ses frères. L'accusateur d'une personne encourt donc des reproches extrêmement graves. Il faut éviter cet écueil dans toute la mesure du possible. Par contre, il est loisible d'accuser une doctrine, une tendance, une institution. Il faut pardonner aux personnes, et non les accuser. C'est la seule manière d'être pardonné soi-même.

ADORER. — L'adoration doit s'effectuer en esprit et être réservée à Dieu ou à ses aspects immatériels. Par exemple on peut adorer l'esprit de justice, de vérité, ou de sagesse. L'adoration des objets matériels est condamnée à chaque instant, comme entachée de superstition. Tel est notamment le cas pour l'adoration des idoles, des reliques, du veau d'or, ou même d'une personne. Les Mages sont venus rendre hommage à l'enfant Jésus et non l'adorer. Ils adorèrent l'esprit qui était en lui.

ADULTÈRE. — L'adultère consiste à convoiter un objet ou une personne qui ne vous sont pas destinés. C'est donc un péché mental. Le sens attribué à ce mot dans le langage courant est restreint à l'acte matériel qui suit la convoitise. Au sens biblique, le fait de convoiter le pouvoir politique, ou de prier une idole pour en obtenir une faveur, constituent des adultères. *A contrario*, le bon ouvrier qui demande son salaire ne commet pas adultère. mais celui qui demande un salaire pour se croiser les bras commet adultère. Le sens attribué à ce mot par la Bible conduit à des appréciations plus strictes que celles des Églises sur la nature et la qualité des mariages régulièrement célébrés. L'antonyme de l'adultère, son opposé en bien, est la CIRCONCISION DU CŒUR. C'est l'état d'âme où l'on ne désire pas ce qui ne vous est pas destiné.

J'ajoute ici quelques lignes sur le mot SCIENTIFIQUE. J'ai mis dix ans à comprendre qu'il n'a pas la même signification en anglais qu'en français. Chez les Latins, Scientifique signifie conforme à une théorie. Dans les pays anglo-saxons, il signifie confirmé par l'expérience. En langage initiatique, il signifie en harmonie avec les lois de l'ordre universel et en particulier avec celles de la BEAUTÉ. Ce dernier sens englobe les deux autres.

D'après ces définitions, on voit par exemple que les républiques parlementaires ne constituent un gouvernement scientifique *à aucun point de vue*.

---

[151] On sait qu'une Table de Concordance de la Bible indique en face de chaque mot tous les passages où ce mot a été employé.

Le mot scientifique ne se trouve pas dans la Concordance, mais le mot science y figure une quarantaine de fois, dont la dernière comme suit : « Joignez à votre foi la vertu, à la vertu la science, à la science la tempérance, à la tempérance la patience...» (2 Pierre 1-5.)

Si le présent livre est scientifique, son Esprit doit permettre de situer immédiatement dans l'Histoire les personnes et les événements, sans avoir besoin des longues années de recul généralement considérées comme nécessaires pour porter un jugement sain et dépourvu de passion. Mettons-le donc à l'épreuve, et voyons les résultats qui en découlent dans les exemples suivants.

Que penser du général de Gaulle? De Gaulle est un homme d'Autorité, qui appartient par son caractère au Premier Pouvoir social, celui de l'Enseignement. Il a acquis son autorité en deux temps : 1° avant la guerre, dans l'armée, en prévoyant la tactique des chars et de l'aviation ; 2° pendant la guerre, en enseignant que la bataille de France était perdue, mais que la guerre continuait.

Il a parfaitement senti qu'il avait une mission spirituelle à remplir en France, en corrélation avec celle de Jeanne d'Arc. Mais la France a brûlé la pure héroïne. La Providence ne nous envoya donc pas son équivalent quand le jour de la libération fut arrivé. Le Général est un demi-savant et n'est pas un initié. Il ignore que l'Autorité ne peut pas se cumuler avec le Pouvoir, et son échec au gouvernement ne le lui a pas appris. Il est accessible à la flatterie et n'admet guère que l'on discute ses idées. Ce penchant le conduit forcément à attacher une grande valeur à la notion illusoire de PRESTIGE.

À Alger d'abord, à Paris ensuite, il a cumulé l'autorité et le pouvoir en les confondant sous le nom de prestige. Du coup, il a plongé la France dans un désordre épouvantable, après avoir eu la chance exceptionnelle de pouvoir la modeler à son gré. Ses conseillers étaient intéressés à lui voir prendre le pouvoir. Ceux qui ne l'étaient pas l'ont quitté, volontairement ou non.

À l'heure actuelle, ceux qui restent le poussent encore dans cette voie. Or, il n'y a pas, en France, d'Autorité qualifiée pour consacrer le Pouvoir du général de Gaulle. S'il reprenait le pouvoir, ce serait par la politique ou la violence. Il retomberait donc dans la confusion antérieure.

En attendant, et en partie grâce à sa vie privée inattaquable, il a conservé une certaine autorité et la possibilité de s'en servir. Il est qualifié pour proclamer la nécessité d'une Synarchie et propager la doctrine correspondante. Sans l'ombre d'un doute, le Pouvoir enseignant de cette Synarchie le désignerait comme chef du gouvernement s'il le désirait. Mais il ne le désirerait plus, car son tempérament le porterait à l'autorité plus qu'au pouvoir.

En résumé, il conserve une chance de LIBÉRER la France de la politique pure, à condition de comprendre la vanité du Prestige, de choisir l'Autorité, de renoncer volontairement au Pouvoir, et de conquérir ainsi le RESPECT de ses concitoyens en même temps que la vraie gloire.

Faut-il s'allier à l'Allemagne? Grave question. Avant de marier la France et l'Allemagne, étudions la généalogie de la fiancée. Les Allemands sont d'anciens Scythes Touraniens qui ont reflué sauvagement d'Asie après le schisme d'Irshou, 3.000 ans avant J.-C. C'est alors qu'ils ont envahi et peuplé l'Allemagne. Ils étaient partisans d'Irshou, de la suprématie de la Nature sur les Principes, du culte matérialiste et de l'emblème sanglant du Taureau adopté par les druidesses dont Ram s'était séparé pour fonder l'empire du Bélier. La langue allemande porte les traces évidentes de cette tendance rétrograde. Les sexes du Soleil et de la Lune y sont inversés[152], le Soleil est un mot féminin, *die Sonne*, et la Lune un mot masculin, *der Mond*. Le mépris dont les Allemands ont fait preuve depuis 1933 pour la vie humaine prouve que ce vieux fonds de sauvagerie n'a pas disparu, loin de là. Il lui faut encore quelques générations pour s'éteindre, quelques siècles peut-être. L'Histoire montre qu'une association sincère et profonde n'est pas possible entre partisans de la loi du Taureau, et partisans de la loi de l'Agneau. La formation des États Généraux a prouvé que la France se rangeait du côté de l'Agneau. Donc, aucune alliance stable n'apparaît possible entre France et Allemagne, faute d'idéal commun, l'une pratiquant le culte du droit, l'autre le culte de la force. Établissons des relations correctes de bon voisinage en restant sur nos gardes, c'est le mieux que nous puissions faire. Établissons si possible une Synarchie chez nous, pour mériter l'aide de la Providence en cas d'incident, et rappelons-nous en attendant que notre liberté de choix est restreinte, puisque la manœuvre générale est dirigée par Rome.

Comment traiter le Japon ? — Introduire le suffrage universel politique au Japon, c'est y introduire le communisme et lui inoculer volontairement une maladie contagieuse. Plus que toute autre nation, le Japon est monarchique. Chez ces Asiatiques, une monarchie reste possible, parce que le sentiment chrétien n'y a pas bien pénétré jusqu'ici. Le peuple admet donc encore que le souverain ait droit de vie et de mort sur ses sujets. Si le Japon n'est pas gouverné monarchiquement quelque temps encore, il s'effondrera sous les pieds des Américains le jour où ceux-ci auront besoin de son appui militaire.

Pourquoi les îles nippones sont-elles surpeuplées ? Parce que les Américains y ont pénétré en 1856 à coups de canon avec des cuirassés, pour ouvrir le pays au commerce international. Le sol japonais et la pêche côtière peuvent nourrir 25 à 30 millions d'habitants. Avant 1856, on tuait dès la naissance les enfants en surnombre, au-dessus de deux par famille. Après la venue des Américains, cette

[152] On peut rattacher à cette confusion la tendance allemande à l'homosexualité.

pratique a cessé, et la population a doublé tous les cinquante ans. Le Japon s'est alors rué sur l'Asie continentale en 1930 et sur l'Océanie en 1940.

A qui la faute initiale ? Aux États-Unis, qui l'ont chèrement payée. Pour ne pas porter à nouveau la responsabilité d'un avenir infiniment dangereux, les Américains devraient former une Synarchie au Japon (et aux Philippines), puis signer un traité d'alliance, quitter les îles, et n'y revenir que si ce traité était violé. Il appartient aux Japonais eux-mêmes de légiférer sur les restrictions à apporter à leur natalité, et à leur Conseil de l'Enseignement d'étudier et de résoudre cet angoissant problème.

L'aide aux Sinistrés. — La forêt landaise vient de brûler en France. Quatre-vingts sauveteurs au moins ont péri dans l'incendie. Quelle aide faut-il apporter aux sinistrés ?
Voilà un type de problème INSOLUBLE par un gouvernement purement politique. Tous les partis vont faire de la surenchère pour maintenir leurs positions électorales. Les communistes vont appliquer leur méthode initiatique bien étudiée :

1° plaindre les sinistrés,
2° les convaincre qu'il n'y a pas de leur faute,
3° les inciter à se rebeller contre cette injustice,
4° se proposer pour faire aboutir leurs revendications, etc...

Les partis gouvernementaux vont voter bruyamment des secours, proposer non moins bruyamment des lois inapplicables et inefficaces contre l'incendie, créer de nouveaux fonctionnaires pour contrôler l'observation de ces lois, et distribuer les fonds de secours à leurs électeurs influents. Les Églises vont dire des prières, mobiliser leurs œuvres de charité, faire appel aux bonnes volontés, etc... le tout dans un désordre complet dont les contribuables n'auront plus qu'à payer les frais, sans d'ailleurs jamais en connaître l'exacte répartition.

La solution scientifique du problème est la suivante :

1° Le principe de l'entr'aide et de la solidarité dans le malheur est admis.
2° C'est un problème de TIERS ÉTAT. Il ne peut donc être résolu en justice et en équité qu'à l'intérieur d'une Synarchie, par un cahier des voeux établi par la profession forestière du pays tout entier, contrôlé par les délégués des cinq branches, Finance, Industrie, Commerce, Agriculture, et Main-d'oeuvre, approuvé ensuite en session plénière avec l'avis délibératif des délégués de l'Enseignement et de la Justice, puis soumis pour exécution au gouvernement avec vote des crédits correspondants à l'appui.

Les solutions passionnelles se trouveraient ainsi écartées, sentimentalité, intérêt électoral, passions locales, révolte devant les injustices, crainte des responsabilités administratives, dissimulation de la vérité, notamment sur l'incurie antérieure des sinistrés, abus dans la répartition des secours, intervention de la

presse à sensation, etc... Tout ferait place à des solutions calmes, chiffrant équitablement les dommages réels ainsi que la proportion dont la collectivité devra

1° assumer la charge et
2° contrôler professionnellement le remboursement.

La responsabilité du gouvernement serait totalement dégagée. Sa réponse aux interpellateurs ne pourrait être que la suivante : « C'est une affaire du Tiers État. C'est le Tiers État seul qui peut chiffrer le montant des dégâts et des secours indispensables. » Cette réponse étant connue d'avance, il n'y aurait même plus d'interpellateurs pour poser la question.

Soulignons incidemment que l'Église sort de son rôle en intervenant matériellement sous forme de charité. Sa vraie mission consiste à enseigner les principes de la charité selon les Écritures Saintes et l'Esprit chrétien. Le reboisement, y compris l'aide aux bûcherons, est une affaire du Tiers État. D'une façon générale, on remarque que l'Église a tendance à détourner l'attention des fidèles vers des œuvres matérielles de charité, faute de pouvoir exercer réellement sa fonction d'Enseignement.

Son véritable rôle consisterait à s'instruire auprès de toutes les sources initiatiques sur l'influence des plantations d'arbres et sur le choix des espèces les plus utiles. Elle enseignerait ensuite comment la forêt réagit sur le climat du pays, sur le maintien des réserves d'eau, et sur le tempérament des citoyens par l'intermédiaire de la beauté des paysages. Elle rendrait ainsi vivante l'alliance indispensable entre la Science et la Religion.

Napoléon avait dû faire face au même problème lors des grands incendies qui ravagèrent les forêts du Var en 1808. Il le résolut en écrivant au Préfet du Var la lettre suivante :
« Monsieur le Préfet, j'apprends que divers incendies ont éclaté dans le département dont je vous ai confié l'administration. Je vous ordonne de faire fusiller sur le lieu de leurs forfaits les individus convaincus d'avoir allumé ces incendies. Au surplus, s'ils se renouvellent, je veillerai à vous donner un remplaçant. »

Pendant toute la durée du règne de Napoléon, il n'y eut plus d'incendies dans le département.

Le lecteur est maintenant en mesure d'apprécier la valeur historique des trois solutions. Anarchie d'en bas à l'époque contemporaine, solution synarchique, doctrinale, scientifique, et complète donnée par l'Antiquité, et solution anarchique d'en haut donnée par Napoléon. Tous les problèmes politiques peuvent être résolus d'une manière analogue.

***

Partisan convaincu de l'alliance entre la Science et la Religion, j'ai décrit dans ce livre une méthode scientifique permettant de résoudre tous les problèmes politiques. Les conclusions sont optimistes en ce qui concerne les POSSIBILITÉS, pessimistes en qui concerne les PROBABILITÉS immédiates de réalisation.

Nos possessions matérielles, corps et biens, sont en danger, mais notre âme l'est encore davantage. C'est pourquoi je crie S. O. S., *save our souls*, sauvez nos âmes, et mon cri s'adresse à tous ceux qui désirent contribuer à ce salut. Entre les lignes des trois lettres qui terminent ce livre, chacun pourra entendre l'appel désintéressé d'une âme à la recherche de la vérité.

***

Magny, le 27 août 1949.
A mon père décédé le 25 décembre 1945.

« Mon cher Papa, « Je t'écris de la ferme de Brouessy que tu as acquise il y a bien des années pour compléter, par un contact avec la terre de France, ton expérience industrielle. Ton choix a été guidé par le hasard des promenades de Maman qui s'est toujours sentie attirée par les souvenirs du passé et entre autres par ceux du jansénisme. Il s'est fixé sur ce domaine proche de l'abbaye de Port-Royal.

« Tes vastes connaissances administratives, acquises au cours d'une longue carrière au service de l'État, t'ont bientôt désigné pour devenir maire de la commune de Magny, et tu l'as administrée avec ta sagesse coutumière.

« En 1945, au lendemain de Noël, la maison était complètement saccagée par les Allemands. Ils avaient enlevé même les parquets de bois pour les remplacer par du ciment. Néanmoins, c'est là que nous avons conduit ta dépouille mortelle pour l'inhumer dans le petit cimetière où j'espère que la mienne sera également déposée à son heure.

« L'église voisine est pleine de souvenirs des religieuses de Port-Royal, apportés après la destruction volontaire de l'abbaye sur l'ordre de Louis XIV. Le curé lui-même est un grand érudit, particulièrement au courant du drame janséniste. Il a été missionnaire et a passé une partie de sa vie dans de lointaines contrées d'Asie. Ainsi, tes restes reposent dans une terre protestataire, sinon protestante comme celle de tes ancêtres.

« Après la libération, Maman a réinstallé la maison pillée avec ce que vous possédiez dans la demeure parisienne où vous avez vécu cinquante ans, et où j'ai été élevé depuis l'âge de trois ans. Elle m'a invité à passer presque seul avec elle le mois d'août 1949, pour me permettre d'écrire les trois derniers chapitres de ce livre. J'avais besoin de silence pour les rédiger avec le calme et l'équilibre dont les membres de notre grande famille alsacienne m'ont si souvent donné l'exemple.

« Que de fois ai-je pensé à toi pendant ce séjour ! C'est dans ta propre chambre que j'ai dormi et travaillé. Le soir, malgré ses soixante-dix-huit ans, Maman corrigeait le début du manuscrit en y apportant sa conscience minutieuse et sa science parfaite de la syntaxe française. En 1900, elle se penchait déjà sur mes cahiers de petit garçon pour m'apprendre à lire et à écrire. Ne trouves-tu pas touchante cette similitude de situation, ce tableau vivant vieilli d'un demi-siècle ? Tu l'aurais apprécié si tu avais vécu quelques années de plus.

« Tandis que tes restes mortels reposent à proximité, c'est avec ton âme toujours vivante que je garde le contact. À travers maintes vicissitudes de la vie, j'étais resté ton fils préféré. Dès 1908, tu t'intéressais aux sports d'hiver et tu m'emmenais dans les magnifiques paysages des Alpes. Tu m'enseignais à les aimer. Mous franchissions des cols d'où l'on découvrait de splendides horizons, et nous glissions avec joie sur la neige vierge. L'altitude me grisait, et l'air pur des hauteurs exaltait mes pensées, comme plus tard la lecture de livres magistraux accrut mon désir d'idéal.

« La guerre de 1914 mûrit ma jeunesse. Ses suites te conduisirent à réorganiser une grande industrie où tu jouis bientôt d'une haute autorité. En 1932, tu me confias certaines affaires de ton groupe, après m'avoir enseigné les principes de la gestion administrative avec une bienveillance qui ne se démentit jamais. Ton talent professionnel t'avait mis en rapport avec les plus hautes personnalités du monde industriel. Ton attitude morale te valut de leur part une estime dont, après ta mort, je ressens encore les bienfaits. Maints chefs d'industrie ont accepté la respectueuse amitié de ton fils et me consacrent, le cas échéant, une heure ou deux de leur temps précieux. Je les quitte toujours enrichi de leur profonde expérience.

« Aujourd'hui, c'est à eux que je m'adresse en t'écrivant, à eux et à tous les Anciens qui ont été réunis un jour sous l'étendard de notre grande École et sa fière devise « Pour la Patrie, les Sciences, et la Gloire ». Je les supplie de comprendre comment et pourquoi la politique transforme notre merveilleux peuple en une simple foule inorganique.

« Je m'adresse à vous aussi, mes camarades plus proches, dont cinq cents occupent des situations éminentes et cinq au moins ont été ministres. J'ai voulu vous permettre d'acquérir en quelques jours des notions que Saint-Yves a mis des années à préciser, et moi des années à bien comprendre. Ces notions me sont

devenues tellement familières, elles font si intimement partie de mon bagage scientifique, elles me servent si souvent et si facilement à interpréter une situation ou à pronostiquer un dénouement, que j'ai cru indispensable de vous les faire connaître.

« J'ai réduit ce livre à quatre cents pages. Il en eût aussi bien comporté trois mille. Prenez la peine de les lire. Si vous trouvez la moindre fissure dans l'exposé ou les raisonnements, je suis prêt à reviser toutes mes opinions. Mais si vous n'en trouvez pas, certaines conclusions s'imposeront à vos esprits, en raison de votre loyauté foncière dans la recherche de la vérité. Vous avez trop le sens des responsabilités pour reculer mentalement devant ses conséquences. Vous ne toléreriez pas d'équivoque dans vos affaires. N'en tolérez pas non plus dans ce qui est plus important que les affaires.

« Vous comptez parmi les chefs reconnus de l'économie. Vous disposez de l'autorité qui s'attache à ces fonctions, et en même temps d'une fraction du pouvoir. Je vous adresse avec ferveur la prière suivante : Contribuez à sauver l'âme de notre pays, en répandant la vérité. Faites-le dans la mesure de vos moyens, après que l'Esprit aura rendu témoignage à votre esprit que ces choses sont vraies, ce qui est l'unique mode de preuve digne d'hommes tels que vous.

« Cher Papa, tu étais essentiellement un partisan de l'ordre, tu avais le sentiment exact de la hiérarchie dans le monde économique et dans l'administration, tu repoussais d'instinct l'anarchie d'où qu'elle vînt. Tu conservais néanmoins l'espoir qu'un bon chef de gouvernement pourrait tirer d'affaire la Troisième République ou même la Quatrième. À chaque changement de ministère, cet espoir renaissait pour s'évanouir à nouveau. Après une vingtaine d'expériences de cet ordre, tu finis par douter de la possibilité même d'éviter les désastres qui se préparaient et que tu pressentais si clairement.

« Mon livre t'aurait procuré un grand repos mental en t'apportant la certitude doctrinale qui te manquait. Oui, il est possible d'éviter ces désastres, oui, tu aurais pu y contribuer si tu l'avais su en temps utile. Il suffisait de connaître la loi de la Synarchie, de distinguer l'Autorité du Pouvoir, de savoir qu'ils ne peuvent pas être cumulés sur une même tête, et de comprendre que notre civilisation chrétienne est centrée sur l'existence d'un Souverain Pontificat réel appuyé sur l'union des Corps enseignants.

« Tu aurais aimé la loi synarchique, parce qu'elle est une formule d'union incluant tout le monde, même les ancêtres décédés au milieu desquels tu te trouves maintenant, et parmi lesquels je te vois presque comme si tu étais vivant.

« Je te dis à bientôt, mon cher Papa. Encore quelques années, et j'aurai achevé ma présente tâche terrestre commencée sous tes auspices. En attendant, je t'embrasse et je t'aime comme toujours.

« Ton fils aîné,

« J. W. »

***

Magny, le 29 août 1949.

A Monsieur le Chef de l'Église Réformée de France,

« Mon cher Pasteur, « En pensant à vous, je me remémore un dimanche de guerre, où vous aviez pris pour thème de votre sermon l'histoire des Pèlerins d'Emmaüs. À quelques années de distance, j'entends encore votre voix claire et sonore indiquant :

« Saint Luc, chapitre vingt-quatrième, verset treize... Et voici, deux d'entre eux... s'entretenaient de toutes ces choses... Et il arriva que comme ils raisonnaient ensemble, Jésus lui-même s'étant approché se mit à marcher avec eux. Mais leurs yeux étaient fermés, de sorte qu'ils ne le reconnurent pas. Et il leur dit : Quel sont ces discours que vous tenez en marchant, vous qui êtes tristes ?... Et Cléopas répondit... Nos chefs l'ont crucifié. Or nous espérions qu'il était celui qui doit délivrer Israël. Et il leur dit : O gens sans intelligence et lents à comprendre toutes les choses que les prophètes ont dites, ne fallait-il pas que le Christ souffrît...? Et, commençant par Moïse, il leur expliqua dans toutes les Écritures les choses qui le regardent... Et leurs yeux furent ouverts, et ils le reconnurent, mais lui devint INVISIBLE et disparut de devant eux... Et ils dirent entre eux : Notre cœur ne brûlait-il pas au « dedans de nous lorsqu'il nous « ouvrait les Écritures ? »

« En sortant du temple, ma femme et moi nous nous regardâmes en nous disant : « II n'est pas possible que ce soit le texte exact de l'Écriture. Le récit était si vivant que le Pasteur a dû l'adapter au thème de son sermon. » Aussitôt nous relûmes le passage et constatâmes que vous l'aviez respecté à la lettre. Une fois de plus, nous fûmes obligés de convenir qu'à notre connaissance, nul ne pouvait lire les Écritures avec la même puissance d'évocation que vous. Votre prestigieux don de parole vous permet d'être écouté avec le même intérêt dans les congrès œcuméniques que vous présidez ou dans ceux auxquels vous acceptez de prendre part. Ceux-ci ont pour but de grouper les diverses religions sous les auspices de Jésus-Christ. Question passionnante, car elle se rattache à celle du Souverain Pontificat de la Race blanche, actuellement exercé de manière nominale seulement.

« À la fin de l'année 1948, vous fîtes une magistrale série de conférences intitulées : Pourquoi nous ne sommes pas catholiques. Il en ressortit notamment avec une

clarté lumineuse que la religion protestante était fondée sur les Écritures Saintes, tandis que la religion catholique, fondée sur la Tradition, s'adaptait aux besoins du jour par les encycliques pontificales et les dogmes romains.

« Dans la série des raisons pertinentes qui empêchent les Protestants de se rallier à la religion catholique, l'une d'elles, pourtant capitale, fut omise. C'est le fait que l'Église catholique est un empire temporel à façade spirituelle, et non un empire spirituel réduisant au minimum indispensable ses attaches temporelles. Il faut un gouvernement. Les Protestants français veulent se rallier à celui de la France, si mauvais soit-il. Ils ne sauraient accepter la doctrine affirmant que le pape est l'Arbitre politique des Nations et le Père des rois.

« Vous comptez parmi les rares Français qui connaissent un peu Saint-Yves d'Alveydre, sans toutefois avoir attaché une importance capitale à ses conclusions sur la profonde science sociale d'Abraham, de Jacob, de Moïse, et de Jésus.

« Sans doute, les livres de Saint-Yves sont-ils bien longs à approfondir pour vous dont l'emploi du temps est si chargé. Il serait cependant souhaitable, sinon indispensable, que la doctrine de Saint-Yves fût connue des prochains congrès œcuméniques, les précédents n'ayant pu conclure à aucune solution constructive. C'est en partie à cet effet qu'elle a été résumée dans le présent livre. Seule jusqu'ici, et à moins que vous m'en indiquiez une meilleure, elle pourrait cimenter entre eux les membres du congrès en cristallisant leurs aspirations vers un but concret, à savoir l'organisation d'un Conseil mixte de l'Enseignement réunissant la totalité des corps enseignants laïques et religieux et les liant avec une organisation synarchique internationale.

« II faut un gouvernail à notre navire, et un bon pilote pour lui faire traverser la mer démontée qui nous ballotte. Le monde entier en ressent impérieusement le besoin et se tourne anxieusement vers ceux qui pourraient satisfaire sa ferveur spirituelle. Ce gouvernail est le Souverain Pontificat, et le pilote devrait être le Souverain Pontife. Devant la carence du Saint-Siège, nombre de spiritualistes avertis et sincères se tournent vers les grands congrès œcuméniques, espérant que la lumière en jaillira enfin, d'où l'importance extrême de ces réunions où votre nom est toujours cité avec respect.

« Jusqu'ici, les assemblées de cet ordre sont restées des juxtapositions de personnes représentatives, sans fusion réelle. La nuance est importante, car en vertu de l'adage *As above, so below* (Comme en haut, de même en bas), notre Église protestante reste aussi dans une certaine mesure une juxtaposition de fidèles, recherchant sans la trouver la possibilité de collaborer directement et personnellement à un objectif commun plus élevé que les œuvres de charité.

« Ce but est l'idée même du présent livre. Saint-Yves en a décrit l'esprit et les arrière-plans. L'ensemble a été condensé sous une forme aussi sommaire que

possible, et donne un aperçu scientifique de l'Histoire générale du Monde, dont le passé et l'avenir nous encadrent. De tout mon cœur, de tout mon esprit, de toute mon âme, et de toute ma pensée, je vous adresse une prière. Mon cher Pasteur, ne vous bornez pas à feuilleter ce livre, lisez-le, et donnez-lui les suites qu'il comporte en faisant connaître sa doctrine si elle vous paraît l'expression de la vérité scientifique, ou en faisant ressortir ses points faibles si vous en trouvez.

« Toutes les Églises du monde cherchent à procurer à leurs porte-paroles des ressources qui les dégagent des principaux soucis matériels, faute de quoi ils ne peuvent se consacrer à leur tâche avec la liberté d'esprit voulue. Il appartient aux fidèles de leur procurer ces ressources, ce qui est parfaitement naturel et légitime.

« Supposez que l'esprit général protestataire de nos Églises se double d'un esprit constructif synarchique qui viserait à rétablir un Conseil de l'Enseignement unissant les Universitaires et les Théologiens en vue de l'étude scientifique des problèmes religieux et sociaux. Ne croyez-vous pas que les fidèles qui offraient un denier comme obole se feraient une joie d'en offrir cent, et cela sans qu'on les sollicite ?

Leur contribution au culte changerait de caractère. Elle deviendrait un hommage au lieu de rester une cotisation, et l'autorité de notre Église s'en trouverait singulièrement accrue. Elle redeviendrait l'Assemblée des fidèles et des pasteurs, indissolublement unie pour une œuvre commune. Tel est mon souhait le plus cher.

« Espérant que ces idées prendront corps peu à peu, je vous prie d'agréer, mon cher Pasteur, l'expression de ma très haute estime.

« Votre tout dévoué,

« J. W. »

***

Magny, le 30 août 1949.

Au général Eisenhower, Président de i Université de Columbia.

« Mon cher Général,

« C'est à vous que je dois d'être encore en vie. Pendant toute l'occupation de la France, mes concitoyens, ma famille, et moi nous fûmes bloqués dans nos foyers par les Allemands qui cherchaient méthodiquement à nous exterminer. Nos enfants souffraient du froid et de la faim. Tandis que nos espérances matérielles

se cristallisaient autour de l'intervention armée des États-Unis, notre intuition nous certifiait que la Providence mettrait fin à nos épreuves, en partie méritées, dès que nous en aurions tiré la leçon.

« Quand vous fûtes nommé au commandement suprême des armées, les journaux publièrent des détails sur votre vie. J'appris que vous aviez poursuivi depuis longtemps de profondes études historiques et que vous connaissiez les routes d'invasion du globe. Ma joie fut portée à son comble lorsque j'eus connaissance de certains détails sur la manière dont vous exerciez votre fonction. Ils dénotaient chez vous trois merveilleuses vertus qui s'alliaient à votre science et à votre largeur d'esprit : loyauté dans les intentions, fermeté dans les principes, bienveillance envers les hommes. Vous étiez un vrai chef.

« À chaque étape vers la victoire, vous sortiez grandi de l'épreuve du commandement, prouvant ainsi que vous dominiez la situation parce que vous vous dominiez vous-même. Vous soumettiez constamment les actes de votre pouvoir au contrôle de l'autorité de votre conscience. Votre vaste intelligence des situations vous permettait alors d'inclure tous les hommes dans votre tableau du monde en guerre.

« Par cette universalité, vous vous rattachiez à l'esprit de la France, tel qu'il s'est toujours manifesté dans son peuple pendant les périodes de liberté, depuis l'époque des Templiers au XIII^{e} siècle et celle de Henri IV en 1600, jusqu'à celle des Encyclopédistes à la fin du XVIII^{e} siècle.

< La censure allemande et le mur de l'Atlantique ne m'empêchaient nullement de vous comprendre, car vous représentiez le véritable esprit des fondateurs de l'Amérique, celui qui m'a tant fait aimer votre pays.

« Lors des conférences sur la conduite de la guerre, vous aviez voix consultative, tandis que les hommes politiques avaient voix délibérative. C'est donc sur eux seuls que pèse la responsabilité de la situation internationale actuelle. À vous, il appartenait d'exécuter magistralement leur programme.

« Votre haute situation vous a valu de nombreux contacts avec la politique, sur des plans inférieurs au niveau des chefs de gouvernement et de leurs principaux ministres. On pouvait se demander si vous discerneriez clairement les mobiles qui guident les combinaisons menant au pouvoir politique.

« Vos décisions ont apporté une éclatante réponse à cette question. Vous avez fui la politique, donc vous l'aviez comprise. Vous avez accepté la présidence de l'Université de Columbia, et renoncé ainsi au pouvoir. Aussitôt, par le jeu naturel des lois historiques, votre autorité s'est trouvée immensément accrue. Vous étiez une grande figure de l'histoire militaire. Vous appartenez désormais à l'histoire de

l'Humanité. Vous avez ainsi donné au monde une impulsion que j'ai ressentie avec une force extraordinaire.

« Dès ce moment, je vous ai été entièrement dévoué en esprit. Votre geste fut pour moi un appel. L'heure était venue d'écrire ce livre. Après avoir passé l'automne de 1948 aux États-Unis, je me trouvai en mesure de le faire. Vous en avez inspiré le premier chapitre. Les suivants ont été rédigés en vue d'une traduction en langue anglaise grâce à laquelle vous pourriez connaître plus facilement la doctrine de Saint-Yves d'Alveydre.

« Par communion de pensée avec vous, je crois deviner que vous auriez accepté un poste gouvernemental si vous aviez disposé d'un plan concret dont l'exécution immédiate aurait recueilli l'adhésion simultanée des Républicains et des Démocrates. L'universalité de vos conceptions devait inclure tous les citoyens dans ce programme. Sans doute est-ce l'absence d'un tel plan qui vous a fait renoncer à d'autres projets et accepter la présidence de l'Université.

« Chose étrange, c'est précisément à ce poste que vous détenez encore la possibilité de faire œuvre de grand homme d'État. Vous avez le loisir d'étudier à fond la doctrine de la Synarchie et de la faire passer au crible de la critique scientifique par vos professeurs et vos étudiants. Si vous n'y trouvez aucune fissure, elle s'imposera à votre esprit comme la planche de salut permettant de donner vie à la doctrine de Monroe, et de rendre enfin l'Amérique aux Américains en libérant votre pays des puissances étrangères qui l'ont envahi.

« Le monde entier est intéressé à ce que vous réussissiez, car les États-Unis sont le dernier grand bastion de la liberté. S'ils venaient à succomber, les ténèbres du moyen âge et la barbarie asiatique régneraient à nouveau sur le monde, et l'on pourrait alors dire que l'iniquité est arrivée à son comble.

« À ce moment, la Providence interviendrait à nouveau par ses voies imprévisibles, mais entre temps des fleuves de sang auraient coulé et des millions d'âmes susceptibles d'être sauvées seraient perdues.

« Pour éviter ces désastres, il suffit que vous exposiez clairement au peuple américain que le temps est venu de constituer un gouvernement scientifique. Le principe républicain convient aux villes, le principe monarchique à la justice centralisée jusqu'à la Cour Suprême, le principe impérial au gouvernement fédéral, et le principe théocratique à l'Enseignement, unissant en un seul corps constitué vos Universités et vos Églises.

« Qui donc serait désigné pour prendre la présidence de cette Synarchie ? Vous, mon Général. Vous y seriez porté avec l'unanimité que vous souhaitez et que vous sauriez inspirer. Vous pourriez alors consacrer la mission juridique ou gouvernementale de ceux qui s'en seraient montrés dignes par l'examen et les mérites.

Du haut de votre autorité grandie par votre abandon volontaire du pouvoir, vous pourriez alors dire que vous avez accompli sur la terre tout ce que le ciel attendait de vous.

« C'est sous le signe de l'espérance que je reste votre fidèlement dévoué.

« J. W. »

CONCLUSION

J'ai terminé ce que j'avais à dire dans ce livre. Un problème n'a pas été abordé, celui de savoir si, point de vue métaphysique, nous sommes libres de choisir entre la destruction par le Césarisme et la civilisation par la Synarchie.

On a vu qu'il était possible d'écrire l'Histoire générale du Monde en se basant sur une seule loi et un seul fait négatif. La loi, c'est la constitution triple de l'homme, corps, âme, esprit. Elle conduit à la constitution trinitaire synarchique de la Société, hiérarchisée en Économie, Juridiction, et Enseignement et à la distinction nécessaire entre l'Autorité et le Pouvoir. Le fait négatif, c'est l'absence de Souverain Pontificat réel.

De la même manière, il est possible de résoudre scientifiquement le problème métaphysique de la liberté humaine, en s'appuyant sur un seul groupe trinitaire de lois et sur un seul fait positif. Si le public s'intéresse réellement à ce premier volume, et si Dieu me le permet, je traiterai ce problème dans un second volume intitulé NOTRE DEGRÉ DE LIBERTÉ.

Magny-les-Hameaux
(Seine-et-Oise),
le 31 août 1949

INDEX

abbé Dubois 141
abeilles 8
Agartha 96
anarchie 8
anarchie gouvernementale dite d'en haut 86
anarchie populaire dite d'en bas 86
anarque 90
Anglicanisme 229
automobile 8
autorité 85
Bailly 146
Balzac 60
Bayle 146
Bible 30
bill des 39 233
Bobadilla 120
Boniface VIII 103
Bossuet 130, 148
Bretagne 247
bulle *Ausculta fili* 103
cahiers des États Généraux 115
Calvin 120, 122, 230
cardinal de Richelieu 118, 126, 141
Carnot 184, 244
CÉSARISME 86
Chappe 146
Charles-Quint 231
Chemillard 131
cinq initiations 60
Clairaut 146
Code des Nations 236
Colbert 131, 141
colonies 195
communautés juives 105
Communautés rurales 105
Communes hébraïques 105
Compagnie de Jésus 115, 120, 121, 123, 124, 125, 128, 129, 141, 143, 299, 376
Concile de Trente 120, 232
confession 125
Congrès 112
Constantin 197
Cordoue 208
Cour des Aides 105, 108
Cour des Comptes 105, 108
Cromwell 102, 221
D'Alembert 146
Dante 59
Danton 160, 162
Déclaration des Droits de l'Homme 149, 155
démocratie 176
Descartes 148
Diderot 146
directeurs de conscience 125
dirigeants égoïstes 86
Discours de la Méthode 148
disposition des honneurs, des places, et des deniers publics 110
divorce entre les gouvernants et les gouvernés 90
dogmes 197
Dubois 108
duc d'Orléans 133, 141, 149
Édit de Nantes 130
Eisenhower 12
élections 8
Elisabeth d'Angleterre 88, 232
emporocraties 192
Encyclopédistes 147
États Généraux 73, 85, 87
ÉTATS GÉNÉRAUX 134
États-Unis 112
Fabre d'Olivet 68
Fénelon 131, 148
formule anglaise 116
François I^{er} 108, 125
François Xavier 120

Frédéric de Metz 68
Fronde 128
Gallicanisme 229
Gerbert..... 208
Ghandi 61
Gournay..... 143
Henri II 125
Henri IV..... 88, 92, 108
hérédité..... 25
Hugues Capet..... 209
Hugues des Payens 123
Ignace de Loyola..... 120, 122
impôt 85
IMPÔT 133
initiation 54
initié..... 45
Irshou 94
Jacques Molay 109
Jean-Jacques Rousseau 146
Jeanne d'Arc..... 61, 139, 224
Jésuites 103, 115, 116, 120, 121, 125, 128, 130, 140, 143, 144, 147, 155, 174, 175, 230, 231, 232, 234, 235, 237, 244, 253, 404, 409, 418
Jésus..... 214
Jouffroy..... 146
La Fayette 160
Lagrange 146
Lainez 120
Laplace 146
Lavoisier 148
Law..... 142
Ledru-Rollin..... 183
l'Hospital 148
liberté, égalité, fraternité 243
Ligue 121, 125
lois 86
Louis XIV 87, 103
Louis XVIII..... 103
Loyola 120
Luther..... 230, 231
Mahomet 214
Marat..... 155, 160
Marie Tudor..... 233
Masselin..... 148
Mazarin 108, 141
Monge 146
Montesquieu..... 150
Montgolfier..... 146
Napoléon 88, 128
Napoléon Ier..... 103, 128
Napoléon III 103
NEMRODISME 86
Numa Pompilius 88
ouvriers 87
pacte de famine 142
parlementarisme..... 102, 169
Patton..... 12
Philippe IV dit le Bel 102
Philippe le Bel 73, 85, 87, 102, 103, 104, 105, 109, 170, 171, 172, 224, 225
Pierre Fabre 120
Pilate..... 203, 444
politicisme..... 147
Postulatum d'Euclide 20
pouvoir..... 86
POUVOIR PERSONNEL 86
préparation des lois..... 177
prince d'Orléans..... 160
Protestantisme..... 229
Pythagore 60
Quesnay..... 143
Ratisbonne 231
Réaumur 146
Richelieu 103, 108, 118
Robespierre..... 160, 162, 172
Rodriguez 120
Rousseau..... 175, 176
ruche..... 9
Saint Jean de la Croix 60
Saint Paul 60
saint Thomas d'Aquin 110, 121
Salmeron 120
Salomon..... 13
sang du peuple 131
science moderne 25
Shakespeare 60
Sieyès..... 155

simonie 212, 213
socialisme 150
Sorbonne 125
Stuart Mill 177
Sully 143
Synagogues 105
Synarchie 101
synarchiste 90
synarque 90
Talleyrand 155
Templiers 109
traité de Versailles 245
Traité de Westphalie 236
trêve de Dieu 208
triple collège électoral professionnel 85
Turgot 148
Turgot, marquis d'Aulne 143
Universités 105
Vauban 131, 132, 144, 148
Vendée 247
Voltaire 146, 147, 148, 149
vraie cause de la Révolution de 1789 108
William Pitt 244